REVUE

DE PARIS.

XLIII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTE-TROISIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1837.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis4344vr

LE
ROI DE CARREAU.

C'était dans un bal superbe, et elles causaient toutes deux près de la cheminée!... Causer au lieu de danser!! A quinze ou seize ans!... Il fallait que la conversation fût bien intéressante, et cette idée seule me donnait grand désir de l'entendre; c'était mal! Mais à qui la curiosité serait-elle permise, si ce n'est à un auteur dramatique? Ce qui est défaut chez les autres est pour lui un devoir; il doit écouter... ne fût-ce que par état!...Et puis ces deux jeunes filles étaient si jolies, si élégantes!! Dans leur pose, dans leurs regards, il y avait tant de charme et de naïveté, elles étaient si rieuses, si insouciantes de l'avenir, qu'on ne pouvait s'empêcher d'y penser pour elles. L'une, qui était blonde, parlait vivement et à voix basse; l'autre, aux beaux cheveux noirs, écoutait les yeux baissés et en effeuillant le bouquet de camélias blancs qu'elle tenait à la main!... Il était évident qu'on l'interrogeait... qu'elle ne voulait pas répondre, et un instant après, elle leva sur sa compagne des yeux bleus d'une expression ravissante, qui, à coup sûr, voulaient dire : *Je te jure, ma chère, que je ne comprends pas!* Et l'autre répondit par un éclat de rire, que je traduisis ainsi : *Laisse donc!.. Je n'en crois pas un mot.* Il m'était prouvé que je comprenais, que

j'étais à la conversation... Mais malgré cela, j'aurais voulu pour beaucoup l'entendre de plus près. La maîtresse de la maison m'en offrit l'occasion en me présentant une carte de whist. Je ne suis pas bien avec le whist; je le joue fort mal; il me traite de même, ce qui fait que je l'aime beaucoup. C'est une passion malheureuse; il n'y a que celles-là qui durent!... Cette fois cependant, je fus favorisé; la table de whist était près de la cheminée, et par la place que me donna le sort, mon fauteuil se trouva contre celui de mes deux jolies causeuses, qui ne firent même pas attention à nous! Pour elles et à leur âge, un bal se compose de jeunes filles, de parures, de toilettes, de danseurs, de cavaliers... les joueurs de whist ne comptent pour rien... Ils n'existent pas; ce sont quatre fauteuils de plus dans un salon.

— Quoi! ma chère, tu n'y as jamais pensé?

— Jamais.

— Même en rêve?

— Est-ce que j'ai le temps? Je dors si bien.

— Et ta mère ne t'en a pas parlé?

— Pas encore.

— Moi, j'ai déjà refusé deux partis.

— Et pourquoi?

— Ils n'avaient pas assez de fortune. Moi, je veux qu'il soit riche... Et toi?

— Moi, je voudrais qu'il fût jeune et qu'il eût de l'esprit.

— Bah! de l'esprit, tout le monde en a... Moi, je voudrais qu'il eût une belle place à la cour... pour être présentée...

— C'est là tout ce que tu désires?

— Certainement... J'aurais ce jour-là une si belle toilette.

— Quoi, en te mariant tu penses à ta toilette?

— Toujours.

— Et à ton mari?...

— Monsieur, s'écria vivement mon partner, vous n'avez donc pas de trèfles?

— Si, monsieur.

— Alors, on en donne.

— Je vous demande pardon... J'écoutais... je veux dire... je combinais... je comptais les cartes déjà passées.

Et pendant ce temps, j'avais perdu quelques phrases de la con-

versation qui se faisait derrière mon oreille et qui continuait toujours.

— L'aimer... certainement... si cela se trouve... si cela se rencontre...

— Oh! cela avant tout.

— En vérité!

— Pour cela, je veux qu'il soit à peu près de mon âge, qu'il ait à peu près les mêmes goûts, à peu près les mêmes défauts... cela le rendra indulgent pour les miens... Quant à ceux qu'il aura... je les lui pardonne tous d'avance... pourvu qu'il m'aime bien et qu'il n'aime que moi.

— Ma tante dit que c'est impossible.

— Pourquoi donc?... Moi, je l'aimerai tant!

— Es-tu folle?

— C'est mon devoir, et ce devoir-là me semble si doux...

— Et si lui cessait de t'aimer?

— Qu'importe?... Je l'aimerais toujours... C'est mon devoir.

— Et s'il te trahissait?

— Ah! j'en mourrais!... Mais, c'est égal, je l'aimerais toujours.

— Trois levées que nous perdons! s'écria mon partner. Comment, monsieur, je renonce à cœur... je l'indique clairement, et vous ne rentrez pas une seule fois dans mon invite?

— Qu'importe, monsieur?

— Ce qu'il importe... J'avais la main pleine de petits atouts que vous avez fait tomber en jouant vos supérieurs.

— Et qu'est-ce que ça fait?

— Cela fait que ces messieurs gagnent dix fiches!

— Excusez-moi, monsieur, je ne suis qu'un écolier... Je vous ai fait perdre... Et je pensais en moi-même que lui m'avait fait perdre bien plus encore, en m'empêchant d'entendre la fin de la conversation; car les deux jeunes filles venaient de se lever... Il y en avait une que je suivais des yeux... et qui déjà m'intéressait vivement... Je voulais et je n'osais demander son nom.

— Cécile, lui dit une grande femme au regard altier, aux formes sèches et anguleuses, Cécile, mettez votre schall et partons.

— Volontiers, maman! L'on venait pourtant de m'inviter, je vais me dégager.

— Je ne le souffrirai pas! s'écria la maîtresse de la maison. Madame d'Orthès nous accordera bien encore un quart d'heure... Puis, m'apercevant, et me prenant par la main : Madame la vicomtesse, me dit-elle, désirait vous connaître et m'avait priée de vous présenter à elle.

C'est une des plus ennuyeuses choses du monde qu'une présentation... Mais je sentais que celle-ci donnerait à Cécile le temps de danser sa contredanse, et j'étais heureux de commencer notre connaissance par un sacrifice. C'en était un. Mme la vicomtesse d'Orthès était une femme d'une grande famille, de grande naissance et de grandes prétentions. Elle faisait des livres qui trouvaient plus d'admirateurs que de lecteurs. Il était si bien établi et convenu dans le monde que tous ses ouvrages devaient être religieux, monarchiques et sublimes, que chacun, sans les connaître, lui en faisait compliment d'avance et de confiance, dès qu'ils étaient annoncés par le libraire.

Celui de ses livres qui a eu le plus de succès et qui, sans contredit, a le plus contribué à sa réputation, est son roman de ***, qui n'a jamais paru.

Il est inutile d'ajouter que, vu sa dévotion, ses principes et surtout son grand nom, Mme la vicomtesse ne mettait jamais le sien à ses ouvrages ; c'est encore un moyen de vogue.

Elle fit beaucoup de frais et parla presque seule, ce qui me convient infiniment. J'aime les femmes d'esprit, quand il n'en faut pas faire avec elles et qu'au plaisir de les entendre je puis joindre celui de me taire; car je suis un peu comme ce monsieur qui disait : Je vais me dépêcher de faire un gros livre bien spirituel, pour avoir après le droit d'être bête pendant toute ma vie.—Je ne sais pas si j'ai acquis le droit; mais je le prends.

Mme la vicomtesse me parla de mes ouvrages! moi, des siens; de sa fille! C'était le meilleur, sans contredit, et c'était cependant celui dont elle me semblait le moins fière. Il en est toujours ainsi : les auteurs sont d'ordinaire les plus mauvais juges de leurs œuvres.

La conversation dura si long-temps, qu'au lieu d'une contredanse, Cécile en avait dansé deux. La pauvre enfant ne savait comment me remercier, et sans qu'elle s'en doutât, déjà nous étions quittes... Elle venait de m'adresser le sourire le plus aimable et le plus gracieux, et me rappelant ses paroles que j'avais en-

tendues, je me dis en la voyant s'éloigner : Heureux le jeune homme qui pourra lui plaire! heureux le mari qu'elle choisira!

Pendant cette année et pendant l'hiver suivant, je ne rencontrai plus Cécile; je ne vais presque jamais au bal.

Au printemps de 1833, j'avais beaucoup de chagrin. Pourquoi? Cela intéresse peu le lecteur et je lui demande la permission de ne pas lui en parler. Je pris alors ce que je regarde, moi, comme le remède à tous les maux, je pris la poste, et tout en cherchant quelque sujet de comédie pour m'égayer et me distraire, je visitai l'Auvergne et les Pyrénées.

Bien peu de gens connaissent ces deux pays.

Il n'y a pas de négociant ou d'employé en retraite, pas d'avoué ou d'avocat en vacances, qui ne se croient obligés de faire un voyage en Suisse, afin de pouvoir dire à sa femme et à ses enfans : J'ai vu la vallée de Lauterbrun, le lac de Brientz et le Grindelvald, chemins battus et parcourus par tout le monde, itinéraire aussi banal maintenant que celui de Paris à Saint-Cloud.

Et personne ne pense à aller en Auvergne et dans les Pyrénées!!! O voyageurs parisiens, voyageurs à la suite, vous ne savez donc pas que sans sortir de France, vous trouverez des cascades, des avalanches et des pics terribles! vous ne savez donc pas que ces Pyrénées, qui sont chez vous, qui vous appartiennent, vous offrent des vues aussi gracieuses, des scènes aussi sublimes, des spectacles aussi terribles que les Alpes elles-mêmes. Oui, j'en appelle à tous ceux qui ont voyagé par eux-mêmes, et non pas dans des livres, le cirque de Gavarnie, les tours de Marboré, la roche de Roland, ne sont-ils pas, dans leur genre, aussi admirables, aussi incompréhensibles, aussi étourdissans, que l'éternel Mont-Blanc, la chute du Rhin et la chute de l'Aar?.... Et dans aucun pays trouverez-vous, au haut d'une montagne, un lac dans le cratère d'un volcan?... Oui, messieurs, oui, abonnés du café Tortoni et de l'Opéra... oui, un véritable lac... et un véritable volcan... car voici encore le cratère avec sa forme évasée, et offrant une ouverture circulaire d'une demi-lieue; voici les couches de lave, et à l'endroit où bouillonnaient le soufre et le salpêtre, vous voyez maintenant un lac limpide et pur, qui s'élève jusqu'à la moitié de ce vaste entonnoir, tandis que la partie supérieure, couverte d'arbres et de gazon, muraille verdoyante de cent cin-

quante pieds de haut, descend presque à pic jusqu'aux bords du lac, de ce lac dont on n'a pu trouver le fond, de ce lac mystérieux et magique, sur lequel personne n'oserait s'aventurer, car à l'instant ses eaux tournoyantes auraient fait chavirer la barque..., et le hardi nautonnier, précipité jusqu'au fond de l'abîme, dans des feux souterrains, aurait commencé comme Lapeyrouse, et fini comme Empédocle.

Eh bien! ces merveilles... qui ressemblent à un conte des *Mille et une Nuits*... ce lac qui a pris la place du volcan; ce volcan qui menace de reprendre sa place... où pensez-vous que tout cela se trouve? Dans les Alpes, dans les Cordillières... Non vraiment... En Auvergne... à deux ou trois lieues du Mont-d'Or... et ce lac est le lac Pavin... où vous arriverez après deux ou trois heures de marche... en prenant pour conducteur M. Michel Garnier, mon guide, qui ne vous demandera pour cela que quarante sous, et qui vous prendra pour un prince étranger, si vous allez jusqu'à trois francs.

J'étais donc avec mon guide près du lac Pavin... couché sur le gazon, au bord du cratère et regardant, au-dessous de moi, ces eaux transparentes et pures que je croyais à chaque instant voir en ébullition, ce qui m'aurait grandement amusé et effrayé, lorsque j'entendis marcher auprès de moi : c'étaient d'autres voyageurs. Un vieillard appuyé sur le bras d'une jeune fille s'écriait d'un air de mauvaise humeur : N'allez donc pas si vite... on ne peut pas vous suivre. — Je levai les yeux et je crus renonnaître, dans la jeune personne, la tournure élégante et gracieuse, la physionomie enchanteresse de ma jolie danseuse, de Mlle Cécile d'Orthès : mes doutes se changèrent en certitude lorsque j'aperçus, à quelques pas derrière elle, une femme qui, tenant un album et un crayon, écrivait en marchant... C'était Mme la vicomtesse, qui composait, sur le lac Pavin, une description, à coup sûr meilleure que la mienne et que j'aurais bien fait de lui emprunter. Grandes exclamations de surprise de part et d'autre... phrases admiratives et obligées sur le tableau sublime qui se déroulait devant nos yeux, et puis, les devoirs de politesse une fois remplis, je songeai à mon plaisir et je demandai à être présenté à Mlle Cécile.

— Mademoiselle!... s'écria la vicomtesse d'un air étonné..... mais Cécile est mariée!

— En vérité! et regardant autour de moi, je cherchais le jeune mari, m'étonnant de ce qu'il n'avait pas accompagné sa femme.

— Voici mon gendre, me dit Mme d'Orthès en me présentant au vieillard, et avec emphase elle prononça son nom que je ne vous dirai pas. C'était un homme de haute noblesse, général sous l'empire, duc et pair sous la restauration, ayant dans ce moment encore un commandement militaire important, une immense fortune et beaucoup de bonnes qualités... Mais ces bonnes qualités, il y avait, par malheur, bien long-temps qu'il les possédait... car il avait soixante-sept ans!... de plus, des blessures, des rhumatismes et même de temps en temps la goutte avec toutes ses prérogatives, c'est-à-dire, l'impatience, la brusquerie et la mauvaise humeur; du reste fort aimable quand il se portait bien, et il souffrait pendant dix mois de l'année.

C'était là l'époux de Cécile.

Je me rappelai sa conversation du bal, le jeune mari qu'elle avait rêvé, ses projets de bonheur pour l'avenir; et malgré moi je regardai la pauvre fille avec un air d'intérêt et de compassion qu'elle devina peut-être, ou dont elle me sut gré sans le savoir, car au bout de quelques minutes nous étions les meilleurs amis du monde.

Son vieux mari venait de s'asseoir et se reposait; sa mère écrivait toujours et nous causions. Tout ce qu'elle disait était simple et sans affectation, mais empreint d'une douceur et d'une mélancolie touchantes. J'amenai la conversation sur son mari; elle m'en fit le plus grand éloge; elle me parla avec reconnaissance des titres, de la considération, de la fortune qu'il lui avait donnés, et ne dit pas un mot de son bonheur qu'il lui avait enlevé... Ame noble et vertueuse où tout était résignation, dévouement, et sentiment de ses devoirs. Mais à ce parler si grave et si solennel, qui aurait reconnu la jeune fille que j'avais vue, il y a deux ans, si étourdie, s naïve et si rieuse... Que de jugement maintenant! que de tact! que de raison! Pour avoir acquis si vite, me dis-je en moi-même, elle a donc été bien malheureuse!

Nous étions au bord du lac si pur, si limpide, si transparent... image de son ame... Je le lui dis; elle me regarda en souriant de ce sourire triste qui fait venir des larmes, et elle me dit : Oui, le calme à la surface...

— Et au fond peut-être, lui dis-je en montrant le lac... Je n'achevai pas ma phrase; mais elle la devina, car elle s'écria vivement : Non, monsieur, non, jamais, et elle leva les yeux au ciel!... Était-ce pour le prendre à témoin, ou pour lui demander du secours?...

En ce moment, une voix aigre se fit entendre; c'était celle de sa mère. Le général avait froid, la fraîcheur du lac ne lui valait rien. Il fallut partir : j'aurais bien voulu prendre le bras de Cécile, elle l'avait déjà donné à son mari. Sa mère restait; ce n'était point un dédommagement, au contraire; car il fallut parler littérature : elle composait un nouveau roman qu'elle voulait me lire quand il serait achevé... à moi, qui voyageais pour mon plaisir!

— Je crains, madame, de ne pouvoir jouir de ce bonheur, je pars pour les Pyrénées.

— Nous aussi! on a commandé au général les eaux de Baréges, qui sont souveraines pour les blessures.

— Je croyais que le général s'était arrêté au Mont-d'Or.

— Par hasard, et en passant, il a voulu essayer de ces eaux, qui, l'an dernier, avaient réussi au maréchal Soult; mais après quelques bains, qui ne lui ont rien fait, il y a renoncé; et nous partons, dans quelques jours, pour les Pyrénées... J'espère que nous ferons route ensemble?

Je m'inclinai respectueusement.

— Où demeurez-vous, au Mont-d'Or?

— A l'hôtel Chabaury, madame.

— C'est le nôtre; et je compte bien qu'aujourd'hui vous nous ferez le plaisir de dîner avec nous.

Je m'inclinai encore. Me voici donc, décidément, le commensal, le compagnon de voyage, l'ami de la famille.

L'amitié va vite en voyage, et surtout aux eaux : je profitai de mon nouveau titre et des droits qu'il me donnait pour parler de Cécile. Je donnai à entendre à Mme d'Orthès que ce mariage, si avantageux du reste, m'inspirait quelques craintes pour le bonheur à venir de son enfant.

— Vous ne connaissez pas ma fille, monsieur... si vous saviez quelle éducation elle a reçue!... elle a été élevée au Sacré-Cœur, comme toutes les demoiselles nobles de ma connaissance! elle a lu

tous mes ouvrages... elle les lit tous les jours; et les principes qu'ils renferment...

— Sont excellens, madame; mais enfin votre fille est bien jeune, et si son cœur venait à parler...

— Il ne parlera pas, monsieur! ils ne parlent jamais dans notre famille.

— Je le conçois, lui dis-je en la regardant, pour le passé... mais pour l'avenir...

— Monsieur!... et elle me toisa des pieds à la tête, dans quelque position que l'on se trouve, on ne manque jamais à ses devoirs... quand on a de la religion et des principes! Avec la religion et les principes, monsieur, il n'y a jamais de mariages disproportionnés... jamais de dangers... entendez-vous bien!

— Je suis de votre avis, madame.

Nous arrivâmes à l'hôtel.

Le général était mal disposé, et sa mauvaise humeur redoubla en trouvant des lettres auxquelles il fallait répondre, et des ordres à expédier.

— Si Henri était là, dit-il à sa femme, il m'aiderait, il se chargerait de ce soin; mais vous n'avez pas voulu qu'il vînt avec nous.

— Nous étions déjà trois dans la voiture... et ma femme de chambre m'était indispensable.

— Voilà bien un raisonnement de femme! c'est pour un motif pareil que vous me privez d'un neveu que j'aime, et d'un aide-de-camp dont je ne puis me passer.

— Vous oubliez que ma mère et moi sommes là pour vous soigner, et que d'ailleurs M. Henri de Castelnau, votre neveu, doit rester à Paris pour vos intérêts.

— Dites plutôt pour vos caprices... parce que ce pauvre Henri vous déplaît, parce que vous ne pouvez le souffrir.

— Moi, monsieur!

— C'est assez visible! à peine si vous le regardez ou si vous lui parlez; et il faut qu'il ait bien du courage pour revenir encore chez moi après l'accueil que vous lui faites habituellement.

— Vous m'accusez à tort, monsieur : le neveu de mon mari aura toujours droit à mes égards.

— C'est bien heureux!... et je voudrais bien voir, morbleu! qu'on y manquât. Si quelqu'un de vous deux a raison d'en vouloir

à l'autre, à coup sûr c'est lui... lui, mon seul héritier, à qui ce mariage enlève toute sa fortune.

— J'espère bien que non, s'écria vivement Cécile.

— Une partie, du moins... Eh bien! loin de se plaindre de sa tante, il n'en dit jamais que du bien. Il est rempli pour vous et votre mère de soins et d'attentions, il courrait tout Paris pour vous être agréable, il crèverait ses chevaux pour vous avoir un billet de bal ou une loge à l'Opéra.

— C'est vrai, dit la vicomtesse, et, ne fût-ce que pour ton mari, tu devrais, Cécile, être mieux pour Henri.

— Je fais ce que je dois, ma mère, répondit Cécile d'un ton froid et décidé.

— Allez au diable! s'écria le général avec colère, on n'a pas idée d'une tête pareille! Il y a des momens où elle est douce comme un ange, et d'autres où rien ne la ferait céder!... A dix-sept ans! cela promet! Je ne sais pas, madame la vicomtesse, comment vous l'avez élevée, mais cela n'a pas le sens commun.

— Monsieur!... elle a lu mes ouvrages.

— C'est ce que je voulais dire.

— Général... vous vous oubliez!

— Vous avez raison... j'oublie que le dîner est servi... Pardon, monsieur, dit-il en se tournant vers moi, de vous rendre témoin d'une scène de famille; j'espère que vous ne nous trahirez pas, et ne nous mettrez pas dans quelque comédie. Il prit mon bras, me plaça à table à côté de lui, et, pendant tout le repas, fut maussade pour tout le monde, excepté pour moi. Je dois dire, cependant, que, dans ses brusqueries, il y avait toujours une préférence bien marquée... pour sa belle-mère.

Au dessert, arriva encore une lettre, et le général s'écria en frappant sur la table, de manière à tout briser :

— Là... il ne manquait plus que cela... Henri est blessé!

Cécile pâlit à l'instant, et ses lèvres devinrent toutes tremblantes.

— Oui, blessé... il a reçu un coup d'épée, le maladroit... Rassurez-vous, dit-il à sa belle-mère, qui savourait tranquillement une tasse de café... il n'y a pas de danger, il y a huit jours de passés... il va mieux; mais son médecin lui a conseillé les eaux de Barèges, et demain il sera ici.

— Demain ! reprit la vicomtesse avec joie.

— Demain ! dit froidement Cécile, et sa physionomie avait repris son calme ordinaire.

J'attendis le lendemain avec impatience.

Une voiture de poste est toujours un évènement dans toutes les petites villes du monde, mais à plus forte raison au Mont-d'Or, où l'unique plaisir réservé à la population locale est de voir arriver ou partir les voyageurs. Aussi toutes les têtes se mirent aux fenêtres, lorsqu'à dix heures du matin l'on entendit rouler une calèche.

M. de Castelnau entra dans le salon, embrassa affectueusement son oncle, et salua les deux dames avec respect.

Il avait vingt-cinq ans à peu près. Grand, bien fait, une tournure distinguée, en un mot, un fort beau garçon, et, ce qui vaut mieux encore, il n'avait pas l'air de s'en douter, car il ne s'occupait que des autres et jamais de lui-même. Sa physionomie franche et ouverte portait les traces de la souffrance. La fatigue de la route, ou d'autres causes peut-être, venaient de rendre sa blessure plus vive.

J'observai Cécile : pas la moindre émotion ne parut sur ses traits; elle reçut Henri avec une politesse affectueuse et s'informa de sa santé avec un intérêt fort aimable..... mais qui n'était pas celui auquel je m'attendais!

Quant à Henri, il était visiblement ému..... Il pouvait à peine s'exprimer... et il me sembla que je lui rendais service en lui parlant de la route et du temps, qui était affreux. En effet, l'ennui de cette conversation le remit peu à peu, et il respira plus à l'aise. Il y a des momens où les indifférens et les ennuyeux sont bons à quelque chose.

Dans la journée on se promena à la cascade de Ceureuil et à celle de la Venière. Henri s'approcha plusieurs fois de Cécile, mais elle donnait toujours le bras à son mari ou à sa mère, et quand elle causait, c'était avec moi.

Le soir il fit la partie du général, il lui lut les journaux, il expédia ses dépêches, et il écouta avec une attention digne d'un meilleur sort deux grandes dissertations de la vicomtesse. Seulement, de temps en temps et à la dérobée, ses grands yeux noirs se tournaient comme malgré lui du côté de Cécile, qui travaillait sans le

regarder, et ne faisait pas plus d'attention à lui qu'à toute autre personne.

Décidément je m'étais trompé; mes conjectures étaient fausses. Le pauvre jeune homme pouvait aimer Cécile, mais Cécile ne pensait pas à lui.

Le lendemain, veille de notre départ, pendant que sa mère écrivait près d'elle, Cécile était au piano, et l'air qu'elle jouait était si vif et si joyeux que tous mes doutes furent dissipés. Il est impossible, me disais-je, d'avoir une passion dans le cœur quand on joue des variations pareilles, et surtout quand on les joue aussi bien.

Entra en ce moment dans le salon un jeune médecin de ma connaissance; il venait de Paris avec un grand seigneur qu'il soignait et qu'il avait accompagné aux eaux du Mont-d'Or. Les militaires parlent de leurs campagnes, les auteurs de leurs ouvrages, et les médecins de leurs malades; c'est de droit. Aussi mon jeune docteur, au risque d'ennuyer ces dames, se mit à nous raconter les cures merveilleuses ou bizarres qu'il avait faites, le tout assaisonné d'anecdotes plus ou moins piquantes, auxquelles moi seul prêtai quelque attention, parce que, ainsi que je vous l'ai déjà dit, par état j'écoute toujours.

Il nous raconta, entre autres choses, qu'il avait été appelé dernièrement près d'un jeune homme qui avait reçu un coup d'épée, et que la blessure, quoique assez grave, lui avait paru des plus singulières. Elle n'était pas droite, ni faite de bas en haut; c'était tout le contraire; et comme le malade était lui-même fort grand, il fallait, pour l'avoir ainsi frappé à la poitrine du haut en bas, que son adversaire fût immensément plus grand que lui, c'est-à-dire eût huit à dix pieds, et qu'enfin, pressé par ses raisonnemens et par ses questions, le blessé avait fini par lui avouer que c'était un coup d'épée qu'il s'était donné à lui-même..... — Et pourquoi? je vous le demande? Vous ne devineriez jamais une extravagance pareille..... Parce qu'il voulait avoir un prétexte pour aller aux eaux de Baréges, et il me suppliait de les lui ordonner... ce que je fis à l'instant même! Pauvre jeune homme!! ordonnance qu'il me paya généreusement en me recommandant le secret!...

— Et vous tenez bien parole, lui dis-je en souriant.

— Avec vous, c'est sans danger.

La porte s'ouvrit; parut le général, appuyé sur le bras de son aide-de-camp. Henri, en apercevant le jeune médecin, courut à lui : — Vous ici, docteur, s'écria-t-il en lui prenant la main. Puis, nous le présentant : Mesdames et messieurs, c'est mon Esculape... celui qui m'a guéri de ma blessure et m'a ordonné les eaux de Baréges!... N'est-il pas vrai?

Le docteur balbutia quelques mots et prit congé de nous.... car son malade l'attendait. Le général s'assit tranquillement dans son grand fauteuil; Henri, le sourire sur les lèvres, resta debout près de la cheminée; la vicomtesse, frappée de surprise et d'indignation, voulait et n'osait parler. Cécile, pâle, la tête appuyée sur sa main, réfléchissait en silence; et moi, je les regardais tous, trouvant la scène fort bien posée, et attendant avec inquiétude le développement qu'elle allait prendre, et surtout le dénouement qu'elle aurait.

Le général fut le premier qui rompit le silence, en fredonnant un petit air qu'il affectionnait beaucoup. C'était un air nouveau, que le compositeur lui-même n'aurait pas pu réclamer, tant le général se l'était approprié et l'avait fait sien par la manière originale dont il le chantait.

— Eh bien! mesdames, s'écria-t-il après cette espèce de ritournelle, c'est donc demain que nous partons pour les Pyrénées, et que nous allons pour un mois nous établir à Baréges.

Point de réponse; chacun garda le silence; mais un rayon de joie brilla dans les yeux de Henri.

— Ma belle-mère et ma femme, vous êtes-vous occupées des bagages... avez-vous emballé vos bonnets et vos chapeaux?...Tout est-il prêt pour le départ?

— Oui, monsieur, pour le vôtre, dit Cécile en cherchant à se donner du courage.

— Comment le mien..... Est-ce que nous ne partons pas tous ensemble?

— Non, monsieur.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Ma mère et moi voulions d'abord vous conduire jusqu'à Pau, où vous avez une terre et un château magnifique que nous ne connaissons pas; notre intention était de nous y installer jusqu'à votre retour.

— Et de me laisser aller seul à Baréges... C'était bien.

— Non, monsieur, c'eût été mal, et la preuve, c'est que nous étions décidées à vous accompagner, à ne pas vous quitter; mais maintenant que vous avez M. Henri, votre neveu, nos soins ne vous sont plus nécessaires.

— Qu'est-ce à dire?

— Et je vous avoue qu'un séjour d'un mois dans ces horribles montagnes me paraît la chose du monde la plus triste, la plus pénible, la plus ennuyeuse, si j'en juge seulement par les trois jours que je viens de passer ici.

Pendant ce temps le général s'agitait sur son fauteuil, froissait sa tabatière entre ses doigts, et je prévoyais l'orage qui allait éclater... Mais ce que je ne pus voir sans être touché de pitié, c'était la figure de Henri, qui, pâle et se soutenant à peine, venait de s'appuyer sur la cheminée. Le désespoir était empreint sur tous ses traits, et je devinai ce qui se passait dans l'ame du malheureux jeune homme! S'être blessé pour elle... pour passer un mois auprès d'elle... et se voir enlever ce bonheur... par un caprice!!

— Corbleu! s'écria le général en se levant avec colère et en repoussant du pied son fauteuil qu'il renversa au milieu de la chambre, me prend-on pour un conscrit?... Croit-on que je me laisserai mener par une femme, par un enfant? Vous viendrez, madame, car je l'ai dit... vous viendrez!

Cécile se leva, et toute tremblante, elle répondit froidement :

— Je n'irai pas.

— Et pourquoi? morbleu!

— Pourquoi?.... Cécile ne tremblait plus; elle avait pris sa résolution; et résignée à tout, n'écoutant que son devoir.... elle répondit à demi-voix, mais avec fermeté : — Parce que je ne le veux pas!

Le général furieux allait s'élancer vers elle; mais un gémissement sourd se fit entendre..... C'était Henri qui se trouvait mal et allait tomber sur le parquet.... Je le soutins dans mes bras... et la colère du général, changeant à l'instant d'objet, se tourna vers son neveu : L'imprudent, l'imbécille, qui depuis une heure reste là debout.... Il n'y a rien de plus mauvais.... Sa blessure se sera rouverte... je le lui dis toujours... mais personne ici ne m'écoute...

personne ne m'obéit... Allez tous au diable... Eh bien!... eh bien! revient-il à lui?

— Oui, monsieur, répondit Cécile, qui s'était élancée près de Henri, lui avait fait respirer des sels et lui prodiguait les soins les plus touchans.

— Ah! dit le général, le voilà qui ouvre les yeux.

Cécile s'éloigna vivement, rentra dans sa chambre suivie de sa mère, et quelques instans après le général alla les rejoindre; mais il paraît que ses prières et ses menaces furent inutiles, car il nous dit le soir : Cette petite fille-là a une tête de fer.

— Elle n'ira donc pas à Baréges, s'écria Henri.

— Non, mon ami... nous irons tous les deux, et elle, pendant ce temps, nous attendra dans mon château de Lescar, aux environs de Pau.

— Quoi, général, vous avez cédé! dit Henri d'un ton de reproche.

— Et comment faire?... à moins de la tuer! Il n'y avait que ce moyen... je le lui ai parbleu proposé!!

— Et qu'a-t-elle répondu?

— Elle a répondu : Si vous me tuez... tant mieux... je n'irai pas à Baréges... — Le raisonnement était juste!... Une obstinée... je vous dis!... une tête de fer... Du reste la meilleure petite femme du monde.

Le lendemain, de grand matin, les deux voitures étaient prêtes... tous les paquets étaient faits, par madame elle-même, me dit la femme de chambre; elle n'a pas dormi de la nuit. Les chevaux étaient attelés; Cécile s'élança vivement dans la berline, et au moment où j'offrais ma main à la vicomtesse pour l'aider à monter en voiture : Eh bien! monsieur, me dit-elle, vous voyez qu'avec de la religion et des principes... il n'y a jamais de mariages disproportionnés, jamais de danger.

Il y a au moins combats et souffrances, me dis-je en moi-même, en voyant la figure pâle de Cécile, et en voyant dans ses yeux de grosses larmes qu'elle voulait sans doute cacher à tout le monde, car apercevant de loin son mari qui s'avançait vers elle, appuyé sur le bras de son neveu... elle s'écria vivement : Partez... partez, postillon... Le fouet se fit entendre, les chevaux s'ébranlèrent, et la voiture disparut à nos yeux, pendant que le vieillard s'écriait :

Eh bien!... eh bien!... voyez la folle... partir sans nous dire adieu... sans nous embrasser.

— Ma foi, monsieur, vous qui cherchiez un sujet de comédie, en voilà une!! — ou plutôt un drame, me dis-je en moi-même, en contemplant la figure de Henri, qui, incapable de voir, d'entendre ou de répondre, se laissa mettre par moi en chaise de poste à côté du général. Il ne pensa même pas à me remercier... ni à me dire adieu. Pauvre jeune homme! il en mourra, me disais-je.

Quelques heures après, je partis aussi pour les Pyrénées! Rassurez-vous, lecteur, et ne frémissez pas! Je ne vous mènerai pas sur les pics du Mont-Perdu, aussi curieux peut-être et plus accessible que le Mont-Blanc; je ne vous conduirai pas à Luz, à Saint-Sauveur, dont l'aspect est si riant et si pittoresque : je me hâterai de vous faire traverser le *Chaos*, cette pluie d'énormes rochers tombés du ciel ou vomis par l'enfer. Je ne vous ferai pas entrer dans l'enceinte de Gavarnie : confondu à l'aspect de tant de magnificence, ébloui par tant de merveilles, vous ne voudriez pas en sortir. Je vous montrerai seulement les tours du Marboré, immenses rochers découpés en créneaux, citadelle magique dont les neiges éternelles reluisent au soleil comme des remparts de diamant. Je vous montrerai de loin la brèche de Roland, ce mur de granit qui séparait la France de l'Espagne, et que Roland découpa d'un coup de sa bonne épée... Venez, approchez! Il y fit pour vous une ouverture de deux ou trois cents pieds, par laquelle vous pouvez apercevoir l'Aragon et le parcourir tout entier. C'est là, c'est au pied de ces sublimes tours que combattirent autrefois Agramant et Ferragus contre les preux de Charlemagne. Vous n'êtes point seul dans ces déserts, vous y êtes entouré de tous les héros de l'Arioste, et avec lui vous vous élèveriez dans les nues, si ce n'était le froid qui vous saisit et vous force à redescendre sur terre; venez alors, venez vous réchauffer au feu du bon montagnard, regagnons le village de Gèdres, moitié français, moitié espagnol, où nous déjeunerons sans doute avec quelque contrebandier; puis, traversant le Bastan et franchissant le Tourmalet, nous descendrons dans la délicieuse vallée de Campan, ce paradis terrestre qui nous conduira à Bagnères; et si vous êtes fatigué, si vous voulez trouver le calme et le bonheur, c'est là qu'il faut vous arrêter et vous reposer.

C'est ce que je fis.

Chemin faisant et tout en gravissant les montagnes, j'avais trouvé dans une fable de La Fontaine, l'idée d'une comédie en cinq actes que nos derniers évènemens politiques pouvaient rendre assez piquante. Je m'arrêtai à Bagnères pour l'écrire. Je louai dans un endroit charmant, à côté de la belle maison de M. Lugo, une petite maisonnette qui donnait sur les allées de Maintenon.

Je passai là les quinze jours les plus tranquilles et les plus heureux de ma vie, travaillant matin et soir, et parcourant dans la journée le pays enchanteur qui m'environnait, les vallées de Campan et de l'Esponne, le couvent de Medoux et l'Élisée Saint-Paul! Un jour, je gravissais le camp de César ou la pène de l'Heyris; un autre jour, je tentais des excursions au Pic du Midi, d'où l'on découvre les plaines du Bigorre et du Béarn! Que l'air pur des montagnes, que ces riantes vallées, que ce beau soleil, vous donnent de joie et de santé! ils vous rendent la jeunesse et le bonheur; car là, au sommet de ces montagnes, tout est oublié, la souffrance du corps et les chagrins de l'ame. Par malheur, en descendant, on les retrouve dans la plaine et à la ville où ils vous attendent!

Mes cinq actes terminés, il fallut partir et quitter ce beau pays. Je traversai le riant vallon d'Argèles, la ville de Lourdes; j'admirai la jolie chapelle de Notre-Dame-de-Bétharram, et je me dirigeai sur Pau, où plusieurs motifs m'appelaient. D'abord, j'avais un ami, un aimable et excellent jeune homme, ancien chef d'escadron de la garde, qui habitait avec sa jolie famille le château royal de Pau, et je ne voulais pas quitter le midi sans l'embrasser; et puis, aux environs de cette ville était le domaine de Lescar, où la vicomtesse d'Orthès et le général m'avaient engagé à m'arrêter quelques jours. J'avais grande envie de revoir Cécile, et j'arrivai au château.

C'était un fort bel édifice, admirablement bien situé; le parc s'étendait jusqu'aux bords du Gave, et, des fenêtres du salon, on découvrait les coteaux de Jurançon, et à l'horizon, à quinze lieues, les montagnes bleuâtres, les cimes blanches des Pyrénées.

En descendant de voiture, je fus reçu par la vicomtesse et sa fille, qui me firent l'accueil le plus aimable. Le général, que l'on attendait, était encore à Baréges; mais quel fut mon étonnement,

lorsqu'en entrant dans le salon, j'aperçus M. Henri de Castelnau, assis sur un canapé et lisant le journal!

— Le général l'a envoyé en avant, me dit à demi-voix la vicomtesse, pour porter des dépêches au gouverneur de Pau et pour savoir des nouvelles de Cécile, qui a été très malade.

— En vérité! m'écriai-je avec inquiétude.

— Ce n'est rien, elle va beaucoup mieux, et en attendant le général, Henri ne pouvait pas demeurer ailleurs que dans le château de son oncle; c'est, du reste, l'intention formelle de mon gendre, qui, depuis une semaine, nous annonce chaque jour son arrivée.

— Voilà donc une semaine que M. de Castelnau est ici, dis-je à la vicomtesse, qui, devinant l'idée qui me préoccupait, se hâta de me répondre :

— Rassurez-vous, monsieur; d'abord, vous connaissez ma fille, et ensuite je puis vous attester que pendant tout ce temps, je ne l'ai pas quittée une minute de la journée.

Elle disait vrai. Cécile restait au salon à travailler près de sa mère, et dans les promenades mêmes du parc jamais Henri ne se trouvait seul avec elle. Il faut dire aussi qu'il n'en cherchait pas les occasions.

Sa tenue et ses manières étaient admirables. Tout respirait en lui l'affection la plus tendre, les soins les plus empressés; mais pas un mot, pas un regard n'aurait pu trahir aux yeux d'un étranger le secret de son ame. Il avait même repris de la gaieté, de l'enjouement, il était moins distrait, il prenait part à la conversation, et seulement alors, je m'aperçus qu'il était fort aimable, fort instruit, et qu'à une modestie très grande il joignait l'esprit le plus fin et le plus délicat, un noble caractère, des pensées élevées et généreuses... enfin, une foule de bonnes qualités cachées jusqu'alors, et qui maintenant brillaient dans tout leur éclat.

La vicomtesse nous lut un article du journal qui parlait d'un suicide.

— Le malheureux!... s'écria Cécile d'un air qui semblait presque une approbation.

— L'insensé! s'écria Henri avec mépris.

— Cela ne vous arriverait donc pas? lui dis-je vivement.

— Jamais, monsieur, jamais! Mourir pour soi, c'est se priver d'un si grand bonheur!

— Et lequel!

— Celui de mourir pour ceux qu'on aime!

Allons, me dis-je, il l'aime toujours, mais il a pris son parti avec courage et résignation. Il aura la force de combattre et de vaincre!

La vicomtesse me proposa d'entendre la lecture de son dernier roman. J'acceptai, et j'entrai avec elle dans son cabinet d'étude, en pensant que dans ce moment son amour-propre d'auteur l'emportait sur sa surveillance de mère, et qu'elle allait ainsi laisser à Henri quelques instans de tête-à-tête.

Je me trompais; il n'en profita même pas! La lecture que je soutins avec un courage héroïque, fut longue, je m'en vante... Pendant ce temps j'entendis Cécile jouer sur son piano des airs tristes et mélancoliques; mais elle était seule, car j'avais aperçu de loin Henri, se promenant dans une des allées du parc, et quand je rentrai dans le salon, elle était seule encore, assise dans un grand fauteuil, la tête appuyée sur sa main et les yeux rouges! Elle se leva vivement et vint à moi le sourire sur les lèvres. Dans le mouvement qu'elle fit, son mouchoir tomba... Je me hâtai de le ramasser... Il était mouillé... Elle s'en aperçut et me dit en me montrant un livre qui était sur la cheminée : Je suis bien ridicule, n'est-ce pas?... C'est ce roman qui m'a fait pleurer. Je regardai... c'était un ouvrage de sa mère! Je n'avais pas besoin de cette preuve pour être persuadé qu'elle me trompait!

Le soir il y eut beaucoup de monde au château... Toute la société de Pau et des environs vint rendre visite. Cécile faisait les honneurs de son salon avec une grace et une aisance qui ne paraissaient rien lui coûter; elle s'occupait de tout le monde, excepté de Henri, à qui, de temps en temps seulement, elle donnait quelques ordres pour l'arrangement des tables de jeu.

On me mit au whist avec trois dignitaires du département; de vieux messieurs furent placés au piquet, de vieilles dames au boston, sous la présidencee de la vicomtesse. Le receveur des contributions jouait avec M. le maire au billard, et Cécile, prenant autour d'elle les jeunes personnes et les jeunes gens, leur proposa, pour les occuper, des jeux innocens qui furent acceptés avec

enthousiasme. Les jeux innocens sont encore en honneur en province, surtout dans le département des Basses-Pyrénées.

Pendant ce temps, je faisais des fautes qui durent donner à à mon partner une bien mauvaise idée des joueurs de la capitale; mais il était dit que Cécile me ferait toujours perdre au whist, car cette fois encore, je pensai à elle bien plus qu'à mon jeu... Et mes yeux se dirigeaient constamment sur le cercle joyeux qu'elle présidait!

Henri s'en était éloigné et regardait jouer au billard; des jeunes personnes rappelèrent le bel aide-de-camp, et bon gré mal gré, il fallut bien qu'il prît une place. Celle qu'il choisit était loin de Cécile, et dans les *pénitences* qu'il ordonna, il évita toutes les occasions qui auraient pu le rapprocher d'elle. Une fois cependant et d'après les règles rigoureuses du jeu, il fut ordonné à Cécile d'aller embrasser le jeune aide-de-camp... Elle se leva... En ce moment je coupai à mon partner un huit de cœur qui était *roi!*... Il fit un mouvement d'impatience, peu m'importait! Mon attention se portait toute entière sur la jeune femme qui s'approcha tranquillement de Henri et lui présenta ses deux joues fraîches et rosées.

Henri les effleura du bout des lèvres. Il ne rougit point, il ne pâlit point, il ne perdit pas connaissance, comme je m'y attendais, il resta calme et de sang-froid. Décidément, me dis-je, c'est un héros! Et je l'admirais, et je le plaignais, et sans le vouloir, je me surpris faisant des vœux pour lui et pour cet amour sans espoir!

Tous les gages étaient touchés; les jeunes demoiselles et quelques jeunes gens s'assirent autour d'une grande table ronde qui tenait le milieu du salon, et l'on se mit à feuilleter des albums, des revues et des gravures. Les uns prirent le crayon et dessinèrent, d'autres peignaient à la cépia quelques points de vue des environs, et Henri, par complaisance pour une petite fille placée à côté de lui, sculptait, avec un canif anglais, un morceau de bois auquel il donnait la figure d'un ermite; genre de travail auquel se livrent avec succès les bergers des Alpes ou des Pyrénées. — Le bois était dur, le canif coupait très bien, et dans un mouvement un peu brusque, le fer glissa de la main droite, et fit à Henri une coupure assez forte à un doigt de la main gauche. Cécile poussa un cri et devint toute pâle! Un instant après, elle se mit à r're. La

blessure n'était rien, mais saignait beaucoup. Tous les mouchoirs de ces dames furent à l'instant offerts au blessé, tous les nécessaires s'ouvrirent, on chercha du taffetas d'Angleterre, on le découpa, et vingt petites mains bien blanches et bien adroites s'offrirent à panser sa blessure. On riait beaucoup et on avançait peu; c'était très difficile. La coupure avait porté sur la seconde phalange du doigt et l'appareil ne pouvait jamais tenir. L'on avait beau recommencer et chercher à l'assujettir de nouveau, au moindre mouvement il se dérangeait.

— Mais, monsieur, restez donc tranquille et surtout ne ployez pas votre doigt.

— Eh! mesdames, c'est aisé à dire... Mais je n'y pense jamais.

— Monsieur a raison, m'écriai-je, et il faudrait, pour tenir son doigt immobile, ce que l'on appelle en chirurgie des... des...

— Des éclisses, s'écria Henri, comme pour un bras ou une jambe cassée.

— Précisément!...

— Et où en trouver? s'écria tout le monde en riant.

— En voici! Et sur la table où notre whist venait de finir, je pris une carte... C'était, je crois, un roi de carreau; je le roulai autour du doigt blessé... Ces dames l'assujettirent avec une soie, et ainsi retenu désormais par cet appareil de carton, il n'y avait plus à craindre que le doigt se ployât et que la blessure se rouvrît. Le pansement s'acheva aux cris de joie et aux applaudissemens de toute l'assemblée, qui me félicita sur mes talens en chirurgie. Henri me pria de lui présenter mon mémoire pour mes frais et honoraires, et Cécile me promit sa clientèle pour toutes les piqûres d'épingles ou d'aiguilles qu'elle se ferait.

Onze heures venaient de sonner, chacun prit son bougeoir, et je rentrai dans ma chambre, d'où j'entendais encore, dans les corridors, les courses joyeuses et les éclats de rire de cette folle jeunesse.

Le lendemain à dix heures, je descendis dans le salon et je causais avec la vicomtesse, lorsqu'à notre grande surprise, nous voyons entrer le général qui nous crie gaiement :

— Bonjour, mes chers amis.

— Eh! mon Dieu! mon gendre, d'où venez-vous? Comment arrivez-vous? On n'a pas entendu de voiture entrer dans la cour.

— C'est que je suis arrivé ce matin à cinq heures, pendant que vous dormiez tous.

— En vérité!

— Je n'ai voulu réveiller personne, et je suis monté tout droit à la chambre de ma femme, qui ne voulait d'abord pas m'ouvrir.... tant elle avait peur.

— Je le crois bien... Quand on est réveillée en sursaut.

— Elle croyait que les Espagnols ou les contrebandiers s'emparaient du château! Cette pauvre petite femme... Heureusement je l'ai bien vite rassurée... Sa santé, la vôtre, comment tout cela va-t-il?

— A merveille!

— Ne vous êtes-vous pas trop ennuyées en mon absence? Qu'est-ce que vous avez fait?

— Nous avons eu hier du monde. On a joué au whist, au boston,

— Justement! Et c'est à ce propos-là, ma belle-mère, qu'il faut que je vous gronde. Vous allez rendre votre fille joueuse.

— Moi!!

— Joueuse comme les cartes! Il paraît qu'elle ne pense qu'à cela le jour et la nuit... car voici, continua-t-il en riant aux éclats, une carte, un roi de carreau, que j'ai trouvé tout roulé dans son lit... C'est drôle, n'est-ce pas?

Je m'efforçai de rire, ne fût-ce que pour cacher au général le trouble de la vicomtesse, qui semblait frappée de la foudre.

— Voyez, voyez, s'écria le général en donnant un libre accès à sa gaieté.... elle ne rit pas.... elle est déconcertée parce qu'elle se sent coupable.

— Oui, bien coupable! me dis-je en moi-même.

En ce moment descendirent Henri, puis Cécile. On se mit à table, on déjeuna en famille, nous n'étions que nous, et comme la veille c'était la même réserve, la même indifférence; mais, mieux instruit maintenant, combien je trouvai d'amour dans ces yeux qui s'évitaient continuellement, dans cette froideur apparente, dans cet accord silencieux de tous les momens et de toutes les pensées.

On se leva de table, et au moment où l'on entrait dans le parc, me trouvant derrière les autres avec la vicomtesse, je lui dis : Eh bien! madame, croyez-vous encore que malgré la religion, mal-

gré les meilleurs principes, il n'y ait pas de dangers dans une union disproportionnée?...

— Taisez-vous, me dit-elle, voici le général.

En effet il s'approchait de nous et me dit en riant : Eh bien! monsieur, avez-vous trouvé dans les Pyrénées quelque sujet de pièce?

— Mais oui!... un entre autres assez piquant.

— Et vous en ferez une comédie?

— Non, général; j'en ferai une nouvelle!

EUGÈNE SCRIBE.

DE

LA PEINTURE EN ÉCOSSE.

Exhibition d'Édimbourg.

Les salons de l'exposition du Louvre viennent de se fermer; les milliers de tableaux qui couvraient de leur bizarre bigarrure les murailles de ces longues galeries retournent, la plupart, dans les ateliers d'où ils sont sortis. Les bannières des chefs d'école sont repliées; la muette et symbolique éloquence des novateurs ne parle plus aux yeux de la foule; l'armée des artistes est licenciée.

Dans un pareil moment, lorsque le public est encore tout vibrant de la secousse artistique qui vient de lui être donnée, il nous permettra sans doute de l'entretenir un moment d'objets analogues à ceux qui viennent d'occuper son attention et de reporter ses regards sur les œuvres des peintres d'une ville qui se vante, avant tout, d'être douée du sentiment du grand et du beau, et qui, à tout autre titre, préfère celui de ville des arts, de *moderne Athènes*. On comprend que c'est de l'exposition des artistes d'Édimbourg que nous voulons parler.

En moins de quelque semaines nous avons pu assister à cette exposition et à celle qui vient d'avoir lieu à Paris. Nous avons pu étudier les manières, les écoles, et comparer les productions des artistes des deux pays; mais comme nous craindrions d'ennuyer, par d'inutiles redites, un public déjà fatigué, c'est moins le résultat de la comparaison des deux expositions, qu'une appréciation toute spéciale des ouvrages des artistes écossais,

qu'une analyse toute nouvelle des diverses manières et des talens divers de ces artistes, que nous nous proposons d'offrir ici aux le cteurs français.

Cette appréciation n'est pas dépourvue d'intérêt. Depuis un demi-siècle l'Écosse est en travail. Elle a produit deux ou trois écrivains de génie; elle veut maintenant avoir de grands artistes. Long-temps en arrière du reste de l'Europe, et par sa position septentrionale, et par les mœurs sauvages et belliqueuses de ses habitans, elle aspire aujourd'hui à se placer à la tête de la civilisation. Sous les rapports du bien-être, des institutions libérales, des fondations industrielles et raisonnables, le rang qu'elle occupe entre les peuples de l'Europe, est certainement bien voisin du premier. Sous les rapports intellectuels, quelques-uns de ses écrivains ont une supériorité incontestée, ses philosophes font école, ses critiques ont été long-temps sans rivaux; mais ses artistes, peintres, architectes, sculpteurs, quels qu'aient été leurs efforts, n'ont pu encore se placer au même niveau.

Laissons de côté la raison du climat, que, d'ailleurs, d'autres peuples, les Hollandais, par exemple, ont fait mentir, et nous aurons peine à trouver les motifs de cette infériorité.

En effet, les encouragemens, et surtout le travail, le plus puissant des stimulans dans les arts, n'ont jamais manqué à ces artistes. Les architectes écossais ont eu depuis un tiers de siècle deux grandes villes à bâtir, Glascow, Édimbourg, deux villes ornées de je ne sais combien de palais, d'églises et d'édifices publics; les sculpteurs ont décoré ces édifices de bas-reliefs et de statues; si les temples leur sont fermés, une opulente aristocratie paie à grand prix les tableaux des peintres de quelque talent. Il y a plus, si une académie peut aider en rien au développement du talent, Édimbourg a son académie de sculpture et de peinture, et ce qui n'existe pas dans d'autres villes plus importantes, un palais des beaux-arts, construit depuis peu, est spécialement consacré aux exhibitions annuelles des artistes écossais. Ces encouragemens n'ont pas été sans résultat, l'Écosse ne manque pas d'hommes de talent; mais elle en est encore à attendre un grand architecte, un grand sculpteur, un grand peintre.

L'imitation, qui perd tout, en est peut-être la cause. La plupart des édifices d'Édimbourg ne sont en effet que des copies. Les architectes de cette ville refont, les uns le Parthénon, les autres Holy-Rood et Melrose-Abbey. La ville elle-même, dans son ensemble, n'aspire qu'à être la copie d'Athènes; ne soyons donc pas surpris de voir les peintres et les sculpteurs voués aussi à l'imitation. Cette tendance à l'imitation et l'absence d'originalité qui en résulte, nous donneront peut-être la clé de la médiocrité de la plupart des artistes d'un pays où d'ailleurs l'intelligence est si développée.

L'ensemble matériel de l'exhibition écossaise de cette année est à peu près le même que celui d'une exposition du Louvre, mais sur une échelle infiniment plus petite, et avec une apparence de *comfort* inconnue de l'autre côté de la Manche. Ce comfort se fait ressentir jusque dans les moindres détails. A la porte, un bon Écossais, affublé d'une sorte de costume de bedeau, rouge et bleu, avec tricorne, reçoit votre canne ou votre parapluie, sans exiger l'ignoble rétribution des dix centimes. Dans l'intérieur, d'invisibles calorifères répandent une chaleur douce et égale. Vous foulez aux pieds de moelleux tapis. De larges sophas sont placés au centre de la salle; et de là, assis du moins, vous pouvez voir encore les tableaux, au lieu de leur tourner le dos comme ailleurs. Il y a plus, on a placé aux deux bouts du salon principal de grandes tables revêtues de tapis rouges, auxquelles on peut se placer si on a une note à prendre ou un souvenir à fixer.

Le palais des arts est petit, mais d'une heureuse distribution : il se compose d'une salle octogone, éclairée d'en haut par un vitrage, et d'une grande salle longitudinale et carrée, éclairée aussi d'en haut par des glaces dépolies, qui *assourdissent* peut-être un peu trop la lumière. Ces salles peuvent contenir quatre à cinq cents tableaux, ce qui serait plus que suffisant pour une ville comme Édimbourg (quelque féconds que soient les *Apelles de cette moderne Athènes*), si une justice rigoureuse présidait aux admissions ou aux refus; mais ici, comme ailleurs, comme partout, on accuse les juges de partialité. Près de cinq cents tableaux, laissés à la porte, s'insurgent, réclament de leur qualité de chefs-d'œuvre pour forcer la consigne; et comme les juges tiennent bon, un *meeting* d'artistes (tout se fait ici par *meetings*) est annoncé dans les divers journaux d'Édimbourg. Là, les Rubens et les Van Dyck désappointés se proposent d'exhaler leur bile dans un certain nombre de discours anti-académiques, et de choisir ensuite un local voisin du lieu de l'exhibition pour y exposer leurs chefs-d'œuvre, et faire pièce aux quatre cents admis. Je ne sais, mais certainement la moitié de ces quatre cents m'a paru peu digne de l'honneur qu'on leur a fait, et me fait mal augurer de l'insurrection des absens, ne fût-il pas vrai d'ailleurs que les absens aient toujours tort.

En entrant dans ces salons, et en jetant un premier coup d'œil autour de moi, je pus me croire un moment transporté dans l'une des salles de nos expositions parisiennes; car sous les rapports, non plus du comfort, mais de l'art, le premier aspect est le même.

Des toiles de toutes les grandeurs, tableaux historiques, tableaux de genre, paysages, portraits, intérieurs, tapissent rigoureusement les murailles de la salle, et sont, comme aux salles du Louvre, couronnés par une guirlande de portraits en bustes, aux physionomies plus ou moins divertissantes. Ce sont les notabilités bourgeoises de la capitale et des bour-

gades du Mid-Lothian. Comme au Louvre, vous voyez réunies toutes les expressions, toutes les variétés, toutes les dimensions de la face humaine, toutes les nuances de laideur ou de beauté, de distinction ou de ridicule; tous les états, depuis la jeune lady écossaise, aristocratique, grimaçante, minaudière, toute diaprée de papillons, de bleuets, toute couverte d'hermine, de dentelles, empanachée comme un coursier de bataille, jusqu'à l'épaisse face de son *grocer* ou de son *baker*, endimanché et mollement accoudé dans un grand fauteuil avec son livre de comptes devant lui; tous les âges, depuis l'enfant à la mamelle avec sa nourrice nubienne (l'idée m'a paru neuve), jusqu'au vieillard décrépit, consommé dans les affaires ou dans la politique; toutes les corpulences, depuis l'*incroyable* d'Édimbourg, pincé dans une redingote qui s'arrête à un pied du genou, et dont le pantalon, à immenses carreaux, sculpte chaque muscle ou plutôt chaque os, jusqu'au robuste et colossal *highlander*, dont les dents longues et blanches, la face enluminée, et les cheveux d'un blond ardent, décèlent l'origine montagnarde : tout cela, comme à Paris, est entremêlé de figures de femmes plus ou moins laides, plus ou moins grotesquement parées, en écharpes, en bonnets, en chapeaux de formes bizarres, qui ne peuvent, je crois, se trouver que de ce côté de la Manche, au milieu desquelles brille, de temps à autre, il est vrai, quelqu'une de ces jolies figures aux doux yeux, au cou de cygne, à la svelte, élégante et gracieuse tournure; beauté tout immatérielle, toute nationale, qu'on ne rencontre guère aussi que lorsqu'on a franchi le détroit. Après les femmes, les jeunes gens font nombre, et sont à peu près aussi prétentieux, et nécessairement aussi ridicules. Celui-ci, à l'air sombre et byronien, s'appuie sur une tête de mort ; celui-là a un gros livre ouvert devant lui, ses yeux sont attachés au ciel, il est en extase, il médite ; un autre, la main sur la hanche gauche, la jambe droite en avant, vous regarde fixement comme s'il allait vous défier. Plusieurs ont le lorgnon ancré à l'œil pour se donner un air impertinent, un plus grand nombre des lunettes sur le nez pour se donner un air grave; trois ou quatre enfin caressent leur *terrier*, leur *grey hound* ou leur *spaniel* favori. Tout cela est entremêlé de *highlanders* en grand costume (le *highlander* remplace ici le garde national de Paris, et avec avantage, j'en conviens, quoiqu'à la longue il devienne aussi fatigant); de lairds au repos de chasse, avec fusil, chiens et gibier ; de révérends en rabbats à la mine puritaine et alongée; de sœurs entrelacées dans des bouquets d'hortensia en guirlandes, jouant avec leur adorable *lap dog*, ou présentant le serpolet ou le thym à leur lapin, blanc comme la neige; de grands tableaux de familles, mais de familles anglaises, c'est-à-dire composées de je ne sais combien de fils et de filles, avec ânes, poneys, etc.; d'enfans, de quatre ans au plus, armés jusqu'aux dents, le pistolet et le poignard au coté, et le sabre au poing. Le tout est garni, dans les interstices, de portraits de chevaux,

pies, baies, isabelles; d'un certain nombre de têtes de chiens soigneusement étudiées, qui, par leur air de vivacité et d'intelligence, font honte aux humains, leurs voisins. Ce sont des portraits d'êtres bien chers à leurs maîtresses, des portraits qui, pour elles, à un certain âge, tiennent lieu du portrait du mari ou de l'amant, que l'original a remplacé dans leurs affections. Par tout ce qui précède, on voit que je n'ai pas eu tort de dire qu'en masse l'exposition d'Édimbourg ressemblait à celle de Paris.

Venons maintenant au détail de l'exhibition. Elle se compose de quatre cents tableaux à l'huile ou dessins à l'aquarelle, et de vingt-quatre morceaux de sculpture, dont nous ne nous occuperons pas aujourd'hui. Ces ouvrages sont fournis par cent cinquante-cinq artistes, académiciens, amateurs, parmi lesquels on compte quelques peintres de Londres, mais en fort petit nombre.

Ce qui frappe d'abord, en entrant dans les salles de l'exhibition écossaise, c'est, comme nous l'avons dit tout à l'heure, l'absence d'originalité; c'est ce besoin qu'ont tant d'artistes, gens de talent la plupart, de suivre la mode, de se plier à un *convenu*, de s'enrôler sous l'une des trois ou quatre bannières plantées à chaque coin de l'Europe.

Ce besoin d'*imiter le voisin* est une des plus grandes misères de cette époque, qui prône tant sa hardiesse intellectuelle. On l'imite en tout, dans ses lois, dans ses usages, dans ses habits, dans ses livres. A peine ose-t-on sentir à sa manière, encore moins vivre et penser. Vivre et penser à sa manière! pousser son char hors des *rail-ways* qui emportent les autres! n'est-ce pas une impardonnable audace, un crime de *lèse-convenable*, un *manque d'usage*. Le convenable est un uniforme qu'il faut prendre, bon gré mal gré, pour plaire à la foule; uniforme terne, où brillent quelques fausses paillettes et que n'a point orné la main splendide et capricieuse du génie. Mais la foule le veut ainsi, et la foule forme l'opinion, l'opinion reine du monde!

C'est une reine fort sotte, à mon avis, qui n'a que des sujets, ou plutôt des esclaves, plus sots qu'elle, et que, cependant, soit humaine infirmité, soit vice de nature, les plus beaux génies, les caractères les plus énergiques, les ames les plus grandes, n'ont que trop la faiblesse d'adorer. On s'attèle à son char, on prend la mode pour plaire, et un beau jour l'opinion, qui est plus femme encore qu'elle n'est reine, a un caprice, et vous sacrifie; la mode change et vous laisse là. Ce que vous avez fait pour captiver les uns, ne plaît pas aux autres, que gouverne une autre opinion et que règle une autre mode; le talent que l'on a prodigué pour plaire un moment, les riches facultés qu'on a follement dépensées, ne se retrouvent plus; comme un courtisan disgracié, on est effrayé de se trouver dans la solitude et l'isolement, avec un passé flétri et un avenir perdu.

C'est sur cet avenir cependant qu'il faut compter avant tout; c'est pour lui

que tout noble cœur doit battre, que toute grande et belle intelligence doit travailler; car cet avenir est impérissable. Mais pour conquérir l'avenir, il faut s'inquiéter peu du présent, prendre en pitié l'opinion d'un jour, et n'avoir surtout, pour ce qu'on est convenu d'appeler *la mode*, qu'un dédain égal à son néant.

Dans les arts comme dans les lettres, comme dans toutes les routes ouvertes à l'intelligence, avant de plaire aux autres, il faut être soi, plaire à son cœur, et se satisfaire soi-même. Si la foule s'émerveille devant un *à peu près*, et qu'on sente qu'on peut faire mieux que cet à peu près, il faut faire mieux. Ces demi-triomphes ont perdu plus de beaux génies qu'un complet insuccès. On fait halte à mi-chemin de la perfection, et un beau jour, on est effrayé du temps et du terrain que l'on a perdu. Mais alors il est trop tard. Cette perfection qu'on a dédaignée nous dédaigne.

Le plus facile des moyens de plaire vite, de plaire sur-le-champ, c'est de faire comme celui qui plaît déjà, c'est-à-dire d'imiter. Je ne crois pas certainement qu'on doive condamner absolument l'imitation. Il y a plus, je la crois nécessaire quelquefois, mais je veux qu'on imite avec l'idée de faire mieux, comme Vélasquez, Murillo et les maîtres de l'école espagnole ont imité les Italiens et Van Dyck, et non pas qu'on fasse comme celui qui plaît, pour plaire comme lui.

Malheureusement, telle est la faiblesse dominante de l'époque. A Édimbourg comme à Paris, à Londres comme à Rome, à Munich comme à Saint-Pétersbourg, si vous visitez une exposition moderne, vous retrouverez inévitablement la présence d'un certain nombre d'écoles, c'est-à-dire de façons de sentir et d'exprimer la nature, toujours à peu près les mêmes.

Qui dit *école*, dit les trois quarts du temps parti pris, imitation, convention, médiocrité.

Cependant, comme en tout l'absolu mène à l'absurde, nous reconnaîtrons que certaines traditions doivent être suivies, certains procédés et certaines leçons admis, certains préceptes écoutés; mais seulement pour ce qui est relatif à la partie matérielle de l'art, c'est-à-dire à la couleur (1). C'est là seulement que l'école est permise. Loin d'arrêter l'essor du génie, elle l'aide, en le débarrassant de l'ennui des tâtonnemens et de la recherche des moyens. C'est en se conformant à ce système, que les Vénitiens, tous coloristes, et presque tous d'après le même procédé, ont tant produit, et ont produit chacun des œuvres si diverses, si originales. Les Flamands aussi se sont soumis à un procédé uniforme quant à la couleur, procédé employé certainement avec plus ou moins de finesse selon

(1) Ce mot pris dans son acception toute matérielle, bien entendu.

l'artiste, mais qui donne un air de famille aux compositions les plus diverses, aux manières les plus opposées.

Cette concession au *parti pris* et à l'école quant à la couleur, est la seule que nous croyons raisonnable. Les autres parties constitutives de l'art, la composition, le dessin, la forme, sont en dehors de l'école. Chacun doit sentir un sujet à sa manière et l'exprimer à sa manière. A quel procédé, en effet, soumettre *la ligne*, si fugitive, si capricieuse, si difficile à saisir; la forme, toujours mobile et toujours nouvelle? L'homme qui se permettrait de dire : Vous dessinerez, vous modèlerez de telle manière, serait aussi ridicule que celui qui vous dirait : Vous verrez de telle manière, au lieu de vous dire : Vous verrez ce qui est. On s'est assez diverti de ces bonnes gens qui avaient décidé que chaque figure, pour être dans les belles et correctes proportions, renfermerait sept têtes de la racine des cheveux à la plante des pieds, sept têtes ni plus ni moins, pour qu'il ne soit plus question aujourd'hui de ce *correct convenu*. Les proportions sont telles que la nature les a faites, et si elles ne sont pas toujours belles, elles sont toujours rigoureusement correctes. Rendez-les donc telles qu'elles sont, et vous serez vrais, et vous serez corrects. Choisissez-les belles (car nous ne sommes pas de ceux qui proscrivent le choix), et rendez-les telles, et vous serez vrais et vous serez beaux.

Dans nos expositions françaises, pendant vingt ans, on a fait du *nu* d'après David, du *nu correct*, comme on l'entendait alors, c'est-à-dire soumis à certaines règles mathématiques, comme celle des sept têtes. On était correctement faux, correctement ennuyeux, correctement absurde; tous les tableaux du temps se ressemblaient : c'était de la statuaire peinte.

Dans les expositions anglaises, il se passe aujourd'hui quelque chose d'analogue. Chaque peintre de genre veut peindre comme Wilkie; chaque peintre de portrait veut peindre comme Lawrence. Wilkie est le peintre de l'expression et du mouvement, on exagère donc l'expression et le mouvement. Lawrence a peint les habitudes du corps, le regard, et presque la parole; mais, dédaigneux de la forme rigoureuse, il s'est rarement inquiété de mettre une tête parfaitement sur les épaules, ou de faire sentir un bras dans la manche d'un habit. Nous avouons que messieurs les peintres qui marchent à sa suite, qui sont de son école en un mot, font de louables efforts pour peindre *la vie;* mais nous leur demanderons si l'exemple de Lawrence peut les autoriser à tordre le cou à tous leurs modèles, et à ne peindre que des manchots, comme ils font trop souvent.

Voilà cependant où conduisent l'école et le parti pris sur la forme. D'une part, on se condamne à ne peindre que des bas-reliefs; de l'autre, on arrive à *contorsionner* et à estropier ses personnages. Soyez donc vrais,

soyez donc naturels avant tout; car hors le naturel et la vérité, point de salut!

Les hommes qui s'occupent de l'art de la peinture ont pu se diviser de tout temps en *maniéristes* et en *naturalistes*.

Les maniéristes, ceux qui ont un parti pris sur la couleur et sur la forme, qui sacrifient à la convention, et qui mettent dans leurs compositions plus d'imagination que de vérité;

Les naturalistes, qui n'ont guère de parti pris, qui ont horreur de la convention, et qui mettent dans leurs ouvrages plus de vérité que d'imagination.

Toutes les écoles, toutes les coteries, toutes les sectes et toutes les subdivisions de sectes, viennent inévitablement se ranger sous l'une ou l'autre de ces divisions.

Il faudrait ne pas être encore à l'*a*, *b*, *c* de l'art et de la critique pour s'étonner de retrouver toujours en présence les adeptes de l'un ou l'autre système, ces systèmes étant les seuls possibles; mais ce qui nous émerveille et ce qui nous afflige, c'est de les rencontrer à Édimbourg avec les mêmes uniformes, agitant les mêmes bannières, poussant le même cri de ralliement qu'à Paris et dans le reste de l'Europe.

Du coté des maniéristes, en effet, vous retrouvez une école qui en est encore à copier l'antique; une autre qui est folle du moyen-âge, une autre qui fait de la poésie avec des costumes, s'inquiétant peu de l'expression; une autre pour laquelle l'expression est tout; une autre qui, en désespoir d'arriver à l'originalité et à la nouveauté avec des procédés ordinaires et avec la nature vivante, s'égare dans les régions du fantastique, et qui peint des rêves. A ce compte, les peintres chinois sont les premiers maniéristes du monde, eux qui s'appliquent, avant tout, à ressembler le moins qu'ils peuvent à la nature. A Pekin, plus on s'éloigne du vrai, plus on approche de la perfection. Bien des peintres de Paris feraient fortune à Pekin.

Dans la famille des naturalistes, nous rencontrons d'aussi nombreuses *variétés;* ceux-ci copient Cimabuë, ceux-là les fresques du Campo-Santo. En voici qui ont pris la loupe d'Albert Dürer, et qui n'oublient ni un pli de la peau, ni une verrue imperceptible, ni un cheveu de la tête de leur modèle. D'autres se proclament hautement naïfs, et dans leur naïveté ils s'inquiètent moins d'être vrais que d'être neufs; ils cherchent l'inculte, comme si la nature n'avait rien achevé, et ils arrivent au bizarre et au prétentieux par l'affectation de la simplicité. Vous qui vous proclamez naturalistes, peintres de la nature, si vous voulez être vraiment dignes de ce nom, imitez la nature, mais avec soin et raisonnement. Soyez vrais sans servilité, sages sans impuissance, retenus avec énergie, précis sans sécheresse, calculateurs, mais sans convention, et alors mériterez-vous

peut-être ce titre de naturalistes qu'usurpe trop souvent la froide et minutieuse médiocrité.

Dans l'exhibition des peintres d'Édimbourg, et, en général, dans toutes les exhibitions anglaises, les *maniéristes* dominent, et il ne peut guère en être autrement sur le sol classique de la vignette. Les toiles les plus remarquables sont de puissantes vignettes, admirables de manière et d'effet. On caresse les moindres accessoires, on pose plus ou moins bizarrement ses personnages, on leur donne un à peu près d'expression plus ou moins vraie; et, si on termine à ravir les étoffes, les vêtemens, les broderies, on néglige les chairs et on oublie presque totalement les pieds et les mains. Cette manière plaît à la foule, qu'elle n'étonne pas, et de laquelle elle se fait comprendre sans grands efforts d'intelligence. A Paris, elle a fait la fortune de plus d'un artiste à la mode.

MM. George Harvey, Alexandre Fraser et Thomas Duncan sont ici les chefs de ligne de l'école maniériste, et forment une sorte de triumvirat qui doit primer sans contradiction.

L'effet *piquant*, comme on dit, la vérité et le précieux des détails, quelque chose d'achevé, mais d'un peu restreint même dans la dimension de leurs toiles, qui ne dépassent guère la dimension des tableaux de chevalet; l'absence totale de ce style large qui distingue les Italiens et les Espagnols dans le choix du sujet, dans l'ensemble de l'exécution et de l'effet; le joli à la place du beau, le neuf et le curieux à la place du vrai, telles sont les qualités et tels sont les défauts qui distinguent ces trois artistes.

M. George Harvey est celui des trois qui paraît avoir le moins de parti pris, par conséquent la moins grande somme de défauts, ou plutôt les défauts les moins irrémédiables; aussi, quoiqu'il tienne déjà beaucoup, me semble-t-il promettre plus encore, et promettre surtout plus que les autres. Son tableau de *Shakspeare* est certainement l'œuvre capitale de l'exposition écossaise.

Vers l'an 1586 ou 1587, à peine âgé de dix-huit ans et déjà marié à Anne Hathaway, Shakspeare, l'entreprenant et joyeux jeune homme, pris en flagrant délit de braconnage, fut amené devant sir Thomas Lucy, et, à la suite du châtiment qu'il encourut de la justice seigneuriale, quitta Stratford pour aller vivre à Londres, où de braconnier il devint grand poète, grand philosophe même, comme chacun sait.

M. Harvey a choisi pour sujet de son tableau le moment où Shakspeare, amené devant sir Thomas Lucy, entend prononcer son arrêt. Il y a dans la pose du jeune braconnier et sur sa figure un dédain tout-à-fait poétique, et cette résignation fière d'un philosophe qui s'ignore. Nous plaçons M. Harvey au nombre des maniéristes, et cependant ses compositions ne

manquent pas d'une certaine vérité qui attache; mais ce n'est pas la vérité large, la vérité grande, la vérité d'ensemble qui distingue les grands maîtres; c'est la vérité locale, qui ne consiste guère que dans une étude ou un rendu plus ou moins consciencieux des accessoires. Ainsi, par exemple, M. Harvey a fait, l'automne dernier, un voyage dans le Warwickshire, dans le but, louable sans doute, mais peut-être un peu minutieux, de peindre sur la nature la salle que la tradition a donnée pour théâtre au jugement et à la condamnation du poète; ainsi les chiens, les armes, les costumes sont rendus avec un relief qui nuit peut-être à l'effet d'ensemble. Quoi qu'il en soit, le groupe des gardes qui a saisi le jeune braconnier, qui le pousse devant le juge, et que domine fièrement la tête de Shakspeare, rajeunie, poétisée, tête où on lit tout un avenir de poète; ce groupe, disons-nous, est parfaitement entendu de composition, d'effet et d'exécution. Thomas Lucy, que Shakspeare a immortalisé sous la grotesque représentation de *Justice Shallow*, a bien toute la raideur et la ridicule gravité d'un hobereau qui punit et qui se venge. Les femmes sont curieuses ou craintives, selon le rôle qu'elles jouent dans la composition de M. Harvey. Malheureusement, ni leurs figures, ni leur cou, ni leur sein, ni leurs mains, ni la tête du juge, ni la belle et dédaigneuse tête de Shakspeare, ne sont de la chair. Tous vivent par le mouvement, l'expression, aucun par le battement du cœur et la circulation du sang. Les mains et les têtes manquent du moelleux et du velouté de la chair. L'huile du peintre circule seule dans ces veines, d'où ne jaillirait pas une goutte de sang. Ces têtes sont peintes avec soin sans doute, mais peintes comme les vêtemens, dont elles ne se distinguent ni par la morbidesse, ni même par l'éclat. — M. Harvey, il y a un certain Van Dyck qui a peint, beaucoup peint, autrefois, en Angleterre; regardez de temps à autre un de ces portraits dont vos galeries fourmillent. Il y a un vieux peintre écossais qui a nom Jameson; voyez comme il a habilement volé le secret de Van Dyck. Et Murillo, qu'admirent tant vos compatriotes! il a peint, lui, à Séville, il y a plus d'un siècle et demi, un *Retour de l'Enfant prodigue*, qui d'Espagne a fait un voyage à Paris, et de Paris a passé sous le ciel brumeux de l'Ecosse; vous pouvez le voir dans la galerie du duc de Sutherland. Si le duc de Sutherland achète de si magnifiques choses, il doit aimer les gens de talent, il vous laissera jouir de son trésor. Agenouillez-vous devant ce tableau, priez saint Murillo de vous dire comment, tout en donnant tant de réalité aux accessoires, tant de solidité aux vêtemens, il a su faire des chairs si pleines, si palpitantes, si lumineuses, des chairs d'où la vie rayonne, et, comme dans une scène où les personnages seraient animés, appelle tout d'abord l'œil sur les mains, les jambes, le visage de ses personnages peints. Si Murillo vous dit son secret, et que vous éten-

diez quelque peu le champ de vos compositions, M. Harvey, vous serez un grand peintre!

Aujourd'hui M. Harvey est un peintre de mérite, d'un mérite rare, et qui, aux bords de la Seine, aurait certainement son petit triomphe; mais il n'est pas ce qu'il peut être; le peintre des *Covenantaires*, du *Combat de Drumclog* et de *Shakspeare*, doit viser haut et loin. Ajoutons encore qu'il y a de la parenté entre M. Harvey et cet inimitable Bonington que les arts ont perdu si jeune, Bonington, ce grand peintre mort dans son germe, Bonington, le sublime faiseur d'esquisses. M. Harvey rappelle sa manière, si savamment, si finement, si admirablement heurtée, mais sa manière plus étudiée, peut-être un peu éteinte.

Quant à M. Alexandre Fraser, lui, c'est bien certainement l'arrière-petit-neveu de Rembrandt, le cousin de notre Granet. Il procède de l'un et de l'autre avec des façons tant soit peu anglaises, mais qui laissent clairement percer ses sentimens de prédilection, son adoration même, pour ces deux grands apôtres de l'effet. C'est par l'effet surtout que sa peinture brille; l'effet mystérieux, caverneux, aux grandes masses d'ombre, aux demi-teintes crépusculaires, aux lumières vives, saisissantes, subitement répandues, aux jours restreints, perçant instantanément d'épaisses ténèbres, caressant le contour de certaines figures, éclairant en plein les autres, et poussant l'illusion jusqu'aux dernières limites du possible.

Alexandre Fraser a long-temps, a même jusqu'à ce jour sacrifié l'expression à l'effet; c'est là le défaut de ses qualités. Son *Antiquaire*, son *Rembrandt dans son atelier*, n'étaient et ne pouvaient être que de fort belles études de détails, d'adroites et savantes combinaisons d'effets, de surprenans tours de force de clair-obscur et de lumière. Dans *Robinson*, son œuvre capitale de cette année, il a fait un pas de plus. Il s'est essayé à faire vivre et penser ses personnages, et il n'a pas mal réussi. Le pauvre Robinson, occupé à lire et à expliquer la Bible à Vendredi, a bien l'air tranquille et résigné d'un homme qui a pris son parti sur sa solitude indéfinie; l'air réfléchi, serein même, d'un prisonnier à perpétuité qui a un ami, et dont la prison, du reste, est supportable. Il perce cependant dans sa pose quelque chose de l'ennui d'un ermite malgré lui, qui m'a paru une idée très fine et finement exprimée; c'est plutôt la nonchalante façon avec laquelle Robinson s'appuie sur le coude, que son œil ou son visage, qui dit : *C'est bien long*. Vendredi, couché aux pieds du maître, l'écoute avec l'air d'étonnement, d'admiration et de respect un peu sauvage qui convient à un pauvre Indien, seul, en présence d'un être aussi supérieur qu'un blanc, et qui entend raconter à cet être mystérieux des choses si prodigieuses que celles que renferme le saint livre que feuillette Robinson. Le perroquet, le chien et le chat sont aussi vivans tous les trois.

L'air d'enjouement un peu hypocrite du chat est surtout très gracieusement exprimé. Le tout est enveloppé d'une atmosphère jaune et rembranesque qui plaît à l'œil par sa lumineuse transparence, et qui convient d'ailleurs merveilleusement à la caverne du pauvre Robinson, le plus vraiment sage et le plus philosophe des hommes, peut-être parce qu'il en était le plus solitaire, et partant le plus obligé à l'être.

M. Thomas Duncan n'arrive qu'après MM. Harvey et Fraser. S'il dessinait, il pourrait prendre hardiment la tête de file à Londres comme à Édimbourg, car c'est un drôle d'esprit, plein de verve, de gaieté, d'entreprise, et coloriste de par Titien et Rubens. Il sait, lui, peindre les joues fraîches et rosées d'une jeune fille, les contours suaves, les chairs pleines de morbidesse d'un bras de femme, les moelleuses ondulations d'une gorge naissante. *Anne Page invitant Slender à dîner* est son principal ouvrage cette fois. *Sweet Anne Page*, du vieux Shakspeare, est bien là, fleurissante et rougissante devant nous; voilà bien Slender, avec sa petite face (*wee face*) et sa petite barbe couleur de canne de jonc, comme Shakspeare nous la dépeint. De plus, M. Duncan lui a trouvé des yeux bleuâtres en coulisses, dont il est impossible d'oublier la malicieuse et galante expression, et qui disent mieux encore que sa bouche à *Sweet Anne* : « *Why do your dogs bark so, be the bears in the town.* » Malheureusement Slender n'a que des yeux; le reste de son corps, ses jambes grêles comme celles d'un squelette aux rotules extra-saillantes, ses bras tors, son épine dorsale contournée comme un ceps de vigne et étranglée à la taille comme celle d'une *merveilleux* de la rue Saint-Denis; tous ses membres enfin paraissent appartenir plutôt à un singe qu'à un homme. Les deux grosses faces ricanantes du fond sont excellentes. M. Duncan est coloriste, très coloriste, d'autres tableaux de lui le prouvent; mais il commet plus que personne au monde le crime de lèse-dessin. Qu'il soit, lui, condamné à regarder une heure par jour la Transfiguration de Raphaël, et puisse le châtiment lui profiter!

Un homme qui a quelque chose de cette largeur de composition et d'effet, qui manque à la plupart des peintres écossais, c'est M. William Dyce. M. Dyce est, de plus, vraiment naturaliste, et pour se placer au premier rang, en avant des trois artistes dont nous venons d'analyser le genre de talent, il ne lui manque qu'un peu plus d'énergie et surtout un coloris plus éclatant. Son tableau de *Francesca de Rimini* tient certainement à l'école naturaliste par la simplicité de la composition, le naturel et la naïveté des poses, par je ne sais quel ensemble mélancolique qui vient du cœur et que l'art ne donne pas. On y trouve la nature poétisée par l'expression; mais pourquoi la couleur en est-elle si faible? Pourquoi cette teinte froide, bleuâtre, blafarde, qui ne peut rappeler, en aucune

façon, la couleur chaude et embrasée de l'athmosphère d'Italie, même le soir. Ce ciel violâtre, c'est plutôt un ciel d'Ecosse dans l'un des longs crépuscules du mois de juin, quand, à onze heures de la nuit, on peut lire courament une lettre; mais ce n'est pas là le ciel de Rimini. Francesca n'est peut-être pas non plus assez jeune, et le baiser la pâlit trop, bien qu'en pareille occasion un peu de pâleur soit vraie et aille à ravir. Gianconitto sent peut-être aussi par trop le mélodrame, quoiqu'il y ait une énergie vraie dans la façon dont il s'appuie sur la rampe, maîtrisant sa furie, et avant de frapper... attendant... pour être bien sûr de son fait, comme les jaloux aiment toujours à l'être. Du reste, belle et grande simplicité dans l'ensemble de cette composition, dont les personnages ont le mérite assez rare dans ce pays de n'être pas de race lilliputienne.

Quoique le ciel y invite peu, comme nous l'avons dit, Paolo ne manque pas d'ardeur, il a déjà pris un baiser, il en veut un second, il l'aura, mais avec la mort, car le poignard du jaloux n'est qu'à quelques pieds de son cœur. Francesca est bien palpitante, bien pleine de ce divin tremblement d'amour et de cet abandon que Dante a pris d'un seul trait.

La bocca mi baciò tutto tremante.
Galeotto fù il libro...

Le livre s'échappe admirablement de ses mains qui l'oublient, car ses lèvres et son cœur vivent seuls; peut-être, cependant, a-t-elle un peu trop cette conscience de la faute que le poète lui refuse! son hésitation le laisserait croire, et quelle que soit son émotion et le laisser-aller de sa pose, ses lèvres ne semblent pas assez impatientes de se coller aux lèvres de Paolo, comme elles le furent, j'en jurerais par Dante!

MM. Christie et Charles Lees tiennent tous deux aussi à l'école naturaliste; ils cherchent la naïveté, mais ils ne l'ont pas encore trouvée. En effet, M. Christie dans son tableau de la *lecture du défi de sir Andrew Aguecheek* (Shakspeare, 12e nuit) a poussé la naïveté jusqu'à la manière; ses héros sont tourmentés à force d'être simples; du reste, c'est de la vérité anglaise au superlatif, car ses figures n'ont pu être prises qu'à Londres ou à Edimbourg. *Shylock désappointé*, du même artiste, décèle plus de science. J'ai rencontré certainement dans la Cité le vieux coquin d'usurier qui a servi de modèle à M. Christie. M. Charles Lees est faible, bien faible, après MM. Harvey, Fraser, Dyce et autres. Ses têtes, la pose de ses personnages, tout est cherché; mais on voit clair à travers les chairs diaphanes de ses figures; et puis rien n'est peint dans ses tableaux. A peine ose-t-il frotter sa toile. Aussi quelle fadeur! Du reste ses types sont bien anglais, et il ressemble en cela à tous les naturalistes qui nécessairement copient la nature qu'ils voient.

Édimbourg a aussi quelques représentans de cette petite église romaine, que je ne saurais trop dans quelle classe ranger, et qui chaque année expédient, de la vieille capitale des arts, dans la moderne Athènes, des capucins, des bandits, des pâtres vêtus de peaux de brebis, des piferari, et de ces fortes Italiennes, aux robustes appas, aux yeux de feu, aux joues de brique, au sein et aux bras couleur de cuivre, inquiétantes pour leurs adorateurs, qui ont, certes, besoin d'un mâle courage; car si de beaux yeux sont beaucoup, à mon avis, ce n'est pas tout. M. Schnetz, M. Robert, M. Bodinier, on vous vole; ce sont vos modèles que l'on copie, ce sont vos tableaux qu'on envoie. J'avais vu l'an dernier, à Paris, un *Ave Maria*, dans la campagne de Rome, de M. Bodinier, je crois; je le retrouve ici: chien, moutons, buffles et pâtre agenouillé, tout y est, seulement le ciel est moins enflammé, l'horizon moins bleu. C'est à M. William Simson, l'apôtre le plus zélé de l'école italico-écossaisse, que nous devons ce chef-d-œuvre et une dizaine d'autres du même genre, car cette école est féconde comme toutes celles qui s'inquiètent peu de l'originalité, qui imitent et qui copient. Se dispenser d'avoir de l'imagination, c'est un grand travail de moins. M. Lauder a peint les piferari, M. John Ballantyne des enfans italiens, etc., etc. M. Lauder du reste, est un homme de talent, il a su, lui, rester Anglais, en peignant à Rome sa *Penserosa*. Cette femme, moitié Romaine, moitié Anglaise, mélange charmant de deux natures, de deux beautés si diverses, est ravissante; elle rêve et fait rêver. Ses yeux sont de ceux qu'on n'oublie pas.

L'école de la vieille Allemagne, dite résurrectioniste, a, comme l'école italique moderne, son disciple fanatique, procédant, comme Ingres, d'Albert Dürer et de Raphaël; dessinant sèchement pour être précis, pauvrement pour être vrai; peignant platement comme peignaient les Grecs échappés de Constantinople au xve siècle; comme peignirent depuis les décorateurs du Campo-Santo, Lucas de Leyde, Albert Dürer, Raphaël lui-même, dans les premiers temps. Cet Allemand, c'est M. David Scott, qui, bien que de l'académie écossaise, pourra long-temps suivre la route qu'il a prise avant de devenir un Albert Dürer ou un Raphaël. Son *Abbé de Misrule* n'est qu'un pastiche, qui, faisant abstraction de la fraîcheur des couleurs, paraît plutot dater de 1437 que de 1837. C'est la folie la plus amusante que j'aie encore vue dans ce genre, où cependant on en a fait de bonnes. Il y a du même M. Scott un *Judas trahissant le Christ*, qui semble un morceau d'un tableau d'Ingres, volé à Rome. C'est de la peinture à l'emporte-pièce. Les personnages de cette scène semblent autant de découpures enluminées et collées sur la toile. Quant à la chair, à la vie, il n'en faut pas parler: l'air manque absolument, et c'est sans doute sa rareté qui a rendu ce pauvre Judas et ce méchant saint Pierre, l'un si violet, l'autre si blafard.

Avouons maintenant que M. David Scott est sans nul doute un antiquaire d'un prodigieux savoir. Si son tableau de l'*Abbé de Misrule* n'est pas œuvre de peintre, un érudit consommé peut seul en être l'auteur, et il décèle une étude et une connaissance approfondies du moyen-âge. En le considérant à ce point de vue, ce tableau plait, amuse même, comme une curieuse collection de meubles et de costumes. Nous aurions tort, du reste, de juger M. Scott sur ses œuvres de cette année, qui ont, à ce que l'on nous a assuré, prodigieusement désappointé ses amis, et qui ne sont peut-être que le résultat d'un système. Il nous est revenu que M. Scott était mieux qu'érudit; que même en plus d'une occasion, il avait fait preuve d'imagination et de talent, et qu'il avait su être vrai sans être absurde ou ridicule. Il est tel de ses tableaux des précédentes exhibitions, qui pourrait faire pardonner ses peccadilles de cette année. Ne serait-ce, par exemple, que sa charmante composition d'*Oberon et de Puck écoutant les chants de la syrène;* composition singulière encore, mais d'une singularité qui plait parce que notre imagination peut la concevoir et la comprendre. Il s'agissait cependant d'exprimer les sentimens et les passions d'êtres différens de nous, d'êtres imaginaires en un mot, et de donner un corps et de la réalité à l'exquise et fantastique poésie du vieux Shakspeare. M. Scott l'a fait avec une délicatesse et un bonheur infinis. Cette année M. Scott s'est donc seulement trompé; s'il peut le voir et le croire, il est sauvé.

Malgré les brouillards qui l'enveloppent, peut-être même à cause de ces brouillards qui donnent de la latitude à l'effet, le sol de l'Écosse, comme celui de l'Angleterre, est favorable au paysage. Aussi les paysagistes font-ils nombre à Édimbourg. En première ligne nous placerons M. Nicholson, auteur des vues du Fifeshire. Ce peintre est naturaliste à la façon de Constable, c'est-à-dire qu'il rend la nature vue au premier aspect; il choisit de préférence les sites ouverts, les plages lointaines et étendues, et dans ses cadres nains il y a tout un pays. M. Nicholson sait peindre l'air, la lumière et l'espace; qu'il se développe dans un champ plus vaste, et de rares succès l'attendent. M. Nicholson réunit en effet toutes les qualités qui, à notre avis, peuvent faire un grand paysagiste : aimer la nature, voir juste, sentir la couleur, être vrai sans minutie et plaire sans trop mentir. M. André Wilson procède aussi de l'imitation de la nature; mais il la serre de moins près dans l'ensemble de ses tableaux, et l'oublie tout-à-fait dans ses premiers plans. Sa *Vue de Gênes*, prise de la batterie de la Cava, étincelle d'une lumière un peu jaunâtre, sans doute, mais ruisselante. Il y a du Claude Lorrain dans ce soleil, et l'ensemble du tableau nous rappelle ces grandes aquarelles des Fieldings, imitateurs aussi de Claude Lorrain.

Viennent ensuite M. Thomson (John), qui peint l'Écose de prédilection,

mais qui la voit avec l'œil du Guaspre et qui perd en vérité ce qu'il gagne en ce qu'on appelle *style*. La *Vue du Ben Blaffen*, dans l'île de Skye, ne manque pas de grandeur, et les eaux sombres de ces baies solitaires qui s'enfoncent entre les montagnes, sont belles et sauvages. Il y a de l'analogie entre le talent de M. Mac-Culloch et celui de M. John Thomson; M. Mac-Culloch se résigne cependant quelquefois à copier la nature telle qu'elle est; mais, soit qu'il fasse du style, soit qu'il peigne un portrait, il perd presque toujours la vérité en outrant l'harmonie. MM. John Wilson, Macneil Macleay, J. Williams, O'hill, John Lewis, peignent tous la nature écossaise, qu'ils rendent plus ou moins heureusement. M. James Stevenson est poète à sa manière, et sa vue fantastique et violâtre d'Édimbourg au soleil couchant rappelle avec une vérité un peu outrée l'un des bizarres effets de la brumeuse atmosphère d'Écosse. N'oublions pas la trinité féminine des Nasmyth, Anne, Charlotte et Jane, toutes trois filles de peintre, toutes trois peintres, et toutes trois d'un certain mérite; mentionnons en passant M. P. W. Makensie, qui s'inspire des méthamorphoses d'Ovide, et qui copie Claude Lorrain; M. Donaldson, qui paraît exceller dans l'aquarelle, à en juger par sa *Vue du Snowdon*, et arrivons aux peintres de portrait.

C'est par la peinture de portrait qu'en Écosse, comme probablement partout, l'art du dessin a débuté. Jameson Alexandre et le vieux Scougal furent les premiers qui la cultivèrent sur une terre ingrate jusqu'alors. Aujourd'hui cette terre est singulièrement féconde, et ces vieux peintres ont laissé une succession disputée entre bien des héritiers, à en juger par la cohorte compacte des portraitistes, qui a fait invasion dans les salles de l'exhibition d'Edimbourg. Lawrence les a presque tous enrolés sous sa bannière, Lawrence, ce Van Dyck en négligé, ce grand peintre de l'expression et du modelé, ce poète de la physionomie humaine, qui, avec des portraits placés à côté les uns des autres, dans l'une des vastes salles du vieux palais de Windsor, a su faire un monument, un monument impérissable comme l'esprit de nationalité et comme l'orgueil britannique. Les portraitistes d'Edimbourg, ses élèves, même ceux que l'opinion place au premier rang, sont encore loin du maître; son portrait de Canning, que le comte d'Haddington a fait le mauvais tour à ces messieurs d'envoyer à l'exhibition d'Écosse, est là comme une leçon et un reproche. Cette tête cependant est un des plus médiocres ouvrages de Lawrence.

MM. William Bonnar, Smellie Watson et John Watson Gordon sont ceux des portraitistes écossais, dont les ouvrages nous ont paru les plus remarquables et qui se disputent la première place. M. William Bonnar a peint l'aventureux et spirituel capitaine Basil Hall et le révérend Ralph

Wardlaw. M. Smellie Watson est l'auteur du portrait de M. James Spittal, lord prévost d'Édimbourg, et M. John Watson Gordon a peint, en pied et en costume d'apparat, sir Alexandre Hope. Après eux viennent MM. William Simson, J. Thomson, John Graham, auteurs d'ouvrages plus ou moins recommandables; puis vient le corps d'armée dont nous avons déjà fait la critique dans notre coup d'œil général de l'exposition, et en arrière, avec les menus bagages, arrivent enfin les portraitistes de chiens et de chevaux, gens de talent la plupart, dans un pays où on tient souvent plus à son chien qu'à son ami, plus à son cheval qu'à sa femme. Il y a de ces nobles animaux reproduits en pied et en buste, lancés de toute leur vitesse ou au repos, peints à l'huile, à l'aquarelle ou dessinés au crayon et au pastel. Les chiens, de leur côté, sont caressans ou furieux, mordent, aboient, rient, écument ou sommeillent; au milieu de la meute qui nous entoure, nous avons remarqué surtout deux épagneuls de M. Forbes, qui semblent volés à Mme Dalton, et une tête de bouledogue, de je ne sais quel artiste, qui m'a fait reculer de trois pas, tant il semblait vivant et prêt à mordre.

Parlerons-nous maintenant de ces petits pastels, rosés, azurés, violacés, qui ne sont ni du dessin, ni de la peinture, et qui ne se maintiennent au-dessus de rien qu'à un imperceptible degré. La foule de ces bagatelles ne doit cependant pas nous rendre injustes, et nous le serions si nous oublions d'extraire du milieu de cette masse de pitoyables ouvrages qui dans toute exposition sont l'abomination de la désolation, quelques charmantes petites perles qui s'y trouvent enfouies et qui n'en brillent pas moins de tout leur éclat... Nous voulons parler de surprenantes miniatures de M. Kennet Macleay. Il est impossible de rien voir dans ce genre de plus largement exécuté et de plus fini en même temps, deux qualités qui semblent s'exclure. Il y a surtout un portrait de femme, vêtue de blanc, avec les cheveux en bandeaux, qui nous a semblé un délicieux petit chef-d'œuvre. La suavité des teintes, l'harmonie des fonds, et le brillant d'un petit nombre de détails choisis qui font valoir tout le reste, telles sont les qualités qui distinguent M. Macleay comme peintre de miniature. Il possède en outre une faculté plus rare encore que tout cela, celle de sentir la beauté et de pouvoir l'exprimer. Il sait peindre les femmes sans mensonge et sans mignardise.

En terminant cette revue un peu détaillée, un peu longue peut-être, mais que nous tenions à faire exacte, et en résumant l'ensemble de nos observations, nous verrons que l'Écosse, qui, dans la poésie et les lettres, a produit depuis un demi-siècle deux hommes de génie, Burns et Scott, ne manque pas d'étoffe pour faire un grand peintre. Si les artistes de mérite dont nous avons consciencieusement apprécié le talent et analysé les

ouvrages voulaient oublier qu'il y a une France, une Italie, une Allemagne, et être Écossais comme Burns et Scott l'ont été, nous leur prédirions un bel avenir. Que manque-t-il en effet à ces hommes d'un vrai talent, MM. Harvey, Fraser, Duncan, Dyce, pour arriver aux points culminans de l'art? une seule chose : l'originalité, la volonté d'être *eux*, d'être *nationaux* comme le furent les Italiens, les Espagnols et les Flamands même. Au lieu de chercher à être Italiens, Espagnols ou Flamands, pourquoi, eux, Ecossais, ne formeraient-ils pas une école écossaise? Qu'ils se méfient donc de l'esprit d'imitation qui règne d'un bout de l'Europe à l'autre. L'imitation semble d'abord légère à l'artiste, elle l'aide à ses premiers pas et finit par l'éreinter à la longue.

Le peuple d'Écosse a gardé jusqu'à nos jours les couleurs et le costume de ses ancêtres, qu'il garde aussi le tour d'esprit vif et original qui les distinguait et que ses peintres l'appliquent à leurs compositions. J'aime à voir encore aujourd'hui ces femmes, ces filles, ces enfans d'Écosse, tout bariolés de tartans et d'étoffes à carreaux, ces hommes portant le plaid ou la toque nationale comme au temps de Bruce et de Douglas-le-Noir. Que ses artistes méprisent aussi les modes artistiques des autres nations, qu'ils soient eux dans leurs arts, comme leurs compatriotes le sont dans leurs vêtemens. Leur sol est brumeux et rude, mais il est fort et pittoresque; l'arbre de la peinture peut y croître, y déployer ses rameaux et s'y couvrir des fleurs les plus magnifiques. Alimenté par ce sol où il aura pris racine, ses fruits seront plus savoureux que des fruits cueillis verts sur une terre étrangère, apportés à grand'peine, et mûris à l'ombre. Ils auront le goût du terroir que ceux-là n'ont pas. Mais si le démon de l'imitation possède plus long-temps ces hommes de talent, ils sont perdus! Ils plairont au vulgaire à qui la médiocrité facile plaît toujours; les vrais juges, ceux qui voient de haut, ceux que l'imitation ne satisfait pas et que dégoute l'à-peu-près, ceux-là les répudieront. Leurs revues, leurs journaux, leurs petites coteries nationales les exalteront comme autant de Raphaël, de Van Dyck, de Rubens; ils ne seront que les parodistes de ces maîtres!

FRÉDÉRIC MERCEY.

Critique Littéraire.

Mémoires de Lafayette (1). — **Origines du Droit Français, Histoire de France, par M. Michelet.**

Romans Nouveaux :

Les Romans et le Mariage, Virginité, Emmerick de Mauroger, etc.

Le plus perfide ennemi de Lafayette, qui a compté pour ennemis, à ne prendre que les plus notables, et Marie-Antoinette et Mirabeau, et la cour et le club des jacobins, et l'empereur des Français et l'empereur d'Autriche avec ses alliés, c'est-à-dire la révolution, la contre-révolution, l'usurpation et la coalition; le plus perfide et le plus mortel ennemi de Lafayette a été la figure de rhétorique. La figure de rhétorique, cette fille prodigue qui dispose à son gré de toute la création, a trouvé beau de mettre deux mondes dans les bagages de Lafayette, un monde de plus que pour Alexandre, pour Charlemagne et pour Napoléon, qu'elle avait cependant généreusement traités! Elle l'a posé, un pied par ici, un pied par-delà l'Atlantique, comme sur un piédestal, au risque de l'écarteler ou de le laisser tomber dans l'eau; elle a fait de son ombre, qui se projetait sur les deux rivages, un soleil vivifiant de liberté, un cercle de l'opilius infranchissable au despotisme et à la tyrannie. Elle a fait de son nom un drapeau pour les uns, un épouvantail pour les autres; elle en a enivré les peuples; elle lui a fait des ovations, lui a décerné des couronnes, lui a donné son couplet dans des chansons triomphales que des millions de voix répétaient; elle s'est fondue pour lui en or, en argent, en bronze, en acier; elle s'est taillée en marbre, nuancée en couleurs, cadencée en vers et en prose; elle a pris toutes les formes, parlé tous les langages, pour enfler la renommée de son héros et lui faire, jusqu'aux derniers jours, un plus somptueux cortége de nations; puis elle l'a laissé mourir comme un simple honnête homme, et n'a pas même suivi son convoi.

(1) Chez H. Fournier aîné, rue de Seine, 16.

On ne s'appelle pas impunément la Liberté des deux mondes : il n'y a pas de nom qu'il soit sûr de changer contre celui-là, parce qu'il vous grève d'une trop lourde responsabilité, parce qu'il n'y en a pas qui puisse plus facilement être compromis et compromettre celui qui le porte. Or, c'est ce qui est arrivé à Lafayette. Il était trop simple pour pouvoir soutenir tant d'emphase, surtout en présence des contrastes qu'y opposait le plus souvent la réalité des faits. Il a été écrasé par son nom et par sa popularité. Ses ennemis l'ont ruiné, banni, incarcéré; la figure de rhétorique l'a tué. Au reste, elle eût tué de plus forts que lui.

Dans le prodigieux développement d'activité qu'a suscité la révolution française, dans cette brusque éruption des capacités et des incapacités de tout genre qui se faisaient jour par tous les points, toutes les facultés humaines ont eu à se personnifier en quelque sorte dans un homme qui en a été le représentant par excellence. Chacune de ces facultés portée à la plus haute puissance a produit son grand homme, son héros. Lafayette a été le héros, le grand homme de la bonne intention. C'est là la gloire qui lui reste; c'est là son titre incontestable, encore que contesté; c'est là ce qui a fait sa force et sa faiblesse, ce qui l'a élevé et ce qui l'a renversé; c'est là ce qui fait irrévocablement de lui, à défaut d'un grand homme, une grande probité historique. Lafayette, ce marquis de vieille souche qui a tant aimé les révolutions, et qui a eu le bonheur d'en tant voir, était l'homme du monde le moins fait pour les révolutions. Aussi, toutes celles qu'il veut manier lui éclatent ou lui fondent dans les mains. C'est qu'avec des principes et peu d'idées, il a eu le malheur d'être poussé par la destinée aux premiers roles où il faut beaucoup d'idées et moins de principes. Tant que les choses sont dans son principe à lui, tout va bien pour lui; mais quand leur progrès irrésistible ou de violentes secousses les en ont fait sortir, il ne sait plus ni les ramener ni les suivre. Il est l'homme d'une situation unique, ce qui peut avoir son prix dans un pays et dans un temps où tout est fixe et solidement assis, mais ce qui est l'antipode d'un révolutionnaire. De plus, Lafayette avait l'enthousiasme de tête et l'enthousiasme du cœur, choses avec lesquelles on peut bien soulever des masses, mais non les gouverner et les dompter à ses desseins. Pour se rendre maître des autres, il faut d'abord être maître de soi-même. La première condition pour s'élever à la puissance politique et s'y maintenir, c'est une tête froide et un cœur froid. L'enthousiasme est la vertu de ceux qui exécutent, le calme et le sang-froid la vertu de ceux qui dirigent. Une autre cause d'impuissance radicale chez Lafayette était le dévouement et l'abnégation, autres vertus de subalternes. Quand on se compte pour rien, on peut arriver à se faire tuer glorieusement, mais non à souder indissolublement des millions de volontés à la sienne,

à entraîner, d'une manière irrésistible et à travers tous les obstacles, des millions d'existences dans l'orbite qu'on s'est tracé. Aussi Lafayette n'est nullement l'artisan de sa fortune politique. Elle s'est faite sans lui et pendant qu'il s'occupait d'autre chose. Ce sont les circonstances qui le prennent, qui le poussent, sans le concours d'une volonté active, arrêtée chez lui d'avance, et tournée obstinément vers le but auquel il atteint. Il ne voulait rien pour lui, tout lui vient. Mais pour ce qui est de la fortune de ses principes, la seule chose qu'il eût à cœur, tout lui fait défaut. C'est le plus malheureux des hommes heureux. Or, son malheur, je le répète, a été d'être toujours élevé trop haut, soit par sa position qu'il ne pouvait gouverner, soit par sa renommée qu'il ne pouvait remplir.

Or, afin que tous ces caractères de la fortune et de la personne de Lafayette fussent bien marqués dès le premier jour, son début dans la carrière est une sorte d'escapade d'écolier. Il part à dix-neuf ans pour l'Amérique, non pas comme un libérateur de peuples et comme un homme qui va être chez lui dans tout l'espace compris entre la Seine et le Mississipi, mais comme il eût pu faire un an ou deux auparavant en sautant pardessus les murs du collége pour éviter la férule ou faire l'école buissonnière. Il s'évade. Une servante d'auberge qui le reconnait est sur le point de tout faire manquer. L'avenir entier d'une renommée unique dans l'histoire est un moment sur le bout de la langue de cette fille. Heureusement elle est discrète. Vous figurez-vous Lafayette sans l'Amérique, Lafayette n'ayant plus qu'un monde? mais, que dis-je, un monde! il serait mort capitaine dans le régiment qu'il désertait! Un autre trait de son caractère se révèle très bien aussi dans ce départ. Avant de quitter la France pour l'Amérique, il avait passé un moment en Angleterre où il lui avait été fait accueil. Comme on s'empressait de lui montrer tout ce qui pouvait exciter sa curiosité dans la riche et puissante Albion, il refusa de voir les ports de mer, les embarquemens contre les rebelles, *et tout ce qui lui parut un abus de confiance*. Quel rare bonheur pour des mémoires d'avoir à débuter ainsi! Quels traits! et comme voilà un homme peint d'entrée de jeu en quelques pages!

En Angleterre, c'est une loyauté chevaleresque que déploie Lafayette; en Amérique, l'esprit chevaleresque se montre en lui par un autre côté dans un trait qui n'est pas moins précieux et moins remarquable que le premier. Des commissaires conciliateurs avaient été envoyés d'Angleterre aux États-Unis pour négocier un accommodement. Dans un mémoire adressé au congrès, ils se servirent de termes offensans pour la France. Lafayette, en véritable paladin des vieux âges, prit pour lui la chose; et au moment de se constituer de son autorité privée le représentant et le champion de la France, il écrivit à Washington :

« Mon cher général,

« Je viens consulter Votre Excellence sur une démarche pour laquelle j'ai besoin, non-seulement de l'aveu et de l'opinion du commandant en chef, mais du conseil plein de franchise de celui dont j'ai le bonheur d'être l'ami. Dans une adresse des commissaires anglais au congrès, il est parlé de mon pays dans les termes les plus offensans. Cette pièce est signée par tous les commissaires, et plus particulièrement par le président, lord Carlisle. Je suis l'officier français le plus élevé en grade dans l'armée américaine; je ne suis pas inconnu aux Anglais; et si quelqu'un doit relever de telles expressions, je crois que cet avantage m'appartient. Ne pensez-vous pas, mon cher général, que je ferais bien d'écrire à lord Carlisle pour lui en demander compte d'une manière peu amicale? J'ai dit quelque chose de ce projet au comte d'Estaing; mais il me faut votre opinion avant de fixer la mienne, et je vous la demande avec instance. »

Toutefois, il paraît que son opinion se fixa avant que celle de Washington lui fût arrivée, car il envoya à lord Carlisle le cartel suivant :

« J'avais cru jusqu'à ce jour, milord, n'avoir jamais affaire qu'avec vos généraux, et je n'espérais les voir qu'à la tête des troupes qui nous sont respectivement confiées; votre lettre au congrès des États-Unis, la phrase insultante pour ma patrie que vous avez signée, pouvaient seules me donner quelque chose à démêler avec vous. Je ne daigne pas la réfuter, milord, mais je désire la punir. C'est vous, comme chef de la commission, que je somme de m'en donner une réparation aussi publique que l'a été l'offense, et que le sera le démenti qui la suit; il n'aurait pas tant tardé si la lettre me fût parvenue plus tôt. Obligé de m'absenter quelques jours, j'espère, en revenant, trouver votre réponse. M. de Gimat, officier français, prendra pour moi tous les arrangemens qui vous conviendront; je ne doute pas que, pour l'honneur de son compatriote, le général Clinton ne veuille bien s'y prêter. Quant à moi, milord, tous me sont bons, pourvu qu'à l'avantage glorieux d'être Français, je joigne celui de prouver à un homme de votre nation qu'on n'attaque jamais impunément la mienne.

« Lafayette. »

Avec des hommes comme celui qui se montre dans cette lettre de Lafayette, il n'y aurait plus besoin d'armées permanentes, et tous les démêlés nationaux pourraient se vider, comme parfois dans le bon vieux temps, par un combat singulier, en champ clos et par-devant parrains. Il y a bien du sang de marquis de vieille date dans ce cartel du jeune général des armées de la jeune Amérique, qui oppose à de la diplomatie des coups d'épée. Ah! jeune homme qui signez Lafayette tout court, c'est en vain

que vous faites disparaître de votre nom les traces de votre origine, nous les retrouvons dans vos façons de faire.

On a pu remarquer dans sa lettre à Washington un ton de confiance naïve et de soumission filiale. C'est celui qui domine toutes ses relations avec ce grand homme. Washington, de son côté, est bien entré dans le caractère du rôle correspondant. C'est quelque chose de grave et de tendre, parfois un sourire indulgent, comme on peut le voir par sa réponse à la demande que nous avons vue. Elle est parfaite de ton et de sentiment. C'est touché avec une précision et une délicatesse exquises.

« MON CHER MARQUIS,

« J'ai eu le plaisir de recevoir, par M. de La Colombe, votre lettre du 28 septembre et celle du 24, qu'on lui a remise sur sa route. Je suis aussi intéressé à accorder la permission demandée dans la première qu'à refuser mon approbation au cartel dont vous parlez dans la seconde. Le généreux esprit de chevalerie, chassé du reste du monde, a trouvé un refuge, mon cher ami, dans la sensibilité de votre nation seulement. Mais c'est en vain que vous tâcherez de le conserver, si vous ne trouvez pas d'antagoniste; et quoique cette susceptibilité put être bien adaptée aux temps où elle existait, de nos jours il serait à craindre que votre adversaire, se couvrant des opinions modernes et de son caractère public, ne tournât un peu en ridicule une vertu de si ancienne date. D'ailleurs, en supposant que Sa Seigneurie acceptât votre défi, l'expérience a prouvé que souvent le hasard décide, dans ces sortes d'affaires, autant que la bravoure, et toujours plus que la justice de la cause; je ne voudrais donc pas que votre vie courût le moindre danger lorsqu'elle doit être réservée pour tant de plus graves occasions. »

Il y a dans cette lettre un charme indéfinissable produit par un mélange de simplicité patriarcale qui s'apprécie et s'estime, de bon sens d'homme pratique et mûr opposé à une fougue aventureuse, de condescendance affectueuse, où perce un peu de bonhomie narquoise, enfin de bonté, de grandeur, de sollicitude presque paternelle, qu'on trouverait difficilement réunies avec le même relief et la même harmonie dans un autre exemple aussi court. On y sent dans la sobriété des paroles la supériorité du grand homme et du chef rompu au commandement, tempérée par la réserve attentive et prévenante de l'ami. La jeune Amérique républicaine n'est pas fâchée de faire, en passant, sa petite leçon à la vieille Europe féodale; mais le cher général Washington l'entoure de tous les ménagements possibles pour la faire passer au cher marquis de Lafayette.

En 1779, Lafayette, rentré dans sa maison auprès de sa femme, qu'il avait laissée enceinte en partant, y trouva un enfant de moins et un en-

fant de plus. Sa fille aînée était morte pendant sa traversée de retour. Le vent de la politique avait tourné pendant son absence. La plus grande faveur accueillit le fugitif qui avait dû s'échapper ayant à ses trousses toutes les maréchaussées de France et de Navarre. Il en profita pour obtenir des secours d'hommes et d'argent, qui le suivirent de près dans son second voyage. Washington le reçut avec des larmes. Nous le laisserons jouir de son triomphe et en mériter de nouveaux. Nous le laisserons passer et repasser encore une fois l'Atlantique pour revenir enfin tout de bon dans cette France, d'où il devra s'échapper encore en fugitif, mais avec des dangers plus sérieux cette fois que la première, et avec de bien différentes destinées à subir. C'est à cette fuite, au mois d'août 1792, que s'arrête le dernier des trois volumes actuellement publiés.

Ces *Mémoires de Lafayette* ne sont pas des mémoires tout faits et rédigés, mais les matériaux d'une rédaction que le général n'a pas crue nécessaire. Ceci ne leur ôte pas de leur prix, au contraire. S'il y a un peu plus de décousu dans des mémoires ainsi présentés, il y a aussi beaucoup plus de sincérité et de bonne foi. Recueillir sur sa vie tous les témoignages qui se sont empreints quelque part, et les livrer tels qu'on les a recueillis, c'est se mettre dans une maison de verre. Un homme qui se raconte lui-même, qui fait son portrait, si désintéressé qu'on le suppose, ne peut que se montrer tel qu'il se voit : il met en saillie tel trait que nous aurions à peine aperçu et indiqué, il indique à peine tel autre qui nous aurait paru capital. Il se bâtit bien une maison de verre aussi; mais les verres sous lesquels il se montre sont, à son insu, des verres grossissans ou amoindrissans : on le voit tel qu'ils le font, non tel qu'il est.

Pour ce qui tient à Lafayette en particulier, ces Mémoires ne laissent rien à désirer : ils nous le livrent tout entier. A la base de ce caractère, une invariable probité; puis, là-dessus, pour élémens actifs, un cœur chaud, une tête exaltée, engendrant, à dix-neuf ans, un long roman politique, qui n'a qu'une page, qui n'a qu'une ligne, et qui n'est encore ni fini, ni abandonné à quatre-vingts ans; une maturité de passions précoce, une verdeur d'illusions qui survit à l'expérience et aux années; un enfant qui est déjà un homme, un homme qui est encore et qui sera toujours un enfant; un génie et des vertus *d'ancienne date* combinés avec les engouemens du jour, et formant un alliage indissoluble qui traversera tous les milieux, subira toutes les épreuves, et reparaîtra, au dernier jour, aussi intact, aussi neuf, aussi net qu'au premier : voilà, si je ne me trompe, le Lafayette de ces Mémoires, et aussi le Lafayette de la réalité. Quant à Washington, nous avons ici de quoi le caractériser également : un grand homme qui se dépense dans un petit ménage.

A propos de ménage est-il rien de plus scandaleux que nos mœurs

littéraires depuis longues années? C'est un déluge effroyable de romans historiques, fantastiques, philosophiques, intimes, pittoresques, et mille autres variétés de romans, c'est-à-dire de l'adultère pittoresque, intime, philosophique, et toutes les variétés imaginables d'adultère. Le roman avait ourdi contre le bonnet de coton conjugal, et généralement contre toutes les coiffures conjugales, une vaste conspiration qui grossissait sans cesse. Pour arrêter ce débordement et rassurer les tendresses légitimes justement alarmées de ces attaques qui se multipliaient sous tant de noms et sous tant de formes, il ne fallait rien moins qu'un auxiliaire, sorti des rangs de la ligue hostile, qui en connût toutes les machinations diaboliques, et qui eût le courage de lui rompre en visière; un roman calme, rangé, de bonne vie et mœurs, en un mot, un roman qui fût tout ce qu'il y a de plus anti-roman, dans le sens actuel du mot. C'est une variété toute nouvelle à ajouter à la nomenclature. C'est le roman..... comment l'appeler? le roman *pot-au-feu!* Dieu soit loué! Nous voilà sauvés; ce roman, nous l'avons.

Lisez donc *les Romans et le Mariage*, de M. Théophile de Ferrière. Vous y trouverez beaucoup de mariages et beaucoup de romans dans un seul. Les mariages n'y sont pas absolument heureux, ni les romans absolument parfaits, mais enfin les mariages y ont un dénouement peu romanesque, et les romans un dénouement tout-à-fait conjugal. Le Code civil lui-même ne s'en fût pas mieux tiré, et c'était là le point. Malheureusement le Code civil n'a pas toujours la chance si bonne. Il n'arrive pas tous les jours qu'une femme dont la vertu chancelle apprenne tout d'un coup que le héros de ses rêves poétiques, l'homme en qui elle trouve son idéal accompli, n'est autre chose qu'un aliéné en traitement. Si les conclusions de M. de Ferrière nous fournissent une chance contre l'adultère, elles ne nous en ouvrent qu'une, savoir, que tous les individus du sexe masculin soient des pensionnaires du docteur Esquirol. Ce n'est pas bien rassurant. Et d'ailleurs, si nous en venions là, je ne voudrais pas gager que les femmes de leur coté n'en viendraient pas à aimer la folie; elles sont assez héroïques pour cela.

Quoi qu'il en soit, si M. Théophile de Ferrière n'est pas marié, il a encore une page indispensable à ajouter à son livre : c'est sa lettre de faire part. Il faut espérer que nous la recevrons avec la seconde édition.

— Entre le mariage et la virginité, il n'y a qu'un pas, et encore M. Delrieu nous l'a-t-il abrégé de moitié, car il n'y a de virginité dans son livre que sur le titre. Je suis bien embarrassé de dire comment il se fait que cette vierge n'est plus vierge, et bien moins encore une femme mariée. Quand on a deux volumes devant soi pour exprimer sa pensée, on a le temps de la voiler, de la parer, de la poser de manière à la rendre

présentable. Mais quand on n'a de place que pour la rendre en deux mots et que ces deux mots sont de ceux qu'on ne peut pas dire, figurez-vous l'embarras. Au moins les femmes de M. de Ferrière n'étaient que des femmes adultères et encore pas tout-à-fait, tandis que cette vierge.... où diable la virginité va-t-elle se nicher? En vérité, pour sortir d'embarras, j'aime mieux vous raconter l'histoire d'OEdipe et de sa mère Jocaste.

Il y avait une fois, à Anvers, un banquier qui se nommait OEdipe, et qui était père d'une fille nommée Jocaste. Dès le berceau, cette fille avait été l'idole de son père, homme intègre, riche et dévot comme un bon Flamand qu'il était; avec l'âge et à l'aide d'une éducation telle qu'on pouvait l'attendre de l'aisance et de la religion de ses parens, elle crut en grace, en innocence et aussi en taille. Si bien qu'à dix-huit ans, elle était haute de cinq pieds six pouces. L'amour du père crut en proportion de la taille de la fille, et même au-delà.

Mais où donc ai-je l'esprit? Je veux vous répéter une vieille fable grecque, et c'est celle de M. Delrieu qui me revient sous la plume, je ne sais comment. Or, celle-ci, je ne voudrais pas me hasarder à vous la conter, même en grec. M. Delrieu, lui, n'a pas craint de la raconter en français, et même parfois en bon français. Ce n'est pas que j'y veuille tout louer, même comme style: il y a des parties fermes, d'une bonne couleur, d'une touche solide, et qui montrent ce que l'auteur peut faire; mais il y en a d'autres où la pensée s'embarrasse dans un langage obscur et bouffi. Il est vrai que c'était un problème presque insoluble, que d'être toujours parfaitement clair et parfaitement convenable. Voilà l'inconvénient d'un sujet pareil. On dépense, à gazer et à dissimuler ces vilaines choses, dix fois plus d'esprit qu'il n'en faudrait pour donner du relief à de jolies choses, et c'est un esprit dont on ne vous sait pas gré, parce qu'il n'éclate pas, parce que son suprême résultat est de prévenir une impression mauvaise et non d'en produire une agréable, parce que c'est un esprit qui cache et non un esprit qui montre. C'est comme la parure d'une laide.

Puisque M. Delrieu était en train de cacher, il eût bien fait de ne pas nous montrer du tout la figure du trappiste Christophe; non qu'elle soit désagréable, mais elle est inutile, et ne se rattache nullement au sujet. Je m'explique d'autant moins cette faute, que l'auteur, au milieu des difficultés qui surgissaient à chaque pas dans le sujet qu'il s'est choisi, a fait preuve d'une habileté et d'une sûreté de main, qui annoncent plus d'habitude et d'expérience qu'on n'en supposerait dans un écrivain qui en est à son ouvrage de début. Voilà le bon côté, et nous le signalons avec plaisir, parce que c'est là seulement qu'il y a place à l'éloge. Certes, nous ne nous targuons pas d'une pruderie bien chatouilleuse; mais nous devons dire, à parler sérieusement, que nous ne trouvons dans la concep-

tion de M. Delrieu qu'une immoralité outrageuse et gratuite. Le père incestueux a beau se réfugier à la Trappe, ou plutôt s'y laisser enfermer par son valet, ses remords et sa pénitence mutinés me soulèvent de dégoût autant que son crime même. Ceci est réellement trop fort, et à de pareilles choses il n'y a pas de conclusion pratique. Pourquoi donc les exposer?

— Eh! mon Dieu, pourquoi ne pas nous en tenir aux choses les plus simples? Pourquoi aller chercher le beau, le pathétique, aux confins extrêmes du possible, tandis que nous l'avons là, tout près de nous, dans les accidens les plus ordinaires de la vie? Nous marchons au milieu de moissons abondantes, et nous allons bien loin, cherchant dans les coins reculés et dans les terres en friche un épi que nous risquons de perdre ou d'égrainer en route. J'en veux venir à feliciter l'auteur d'*Emmerick de Mauroger* du choix de son sujet et de la manière dont il l'a traité. Mais quoique cette lecture m'ait procuré un plaisir sans restriction, j'en veux mettre dans mes éloges, ou du moins je veux les entourer de précautions et de réserves qui en précisent la portée, et par là même en assurent rigoureusement la justesse et l'effet. L'auteur lui-même a créé à ses critiques cette position embarrassante en allant délibérément au-devant de rapprochemens périlleux pour son livre, et d'autant plus périlleux que le livre était meilleur. Il a fait la contre-partie de *la Nouvelle Héloïse*, ni plus ni moins que cela. Nous savons toute la différence qu'il faut faire entre un homme de génie et un écrivain de talent, entre un ouvrage qui restera comme un chef-d'œuvre de passion et de sentiment dans une partie, comme un chef-d'œuvre de langage dans sa totalité, et un roman qui se fait lire avec agrément d'un bout à l'autre; mais une fois toute idée de confusion écartée, nous ne voulons pas nous retirer le droit de louer celui-ci, même en regard de celui-là. A part l'intention renfermée dans l'idée-mère de l'ouvrage et la forme épistolaire qui y est conservée, rien, dans *Emmerick de Mauroger*, ne rappelle le roman de Jean-Jacques. L'auteur a évité avec soin tout ce qui eût pu faire soupçonner qu'il voulût joûter avec ce rude maître. L'intention ambitieuse qui a donné naissance à la conception première s'efface modestement dans les développemens et les détails, en sorte que le récit, libre de toute contention et d'arrière-pensée, coule avec abondance et facilité, dans toute la grace de la simplicité et du naturel. Une fois la première exclamation poussée, en reconnaissant dans la maison Amelot un autre Saint-Preux qui y est admis au même titre que son devancier chez M. de Volmar, on se laisse aller au courant d'une action qui prend une direction tout opposée, et qui n'a même pas l'air d'affecter cette opposition, quoiqu'elle soit réellement préméditée. Nous n'avons pas lu depuis long-temps un roman aussi attachant qu'*Emmerick*

de Mauroger. Les mères pourront le lire comme nous et les filles comme leurs mères.

On me dit que l'auteur est une femme. Comme il ne se désigne que par ses titres littéraires antérieurs, et que ces titres m'étaient jusqu'ici demeurés aussi complètement inconnus que la personne elle-même, je ne suis nullement à même de soulever le voile dont elle se tient enveloppée. Cependant, à juger de l'écrivain par l'écrit, je ne serais pas éloigné de croire qu'on ne m'a pas trompé.

— Il y a moins de sagesse, d'expérience et de sûreté dans la main qui a écrit *le Roi de Vérone*. L'auteur, M. L. Cœuret, en est à son début, et s'il a les bonnes qualités de la jeunesse, nous lui devrons plus d'encouragemens que de sévérités. L'équilibre entre les facultés qui produisent et les facultés qui règlent et qui distribuent ne paraît pas s'être encore établi parfaitement chez lui. Ceci est un bon vice, tant que l'excès vient des facultés qui produisent, et c'est là le cas de M. Cœuret. Ce que nous lui reprochons surtout, c'est une sorte d'intempérance d'imagination et une exagération de ses propres qualités; c'est de manquer parfois le but en le dépassant, de manquer l'harmonie par l'éclat trop soutenu des tons, en un mot, d'échapper à l'ordre par la trop grande impétuosité du mouvement. Le sujet y prêtait. C'est l'Italie du XIIIe siècle avec toutes ces passions que nous connaissons si bien, grace à nos faiseurs de vers, de romans, de poèmes, et de plus avec Eccelin, ce farouche roi de Vérone que nous connaissons si peu. M. Cœuret s'est bien donné de garde de tomber dans les lieux communs sur l'Italie. Il a pris le sujet à sa manière, et il nous semble que s'il n'a pas toujours frappé juste, il a toujours frappé hardiment. La figure héroïque et sauvage d'Eccelin est dessinée à grands traits. Le poète Luigi avec sa fée est moins heureux. Ce sont deux personnages trop poétiques, si poétiques qu'ils frisent presque la vision et le fantôme. Il faut que les acteurs d'un roman *historique* aient plus de corps.

— O femmes adultères! que vous avons-nous fait et que voulez-vous de nous? Ou fuir pour ne plus vous rencontrer? Vous n'avez pas cessé, je vous l'accorde, d'être bien coupables et bien malheureuses, mais vous commencez à devenir lamentablement monotones; prenez garde à cela par coquetterie, sinon par remords de conscience. Grace, mesdames, grace pour nous du moins qui ne sommes pas des maris, mais des lecteurs complaisans et celibataires. Pour Dieu! souffrez que nous puissions tourner un feuillet de roman sans craindre de soulever quelque rideau d'alcove conjugale qui abrite des mystères coupables. L'adultère se fait vieux, et il vous vieillit. L'adultère est usé jusqu'à la corde. Il est temps de l'abandonner à vos portières, avec vos vieilles robes à manches larges et vos vieux chapeaux. Ah! forcez vos biographes, qui tirent si bon parti

de vos vices, à se jeter au moins sur quelque vice nouveau. La *vanité*, par exemple, puisque M. Henri Spiegel m'y fait songer (1), quel beau vice, et que n'en peut-on pas faire! M. Spiegel en a fait de l'adultère, mais n'en pouvait-on pas faire autre chose? Où cela ne mène-t-il pas, la vanité? Trouvez-moi une calamité, grande ou petite, depuis la chute du premier homme et la chute de Troie jusqu'à la moindre des infortunes de Gil Blas, qu'on ne puisse rattacher à la vanité. Vous êtes bien bon de n'en tirer que l'adultère. On a de l'adultère à bien moins que cela en vérité! C'est prendre trop de vent pour une trop petite meûture. Passe encore pour l'Iliade et la Genèse ou le Paradis Perdu; ici l'Asie, là le genre humain entraînés dans l'abîme; voilà des effets dignes de la cause. Mais un pauvre petit roman qui aboutit tout simplement à la mort d'un mari trompé! dépenser tant d'esprit pour faire mourir si bêtement ce pauvre homme! Ah! c'est abuser de l'esprit et de la mort.

— Où donc est le capitaine Fracasse? O Callot! rends-le-nous tel que tu l'as vu, le jarret tendu en avant, le buste renversé sur les reins, le poing sur la hanche, le nez au vent, la bouche pleine de bruit et d'emphase. C'est pour des lecteurs comme lui que sont écrits des romans comme *Marie Ange*, par M. Alfred Vanauld. C'est bien là du style *Fracasse*, et il n'y a qu'un seul ton et qu'un seul geste qui puisse convenir à de pareilles phrases. Mon Dieu! que M. Vanauld a dû se donner de peine pour arriver à un pareil étalage de clinquant et de pauvreté! Comme il a dû rompre ses personnages à toutes les articulations pour les rendre aptes aux attitudes qu'impliquent leurs paroles! Que de fatigue pour gâter quelques scènes dramatiques vivement posées, et qui méritaient d'échoir à de moins grotesques acteurs! Et le lecteur, faut-il le plaindre aussi? Figurez-vous que vous êtes lancé au galop, dans un char non suspendu, au beau milieu des pavés d'une rue de Paris qu'on viendrait de déchausser. Voilà au physique l'analogue de l'effet produit par un entassement incohérent de métaphores, de tours, sur lesquels la pensée bondit et rebondit par cahots brusques et saccadés, qui la brisent, la disloquent, et ne lui laissent jamais le temps, ni de se poser sur quelque chose, ni de prendre une allure réglée. M. Vanauld prend peut-être la profusion des figures pour de la richesse de couleur et de lumière; mais ce n'est pas là éclairer ses tableaux, c'est faire éclater des pétards dans les yeux des spectateurs.

Après nous être enfoncés dans les romans, comme nous venons de faire, il semble que ce serait le cas de remettre à demain les choses sérieuses.

(1) *Vanité ou l'Amour dans un salon*, par Henri Spiegel. Chez Levavasseur, place de la Bourse.

Et pourtant je ne voudrais pas différer de vous parler du nouvel ouvrage que vient de publier M. Michelet : Les *Origines du droit français cherchées dans les symboles et formules du droit universel ;* il est vrai que ce n'est pas là sortir du domaine de la poésie, c'est même y entrer réellement et tout de bon. C'est là en effet une poésie plus instructive et plus solide que bien des histoires, en même temps qu'une histoire plus poétique que bien des romans et même que tous les romans ensemble. C'est le génie poétique, l'ame vivante de tous les peuples recueillie dans les monumens symboliques de leur vie civile ou politique, arrachée en quelque sorte de leurs entrailles. C'est la véritable épopée *humanitaire*, universelle, cherchée par d'autres en d'autres élucubrations, mais prise ici sur le fait, toute préparée, authentique, irrécusable. Où trouver en effet un symbolisme plus parfait et plus complet de l'histoire humaine que dans cette collection des symboles où la vie de tous les groupes humains s'est naïvement et spontanément révélée? M. Michelet prend l'homme à son berceau chez toutes les nations, dans l'Inde, en Grèce, à Rome, en Judée, chez les peuples modernes, idolâtres et chrétiens; puis, le livre suivant le développement de la vie humaine, nous passons au mariage; puis, avec l'homme fait, nous entrons dans tout le contentieux de la vie; les symboles qui consacrent et protègent le droit de propriété; puis les symboles politiques qui sanctifient le pouvoir, l'autorité; puis la guerre, dans toutes ses manifestations, depuis la guerre de la parole, dans les contestations portées devant le juge, jusqu'à la guerre de l'épée dans la lutte du champ de bataille. Puis enfin, cet homme de tous les lieux et de tous les temps, s'étant révélé dans les symboles qui reproduisent toutes les modifications de son existence, nous assistons à son lit de mort, et le livre se ferme sur son tombeau.

Il y a dans cette disposition et cet arrangement une simplicité grandiose, qui est vraiment épique. C'est là ce qui est de M. Michelet. Pour le reste, c'est-à-dire pour les détails qui ne sont pas moins beaux, ce n'est ni de M. Michelet ni de personne, ce sont des textes et des symboles fidèlement recueillis dans les monumens qui les ont conservés.

Il y a donc deux parties très distinctes et néanmoins étroitement confondues dans ce volume : la partie poétique et la partie d'érudition. Nous laissons à de plus dignes le soin d'apprécier celle-ci et de marquer au livre sa place dans les domaines de la science. Quant à nous, nous ne l'avons envisagé que comme poème; et sous cet aspect, il nous a semblé être la conception la plus large et la plus élevée du temps.

Le troisième volume de l'histoire de France a paru avec les *Origines*.

A. B.

BULLETIN.

La longue, l'interminable session de 1837 est terminée. Depuis plusieurs jours, les législateurs les plus harassés avaient pris le parti de devancer le terme légal de leurs fatigues. Les malles-postes étaient encombrées de députés qui n'avaient pas eu le courage d'attendre l'ordonnance royale de séparation et la fin de la discussion du budget des recettes. Pour tenir la chambre en nombre suffisant, le ministère avait été forcé de défendre aux courriers des malles-postes de recevoir des voyageurs, et c'était un curieux spectacle que le défilé de ces voitures, partant légèrement pour leur destination. Maintenant la consigne est levée, et dans peu de jours les députés de tous les départemens se retrouveront dans leurs familles, vieux soldats de trois ans déjà, et rapporteront les chevrons d'une nouvelle campagne, qui pourrait bien être la dernière. Les personnes ordinairement bien informées ne croient cependant pas à la dissolution de la chambre.

Cette semaine a été signalée par un surcroît de faux bruits et de nouvelles controuvées. — M. Guizot aurait eu une longue audience royale, d'où il aurait rapporté l'assurance d'être prochainement rappelé au ministère, si le cabinet actuel (qui n'a pas encore soufflé un mot à ce sujet) persistait à vouloir la dissolution de la chambre. — Le maréchal Clausel se disposerait, sur l'invitation du gouvernement espagnol, à se rendre en Espagne pour prendre le commandement des troupes de la reine Christine, qui manque plus d'argent que de généraux. — La reine d'Angleterre aurait offert à lord Durham le portefeuille des affaires étrangères, avant la formation du nouveau parlement, et l'ambassade de Saint-Pétersbourg serait offerte au vicomte Palmerston pour le dédommager, etc.

On n'en finirait pas des nouvelles de la semaine, s'il fallait toutes les énumérer. Le seul bruit qui mérite quelque créance, c'est l'annonce de l'expédition de Constantine, que le ministère a décidée pour le mois d'août. Si le traité du général Bugeaud et d'Abd-el-Kader, modifié et amendé, se trouve ratifié en Afrique, comme on le pense, l'expédition de Constantine montrera aux Arabes que la France a plusieurs manières

d'assurer sa domination, et répondra aux reproches de faiblesse qu'on a adressés à ce sujet au ministère, qui a dû se conformer aux intentions de la chambre et aux nécessités de son budget. De grandes mesures ont été prises pour l'expédition de Constantine, avec tout le soin, l'expérience et l'habileté qui distinguent M. Molé; des ordres minutieux ont été adressés dans nos ports, toutes les forces nécessaires ont été mises à la disposition des officiers chargés de préparer l'expédition, et tout fait présumer que, cette fois, elle aura une issue heureuse.

Parmi les nouvelles qui nous ont paru controuvées, il faut ranger, ce nous semble, les promenades diplomatiques que plusieurs journaux font faire à M. Mortier, qu'on envoie à Berne comme ambassadeur, à M. le duc de Montebello, qu'on expédie à Saint-Pétersbourg, et à M. de Barante, qu'on place à Rome. Quant à ce dernier point, il est vrai que l'ambassade de Rome est vacante; mais il paraît que rien n'a encore été décidé à ce sujet, bien qu'une offre ait, dit-on, été adressée à M. de Barante. *Le Messager* publiait hier une lettre de Saint-Pétersbourg, extraite du *Morning-Post*, et relative à cet ambassadeur. Cette épître malveillante, due à un journal tory, ne saurait diminuer la considération dont jouit M. de Barante à Saint-Pétersbourg, et que tout le monde se plaît à reconnaître. En général, il faut se défier des correspondans légitimistes des journaux tories, surtout en ce qui concerne les agens du gouvernement de juillet. Les faits allégués par le *Morning-Post* nous paraissent encore plus controuvés que toutes les nouvelles véridiques dont nous parlions tout à l'heure.

En fait de ministère, la reine d'Angleterre n'a encore choisi que des dames d'atour. La belle duchesse de Sunderland, dont on a tant admiré les magnifiques diamans, est nommée grande maîtresse de la garde-robe. Il faut convenir qu'elle a bien gagné les éperons de cette charge dans les bals de Paris de cet hiver, où elle a déployé tant d'élégance et de goût. La duchesse de Northumberland a été faite gouvernante de la reine. La cour d'Angleterre sera donc formée sur un pied libéral. C'est le haut *whigism* qui la compose, et les dames tories prennent leur retraite. Quant à l'époux futur de la reine, personne n'a encore percé le mystère qui couvre le nom des candidats.

Le roi, qui a assisté hier à une représentation de l'Opéra, a été salué par les acclamations les plus vives. Toute la famille royale était en grand deuil, sous lequel étincelaient les diamans de la reine et de Mme la duchesse d'Orléans. Le deuil fini, de nouvelles fêtes auront lieu, dit-on, au château des Tuileries et au Louvre, pour l'ouverture du Musée espagnol. On parle aussi d'éclairer le jardin des Tuileries au gaz, et de l'ouvrir chaque soir jusqu'à onze heures à la population de Paris. Tant de faveurs royales, tant de fêtes et de gracieuses démonstrations, ne sentent

nullement le retour du système d'intimidation et le ministère doctrinaire.

— On parle, dans les salons de Paris, du mariage de M. Duchâtel avec Mlle P.... belle-fille du général Jacqueminot, et l'une des plus riches héritières de la France. Ce mariage aura lieu au retour d'un voyage que M. Duchâtel entreprend en ce moment. Le jeune ex-ministre du commerce et des finances se dispose à visiter quelques grandes cités industrielles, telles que Lyon et Bordeaux. Les doctrinaires espèrent beaucoup de ce voyage pour leur avenir, ainsi que du mariage de M. Duchâtel, dont la maison sera l'hiver prochain le centre de toutes les réunions politiques du parti.

— Les débats politiques n'ont pas été bien vifs ces jours derniers, et tout le monde semblait d'accord pour les restreindre à de simples et courtes explications sur les détails qui pouvaient avoir besoin de quelque lumière, lorsque M. Jaubert est venu encore une fois tenter d'élargir la scène et de passionner le budget. On a tant dit à M. Jaubert qu'il était un homme de *vigueur* et de *courage*, ses amis lui ont tant répété que c'était à son *grand cœur* que la monarchie et la société devaient, en partie, leur salut, qu'ils ont fini par faire perdre à un homme de talent, qui souvent en maintes occasion avait montré beaucoup de sens, la discrétion et le bon goût. On voit que la tranquillité dont nous jouissons, est une cause de malaise pour M. Jaubert; ce repos lui est suspect, il l'accuserait presque de trahison, et il flotte entre l'abattement et la violence, parce qu'il sent que tout est calme autour de lui, et que les hommes et les circonstances se refusent à partager, aujourd'hui, ses passions un peu surannées. Que M. Jaubert y prenne garde; il est sur la pente d'une monomanie qui ferait d'un homme méritant un personnage ridicule. M. de Montalivet a profité habilement de tous les avantages que lui faisait l'aveugle impétuosité de son aggresseur; il a répondu à la colère par le calme, à des plaintes injustes par des explications convaincantes, et plus M. Jaubert semblait mettre d'empressement à descendre d'une position honorable et grave au rôle d'enfant perdu du parti *doctrinaire*, plus M. de Montalivet a porté dans ses paroles et sa tenue la modération pleine de fermeté d'un homme d'état qui connait les affaires, leur esprit et leur langage.

— Il parait que l'élection de M. de Salvandy à Nogent-le-Rotrou est assurée; ce résultat achève de fixer la position ministérielle d'un des membres du cabinet qui y sont le mieux à leur place, et qui se font agréer de l'opinion par le plus de bon vouloir et d'intentions conciliantes.

La question des subventions théâtrales a pris sa place accoutumée dans l'une des cellules infimes du budget. M. Auguis ne s'est pas fait attendre. Ce sont deux choses, M. Auguis et la subvention, qui s'appellent et se répondent absolument comme le tocsin et l'incendie. M. Auguis horri-

pile au mot de subvention théâtrale. Il en veut surtout à l'Académie royale et à l'Opéra-Comique. Haine fort originale! Celle de M. Auguis ne veut pas même connaître ses ennemis. Anathème sur l'Opéra-Comique! s'écrie-t-il. Il ajoute : Pourriez-vous me faire l'amitié de me dire s'il existe un théâtre de l'Opéra-Comique? Est-il au Gros-Caillou ou à la Rapée? Et n'est-il pas honteux, dit encore l'honorable orateur, celui qui s'éleva avec tant d'éloquence contre le palais des singes, que sir Jack en mourut, n'est-il pas honteux de subventionner la musique italienne, quand la musique française est si bonne, non pas la musique d'aujourd'hui, mais la musique de *Zémire et Azor*, de *Rose et Colas?* Voilà de la musique française, nationale, sublime! — Pourriez-vous à votre tour nous faire le plaisir de nous dire où est situé le théâtre, a demandé un honorable interrupteur, où l'on irait entendre cette musique si on la jouait? Cette interpellation n'a pas découragé M. Auguis, qui a encore reproché à l'Opéra-Comique de n'être qu'une succursale de l'Académie royale, trouvant la mariée trop belle. Au reste, c'est un parti pris; M. Auguis a juré à ses commettans, il a promis à sa famille, de poursuivre à mort tout ce qui aurait pour but d'améliorer, en France, les conditions des singes, des perroquets, et d'altérer les traditions de la musique française. Honnête homme au fond, M. Auguis chantait dans les couloirs de sortie avec une voix fort éclatante, le jour même de la discussion, le fameux morceau d'*I Puritani*. On sait, au surplus, que M. Auguis est un excellent compositeur, et qu'on lui doit la musique de plusieurs opéras en portefeuille.

— L'Opéra-Comique a donné cette semaine une opérette tout-à-fait du goût de M. Auguis, et nous ne doutons pas que l'éloquent député n'accorde son haut suffrage à *l'An Mil* de M. Grisar.

Un verset de l'Apocalypse annonçait la fin du monde pour l'an 1000. Ce fut une terreur générale et bien plus grande encore que l'épouvante causée par la comète de 1835. Le comte de Tancarville se moque de ces prédictions et s'apprête à épouser sa pupille Isaure. Isaure aime tendrement le sire Raoul qui est en Palestine, mais un ordre paternel l'engage à donner sa main au farouche châtelain de Tancarville, Godefroy-le-Tricheur. Un moine est mandé pour les marier, et ce moine est Raoul; le chevalier a pris une longue barbe blanche, une robe blanche, et s'est substitué, on ne sait comment, au frère attendu par le comte. Raoul effraie nobles et vilains en les menaçant de leur fin prochaine; c'est un fait, la lumière va leur être ravie, et sur-le-champ une éclipse voile le disque du soleil. Raoul avait eu connaissance de cette éclipse chez les Arabes; il arrive à point nommé pour abattre le courage brutal de Tancarville, et lui arracher une donation de tous ses biens en faveur du clergé. Cet acte est ensuite échangé contre la main d'Isaure, lorsque le soleil a brillé d'un nouvel éclat. Raoul se montre alors en tunique blanche de chevalier et en pantalons blancs de la dernière mode.

La donnée de cette pièce manque d'originalité, l'intrigue en est languissante, sans intérêt, et les détails ne sauvent point l'invraisemblance des situations principales. La musique est au-dessous du médiocre. Après *Sarah*, faire pire me paraît un tour de force.

Que les auteurs fabriquent de semblables pièces, cela se conçoit; les plus habiles sont sujets à des infirmités. Mais peut-on imaginer qu'il y ait un comité pour admettre ces ébauches, et des directeurs pour les faire représenter?

— On parlera long-temps des fêtes de Fontainebleau, même après celles de Versailles, qui les ont égalées, si elles ne les ont pas surpassées. Les faiseurs de mémoires diront tout ce qui s'est passé dans les antichambres, les hotelleries et dans les pas perdus de cet événement. Ils inventeront peut-être, et ils auront tort, car l'invention ne vaut jamais le fait. En voici une preuve sur mille. La finance parisienne, ayant ouï dire qu'on avait appelé à la cérémonie l'armée, le barreau, et un peu les lettres, voulut aussi se faire inviter, ne comprenant pas pourquoi elle serait exclue, elle qui a la clé d'or avec laquelle on ouvre tout, selon le proverbe. Fort du proverbe, un banquier, très connu pour avoir acheté la maison de campagne d'un tragédien encore un peu plus connu que lui, M. L....., eut la promesse qu'il serait de la fête de Fontainebleau. Un agent de change avait appuyé sa demande auprès d'un haut employé du Trésor, lequel avait élevé le désir du financier jusqu'à la troisième puissance de quelque chef au ministère. C'étaient des protections d'or empilées les unes sur les autres. Notre financier quitte donc sa maison des champs, vient à Paris, et il achète des meubles pour son séjour provisoire à Fontainebleau, des chevaux presque arabes pour se promener dans la forêt pendant sa résidence, et un costume complet de cour pour figurer au château où il serait invité. En outre il acheta à sa femme, pour laquelle il avait également promesse d'invitation, un diadème, un collier et des bracelets en diamans, et de la dentelle à rendre jalouse une duchesse. Enfin il part avec sa femme, disant adieu aux affaires, congédiant ses commis pour dix jours. Arrivé à Fontainebleau, il se loge dans l'appartement qu'il a retenu depuis deux mois, pour la légère somme de trois mille francs; et une fois au milieu de ses pendules, de ses tapis, de ses diamans, il attend l'invitation demandée, promise, assurée, garantie sur deux ou trois têtes d'employés. Les jours s'écoulent, et l'invitation n'arrive pas. Lettres sur lettres, réponses sur réponses. — Vous allez recevoir votre invitation, ne vous découragez pas, c'est sûr; amusez-vous en attendant, faites promener madame, l'air est bon, l'eau délicieuse, le coup d'œil sans pareil, à Fontainebleau. — Notre banquier prit tant l'air, se promena tant, seul et avec sa femme, que les troupes vinrent, que la maison du roi s'installa, que le roi lui-même se rendit au château avant que l'invitation ne fût parvenue. Enfin la duchesse arriva du fond de l'Allemagne à Fontainebleau. Désespoir alors pour le banquier. Il voyait passer sous ses croisées des colonnes d'invités, des gardes nationaux, des savans, des Turcs! même des Turcs! Et il regardait sa femme et ses diamans, se disant : « Nous aurions été pourtant plus beaux que tout ce monde-là. »

On pressent le dénouement de cette histoire : les fêtes eurent lieu, et notre banquier n'y alla pas plus que sa femme. De sa croisée il vit seulement le panache de M. Lobau, au moment du feu d'artifice, et quelques fusées égarées. Sa femme en sera long-temps malade. Et cet ami qui, appuyé par tant d'autres amis, lui avait fait dépenser 14,000 francs sous le leurre d'une invitation, lui a écrit pour lui dire, en manière de consolation, qu'il serait infailliblement appelé aux fêtes qui auront lieu pour la naissance du premier fils de la duchesse d'Orléans. Quoi qu'il en soit, il lui en a coûté 14,000 francs pour n'être pas de la fête de Fontainebleau, ce qu'il pourra rappeler avec orgueil à ses petits-enfans.

— La reprise de *Stradella*, bien qu'elle n'ait causé qu'une médiocre sensation, servira toujours un peu à varier le répertoire de l'Opéra, que l'absence, si regrettable en ce moment, de Fanny Elssler, prive d'un de ses plus merveilleux attraits. La musique de M. Niedermeyer ne manque pas de certaines qualités mélodieuses, qui, dépensées avec plus d'adresse et de goût, auraient pu suffire à la fortune d'un ouvrage. Malheureusement la grandeur de la composition les absorbe ; la grace devient faiblesse lorsqu'elle se produit ainsi, là où les exigences dramatiques réclament la puissance et la force. Duprez, à l'intention duquel cette musique est écrite, n'a guère su la faire valoir mieux que Nourrit ; c'est qu'il y a des œuvres pâles et ternes sur lesquelles la plus admirable voix ne peut rien, tandis que les autres, généreuses et fécondes, comme *Guillaume Tell* ou *la Semiramide*, s'élargissent et se développent à l'infini sous l'influence de l'exécution. Voilà justement d'où vient la durée éternelle des chefs-d'œuvre ; ils varient à toute heure et prennent chaque jour une face nouvelle. Nourrit, quoi qu'en en puisse dire, rendait avec un admirable talent le beau rôle d'Arnold. Survient Duprez, et tout change, la mélodie, le mouvement, l'expression ; le chef-d'œuvre presque oublié se réveille, et renaît de ses cendres. Pour les partitions de second ordre, au contraire, elles donnent en une fois tout ce qu'on en peut tirer. Tel était *Stradella* avec Nourrit, tel il est avec Duprez. Viendrait Rubini, que l'effet de cette musique, assez gracieuse, assez égale, mais faible et monotone, resterait le même tout le temps. Le chanteur ne porte pas la vie là où le compositeur ne l'a point mise ; ce n'est pas son affaire de créer un sentiment, mais de l'exprimer. Dans l'air déplorable que M. Niedermeyer vient d'ajouter au quatrième acte de *Stradella*, Duprez dépense en pure perte autant de voix, autant de larmes, autant d'inspiration qu'il en met dans l'air de *Guillaume Tell*. Pour que l'enthousiasme éclate franchement, il faut que l'inspiration du maître se combine avec l'inspiration du chanteur. Le trio des bandits reste toujours le meilleur morceau de l'ouvrage ; la voix ample de Wartel en soutient à merveille certaines parties. Ce jeune homme, que Duprez affectionne, semble prendre plus de consistance depuis qu'il entend chanter son maître à ses côtés, et grandit en talent à mesure que Derivis décroît. Nous nous abstiendrons de parler de Mlle Falcon ; on dit que son rôle lui déplaît, ce qu'il est facile de remarquer à la triste manière dont elle le chante.

Vendredi, la seconde représentation de *Stradella* empruntait un éclat inusité à la présence de la famille royale. Louis-Philippe était assis entre

la reine et Mme la duchesse d'Orléans; M. le duc d'Orléans, M. le duc de Nemours, M. le duc de Joinville, occupaient le fond de la loge. Sitôt après le quatrième acte la famille royale s'est retirée; une foule nombreuse attendait leurs majestés dans la rue Lepelletier et sur les boulevards, pour les saluer à leur passage.

Quelques fautes d'impression se sont glissées dans le texte de la chanson que nous avons publiée dans notre dernier numéro; nous profitons de cette occasion pour publier séparément aujourd'hui les paroles de cette charmante fantaisie. Nos lecteurs verront, en les lisant, avec quel soin curieux M. Meyerbeer s'est appliqué à rendre chaque mot dans sa plus fine expression, et comme il a toujours réussi à merveille.

Je sais une chanson
Qu'au printemps m'ont apprise
Les ruisseaux et la brise
Et les fleurs du buisson,
Où je me suis assise.

Le soleil jeune et beau,
En tressant sa couronne,
La dit mieux que personne;
Et le petit oiseau
Dans son nid la fredonne,

Comme aussi le lézard,
Couché sur l'herbe ardente,
La dit à chaque plante.
Cimarose et Mozart,
Et tous ceux que je chante,

N'ont rien fait, mon ami,
D'aussi doux, d'aussi tendre;
Et je veux vous l'apprendre,
Quand, sur le pré fleuri,
La lune va descendre.

Vous la saurez bientôt,
Et pour toute la vie,
Si je vous la confie;
Elle n'a qu'un seul mot,
Qu'un son, qu'une harmonie,

Et ce mot c'est: Amour.
Les rayons de lumière
Et les fleurs de la terre
La chantent tout le jour
Dans l'herbe printanière.

F. Bonnaire

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS
DU PETIT POINSINET.

III. — LE VOYAGE AU CHATEAU D'ARTHÉNICE.

Les cris désolés de Mlle de Chenillac n'avaient pas laissé que de produire certaine impression de regrets sur l'orgueilleux esprit de Jean-Louis Guez, qui sacrifiait ainsi un attachement dévoué de vingt années à une passion problématique enflée par l'amour-propre littéraire et environnée d'un ridicule mystère. Il se repentit un moment de s'être si vite décidé à suivre son conducteur inconnu, et tomba dans une muette préoccupation, où les souvenirs du château de Balzac se présentèrent en foule à sa mémoire, comme autant de reproches qui gourmandaient son départ et le rappelaient en arrière. Il eut la bouche ouverte pour ordonner au cocher d'arrêter, il se pencha à la portière pour s'apprêter à descendre; mais un coup d'œil jeté hors de la voiture l'y retint immobile à côté de son silencieux compagnon. L'orage, qui avait ramené la bergère Alcinadure au bercail, venait d'éclater avec violence; la pluie tombait à larges gouttes, et le vent, soufflant du nord, la poussait par tourbillons, de telle sorte qu'un incendie

n'eût pas résisté à ce déluge qui détrempa les chemins, remplit les fossés, et changea en petits torrens les ruisseaux que traversait la route sur des ponts de bois vermoulus.

Le sieur de Balzac, qui n'avait pas pris le temps de mettre un habit de voyage, fit la grimace, car il songeait à la figure qu'il ferait en revenant à pied, par la pluie et le vent, avec sa robe de taffetas flambé, ses souliers et ses bas rouges, ses hauts-de-chausses sans aiguillette et sa calotte écarlate. Il soupira en regardant le ciel chargé de nuages, qui semblaient crever à la fois, et en songeant à Mlle de Chenillac qui restait seule à garder ses moutons; mais ce remords fut passager, et l'image d'Arthénice n'eut qu'à paraître pour en triompher : Arthénice devait être à la fois la plus belle des nymphes et la plus illustre des princesses; Arthénice allait réchauffer d'un nouveau feu le génie de Balzac. A cette pensée rassurante, il se sentit animé du désir de poursuivre une aventure qui avait commencé sous des auspices si extraordinaires et qui ne prenait pas encore une tournure trop désagréable; il examina pour la première fois son compagnon de voyage, et les conjectures qu'il tira de cet examen rapide s'accordèrent avec l'idée qu'il s'était faite du rang élevé et de la fortune de son Arthénice.

Ce compagnon de voyage n'avait pourtant ni l'air, ni l'habit d'un chrétien : il portait un de ces accoutremens de fantaisie, aussi somptueux que bizarres, qui étaient en usage dans les ballets de la cour et qui ne dépendaient que du caprice des danseurs. Le burlesque costume de l'inconnu semblait avoir été imaginé pour représenter quelque seigneur oriental, d'après les descriptions extravagantes que les romanciers appliquaient à l'empire de Trébizonde ou au royaume de Perse : c'était une sorte de tunique de soie jaune-serin, descendant aux genoux et dentelée à l'entour, avec des dessins en or et en perles sur la poitrine et les manches; une collerette qui montait jusqu'aux oreilles n'empêchait pas de voir, à découvert, le haut de la poitrine velue de ce personnage, sous les chaînes et les colliers, parmi lesquels on remarquait l'ordre de Saint-Michel, comme un de ces anachronismes usités dans les décorations théâtrales de cette époque; un gros turban, roulé en forme de poire renversée, caractérisait le pays auquel on avait prétendu emprunter ce costume; mais la vérité locale était étrangement compromise par le mélange des modes françaises,

qui revendiquaient un baudrier à franges, supportant sa lourde épée à poignée d'acier, une paire de chausses en laine violette, avec leurs jarretières nouées au-dessus du mollet, et une paire de bottines à tige évasée, en cuir de cerf, armées de leurs éperons; un petit manteau de velours vert râpé, sur lequel on avait brodé à la hâte les chiffres entrelacés de Balzac et d'Arthénice, complétait la livrée de ce chambellan d'une princesse imaginaire.

Le visage du porteur de cet habit n'aidait pas à reconnaître quelle était l'origine de la mascarade; ce visage qu'on avait le droit de croire assez laid, puisqu'il se cachait entre des cheveux roux abondans, d'épaisses monstaches et une barbe noire frisée, laissait voir cependant, sous des sourcils touffus, les yeux les plus malins que l'Orient ait jamais produits : ces yeux-là se fixaient continuellement sur le sieur de Balzac, avec une expression tellement sardonique et joviale, que celui-ci en conçut des inquiétudes que dissipa heureusement la conversation respectueuse de l'envoyé d'Arthénice, lequel avait pourtant manqué, deux ou trois fois, de perdre son sérieux. La pluie redoublait, au lieu de cesser, et la route devenait plus mauvaise à chaque instant.

— En avons-nous pour long-temps à voyager ainsi, monsieur? demanda Jean-Louis Guez, qui prévoyait que la voiture finirait par s'embourber.

— Je vous mène à l'immortalité, monsieur de Balzac, répondit le quidam en se tenant la tête à deux mains pour saluer son voisin qu'il gratifia d'un bon coup de turban, capable d'étourdir une plus forte cervelle.

— Holà, monsieur, êtes-vous de la race des chèvres et des bêtes à cornes? s'écria Balzac, qui se fût regimbé davantage s'il avait soupçonné quelque méchante intention dans ce rude salut qu'il mit sur le compte d'une politesse exotique.

— Eh! monsieur! répliqua l'homme au turban piqué de la question qu'on lui adressait, sans penser faire une épigramme à bout portant : si mon bonnet savait parler, il vous eût dit quelque belle impertinence; mais prenez acte qu'il ne se plaint pas même.

— Il s'en est fallu de peu que vous me fendissiez le crâne; mais, Dieu merci! comme il était plein d'Arthénice, il a résisté au choc.

— La Faculté mettra ses bésicles pour voir s'il n'est pas fêlé, monseigneur, ce qui serait un irréparable dommage.

— A quelle heure arriverons-nous au palais de la divine Arthénice? dit Balzac qui était bien éloigné de supposer qu'on pût le railler en face.

— Cela dépendra des rencontres que nous pourrons faire, monseigneur.

— Quelles rencontres? demanda Jean-Louis Guez avec cette défiance vague, naturelle aux gens qui n'ont jamais perdu de vue le clocher de leur village, et qui se trouvent un jour transportés hors de chez eux ; est-il quelque danger à courir?

— Oh! ne craignez rien, monsieur de Balzac, l'horrible temps qu'il fait n'invitera pas les voleurs à sortir de leur fort, je l'espère.

— Il y a donc des voleurs? s'écria l'auteur tout ému de cette confidence, et s'attendant à les voir paraître; des voleurs aux portes d'Angoulême!

— Ce sont de fâcheux voisins, qui tueraient un génie sans avoir plus de scrupule que si c'était une mouche. Leur chef Robert n'épargne personne.

— Je vous accuse d'imprudence pour avoir tenté l'avarice de ces malfaiteurs, en venant dans ce beau carrosse doré par des chemins déserts.

— Il faut bien courir quelques chances pour s'emparer du plus grand homme de la chrétienté. Quant à moi, je suis si fort ravi de vous voir en face, que je ne croirais pas payer trop chèrement cet honneur et ce plaisir au prix de tout mon sang.

— Je vous remercie, monsieur, du compliment ; mais je ne vois point la nécessité qu'il y a de s'exposer à tomber dans les mains des brigands.

— Quoi! monsieur de Balzac, auriez-vous apporté des trésors avec vous? un seul de vos manuscrits nous attirerait ce coquin de Robert sur les bras!

— Non, monsieur, tous mes manuscrits sont demeurés en ma maison de Balzac, enfermés sous clé dans mon cabinet d'étude.

— Alors j'appréhende que les voleurs ne profitent de votre absence pour enlever ce butin précieux, qui enrichirait un royaume.

— Oh! ne vous inquiétez pas, monsieur, la maison est bien close, et mes gens font le guet; d'ailleurs il existe des copies de ces manuscrits.

— Je suis bien aise qu'ils ne puissent se perdre comme une par-

tie des histoires de Tite-Live et de Tacite ; je voudrais rassurer là-dessus la postérité.

— Monsieur, ce n'est pas que le temps me semble long en votre compagnie, mais mon estomac se souvient qu'il n'a rien pris.

— Patience, mon excellent monsieur de Balzac, nous arriverons tôt ou tard, et, comme dit Pathelin, vous tâterez de l'oie.

— Il me fâche, vraiment, que ce voyage n'ait pas été mieux préparé, dit en soupirant Balzac, qui commençait à regretter son logis, et qui était déjà impatient d'y rentrer; j'aurais choisi d'abord une meilleure saison, et, en tout cas, un meilleur temps.

— Bah! le temps sera superbe avant une heure, et voici Phébus qui forge ses rayons derrière ces nuages que chasse le vent.

— Tenez, monsieur, il serait plus sage de revenir à Balzac, et d'y attendre que les routes soient praticables; nous dînerions au moins!

— Y pensez-vous? reprit l'étranger, qui trembla d'échouer dans une entreprise où il avait si heureusement débuté : Mme Arthénice a fait tuer le veau gras pour votre bienvenue; elle a dépêché ses fourriers le long de la route, et elle ne boira, ne mangera, ne dormira, jusqu'à ce qu'elle vous sache arrivé sain et sauf; si je ne vous amenais point à elle, je ne serais plus bon à jeter aux chiens.

— Eh bien! monsieur, si vous refusez de me reconduire chez moi, dit Balzac, que la crainte des voleurs, les difficultés du chemins, la fatigue d'un voyage et l'incertitude du but avaient invité à prendre un parti prompt et décisif, je m'en vais retourner à pied.

— A pied, par l'orage, seul, au milieu des champs! Vous avez donc juré de vous faire dévaliser et assassiner par la bande de Robert?

— J'ai juré de remettre ce voyage à une occasion plus favorable, et j'en écrirai à l'adorable Arthénice pour m'excuser.

— Il n'est pas possible que vous prétendiez faire cette folie, monseigneur, à moins d'une gageure ou d'un amour particulier des rhumes, qui ne cessent de pleuvoir; vous êtes assez chrétien pour n'avoir que faire de ce second et copieux baptême.

— Trève de raisons, monsieur! dit Balzac, dont l'obstination s'enracinait davantage par les efforts qu'on faisait pour la vaincre : je m'aperçois, un peu tard, que je n'eusse pas dû m'abandonner si aisément à votre foi, et je vous donne le bonjour.

— Moi, monsieur, je ne vous le donne pas, je vous le prête, répliqua brusquement et avec humeur le ravisseur de Balzac.

Ce dernier avait crié au cocher d'arrêter ses chevaux, et avant que le petit laquais, qui était comme gelé dans ses guenilles trempées de pluie et déteintes sur son corps, fût descendu pour aider les personnes de la voiture à mettre pied à terre, Balzac, que la résistance affermissait dans ses résolutions, avait ouvert la portière, et s'était élancé dehors pendant que le carrosse continuait de rouler en cahotant au milieu de la boue. L'homme au turban ne s'attendait pas à une fuite si rapide; et d'ailleurs, il n'eût point réussi à s'y opposer : il resta donc à sa place, tout stupéfait de la disparition de son voisin, et allongea seulement la tête pour suivre des yeux la retraite de cet insensé, qui ne tenait compte ni de la distance, ni du temps, ni de son costume peu analogue au rôle de voyageur pédestre; mais, dans la précipitation de ce mouvement, le turban et la perruque, dont l'officier d'Arthénice était affublé, se dérangèrent de telle sorte que Balzac, s'il avait été témoin de l'accident, n'eût pas hésité à reconnaître son ennemi Bautru sous ce déguisement.

Balzac, pendant ce temps-là, avait lieu de se repentir d'avoir quitté la voiture dans le moment où elle devenait plus utile que jamais; car, en cet endroit, la route, rompue par le passage des eaux, formait une espèce de marais semé de fondrières, dans lesquelles s'enfonçaient les roues jusqu'au moyeu, et les chevaux jusqu'au ventre. Les champs, que traversait cette route, étaient encore plus inabordables pour un piéton, qui n'aurait jamais pu se tirer des terres labourées; en outre, ces champs, clos de haies vives et de fossés pleins d'eau, eussent entravé la marche d'une armée. Cependant la pluie ne tombait plus que comme une rosée imperceptible, et le vent écartait les nues orageuses, entre lesquelles brillaient quelques trouées bleues, qui promettaient un ciel serein pour le reste de la journée.

Mais l'infortuné Balzac ne s'était pas précautionné de chaussure solide pour s'aventurer intrépidement dans ce terrain fangeux et glissant : il frémit de s'être engagé au milieu de l'eau et de la boue avec ses souliers de maroquin à nœuds de rubans, et sa longue robe de taffetas flambé. Il tint bon pourtant, et ne regarda pas derrière lui s'il pouvait regagner la voiture; il continua de s'em-

bourber le plus héroïquement du monde, sans réfléchir qu'il avait environ deux lieues à faire par ces affreux chemins pour rentrer chez lui; mais il n'alla pas loin avant de rencontrer un obstacle à sa retraite et le repentir de sa trop courageuse tentative : il mit le pied dans un bourbier et y glissa, comme sur un frais gazon; il n'eût pas été plus mollement étendu parmi les herbes qu'au milieu de cette boue liquide qui le trempa tout entier d'une teinture uniforme, sans qu'on pût deviner quelle avait été la couleur primitive de sa robe de taffetas flambé. Ce ne fut pas sans effort qu'il parvint à sortir de ce lit douillet, en y laissant sa chaussure et sa coiffe.

Bautru, qui avait vu de loin la chute du présomptueux Balzac, poussa un tel éclat de rire, que celui-ci en eût été scandalisé et peut-être éclairé, s'il avait pu l'entendre; mais le masque de boue qui le couvrait jusqu'aux oreilles, le rendait sourd et aveugle. Bautru se rejeta au fond du carrosse pour rire à son aise, et, chaque fois qu'il se penchait pour regarder la contenance piteuse de sa victime secouant ses habits et se séchant au soleil comme un pourceau qui vient de patauger dans la marre, il était saisi d'un nouvel accès de gaieté, qu'il étouffait à grand'peine; enfin, il vint à bout de la modérer et de se donner un air chagrin, mieux approprié à la triste situation de Balzac, qui, honteux de sa mésaventure, n'osait faire un pas ni en avant, ni en arrière, et se trouvait également hors d'état de paraître aux yeux d'Arthénice ou d'Alcinadure. Bautru se montra de nouveau à la portière, et fit signe à Balzac de venir reprendre sa place dans la voiture.

— Ah! monsieur de Balzac, lui cria-t-il, les Muses se sont fait un voile de leur jupe, pour ne pas avoir en spectacle les suites de ce faux pas.

— Ah! monsieur, répondit Balzac, je suis un homme déshonoré si la belle Arthénice me voit en cet équipage!

— J'entends bien aussi qu'elle ne vous verra pas, et je vais vous conduire au château d'un seigneur de nos amis, où vous trouverez du linge blanc et des hardes propres. Ensuite, nous continuerons notre route jusqu'au palais des Amans-Fortunés.

— Quel est ce palais dont je n'ai jamais ouï parler, et qui n'est point au pays d'Angoumois, s'il vous plaît?

— C'est le séjour de très haute et très puissante dame Arthé—

nice, qui y tient sa cour, et qui vous prépare une réception digne d'un demi-dieu.

— Je mourrais de honte, si j'étais surpris dans un tel état par quelque personne de distinction. Je vous demande le secret sur mon accident, monsieur le chevalier d'honneur, et je compte bien que vos gens le garderont aussi, afin que je puisse paraître sans rougir.

— Assurément, monsieur de Balzac, nous aurons tous la bouche close, car un homme de votre sorte ne peut se laisser choir sans que les empires en soient ébranlés.

Balzac ne répondit rien, non que l'image lui semblât exagérée, mais parce qu'il grelottait de froid sous ses vêtemens mouillés; il s'enveloppa dans un petit manteau que lui fit offrir Bautru, et remonta dans le carrosse, où il continua de grelotter et de se taire, malgré les doléances de son compagnon, qui, sous prétexte de le plaindre, n'épargnait rien de ce qui pouvait mieux blesser au vif son amour-propre.

— Est-ce la première fois que vous vous laissez choir de cette manière? lui demandait-il en jouant la compassion et l'étonnement.

— Pourquoi cette question? reprit Balzac, piqué de l'insistance qu'on mettait à lui rappeler une catastrophe qu'il eût voulu oublier.

— C'est que vous êtes admirablement tombé, monsieur de Balzac.

— Admirablement! s'écria Balzac, étourdi de l'expression; vous n'excellez pas dans le choix des épithètes.

— Préférez-vous merveilleusement, ou bien incomparablement? je veux dire qu'on ne tombe pas de semblable façon, si l'on n'en a pris l'habitude; certes ce n'est pas une petite affaire que de savoir tomber avec grace au plus bel endroit, sans jeter le moindre cri...

— Trève, monsieur, je vous prie, car nonobstant vos éloges, je gourmande ma maladresse; n'ai-je pas le visage bien accommodé?

— Les gens qui vous connaissent pour ce fameux génie que vous savez, ne seraient pas empêchés de vous embrasser?

— Cependant, si nous rencontrons quelque source d'eau vive, je descendrai pour y laver ma figure et mes mains, afin de me présenter plus honnêtement devant des étrangers. Tenez, monsieur, si vous étiez un peu de mes amis, vous me ramèneriez plutôt en ma maison de Balzac?

— Non, monseigneur; lorsqu'on vous possède, on ne veut plus vous lâcher, et par la mordieu! je ne vous lâcherai point maintenant!

Balzac, qui se trouvait à la merci de son guide, par suite de la distance de chemin qu'ils avaient déjà parcourue et de la nécessité où il était de changer d'habits, n'essaya plus d'échapper de force à l'envoyé d'Arthénice, et regarda dans la campagne s'il ne découvrirait pas le château qui devait lui donner l'hospitalité. Le soleil avait reparu, et le ciel, redevenu serein, annonçait que la soirée serait belle, quoique la température eût été refroidie par l'orage et que la pluie eût formé des ruisseaux qui s'écoulaient de tous côtés. Le carrosse roulait moins péniblement dans un chemin de sable que les eaux n'avaient pas tout-à-fait défoncé, et qui ménageait ainsi les forces presque épuisées des deux chevaux poussifs que Bautru ramenait à l'écurie de la poste de Maule, où il les avait loués.

Lorsque la voiture passa le pont de Cheret, qui est à deux lieues de Balzac, et qui traverse un ruisseau encaissé dans un lit glaiseux, creusé en ravine par les débordemens, le malavisé Jean-Louis Guez eut l'idée fatale de s'arrêter un moment pour faire des ablutions préliminaires et pour effacer, du moins sur son visage, les traces de sa chute. Bautru, ne prévoyant pas ce qui arriverait, voulait l'empêcher de mettre pied à terre; mais il ne put encore une fois triompher de l'obstination de Balzac, qui força le cocher de retenir ses chevaux, et qui s'achemina gravement vers le ruisseau, pendant que Bautru riait aux larmes, en le voyant, tout crotté, conserver la majesté et les grands airs d'un empereur romain. Mais cette majesté ne tarda point à faire naufrage. La berge du ruisseau était rapide et glissante; pas une touffe d'herbe, pas un caillou pour servir de point d'arrêt dans une descente difficile; aussi Balzac fut-il entraîné par son propre poids et lancé au milieu de l'eau, comme une chaloupe qui part du chantier; il n'eut pas même le temps de crier, avant d'entrer la tête la première dans le ruisseau.

Le ruisseau n'était pas profond, par bonheur, et le sieur de Balzac tenait trop à la vie pour ne pas la défendre de tout son pouvoir contre un péril momentané; il ne resta donc pas immobile au fond de l'eau, tout étonné qu'il fût de s'y trouver sans se rendre compte des circonstances de cette seconde chute; il se débattit au

contraire avec tant de vivacité, qu'il se releva sur les genoux et reprit haleine, en vomissant l'eau qu'il avait avalée et en égouttant celle qui trempait ses cheveux et ses habits; il faisait une si piteuse grimace, plongé à mi-corps dans le ruisseau et semblable à un triton qui apparaît à la surface des flots, que Bautru s'abandonna malgré lui à une bruyante hilarité, et plus il s'efforçait d'en réprimer les éclats, plus il redoublait le fou rire qui l'aurait trahi certainement, si Balzac n'eût pas été tout-à-fait troublé et assourdi par son baptême imprévu; mais le piteux adorateur d'Arthénice avait peine à se reconnaître, et ne sachant pas encore où il était, croyait toujours entendre le murmure de l'eau remplissant ses oreilles; il rouvrait les yeux sans distinguer les objets et marchait au hasard dans le ruisseau sans pouvoir en sortir; car partout les bords étaient très élevés. Les rires de Bautru se mêlaient à ceux du cocher et du laquais, qui ne se pressaient pas d'aller porter secours à Balzac qu'ils eussent laissé se noyer, avant de lui tendre la main.

Ce triste sort n'était pas à craindre pour Balzac, qui avait de l'eau jusqu'à la ceinture et qui commençait à sentir combien cette eau était glacée; il entreprit d'escalader la berge en s'aidant des pieds et des mains, en se hissant le long d'une pente escarpée; mais à peine fut-il hors de l'eau, qu'il y retomba brusquement et y entra jusqu'au menton en s'aveuglant lui-même par les éclaboussures qu'il fit jaillir à la ronde. Bautru, à cette vue, se remit à rire de plus belle et ne prit même plus la précaution de se cacher; mais Balzac n'aurait pas entendu le canon tiré en son honneur: il ne songeait qu'à quitter son rôle aquatique et à se retrouver sur un terrain solide. Il travaillait donc sans relâche à gagner le bord; et lorsqu'il espérait l'avoir atteint, il glissait d'un seul trait et reprenait un nouveau bain où il buvait plus ou moins d'eau en se recommandant à des saints et saintes, parmi lesquelles il plaçait Alcinadure et Arthénice; puis, il renouvelait ses tentatives infructueuses, gravissait le long des rives, en fouillant la glaise avec ses ongles et revenait sans cesse, plus fatigué, plus transi et plus meurtri, à son point de départ. Il ne faisait que grimper, glisser, plonger, éternuer et gémir. Bautru était bleu à force de rire et de se tordre, en présence de cette scène comique qu'il eût souhaité offrir au cardinal de Richelieu.

— Ah! monsieur de Balzac, lui cria-t-il en feignant de s'apitoyer sur sa position moins dangereuse que désagréable, que cette eau doit être froide!

— Ah! c'est vous, monsieur! reprit Balzac à qui cette voix doucereuse rappela qu'il n'était pas seul; n'admirez-vous pas mon infortune?

— L'antiquité n'offre pas un héros qui vous vaille, répliqua Bautru qui voulut l'exciter à continuer ses plaisantes culbutes; je raconterai à la belle dame qui m'envoie l'intrépide courage que vous avez à triompher des obstacles et à trancher de l'Hercule.

— Racontez ce que bon vous semblera; mais si vous êtes chrétien, venez à mon aide et n'attendez pas que je me noie.

— En vérité, je ne conçois pas qu'une personne qui sait écrire comme vous, sache si bien nager! dit Bautru après que Balzac eut glissé pour la douzième fois dans le ruisseau qui grossissait à chaque instant par l'écoulement des eaux pluviales.

— Monsieur, je suis un homme mort, si vous tardez à me secourir! reprit plaintivement l'auteur angoumois qui n'avait jamais bu tant d'eau.

— Que n'étiez-vous Léandre, monsieur de Balzac, vous n'auriez pas assurément péri en franchissant un bras de mer!

— Monsieur, monsieur! répétait Balzac en s'attachant avec désespoir à une racine d'arbre qu'il rencontra au moment de perdre pied.

— Le roi Xerxès fit donner le fouet à l'Hellespont qui avait englouti sa flotte; que ferons-nous à ce ruisseau malhonnête qui vous retient et vous embrasse amoureusement? Il faut, pour le tarir, y jeter les feux de votre éloquence et les flammes de votre génie.

— Par pitié, monsieur, au nom d'Arthénice! voici que je meurs! criait Balzac qui ne se soutenait plus sur l'eau qu'avec des efforts inouis.

Bautru, qui n'interrompait ses rires que pour adresser des propos goguenards à Balzac, ne se fût pas aperçu du danger véritable que courait celui-ci, las de lutter contre une situation qui avait empiré à mesure qu'il s'était flatté de l'améliorer; mais le cocher vit que le moindre retard aurait un résultat funeste, et courut, sans consulter son maître, à l'endroit où Balzac se fût aisé-

ment retiré de l'eau sans secours, s'il avait conservé assez de présence d'esprit pour chercher le bord le plus praticable; en effet, le cocher n'eut qu'à présenter le manche de son fouet à ce moribond qui claquait des dents et tremblait de tous ses membres, pour le ramener sain et sauf sur la rive, sans que Balzac, au sortir de ce bain glacial, eût la force de remercier son libérateur; pendant que ce dernier l'emmaillotait avec le manteau de Bautru et le portait, tout ruisselant, dans le carrosse, qui en fut inondé après quelques tours de roue.

— Ah! monsieur de Balzac, que vous étiez sublime au milieu des flots écumeux! s'écria Bautru cuirassé d'effronterie et de sang-froid.

— Ah! monsieur, reprit Balzac plus abattu par cet accident que par le premier, je ne suis pas fait de fer pour revenir de cette horrible épreuve. Ne me ramenez-vous pas en ma maison de Balzac où je serai plus à l'aise, en cas que je doive mourir?

— Point! monsieur de Balzac, vous ne mourrez pas de la sorte, je vous l'atteste; car ma vie est liée à la vôtre par le même fil d'or et de soie, la parque qui manie les ciseaux se nomme Arthénice, et cette parque-là vous filera du bonheur pour cent ans...

— Monsieur, de grace, si vous n'ordonnez pas qu'on retourne, ordonnez qu'on s'arrête quelque part où j'aie du feu pour me sécher?

— Tenez, voilà un petit hameau, dans lequel votre nom est sans doute parvenu, par l'entremise de vos livres.

— Monsieur, ne me nommez pas, je vous supplie, car je serais obligé, pour mon honneur, de me renier moi-même.

— O sublime modestie! s'écria Bautru, les sept sages de la Grèce ne se fussent pas refusés aux honneurs du triomphe!

— Hélas! monsieur, dit Balzac en tremblottant de tous ses membres, je serai content, si je n'ai pas gagné une pleurésie.

— Fi donc! la pleurésie n'aurait pas l'audace d'attaquer votre précieuse vie; car, après nous avoir fait ce tort irréparable, elle n'oserait plus reparaître dans le monde et serait rayée de la liste des maladies, comme indigne de voir la lumière.

— Je suis gelé jusqu'aux os, reprenait Balzac qui avait le visage violet et pouvait à peine desserrer les dents.

— Vous êtes le plus grand écrivain des anciens et des modernes, disait l'impitoyable Bautru; votre gloire sera éternelle.

— Vous m'aurez tué, monsieur, avec les meilleures intentions de me servir. Je regrette vraiment de n'avoir pas eu le temps de vous adresser une lettre dans mes Œuvres!... Tenez, monsieur, je vous pardonne, quoiqu'il m'en coûte de mourir avant d'avoir mis la dernière main à mon *Ministre d'Etat*. C'eût été une belle chose, et je plains nos descendans et nos arrière-neveux d'en être privés. En cas que je meure sans faire mon testament, je vous prie de dire que je donne mon corps à l'hôpital d'Angoulême, mon cœur à la chapelle de ma maison de Balzac, mes manuscrits.....

Le sieur de Balzac, que le froid avait saisi dans ses vêtemens mouillés et collés sur sa peau, s'imagina rendre l'ame et n'eut pas même la force d'étudier une pose académique pour mourir avec dignité; mais ce n'était qu'une défaillance qui lui ôta seulement la parole et la faculté de se mouvoir. Bautru fut effrayé de la responsabilité qu'il avait prise et des suites probablement trop sérieuses d'une plaisanterie; pour la première fois, il ne se sentit plus le courage de railler, et il resta muet, à considérer la figure altérée de ce moribond, qui n'avait pu achever de dicter ses volontés suprêmes et qui semblait ne devoir jamais retrouver la voix. Balzac sortit de cette espèce d'évanouissement et rouvrit les yeux lorsque le carrosse entrait dans le petit hameau de Tourier et s'arrêtait devant la première maison.

Les paysans, ébahis, accoururent à l'envi pour examiner de plus près ce magnifique carrosse qui avait déjà traversé leur hameau le matin même, et qui avait fait croire au passage du roi ou de M. le cardinal, que l'opinion publique plaçait partout derrière le roi; les femmes et les enfans marquaient plus d'empressement et de curiosité : ils entouraient la voiture et se haussaient sur la pointe des pieds pour voir ce qu'il y avait dedans. Les habitans de la chaumière devant laquelle se trouvait le carrosse sortirent tout émus de l'honneur qu'on leur faisait et se persuadèrent que leur fortune était faite, puisqu'un grand personnage daignait descendre chez eux. Bautru, qui comprenait enfin que l'état de Balzac exigeait quelque précaution, sauta hors de la voiture, ferma la portière et se présenta seul dans l'intérieur de la maison où un gros moine de l'ordre de Saint-François digérait un copieux dîner en sommeillant auprès du feu.

— Bon! dit Bautru en voyant pétiller le sarment dans le foyer,

jetez encore du bois dans le feu et faites-le flamber davantage, comme pour rôtir un bœuf...

— Oh! monsieur, parlez plus bas, interrompit la femme de l'hôte qui regardait avec satisfaction le béat sommeil du cordelier, vous allez réveiller le révérend père qui se repose, au retour de la quête qu'il a faite dans les hameaux voisins.

— Il aura le temps de dormir son saoul en disant ses patenôtres, mais la personne qui est dans ce carrosse n'a pas le temps d'attendre...

— Cette personne est donc bien considérable? reprit sardoniquement le moine qui releva la tête et ne fit pas mine de céder sa place.

— C'est une personne malade qui a besoin de se réchauffer et de changer de linge. Par Dieu! vous nous aiderez, mon révérend, à cette œuvre de charité chrétienne?

— Si la personne que vous dites est en danger de mort, je la confesserai et lui donnerai l'absolution; voilà tout ce que je puis faire. Mais, ajouta-t-il en remarquant le costume étrange de Bautru, vous ne pouvez être catholique, avec une semblable coiffure.

— Je ne sais ce que je suis, mon père, nous le saurons au jugement dernier; sachez seulement qu'il y a là un homme qui se meurt, et retirez-vous du feu pour qu'on l'y transporte; nous le confesserons, s'il s'obstine à mourir pour me faire pièce.

— J'en serais très fâché pour lui, repartit le cordelier en se rapprochant de la cheminée au lieu de s'en éloigner; mais il faudrait, pour me désemparer de cette place, que ce fût M. le cardinal en personne, à qui je me propose de demander une grace...

— Morbleu! demandez-la-lui donc vite avant qu'il trépasse! s'écria Bautru impatienté de l'entêtement égoïste du moine mendiant.

— Eh quoi! serait-ce monseigneur le cardinal? dit le cordelier en quittant brusquement son siége et en s'élançant vers la porte.

— C'est lui-même, répliqua Bautru à voix basse en le suivant de près; mais il ne veut pas être connu : gardez-vous de le nommer, car il vous enverrait pourrir dans les cachots de la Bastille. Secondez-moi, je vous prie, pour écarter ces braves gens qui nous épient.

— Mes frères, dit le cordelier aux curieux qui encombraient la

porte et qui s'étonnaient du singulier accoutrement du nouveau-venu, rendez-vous sur l'heure à l'église et mettez-vous en oraison pour que la divine Providence nous conserve le grand cardinal de Richelieu.

— Mon père, mon père, vous oubliez ma recommandation : voulez-vous que le grand cardinal vous fasse trancher la tête pour l'avoir trahi! Je vous apprendrai, sous le sceau du secret, que monseigneur s'est laissé choir dans l'eau en certaine aventure galante qu'il ne peut avouer.

— Quelle gloire pour moi et pour l'ordre de Saint-François, de recevoir sa confession, s'il est en danger de mourir!

Le cordelier, joyeux de la bonne fortune qu'il se promettait, courut au carrosse et ne douta plus de la réalité des confidences de Bautru, qui riait sous cape, en voyant la dorure et les ornemens de ce carrosse, ainsi que la livrée des valets; or, ce cordelier n'avait jamais quitté son couvent angoumois qu'à l'occasion des quêtes à faire dans les campagnes; il était donc assez ignorant, assez simple et assez crédule pour ajouter foi à toutes les balivernes de Bautru, qui se plaisait toujours à inventer des quiproquos et à créer des embarras aux gens. Pendant ce temps-là, Balzac avait repris ses sens et s'était aperçu, à la rumeur des paysans agglomérés autour du carrosse, qu'il se trouvait dans un lieu habité où les secours ne lui manqueraient pas; il s'arma de résolution, et tout faible encore de sa pamoison, tout tremblant au contact glacial de ses habits humides, il se mit en devoir de sortir de sa prison et d'échapper à son ravisseur; il serait tombé en faiblesse avant d'avoir abandonné le carrosse, si le cordelier n'eût ouvert les bras pour le recevoir et le porter comme un enfant en maillot, devant le feu.

— Saint François vous protége, monseigneur! lui dit seulement le moine, en quel déplorable état êtes-vous là? Qui pourrait vous reconnaître ainsi?

— Je serais bien confus que quelqu'un me reconnût, répondit Balzac que la chaleur du feu commençait à ranimer, j'ai failli me noyer!

— J'entends, reprit le moine avec un air d'intelligence, pour vous soustraire à la poursuite d'un mari, ou d'un frère, ou d'un père.....

— Le diable emporte votre langue! interrompit Bautru en l'arrêtant par le bras, il vous la ferait couper, s'il soupçonnait que je vous ai parlé!

— Est-ce qu'on nous poursuivait? demanda d'un air inquiet le sieur de Balzac à son compagnon de voyage. La belle Arthénice est-elle en la puissance d'un mari? A-t-elle un père, ou bien un frère qui soit jaloux du culte qu'on rend à ses divins appas?

— Hélas! oui, répliqua Bautru qui abonda sur-le-champ avec malice dans la supposition de Balzac, l'époux de Mme Arthénice est un tyran qui ne vous pardonne guère de vous être fait aimer de sa femme...

— On pourrait vous entendre, monsieur, dit le cordelier qui vit dans ces paroles la confirmation du conte que Bautru lui avait fait : pour l'honneur de son éminence, ne rappelez pas ce qui s'est passé, ou du moins gardez qu'on ne vous écoute...

— Ce tyran conjugal a juré de vous immoler de sa main, continua Bautru jouissant de la terreur qu'il causait à Balzac : il s'est mis en campagne pour vous rencontrer; quant au père de Mme Arthénice, il prétend vous faire écorcher vif, pour relier vos ouvrages avec votre peau, et son frère, qui est mestre-de-camp, arriva l'autre jour de l'armée, exprès pour vous tailler en autant de parties qu'il y a de lettres dans votre recueil imprimé, afin, dit-il, que chacun de vos amis ait un lopin de votre illustre personnage, monseigneur.

— Ce mestre-de-camp est un brutal, reprit Balzac qui ne douta pas de la vérité de ces extravagances : j'écrirai pour me plaindre au roi.

— Heureusement, monseigneur, vous avez en main le pouvoir qu'il faut pour empêcher ces méchans desseins de réussir, dit le cordelier.

— Voilà pourquoi Mme Arthénice m'a envoyé vers vous, ajouta Bautru enchanté du succès de ce nouveau mensonge; ce fut pour vous sauver la vie.

— Combien je lui ai obligation de ce généreux procédé! murmura Balzac qui se sentait déjà écorché ou écartelé. Mais ces ennemis cruels, où sont-ils? Nous n'avons pas d'armes pour nous défendre, et ils auraient bon marché de nous. Monsieur, vous répondrez de mon sang devant Dieu!

— Monseigneur, l'ingratitude est indigne d'un grand cœur, répliqua Bautru charmé de l'incident qu'il avait fait naître : c'est moi ou plutôt Arthénice qui vous a tiré du plus grand péril, en vous faisant sortir de votre château, avant qu'on vînt l'assiéger.

— Assiéger ma maison de Balzac! s'écria le châtelain en levant les bras au ciel. Depuis quand la guerre a-t-elle recommencé en ce pays?

— Eh! ce n'est pas la guerre, monseigneur, mais le mari, le frère et le père d'Arthénice, à la tête de leurs gens, vous cherchent pour vous tuer. De la prudence, reprit-il en se penchant à l'oreille de Balzac : ne vous nommez pas en présence de ce moine, qui pourrait vous aller vendre aux meurtriers.

— N'est-ce pas une terrible situation que la mienne? dit Balzac en gémissant. Vous pensez qu'ils auraient le cœur de m'écorcher vif?

— Et de vous couper en morceaux même, comme chair à pâté, répondit gravement Bautru, car on se disputerait vos reliques par tout l'univers.

— Mieux vaudrait vivre parmi les sauvages du Canada! s'écria Balzac en soupirant. Mais Dieu soit loué, je serai mort avant de subir ce traitement abominable, imité des persécutions de Néron et de Dioclétien. Je gêle, je n'ai plus de sang chaud dans les veines, je vais rendre l'ame...

— Assurément, monseigneur, votre robe humide n'est pas propre à vous réchauffer, dit le moine, qui guettait une circonstance favorable pour se faire remarquer du cardinal de Richelieu. Donnez-moi la licence de vous accommoder à ma guise, et je vous jure que vous ne vous souviendrez bientôt plus de votre mésaventure. Quant aux ennemis qui vous poursuivent, ils ne vous reconnaîtront pas sous le déguisement que je vais vous prêter; au contraire, ils vous prieront de les bénir, lorsque vous aurez pris mon froc.

Le cordelier n'attendit pas qu'on lui eût donné plein pouvoir d'agir à sa guise : voyant que le prétendu cardinal était affaibli de frissons, chancelait et pâlissait comme prêt à s'évanouir, il s'empressa de lui arracher ses vêtemens souillés de terre et imprégnés d'eau, sans que celui-ci fît résistance. En un moment, le sieur de Balzac fut dépouillé de tout ce qu'il avait sur le corps, couché sur un matelas et couvert de draps chauds et de couver-

tures, sous lesquels il ne resta pas long-temps immobile, sans retrouver la chaleur naturelle qui semblait avoir abandonné ses membres. Il remercia le moine de l'avoir préservé d'une pleurésie mortelle, et lui offrit avec emphase les témoignages d'une éclatante reconnaissance. Le cordelier, qui n'en espérait pas tant, et qui se vit dès-lors en perspective possesseur de quelque riche abbaye, dût-il embrasser la règle d'un autre ordre, redoubla de soins et d'égards pour l'auteur de sa fortune future; mais il se garda bien d'enfreindre la recommandation de Bautru, dans la crainte d'irriter le cardinal, et il remit à une meilleure occasion la demande qu'il se proposait de lui adresser; néanmoins il était impatient d'éprouver les effets de la gratitude du premier ministre, et il s'encourageait à parler, en se répétant tout bas qu'il serait favorablement accueilli dans toutes ses requêtes; enfin il crut couronner l'œuvre et assurer son crédit, en ôtant sa robe de bure grise pour la faire endosser à Jean-Louis Guez, qui s'enfroqua le plus sérieusement du monde.

— Ah! monseigneur, le plaisant moine que vous faites! lui dit Bautru qui se pâmait de rire, et qui faillit laisser tomber son turban.

— En effet, répondit Balzac avec une imperturbable gravité, on m'a souvent conseillé de prendre le froc, non-seulement pour mieux faire ressortir ce qu'on nomme la béatitude de ma physionomie, mais encore pour rendre agréable à Dieu le jeûne presque absolu que je me suis prescrit...

— Quoi! vous jeûnez, monseigneur, sans y être obligé? s'écria le cordelier qui se souvint de son repas du matin.

— Je jeûne toujours, en dehors des vigiles et du carême, reprit Balzac, qui portait le démenti de son assertion sur sa face rubiconde: je voudrais me déshabituer de manger comme le vulgaire, et je mets un frein aux grossiers appétits de la matière, afin de ne nourrir que l'esprit.

— Nous autres moines, nous sommes de gros mangeurs, et nous ne restons guère sur notre faim ou sur notre soif.

— Il me semble que les beaux esprits devraient ne chercher leurs alimens que dans les livres et n'user de la bouche que pour discourir.

— Voilà certes la première fois que l'habit dont vous êtes vêtu entend publier de semblables hérésies; c'est affaire aux anges de vivre d'air.

— Tous les hommes ne sont pas de ma nature, il est vrai, car les cuisiniers seraient fort inutiles dans une république composée de gens aussi dénués d'estomac.

— Cependant, monseigneur, dit Bautru, vous paraissiez tantôt plus affamé, et j'avais ordonné d'apprêter une collation.

— A quoi bon? reprit tristement Balzac, qui regretta d'avoir trop fait parade de sobriété dans un moment où son ventre criait famine.

— Vraiment, monseigneur, je vous conjure d'excuser cette désobéissance; mais je ne suis pas, comme vous, si voisin de la perfection immatérielle, et je ne saurais me passer de boire et de manger. Je vous fais cet aveu en rougissant de honte et en maudissant mon infirmité.

— Je vous excuse, mon ami, dit Balzac embarrassé de justifier son inanition après avoir professé tant de dédain pour les ignobles besoins de la vie animale; je vous verrai avec plaisir faire honneur à ce souper qui ne peut être que frugal.

— Le vin du pays, monseigneur, n'est pas indigne du palais d'une éminence, dit le moine en se pourléchant au souvenir de celui qu'il avait bu.

— Je serais bien aise de le goûter du bout des lèvres, dit Balzac qui cherchait un prétexte pour s'asseoir à table sans détruire l'édifiante opinion qu'il avait donnée de ses jeûnes continuels; mais je vous en promets d'avance du meilleur, si vous venez me visiter en ma maison de Balzac.

— J'irais au bout du monde pour m'approcher de votre illustrissime personne, s'écria le cordelier enchanté du crédit où il croyait être.

— Monseigneur, dit Bautru qui s'amusait de l'inquiétude famélique de Balzac, nous ne vous forcerons pas de faire honneur à cette maigre chère, et le révérend père occupera votre place.

— Point! répondit Balzac en s'approchant de la table, je veux présider ce banquet pour vous exciter à réparer mon manque d'appétit; d'ailleurs, je m'efforcerai de vous imiter.

— Oh! le bon exemple que je vous donnerai, monseigneur! dit le cordelier, qui avait emprunté une casaque à son hôte et qui aidait l'hôtesse à disposer un couvert aussi bien garni que le permettaient le lieu et la circonstance.

— Mordieu! monseigneur, j'empêcherai bien que vous vous met-

tiez une indigestion sur la conscience, par pure honnêteté, reprit Bautru en s'agitant avec pétulance : que dirait de moi Mme Arthénice, si je vous laissais faire? non, ma foi, vous ne toucherez à rien.

— Sans doute, je ne toucherai à rien, reprit Balzac, jetant un coup d'œil de concupiscence sur la table servie ; mais je goûterai le vin pour porter une santé à la divine Arthénice et pour juger si ce clairet vaut celui de mon clos.

Balzac soupira en regardant fumer une poularde dorée que l'hôtesse venait de désembrocher et qui envoyait un parfum succulent à l'odorat des convives ; Bautru et le cordelier étaient assis à table et rivalisaient de voracité, pendant que Balzac enviait les miettes de pain qui tombaient par terre. La poularde ne fut bientôt plus qu'une carcasse que Balzac eût rongée avec délices, si le respect humain ne l'avait retenu sous peine de se dédire de ses fanfaronnades de sobriété. A la poularde succédèrent une éclanche de mouton, un jambon, un saucisson et une galette, que le pauvre Balzac vit tour à tour diminuer et disparaître, sans qu'on lui permît d'en prendre sa part. Mais il eut la consolation de goûter le vin du crû, et le cordelier qui le versait ne se fit pas scrupule de remplir à trois reprises le verre de ce pauvre jeûneur malgré lui, que la faim contraignait à s'oublier dans les distractions de la soif ; Balzac finit par s'apprivoiser avec la bouteille au point de la saisir et de ne la plus lâcher ; il tenait tête au cordelier, qui avait pourtant l'avantage dans ce genre d'exercice, et qui d'ailleurs comprimait à l'aide d'une large mastication l'essor des fumées bachiques, lesquelles montaient librement de l'estomac vide de Balzac à son cerveau déjà troublé par les évènemens de la journée. Ainsi Balzac n'était plus en état de se tenir debout, lorsque le cordelier se trouva incapable de marcher droit.

— Monseigneur, dit le moine à qui l'ivresse délia la langue, j'ai compté sur vous pour faire de moi un personnage.

— On n'en fera jamais qu'un ivrogne, reprit Balzac qui s'accouda sur la table pour dormir et qui s'assoupit en poussant un hoquet.

— Je suis las d'être cordelier, continua le moine qui le tiraillait pour qu'il écoutât et répondît, je veux être feuillant.

— Feuillant! s'écria Balzac à qui ce nom rappela ses querelles

avec l'ordre des Feuillans et le père Goulu général de cet ordre; allez au diable!

— Non, j'irai à Paris au Palais-Cardinal, dit le cordelier, et je vous demanderai, en mémoire de notre rencontre à Tourier, un bénéfice de six ou huit mille livres, dans quelque bon diocèse; ne me l'accorderez-vous pas, monseigneur, pour que je puisse boire sans cesse à votre santé?

— Soit, feuillant enragé! murmura Balzac qui ne releva pas la tête; je t'accorde tout ce qu'il te plaira, voire une corde pour te pendre; mais, de par tous les diables! ne me tarabuste pas davantage et laisse-moi en paix, sinon, je te livre au petit père Ogier.

Le cordelier se persuada que le petit père Ogier devait être au moins le bourreau, et satisfait d'une promesse faite en des termes assez durs, il est vrai, il n'attribua la mauvaise humeur du cardinal qu'à un besoin irrésistible de sommeil, et se remit à l'œuvre en dévorant à belles dents les restes du repas, en vidant à longs traits toutes les bouteilles; malgré son expérience en fait de vin, il outrepassa la dose à laquelle il pouvait conserver un maintien décent, et il arriva insensiblement sous la table où il ronfla bientôt comme un buffet d'orgues. Bautru s'était beaucoup diverti de cette scène d'ivrognes, et il avait ri surtout de voir ce que devenait la continence tant vantée du sieur de Balzac; l'espèce de torpeur dans laquelle était tombé celui-ci à la suite de ses excès de boisson, secondait admirablement les projets de Bautru, qui n'eût pas su captiver la soumission de Balzac à jeun pendant trente lieues de poste.

Balzac, enveloppé dans sa robe de moine, pendant que le propriétaire de cette robe gisait étendu sur le carreau, fut porté tout endormi dans le carrosse, et Bautru, après avoir payé grassement les frais de séjour, se replaça auprès du dormeur qui ne s'éveilla pas une seule fois, lors même que sa tête frappait lourdement contre les parois de la voiture cahotée dans les ornières de ce chemin mal entretenu par les corvées. Cependant, grâce à l'ardeur du cocher plutôt qu'à celle des chevaux qui étaient rarement employés au service de la poste sur cette route peu fréquentée, le carrosse parcourut l'espace de vingt-quatre lieues en douze heures, durant lesquelles Balzac dormit tout d'un somme et Bautru rêva sans fermer l'œil aux moyens de bien divertir la compagnie à qui l'orgueilleux Angoumois devait être livré en spectacle. Bautru imagina mille tours

plus ou moins ingénieux, mais tous capables de jeter du ridicule sur le personnage qui serait mis en jeu, et quelques-uns tellement plaisans que l'inventeur riait d'avance de ses conceptions, comme si elles s'exécutaient déjà sous ses yeux.

Il était cinq heures du matin, et le jour ne paraissait point encore, lorsque le carrosse entra dans un petit bois fort épais, à deux lieues de Poitiers, non loin du château de Mirebeau, où Bautru avait envoyé, de la dernière poste, un courrier porteur d'une lettre adressée à Boisrobert; Bautru leva le rideau de la portière et regarda s'il n'apercevrait aucun indice qui lui apprît que sa lettre était arrivée en temps opportun; mais l'obscurité restait profonde dans les halliers, et le silence continuait de régner aux environs. Bautru commençait à craindre que ses plans échouassent, quand il fut rassuré par des pas d'hommes et de chevaux, par des sons de trompe et par des lueurs de torches qui s'avançaient vers lui; il cria au cocher d'arrêter, dès qu'on le lui ordonnerait, et avertit le laquais de ne point avoir peur; ensuite, réprimant le sourire qui errait sur ses lèvres, il considéra un moment la face épanouie de Balzac, plongé dans un délicieux sommeil, et lui saisissant le bras avec rudesse, il le secoua, il le tirailla, il le réveilla en sursaut, effrayé, pâle, hagard.

— Qu'est-ce? ô seigneur Dieu! ne m'écorchez pas vif! s'écria Balzac, qui se crut aux prises avec le mari jaloux d'Arthénice, et qui se débattit pour échapper à la vengeance de ce cruel ennemi. Je vous jure que je n'ai rien fait de plus que lui écrire en style galant!

— Monseigneur, vous vous méprenez, dit Bautru, sur qui tombaient les coups que Balzac, dormant à demi, adressait à un agresseur imaginaire; réservez toute cette vaillance que j'admire, pour vous défendre contre la bande de maître Robert...

— Eh quoi! sont-ce les voleurs dont vous m'avez parlé? interrompit Balzac qui avait ouvert les yeux sans pouvoir encore distinguer les objets.

— Hélas! oui, monseigneur: ces brigands ne nous feront pas grace, et nous n'avons plus que le temps de recommander nos ames à Dieu!

— Pensez-vous qu'ils nous tuent! reprit Balzac, qui entendait avec effroi mugir les trompes et hennir les chevaux.

— Ils nous tueront sans rémission, dit Bautru feignant de perdre espoir; ces gens-là auraient crucifié Jésus-Christ, tant ils ont l'ame endurcie au mal! Je fais des vœux seulement pour qu'ils nous tranchent la vie d'un seul coup, au lieu de nous torturer de mille morts!

— Monsieur, vous m'avez porté malheur! murmura Balzac; vous répondrez de ma mort devant la postérité qui comptait sur ma plume!

— Oui, monseigneur, je suis un misérable d'avoir jeté en ce péril la plus illustre plume de France! Peu s'en faut que je ne me punisse moi-même!

— Ne serait-ce pas plutôt le mari d'Arthénice, ou son frère, ou son père, qui vient avec cette musique et ces lumières?

— Plût au ciel! Mais ce n'est personne autre que le fameux Robert, qui n'accepterait pas même la rançon d'un prince.

— Combien je me repens d'avoir quitté ma maison de Balzac, et mon petit Ogier, et ma bergère Alcinadure! *O fortunati nimium, sua si bona norint agricolæ!* Que de chefs-d'œuvre inachevés! *le Ministre*, *le Barbon*, *le Socrate chrétien*, et d'autres beaux traités.

— Voici, monseigneur, une idée qui me plaît; il est une rançon que les rois ne sauraient offrir : promettez une dédicace à maître Robert.

— Fi donc! Moi, qui ai refusé de dédier *le Prince* au cardinal de Richelieu, j'irais me dire le très humble serviteur d'un chef de brigands!

— En ce cas, préparons-nous à mourir de la meilleure manière, puisque vous n'avez pas en main une dédicace pour racheter notre vie.

Les trompes ne cessaient de sonner des fanfares qui auraient rendu l'ouïe à un sourd; une troupe de cavaliers masqués, avec des barbes en queue de vache, se présentent au-devant du carrosse, qui fut aussitôt environné de valets barbouillés de suie, portant des torches, des lanternes et des falots suspendus à de longues perches. Ces lumières se reflétaient sur les armes qui renvoyaient des éclairs sinistres; un ricanement sourd, semblable à un langage mystérieux, circulait dans les rangs des spectateurs de cette scène nocturne, que Balzac ne vit pas sans un redoublement d'effroi: son sang était figé dans ses veines; il ne pouvait ni

faire un mouvement, ni proférer une parole. La portière fut ouverte, et le conducteur de la troupe, monté sur un âne, et coiffé d'une crinière flottante qui lui cachait le visage, brandit en l'air une vieille épée de parade, longue de six pieds, avec la pointe de laquelle il piqua légèrement les mollets de Balzac; celui-ci, s'attendant à recevoir le coup mortel, poussa des cris perçans et se précipita hors de la voiture, prosterné la face contre terre.

— Grace! grace! s'écria-t-il en se glissant sous le ventre de l'âne, pour se mettre à l'abri de la terrible lame; ne me tuez pas, je vous conjure!

— Quel est ce moine gris? demanda, en déguisant sa voix, le prétendu chef de voleurs; il n'a pas un patar dans sa bourse, et son habit ne vaut guère mieux que sa peau. Par la mordieu! je n'aime pas ces petits moines qui sont dans l'église, suivant l'expression du grand écrivain M. de Balzac, comme les rats et les autres animaux immondes étaient dans l'arche.

— Ce sont mes propres paroles, reprit Balzac, émerveillé de l'érudition de ce bandit; telle fut l'origine de ma querelle avec les Feuillans.

— Vous êtes un imposteur, un malavisé, un fat, un faquin! s'écria l'homme à la longue épée; il n'y a qu'un Dieu au ciel, un soleil au firmament, un roi en France, et un Balzac dans l'univers entier; je vous couperai les oreilles pour vous ôter la fantaisie de jouer le rôle de cet incomparable M. de Balzac.

— Je vous atteste, monsieur, que je suis le véritable M. de Balzac que vous louez si honorablement, et je vous remercie de vos éloges.

— Quoi! n'avez-vous pas de honte de soutenir ce mensonge impertinent? Vous, M. de Balzac! Vous, ce génie miraculeux qui a des échos dans les quatre parties du monde! Vous, ce galant berger pour qui la belle Arthénice se meurt d'amour!

— Je vois, monsieur, que vous me connaissez bien, reprit Balzac qui se tranquillisa sur les suites de cette rencontre qu'il avait jugée d'abord si funeste pour lui; mais je m'étonne que dans le métier que vous faites, vous trouviez le loisir de lire dans des livres...

— Tu m'en imposes, maraud! interrompit, d'un accent formidable, le faux brigand, qui fit siffler son épée aux oreilles de

Jean-Louis Guez, et qui le força de se recoucher à plat ventre sur l'herbe. Je vais te trancher ta tête, et je l'enverrai en présent à ce célèbre M. de Balzac, dont tu oses usurper le nom et les ouvrages.

— Eh ! monsieur, dites donc qui je suis, puisqu'on ne veut pas me croire ! s'écria douloureusement Balzac en s'adressant à Bautru, qui était demeuré dans la voiture pour rire à son aise en cachette. Me laisserez-vous égorger, faute de prouver que mon nom et mes ouvrages m'appartiennent?

— Robert, mon ami, dit Bautru s'empressant de satisfaire le désir de Balzac, je vous déclare avec tous les sermens du monde que le fameux auteur du *Prince* est devant vous ; Mme Arthénice m'a envoyé le quérir en son château de Balzac où il courait de gros risques et je l'emmène aux pieds de cette belle dame qui sèche dans l'attente, de même que la sulamite du Cantique des Cantiques.

— Si j'étais certain que les choses fussent comme vous dites! répliqua maître Robert en chatouillant avec son épée la nuque de Balzac. Mais j'ai peine à me persuader que ce lourdeau de moine soit réellement ce gracieux, ce délicat et accompli épistolier, qui fait l'entretien des cours et des ruelles, qui pénètre dans la familiarité des princes et qui vaut à lui seul toute une académie.

— Vous avez plus de goût que les gens de votre espèce, monsieur, dit Balzac relevant la tête avec assurance. Je vous demande la permission de vous écrire une longue lettre sur les inconvéniens d'un état qui vous prive des jouissances de la belle littérature.....

— J'ai un moyen infaillible de savoir si vous m'abusez et si vous n'êtes pas un faux Balzac, comme il y eut autrefois un faux Demétrius, un faux Tibérinus, et d'autres imposteurs qui avaient un rôle plus aisé à jouer que n'est le vôtre.

— Vous me ferez plaisir de montrer à ces messieurs que je suis vraiment celui que vous vantez en des termes fort glorieux.

— Dans le cas où vous ne seriez qu'un faussaire, je vous condamnerais à périr sous le bâton.

— Les plus affreuses menaces ne m'épouvantent pas, car je me connais bien moi-même et crains peu les imitateurs.

— Eh ! bien, moi, je connais le seing de ce grand M. de Balzac; apposez le vôtre au bas de ce papier et j'en donnerai mon avis.

Le chef de la bande déploya à demi un rouleau de papier dont la moitié était écrite, fit apporter une plume et une écritoire pré-

parées pour cette comédie, et Balzac, impatient de mettre en évidence son identité, prit la plume, et à la clarté des torches, il traça son nom en caractères allongés et très lisibles, avec griffe et paraphe, à l'endroit du papier qu'on lui désigna. Dès que sa signature fut donnée, Robert lui arracha le papier, le roula en silence, tandis que Balzac, ne doutant pas du succès de la preuve qu'il avait offerte au scepticisme de son admirateur, attendait une déclaration solennelle de la bouche de ce brigand lettré ; mais au lieu de cette satisfaction d'amour-propre, Balzac eut le déplaisir d'entendre un éclat de rire que tous les assistans répétèrent à la fois. Il ne sut que penser de cet accès de gaieté imprévue, et il supposa qu'il avait fait une faute d'orthographe en écrivant son nom.

— Monsieur Robert, dit-il avec embarras, il est possible que j'aie écrit Balzac avec une *s* à la place d'un *z* ; n'en tirez aucune conséquence fâcheuse, si ce n'est que les lettres *s* et *z* sont en guerre dans mon nom depuis quatre siècles.

— Prenez garde à vous si vous avez emprunté une qualité qui ne vous appartient pas ! reprit d'un ton lugubre le prétendu capitaine de voleurs : je vais vérifier la chose et décider de votre sort en tenant séance avec vos juges. Si vous êtes le vrai Balzac, ce qui me surprendrait fort, je vous mène en triomphe à l'Académie ; si vous n'êtes qu'un charlatan affublé du plus respectable nom, je vous ferai promener sur un âne galeux, depuis Angoulême jusqu'à Tours, en vous forçant de confesser votre indignité et le peu que vous valez. Cependant, qui que vous soyez, je veux qu'on célèbre à vos oreilles la gloire de M. de Balzac, avec d'autres trompettes que celles de la déesse Renommée.

A ces mots tous les sonneurs de trompes entourèrent Balzac et le régalèrent d'une si épouvantable musique, qu'il eut beau se boucher les oreilles et se cacher la tête dans son froc, une sorte de vertige le saisit à cet étourdissant concert, et il s'agita en convulsions, criant, suppliant, pleurant, riant tour à tour, long-temps après que son supplice eut cessé par le départ de la troupe masquée, de ses trompes et de ses flambeaux.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

(*La suite au prochain numéro.*)

GALERIE

DE

M. AGUADO.

Décidément l'année, ou plutôt la saison, est aux beaux-arts, mais surtout à la peinture. En effet, le mois dernier a vu s'ouvrir à Versailles d'immenses salons où l'on peut faire deux lieues de poste, je crois, en se promenant entre un double rang de tableaux de toutes les époques; ce mois-ci voit s'élever une galerie volante, appliquée parallèlement aux travées de l'ancien musée, et dans cette galerie seront placés les quatre cents tableaux de l'école espagnole recueillis par MM. Taylor et Dausatz, au nombre desquels on compte au moins vingt chefs-d'œuvre; enfin, dans le courant de la semaine qui vient de s'écouler, M. le marquis de Las Marismas, ou, si l'on aime mieux, M. Aguado tout court, vient de livrer à la curiosité des amateurs la nombreuse collection qu'il a recueillie récemment, depuis qu'un tour de roue de la fortune l'a fait marquis, grand d'Espagne, et ce qui vaut mieux que tout cela, millionnaire!

On doit savoir gré à M. Aguado de l'emploi vraiment libéral qu'il fait de sa belle fortune si rapidement acquise : si, dans son vaste hôtel de la rue Grange-Batelière, il a de superbes écuries où ses chevaux mangent dans des auges revêtues de marbre, d'immenses remises qui contiennent plusieurs douzaines de voitures, une sellerie magnifique, une sellerie à faire envie à un lord anglais, il s'y trouve aussi un petit sanctuaire pour les arts; j'ai tort de dire petit, car la galerie de tableaux est certainement plus grande du double que les belles remises, et ce n'est pas peu dire. Cette galerie est distribuée et décorée avec goût; mais si nous osions nous per-

mettre une légère critique, en mettant de côté tout esprit de dénigrement, nous dirions que malheureusement la fortune qui fait des grands seigneurs et qui leur donne le moyen d'acquérir des centaines de tableaux, ne leur donne pas aussi aisément le goût nécessaire pour les bien choisir. Elle fait des amateurs, elle ne fait pas des connaisseurs. Nous craignons bien que M. le marquis de Las Marismas ne soit une preuve de plus de cette vérité un peu banale.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sous le rapport de la quantité, mais sous le rapport de la qualité, que sa collection peut être reprochable. Il y a là des centaines de tableaux, dont quelques-uns de grande dimension, tous superbement encadrés; mais, malgré tout l'or qui les entoure, *tout cet or relevé en bosse*, combien dans ce nombre y a-t-il de chefs-d'œuvre? Là-dessus nous craindrions presque d'établir un calcul rigoureux. Il y aurait trop peu d'élus.

Mais prenons le lecteur avec nous, conduisons-le par un petit escalier, d'assez médiocre apparence pour le joli palais de la rue Grange-Batelière, conduisons-le dans les premières salles de la galerie. Ces salles ne contiennent guère que des tableaux des écoles italiennes et flamandes. A en croire le catalogue qu'on nous a donné à la porte, il y a là un Raphaël, un Léonard de Vinci, deux Dominiquins, quatre Baroci, deux Fra Bartholomeo, je ne sais combien de Corrége, six, je crois; oui, six, sur ma parole, une demi-douzaine de Corrége, de ce divin Corrége, le peintre du sentiment délicat, de la grace insaisissable, le peintre sans prix; six Corrége, comprenez-vous? et, après cela, je ne sais combien de Carrache, de Carlo Dolci, de Garofolo, de Guerchin, de Guide, de Palma Vecchio, de Sassoferrato, de Schiavone, de Schidone, de Véronèse, de Rubens, de Rembrandt, etc., etc. Débrouillez-vous, si vous pouvez, au milieu de tous ces chefs-d'œuvre; cela vous sera facile, car vous ne courrez pas le risque d'être trop subitement ébloui. S'il y a beaucoup à voir, il y a peu à admirer.

Nous ne voulons pas discuter ici l'authenticité de la plupart de ces chefs-d'œuvre, le ciel nous en préserve! Mais il y a de ces choses qui tombent tout d'abord sous le sens, sous le sens même de l'homme qui s'y connaît peu, et qui dédaigne de recourir à la loupe de l'expert; nous voulons parler de l'excès dans la quantité. En jurisprudence, en morale, selon la règle ordinaire des choses, qui veut trop prouver ne prouve rien; en fait de collection, lorsqu'il s'agit d'objets d'art, qui veut trop avoir n'a rien. C'est assez que vous prétendiez posséder six Corrége, pour que je craigne que vous n'en possédiez pas un. Vous ne pouvez en avoir six bien authentiques, c'est une vérité en dehors de toute discussion; si on vous a trompé pour un, pour deux, pour cinq, j'ai bien peur qu'on ne vous ait

trompé aussi pour le sixième. Je ne suis pas plus sévère ici pour la galerie de M. de Las Marismas que pour les collections des particuliers italiens. Les plus belles, les plus irréprochables sont toujours les moins nombreuses. On n'y a admis que des morceaux de choix, et sur une critique sévère. Voyez la galerie Manfrini à Venise, la galerie Barberini, etc. Là, on n'a pas un doute à élever, pas un morceau à critiquer. Mais toutes celles qui vous annoncent des Raphaël à la douzaine sont, les trois quarts du temps, au-dessous de toute critique; quatre Raphaël, six Raphaël, dix Raphaël... Vous vous moquez!

Nous ne nous arrêterons donc pas long-temps dans ces salles italiennes. Afin de n'être pas accusé d'injustice, signalons cependant en passant une charmante tête de Salaï, d'un fini précieux et du travail le plus délicat. Cette jolie tête rappelle, comme un doux et lointain écho, la manière du tendre et spirituel homme de génie, qui fut le maître de Salaï, Léonard de Vinci. Signalons encore une *Sainte Famille*, du Baroche, qui ferait plaisir à côté d'un Raphaël; une *Circoncision*, de J. Bellini, tableau douteux, mais curieux; un *André del Sarto*, qui semble la contre-partie d'un tableau de la galerie du Louvre; une *Résurrection du Christ*, d'Annibal Carrache, tableau fort correct, sans doute, mais fort déplaisant, comme tout ce qui est gris, noir et dur; des Rembrandt discutables; un *Dietrick*, pâle et fine imitation de ce maître; une jolie tête du Guide, un peu bleue cependant; un *Carlo Dolci*, une *Sainte Famille*, de Fra Bartholomeo, un *Lorenzo Lotto;* et passons à la collection de l'école espagnole, collection plus complète, et que M. de Las Marismas était à même de mieux former.

L'école espagnole est la fille des grandes écoles italiennes : des juges exclusifs et raffinés, des critiques d'un goût sévère, ou plutôt un peu passionné, l'accusent même de n'en être qu'une *dégénérescence*. Quoi qu'il en soit, le siècle de la grande peinture en Italie était depuis long-temps écoulé, et l'école de Bologne (1560-1650) continuait seule les artistes qui l'avaient illustrée, quand parurent Velasquez, Murillo, Zurbaran, Alonzo Cano, et les autres chefs de ligne de l'école espagnole.

L'Espagne du XIVe au XVIe siècle avait bien eu ses peintres, les peintres de la première école aragonaise, qui fleurirent de 1300 à 1350, Raymond Torrente et Michel Fort, son élève, qui, comme lui, couvrit de ses compositions gothiques les murailles des églises de Saragosse et des chapelles des couvens du voisinage. D'autres peintres, comme Bonant de Ortiga et Pierre de Aponte, continuèrent cette école dans le XVe siècle; mais là, comme ailleurs, ce furent des élèves des artistes italiens qui vinrent inaugurer l'art véritable et détrôner la barbarie.

Valence avait aussi ses peintres dès le commencement du XVe siècle;

mais leur chef, Vincent-Jean Macip, plus connu sous le nom de Juan de Joanes, imitateur des ouvrages de la première manière de Raphaël, dont il put voir et étudier cependant les dernières et sublimes compositions, ressemble plutôt à Perugin ou à Albert Dürer, qu'au peintre d'Urbain. Ribalta et Ribera continuèrent plus tard son école, dont cependant ils changèrent le caractère.

La principale galerie du musée Aguado ne contient que des tableaux espagnols; l'aspect en est sévère et presque religieux, la plupart de ces tableaux ne représentant guère que des sujets de piété. Beaucoup de ces ouvrages sont remarquables; quelques-uns même se distinguent par ce grand caractère de vérité large, peut-être un peu outrée dans sa grandeur, un peu matérielle dans sa simplicité, caractère qui n'appartient qu'à cette école d'Espagne.

La plupart des artistes qui ont fleuri au-delà des Pyrénées affectionnent en effet le genre austère, terrible. Ils peignent la foi, cette vertu aimable, et ils font peur. Ce sont les tragiques de la peinture. Ils sont tragiques par les détails et par la manière dont ils sentent et dont ils expriment, plutôt que par la manière dont ils conçoivent. Ils émeuvent plutôt par l'expression que par le choix du sujet. Rarement ils font couler le sang, et cependant il y a dans leurs compositions les plus calmes, les plus simples, quelque chose qui pousse constamment à la terreur.

Zurbaran est le *Corneille* de cette école. Dans ses compositions il est grand comme Corneille, il est tranquille comme lui. La plupart de ses tableaux ressemblent à des scènes de *Polyeucte*, qui ont des moines pour acteurs. Le *Saint Bernard portant la croix*, chez M. Aguado, et chez le maréchal Soult le tableau du *Moine prédicateur* conduisant dans sa cellule ses auditeurs, qui lui demandaient où il puisait toute son éloquence, et leur montrant un crucifix, en leur disant : « C'est lui seul qui m'inspire, » sont des chefs-d'œuvre dans ce genre.

Aucun artiste espagnol ou italien n'a su peindre comme Zurbaran la robe du moine, dérouler ses plis larges et sombres, et jeter dans l'ame du spectateur toute la terreur qu'ils renferment. Voyez plutôt son tableau de *Saint Pierre martyr*, dans la galerie Aguado. Malheureusement ce tableau paraît avoir été rogné du bas; le saint marche sur la bordure; il n'est pas jusqu'à la couleur violâtre et triste de cette composition qui ne soit admirable.

Les peintres espagnols sont donc surtout les peintres des passions sombres et réfléchies; ce sont eux qui ont le mieux compris les habitudes de la vie ascétique, et qui expriment le mieux ce singulier paroxisme de l'exaltation monacale qu'on appelle *l'extase*.

Il y a, dans la galerie de la rue Grange-Batelière, des têtes de saints

et de moines qu'on ne peut oublier une fois qu'on les a vues, pas plus que nous ne pouvons oublier l'expression passionnée d'un homme vivant, d'un grand acteur ou d'un grand orateur, de Talma prononçant le fameux *qu'en dis-tu?* du général Foy condamnant je ne sais quel ministre à regarder les statues de L'Hôpital et de d'Aguesseau. Mais la passion espagnole n'est pas de la passion politique, qui a besoin d'une scène et de spectateurs; c'est habituellement de la passion tranquille, solitaire, repliée sur elle-même. Ce sont des hommes qui méditent, qui pensent au ciel ou qui prient. Aussi quelle ardeur vive et contenue dans l'expression de toutes ces figures! Mais, il faut le dire, les artistes qui sentaient et exprimaient ainsi croyaient avec la même chaleur, avec la même bonne foi que les religieux qui leur servaient de modèles.

Louis Tristan, par exemple, ce grand peintre de Tolède, qui peignait dans cette ville de 1610 à 1640, Louis Tristan eût été moine s'il n'eût été peintre. Quel malheur que son tableau de *Saint Antoine abbé dans le désert*, qui fait partie de la collection dont nous nous occupons, ne soit pas parfaitement *pur;* mais si les retouches ont affaibli, elles n'ont du moins rien détruit. Que d'amour dans ces yeux levés au ciel! Que de mysticité dans ces plis du front et de la lèvre! que de componction dans toute cette pose! que d'extase dans cette tête rejetée en arrière! et quelle tristesse sainte et sublime dans ce coloris terreux, gris, jaunâtre, et qui cependant donne tant de solidité et de relief au personnage, et un ton local si vrai et si bien approprié à l'ensemble du tableau! Cette tête seule est un poème chrétien, un poème qui en apprend plus long sur la religion du Christ que les quatre mille vers du fils de Racine. L'homme qui a composé ce chef-d'œuvre devait croire avec autant de naïveté et de ferveur que le saint religieux qui lui servait de modèle; tous deux, l'un en se plaçant à son chevalet, l'autre au point de vue de l'artiste, tous deux mettaient le doigt dans l'eau bénite et faisaient le signe de la croix et leur prière; en un mot, tous deux croyaient!

Il y a, dans la galerie de M. Aguado, deux autres Tristan; mais qu'ils sont inférieurs à celui que nous venons de décrire!

Saint Hugues, évêque, changeant le manger des chartreux, attribué à Zurbaran, est bien un tableau espagnol, un tableau expressif, original, mais que j'ai peine à croire de Zurbaran. La perspective n'y est pas aussi savante que dans la plupart des tableaux de ce grand maître. Les plis des robes des chartreux y sont d'une pauvreté et d'une mollesse qui suffiraient à elles seules pour fortifier mes doutes; car Zurbaran peignait surtout admirablement les étoffes, les robes de laine et de bure, comme nous l'avons dit tout à l'heure, et comme on peut s'en convaincre, par un coup d'œil jeté sur les moindres des tableaux de la galerie du maré-

chal Soult, qui possède plusieurs Zurbaran bien authentiques. Zurbaran était même plutôt un peu dur et sec que froid et mou. Je mettrais donc un point de doute à côté de ce tableau de *Saint Hugues*. Je ferai la même observation à propos de deux autres petites esquisses du même peintre : *Judith* et *Hérodiade*. Ces esquisses sont exécutées avec une dureté et une sécheresse qui passent toute permission. J'ai peine à les croire de Zurbaran.

Murillo, le peintre des vierges, ou plutôt de la *Vierge* qui a été *mère;* Murillo qu'on pourrait, mais surtout en le considérant dans sa dernière manière, appeler le *Racine* de la peinture espagnole, s'il était plus châtié et un peu moins matériel; Murillo, le premier coloriste de cette école, après Velasquez toutefois; Murillo, le peintre des enfans comme il est le peintre des vierges, occupe une large place dans la collection de M. Aguado : vingt et un tableaux qui en font partie sont attribués à ce maître. *Vingt et un*, c'est beaucoup trop. Je ne sais pas de combien il faudrait rabattre; mais il y a là bien des choses faibles, qui, si elles étaient son ouvrage, feraient peu d'honneur au grand peintre de Séville, peintre assez inégal du reste, comme tous ceux qui produisent vite et qui produisent beaucoup. Le *Saint Vincent Ferrer*, en costume de trappiste, m'a paru le plus remarquable de tous ces tableaux. Il y a là quelque chose de bien espagnol, et un éclat, une largeur et une vérité de coloris qui n'appartiennent qu'à Murillo. *L'Archevêque de Pampelune admirant les miracles de saint Jean de la Crux* est un tableau de la première manière de ce maître, et qui a toute l'énergie un peu sauvage de ses premières compositions. Le portrait de *Saint Dominique*, du même peintre, est bien gracieux pour un aussi terrible saint. C'est un moine petit-maître, au teint fleuri, et tout miel; j'ai peine à retrouver là l'apôtre fougueux de l'inquisition, l'homme qui le premier a fait en grand l'application du bûcher à la religon, qui a voulu que l'incrédulité, ou seulement la manière différente de croire, fussent punies de mort, et que, comme la foi, le doute eût ses martyrs.

La Mort de sainte Claire, ou Procession des vierges, est un tableau du premier ordre, d'un coloris suave et éclatant, qui doit être de la même époque que le fameux tableau d'*Abraham devant les anges*, qui, du cabinet du maréchal Soult, a passé dans la galerie du duc de Sutherland. *La Vierge aux Chartreux, saint Jérôme dans le désert*, le *Christ couronné d'épines* et le *saint François d'Assises* sont autant d'ouvrages qui se recommandent chacun par des qualités différentes, ou énergiques, ou brillantes, et qui ne sont pas indignes du peintre de l'Andalousie.

Beaucoup d'autres Murillo de cette collection, ou de prétendus Murillo, car jamais peintre n'a été plus imité, plus copié, et n'a vu la liste déjà immense de ses propres ouvrages allongée d'un plus grand nombre de chefs-

d'œuvre d'authenticité douteuse, beaucoup d'autres Murillo représentent ou des sujets de sainteté, ou quelques-uns de ces enfans, comme Murillo aimait à les faire, potelés, au teint éclatant, et aux chairs roses, blanches, palpitantes. Malheureusement dans ceux de cette galerie, que je crois les moins douteux, la retouche domine. En examinant ces tableaux, il se faisait dans mon esprit d'assez singuliers rapprochemens, des rapprochemens entre Murillo et Rubens, admirables coloristes tous deux, mais par des procédés différens. Murillo avait-il vu les ouvrages de Rubens? je serais disposé à le croire. Rubens était déjà mort, que Murillo, dans toute la vigueur de son talent, peignait ses belles *Assomptions* et ses belles *Conceptions*, dont un des tableaux les plus renommés de la galerie du maréchal Soult peut nous donner une juste idée. Puis, descendant bien des échelons de l'échelle de la peinture, je trouvais, par je ne sais quel étrange hasard, qu'un de nos peintres les plus décriés du dernier siècle semblait avoir volé le procédé de Murillo, et la richesse et la suavité de ses tons dans les chairs. Quel est ce peintre? Boucher, le fameux *peintre des Amours*. Oui, ce sont les mêmes chairs blanches, roses, légèrement dorées; le même moelleux dans le modelé, ce moelleux, doux aux yeux comme la chair est douce à la main; le même art dans la manière de noyer les contours dans le fond; il n'y a qu'une différence, c'est que Boucher a estropié tous ses jolis amours. Bâtis comme ils le sont, ils ne pouvaient ni vivre ni respirer; ce sont de jolies masses informes. En un mot, Boucher ne dessine pas, et le grand peintre de Séville, auquel j'ai honte d'avoir un moment comparé le peintre coquet des boudoirs, Murillo, lui, sait dessiner!

Nous dirons de l'ensemble des Velasquez de la collection Aguado ce que nous avons dit des Murillo. Il y en a *seize* dans cette collection, et c'est beaucoup trop; *seize* Velasquez! quand la galerie du Louvre n'en possède qu'un seul! et quand MM. Taylor et Dausatz ont pu, à grand' peine et à grand renfort de diplomatie et d'écus, en recueillir au plus cinq ou six dans leur moisson artistique.

Le *Soldat mordu par une vipère* est-il vraiment de Velasquez? Et ces tableaux de *l'Ouïe*, de *l'Odorat* et du *Toucher*, et autres sens, sont-ils bien de ce peintre? Quel que soit leur mérite, je me permettrai d'en douter.

La petite esquisse d'un *Infant à cheval allant à la chasse* me paraît plus authentique de toute façon. C'est un bijou pour la vie, la singularité du costume, et tout l'ensemble qui est bien espagnol. Le *Portrait d'une Infante*, avec d'énormes touffes de chaque côté de la tête, peut bien être aussi de Velasquez; mais les retouches l'ont fardé d'une ridicule manière. Ce portrait, cependant, ne manque pas de mérite. Un autre portrait de femme (n° 46) me paraît plus discutable. Du reste, les accessoires sont

riches; mais la tête a un grand défaut, celui d'être laide, et d'être faiblement peinte, quoique peinte dans la manière de Velasquez, le plus large et à la fois le plus *naturaliste* des peintres.

Nous ne suivons ni l'ordre des dates, ni celui de la classification du catalogue *Las Marismas* (le nom de M. Aguado n'est écrit nulle part); nous parlerons donc, après Murillo et Velasquez, de Moralès surnommé *le Divin*, qui florissait à Séville de 1520 à 1560. C'est un peintre dans la manière d'Albert Dürer, sec jusqu'à l'extrême dureté, précis jusqu'à la minutie et vrai jusqu'à la pauvreté la plus repoussante. Ses types ont quelque chose de maigre, quelque chose de la nature amincie de l'Arabe qui vit trois jours durant avec une poignée de dattes, ce qui s'explique bien par le long séjour que fit ce peintre dans le midi de l'Espagne. Le sujet de ses compositions est presque toujours un Christ mort dans les bras de sa mère. S'il ne sait pas peindre la beauté, il sait peindre certainement la douleur et la désolation chrétienne. Il rend admirablement ces yeux bordés d'un cercle bleu et lilas, ces yeux qui ont pleuré et qui pleurent encore, et ces bouches affligées dont la tristesse abaisse les coins. Le plus remarquable ouvrage que nous ayons à Paris de ce singulier artiste fait partie de la collection du maréchal Soult. Ce tableau, dans sa misère, est si vrai et l'affliction des saintes femmes qui pleurent ce pauvre Christ, d'une nature chétive et dont le front piqué par les épines laisse couler des gouttes de sang précieusement étudiées, cette affliction est si vive, que cette composition fait mal à voir. Mais les figures des personnages de ce tableau, sont, à mon avis du moins, d'une maigreur qui révolte, leurs visages vont trop en s'amincissant et se terminent en angles si aigus, qu'on a peine à reconnaître là la nature.

M. Aguado possède deux tableaux du même genre dont l'un est attribué à Moralès. Non-seulement les types sont les mêmes que ceux du tableau du maréchal Soult, mais les expressions sont parfaitement semblables, mais les figures paraissent calquées sur les deux principales figures de ce tableau. Les mêmes os percent la même peau flasque, les mêmes gouttes de sang coulent de la piqûre des mêmes épines: seulement la dimension des personnages est peut-être un peu réduite; mais leur désolation est aussi excessive. Ce tableau serre le cœur et fait souffrir.

L'autre composition du même genre appartient à Juan de Joanès (Jean Macip) de l'école de Valence, qui, quoi qu'en disent ses historiens, paraît avoir plutôt étudié Albert Dürer et le Perugin que Raphaël. Alonzo Berruguete, de Tolède, qui peignait vers 1520, est de la même école que ces deux maîtres. Berruguete est le Lucas Cranack espagnol. Dans son tableau de *la Madeleine dans le désert*, c'est la même étrangeté, la même raideur, la même sécheresse de dessin, la même dureté et le même

éclat de coloris, la même recherche de détails, maigres et petits, que dans les vieux maîtres allemands. L'ensemble de ce tableau a de plus une singulière analogie avec la fameuse gravure d'Albert Dürer : *l'Enlèvement de Proserpine*. Ce tableau pourtant est certainement original.

Nous n'avons ni le loisir ni la volonté d'entrer dans quelque détail au sujet d'une centaine d'autres tableaux espagnols du Labrador, d'Orrente, de Ménésès de Osorio, de Coëllo, de Tobar, d'Antolinez, de Herrera le Vieux, de Palomino, de Moya, etc.; la liste seule en serait trop longue. Originaux ou non, peu de ces tableaux sont remarquables.

Il y a d'Antoine Pereda, de Valladolid, une *Descente de croix* que je suis certain d'avoir vue autre part. Mais où? je serais fort embarrassé s'il fallait le dire. Lequel des deux tableaux est original? je ne sais. Mais l'un des ouvrages les plus singuliers et les plus curieux que possède M. Aguado est une *Descente de croix* de Pedro de Campana.

Pedro de Campana était originaire de Bruxelles, vers la fin du XVIe siècle. Il vint de Flandre à Séville, centre du commerce, des richesses qui l'accompagnent, et des beaux-arts qui le suivent. Ce peintre, Flamand d'origine, n'a cependant de flamand dans sa manière que l'extrême rendu de l'exécution. Il tient des vieux maîtres allemands par la finesse des détails et la sécheresse du dessin, des Espagnols par l'intérêt du sujet, la largeur et surtout la vigueur de l'effet. J'ai rarement vu un tableau d'un relief plus extraordinaire que ce tableau d'une *Descente de croix*. Mais aussi le parti pris est prodigieux, et il y a des figures tout entières dans l'ombre qui sont absolument noires. Malgré la bizarrerie, c'est une œuvre originale et énergique. Il est impossible de croire que les personnages de ce tableau curieux ne fassent pas saillie et ne se détachent pas du fond de la toile, et cependant ce fond est un ciel pâle et un paysage plus pâle encore. C'est de la peinture terrible, sauvage, et qui ne convient pas mal à la tristesse du sujet, à la scène de désespoir et de désolation que cette composition nous représente.

Un tel tableau mettrait en fuite ceux qui aiment le *gracieux*; il nous plaît comme œuvre d'art imprévue et curieuse.

Au nombre des tableaux de la galerie Aguado qui peuvent plaire de la même manière et par les mêmes qualités que celui-ci, qualités plus larges cependant, nous devons ranger les *Deux Philosophes* de Ribera, et l'*Ésope* et l'*Euclide* de Franco, de Séville. Impossible d'être plus laid, mais aussi d'être plus vrai et plus vigoureux.

Terminons cette revue sommaire de la collection de M. Aguado par une remarque à l'éloge de son propriétaire. C'est que depuis un quart de siècle, en France, la richesse fait tout ce qu'elle peut pour être intelligente, et qu'à la longue elle le deviendra. On commence par croire, par *se figurer*

qu'on a le goût des arts, sans en avoir ni le sentiment ni l'intelligence, et on finit par acquérir l'un et l'autre. C'est là un des revenans-bons les plus sûrs des riches acquéreurs de tableaux. L'exemple donné par M. Aguado et par d'autres possesseurs de grandes fortunes ne peut manquer de fructifier. Aujourd'hui, l'école espagnole est à la mode, l'école espagnole, inconnue à la France dans le dernier siècle, dont pas un des critiques du temps n'a parlé, pas même Diderot dans ses nombreux écrits sur la peinture; et nous aimons mieux cette mode que celle du *rococo*. En revanche, l'école italienne est victime d'un dédain momentané qu'elle ne mérite certes pas. La réaction aura lieu pour elle, comme elle a eu lieu pour l'école espagnole, sa fille brillante et énergique, mais qui, malgré ses qualités séduisantes, ne peut faire oublier sa mère. En France, on est exclusif par boutades; mais, en France, on s'est déjà corrigé de bien de petits défauts nationaux. C'est du moins ce que nos pédagogues nous disent, même ceux d'au-delà du détroit. On se corrigera aussi de ce défaut-là; on aimera tout ce qui est bon, on admirera tout ce qui est beau, on applaudira à tout ce qui est grand, et alors..... alors nous serons peut-être un peu plus modestes, peut-être un peu moins bavards.

F. Mercey.

LA LITTÉRATURE

SOUS

RICHELIEU ET MAZARIN.

I.

VOITURE.

La critique de nos jours s'inquiète volontiers, en histoire littéraire, des écrivains méconnus ou malheureux. Qu'on nous permette aujourd'hui de suivre une voie contraire et de parler d'un poète qui n'a rencontré partout que le bonheur et la fortune. Voiture, en effet, ne fut pas un de ces génies libres et pleins qui ont leur destinée, et qui, dans le malheur, s'achèvent et persistent. Esprit facile, ingénieux et badin, plein de tour et d'agrément, ayant, comme le dit de lui Saint-Evremond, quelque chose de fin, de délicat, de poli, qui fait perdre le goût des *urbanités romaines* et des *sels attiques*, Voiture trouva devant lui les abords aisés, et eut immédiatement, dans le plus haut monde, un accueil facile, que justifiait le charme de sa conversation, et qui devint bientôt un succès poussé à la fureur. On se l'arrachait comme Orphée, et il était l'indispensable ornement de toute réunion brillante. Là est la destinée de Voiture, là sa supériorité, plus que dans ses lettres et dans ses vers. C'est l'homme du monde exquis, plein de grace, et représentant, dans son côté le plus enjoué et le plus spirituel, cette société, qui fut le triomphe des fines plaisanteries, des commerces polis, des lettres familières, des entretiens charmans, société qui commença alors avec la marquise de Rambouillet, Mme du Vigean, Mme Aubry, et, se perfectionnant avec la duchesse de Longueville, Mme de Sablé et la comtesse de Maure, parvint plus tard à sa

perfection dans Mlle de Montpensier, à l'hôtel d'Albret, autour du cardinal de Retz devenu goutteux, chez Mmes de La Fayette, de Coulanges et de Sévigné, chez Mme Cornüel pour la haute bourgeoisie du Marais, bien plutôt, selon nous, que dans le cercle austèrement chrétien et un peu raide de Mme de Maintenon, comme le voulait à tort M. Rœderer. Voiture fut donc un des types les plus parfaits de cette politesse de bon ton, de ces manières du beau monde, qu'on retrouve encore dans certains salons du XVIIIe siècle, mais dont il ne se rencontre actuellement que des débris de plus en plus rares, au milieu de nos rapports positifs et bourgeois.

Le duc de Saint-Simon nous présente La Fontaine comme *très pesant en conversation*, et Bonaventure d'Argonne, dans ses *Mélanges de Vigneul-Marville*, ne donne pas une idée plus avantageuse des dehors de Pierre Corneille. Segrais aussi, d'après La Rochefoucauld, assure que Boileau et Racine même n'étaient guère agréables dans le monde, et qu'ils n'y parlaient que de leurs vers. Il y avait donc contraste sensible entre la personne et les œuvres de ces grands écrivains. Si le jugement n'était un peu sévère, nous serions tentés de dire qu'il en est de même de Voiture dans le sens opposé, car il fut de ces hommes, comme Chaulieu, Boufflers et même Delille, qui ont plus de valeur personnelle que leurs écrits. Cependant il peut passer dans notre littérature pour le père de *l'ingénieuse badinerie*, comme l'appelle Tallemant. Il faut toutefois convenir avec Boileau que cet *élégant badinage* remonte à Clément Marot; mais chez le poète de la cour de François Ier ce développement est à l'état naïf. Au contraire, dans l'art du règne de Louis XIII, dans cette répétition affadie de la littérature des Valois, comme l'a appelé avec raison M. Sainte-Beuve, ce n'est qu'une renaissance voulue et intentionnelle. Voiture donc et Sarasin ont créé ce spirituel enjouement qui, se retrouvant avec bonheur dans Chapelle et Bachaumont, prêta une mauvaise inspiration à Montesquieu en son *Temple de Gnide*, se montra affecté dans Dorat et Demoustier, et brilla enfin perfectionné et achevé chez Hamilton et Marivaux. — Au milieu de tant de charmes dans les rapports, de tant de grace dans l'esprit, le succès ne put manquer à Voiture. Aussi il eut long-temps des imitateurs, et La Bruyère dit, au chapitre *des Ouvrages de l'esprit :* « Ceux qui courent après lui ne peuvent l'atteindre. » A l'époque du grand moraliste, en effet, l'abbé Testu à l'hôtel Richelieu voulait se donner à tout prix du charme et de l'agrément, et il était à Voiture quelque chose comme Trublet fut à La Bruyère lui-même. Cependant la réaction commençait déjà alors contre le bel esprit. Boileau, qui, à certains égards, est le représentant de cette réaction, et qui comprenait dans un même mépris toute l'école poétique de Louis XIII, de-

puis Colletet jusqu'à Chapelain, Boileau toutefois avait été élevé à respecter Voiture; car, dit M. Daunou dans son Commentaire, la renommée de ce poète était si bruyante quand il vivait, si affermie quand il mourut, quand Costar fit son apothéose, que Despréaux, étourdi dès son jeune âge du fracas de cette énorme gloire, ne sentit jamais combien elle était usurpée. Ses débuts en littérature l'avaient d'ailleurs un peu engagé de ce côté, car à dix-neuf ans il mettait des vers au-devant de la *Macarise* de l'abbé d'Aubignac. Avec l'âge, il avait un peu brisé, il est vrai, les entraves de cette admiration de jeunesse. Si d'un côté il fait dire au campagnard grossier de la troisième satire : *Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture,* de l'autre, il a bien montré son dédain pour la recherche de l'auteur d'*Alcidalis* et aussi pour l'emphase de Balzac, dans son pastiche de leurs lettres, pastiche qui faisait dire à un sien cousin, provincial renforcé : « Mais, monsieur Despréaux, pourquoi tout n'est-il pas de vous dans vos œuvres? » Ce dernier et déjà si faible respect de Boileau ne fut bientôt plus qu'une tradition oubliée; la représentation des *Précieuses ridicules*, à laquelle avait pourtant ri de bon cœur la marquise de Rambouillet dans son déclin, dut rompre tout-à-fait l'admiration envers Voiture, que la génération précédente et presque éteinte déjà avait continuée dans la génération d'alors. La société de Louis XIV, qui lui était encore indulgente par souvenir d'enfance, eut à peine disparu, que Voiture fut regardé partout comme le type de l'afféterie et de la recherche. Si l'abbé Desfontaines professait encore pour lui une sorte de culte, d'Aguesseau trouvait déjà qu'on ne le devait point lire sans précaution. Quant à Voltaire, qui en amour était aussi positif, avec Mme du Châtelet, que Voiture avec ses maîtresses, mais qui, malgré la sensiblerie et la politesse des boudoirs du XVIIIe siècle, ne recouvrait pas ses affections du même voile de galanterie exagérée, il acheva (si elle ne l'était dès long-temps) cette réaction contre la manière de Voiture. A ses yeux, ce n'est qu'un mauvais copiste du Marini, comparable à ces maîtres à danser qui font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. Ce jugement de Voltaire, propagé par son impitoyable verve de bon sens, est venu jusqu'à nous, confirmé encore par La Harpe, qui lisait Voiture comme on va voir dans un garde-meuble les modes du temps passé. Pour nous, malgré le faible que la critique se sent toujours pour un écrivain du passé, dont la réputation, loin d'être acceptée, ne ramène que l'idée du ridicule et de la fausse gloire, nous sommes prêts à regarder Voiture comme un prétentieux écrivain, comme un assez mauvais poète, si on veut bien nous accorder qu'il fut avec raison le héros des salons de son temps, et que jamais homme peut-être n'eut, dans le beau monde, plus de tour, d'esprit et d'agrément.

Vincent Voiture était né à Amiens en 1598. Sa mère, Jeanne de Collemont, appartenait à une honnête famille; mais son père n'était qu'un médiocre fermier des vins, bien qu'il eût été échevin en 1593. Bientôt il abandonna la province, pour se fixer à Paris en qualité de marchand en gros, suivant la cour. J'entre dans ces détails parce que l'obscurité de cette origine fut, plus tard, un grand sujet de contrariété pour Voiture. Voltaire lui-même, malgré tout l'appareil de la philosophie, ne supportait pas toujours, non plus, avec bien de la résignation, sa prosaïque bourgeoisie. S'il pouvait renaître un moment, je doute qu'il vît sans peine le duc de Saint-Simon l'appeler avec mépris *le fils du notaire de mon père*. Cette qualification ne lui conviendrait probablement pas plus que le ton dédaigneux avec lequel le traite Mathieu Marais, ce Guy-Patin de la robe, qui nous a été révélé par la *Revue rétrospective*. Quand Voiture fut reçu dans le haut monde, ses familiarités avec les grands, l'avantage que lui donnait son esprit et qu'il semblait prendre en toutes choses, sa coquetterie même, son élégance et cette recherche qui le faisait désirer de toutes les *belles compagnies* et des ruelles les plus à la mode, ne purent jeter l'oubli sur sa naissance; les chansonniers se souvinrent trop que *roture* rimait avec *Voiture*. Comme il faisait le petit souverain avec ses égaux, le duc d'Enghien disait de lui : « S'il était de notre condition, on ne le pourrait souffrir. » Et Pellisson rapporte qu'on fit cette épigramme, parce qu'il recherchait la fille d'un pourvoyeur de chez le roi :

O que ce beau couple d'amants
Va goûter de contentements,
Que leurs délices seront grandes!
Ils seront toujours en festin,
Car, si La Prou fournit les viandes,
Voiture fournira le vin.

Le malin chansonnier de la Fronde, Blot, dont Mme de Sévigné disait : « Ses chansons ont le diable au corps, » n'épargna pas non plus la naissance de Voiture. Ses maîtresses elles-mêmes s'en moquaient, et Mme Des Loges, qui, selon toute apparence, fut l'une des plus spirituelles sinon des plus jolies, lui dit un jour (soit avant leur liaison, soit dans un moment d'aigreur et de pique) : « Nous connaissons déjà cette histoire, percez-nous-en d'une autre, monsieur de Voiture. » Sans doute cette plaisanterie, d'assez mauvais aloi, blessa moins, dans Voiture, le beau conteur, le menteur gracieux et intarissable, que le fils du marchand de vin, devenu le héros du noble hôtel de Rambouillet. Aussi Voiture s'efforçait de cacher son origine à ceux qui ne la connaissaient point; pourtant il respecta toujours son père, homme de bonne humeur et de bonne chère, tenant

toujours table ouverte, grand joueur qui a laissé son nom à une combinaison du jeu de piquet et qui faisait assez peu de cas d'un fils, joueur forcené aussi, il est vrai, mais convive haïssant le vin et plutôt délicat que gourmand. Voiture, en effet, était le gastronome des *douces gelées* et des *mets sucrés*. Costar, dans ses *Entretiens*, lui adresse ces mots : « M. de Balzac m'a conté tous les festins que vous lui avez faits autrefois. Il m'a parlé du cheval chargé de confitures sèches que vous lui envoyâtes un matin. » Ne dirait-on pas une réponse du poète Fortunat aux présens délicats de Radegonde? Le père Daire aussi, dans son *Histoire littéraire d'Amiens*, à propos d'une maîtresse espagnole de Voiture, pendant son séjour à Lisbonne, semble entrer dans ce goût raffiné et ne trouve pas de meilleure comparaison que celle-ci : « Elle était plus douce que la marmelade du pays. » Ces agréables fadeurs, que Voiture aimait en ses repas comme en littérature, lui ont été funestes, et il est à peu près mort sous les sucreries et les mielleuses douceurs, comme le Vert-Vert de son compatriote Gresset, sous les dragées et les pralines.

La venue du père de Voiture à Paris fut pour lui une heureuse occasion de voir et de connaître le monde. Il avait fait ses études au collége Calvi et ensuite au collége Boncours. Quelques pièces de vers de lui (dont l'une en français sur la mort de Henri IV) sont imprimées dans le recueil du collége Calvi, à la date de 1612. Deux années plus tard, Voiture fit son entrée dans le monde, à seize ans; mais il fallait trouver un protecteur, se mettre sous le patronage d'un homme puissant. Une longue épître à Louis XIII, pleine d'antithèses, mais remarquable par un certain mouvement lyrique qu'on ne retrouve point dans ses autres œuvres, et surtout des stances adressées plus tard à Monsieur, frère du roi, le servirent merveilleusement dans ce dessein. Gaston était sans doute un prince assez peu estimable en politique; mais aimable et charmant dans sa vie privée, il aimait à s'entourer d'écrivains. Il accueillit donc Voiture avec empressement, le combla de bienfaits, et, au bout de quelques années, le nomma son introducteur pour les ambassades. Avant ce commencement de brillante fortune, Voiture, assez peu répandu encore, malgré les fréquens dîners de son père, avait fait, par M. d'Avaux, son ami de collége, la connaissance de Mme Saintot, dont il fut bientôt l'amant avoué, et qui le poursuivit toute sa vie de son fol amour, comme le raconte au long Tallemant des Réaux. Une lettre qu'il écrivit alors à cette Mme Saintot, en lui envoyant un exemplaire d'une traduction du *Roland furieux*, fit beaucoup de bruit et commença sa réputation. « Lorsque Roland, y disait-il, défendait seul la couronne de Charlemagne et qu'il arrachait les sceptres des mains des rois, il ne faisait rien de si glorieux, pour lui, qu'à cette heure qu'il a l'honneur de baiser les vôtres. » M. de Chaudebonne,

charmé de cette lettre et de l'esprit de Voiture, lui dit un jour en le rencontrant : « Monsieur, vous êtes un trop galant homme pour rester dans la bourgeoisie, il faut que je vous en tire. » Là-dessus, Voiture, présenté à l'hôtel de Rambouillet, fut accueilli avec empressement par les femmes de qualité et recherché avec fureur par les femmes de bel esprit. Bientôt il devint l'ami du cardinal de La Valette, du comte de Guiche, de Chavigny, du maréchal de Schomberg, du président de Maisons et du jeune duc d'Enghien ; il obtint l'affection de M. de Neuillan, dont Costar disait : « Nul poulet ne lui coûte moins de huit jours, mais aussi nulle maîtresse ne lui coûte huit poulets. » Entretenant d'ailleurs d'agréables rapports avec Chapelain et Conrart, dont il se moquait un peu sans qu'ils le vissent, fréquenté par Ménage et les écrivains les plus réputés de son temps, il fut reçu avec distinction à l'hôtel de Condé, et chéri de la duchesse de Longueville, qui le mettait au-dessus de Corneille, et prenait avec ardeur la défense du fameux sonnet d'*Uranie* contre le *Job* de Benserade. Dînant tous les jours à l'hôtel de Rambouillet, où il fit la connaissance intime du marquis de Pisani, protégé de la reine de Pologne, à laquelle il servit de maître d'hotel chez le roi, sur la recommandation de l'abbé de Marolles, Voiture devint non-seulement l'homme à la mode dans les cercles, mais le poète favorisé des femmes, le héros des bonnes fortunes de ruelles, ce qu'il affichait avec délices et non sans quelque affectation. La charmante marquise de Sablé, que Tallemant nous a montré si effrayée de mourir, si entourée de remèdes, de médecins et de recettes, et dont la correspondance, conservée à la Bibliothèque du roi, confirme si bien les préoccupations de santé, fut, sans aucun doute, l'un de ses plus agréables succès. On retrouve plus tard cette Mme de Sablé s'intéressant à La Fontaine et corrigeant les *Maximes* de La Rochefoucauld, à la cour de Louis XIV; mais alors devenue janséniste, bien qu'avec des restes d'intrigue mondaine, elle se croyait en droit de reprocher à Voiture « d'avoir un amour-propre de femme. » Je doute que la liaison avec Mlle Paulet ait été non plus aussi innocente qu'on l'a voulu dire. Avec sa belle voix et sa gracieuse réserve, Mlle Paulet avait eu des débuts assez scandaleux, effacés, il est vrai, par sa fréquentation de l'hôtel de Rambouillet. Plus tard, Voiture se brouilla avec elle, et elle ne lui pardonna jamais ; fut-ce, comme on l'a dit, à cause des ports de lettres fréquens qu'elle lui coûtait pendant son séjour en Espagne, en réponse à ses charmantes missives? Je ne le puis croire, et il est plus naturel de supposer quelque rupture d'affection, quelque infidélité découverte, et peut-être un peu de jalousie pour Chandeville, qu'il osait nommer Adonis, en faisant allusion à Vénus, ou encore pour le *nain de Julie* Godeau qui avait une place avancée dans le cœur de Mlle Paulet, cette

rousse au teint blanc, ainsi que l'appelle Somaize, cette *lionne*, comme la nomme Des Réaux.

Voiture a dit dans le roman d'*Alcidalis et de Zélide* : « L'amour entre personnes de haute condition est comme un feu sur une tour, qui ne se peut cacher, et qui est vu de bien loin. » Mais ce roman même d'*Alcidalis et de Zélide*, roman inachevé qu'inventa Julie de Rambouillet, et qu'écrivit Voiture, cette histoire, comme il le dit dans ses lettres, plus agréable que celle d'Héliodore, et faite par une personne plus belle que Chariclée, semble réveiller une idée contraire. Ce n'est pas que je veuille ternir la tradition de vertu fière et même d'agréable pruderie qu'on a accordée à Mlle de Rambouillet. Si j'osais soupçonner dans le cœur de Voiture quelque peu d'amour vrai et mollement passionné pour Julie, les vers si connus de la pompe funèbre de Sarasin reviendraient à la mémoire, et on me montrerait défilant en cortége,

Les amours d'obligation,
Les amours d'inclination,
Quantité d'amours idolâtres,
Une troupe d'amours folâtres,
Force Cupidons insensés,
Des Cupidons intéressés,
De petits amours à fleurettes,
D'autres petites amourettes,
Mêmement de vieilles amours,
Qui ne laissent pas d'avoir cours
En dépit des amours nouvelles;

et, après ces vers, l'on pourrait continuer l'énumération du convoi funèbre de Voiture par ce passage de prose : « Trente amours coquets, qui ne ressentent jamais ce qu'ils témoignent, tenaient l'un la bigotère, l'autre le miroir, l'autre les pincettes, et enfin les autres les peigues d'écaille de tortue, les boîtes de poudre, les pommades, les essences, les huiles, les savonnettes, les pastilles et le reste des armes du grand Voiture... Vingt grands Cupidons portaient des bracelets, des cheveux, des rubans, des bavolets, car Voiture avait aimé depuis le sceptre jusqu'à la houlette. » Cette pièce de Sarasin, où perce l'amertume d'un rival qui voyait dans Voiture un vainqueur, ne m'empêche pas de persister dans la croyance que notre auteur a eu pour Julie de Rambouillet, je ne dis pas une passion ardente et pleine de persistance, mais un doux penchant qui se perpétuait au milieu de ses intrigues dans le monde, se conservant plus ou moins effacé, et reparaissant, par intervalles, dans ses continuelles prodigalités de cœur. Sans doute il faut admettre, comme tout le monde,

qu'il y avait là beaucoup de politesse, de galanterie et surtout d'affectation. Le côté ridicule des complimens recherchés ne peut échapper non plus à personne, par exemple cette réflexion à propos d'une promenade de Julie au bord de l'Océan : « Si la conformité doit faire naître l'affection, vous devez être en grande amitié avec la mer; car, quand je considère ses calmes, ses bonaces, ses tempêtes, ses courroux, ses bancs, ses écueils et ses rochers, les dommages et les utilités qu'elle apporte au monde, combien elle est admirable et incompréhensible, belle à ceux qui la voient, et terrible à ceux qui se mettent à sa merci, opiniâtre, indomptable, amère, fière et dépite, il me semble que vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau. » L'histoire du baiser pris sur le bras de Julie et des reproches qui suivirent cette familiarite (fort maladroite sans doute, parce qu'elle avait été aperçue), ne me persuade pas davantage. Voiture, j'en conviens, ne comprenait pas l'amour comme une passion isolée du monde, et empruntant d'elle-même sa couronne et son prix ; il n'abordait et ne pratiquait ce sentiment que par ce côté extérieur de politesse recherchée et d'urbanité exquise qu'il tient des rapports sociaux, et qui le rendent compatible avec les convenances. Mais pourtant il y avait dans cette recherche même et cette perfection outrée, que les romans de d'Urfé avaient mises à la mode, quelque chose d'achevé qui convenait mieux à une société cultivée et corrompue que la passion primitive avec ses allures ardentes et sans frein. L'amour de Voiture n'avait en soi qu'une grace civilisée et coquette; aussi il ne ressemblait en rien aux molles aspirations de Racine pour la Champmeslé, ou même à la liaison *sensible* de Saint-Lambert avec Mme d'Houdetot. Voiture devait aimer comme aima le chevalier de Grammont.

Son peu de sympathie, sa répugnance même pour le fidèle et patient amant, et plus tard pour l'époux de Mlle de Rambouillet, M. le duc de Montausier, confirment encore notre soupçon d'amour. Ce caractère désintéressé et intègre, dont tous les commentateurs, je ne sais pourquoi, ont voulu faire l'Alceste du *Misanthrope*, disparaissait pour lui sous ces façons dures, sous cette vertu hérissée dont parle Saint-Simon. Le caractère de grand seigneur inégal, chagrin et pédant, faiseur de vers prosaïques et sans élévation, comme il est dit au *Segraisiana*, eût été volontiers pardonné par Voiture au duc de Montausier, s'il ne lui eût été un ombrage auprès de Mlle de Rambouillet. Aussi dans *la Couronne de Julie*, dans ce magnifique manuscrit, que Montausier offrit à l'objet de ses vœux assidus, et que possède encore Mme la duchesse d'Uzès, les poètes contemporains mirent chacun des vers allégoriques sous le nom d'une fleur, et Voiture, qui prodiguait d'ordinaire tant de complimens à Julie d'Angennes, trouva seul prétexte de n'en point fournir. C'est que dans cette

affection, çà et là détournée par les intrigues amoureuses seulement positives, il y avait sans doute des reprises plus émouvantes et soutenues par des espérances, tantôt refoulées, tantôt persistantes, malgré l'obstacle; c'est que, dans cette lutte, le cœur de Voiture, délicat encore malgré l'affectation de galanterie, souffrait peut-être et se contraignait mal. Ne serait-ce pas aussi à Julie, au milieu de tant de fadeurs et de mensonges que s'adresseraient ces lignes mystérieuses et vraies des *Lettres amoureuses* de M. de Voiture : « Il est arrivé souvent, mademoiselle, qu'une de vos actions, un souris, un regard, une rougeur, dans une favorable rencontre, m'ont quelquefois fait imaginer que vous ne me haïssez pas; mais imaginer si faiblement que cela ne se peut appeler croyance, mais quelque chose de moindre que l'opinion, un soupçon, un doute, qui, nageant légèrement dessus mon esprit, y laissait une trace de lumière, et remplissait le reste de mon ame de contentement et de joie. » Doux entretiens dans les bosquets de Mme la princesse, de Mme de Lesdiguières ou de la duchesse de La Trémouille, soirées passées dans le cabinet bleu de l'hôtel de Rambouillet, au milieu des beaux-esprits et des discussions subtiles et sans cesse ranimées sur les questions de cœur, promenades au Cours avec Mlle de Gournay et tout le beau monde, parties de plaisir enjouées et polies, qui dira si l'amour vrai vous a embellis de son charme, s'il a ajouté le dernier prestige à vos enchantemens ?

Pendant les démêlés de Monsieur avec le roi, Voiture suivit tour à tour son protecteur en Lorraine, à Bruxelles, puis en France, quand ce prince pénétra à main armée dans le royaume. Du Languedoc, il fut envoyé en Espagne par son maître, pour solliciter des secours contre le roi. Si cette démarche ne réussit pas, elle lui fit du moins conquérir l'amitié du duc d'Olivarez, qui le retint auprès de lui. Le temps pour Voiture, à la cour de Madrid, se passait le plus agréablement du monde, entre des vers espagnols de sa façon, qu'on croyait de Lope de Vega, et les jolies Andalouses, éprises d'un Français charmant et réputé le héros du bel-esprit. Sous les auspices d'Olivarez, en 1633, il fit un voyage d'agrément dans le midi de l'Espagne, et jusque sur les côtes de Barbarie. C'est de cette dernière contrée qu'il écrivait à Mlle Paulet : « Quand je traiterai désormais avec vous, faites état que c'est de Turc à Maure. Il ne vous doit pas pourtant déplaire que l'on vous parle d'amour de si loin, et quand ce ne serait que par curiosité, vous devez être bien aise d'avoir des poulets de Barbarie. » Pendant tout son voyage en Espagne, Voiture correspondait ainsi avec les principaux personnages de l'hôtel de Rambouillet. Au milieu des graces recherchées et d'une afféterie musquée qui se regarde, comme en un miroir, *muguettant* et papillonnant, on peut distinguer, comme fort légèrement tournées, quelques-unes de ses lettres

d'alors à Puylaurens et surtout sa lettre à Chaudebonne sur l'Andalousie. A son retour, comme il ne pouvait traverser la France, il s'embarqua à Lisbonne et revint par l'Angleterre à Bruxelles, auprès de Gaston, qui lui donna, en récompense de ses services et par l'entremise de Madame, une brevet de trente mille livres. En 1635, le duc d'Orléans s'étant reconcilié avec le roi, Voiture rentra avec lui en France et ne tarda pas à gagner la protection de Richelieu, comme il eut plus tard celle de Mazarin. La Valette l'avait déjà recommandé au cardinal-ministre; mais la faveur fut pour lui au comble, quand il écrivit sa lettre à propos de la prise de Corbie sur les Espagnols, lettre éloquente, pleine de sagesse hardie, qui montre que si le monde et la galanterie lui en avaient laissé le temps, il eût pu devenir, à coup sûr, un prosateur sérieux et peut-être un politique distingué. Il y a souvent ainsi, au fond des destinées les plus légères et les plus traversées par la distraction et les plaisirs, des facultés puissantes qu'on n'eût pas devinées, et auxquelles, sous cette enveloppe enjouée et facile, il n'eût fallu que l'occasion pour s'accroître et dominer.

En 1636, Voiture fut envoyé par Louis XIII à Florence, pour annoncer l'accouchement de la reine au grand-duc. De là il se rendit à Rome, dans le but de régler avec le saint-siége un procès de la maison de Rambouillet. C'est sans doute aussi pendant ce voyage, qu'il fit à Turin une maladie qui réduisit le poids de son corps de cent quatre livres à cinquante-deux, ce que raconte gravement le père Daire, comme une chose très digne d'être conservée à la postérité. Au retour, ses succès, malgré la mort du cardinal de La Valette, furent plus brillans que jamais. Devenu sinon homme politique, au moins courtisan assidu et auquel on avait confiance, il suivit le roi à Grenoble, puis à Amiens. Son père, qui avait perdu un de ses enfans au service de Gustave-Adolphe, s'était sans doute retiré dans cette ville avec ses filles, car il adressait alors, selon Menage, aux belles dames qui à tout instant venaient en carosse visiter son fils, une apostrophe que je ne puis rapporter et qui montre que toutes ces aimables liaisons donnèrent des regrets de plusieurs sortes à M. de Voiture, et malgré leur platonisme, lui laissèrent quelquefois des traces plus positives. L'année suivante, il accompagna encore le roi dans le midi et revint ensuite à Paris, où sa fortune se montra plus éclatante encore. La mort de Louis XIII et de Richelieu n'interrompit pas cette faveur toujours croissante. Mazarin la continua, et Voiture devint maître-d'hôtel du roi et interprète des ambassadeurs chez la reine. Il eut en outre plusieurs pensions, et son ami d'enfance, le comte d'Avaux, devenu sur-intendant des finances, le nomma son premier commis, avec les appointemens de vingt mille livres et dispense de toute fonction. Aussi Voiture lui écrivait-il :

« Vous avez un étrange commis; il n'entend pas un mot de finance, et il ne va jamais à la direction, et à peine même s'avise-t-il en six mois d'écrire à son maître; mais en récompense il joue beau jeu, il fait des vers, il écrit de belles lettres, et fait quelquefois des combats aux flambeaux, à minuit. » Cette dernière phrase m'amène naturellement aux duels du commis si agréablement inexact de M. d'Avaux; car, pour parler avec Tallemant, les amours et les armes s'accordent assez bien, et comme l'Arioste nous raconterons *l'arme e l'amori* de Voiture. *Habet sua castra Cupido*. Il s'était déjà battu au collége avec un président, à Bruxelles avec un Espagnol, et une autre fois pour le jeu. On raconte aussi une mauvaise anecdote qui roule dans tous les *Ana*, et qui, selon nous, en a été tirée à tort. Voiture aurait rencontré, en un lieu écarté, un seigneur de la cour cherchant à se venger d'un trait malin dirigé contre lui par le poëte, et comme l'adversaire voulait mettre l'épée à la main, il l'aurait désarmé et fait rire en lui disant : « La partie n'est pas égale, vous êtes grand, je suis petit, vous êtes brave, je suis poltron; d'ailleurs vous me voulez tuer, hé bien! je me tiens pour mort. » Voiture n'était pas peureux; il vivait au temps de ces grands tireurs de rapière Cyrano de Bergerac et Scudéry; il avait été en Espagne, cette terre classique des cartels et des rencontres; sa réputation d'homme du monde, à laquelle il tenait tant, n'eût-elle pas été compromise par ce refus de croiser l'épée à l'occasion? Il avait trop d'esprit pour commettre une pareille maladresse. Son dernier duel aux flambeaux et dans les jardins de l'hôtel de Rambouillet avec l'intendant Chavaroche ne prouve pas en sa faveur, il est vrai, mais en un tout autre sens. Leur inimitié venait de loin; ce Chavaroche avait été d'abord amoureux de Julie, peut-être avec des avantages passagers sur Voiture, qui était *un stupide* lorsqu'il était vraiment épris. Comme il n'avait garde non plus (pour emprunter encore un trait à l'inépuisable Des Réaux) de laisser une femme sans lui faire la cour, surtout étant jeune et de qualité, Voiture en conta aussi à la jeune demoiselle de Rambouillet, presque au sortir de religion. Mais Chavaroche, là encore, était son rival et voyait avec peine qu'elle ne le faisait point soupirer avec autant de cruauté que sa sœur Mme de Montausier. A la première occasion de querelle, ils se battirent donc, et Voiture fut légèrement blessé. Nous savons que Chavaroche revint plus tard sur le compte de son adversaire, car il disait à Bonaventure d'Argonne, « que Voiture était plus agréable encore dans la conversation que dans ses lettres, et qu'il savait finement mêler le sérieux à l'enjoué, et passer d'une narration ou d'un conte à un autre, sans qu'on pût jamais s'ennuyer avec lui. » Le scandale que causa ce duel fit beaucoup de peine à Mme de Rambouillet et refroidit quelque peu ses relations avec Voiture. Une pareille rencontre était d'autant plus ridicule, qu'il

avait cinquante ans et des cheveux blancs en grand nombre, comme on le voit dans le passage de la lettre *à une inconnue* où il se décrit lui-même : « Ma taille est de deux ou trois doigts au-dessous de la médiocre ; j'ai la tête belle avec beaucoup de cheveux gris, les yeux doux, mais égarés, et le visage assez niais ; en récompense, je suis le meilleur garçon du monde. » Pour achever son portrait, Tallemant dit de lui, qu'on eût cru le voir se moquer des gens quand il parlait ; que lorsqu'il n'était point avec ses gens, il ne disait rien, et que c'était le plus coquet des humains. Sans doute il ne conservait pas cette grace en dansant, car Mlle de Bourbon lui reprochait souvent de se mettre en garde à chaque cadence.

Voiture laissa deux filles naturelles, dont l'une se maria et l'autre fut religieuse. C'est par cette dernière que nous est venu son portrait, qu'on dit si ressemblant. Pour le pouvoir garder dans sa cellule, elle l'avait fait habiller en saint Louis, parce que ses grands cheveux plats ressemblaient à ceux de ce roi. Si on cachait ainsi son image dans les couvens, ses vers et ses billets étaient dans les plus belles ruelles et même dans les oratoires parfumés. Au milieu de cette vie mondaine et répandue, tout aux plaisirs et à la politesse, y avait-il place encore pour les sentimens courageux et hardis ? La remarquable lettre sur la prise de Corbie, bien que fortement louangeuse pour Richelieu, et surtout le sonnet à Bassompierre, enfermé à la Bastille, en sembleraient la preuve. Je crois pourtant qu'il ne distinguait et n'admirait guère chez les puissans que la puissance même. Il loue le ministère peu honorable de Mazarin, comme il avait loué le gouvernement vigoureux de Richelieu ; la galanterie lui était une trop importante occupation, pour qu'il pût songer à la vraie grandeur. Cette grandeur lui échappait aussi en littérature, et si, d'un côté, il applaudissait à Bossuet prêchant, à douze ans, dans les salons de Mme de Rambouillet, de l'autre, il allait, au nom de son cercle, supplier Corneille, dans l'intérêt de son talent, de ne point laisser jouer une aussi détestable pièce que *Polyeucte*. La vie de Voiture se passait de la sorte en parties de plaisir avec les hautes dames, en visites et en aimables rapports avec tout le cercle des hôtels de Bourbon et de Rambouillet. Dans les premiers temps de son séjour en Espagne, il écrivait comme une chose extraordinaire et fort en dehors de ses habitudes : « J'ai passé huit mois sans parler à une femme, sans gronder, sans disputer, sans jouer, et ce qui est plus affreux, sans me chauffer une fois. » Sa passion pour le jeu était en effet effrénée. Allant un jour chez le coadjuteur pour être relevé d'un vœu qu'il avait fait de ne plus jouer, il rencontra un gentilhomme dans l'antichambre, et perdit tout d'abord 300 pistoles. Aussi, c'était pour lui plutôt un travail qu'un plaisir. Tallemant rapporte qu'il était toujours obligé de changer de chemise au sortir du jeu. Comme il

avait perdu une autre fois 1,400 louis chez Monsieur, Costar lui en prêta 200. Voiture en agissait de même avec ses amis. Il faisait passer de l'argent au marquis de Pisani, qu'il savait avoir perdu; et dans une circonstance semblable, il écrivait à Balzac en lui envoyant 400 écus : « Je confesse devoir à M. de Balzac 800 écus, pour le plaisir qu'il me fait de m'en emprunter 400. » Le procédé était aimable, et, au sein de cette existence dissipée, Balzac avait raison d'écrire, dans une lettre inédite rapportée par d'Olivet : « M. de Voiture et moi avons plus de cinquante ans, dont peut-être nous n'avons pas vécu un quart d'heure selon les règles de M. de Saint-Cyran. » J'imagine, en effet, que, si Balzac finit par se convertir et tomber dans l'ascétisme, il n'en fut pas de même de Voiture, et j'avoue avoir assez peu de confiance à une lettre manuscrite de Chapelain, citée par Pellisson, et où il est dit : « Pour écrire des épîtres licencieuses et lascives, M. de Voiture n'en est pas moins bon chrétien, et il a trouvé le moyen de vivre en même temps selon l'Évangile et selon son siècle, d'aller soigneusement à la messe le matin, par vraie dévotion, et de galantiser assiduement l'après-dînée, par une corruption d'esprit invétérée. » Cette réflexion est digne de l'auteur de *la Pucelle*. Quoi qu'il en soit de ces croyances religieuses, qui, avec son caractère, nous semblent avoir dû être un de ses moindres soucis, Voiture, comme nous l'avons dit, fut le type de la société polie, du monde corrompu et civilisé d'alors. Venu à une époque de transition, placé entre le grand mouvement intellectuel et désordonné du XVIe siècle et le magnifique développement littéraire du règne de Louis XIV, il nous semble remarquable en ce sens qu'il résume la valeur morale de toute la haute société et des beaux esprits sous Louis XIII, dans le côté le plus rare et le plus distingué, avec des qualités charmantes et pleines de séduction, mais sans grande valeur au fond et tout extérieures et de convention recherchée.

Aux yeux de Guy-Patin et de son cercle sceptique, Voiture n'était tout au plus qu'un homme d'esprit et de *bonnes lettres;* mais malgré le *phébus*, on préférait encore la force d'élocution de Balzac, et surtout la science qu'on lui supposait, bien que Lamothe Le Vayer ne pensât pas ainsi, comme on peut le voir dans l'*Hexameron rustique*. Pour le haut monde du commencement du XVIIe siècle, il chérissait Voiture, et c'est même le seul écrivain dont l'Académie française ait jamais porté le deuil. L'Académie montra, il est vrai, peu de rancune; car il n'allait guère aux séances, et on voit dans une épître de Boisrobert à Balzac que Voiture lisait plutôt ses vers dans les ruelles où les applaudissemens étaient sûrs, qu'à l'Académie, où la critique n'eût pas manqué de l'atteindre. Quant à l'école érudite, elle ne devait guère l'aimer, car il n'étudiait jamais et ne faisait de science que pour se moquer de Costar. Pourtant il avait

des prétentions à bien savoir le latin, et il fut aussi mortifié d'avoir fait un jour une faute devant un ambassadeur, que d'être une autre fois vivement poussé et moqué par des étudians, à une thèse du collége de Navarre. Ce n'est pas qu'il eût beaucoup d'orgueil littéraire ; nous savons même qu'il fallait bien de l'artifice et de la façon pour lui rendre les louanges agréables. On peut voir d'ailleurs au long quel caractère lui donne Mlle de Scudéry, au troisième volume du *Cyrus*, en la personne et sous l'allégorie de Callicrate. Somaize aussi, qui, dans son *Grand Dictionnaire historique des Précieuses*, le désigne sous le nom de Valère, en parle de la manière la plus aimable et la plus louangeuse.

Avec l'âge, ce caractère si épanoui et si délicatement coquet prit une teinte morose, et, dorénavant moins uniforme, eut des intervalles et des reprises. Voiture dès-lors, à cause de ses souffrances, se regardait comme la meilleure paraphrase du *Miserere*. Sa santé, affaiblie par les plaisirs, et de plus en plus mauvaise, le rendit même chagrin et maussade sur la fin. Costar est forcé d'en convenir dans ses lettres. Enfin, attaqué de la goutte et s'étant purgé mal à propos, il mourut le 27 mai 1648, dans sa maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, près de l'hôtel de Rambouillet, et il fut enterré à Saint-Eustache. — La rancune de Mlle Paulet le suivit au-delà de ce dernier terme, et à propos de quelques dames qui l'étaient venues voir en cet instant suprême, elle disait : « Il est mort comme le grand-seigneur, entre les bras de ses sultanes. »

Voiture a été jugé bien diversement comme écrivain. Sa poésie est assurément sans aucune inspiration et sans aucun sentiment lyrique. Aussi la critique ne peut admettre sa valeur littéraire qu'avec toutes les restrictions convenables, et encore ne doit-elle le louer qu'*a bocca secca*, comme disent les Italiens. Ce qu'il y a d'agréable pourtant à s'occuper de lui, malgré les inconvéniens d'une reconstruction qui est de pur agencement et qui ne touche guère aux questions d'art, c'est qu'en parlant d'un nom familier à tous, on a cependant pour sujet des œuvres entièrement oubliées. La poésie chez Voiture ne s'élève jamais au-delà de l'à-propos de société et du madrigal amoureux. Ici c'est la *plainte des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neufgermain;* là, ce sont des sonnets et des rondeaux à tous les yeux cruels, ou si on aime mieux, à tous les *astres* de l'hôtel de Rambouillet. En fait d'amour, non-seulement il s'éloigne de la grace exquise et si bien sentie de Catulle, ou des ardentes effusions de Properce ; mais il va même bien plus loin que la passion raffinée d'Ovide. Chez lui, le sentiment touche toujours à la recherche, l'urbanité à l'affectation ; jamais il ne se tient dans les justes limites d'un amour vrai, quoique poli par la culture. Dans son exagération continuelle, le cœur est incessamment vaincu par l'esprit. Il manque d'ail-

leurs, selon nous, à toute cette mauvaise école de Louis XIII une certaine manière simple, vive et exactement concise, de sentir et de procéder, manière que l'art, sous Louis XIV, n'eut peut-être pas à un aussi haut degré que l'antiquité, mais dont il racheta au moins l'absence par toutes les qualités éminentes de solidité, d'éclat, de beauté réfléchie, qui font les grands siècles littéraires. Voici pourtant quelques vers d'une pièce *aux Coquettes*, où Voiture, à certains endroits, se rapproche des deux ou trois élégies exquises qu'on trouve dans les fades élégies de Clément Marot :

.... Vous brûlez de la sorte et, sans savoir comment,
Vos plus chaudes amours ne durent qu'un moment;
Vous ne savez que c'est d'une flamme constante.
Toute chose vous plaît, et rien ne vous contente;
Et votre esprit, flottant entre cent passions,
A beaucoup de desseins et peu d'affections.
Plus léger que le vent qui porte les tempêtes,
Il change tous les jours de nouvelles conquêtes,
Et n'estimant jamais ce qu'il peut posséder,
Il gagne toute chose, et ne peut rien garder;
Car votre vaine humeur, après une victoire,
En méprise le fruit, et n'en veut que la gloire,
Et de tant d'amitiés faites diversement,
N'en aime que la fin et le commencement.
D'un amant qui vous vient vous aimez les approches,
D'un autre qui s'en va les cris et les reproches;
La nouveauté vous plaît, et ne se passe jour
Que vous ne fassiez naître ou mourir quelque amour.

Les vers de Voiture n'étaient pas toujours aussi joliment recherchés; les mauvaises plaisanteries, les concetti italiens et la détestable influence du Marini l'amenaient souvent aux pointes sans goût et quelquefois même aux sorties de mauvais ton. Ici il s'adresse *à une demoiselle qui avait les manches de sa chemise retroussées et sales*, et il lui dit :

..... Est-ce que, brûlant nuit et jour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour
En a fait une cheminée?...

Autre part, il s'adresse à une dame qui était tombée de carrosse en sa présence, et dont la chute n'avait eu d'autre conséquence que d'avoir dû la faire rougir. Ces vers, que je ne puis même citer, étaient, au dire de

Costar, chantés dans le grand monde, et pas une femme de son temps ne refusait de les réciter à l'occasion. On peut en induire combien il s'était conservé, au milieu de ces mœurs cultivées, de traditions de l'âge précédent, et combien, malgré l'urbanité, on était encore près de ce XVIe siècle si positif en amour, et où le *Pantagruel* et les *Contes* de la reine de Navarre se voyaient publiquement sur toutes les toilettes de femme. C'est que, si poli et si factice de quintessence que soit un petit monde de convention, on est toujours de son temps. Ainsi Louis XIV lui-même, Louis XIV, le majestueux roi de Versailles et du grand siècle, recevait des ambassadeurs, je crois (pour des grands seigneurs, c'est tout simple), en des situations où l'on a toujours coutume d'être seul.

Malgré les frivoles et plus que frivoles sorties qu'il se permettait, on trouve çà et là d'aimables morceaux dans les poésies de Voiture. Son épître à M. le Prince au retour d'Allemagne est pleine d'esprit et de bon goût. Mais ses plus jolis vers peut-être n'ont pas été insérés dans ses œuvres. On les trouve dans les mémoires de Mme de Motteville, et M. de Monmerqué les a découverts plus complets encore aux manuscrits de Conrart à l'Arsenal. Ils sont adressés à la reine Anne, à la femme spirituelle que Buckingham poursuivit de sa folle passion. Cette princesse se promenait à Ruel dans les jardins; ayant aperçu Voiture qui s'avançait rêveur, elle lui demanda à quoi il pensait. Quelques instans après, le poète lui porta des stances où on lisait :

. . . . Je pensais que la destinée,
Après tant d'injustes malheurs,
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclats et d'honneurs,
Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsque vous étiez autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse,
La rime le veut toutefois....

. . . . Je pensais (nous autres poètes,
Nous pensons extravagamment)
Ce que dans l'humeur où vous êtes,
Vous feriez si dans ce moment,
Vous avisiez, en cette place,
Venir le duc de Buckingham,
Et lequel serait en disgrace
De lui ou du père Vincent....

La plaisanterie était familière; la reine ne s'en offensa point et trouva

même les vers si jolis, qu'elle les garda long-temps dans son boudoir. Mme de Motteville ajoute à cette occasion : « Cet homme avait de l'esprit, et, par l'agrément de sa conversation, il était l'amusement des belles ruelles et des dames qui font profession de recevoir bonne compagnie. »

Les lettres de Voiture ont long-temps passé pour le modèle du genre. Mazarin amoureux de la reine ne trouve pas de plus agréable compliment à lui faire que celui-ci : « Mon grand soulagement est de lire tous les jours réglement les lettres de quelqu'un que vous connaissez. Elles sont à mon avis plus belles que celles de Voiture. » Cette correspondance fit en effet les délices de toute une génération. Une lettre de Voiture était de son temps un évènement de salon, un bonheur qu'on enviait; il y avait dans chacune de ses lignes de quoi défrayer, pendant toute une soirée, la conversation d'un cercle de beaux esprits. Beaucoup de biographes ont répété que le moindre billet lui coûtait huit jours à rédiger ; mais les dates rapprochées, le bon sens et son caractère même, démentent cette trompeuse assertion, qui s'applique plus raisonnablement à Balzac. Voiture, j'en suis presque assuré, ne disait pas avec l'abbé de La Chambre, que les ratures sont des mouches qui siéent bien aux muses. Il y a là trop d'aisance, d'esprit, de facilité prodigue, tout y coule avec trop d'abondance, *medio de fonte leporum*, pour croire à tant d'aridité dans le procédé, à tant de souffrances dans l'enfantement. Balzac dit quelque part, comme le remarque le père Bouhours : « J'avoue que j'écris de la même sorte qu'on bâtit les temples et les palais, et que je tire quelquefois les choses de loin, comme il faut faire deux mille lieues pour amener en Espagne les trésors d'Amérique. » Le même reproche peut être adressé à Voiture, mais à un moindre degré; car Balzac se porte toujours au sublime, Voiture toujours au délicat et à la *belle raillerie*, comme on disait de son temps.

On a souvent écrit que Balzac avait constitué la prose, et qu'il en était le Malherbe. Cet essai ne touche pas assez aux questions d'art et de style, pour qu'on puisse aborder ici un sujet qui sera plus opportun d'ailleurs dans l'étude spéciale de cet écrivain, auquel remonte, ainsi qu'à Du Vair, la prose noble, régulière, harmonieuse, uniforme en son développement cadencé, celle qu'on retrouve dans Massillon et dans Buffon. Mais, sans vouloir établir de généalogie littéraire, il semble que la prose libre, personnelle, sans arrêt régulier, et laissant au génie ses allures propres, celle qui a constitué le style de Saint-Simon, de La Bruyère, aussi bien que la manière vive et dégagée de Voltaire, ne remonte pas plus à Balzac qu'à Voiture. La phrase plus courte et plus preste de Voiture, sa manière vive, sémillante, gentille, familière, sa recherche même, semblent plutôt avoir préludé au côté joli et affecté du XVIIIe siècle. Fontenelle et

Mlle de Launay étaient quelque peu de sa famille, et, malgré le progrès, ne l'eussent peut-être point renié.

Dans Voiture, la forme prédomine moins que dans Balzac; c'est plutôt sa pensée qui est recherchée que son style; Balzac, voulant toujours s'élever, tombe dans l'ennuyeux et le boursouflé; Voiture, voulant toujours plaire et faire le joli, arrive à l'affecté et au minutieux. Cependant l'auteur d'*Alcidalis* est quelquefois naturel, et, comme dit M. Rœderer, il se met au supplice de la simplicité. Sans vouloir appeler en rien d'un jugement définitif et fort raisonnable au fond, j'avoue que l'aversion de la critique du XVIIIe siècle pour Voiture me paraît (relativement au moins) plutôt dégoûtée que délicate, plutôt chagrine que judicieuse. Avec sa haute raison et son tact supérieur, La Bruyère l'a parfaitement jugé ainsi que Sarasin, quand il a dit au chapitre *de la mode*: « Ils étaient nés pour leur siècle, et ils ont paru en un temps où il semble qu'ils fussent attendus; s'ils étaient moins pressés de venir, ils arrivaient trop tard, et j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors. Les conversations légères, les cercles, les fines plaisanteries, les lettres enjouées et familières, les petites parties où l'on était admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu, et qu'on ne dise point qu'ils les feraient revivre; ce que je puis faire en faveur de leur esprit, c'est de dire que peut-être ils excelleraient en un autre genre: mais les femmes sont de nos jours ou coquettes, ou dévotes, ou joueuses, ou ambitieuses, quelques-unes, tout cela à la fois; le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place et la défendent contre les gens d'esprit. » Cette appréciation était trop fine pour ne pas être rappelée ici; d'ailleurs est-on jamais trop long quand on cite La Bruyère?

Ainsi avec des facultés capables de mieux entreprendre, Voiture n'est arrivé qu'à être un prétentieux écrivain. Pour user d'une mauvaise comparaison qui est familière aux poètes de son époque, il s'est servi de son talent, comme Philoctète tuant des oiseaux avec les flèches destinées au siége de Troie. Mais il faut au moins lui rendre cette justice qu'il s'appréciait à sa valeur et seulement comme un homme de mode et de succès, puisque, notez bien ceci, il n'a rien publié de son vivant. Aussi quelque temps avant sa mort, causant de ses lettres et de ses poésies avec la marquise de Rambouillet, il lui disait: « Vous verrez qu'il y aura un jour d'assez sottes gens pour aller chercher çà et là ce que j'ai fait et après l'imprimer; cela me fait venir l'envie de le corriger. » La mort ne lui laissa pas le temps d'exécuter ce dernier projet. Aussi ses productions nous sont-elles parvenues niaisement mutilées par son neveu Puchesne, sans ordre, sans dates sûres, avec toutes les allusions perdues, avec des plaisanteries qui nous paraissent lourdes, faute d'explication, et surtout

avec le dégoût que cause le récit des petits évènemens de la vie intérieure d'une génération morte, redits à une autre génération qui a aussi ses ennuis et ses plaisirs, mais qui n'a que faire des ennuis et des plaisirs du passé. Si l'oubli est le résultat nécessaire d'une vie si peu consacrée à l'art et si livrée au succès du moment et aux plaisirs, à plus forte raison ne doit-on pas se souvenir des querelles qui en ont été la conséquence. Il est pourtant impossible, en histoire littéraire, de séparer Costar et Girac du nom de Voiture.

Costar était le fils d'un chapelier de Paris où il était né en 1603. Comme il avait un caractère bassement flatteur, et que c'était un de ces gens toujours en courbettes et en salutations, qui n'ont jamais prononcé le mot *non* de leur vie, Dalibrai disait de lui, en faisant allusion à sa naissance obscure : « Il est fort poli et a toujours le chapeau à la main; il tient cela de monsieur son père.» Ce pitoyable et vaniteux écrivain avait été d'abord maître d'études de collége. Entré dans les ordres et connu par quelques succès de prédication, il devint précepteur des fils de M. de Lavardin, puis obtint au Mans de gros bénéfices et y fut même archidiacre. Gourmand et adonné à la galanterie, plein de vices de bas étage, Costar, malgré la goutte qu'il avait régulièrement trois fois par an, était toujours élégant et coquet, ce qui faisait dire à Mme de Montausier : « C'est le galant le plus pédant et le pédant le plus galant qu'il y ait au monde. » Il était si bien connu pour un type de ce genre, que, dans le voyage de Chapelle et de Bachaumont, les précieuses de Montpellier disent : « M. Costar n'était point pédant. » On voit donc qu'il en prenait à son loisir et qu'il avait tous les vices des abbés illustres de son temps, tels que Mazarin ou Retz, sans posséder aucune de leurs qualités éminentes, s'en tenant, comme il le dit, « à pratiquer à son aise la belle philosophie de M. de Gassendi, bien prise et bien entendue. » Sous le rapport littéraire, quoiqu'il y ait assez d'esprit dans son fait et même d'adresse bien ménagée, c'est un fort ridicule écrivain. L'érudition continuelle qu'il étale se fabriquait à l'aide des lieux communs et des extraits qu'il se faisait lire et qu'il dictait ensuite à son secrétaire auquel il laissa tout, à un méchant ivrogne nommé Pauquet. C'est ce que Montaigne appelle spirituellement une *mémoire de papier*. — Costar avait beaucoup connu Voiture, qui se moquait de lui sans qu'il s'en aperçût et qui lui écrivait de jolis billets. Par une mauvaise foi qu'on ne sait comment qualifier, Costar, après avoir publié ses *Entretiens*, mit au jour un recueil de *Lettres* où il inséra ses missives à Voiture, avec des réponses faites la plupart par lui, sous le nom de Voiture même. Ce n'était pas encore assez pour ce misérable écrivain de recomposer une lettre vingt ans après l'avoir écrite et de convertir un *poulet* en une dissertation hérissée de latin et de grec; il fallait

qu'il devint faussaire. — Après la mort de Voiture, cet homme, vain de caractère, faible avec les étrangers, violent avec ses domestiques, ce bel esprit en habit court, aux yeux rouges et miopes, au visage usé, que Mme de Rambouillet n'avait jamais voulu recevoir, ce pédant auquel il échappait de *grandes grotesques*, quoiqu'il fût toujours sur le bien-dire, cet écrivain avide et sans conscience, qui s'était commencé une réputation par des diatribes contre Chapelain et Godeau, et qui en demandait ensuite pardon à genoux à Chapelain, comme d'une erreur de jeunesse commise à trente-huit ans, Costar enfin trouva bientôt l'occasion de débuter en littérature.

Il est dit au *Segraisiana* que Balzac mourut du chagrin que lui causa la réputation des *Lettres* de Voiture et de la *Défense* de Costar. Il fallait être bien malade pour en mourir. Voici, au reste, à quelle occasion parut cette *Défense :* Balzac s'était fait adresser, par un conseiller au présidial d'Angoulême, nommé Girac, une lettre latine où les ouvrages de Voiture étaient sévèrement jugés. Il courut des copies de cette lettre. Costar, qui était lié avec Balzac, parla en riant de la réfuter, et Balzac, qui espérait pour sa vanité excessive une bonne part d'éloges, entra assez dans cette idée. Mais quand la *Défense de Voiture*, qui lui était dédiée, se trouva publiée, il se repentit d'y avoir poussé Costar; car, il en faut convenir, il y avait assez d'adresse, de méchanceté, d'esprit et même d'agréable érudition pédante dans ce libelle, qui ne pouvait venir que d'un homme cultivé et ayant quelque peu vu le monde. Cette publication fut bientôt le sujet de toutes les conversations et obtint un très grand succès, si bien que le cardinal Mazarin fit écrire à Costar par Colbert, qu'il lui donnait une pension de cinq cents écus, et le chargeait de lui dresser une liste des personnes de lettres. Costar ne manqua pas de suivre assiduement ce vent de fortune, et outre ses dix mille livres de rente, il finit par faire porter sa pension à 1200 écus, et par être chargé de répondre aux *Mazarinades*, comme Gabriel Naudé dans son *Mascurat*.

La *Défense de Voiture*, bien que mordante, était agréable et polie; Costar y exaltait adroitement son ancien ami, en s'autorisant, pour le justifier des attaques de Girac, d'exemples empruntés à Balzac même, auquel il disait : « Il est vrai que M. de Voiture n'écrit pas de votre manière, qu'il ne parle pas Balzac... Ces violentes figures qui, dans vos ouvrages, ravissent les esprits, les transportent, les entraînent, les saisissent d'admiration, ne se remarquent point dans les siens. On n'y voit pas la grandeur, la majesté, la magnificence, la pompe de votre style; cette rapidité impétueuse semblable aux torrens, aux orages et aux tempêtes, qu'Homère donne à son Ulysse; cette vive splendeur dont nous serions éblouis, si vous ne tempériez ses rayons pour les rendre plus sup-

portables, et pour les accommoder à la faiblesse de nos yeux; enfin cette beauté de diction mâle et vigoureuse, ce choix et cet arrangement des mots, cette cadence si juste, ces sons si harmonieux et si mesurés, avec lesquels vous avez fait d'une langue moderne faible, pauvre, timide, honteuse, une langue vive, riche, forte, courageuse et entreprenante, qui ne cède pas même à la grecque ni à la romaine.» Le malheureux! il appelle un idiome timide et honteux la langue de Rabelais et de Montaigne, cette langue admirable, qui, transformée et pour ainsi dire condensée, allait se montrer moins pittoresque et moins flottante sans doute, mais exacte, pure et achevée sous la plume de Pascal et de Descartes! De pareils éloges ne suffirent pas à Balzac. La facilité, l'aisance et le naturel de Voiture étaient trop loués à ses dépens. Aussi il y eut rupture. Girac à son tour était agréablement moqué : « Infailliblement, disait Costar, on lui aura fait lire ces galanteries à quelque heure de ce précieux temps qu'il avait destiné à un scholiaste de Lycophron ou peut-être même à un Rabbi Nepthalin. » Girac, honnête magistrat de province, mais écrivain lourd, irritable et pédant, se sentit piqué, et ne pouvant contenir son ardeur plus jeune, publia bientôt une *Réponse*. Il y louait quelque peu Costar de son esprit *beau, abondant et facile;* mais à part ces formules de convenance, Costar était fort maltraité. La querelle dégénéra bientôt en pures personnalités; Balzac était mort, et dans les pamphlets suivans il ne fut presque plus question de Voiture. Costar pourtant se retirait toujours derrière ce nom pour tâcher, comme dit Montaigne, de se faire donner des *nazardes* sur le nez de son ami. Écumant de rage, et pour accabler son adversaire, l'archidiacre du Mans publia coup sur coup deux énormes in-quarto, d'abord la *Suite à la Défense*, puis l'*Apologie*, où il accablait Girac d'injures, d'érudition et de sarcasmes. Girac était trop fougueux pour se contenir après une pareille attaque. Costar fit en vain mille démarches pour empêcher sa *Réplique* de paraître. Appuyée sans doute par le duc de Montausier à qui elle était dédiée, elle finit par voir le jour. Le style de ce pamphlet rappelle celui de Scaliger, lorsque, dans ses livres, il traitait Erasme de triple parricide, d'ivrogne, de Busiris, ou celui de Crutius, quand il donnait à Frischlin les noms d'hébété, de porc et de sanglier. L'ami de Balzac n'est guère plus poli. D'abord il cite avec triomphe une lettre galante de l'archidiacre à une religieuse. Bien que je veuille glisser au plus vite sur cette dégoûtante querelle, je demanderai la permission d'insérer une ou deux phrases de cette missive, qui donne la mesure de ce pitoyable écrivain : « au lieu, dit-il, de secourir un malade, vous êtes venu ce matin l'empoisonner avec des paroles plus sucrées que le sucre et plus fleuries que les fleurs... O douce inhumaine! que de soupirs mon cœur soupire!

celui qui en ferait le nombre pourrait bien compter les feuilles des bois et tous les sablons qui sont au bord de la mer. Mais il n'y a que l'amour qui sache une si belle arithmétique... » Autre part, Girac renvoie Costar aux chardons d'Arcadie, et l'appelle « un parasite des livres, un écornifleur des bonnes tables, un vieux barbon, un sale vilain perdu de goutte, capable de faire la leçon aux satyres et à Silène, etc.... » et des in-quarto entiers sont sur ce ton ; le lieutenant civil fut obligé d'intervenir entre ces deux grossiers personnages qui, après une dispute digne des halles, étaient encore prêts à aboyer et à se mordre. Ainsi les funérailles de l'homme le plus poli furent célébrées par des cuistres en colère. Passe encore, quand ce n'était que Sarasin, le spirituel émule; mais Costar, mais Girac ! Ce fut le commencement de cette longue injure qui n'a cessé de peser sur la mémoire d'un esprit charmant et gâté, mémoire qu'on n'a eu nul dessein de relever ici, mais qu'on a seulement tâché d'éclaircir.

Je crains bien de trop insister sur tous ces détails oubliés, et il me vient, je tiens à le dire, quelques scrupules d'avoir pris tant de pages pour un sujet aussi frivole. Peut-être pourtant, au milieu de ces fades galanteries et de ces mœurs lâches et corrompues, y a-t-il quelque enseignement à retirer, pour les jeunes poètes de notre temps, de la biographie d'un homme ainsi placé à une époque intermédiaire, et regardé comme le premier des écrivains de son temps. Souvenons-nous, à sa décharge, qu'il a eu le tact de ne rien faire imprimer de son vivant. Cependant, avec plus de suite et de persévérance, l'esprit prodigue et délié de Voiture eût rendu d'éminens services à la langue. Bien que tout chez lui fût exagéré, surtout en fait de sentimens, il était plus ouvert que son éloquent rival aux influences du cœur et à la sensibilité vraie; car Balzac, au goût de Richelieu lui-même (comme il est dit dans l'*Hexameron rustique*), « n'écrivait point pour l'ame, mais seulement pour les oreilles, *nugas canoras*. » Si on ne trouve pas dans Voiture, comme chez lui, cette pompe continue et cette noblesse de style, ce cortége de mots sonores et d'épithètes harmonieuses, il est du moins le père de la phrase délicate, coquette, de l'esprit fin, souple et malicieusement enjoué. De plus, et sans qu'on lui en ait su gré, il a, avec tout son cercle, contribué à créer en France cet art exquis de la conversation française qui, corrigé et simplifié, fit le charme du XVIIIe siècle, et qui est comme un des apanages perdus de la littérature du passé.

CH. LABITTE.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

PAYSAGES DANOIS.

Le printemps vient tard à Copenhague, et quand il daigne montrer le bout de son aile, Dieu sait que ce n'est pas sans s'être fait long-temps prier. Dès le mois de mars, les poètes le chantent pour l'attendrir; les jeunes filles, qui se souviennent des joies de l'année précédente, le réclament pour recommencer leurs promenades rêveuses dans le bois, et les marchands de l'*OEstergada* le réclament plus haut encore que les jeunes filles, car il y va du sort des écharpes de gaze et des nouvelles robes qu'ils ont fait venir de Paris. Mais le printemps marche à petites journées comme un grand seigneur. Il s'arrête en France, en Allemagne, partout où une belle plaine lui sourit, où un caprice le retient, et les deux messagers qui le précèdent, l'hirondelle et la fauvette, l'annoncent sur les bords de la mer Baltique, trois semaines avant qu'il ait passé l'Elbe. Enfin un beau jour, la nouvelle se répand par la ville que le ciel est tout-à-fait bleu, que le coucou a chanté et que les arbres du parc commencent à reverdir. Alors toutes les voitures de louage sont mises en réquisition, et toutes les familles s'en vont saluer, hors des remparts, le dieu chéri qui vient les visiter. En France, nous sommes des ingrats, nous accueillons le printemps comme s'il ne faisait que son devoir en venant à nous. Mais dans le Nord on le divinise et on l'encense. En Allemagne, on célèbre, au mois de mai, la fête des roses. Ce jour-là, toute la maison est rose, la table est couverte de couronnes de roses; les femmes portent des bouquets de roses, et les hommes chantent comme Anacréon la rose et le printemps. En Danemark, il n'est question, pendant un grand mois, que de l'apparition du printemps. La politique a tort, si dans ce moment-là elle enfante quelque grave nouvelle. Nulle discussion de tribune, nul fait militaire ne

peut contrebalancer l'effet d'un rameau d'arbre qui se couvre de feuilles, à Frederiksberg, et d'une petite fleur qui éclot sous une fenêtre. Le mot de printemps est le seul mot qu'il soit décemment permis d'apporter avec soi dans le monde. On peut oublier le reste de la langue, pourvu qu'on puisse dire en entrant dans un salon : Comment vous portez-vous? et : Voici le printemps. Dans ces jours de joie tout est en mouvement autour de la ville. Les jeunes fiancés s'en vont dans la forêt cueillir la primevère et parler de leurs espérances; les bons bourgeois traversent les faubourgs pour avoir le plaisir de fumer leur pipe au milieu de la belle nature. Les marchands d'eau-de-vie et de saumon fumé s'asseoient à l'entrée du parc; les danseurs de corde dressent leur tente sur la pelouse de Charlottenbund, l'hôte de Klampenberg range ses tables au bord de la colline qui domine la mer, et l'hôte de Bellevue qui le regarde d'un œil jaloux fait ratisser les allées de son jardin et menace de changer la forme de ses ifs, qui depuis vingt ans ont été symétriquement taillés en forme de tours ou de pains de sucre.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que du jour où l'on ne voit plus de neige sur la terre et plus de brouillard d'hiver au ciel, les habitans de Copenhague se figurent qu'il fait une chaleur insupportable et rêvent le repos et les frais asiles de la campagne. Alors tout homme qui a un coin de terre à une distance raisonnable de la ville, fait ses préparatifs. Toutes les portes de la science et de l'aristocratie se ferment; la justice elle-même émigre, et les professeurs et les juges ne reviennent que deux ou trois fois par semaine, faire leurs leçons, tenir leurs séances. La terre commence à peine à reprendre un peu de vie, mais les arbres frissonnent au vent du nord et les pauvres plantes qui essaient d'éclore ont froid; on court au soleil pour se réchauffer, on clot hermétiquement les fenêtres de la maison de campagne, et l'on se tapit au coin du poêle comme au mois de janvier: mais n'importe; c'est la belle saison de l'année, c'est le printemps, et il ne serait pas permis de rester en ville, quand l'almanach démontre qu'on entre dans la canicule.

A cette époque de migration générale, j'ai suivi le torrent et je suis allé chercher le soleil danois aux bords du Sund, au lac d'Esrum.

Nulle part peut-être on ne voit de forêts de hêtres aussi belles et aussi majestueuses qu'en Danemark; nulle part elles n'ont un feuillage si frais et si tendre. Quand on voyage dans la Séelande, on rencontre souvent ce paysage : une plaine où paissent les génisses, où le moulin à vent tourne ses larges ailes; un bois profond sillonné par quelques avenues irrégulières, mystérieux et attrayant, couvert en certains endroits de grandes ombres, et plus loin traversé par des flots de lumière qui inondent le feuillage. On y entre avec une sorte de saisissement indéfinissable; on y respire un repos que l'on n'a jamais senti dans le monde, et en même

temps on y sent venir cette douce et vague tristesse que les Danois appellent *veemod*. Là, il y a de la poésie; là toutes les cordes intérieures de l'ame s'ébranlent sous une main invisible et vibrent harmonieusement. Là on veut croire, on veut aimer. Là on subit je ne sais quelle force d'attraction et quel pressentiment infini. Toute la nature semble prête à nous dévoiler ses secrets, et l'oreille écoute et l'esprit attend. Au pied du bois est le lac où le bouvreuil vient boire, où les rameaux d'arbres se mirent avec les rayons du soleil couchant, et près de là on aperçoit l'habitation champêtre qui élève timidement son toit de chaume au-dessus de la haie d'aubépines, et l'église en briques bâtie sur le modèle des anciennes églises anglo-saxonnes, avec sa tour carrée massive, et son clocher taillé au sommet comme un escalier, image sans doute de l'escalier mystique par lequel la pensée devait s'élever de terre et monter au ciel. Je n'ai jamais vu le Westmoreland, mais il me semble que les lacs au bord desquels Wordsworth, Wilson, Southey, se sont choisi leur retraite, doivent ressembler aux lacs de Danemark.

La route d'Elseneur passe entre l'une des plus belles forêts de la Séelande et la mer. Souvent ici le ciel est sombre, et toute cette terre riante et animée s'épanouit sous ce ciel comme un visage de jeune fille sous un voile de deuil. Du côté de la forêt on aperçoit d'élégantes maisons de campagne, des allées de jardins couronnées de fleurs. Du côté de la mer, on ne voit que le rivage nu, les filets du pêcheur étendus sur des pieux, et sa maison posée au bord de la grève comme une barque qu'on a tirée de l'eau. Sur ce sable que la marée baigne soir et matin, on ne trouve qu'une seule fleur, le myosotis, la fleur du souvenir. On dirait qu'elle est née là pour rappeler au voyageur qui aborde sur cette côte lointaine le souvenir de la terre natale qu'il a laissée derrière lui et des amis auxquels il a dit adieu.

Elseneur est le caravansérail de la marine. On y aborde de tous les côtés, on y parle toutes les langues. Du matin au soir, les pavillons du nord et du midi flottent sur le Sund. Les matelots étrangers descendent à terre, se croisent dans les rues. Toutes les auberges d'Elseneur sont là qui leur sourient, tous les marchands les attendent, et chacun ici travaille pour la marine et s'endort avec des rêves de marine.

A l'extrémité de la ville est bâti le *Kroneborg*. La pointe de terre sur laquelle s'élève ce château s'appelait autrefois l'*OErekrog* (le coin de l'oreille). C'était l'oreille du Danemark ouverte à tous les bruits et à toutes les nouvelles de mer. Le Kroneborg est un édifice d'une architecture imposante. Il est entouré de trois remparts, peuplé de soldats, muni de canon, comme une forteresse qui a une mission difficile à remplir, celle de faire solder un péage. Tous les bâtimens passent au pied de ce château et doivent payer un tribut à cette citadelle maritime qui les pro-

tége, à ce fanal qui les éclaire. Il est des jours où il en vient par centaines, et chaque année ce nombre augmente.

En 1769, on en compta	7,378.
En 1836,	11,916.

Mais, dans cet espace de temps, tous les peuples n'ont pas suivi la même progression. Il en est qui se sont dirigés d'un autre côté, ou dont les relations commerciales ont diminué. C'est ainsi, par exemple, que la Suède envoya sur le Sund,

	Bâtimens.		Bâtimens.
En 1769,	1,149,	et en 1836,	964.
La Hollande «	2,508,	«	665.

L'Angleterre au contraire, avait sur le Sund,

En 1769,	1,840,	et en 1836,	3,188.
La France, en 1769,	13,	et en 1836,	105.
La Prusse, en 1769,	296,	et en 1836,	2,386.

Du haut d'une des tours de Kroneborg, l'œil plonge sur un des plus beaux panoramas qui existent. D'un côté, dans le lointain, on aperçoit, comme une ligne bleuâtre, les murs de Copenhague; de l'autre, les montagnes de Kullan; en face du château, la côte suédoise, aride et sèche; la ville de Helsingborg, dont les toits rouges étincellent au soleil, et la mer, la mer verte comme une prairie sur les bords, noire et profonde au milieu; la mer, resserrée au pied de la forteresse comme un défilé, ouverte des deux côtés comme une plaine immense. Ici le Sund et là le Categat, et les vaisseaux qui abordent ou lèvent l'ancre fendent les vagues, passent et se succèdent sans interruption. Au milieu de ces vaisseaux qui naviguaient sous le vent et s'en venaient à la suite l'un de l'autre, rangés sur une ligne comme une légion de soldats, on me montra de loin deux bâtimens français. Je ne connaissais ni leur nom, ni le nom de celui qui les envoyait sur les rives du nord. Mais ils venaient de France; ils portaient au-dessus de leur mât le pavillon de notre pays. Je les regardais avec émotion, et je les suivais des yeux.

On dit que ces montagnes de Kullan, qui s'élèvent de l'autre côté du Sund, étaient jadis les dernières limites du monde connu, les colonnes d'Hercule. Depuis ce temps, le monde s'est agrandi. Les pêcheurs avec leurs barques ont été plus loin que le dieu avec sa peau de lion. Les hommes ont franchi les barrières que l'ignorance leur avait imposées. Leur ambition s'est accrue avec leurs conquêtes, et ils ne savent où s'arrêtera leur *nec plus ultra*. Autrefois, en voguant au pied de ces montagnes, les navigateurs offraient un holocauste à Hercule. Aujourd'hui, les matelots qui y passent pour la première fois doivent subir le

baptême maritime et payer une amende. La fête naïve des matelots a succédé à l'appareil pompeux de l'holocauste, et la libation joyeuse a remplacé le sacrifice de sang.

En face de Kullan, on aperçoit une colline couverte de verdure qu'on appelle la colline d'Odin. C'est là, dit-on, que le dieu scandinave a été enterré. Mais on n'y voit que le tombeau du conseiller d'état Schimmelmann, qui était un homme fort paisible, très peu soucieux, je crois, de monter au Valhalla et de boire le *miœd* avec les valkyries. Cependant une enceinte d'arbres protége l'endroit où les restes du dieu suprême ont été déposés; une source d'eau limpide y coule avec un doux murmure. Les jeunes filles des environs qui connaissent leur mythologie disent que c'est la vraie source de la sagesse, la source de Mimer, pour laquelle Odin sacrifia un de ses yeux. Dans les beaux jours d'été, elles y viennent boire, et par hasard les jeunes hommes y viennent aussi, et la source de Mimer entend de charmantes confidences. Si ce n'est pas la source de la sagesse, c'est au moins un philtre d'amour qui est la cause de beaucoup de mariages dans le pays.

Ceux qui aiment la poésie ne s'éloigneront pas d'Elseneur sans visiter une autre colline consacrée aussi par une tombe. Au-dessus d'un des plus rians châteaux de la Séelande, au-dessus du *Marienlyot*, on entre par une avenue étroite dans un bois de hêtres, qui, d'un côté, s'ouvre sur la mer, et de l'autre sur une grande plaine. Là on aperçoit trois rocs informes, posés l'un sur l'autre, et autour de ce monument grossier quatre pierres carrées, où les voyageurs viennent s'asseoir. C'est là que repose l'ombre mélancolique de Hamlet. Si, comme le disent quelques incrédules, cette tradition du peuple est fausse, aucun lieu cependant ne pouvait être mieux choisi pour lui donner un caractère de vraisemblance. Ce bois est sombre comme la pensée de deuil qui régnait dans le cœur de Hamlet. On n'y trouve qu'une lumière incertaine; on n'y entend que le souffle de la brise dans le feuillage ou le mugissement de la tempête sur les vagues. Près de là est la demeure élégante, la demeure royale, où le monde chante, danse, s'étourdit, tandis que l'ame de Hamlet dort dans sa solitude. Je me suis assis là un soir, et il me semblait que Shakspeare y était venu aussi, tant il avait su se rendre l'interprète fidèle de cette poésie du Nord. Je me suis penché sur cette pierre froide comme pour demander à Hamlet s'il avait trouvé le dernier mot de l'énigme qu'il voulait résoudre, et j'ai cueilli en m'en allant une des fleurs pâles qui croissent autour de son tombeau. Ophélia aurait pu la mettre dans sa couronne.

X. MARMIER.

Stockholm, 17 juin.

BULLETIN.

Le ministère est arrivé à la fin de cette session, beaucoup plus fort qu'il n'était à son avénement. L'amnistie, le mariage du prince royal, toutes les mesures d'un ordre inférieur qui sont venues s'ajouter à ces deux grands actes, comme des conséquences naturelles, l'ont établi dans une bonne position que tout le monde, aujourd'hui, est obligé de reconnaître. Beaucoup de forces isolées, beaucoup d'individualités parlementaires ou autres, qui lui étaient hostiles, commencent à lui croire quelque avenir ou se comportent du moins comme si elles avaient tout-à-fait cette croyance; elles cherchent à se rallier, et nous concevons qu'il n'y a pas d'acte de foi qu'un ministère trouve plus agréable à recevoir de la part de ses adversaires.

Sans doute le ministère a de l'avenir, s'il sait prendre les moyens de l'assurer, et s'il veut surtout choisir les meilleurs et les plus sûrs, au lieu d'accepter tous ceux qui s'offrent à lui. C'est chose flatteuse sans doute pour des ministres, quels qu'ils soient, à plus forte raison pour des ministres qui n'avaient pas été accueillis tout d'abord par les présages les plus rassurans, de compter désormais pour amis ceux qui étaient leurs ennemis, et d'imposer des égards sérieux à ceux qui croyaient pouvoir persifler à leur aise la nouvelle combinaison. Mais il y a un autre danger : c'est d'avoir trop d'amis et de les accueillir tous avec la même confiance, sans discuter leurs origines diverses; nous croyons qu'il est des hommes qu'il faut savoir garder pour ennemis, et dont la haine fortifie, dont l'appui serait trompeur; les doctrinaires sont de ce nombre, et le cabinet du 15 avril doit être assuré que ce n'est pas de ce côté qu'il opérera des conversions sincères.

Nous ne voyons donc rien d'avantageux, pour le ministère, dans cette transformation qu'on fait subir aux journaux doctrinaires, et qui paraît déjà complète chez quelques-uns. Le cabinet en profitera peut-être momentanément, et toutefois il pourrait se souvenir qu'il s'est bien établi et consolidé sans eux et malgré eux. Pourquoi n'a-t-il pas persisté à garder les mêmes amitiés et les mêmes inimitiés? Les doctrinaires n'auront bientôt plus qu'un seul organe dans la presse, et celui-là, on ne le leur otera pas, puisqu'ils ont su trouver entre eux 300,000 fr. pour le faire vivre.

Le *Journal de Paris* restera officiellement attaché à leur fortune. Mais les autres, qui ont l'air de s'en être détachés, est-on bien sûr de les avoir conquis sincèrement à la cause du 15 avril ? Un accident parlementaire à la session prochaine, et d'ici là un revirement politique que nous ne voulons pas prévoir, peuvent les rendre à leurs anciennes habitudes et à leur véritable prédilection. Le cabinet du 15 avril s'apercevrait alors, trop tard, qu'il n'a fait que les aider à attendre l'instant favorable pour une défection prévue. Le parti dont M. Guizot est le chef nous paraît vouloir agir, en cette affaire, comme le parti de l'émigration avec lequel il a plus d'une affinité; il se contente, pour le moment, de garder avec lui, en dehors du pouvoir, quelques amis inséparables et un seul journal pour interprète : ce sont les fidèles d'au-delà du Rhin, les *loyalistes* par excellence. Il permet à d'autres, moins exclusifs, mais non moins dévoués peut-être, de servir un nouveau système de gouvernement à leur manière, et il compte bien les retrouver à point nommé dans des temps plus heureux. Nous croyons que M. Guizot s'abuse en espérant des temps plus heureux pour son ambition; mais il ne faudrait pas concourir aveuglément, pour un avantage précaire, à donner, en quelque sorte, un corps aux illusions qu'il conserve.

Il est bien entendu que, parmi ces conversions qui nous semblent inutiles, nous ne comptons pas celle du *Journal des Débats*. C'est chose convenue, à ce qu'il paraît, qu'on ne peut pas arriver au pouvoir et se passer du *Journal des Débats*. Il est vrai que le *Journal des Débats* n'a pas encore appris lui-même à se passer du pouvoir, quel qu'il soit; un peu plus tôt, un peu plus tard, avec plus ou moins de mauvaise grace, il accepte l'alliance ou vient la réclamer comme un droit consacré par l'usage. Seulement, la veille du jour où il se rallie, le *Journal des Débats* fait preuve d'indépendance avec beaucoup de goût, en blessant cruellement ceux qu'il va défendre le lendemain. Au moment d'entrer dans le camp des hommes politiques qui ont remplacé M. Guizot, il les déchire dans deux ou trois articles qu'on pourrait croire dictés par les plus purs doctrinaires, tant il en découle de fiel; et, après ce dernier témoignage de regret donné à ceux qu'il préfère, sa conversion est faite; permis aux gens crédules de la supposer définitive. Cela nous rappelle comment s'opérèrent quelques essais de réconciliation entre les blancs et les noirs, à Saint-Domingue, il y a quarante ans. A une conférence indiquée pour s'entendre sur les conditions d'une trêve se trouvaient réunis plusieurs généraux nègres, entre autres le général Jean-François. Arrive un négociateur de couleur blanche, qui, ne pouvant se contenir à l'idée de traiter avec des hommes qu'il a si ardemment combattus, entame la négociation en coupant la figure du général Jean-François d'un coup de cravache. C'est une anecdote que nous avons apprise de M. de Rémusat, alors que, dans un autre journal que le *Journal des Débats*, il tournait au profit de sa polémique contre la restauration les études faites par lui sur l'insurrection d'Haïti, pour une tragédie de Toussaint-Louverture, qu'il a gardée en portefeuille.

Tels sont les préliminaires que paraît affectionner le *Journal des*

Débats, quand il est près de conclure sa paix. Mais qu'importe? On se laisse aider par lui, puisque ses services ont encore quelque valeur d'habitude. Il ne fait d'ailleurs tort qu'à lui-même en le prenant sur ce ton ridicule, qu'il ne peut soutenir long-temps. Il ne fait que hater ainsi le moment où il sera facile et nécessaire de renoncer à son concours; il précipite ce moment surtout par la peine qu'il éprouve à s'orienter et à prendre un parti dans chaque éventualité nouvelle : tantot repoussant le 22 février, qu'il doit ensuite défendre; puis, retournant avec amour aux doctrinaires du 6 septembre, et, en dernier lieu, prodiguant le sarcasme aux hommes du 15 avril, pour se ranger bientôt après sous leur bannière, relevée malgré lui. Voici que, pour terminer la session, il a affecté de donner, il y a quelques jours, au ministère de M. Molé un certificat de contentement, avec certaines restrictions qu'il n'a guère le droit de mettre à ses eloges sans rappeler toute sa première malveillance.

Nous souhaitons que dans des occasions plus graves, qui peuvent se présenter d'un jour à l'autre, le ministère du 15 avril n'ait pas à mettre à l'épreuve le bon vouloir et la sincérité de ses nouveaux défenseurs.

Ces alliés de fraîche date s'autorisent tous, à tort ou à raison, des incertitudes, des variations et de la volonté chancelante de la chambre elle-même. La majorité de la chambre, en effet, d'après laquelle ils prétendent se diriger, et qui est leur excuse, a beaucoup varié; elle a suivi ou encouragé trop de systèmes différens tour à tour, pour en seconder un seul maintenant avec conviction et persévérance. C'est donc cette majorité qu'il faut changer; ou, pour être plus juste envers elle, si les mêmes personnes à peu près doivent revenir à la chambre, et elles le peuvent sans aucun dommage pour le pays, il faut qu'elles reviennent avec des principes arrêtés, une opinion plus ferme sur la politique du 15 avril; il faut que ce soit, avec les mêmes noms peut-être, une majorité nouvelle, rajeunie et retrempée par l'esprit qui aura présidé à la réélection. On ne peut se le dissimuler, quelque chose de nouveau et d'assez hardi a été tenté par le ministère; c'est le commencement d'une ligne de conduite destinée à remplacer successivement le système inflexible qui avait dominé depuis le 13 mars 1831. Beaucoup de consciences honorables et d'esprits sages, mais timides, en ont été loyalement étonnés, et ce n'a pas été trop du succès incontestable de toutes les mesures adoptées par le ministère jusqu'à présent, pour dissiper des inquiétudes exagérées. Cela ne suffit pas. Le système de gouvernement dont l'amnistie a été le premier acte, — et qui est bien véritablement un système, quoi qu'on en ait dit de part et d'autre, et de plus une immense innovation, — a besoin, pour être affermi et continué, de réussir, non pas seulement dans la presse, non pas seulement dans les chambres, mais dans le pays tout entier. Et comment interroger la pensée du pays? Comment s'exprime-t-elle sans ambiguité? Par des élections générales. Tant qu'on n'en sera pas venu là, rien de ce que le ministère a fait ne sera absolument irrévocable; tout pourra être repris et annulé; même l'amnistie, s'il est impossible de la révoquer dans son principe, serait facilement paralysée dans ses conséquences morales et ses résultats politiques. Si le pays est appelé à donner son avis sur ce qui a été fait depuis deux mois, et s'il se prononce comme nous l'esperons,

les doctrinaires eux-mêmes, obligés de se renier devant les colléges pour être réélus, perdront ce qui peut leur rester encore de cette influence tracassière qui les distingue aujourd'hui ; ils reparaîtront sans doute à la chambre, presque en nombre égal, mais leur petite phalange devra effacer sa nuance et se confondre avec la majorité; il ne sera plus en leur pouvoir d'inquiéter la marche du gouvernement. Tout au plus y aura-t-il deux ou trois rôles de plus pour ceux d'entre eux qui voudront, de désespoir, s'adjoindre à la mission excentrique que s'est donnée M. le comte Jaubert avec tant d'aménité. Heureusement, il se rencontre peu de gens qui aient, comme on l'a dit spirituellement, ce *goût de déplaire à tout le monde*.

On a beaucoup parlé de la dissolution de la chambre, ces jours derniers; on a dit qu'elle avait été décidée en conseil; on s'est trompé, non sur l'intérêt véritable du ministère, non sur ses intentions peut-être ou celles au moins de ses membres les plus influens, mais sur le fait lui-même: cette question n'a pas été mise encore en délibération.

Il y a lieu de croire cependant qu'elle est entrée dans les prévisions et dans les causeries intimes du cabinet du 15 avril, comme une éventualité qui peut devenir d'un jour à l'autre inévitable : c'est ainsi que nous expliquons la tendance du ministère à accepter sans trop de choix, pour les avoir plus à portée de son influence, tous les élémens de publicité, qui ont contrarié son avénement, et qui paraissent délaisser aujourd'hui les intérêts doctrinaires. Il n'y a que cette explication qui se concilie avec la prévoyance de MM. Molé et Montalivet. Du reste, nous ne voyons pas en eux la moindre faiblesse pour ceux de leurs adversaires qui ont manifesté une opposition ouverte, dans la chambre, à l'inauguration d'une politique nouvelle. On avait annoncé la nomination de M. Guizard à une préfecture : il n'en est rien. M. de Montalivet est trop bien persuadé que l'exclusion des doctrinaires a été une chose sérieuse, nécessaire à sa propre existence ministérielle et à l'accomplissement de tous ses projets ultérieurs; il a trop contribué lui-même enfin à exclure M. Guizot, pour lui tendre maintenant la main, par l'intermédiaire de M. Guizard, un de ses adeptes les plus familiers et les plus anciens. Le système de conciliation et d'oubli ne va pas jusque-là, et l'on est resté, avec un tact parfait et beaucoup de fermeté, en-deçà de la limite où il convenait de s'arrêter.

La nomination du frère de M. Duchâtel à la préfecture des Basses-Pyrénées n'a pas la même conséquence qu'aurait eue celle de M. Guizard. Croit-on que le cabinet du 15 avril ait espéré, en signant cette nomination, faire un grand plaisir à M. Duchâtel, l'ancien ministre? Mais, en vérité, celui-ci, avec son bon sens qui lui permet de juger assez froidement les mérites spéciaux de sa propre famille, aura-t-il tenu beaucoup à pousser son frère, homme d'aimable conversation d'ailleurs, dans un poste aujourd'hui très difficile, où le jeune officier d'état-major tirera peu de secours de ses études militaires pour remplir dignement sa place? car il s'agit, non pas, malheureusement, de seconder la marche d'une intervention en Espagne, mais de surveiller un service de douanes sur la frontière. Cette nomination n'est pas un acte de condescendance envers les doctrinaires : il n'y a là rien de politique. Si M. Napoléon Duchatel a

été réellement doctrinaire par imitation, c'est à un faible degré et sans beaucoup d'entêtement systématique; nous croyons même savoir qu'il s'est montré favorable à la combinaison du 15 avril, lors de la dernière crise ministérielle. Puis, est-on bien sûr, d'ailleurs, que son frère lui-même, l'ancien ministre du commerce et des finances, reste attaché par des nœuds indissolubles aux hommes qu'il avait bien voulu prendre, à son début, pour alliés politiques?

Tout ce qui l'entoure déjà, tout ce qui va l'entourer plus que jamais, dans la position de grande indépendance qu'on lui prépare et qui n'est plus un mystère pour personne, lui donnera le conseil de rentrer dans les affaires; il ne peut vivre ailleurs. L'amitié devenue plus étroite de M. le général Jacqueminot, qui entend, comme on sait, le système du juste-milieu tout autrement que les doctrinaires, ramènera M. Duchâtel à des alliances mieux faites pour lui, plus conformes à son âge et aux dispositions progressives de son intelligence. Il y serait, d'ailleurs, revenu de lui-même, et il peut le faire sans encourir le plus léger reproche d'ingratitude. Les doctrinaires n'ont rien fait pour lui, si ce n'est de compromettre sa popularité; il est entré dans la vie active des affaires, non sous leurs auspices, mais sous ceux du baron Louis, qui n'était pas, que nous sachions, élève des doctrinaires, ni chargé par eux de transmettre à M. Duchâtel les vrais principes de la secte et les saines doctrines.

On pourrait donc, en nommant M. Napoléon Duchâtel préfet, avoir cédé aux vœux de son frère, ce que nous ne croyons pas, et cependant il n'y aurait là aucune faiblesse, puisqu'on peut ne plus voir en lui un adversaire irréconciliable. Nous insistons sur ce point, parce que, le jour où M. Duchâtel consentira un pacte avec d'autres collègues que ceux qui l'ont accaparé jusqu'ici, il le fera loyalement et sans arrière-pensée. Nous insistons, par intérêt pour lui, et parce qu'il serait déplorable de voir un homme utile au pays s'annihiler, faute d'un peu de sagacité politique, entre tant d'autres qualités d'homme d'affaires, pour saisir d'un coup d'œil les conditions de son avenir.

Une autre réputation plus illustre, et achetée par trente ans de combats, a été sauvée, cette semaine, d'une erreur grave par la bienveillance et la sagesse du ministère. Le maréchal Clauzel voulait aller en Espagne, pour servir la cause constitutionnelle, mais d'une manière peu digne de son rang, de son nom, et dans des circonstances difficiles qui seraient capables de compromettre et de ruiner, en quelques mois, la renommée militaire la mieux établie. Des capitalistes français ou étrangers se disposaient à faire eux-mêmes les frais d'une expédition en Espagne, si le maréchal Clauzel en prenait le commandement, et si le recrutement des hommes destinés à la nouvelle légion était autorisé en France. Le commandement d'un corps de troupes espagnoles était, du reste, promis au maréchal par le gouvernement de la régente Marie-Christine, et M. de Campuzano avait été chargé de faire les premières ouvertures à Paris et d'arrêter toutes les bases de cet arrangement. Qui ne voit que la combinaison, dans son principe, était entachée d'une spéculation de bourse, quelle que fût, du reste, la louable intention du maréchal? L'agiotage, s'il essayait de se déguiser au début de l'expé-

dition, ne l'aurait sans doute pas laissé suivre son cours et obtenir quelque succès, sans élever aussitôt sa tête hideuse au-dessus de toute l'affaire, pour la dominer, la suspendre ou l'activer, et montrer enfin publiquement qu'elle avait été entreprise pour lui avant tout? Qui peut dire si, une première hausse une fois produite sur les fonds de la dette active, la caisse des capitalistes ne se serait pas subitement fermée, au mépris de la vie de nos volontaires français, et au profit d'un changement de front dans la spéculation? Il n'y avait de chances faciles à calculer qu'en ce qui touche à la réputation du maréchal; pour elle, la baisse était certaine, et il ne voulait pas le prévoir.

Le ministère n'a pas voulu permettre qu'un grand nom militaire allât courir un pareil risque inutilement : c'est, nous le répétons, une pensée bienveillante, digne de M. Molé, mais à laquelle le maréchal Clauzel n'a pas été habitué sous les précédens ministres, et qu'il refusera peut-être de comprendre. Pour rendre son expédition efficace, il eût fallu autoriser un vaste recrutement, qui eût été une intervention réelle. On n'en est pas encore là. Si l'on y vient, le maréchal aura été conservé pour cette grande circonstance.

En attendant, il paraît certain que le ministère verrait avec plaisir la légion auxiliaire portée au même effectif qu'elle avait en 1835, et qu'il a autorisé volontiers un recrutement dans ces limites. Le commandant Dumesnil s'occupe de ce soin avec zèle et activité; mais l'argent manque, on n'en trouve que pour un armement qui serait une spéculation, et les banquiers se doutent bien qu'avec la légion auxiliaire, même à l'effectif de 1835, il ne s'accomplira pas de ces miracles qui frappent un contre-coup décisif à la Bourse, et qui font et défont des fortunes en un jour.

Pendant qu'on délibère et qu'on essaie de recruter en France, don Carlos a passé l'Èbre. Au premier abord, et à Paris, cela semble un fait considerable, le passage de l'Èbre par don Carlos! Peut-être, en Espagne et à Madrid, quoique nous entendions maintenant prédire autour de nous que don Carlos marche sur Madrid même, cette pointe en avant dans une nouvelle direction n'éveille pas plus d'inquiétude que beaucoup d'autres manœuvres antérieures du lieutenant de la sainte Vierge. A regarder les choses de plus près, on trouvera quelques raisons de se rassurer en France comme en Espagne. Don Carlos a franchi l'Èbre; mais ç'a été pour fuir un ennemi, le plus redoutable de tous, et celui qui finira par le vaincre, à défaut d'autres plus prompts et plus intelligens; cet ennemi, c'est la famine. Il a quitté d'abord les provinces du nord, où est le quartier-général de l'insurrection, parce qu'il y était affamé, grace à la surveillance devenue plus rigoureuse sur nos frontières depuis la loi, sollicitée par M. Campuzano, qui augmente le personnel des douanes; on n'a rien exagéré, en disant que les soldats de don Carlos y étaient réduits à se nourrir de racines et d'herbes. Il est entré, pour cette cause, en Aragon, et bientôt après en Catalogne, d'où il va sortir, chassé par le même ennemi toujours. Il est vrai que s'il n'en rencontre plus d'autres sur son chemin, il peut pénétrer jusqu'à Valence, où il trouvera des ressources de tout genre, et déjà on nous annonce qu'il se dirige vers cette ville. Alors qu'il en

serait le maître, il y aurait enfin péril imminent pour la capitale et pour le gouvernement constitutionnel, si malheureusement conduit par une faible femme et des ministres sans énergie. Si le danger devenait plus grave, nous nous refusons à croire, malgré tant de présomptions contraires, que notre gouvernement laisserait don Carlos entrer et s'établir à Madrid. On a refusé l'intervention directe avec les couleurs de la France, et toute coopération étendue qui aurait l'air d'une intervention; mais ce refus n'aurait plus d'excuse politique, le jour où la révolution française elle-même se trouverait battue, insultée chez nos voisins, et le traité de la quadruple-alliance déchiré à la face de l'Europe.

— Les théâtres n'ont pas été heureux cette semaine. L'Opéra a donné un ballet peu digne de figurer sur la scène de l'Académie royale. *Le Dernier des Mohicans* et la débutante, Mlle Nathalie Fitz-James, se sont trompés de lieu; ces sortes de jeux grotesques que nous avons vus mercredi à l'Opéra, étaient bons pour la Porte-Saint-Martin et la Gaîté, lorsque ces théâtres avaient des ballets. La musique du *Dern er des Mohicans* est à la hauteur des œuvres ordinaires de M. Adam; c'est tout ce qu'il y a à en dire. Nous ne nous étendrons pas davantage sur le ballet nouveau que M. Duponchel fera bien de reléguer dans les magasins du théâtre; et pour nous dédommager, il faut qu'il hâte la première représentation de *la Chatte métamorphosée en femme* qui nous ramènera Mlle Elssler. Quant à Mlle Nathalie Fitz-James, elle tiendra convenablement sa place dans les dames des chœurs de l'Opéra, non loin de sa sœur; et il lui faudra une bien haute protection financière pour la maintenir au rang qu'elle semble ambitionner.

L'Opéra est administré avec un bonheur qui lui permet de prendre promptement sa revanche. Il n'en est pas de même de certains autres théâtres, dont le dernier jour semble arrivé. Ainsi du Gymnase, qui jouait, dimanche dernier, devant 42 francs de recette. Le Théâtre-Français, nous regrettons de le dire, courrait un danger sérieux, s'il s'obstinait à jouer des pièces de la force de *Claire*.

Si la Comédie-Française n'était pas obligée d'être littéraire; si ce n'était pas un devoir pour elle de donner au public les pièces les moins mauvaises possible, nous nous contenterions de la plaindre, quand elle joue des chefs-d'œuvre comme *Claire*, et nous détournerions les yeux. Un directeur de théâtre est parfaitement libre de se ruiner si bon lui semble; cela ne fait pas doute. Il est maître de monter les rapsodies dramatiques les plus méchantes; c'est son droit. Mais la question change de face lorsqu'il s'agit de la Comédie-Française. La Comédie-Française est subventionnée, elle est payée pour se montrer difficile en matière de drames, pour avoir du goût, pour avoir le sens commun, pour ne pas laisser envahir la scène de Corneille et de Racine, par le premier écrivain qui manie plus ou moins habilement le dialogue. Or, depuis quelque temps, nous devons le dire, la Comédie-Française s'oublie singulièrement. Est-ce qu'elle veille? est-ce qu'elle dort? On l'ignore. Le fait est que les mauvaises pièces vont leur train, au grand ébahissement de la foule qui se demande, et avec raison, pourquoi le

théâtre de la rue de Richelieu s'ouvre devant les mauvaises pièces. Il serait bien temps de mettre un terme à ce mépris de l'art qu'affiche sans vergogne la Comédie-Française. Elle est inexcusable d'avoir reçu le drame de M. Rosier. En vain objecterait-elle qu'il faut bien qu'elle joue quelque chose. Nous lui répondrons qu'elle a Corneille, qu'elle a Racine, qu'elle a Molière, et qu'elle ferait cent fois mieux de nous donner les œuvres de ces hommes-là d'un bout à l'autre, sauf à recommencer quand elle aurait fini, que de monter *le Bouquet de Bal*, ou *Claire*. D'ailleurs, elle est payée pour cela, nous y insistons.

Inventer quelque chose de plus plat, de plus commun, de plus faux, de plus nul que le sujet de *Claire*, serait impossible.

Au moins si M. Rosier avait jugé à propos de placer une scène vraiment dramatique dans sa pièce, et d'écrire d'un style, sinon beau, au moins correct et honnête, nous ne nous plaindrions pas avec amertume. Mais rien! rien qui repose un instant dans *Claire!* rien qui vous console d'avoir écouté ce qui précède ou qui vous engage à écouter ce qui suit. Les deux scènes qui, seules, auraient pu être belles, sont manquées complètement à cause de la singulière langue que l'auteur fait parler à ses personnages : ce sont la scène du premier acte, où Saint-Charles déclare son amour à Claire, et celle du dernier acte, où Claire, avant de partir pour l'Italie, remercie Mme Dorménil comme une bienfaitrice, et l'appelle : madame, au lieu de : ma mère. Eh bien! dans la première de ces deux scènes, Saint-Charles est si cru, si gauche, si malavisé, que l'attendrissement est impossible; dans la seconde, Claire est si prolixe, elle met tant d'affectation dans sa parole, elle développe si longuement ses idées à sa mère, que l'ennui gagne le spectateur en dépit de la meilleure volonté. Un tas de plaisanteries sans sel, remâchées, maladroites, étant venues brocher sur le tout, on comprend aisément que le succès n'ait pas couronné l'œuvre. Si *Claire* se joue trois fois, ce sera beaucoup,

Nous ne comprenons rien à l'acharnement que montre Mlle Mars pour les rôles de jeunes filles. A quoi peut tenir cette passion malheureuse? Mlle Mars a la voix très fraîche et très douce, très souple, nous n'en disconvenons pas. S'il était possible de se contenter d'entendre, au théâtre, assurément nous engagerions Mlle Mars à persister; mais comme le plaisir du théâtre n'est pas uniquement pour l'oreille, Mlle Mars devrait songer à ce qu'il y a de désagréable pour le spectateur à voir une femme de talent souffrir du rôle forcé qu'elle s'impose. Quel que soit le talent de Mlle Mars, elle ne dissimulera jamais la fatigue qu'elle éprouve chaque fois qu'il lui faut courir, s'agiter, s'agenouiller, choses que font à merveille les jeunes filles. Le plaisir que procure sa voix harmonieuse est donc payé, et payé cher, par l'obligation où l'on est de voir la comédienne s'épuiser en pure perte, sans réussir à faire illusion; car, il faut bien que Mlle Mars se le persuade, les robes blanches, les rubans bleus, les fleurs roses, ne suffisent pas à donner les apparences d'une fille de vingt ans, et l'œil le plus innocent, pour s'assurer qu'on le trompe, n'a pas besoin de lorgnette. — Nous sommes fâchés que Mlle Mars nous force à lui donner de pareils conseils; mais, en vérité, elle ne devrait pas avoir besoin qu'on les lui donne. Comment la longue expérience qu'elle a du théâtre ne

l'empêche-t-elle pas de se fourvoyer? Nous l'espérons, Mlle Mars ne continuera pas de se jouer ainsi du public, ou bien, pour compléter la chose, on confiera des rôles de duègne à Mlle Plessis.

Quant à Perrier, ce n'est pas l'aplomb qui lui manque; au contraire! ce qui lui manque, c'est le bon goût, c'est la modération, c'est le naturel. Il croit, quand il est chargé d'un rôle de bonhomme, qu'il suffit de gesticuler avec emphase, de s'étonner à tout propos, d'appuyer sur certaines paroles, pour faire preuve d'intelligence et de talent. Il se trompe. Ce qu'il faut avant tout, c'est le naturel. Un froncement de sourcil plus ou moins prolongé, une accentuation plus ou moins goguenarde, ne font rien à l'affaire. Que Perrier tâche donc à l'avenir de moins outrer les caractères qu'il a mission de montrer sur la scène. L'exagération, comme il la pratique d'ordinaire, n'indique pas le moins du monde qu'il comprenne ses rôles. C'est par le jeu de la physionomie, par l'adresse du geste, qu'un comédien doit montrer ses intentions, et non par la place qu'il occupe et le bruit qu'il fait. Perrier semble ne pas être de notre avis, car il ne cesse d'arpenter le terrain à grandes enjambées, tant qu'il est en scène, et de crier comme si on l'écorchait tout vif. Il croit avoir tout dit, quand il a pris du tabac ou mis ses mains dans ses poches.

Mlle Noblet n'a pas un rôle très important dans la pièce nouvelle, et cependant elle y a montré ses défauts habituels. Le plus grand défaut de Mlle Noblet, c'est d'avoir toujours l'air d'une débutante. Elle n'a pas plus l'habitude des planches que si elle y montait pour la première fois. A quoi donc lui ont servi ses dix ans d'apprentissage dramatique? Mlle Noblet doit surveiller attentivement ses moindres gestes, qui sont presque toujours faux et rudes. Nous en dirons autant de sa voix.

— M. Auguste Nourrit a débuté, avec un grand succès, sur le théâtre de Rouen, dans *Robert le Diable*. Ce jeune ténor a fait beaucoup de progrès, et suit, sans trop de désavantage, les traces de son frère, que l'Opéra a perdu trop tôt.

— M. Louis de Maynard, qui vient de périr à la Martinique dans un duel si tragique, était un de nos collaborateurs dont récemment encore on avait pu apprécier l'esprit brillant et la distinction de plume. Jeune, élégant, doué des qualités fines et vives qui réussissent dans le monde, et d'un talent qui lui promettait un nom en littérature, M. de Maynard laisse, dans l'esprit de tous ceux qui l'ont connu, le souvenir d'une des jeunesses les plus heureuses et les plus ornées, tranchées d'une manière sanglante. Il s'ajoute dans la pensée à la liste de ceux qui sont morts jeunes et dans la fleur de toutes choses, et que parfois on envie.

F. Bonnaire.

LA

PIERRE-LISSE.

En remontant la rivière de l'Aude, au-dessus de Quillan, après avoir parcouru dans leurs capricieux détours les paisibles vallées qu'elle arrose, où mûrissent hâtivement d'excellens fruits abrités du vent du nord; après avoir joui du spectacle de tant de jolis sites, de la forge de Quillan et de sa verte montagne, du laminoir avec ses hautes cheminées en feu, du château pittoresque de Belviane, le regard, accoutumé aux découvertes lointaines de ces charmans paysages, vient se briser tout à coup contre un mur de rochers que rien ne faisait pressentir, rempart immense, couronné de sapins séculaires qui, ressemblant à de longues piques, atteignent et déchirent les nuages. Tel est du moins l'aspect qu'offrent les montagnes des Fanges et de Quirbajou, lorsqu'à la sortie de Belviane elles paraissent mêler leurs forêts et ne faire qu'une même masse de pierre, du sein de laquelle s'élance la rivière en bouillonnant. Ce n'est qu'en arrivant au pied de ces montagnes à pic qu'on voit entre elles une large crevasse, par où passe l'Aude.

L'entrée de cette gorge est d'un effet admirable. A une grandeur sauvage elle joint le caractère des monumens gothiques. Des rochers blancs s'élancent en aiguilles; d'énormes blocs aux angles vifs et dentelés, qu'on prendrait pour des tours carrées couronnées de créneaux, commandent le passage. Vous marchez quelques pas sur un chemin étroit, mais solidement construit, sur la rive gauche de la rivière, et vous arrivez à la porte de la *Pierre-Lisse*, percée dans le roc. Dès que vous en avez franchi le seuil, vous vous sentez accablé par la majesté du lieu, qui de

toutes parts vous enserre. Le regard plonge en avant dans les sombres profondeurs de la gorge; sur les côtés s'élèvent des escarpemens gigantesques aux parois lisses et noires, où le plus petit arbuste n'a pu prendre racine, et sur les bords desquels vous apercevez confusément suspendus des débris de rochers; mais un ciel pur paraît au-dessus de votre tête, et si le soleil éclaire ces roches brisées, vous croyez voir des châteaux d'or d'une structure bizarre qui se projettent sur l'azur. Le passage a trois quarts de lieue de long, et à chaque pas on rencontre un objet qui frappe d'étonnement. C'est un torrent qui sort de la montagne de droite, tombe en hurlant dans un gouffre, passe sous vos pieds, et vient mêler ses eaux blanches d'écume aux eaux jaunâtres de l'Aude; ce sont des grottes ténébreuses, abîmes inconnus qui ont leur gueule béante sur un abîme, des rochers qui pendent sur la route pour la défendre de ceux qui roulent du haut de la montagne; puis l'Aude, qui tantôt passe rapide comme un trait, grondant au fond de la gorge étroite et profonde, et tantôt s'épanche doucement de chute en chute comme une cascade. Vous êtes enivré du bruit, de la solitude du désert, de la poudre des torrens que les vents engouffrés vous jettent au visage. L'imagination se perd au sein de cette nature sauvage et des vestiges des vieilles révolutions du globe. Vous croiriez que la terre tremble encore autour de vous de la secousse qui a soulevé les montagnes; mais l'aspect de la jolie route sur laquelle vous marchez, solide et pittoresquement attachée comme un balcon aux flancs de Quirbajou, vous rassure. Elle fuit un instant et s'échappe dans les sinuosités du détroit; puis bientôt elle reparaît au loin, comme un ami qui marche devant vous, et vous guide au milieu des précipices.

Le génie et la puissance de l'homme se révèlent là d'une manière éclatante. Ce passage semblait lui être interdit, et il le traverse d'un pas ferme et sans crainte. Mais ce n'est point un sentiment d'orgueil qui doit exalter l'ame à la vue de cette route; ce n'est point la vanité qui a présidé à sa construction : c'est la plus pure charité d'un prêtre, du curé d'un pauvre village situé, à la sortie de la gorge, dans une vallée triste et stérile, où il était enfoui et séparé du monde. Au milieu des sublimes beautés qui remplissent la *Pierre-Lisse*, cette simple route, monument de la vertu d'un prêtre, me paraît encore la plus sublime.

En sortant de la gorge, j'aperçus le village de Saint-Martin, pour lequel le chemin que je venais de parcourir avait été construit. J'arrivai au village, et je m'y arrêtai un moment. Le bon curé était mort; il reposait humblement dans un coin du cimetière. La pierre qui le couvrait ne portait pas même son nom; mais ce nom était profondément gravé dans le cœur des habitans. Je l'avais entendu prononcer avec amour et respect par tous ceux que j'avais interrogés depuis Quillan. Je ne vis que des

femmes dans les rues de Saint-Martin, et je fus touché de l'expression de tristesse et de douceur peinte dans leurs grands yeux, qui ressortaient singulièrement sur leurs visages noircis par le charbon. Ce ne fut qu'à grand'peine que je trouvai un guide en l'absence de tous les hommes du village, occupés à faire du charbon dans la forêt des Fanges. Cependant, grace à la complaisance et à l'honnêteté de l'aubergiste chez lequel je m'étais arrêté, je parvins à m'en procurer un, et je partis avec lui pour Gincla. Comme je me plaignais qu'il me conduisît par un étroit sentier, où mon cheval butait à chaque pas : « Mon Dieu ! me dit-il, il n'y a pas d'autre route. Ah ! si notre curé vivait encore, tout cela serait changé ! Des hommes comme celui-là ne devraient pas mourir. Avez-vous entendu parler de notre curé ? » Moi, qui ne me lassais pas d'ouïr l'éloge du saint homme, je ne demandai pas mieux que d'engager mon guide dans le sujet de conversation qu'il ouvrait, et j'oubliai, en l'écoutant, le mauvais chemin. Il me dit d'abord ce que je savais déjà ; mais sa naïve admiration était si vraie, ses paroles partaient si bien du fond de l'ame, où était vivante l'image de son curé, que j'éprouvai un inexprimable plaisir à l'entendre me répéter dix fois la même chose. Il y avait dans ce qu'il me disait un mélange de fierté et d'émotion profonde. Le curé était la gloire du pays ; mon guide en parlait d'abord avec enthousiasme, avec une sorte d'orgueil, et bientôt avec attendrissement. Il me fit connaître d'ailleurs, mieux que tous ceux qui m'avaient donné des renseignemens sur le chemin de la *Pierre-Lisse*, toutes les circonstances de sa construction, et il mêla à son récit l'histoire d'une jeune femme de Saint-Martin qui m'intéressa vivement. Cette touchante histoire résumait pour moi la vie forte des populations montagnardes, cette vie de travail et de paix, de peines et de consolations. Nous parcourions une vallée terne et stérile, ensevelie sans cesse dans les ombres des montagnes ; eh bien ! en écoutant le récit des vertus du curé et de la pauvre femme, il me semblait qu'une douce clarté se répandait dans la vallée, qu'un parfum s'exhalait du sein de la terre. Un moment le pays ne me parut pas aussi stérile que je l'avais cru d'abord. L'air était doux et serein, un vent frais balayait du ciel quelques légers nuages ; des faisceaux de rayons du soleil couchant s'échappaient entre deux montagnes, et éclairaient trois ou quatre maisons éparses sur le penchant d'une colline, entourées d'arbres ; des fleurs écloses entre les fentes des rochers se balançaient aux brises du soir. Ce tableau riant fut pour moi comme l'image du bonheur qui m'apparaissait par lueurs dans l'existence des habitans de ces montagnes ; et dès-lors je ne trouvai plus cette vie aussi triste et aussi obscure. Arrivé à Gincla, je voulus me rappeler ce que m'avait raconté mon guide, et voici ce que j'écrivis.

Le village de Saint-Martin, bâti sur les bords de l'Aude, fait, de loin, l'effet d'un amas de roches calcinées, qui auraient roulé de la montagne des Fanges; sa population entière est composée de charbonniers; et, avant qu'un chemin fût pratiqué dans la Pierre-Lisse, les femmes de Saint-Martin étaient obligées de franchir la haute montagne de Quirbajou pour aller vendre du charbon et du bois à Quillan, et y faire leurs provisions; car le sol ingrat qui entoure le village ne peut rien produire de ce qui est nécessaire à la subsistance des habitans; il n'y a pas un seul morceau de terre où l'on puisse gratter et semer. Que dans la belle saison ces pauvres femmes fussent condamnées à gravir la montagne deux ou trois fois par jour, cela n'était que pénible pour elles; le travail est la loi de l'humanité, et le pauvre est habitué à arroser son pain de sa sueur. Mais, dans l'hiver, lorsque la montagne était couverte de neige, lorsque le vent glacé du nord soufflait à déraciner les sapins, qui n'aurait plaint cette malheureuse population, forcée, par la faim, de quitter le toit où s'abritait son indigence, d'affronter la tempête, les frimas et les mille dangers dont était semé le chemin de la montagne? La vie, dans ce triste village, n'était pas supportable; la misère et le désespoir y étaient à leur comble, quand le curé Armand vint porter quelque soulagement à la détresse des habitans. Il ne leur donna pas de l'or, il n'en avait pas; mais il leur donna sa vie. Pour les rendre moins misérables, il chercha à les rendre meilleurs, et il sut leur inspirer cet esprit d'ordre et de prévoyance qui féconde le travail. Telles furent les merveilles de sa charité, les heureux effets de ses bons conseils et de son exemple, que bientôt l'hiver, si redouté des habitans de Saint-Martin, se passa en attendant patiemment la saison des travaux dans la paix et la consolation. Le curé Armand fut la providence non-seulement de ce village, mais encore de tout le pays. Son presbytère était connu à dix lieues à la ronde; et les pauvres, descendant en foule des montagnes, venaient, à certains jours, s'asseoir sur le seuil de sa porte. Sa charité était inépuisable; mais elle ne se répandit pas sur des ingrats.

Parmi les jeunes filles de Saint-Martin, il y en avait une, nommée Catherine, qui, à seize ans, douée d'une beauté remarquable, était un modèle de patience, de modestie et de douceur. Elle n'avait qu'une mère infirme, dont la maison délabrée touchait le presbytère. Le curé l'avait toujours chérie entre toutes, d'abord à cause de son indigence, plus tard pour ses vertus. L'enfant avait grandi sous ses yeux, et presque avec le lait de sa mère, elle avait reçu, par les soins du bon prêtre, le plus doux et le plus pur aliment de l'ame; aussi était-elle devenue la plus aimable et la meilleure fille du pays. Dès qu'elle avait été assez forte pour aller au bois et traverser la montagne, elle avait nourri sa mère; l'aisance peu à

peu était venue sourire au foyer de la pauvre infirme, toujours triste et souffrante depuis la mort de son mari. C'est que Catherine ne craignait pas la peine; quelque temps qu'il fît, on la voyait, par la montagne, conduisant son ânesse chargée de charbon à la forge de Quillan, marchant toujours d'un même pas, vive et légère, le front riant d'innocence et de grace. Elle ne s'arrêtait pas, comme faisaient ses compagnes, à jaser sur la route; si elle partait de Saint-Martin avec elles, elle était bientôt devant, et arrivait avant elles à la forge. Elle savait trouver, dans la journée, assez de temps pour faire trois voyages au lieu de deux que faisaient seulement les autres. On ne la voyait pas s'amuser aux doux propos des nombreux amoureux qu'elle rencontrait. Ses longs cils baissés, rougissant au moindre mot, elle s'échappait de leurs mains, ne riant avec eux, et ne leur répondant que de bien loin. « Marche! marche! lui disait une voix qui parlait dans son cœur, ta mère t'attend, et ses paroles sont plus douces à entendre. » Avec un soleil brûlant, par la pluie, le vent ou la neige, elle allait toujours; et, pour soutenir son courage: « Marche! marche! lui criait encore son cœur, et ta mère aura du pain. » Les charbonniers, qui savaient que tout ce qu'elle gagnait était pour sa mère, ne la faisaient jamais attendre à la forêt. Les forgeurs auraient eu du plaisir à la voir; mais, sachant aussi pourquoi elle avait hâte de s'en aller, ils la retenaient le moins qu'ils pouvaient. Elle ne perdait pas un moment; il n'y avait pour elle ni repos ni cesse; à l'aube du jour, elle était sur la montagne, et le crépuscule du soir souvent l'y voyait encore; tous les jours que Dieu faisait, elle gagnait son salaire. Aussi sa mère ne manquait plus de rien; elle était même devenue riche, car alors il y avait toujours quelque chose à donner dans la maison. Catherine était citée pour la fille, non-seulement la plus jolie et la plus sage du pays, mais encore pour celle qui avait le meilleur cœur. Ceux qui auraient voulu trouver une tache à cette ame si pure lui reprochaient de trop courtes apparitions à l'église. Mais quelle longue prière eût valu l'œuvre de chaque jour? Cette éternelle pensée du bonheur de sa mère ne venait-elle pas d'un cœur plein de piété? Sa prière dans son sein était comme l'encens des fleurs qui s'exhale sans cesse de leurs calices; et Dieu, satisfait de cette suave offrande, suivit sans doute du regard la courageuse fille, lorsque, souffrant la chaleur ou le froid, elle traversait, solitaire, la rude montagne en pensant à sa mère. Quant au curé, il disait que Catherine était un ange de vertu et de piété, que le chemin du ciel pour elle était celui de la montagne. Combien de fois, se promenant sur les bords de l'Aude, et voyant de loin la bonne fille apparaître au haut de la côte, puis en descendre la pente rapide et glissante, il s'est arrêté à la regarder et à l'attendre les yeux pleins de larmes. Il commençait souvent par lui

faire un tendre reproche. « Catherine, lui disait-il, tu travailles trop, il faut te reposer, mon enfant; ta mère ne veut pas qu'avec le mauvais temps tu ailles à la forge; on ne doit pas abuser de la force que Dieu nous a donnée. » Et s'il voyait ses mains rouges de froid : « Tu es une brave fille, lui disait-il en essuyant une larme. Tu as froid, pauvre enfant; va te réchauffer sur le sein de ta mère, et que la bénédiction du ciel descende sur vous deux. »

Catherine eût été un vrai trésor dans un ménage avec mari et enfans : c'était ce que tout le monde disait; aussi avait-elle un grand nombre de soupirans. Un jeune homme riche, de Belviane, en la voyant passer, en était devenu amoureux. Il avait bien essayé d'abord de l'attendre sur la route et de l'arrêter pour lui parler, en riant, de son amour; mais il s'était bientôt aperçu que Catherine ne s'amusait guère à l'écouter, qu'elle devenait sérieuse et fière à la plus légère intention un peu douteuse, et que, fouettant impitoyablement son ânesse, elle partait, le laissant jeter au vent ses belles paroles. Il y avait dans toute sa personne quelque chose de si véritablement chaste, que le jeune homme sentit bientôt un profond respect se mêler à son amour, et qu'éperdument épris de l'honnête et jolie fille, il la demanda en mariage. C'était un excellent parti pour elle, si bien que, malgré l'intérêt qu'on lui portait généralement, cette fortune inespérée excita l'envie. Le curé approuvait fort ce mariage, heureux de voir la vertu de Catherine récompensée, car le prétendu n'était pas seulement riche, c'était un brave garçon. Mais Catherine n'était pas destinée au bonheur.

Il y avait, dans le voisinage, un jeune homme à peu près de son âge, qui l'aimait dès l'enfance comme un frère aime une sœur. Leur mutuelle affection avait presque commencé avec leur vie, et ce sentiment qui unissait leurs cœurs était si pur, qu'ils n'en connaissaient pas la nature, ne s'en rappelant pas l'origine. Ils avaient semblé, jusque-là, n'y voir tous les deux qu'une douce habitude de s'aimer. Mais lorsque le bruit du mariage de Catherine se répandit dans le pays, André, cet ami d'enfance, devint si chagrin, qu'il en tomba malade. Il ne jouissait pas d'une bonne santé; sa mère était morte poitrinaire, et sa vie avait donné plusieurs fois de vives inquiétudes. Cet état de faiblesse et de souffrance, qui dans les villages inspire une frayeur superstitieuse, une espèce d'éloignement pour ceux qui en sont frappés, comme ferait un signe de réprobation céleste, n'avait pas peu contribué, au contraire, à toucher le cœur de Catherine. La tendresse et la pitié qu'elle éprouvait pour lui n'avaient peut-être qu'une même source. André était seul à la maison; son père travaillait à la forêt; depuis plus de vingt-quatre heures le jeune homme n'était pas sorti. On l'ignorait dans le village,

parce qu'on le croyait au charbon; mais rien n'avait échappé à la tendre sollicitude de Catherine. Le soir, lorsqu'elle revint de la forge, elle vit de la lumière qui sortait par une fente de la porte d'André. — Pauvre André! pensa-t-elle, il est donc malade. Elle dit en entrant à sa mère, avec sa chaste candeur:

— André est resté enfermé tout le jour, sans doute il est souffrant; il est seul; qui donc pourra le soigner?

— Eh bien! lui répondit sa mère, va voir, ma fille, s'il a besoin de nous.

Alors l'excellente créature, le cœur doucement agité, traversa la rue et vint frapper à la porte d'André. Aucune voix ne répondit de l'intérieur; effrayée de ce silence, elle ouvrit la porte et entra.

La chambre était éclairée par la lueur du feu de la cheminée où flambaient quelques morceaux de bois. André, assis sur une chaise près du foyer, avait les coudes appuyés sur ses genoux, le front pâle et pensif, penché vers la flamme que ses yeux fixes regardaient tristement. C'était dans le mois de septembre, la soirée n'était pas froide; mais André se chauffait parce qu'il avait la fièvre. Tournant le dos à la porte, il ne vit pas entrer Catherine, et, profondément absorbé dans sa rêverie, il ne l'avait pas entendue. Catherine fit quelques pas vers lui, et d'une voix émue l'appela: — André? — Cette voix le fit tressaillir sur sa chaise; il se redressa comme un homme éveillé en sursaut; il détourna vivement la tête, et, voyant Catherine qui s'avançait, il jeta du fond de sa poitrine un cri de joie et de surprise, qui retentit aussi bien avant dans le cœur de la jeune fille. Il fit un effort pour se lever, mais, soit émotion, soit faiblesse, il retomba éperdu sur sa chaise, les bras défaillans, les yeux levés vers Catherine, le visage empreint d'un indicible mélange de plaisir et de douleur. Elle s'approcha de lui, avec ce naïf abandon d'une sœur, sans baisser les yeux, sans rougir.

— André, lui dit-elle, si tu es malade, je te servirai.

Ces simples paroles pénétrèrent comme un trait dans le cœur d'André, et vinrent y toucher je ne sais quoi de tendre, d'où s'échappa une source de larmes. Il ne put proférer un seul mot; il prit la main de Catherine, la serra avec force et l'inonda de pleurs. Ils restèrent long-temps muets tous les deux. André pleurait, le front appuyé sur la main de la jeune fille, et Catherine, debout près de lui, lui abandonnant sa main, laissait aussi couler ses larmes en silence sur la tête de son ami. André les sentait tomber une à une avec bonheur.

— Pourquoi, dit enfin Catherine, pourquoi es-tu triste depuis quelques jours? Pourquoi n'es-tu pas venu nous dire que tu étais malade? Tu sais bien que ma mère t'aime. Qu'as-tu, André?

— Oh! rien à présent, rien, répondit le jeune homme en relevant la

tête; je suis heureux, puisque je te vois. Tiens, regarde, j'essuie mes larmes. — Cependant il dit cela avec un reste de tristesse. Il avait beau essuyer ses yeux, de grosses larmes reparaissaient toujours aux bords de ses paupières; ses regards interrogeaient avec inquiétude les regards de la jeune fille, et des soupirs qu'il ne pouvait étouffer sortaient de sa poitrine.

— Eh bien! lui disait Catherine, si tu es content de me voir, pourquoi pleures-tu? Pourquoi ne me souris-tu pas?

André essaya de sourire, mais son sourire mélancolique attristait encore la jeune fille.

— Allons, André, lui dit-elle, en laissant tomber sur lui un regard caressant, parle-moi; dis-moi ce que tu as sur le cœur.

Le visage d'André changea tout à coup. Un éclair de désespoir passa sur son front, son œil s'anima d'un feu sombre, et il dit d'un ton de voix déchirant:

— Oh! si cela est, Catherine, je n'ai pas besoin de ta pitié; laisse-moi mourir.

— Non, André, cela n'est pas, s'écria vivement la jeune fille, et avec tout l'élan de son ame, elle jeta ses bras autour du cou de son ami, et pressa sa tête contre son sein.

— Cela n'est pas, répéta André hors de lui, ressaisissant avidement l'espoir de son bonheur, cela n'est pas? Oh! pardonne-moi, Catherine. Mais expliquons-nous; m'as-tu bien compris? Une fausse joie, vois-tu, me rendrait encore plus misérable.

Il l'éloigna un instant de son cœur, et contenant la joie prête à éclater sur son visage, prenant les deux bras de Catherine avec un frémissement passionné:

— Parle, lui dit-il d'une voix tremblante; est-il vrai que tu te marie avec M. Auguste de Belviane?

— Non.

— N'a-t-il pas demandé ta main?

— Je l'ai refusée.

— Pour qui donc?

— Pour toi.

Un cri de bonheur retentit dans la maison. André, dont tous les traits respiraient le délire de la joie, attira Catherine sur sa poitrine, et l'y retint dans un long embrassement, comme s'il avait voulu confondre leurs cœurs.

— Tu me veux donc, moi, pauvre André? lui disait-il en baisant sa tête et ses vêtemens avec une sorte d'adoration. Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi ne m'avez-vous pas fait riche? Oh! Catherine, ce n'est que pour

toi que j'ai désiré la fortune, pour vous rendre heureuses, ta mère et toi. Combien de fois j'ai rêvé que je trouvais un trésor, et que je venais l'apporter à tes pieds!.. Et tu m'as aimé sans cela, moi pauvre, faible, malade...

Catherine ne répondit qu'en le pressant doucement dans ses bras, et disant d'une voix attendrie :

— Cher André!

— Oh! Catherine, s'écria le jeune homme avec exaltation, tu m'as donné plus que ma mère, tu m'as donné une nouvelle vie. Avec toi, je serai fort. Regarde, un seul mot de toi m'a guéri.

André se leva; il était d'une grande taille, et son corps, en se redressant plus que de coutume, sembla encore grandi; son visage, ordinairement doux et languissant, resplendit d'une beauté mâle, sa tête secoua ses grands cheveux noirs avec le sentiment d'une nouvelle puissance, et à travers les longs cils de ses paupières brilla une flamme qui échauffa le cœur de Catherine. Ravie, elle le regarda cette fois avec toute l'ivresse de l'amour. André la saisit dans ses bras, l'enleva pour la baiser au front, comme il eût enlevé un enfant. Ah! que Catherine aimait à présent à sentir sa faiblesse, elle qui s'était toujours crue plus forte qu'André!

— Oh! oui, puisque tu m'aimes, lui dit le jeune homme, je sens que je vaux quelque chose; viens, à présent, j'aurai du courage et de l'orgueil; viens, je vais te demander à ta mère.

Ils sortirent en se tenant par la main.

La mère de Catherine s'était bien aperçue dès leur enfance de leur attachement; mais elle avait toujours repoussé toute idée de mariage entre eux, parce qu'André n'avait pas de santé. Cependant, ne voulant que ce que désirait sa fille, elle renferma ses craintes dans son sein, et embrassa André comme son fils. L'heureux jeune homme était à ses pieds lui prodiguant toutes les expressions de tendresse que pouvait lui dicter sa reconnaissance; et, voyant tout dans l'avenir aussi beau que celle qu'il aimait, il prédisait pour tous trois une éternité de bonheur.

— Mon Dieu! lui disait la vieille femme attendrie, je sais bien que ce n'est pas un bon cœur qui te manque.

— Oh! ni la force non plus, s'écria André en se levant, ne le craignez plus, ma mère; — et s'exaltant de nouveau avec cette pensée que l'amour de Catherine lui donnait une nouvelle vie : — Dieu a permis ce miracle, disait-il; vous le verrez; je ne veux plus qu'elle travaille; il est temps qu'elle se repose; je travaillerai pour vous deux.

— Oh! je sais bien, disait encore la vieille, en hochant la tête, que si tu pouvais tout ce que tu désires, je sais qu'elle serait heureuse.

— Elle le sera, répondit André avec un irrésistible accent de con-

fiance, qui étonna la mère de Catherine; et comme il invoquait le nom de Dieu, elle espéra dans cette protection d'en haut, dont un rayon semblait briller sur le front du jeune homme.

Il fut arrêté que le mariage aurait lieu sous peu de jours, et André rentra heureux chez lui. Mais ce qu'il avait pris pour la force n'était que l'excitation de la fièvre; l'accès l'ayant quitté tout à coup, il se trouva d'une extrême faiblesse, et il se mit au lit, en disant: — Mon Dieu! m'avez-vous déjà abandonné? Cependant, délivré du poids douloureux qui l'oppressait depuis quelques jours, il reposa en paix. Avec la joie de l'ame, dans cette chambre encore pleine de la présence de Catherine, respirant l'air qu'elle avait respiré, il recouvra bientôt la santé. Ce mariage fit beaucoup parler dans le pays. Ceux qui voulaient réellement du bien à Catherine, ne l'approuvaient pas, parce qu'ils croyaient y voir un grand malheur pour elle. Le curé était de ce nombre; il lui fit d'abord quelques observations sages, mais connaissant l'amour vrai et pur des deux amans, dès que leur union parut une chose irrévocable, il partagea leur bonheur et bénit leur joie, mettant sa confiance pour l'avenir dans la Providence.

En moins de trois années, Catherine eut deux enfans. Le bonheur des deux époux ne fut pas un seul instant troublé; ils vécurent tout ce temps dans la douce possession d'eux-mêmes, d'amour, de travail et d'espoir; mais la quatrième année, ce qu'on avait craint arriva. La santé d'André s'altéra. Alors on vit entre eux une lutte touchante de dévouement. André dissimulait son mal; mais Catherine, dont la vive tendresse veillait, tout en lui cachant ses inquiétudes, employait tous les moyens qu'elle pouvait imaginer pour l'empêcher d'aller travailler à la forêt. Lui, de son côté, voyant sa femme affaiblie par l'allaitement de son dernier enfant, ne voulait pas lui permettre d'aller à la forge, et il s'échappait de la maison avant le jour, redoublant d'ardeur pour le travail. Mais ses forces secondaient mal sa volonté; plusieurs fois on l'emporta évanoui de la forêt. Catherine voulait alors se servir, avec une sorte d'autorité, de l'ascendant qu'elle avait sur son mari pour le retenir au village; de là de légères contestations dans lesquelles le curé intervenait toujours heureusement, car dès qu'il paraissait, la paix était faite. La querelle des époux finissait chaque fois par de saints embrassemens; leurs malheurs ne faisaient qu'accroître leur amour.

André fut bientôt forcé de se soumettre, et l'épuisement où il était l'obligea à s'aliter. Catherine eût soutenu avec courage tout le poids de la maison et peut-être l'eût-elle trouvé léger; mais ce qui rendait sa tâche plus pénible, c'était de cacher ses efforts à André, c'était de chercher des prétextes à ses absences, profitant du sommeil de son mari

pour aller gagner de quoi subvenir aux frais de sa maladie. Elle avait la douleur de voir qu'elle ne le trompait pas. André se taisait, mais le chagrin qu'il éprouvait de n'être qu'un sujet de peine pour sa femme et de misère pour ses enfans le rongeait intérieurement plus que son mal, et avançait l'instant de sa mort. Les dernières heures de son agonie furent bien tristes. Catherine avait jusqu'au dernier moment étouffé sa douleur; sa bouche souriait et parlait d'espérance, pendant que son cœur était livré au désespoir. Mais lorsqu'elle vit qu'elle avait beau faire, qu'André s'en allait, elle voulut s'attacher à lui; elle l'entoura de ses bras, et passant d'une force d'ame héroïque à tout l'abandon de la douleur, ne pouvant plus le retenir, elle voulait le suivre. Quand elle reçut sur sa bouche son dernier soupir, on crut qu'elle allait expirer avec lui.

Lorsque Catherine revint de son évanouissement, elle vit à côté du lit funèbre deux petits enfans assis sur une misérable couche, la larme à l'œil, le sourire à la bouche; elle vit sa vieille mère brisée par la douleur: ces trois êtres chéris avaient les yeux levés vers elle, leur seule espérance; elle comprit leurs regards. — Tu as besoin encore de tout ton courage, pauvre femme, — se dit-elle. Relevant ses longs cheveux épars, essuyant ses larmes, elle alla presser ses enfans et sa mère contre son cœur, et trouva dans son courage des paroles consolantes. Sa constance dans son malheur fut aussi admirable que l'avait été son dévouement. Au milieu de l'émotion générale que causait son infortune, elle fut un modèle de force et de résignation. Deux jours après la mort d'André, temps nécessaire pour lui rendre les derniers devoirs, elle prit le chemin de la montagne. Les forgeurs la virent venir avec un sentiment profond de respect et de compassion. Ces hommes rudes n'osaient lui parler, de peur de s'attendrir et de l'attrister. — Pauvre femme! — dirent les habitans de Belviane en se mettant sur leur porte pour la voir passer, et la suivant tristement du regard. Son malheur fut ressenti comme une calamité qui aurait pesé sur tout le pays. Quand elle paraissait avec ses habits noirs sur la montagne, elle semblait jeter sur la vallée une ombre de tristesse. Elle reprit son train de voyages de la forêt à la forge de Quillan avec plus d'ardeur que jamais, et, malgré ses fatigues, sa santé et ses forces ne s'affaiblirent pas. Elle avait alors vingt-deux ans; beaucoup la trouvaient plus belle qu'avant son mariage; seulement son front était resté pâle depuis la mort d'André, et c'était un rare bonheur pour ceux qui l'aimaient de la voir sourire.

Il y avait un an environ que Catherine portait le deuil de son mari, c'était à la fin du mois de novembre, au temps des premières neiges, qui chassent les charbonniers de la forêt et retiennent les femmes de Saint-Martin au village. Les grues passaient depuis quelques jours par bandes

nombreuses, annonçant un rude hiver. Cependant l'arrière-saison avait été belle; le mauvais temps n'était pas encore tout-à-fait arrivé; les travaux n'avaient pas cessé à la forêt, et Catherine continuait d'aller à la forge. Un jour que le vent du nord soufflait avec violence et durcissait la neige tombée la nuit en abondance, Catherine, à la prière de sa mère, qui se sentait troublée par une tristesse vague, resta toute la matinée à la maison. Mais, vers midi, le ciel s'éclaircit, l'air devint plus doux; et voyant les moineaux quitter leurs toits et courir sur la neige, elle eut envie de se mettre en route. — Il fait beau, dit-elle en regardant la montagne, où brillait un rayon de soleil qui semblait l'appeler, je pourrai faire un voyage. — Elle devait d'ailleurs toucher à la forge le salaire de plusieurs jours dont elle avait besoin, et il était à craindre que le lendemain le temps ne fût encore plus mauvais. Elle embrassa sa mère et ses deux enfans; une charge de charbon était toute prête chez elle; choisissant celle de ses deux ânesses qui avait le pied le plus sûr, elle partit pour la forge. Comme elle voulait gagner du temps, parce que la nuit arrivait vite dans cette saison, elle prit le chemin le plus court, mais aussi le plus dangereux, un étroit sentier qui courait le long de la crête de la montagne escarpée, sur les bords de la *Pierre-Lisse*. Le curé, qui, pour profiter du soleil, se promenait sur les bords de l'Aude, où il venait souvent étudier un projet, sujet constant de ses préoccupations, apercevant Catherine au haut du précipice, frémit à l'idée du danger qu'elle bravait; mais, comme il la voyait aller d'un air libre et assuré, il la suivit des yeux jusqu'au détour de la gorge avec une sorte d'admiration, et se tranquillisa un peu.

Cependant, sur le soir, le temps s'assombrit tout à coup; un ciel gris et morne s'abaissa sur la montagne, et il tomba du verglas. Le curé, déjà rentré chez lui, voyant arriver subitement la nuit et entendant cette pluie glacée qui fouettait les vitres, pensa à la pauvre Catherine, et alla s'informer chez sa mère si l'imprudente fille était revenue de la forge. Il trouva la vieille femme en prières et en larmes, agitée d'un cruel pressentiment; Catherine n'était pas encore de retour. Ne pouvant lui-même maîtriser un trouble secret, malgré le vent et la neige, il s'en alla vers la rivière, suivi bientôt d'un grand nombre de femmes, qui s'émurent comme lui en apprenant que Catherine, à cette heure, traversait sans doute la montagne. Le ciel était tout-à-fait noir; les flots rapides de l'Aude, qu'on apercevait à peine, se précipitaient vers la *Pierre-Lisse*; on entendait venir de l'abîme un bruit semblable au sourd grondement de la mer, et par intervalles les rugissemens des raffales qui s'engouffraient dans la gorge. L'œil habitué à saisir les formes de la montagne pouvait seul distinguer, comme une ligne à demi effacée, le sentier tracé

au-dessus de la *Pierre-Lisse*. Le curé et les femmes qui l'avaient accompagné avaient constamment les regards fixés sur ce sentier presque imperceptible, attendant avec anxiété qu'il y parût une ombre, et se livrant tour à tour à mille conjectures toutes différentes les unes des autres.

— Elle aura vu le mauvais temps, disait une femme; elle sera restée à Belviane.

— Oh! non, disait une autre, elle n'aura pas voulu laisser sa mère dans la peine.

— Elle sera passée au moins par l'autre chemin.

— Mais la pluie n'est venue que lorsqu'elle avait déjà pris celui-ci.

Pendant ces alternatives de craintes et d'espérances, on vit plusieurs fois remuer quelque chose le long du sentier de la Pierre-Lisse; on crut que c'était Catherine : plusieurs voix l'appelèrent, mais les sifflemens d'un vent furieux, échappé de la gorge, répondaient seuls à ces voix; le point noir se fondait dans la teinte uniforme de la nuit; ce n'était sans doute qu'un nuage qui, en passant, avait rasé la montagne. A chaque méprise les alarmes augmentaient, l'effroi gagnait tous les cœurs; le vent, les flots, l'air, le ciel, étaient remplis de terreurs. Les ténèbres s'épaississaient de plus en plus; on ne distinguait plus rien, ni rivière, ni montagne; on gardait un morne silence dans l'espoir de saisir, pendant une lugubre pause des raffales, quelque bruit qui annonçât l'arrivée de Catherine. Après une heure d'angoisses, en effet, le braiement de son ânesse se fit entendre dans l'éloignement. — La voilà, la voilà, — crièrent alors toutes les femmes avec des transports de joie, et plusieurs d'entre elles se précipitèrent sur un mauvais pont en bois sans garde-fou, au risque de tomber dans l'eau, car elles ne voyaient pas où elles mettaient les pieds, et coururent vers le sentier de la montagne. Un moment après elles revinrent consternées; elles ramenaient bien l'ânesse, mais Catherine, elles ne l'avaient pas vue. — La malheureuse! elle sera tombée dans la gorge! s'écria-t-on avec un sentiment de terreur. Puis l'effroi fit place à la douleur; des larmes coulèrent de tous les yeux, des gémissemens remplirent l'air et se mêlèrent aux sifflemens du vent. On attendit long-temps, on appela de nouveau; aucune voix humaine ne répondit; Catherine ne vint pas. Il n'y avait, parmi cette foule éplorée, aucun homme qui pût se dévouer pour aller la chercher; tous les hommes jeunes de Saint-Martin étaient encore à la forêt. Muettes de frayeur, immobiles, toutes ces femmes seraient restées jusqu'au lendemain à écouter, dans une sorte d'anéantissement, les bruits lugubres de cette épouvantable nuit. Le curé les tira de leur stupeur. — A l'église! à l'église! cria-t-il, que la cloche appelle au village tous les habitans!

On courut à l'église, et la cloche fit entendre des sons précipités,

comme des voix d'hommes en péril, qui répandirent l'alarme dans la forêt des Fanges. Les charbonniers arrivèrent; le curé demanda des hommes de dévouement; il s'en offrit un grand nombre; et, trop âgé lui-même pour les suivre, il organisa du moins leurs bandes, dirigea leurs recherches. Ils partirent armés de flambeaux et de bâtons ferrés; bientôt on entendit le nom de Catherine retentir sur la montagne, et l'on vit les flambeaux, qui jetaient des lueurs rouges sur la neige, courir çà et là comme des météores. Ils parcoururent tous les chemins, pénétrèrent dans toutes les cavernes, mais ils ne trouvèrent pas la malheureuse Catherine; ils ne pouvaient pas même apercevoir la trace de ses pieds; la neige qui tombait couvrait leurs propres pas à mesure qu'ils avançaient. Ils arrivèrent à Belviane et demandèrent si on ne l'avait pas vue; on l'avait vue passer un peu avant la nuit, se dirigeant vers le sentier de la Pierre-Lisse. La nouvelle de sa disparition se répandit rapidement dans le village et émut tous les habitans; les maisons, qui s'étaient déjà fermées, se rouvrirent comme en plein jour; les rues se remplirent de monde. On n'était que trop persuadé que Catherine était tombée dans la gorge; déjà un pareil évènement était arrivé, il y avait une dizaine d'années, et avait laissé dans le pays une douloureuse impression. Si une mort imprévue cause de l'émotion dans les villes, que ne doit-elle pas faire dans les campagnes, lorsqu'elle frappe une personne aimée et connue de tous, lorsque cette mort funeste finit une misérable existence, dont les dangers et les peines sont communs à tous! Il est difficile de se faire une idée de l'état d'agitation des esprits, depuis Saint-Martin jusqu'à la forge de Quillan. Une troupe de femmes s'était réunie dans une maison située tout près de la rivière, et demandait à grands cris que, vivante ou morte, on leur apportât Catherine. Des hommes parcouraient les bords de l'Aude, et, lorsqu'ils passaient devant cette maison, ils étaient assaillis par d'amères plaintes, de la part de ces femmes, qui s'en prenaient à eux de ce qu'on ne la trouvait pas. Leur sensibilité s'exaltait de plus en plus, et bientôt trop émues pour attendre, elles coururent elles-mêmes vers la rivière et se répandirent sur les bords.

Toute la nuit se passa en inutiles recherches; mais le matin, dès qu'il fit jour, des forgeurs trouvèrent le corps près de la prise d'eau de l'usine, dans un coin où la rivière était calme. Il fut retiré de l'Aude et porté sur la route. En un instant, toute la population de Belviane accourut. Les femmes se jetaient en pleurant sur le corps de Catherine et voulaient toutes le porter à l'église de Belviane. Ce transport se fit dans le désordre et l'égarement de la douleur. Le calme ne se rétablit un peu dans les esprits que lorsqu'on vit Catherine déposée sur des bancs au milieu de l'église. Un Christ fut placé sur son sein, et chacun put re-

paître ses yeux du spectacle déchirant de la pauvre Catherine morte. L'infortunée, en tombant dans la Pierre-Lisse, avait sans doute frappé de la tête contre un rocher; le sang souillait son visage: une femme le lava, et l'on vit sur son beau front un trou saignant encore qui en altérait la pureté. Mais il y avait dans le reste des traits une sublime beauté qu'on était avide de contempler, un mélange de souffrance et de douceur, touchante empreinte que son ame, en prenant son essor, avait laissée sur son visage, comme l'image de toute sa vie. La majesté de la mort entourait de tout son éclat cette vie si pure. Chacun s'approchait du corps avec une sorte de vénération, secouait sur lui le buis bénit, et s'agenouillait en versant des larmes. Le corps resta exposé plus de deux heures, durant lesquelles on alla prévenir le curé de Saint-Martin, et on fit la bière. Lorsque cette bière entra dans l'église, lorsqu'on vit déployer le linceul qui devait envelopper Catherine, lorsqu'elle disparut dans ses plis et fut déposée dans le cercueil, ce fut une désolation qu'on ne saurait dire. Le curé de Saint-Martin arriva dans ce moment; en voyant une si grande affliction, il ne put retenir sa douleur, et mêla ses larmes à celles de la foule. On découvrit à ses yeux le visage de Catherine; il jeta sur lui un dernier et tendre regard, où se peignirent des regrets amers et une douce espérance divine. Ce beau visage disparut pour toujours sous le linceul, et une planche fut clouée sur la bière en présence de tous les assistans. Des cierges s'allumèrent autour du cercueil; l'office des morts commença, mais des sanglots au lieu d'hymnes funèbres remplirent l'église.

On fit à Catherine un convoi qui n'avait jamais eu d'exemple; personne n'y manqua des populations de Saint-Martin et de Belviane; et, bien que la route de la montagne fut longue et pénible, le corps fut porté à bras par des femmes. Le soleil ne brillait pas au ciel, mais une lumière douce et mélancolique était répandue dans l'espace, réfléchie par la neige de la montagne. La nature entière était tendue de blanc. Des bandes de noirs corbeaux qui planaient dans l'air ou se posaient sur des roches faisaient seules des taches dans le ciel et sur la terre. Le cortége cheminait avec recueillement et gravissait lentement la montagne de Quirbajou. Les chants des morts s'élevaient de momens en momens, et dans les intervalles régnait un morne silence. A l'impression triste de la cérémonie se joignait l'émotion que faisait naître la vue du curé déjà vieux, qu'il fallait soutenir et aider à monter. Parvenu au sommet de Quirbajou, le convoi s'arrêta un moment pour reprendre haleine. On apercevait de là les deux églises de Saint-Martin et de Belviane; les cloches balancées dans l'air pleuraient Catherine, et leurs sons plaintifs venaient se mêler sur la montagne; on pouvait voir aussi la route entière où s'était renfermée la vie de la pauvre femme; cette route qu'elle avait parcourue si souvent seule, elle la sui-

vait, hélas! pour la dernière fois, accompagnée d'une nombreuse population que sa mort avait plongée dans le deuil.

On arriva à Saint-Martin avant la nuit; le convoi passa devant la maison de Catherine. Les cris de ses malheureux enfans en sortirent; les infortunés demandaient leur mère; un douloureux instinct leur disait sans doute que c'était elle qu'on portait en terre. Quant à la vieille infirme, on ne l'entendit pas; elle était étendue depuis le matin sur son lit, privée de sentiment. Après ses premiers élans, la douleur publique avait été muette et recueillie pendant la route; mais au cimetière, lorsque la bière fut descendue dans la fosse, elle éclata de nouveau. Le curé ayant élevé la voix, les gémissemens cessèrent, et sa parole fut écoutée dans un religieux silence.

« Mes enfans, dit-il d'abord d'un accent plein de l'émotion commune, mais bientôt d'une voix ferme qui releva les ames de leur abattement, vous pleurez tous Catherine, comme une sœur bien-aimée que vous auriez perdue, et moi aussi, je l'ai pleurée avec vous, comme un père pleurerait la fille de son cœur. Vous donnez tous vos regrets à la créature de Dieu la plus parfaite et la plus aimable. Mais Catherine doit être quelque chose de plus sacré pour vous qu'un objet de votre humaine affection. Dieu vous l'avait donnée comme l'exemple de la vertu la plus pure; Dieu a voulu qu'elle fût chère à vos cœurs, pour que la douleur de sa perte ne fût point stérile pour vous, pour que sa mort portât son fruit comme sa vie. En voyant périr si misérablement celle que vous aimiez comme une sœur, vous penserez aux dangers que courent tous ceux que vous chérissez, car le gouffre est là qui hurle encore et demande une nouvelle proie. Pendant que votre douleur est encore saignante, prenez la résolution courageuse de les arracher à ces périls qui les menacent. Mes enfans, vous savez ma tendre sollicitude et mon amour pour vous, vous savez combien j'ai souffert en voyant vos femmes et vos filles gravir la montagne pour gagner un morceau de pain, souvent au péril de leur vie. Mon Dieu! disais-je, si je pouvais l'abaisser cette rude montagne, pour les femmes qui allaitent leurs enfans, pour les filles qui nourrissent leur mère; anges du ciel, donnez-leur la main. Je demandais à Dieu qu'il fît pour vous un miracle, et celui qu'on n'invoque jamais en vain m'a envoyé une bonne pensée. Votre chemin sera aplani, les pierres rudes à vos pieds en seront ôtées; tous les obstacles s'évanouiront. J'ai étudié les lieux, j'ai médité un projet, et ce sera vous qui l'exécuterez sans effort. Pour cela, il ne faut qu'un peu de courage, un léger sacrifice au bien public; il ne faut pendant quelques jours que le concours de vos bras. Une route peut s'ouvrir dans l'intérieur de la Pierre-Lisse. Il n'est point d'abîme qu'avec l'aide de Dieu l'homme ne puisse combler,

point de roc immense qu'il ne puisse renverser de sa base et semer sous ses pas en poussière. Cette route est possible, je vous le garantis; j'y sacrifierai tout ce que je possède, et ce qui me reste de vie. Vous, mes enfans, vous me promettez de me seconder. Habitans de Belviane, ne ferez-vous rien pour vos frères de Saint-Martin? Vous vous réunirez tous à moi, j'en ai l'assurance, j'en crois l'émotion de vos cœurs, les mots confus qui sortent de votre bouche; demain matin, rendez-vous à l'église; après la messe, nous irons à la Pierre-Lisse, et nous ouvrirons cette route qui doit finir votre misère. »

Ce discours produisit sur l'assemblée tout l'effet que le curé pouvait en attendre. Quand il eut cessé de parler, un long murmure d'approbation et de dévouement s'éleva. On voulait aller à l'instant à la Pierre-Lisse; mais, comme la nuit arrivait, l'ouverture de la route fut remise au lendemain. Le silence se rétablit, et la fosse de Catherine se ferma dans le deuil et le recueillement; les larmes étaient séchées : tous sortirent du cimetière le cœur rempli de généreuses pensées.

Le lendemain, l'église de Saint-Martin ne pouvait pas contenir la foule qui s'y rendit. Il vint un grand nombre d'habitans de Quillan, de Daxat et de tous les endroits environnans où la nouvelle de la mort de Catherine et du projet du curé s'était répandue. On assista à la messe avec des pics, des pioches et des pinces. Instrumens et hommes furent bénis; et après une courte et chaleureuse exhortation, qui remplit tous les assistans de l'esprit de Dieu, ils partirent, le curé à leur tête, armé lui-même d'une pioche, et s'en vinrent à la Pierre-Lisse. Le roc fut entamé. Ainsi s'ouvrit cette route, œuvre non moins digne d'admiration pour le mérite de son exécution que pour les généreux sentimens qui la firent entreprendre.

Le curé Armand eut le bonheur de la voir achevée, et il jouit encore quelques années de la reconnaissance du pays. Cette route n'apporta pas la richesse dans le village de Saint-Martin, mais elle y fit naître du moins une grande sécurité, et bientôt même on y ressentit quelque aisance. La vie y devint plus facile; les femmes s'en allèrent à Quillan sans danger et sans fatigue; leurs voyages, si pénibles auparavant, ne furent qu'un jeu pour elles. Il semblait à ces pauvres gens qu'on leur eût ôté la montagne de dessus la tête. Le contentement qu'éprouvait le curé d'avoir soulagé la misère de son pauvre troupeau, la seule satisfaction de se dire que son bien-être était son ouvrage, ce doux prix de la conscience eût suffi à son cœur; cependant une récompense plus éclatante lui était due : il obtint celle qui aurait pu le mieux flatter sa vanité (s'il avait eu la moindre vanité), l'insigne honneur d'entendre son éloge de la bouche même de l'empereur. Quoiqu'il n'eût jamais eu d'autre mobile de ses actions que la plus pure charité, il dut lui être doux de se voir honoré par celui qui était la gloire

de la France; il dut lui être doux au moins de reconnaître dans le chef d'une grande nation un homme sensible et juste, dont la faveur allait chercher les bonnes œuvres dans les coins les plus reculés de l'empire.

C'était à l'époque où la France entière ressemblait à un vaste camp tout hérissé de baïonnettes, retentissant d'armes et de roulemens de tambours; d'innombrables bataillons traversaient sans cesse nos villes sous leurs vieux et glorieux drapeaux, allant du nord au midi de l'Europe. Napoléon passa avec eux à Toulouse. Un peuple immense y était venu pour le voir passer. L'empereur, qui avait craint de ne recevoir qu'un accueil froid dans cette ville, de la trouver rebelle, la vit enthousiaste et asservie à sa gloire. Jamais l'exaltation qu'excitait partout sa présence n'avait eu à ses yeux de plus vifs transports. Il s'en montra reconnaissant; il combla la métropole du midi des marques de sa munificence. Il ne devait s'arrêter que quelques heures à Toulouse; il se trouva si bien au milieu des témoignages spontanés de son dévouement, qu'il y demeura plusieurs jours. Ce furent des jours d'une véritable ivresse; les rues, plantées d'arbres, s'étaient couvertes de tentes, comme aux plus beaux jours de ses fêtes religieuses. Aux premiers rayons du soleil, un immense murmure s'élevait dans la ville et parcourait les rues, précédant et suivant l'empereur, qui semblait porté par les flots d'un peuple en délire.

Mandé par l'archevêque, le curé Armand arriva à Toulouse au milieu de ces fêtes. Ce n'était pas un prêtre qu'une vertu orgueilleuse élevait au-dessus de tout ce bruit dont la ville était pleine, et qui, pour la première fois, frappait son oreille, mais un homme simple de cœur, sensible et bienveillant à tout. En entendant ces cris d'amour et de joie, il fut profondément ému, et il ressentit quelque peu de frayeur en lui-même, en pensant qu'il allait être présenté à celui qui était l'objet de cette sorte de culte. Lorsqu'il se trouva au palais au milieu de la brillante élite du pays, il se tint humblement de côté, se demandant ce que lui, pauvre curé de hameau, y était venu faire. Mais dès que l'empereur parut, au moment où les premiers rangs s'inclinaient devant lui, il sut d'un coup d'œil embrasser toute l'assemblée et y découvrir le modeste et respectable curé. D'un regard il lui ouvrit un chemin au milieu de cette foule de gens titrés, d'un mot il lui fit un piédestal, et la tête blanche du vénérable curé rayonna près de la sienne; la vertu et le génie confondirent un moment leur auréole.

— Monsieur le curé, dit l'empereur, j'ai su ce que vous avez fait; vous avez mérité toute mon estime. C'est ainsi que j'entends et que j'aime la religion, toute de charité, active et utile.

En présence de tous comme en particulier, il lui donna le plus haut témoignage de sa satisfaction. Il offrit une noble récompense à ses vertus.

Désirant ouvrir un champ plus vaste à l'exercice de sa charité, il voulut le faire évêque; mais la générosité et la grandeur de l'empereur ne l'emportèrent pas sur le désintéressement et la modestie du curé Armand. Il s'excusa sur sa vieillesse, sur ses faibles moyens, sur son amour enfin pour ses bons villageois, qu'il ne voulait pas quitter. Il demanda seulement, pour réparer son église, quelque peu d'argent que Napoléon lui accorda avec ce sourire sympathique dont il payait les cœurs incorruptibles. L'empereur exigea seulement qu'il acceptât la croix de la Légion-d'Honneur.

— Prenez-la, lui disait-il en lui présentant une croix; lorsqu'un soldat mutilé la verra sur votre poitrine, il sera plus fier de la sienne.

Le curé Armand sortit du palais plus ébloui de la majesté simple qui l'avait frappé dans l'empereur que de tout ce magnifique appareil qui l'entourait, bien convaincu que ce n'était ni le succès ni la puissance qui l'avaient fait si imposant à la foule, mais sa propre grandeur.

Quelques hommes de Saint-Martin, venus à Toulouse avec leur curé, l'attendaient à la porte du palais. Quand ils le virent arriver avec sa croix suspendue sur la poitrine à un beau ruban rouge, ils parurent plus heureux et plus enorgueillis de cet honneur qu'il ne l'était lui-même. Il s'avança cependant, souriant d'aise de les voir tout ébahis; mais en passant devant les sentinelles qui lui portèrent les armes, il montra un modeste embarras pour leur rendre leur salut : il découvrit timidement la tête, et le rouge de la pudeur monta au front du vieillard comme au front d'un enfant.

Tous ces nobles honneurs, ce culte, ce bruit, cette ivresse de la puissance, ne le troublèrent pas. Il aurait pu prendre une place parmi les grands de la terre : il ne la dédaigna pas, il témoignait au contraire tous ses respects pour les renommées honorables, pour les distinctions méritées dans le monde; mais il désirait pour lui moins d'éclat, il voulait une scène moins élevée, où le cœur pût jouer le premier rôle; il préférait l'amour de ses villageois aux hommages des hommes; il revint à Saint-Martin aussi pur de toute ambition, aussi simple qu'il en était parti.

Il ne put cependant, quoi qu'il fît, se soustraire aux honneurs qui lui furent rendus sur sa route, depuis Pamiers jusqu'à Quillan. Il était connu dans l'Ariége; il voulut, avant de rentrer dans son modeste réduit, dont il pensait ne plus sortir, car il se faisait bien vieux, dire à ses amis un dernier adieu. Il était venu à Toulouse par la plaine, il s'en retourna à Saint-Martin par la montagne; et comme il n'y avait pas de voitures sur sa route, il s'en alla à cheval à petites journées, passant par Pamiers, Foix, Lavelanet, Chalabre. Des hommes de Quillan et de Saint-Martin se plaisaient à le précéder de quelques heures et à annoncer son arrivée.

Sa bonne renommée, comme une douce odeur portée par les brises des montagnes, était descendue dans ces villes; on y connaissait sa vie de piété, d'amour, de bienfaisance, cette vie qui fut une bonne œuvre continuelle; il venait d'ailleurs de voir l'empereur, de lui parler; il portait sur lui comme un reflet de sa gloire; c'étaient là des motifs assez puissans pour attirer la foule à sa rencontre, et on lui faisait à son passage dans chacune de ces villes une superbe réception. Mais c'est surtout à Quillan que l'ovation fut complète. Le curé Armand y arriva un jour de fête. Lorsqu'il atteignit le col de la *Vista*, d'où le regard plonge au loin sur la ville, et découvre la vallée qu'arrose l'Aude, il vit échelonnées sur le chemin sinueux de la montagne les populations de Quillan, Belviane et Saint-Martin, qui l'attendaient sans doute, car dès qu'il parut, des cris de joie retentirent dans l'air, et tous les bras s'agitèrent pour le saluer. Il descendit la montagne porté plutôt que conduit par tout ce peuple; et monté sur son petit cheval, il fit une entrée vraiment triomphale à Quillan.

Le curé Armand ne quitta plus Saint-Martin. Il vieillit sans que l'ardeur de sa charité s'affaiblît; les doux rayons de ses yeux gardèrent jusqu'au dernier moment toute la chaleur de son ame; lorsque sa voix et ses mains tremblèrent, sa vie sembla s'être retirée au cœur, et jamais peut-être il ne donna plus de preuves de l'excellence de sa nature. Il mourut doucement, en s'éteignant comme le dernier sourire d'un beau crépuscule. Son ame se détacha sans effort de la terre; elle s'en alla un jour qu'il se chauffait au soleil devant la porte du presbytère. Sa tête s'inclina sur sa poitrine avec un petit gémissement. Une femme qui le vit pâlir l'appela : Monsieur le curé! Il ne répondit pas. Elle toucha sa main; elle était déjà froide. Alors elle jeta de hauts cris, elle appela au secours. D'autres femmes accoururent, elles entourèrent le curé, s'empressèrent auprès de lui avec cette émotion et ce trouble de tendres filles qui voient mourir leur père : elles lui prodiguèrent les soins les plus touchans; mais il était mort.

J.-L. Lugan.

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS
DU PETIT POINSINET.

IV. — LA CHAMBRE DU CARDINAL DE RICHELIEU.

Le jour commençait à poindre dans le crépuscule matinal chargé des brouillards d'automne, mais ne pénétrait pas dans la chambre à coucher du cardinal duc de Richelieu, qui était venu, malade d'ennui et fatigué de desseins politiques, se reposer et se distraire durant quelques jours au château de Richelieu qu'il avait fait reconstruire avec une magnificence royale.

C'était la chambre même que son père François Duplessis avait habitée, et non-seulement le cardinal s'était toujours opposé à ce qu'on changeât rien aux meubles et à la décoration de cette chambre qu'il regardait comme le berceau de sa famille, mais encore, dans les plans gigantesques de bâtimens qu'il avait conçus, il n'entendait pas toucher à l'ordonnance des appartemens du château primitif, tant il respectait la mémoire de ses ancêtres. Pendant ses voyages à Richelieu, il n'eût pas voulu coucher ailleurs que dans la chambre héréditaire, froide malgré sa vaste cheminée gothique et ses lambris de chêne sculpté, sombre malgré ses quatre hautes fenêtres garnies de

petits vitraux et ornées d'armoiries peintes sur le verre, triste malgré ses tentures de tapisserie à figures, son immense lit à colonnes torses et à baldaquin empanaché, ses lourdes chaises couvertes en cuir à franges d'or, ses bahuts, ses tréteaux, ses dressoirs et son étalage de vaisselle d'argent; l'aspect général de la chambre n'avait pas varié depuis un siècle et demi, à l'exception des peintures du plafond noircies par la fumée, et des carreaux du plancher que couvrait un tapis de Beauvais, au lieu des nattes de paille qui suffisaient aux plus riches seigneurs du XVe siècle.

Le cardinal était éveillé et travaillait dans son lit depuis trois heures du matin, selon son habitude; mais aussi contre son habitude il ne s'était pas rendormi au point du jour, et il ne sentait pas l'influence du sommeil qu'il avait coutume de prendre entre six et huit heures. Il se tenait couché sur le côté, le bras gauche élevant son corps et supportant sa tête dans une position verticale, pendant qu'il feuilletait de la main droite les livres épars autour de lui; il paraissait insensible au froid qui régnait dans la chambre comme au dehors, car son cou et sa poitrine restaient exposés à l'air, et les couvertures avaient glissé à terre, sans qu'il songeât à les ramener sur lui; il ne portait pas d'autre coiffure de nuit que sa calotte rouge, et il s'était si violemment agité depuis son réveil, que sa chemise de fine toile d'Angleterre avait été déchirée en plusieurs endroits et surtout aux manches qui pendaient déchiquetées au-dessous du coude et laissaient sortir ses bras maigres et fortement musclés. Cet étrange négligé ne convenait pas mieux à un prince de l'église que sa barbe taillée en pointe et ses moustaches retroussées comme celles d'un reître.

Armand-Jean Duplessis avait été un bel homme, bien fait de corps et doué de la plus noble figure; mais les soucis de l'ambitition et les travaux de la politique avaient affaibli sa constitution naturellement vigoureuse, détruit à jamais sa santé, et imprimé sur ses traits altérés le caractère d'une vieillesse précoce, quoiqu'il n'eût pas plus de quarante-sept ans; il était miné sans cesse par une fièvre lente qui s'augmentait en raison de ses préoccupations chagrines et qui obscurcissait d'un nuage toutes ses joies de ministre, de courtisan et de poète. Cependant son visage, animé par deux yeux de *basilic*, suivant l'expression d'un contemporain, conservait sous les rides et sous la teinte bilieuse de l'épiderme qui semblait desséché et collé

au masque osseux, un air de majesté et de grandeur, par lequel on se sentait subjugué et séduit même à la première vue; mais ces yeux, dont rien ne saurait rendre le regard puissant et invincible, prenaient-ils l'expression de la colère et de la menace, on ne pouvait se défendre de trembler devant cette physionomie terrible, comme en présence d'un lion en fureur prêt à s'élancer sur sa proie. Le cardinal se renfermait ordinairement dans une froide dissimulation qui était devenue pour lui une habitude en même temps qu'un besoin; il ne s'abandonnait à l'effervescence de ses passions que dans de rares circonstances où Boisrobert seul osait affronter les emportemens de son maître qu'il apaisait quelquefois avec un bon mot.

— Je ne dormirai pas encore ce matin! s'écria Richelieu en faisant voler à coups de pied au milieu de la chambre les livres et les papiers qui encombraient son lit. Le sommeil est pourtant une douce chose, un baume souverain pour tous les maux: sans doute les damnés ne dorment jamais dans l'enfer. Heureux les gens qui dorment ici-bas: à coup sûr ils ne sont pas premiers ministres!... Hé! l'abbé? cria-t-il d'une voix sonore, avez-vous écrit tout ce que j'ai dicté? à quelle partie du discours sommes-nous demeurés?...

— Qu'est-ce, monseigneur? dit en s'éveillant à demi un petit prêtre qui ronflait sur un manuscrit ouvert, sans quitter sa plume.

— Quoi! tu dors, l'abbé? répliqua le cardinal avec dépit; je t'envie de pouvoir dormir de la sorte!... Mais une autre fois choisissez mieux votre temps, monsieur de La Roche, et surtout gardez-vous de laisser perdre ainsi mes meilleures maximes.

— Voici la dernière phrase qui est écrite, monseigneur, dit l'abbé de La Roche: « J'ai souvent expérimenté que dans les choses d'importance, les moins sages donnaient les plus profitables expédiens. » Ensuite, votre éminence s'est mise à réfléchir long-temps.

— Oui, cet apophthegme m'avait inspiré un fâcheux sujet de réflexion; je n'ai pas encore fait réponse à l'impertinente lettre du sieur de Balzac.

— Je ne sais quelle réponse pourrait faire votre éminence à l'étrange remerciement que cet auteur vous envoie pour vous prier de l'ôter de l'Académie.

— Si je le savais davantage, je ne m'inquiéterais pas de trouver quelque fou qui me donnât un avis, afin de me tirer d'embarras.

— Entre autres avis, écoutez le mien, monseigneur : ordonnez au sieur de Balzac d'être académicien, sous peine d'avoir le fouet.

— Je ne veux pas rendre ridicule l'Académie que j'ai fondée, ni paraître injuste aux yeux de M. de Balzac qui a écrit de belles choses.

— Votre éminence a des bontés à nulle autre pareilles : le sieur de Balzac ne s'est-il pas excusé de vous dédier son *Prince?*

— Sans doute, et ce peu d'égard m'a fort indisposé contre lui; mais il achève maintenant un traité du *Ministre*, auquel il faudra une dédicace.

— Que voulez-vous, monseigneur? Je suis peut-être trop sage pour vous conseiller, et je souhaiterais que quelqu'un mieux avisé fût ici.

— J'entends, Boisrobert! repartit le cardinal en soupirant : c'est un fourbe qui mérite les étrivières et que je ne dois plus revoir.

— D'ailleurs, monseigneur, mon souhait ne se pourrait réaliser sans un miracle : l'abbaye de Châtillon-sur-Seine n'est pas à la porte de votre château.

— Tant mieux, répliqua Richelieu avec un geste d'impatience; j'aime mieux être éloigné de cet esprit de mensonge qui a quitté la forme de serpent pour celle de Boisrobert.

— Assurément personne à la cour ne ment avec plus d'audace; mais avouez aussi que personne ne fait d'aussi bons contes.

— Des contes! des contes! on peut s'en passer, tandis qu'on ne se résigne point aisément à être trompé et moqué comme un barbon.

— Il est vrai que M. de Boisrobert ne se tient pas toujours dans les limites de la bienséance; mais on rit autant avec lui qu'on rit peu avec les autres.

— Aussi le préférerais-je à des évêques, s'il s'imposait la loi de me respecter; mais il ne respecte rien, pas même Dieu.

— Oh! vous avez raison, monseigneur, ce n'est point un dévot; néanmoins il vous aime d'un amour filial et n'aime que vous au monde.

— En ce cas, pourquoi me cause-t-il de l'ennui? Je ne demandais pas que M. de Balzac fût de mon Académie, j'avais assez de noms illustres qui m'eussent consolé du sien; mais cet enragé de Boisrobert n'aurait pas trouvé son compte à laisser les choses en

cet état; la fourberie qu'il méditait l'eût étouffé : il a donc rédigé une triomphante lettre au lieu et place du sieur de Balzac qui n'en soupçonnait rien; cette lettre abusa l'Académie comme moi-même pendant le cours d'une année, et nous serions encore dans l'erreur, si le sieur de Balzac n'eût point appris comme quoi il était académicien sans le savoir. N'est-ce pas une effronterie sans égale que cette lettre supposée? En vérité, j'ai honte qu'on me puisse supposer capable d'une si misérable feinte.

— A mieux considérer la chose, monseigneur, j'ai honte pour vous qu'un faquin tel que ce Balzac dédaigne l'honneur que vous lui voulez faire.

— Son procédé, je l'avoue, est malhonnête, et comme il touche la pension que je lui ai assignée, il devrait se trouver joyeux du titre d'académicien.

— Voilà ce que M. de Boisrobert avait pensé, et il a imaginé un conte plutôt que de souffrir une réalité qui vous humilie.

— M'humilier? certes je plaindrais celui qui l'oserait tenter! croyez-vous donc que le sieur de Balzac ait eu cette insolente intention?

— On rapporte dudit sieur certains faits qui dénotent un orgueil immodéré; en tout cas, M. de Boisrobert a prétendu abaisser cet orgueil.

— Que ne m'avertissait-il du moins de la ruse? Je ne lui pardonnerai pas de s'être joué de moi en pleine Académie!

— Ah! monseigneur, le pauvre Boisrobert mourrait de douleur s'il pouvait entendre la façon dont vous le jugez et condamnez.

—Vous êtes un chaud avocat des absens, monsieur de La Roche; mais je ne veux plus qu'on me parle d'un audacieux imposteur que j'ai chassé de ma présence. Je défends même qu'on le nomme devant moi... Je ne dormirai pas ce matin; ouvrez la porte et dites qu'on entre?

Le secrétaire du cardinal, l'abbé de La Roche, n'était pas satisfait du résultat de son plaidoyer en faveur de son ami; néanmoins il se garda bien de battre en brèche l'obstination de son maître et il crut prudent d'attendre qu'elle tombât d'elle-même; il alla, en bâillant et en se frottant les yeux, introduire dans la chambre les personnes qui se trouvaient déjà réunies à la porte pour attendre l'audience matinale de leur patron. Ce n'était pas cette foule de courtisans et

de créatures qui remplissaient chaque matin les galeries du Palais-Cardinal de Paris, en plus grand nombre qu'au lever du roi; le ministre n'emmenait qu'une suite très restreinte à son château de Richelieu où il faisait des voyages, pour ainsi dire, littéraires, avec quelques écrivains de son choix. Trois de ceux-ci, Faret, l'Estoile et Colletet, entrèrent ensemble dans la ruelle du ministre; ils s'étaient levés avec le jour, afin d'être les premiers à saluer le réveil du protecteur de l'Académie, comme s'ils avaient mission de représenter cette société auprès du cardinal qui leur tendit la main et leur sourit affectueusement.

Faret, que le cardinal avait consulté sur le parti à prendre au sujet de la lettre de Balzac, s'était déjà préparé, en vidant bouteille, à lui répéter les mêmes avis avec le même flegme et le même ton; Faret ne s'écartait pas du thème convenu entre Boisrobert et lui. Claude de l'Estoile, sieur de la Saussaye, était un des cinq auteurs qui se chargeaient de mettre en œuvre les idées dramatiques du cardinal et de rhabiller ses mauvais vers; il avait lui-même peu de talent pour la poésie, et y suppléait de son mieux par un goût assez délicat comme par un savoir de grammairien très étendu; sa dureté excessive dans la critique s'exerçait également contre ses propres ouvrages et ceux des autres; il ne fermait pas les yeux sur les défauts innombrables de la versification de Richelieu, et souvent la liberté avec laquelle il s'exprimait là-dessus avait paru téméraire aux assistans; mais le cardinal lui pardonnait cette franchise et ne s'en offensait pas, à cause du personnage qui ne transigeait jamais avec sa conviction en matière de belles-lettres. Claude de l'Estoile, âgé d'environ trente ans, était « de taille médiocre et fort grêlé, suivant le portrait que Pelisson fait de lui; il avait les cheveux et les yeux noirs, le visage fort pâle et fort maigre, gâté et sans barbe en quelques endroits. » Il consacra sa vie entière à la composition de deux pièces de théâtre, outre celles qu'il élaborait, sous les auspices du cardinal, avec Corneille, Rotrou, Boisrobert et Colletet.

Guillaume Colletet avait un caractère totalement opposé à celui de l'Estoile, car il approuvait et louait tout sans distinction avec une indulgence que son confrère de l'Académie nommait lâcheté; c'était souvent distraction et quelquefois complaisance. Il ne pouvait se résoudre à trouver de quoi reprendre dans les vers du

cardinal, et quand ces vers étaient trop longs ou trop courts de quelques syllabes, il se persuadait sans peine qu'il les avait mal entendus. Il ne manquait pas d'ailleurs d'une agréable facilité pour la poésie légère, et il s'était nourri des vieilles rimes du XVe et du XVIe siècle, lesquelles lui avaient suggéré le projet d'écrire une histoire complète des poètes français. Il possédait l'humeur la plus heureuse, toujours égale, toujours enjouée; sa naïve simplicité, qui se révélait en paroles imprévues, divertissait fréquemment le cardinal et l'Académie; il était pourtant très satisfait de son sort, avec le produit de ses livres et de la munificence du premier ministre : il partageait ses momens entre Apollon, Vénus et Bacchus, ainsi qu'il le déclarait lui-même dans ses ouvrages. Cette disposition à la sensualité anacréontique respirait sur sa bonne physionomie rieuse et insouciante. Son habillement était l'image du désordre de ses idées; tantôt ses chausses se trouvaient mises à l'envers; tantôt l'un de ses pieds, chaussé d'une bottine, contrastait avec l'autre, chaussé d'un soulier; tantôt sa chemise, bouffante autour des reins, avait trempé dans l'encrier; tantôt sa collerette semblait avoir traîné dans la crotte : on n'avait pas mémoire qu'il eût lavé ses mains et coupé ses ongles.

— Bonjour, messieurs, leur dit le cardinal en réponse à leurs saluts respectueux; avons-nous écrit quelque chose de bon ce matin?

— Quant à moi, monseigneur, reprit Faret que ses confrères avaient laissé passer le premier par une déférence accordée à la faveur dont il jouissait auprès de Richelieu, je n'ai pas marié deux rimes ensemble depuis quinze jours, et si je manquais d'appétit, je croirais vraiment que je suis déjà mort des pieds à la tête, comme Malherbe ou Virgile, ce qui me rend tout perplexe et confus.

— En effet, monsieur Faret, je vous trouve mauvais visage aujourd'hui; d'où vous vient cette fâcheuse situation d'esprit?

— Hélas! monseigneur, lorsque Castor est aux enfers, Pollux ne saurait se plaire sur la terre : Boisrobert réside à son abbaye de Châtillon.

— Puisse-t-il y faire pénitence et se corriger de sa fourberie! repartit le cardinal, qui essaya de paraître ferme et qui ne put retenir un soupir.

— Monseigneur, dit Colletet en se grattant l'oreille, M. Baudoin m'annonce qu'on imprime notre *Comédie des Tuileries*.

— C'est moi qui lui en ai donné l'ordre avant que de partir, répondit le cardinal qui suivait évidemment une idée triste; il s'est chargé d'y mettre une préface de sa façon, où il dira avec quelle magnificence cette pièce fut représentée à la cour...

— Oui, monseigneur, répliqua Colletet en se grattant le menton, M. de Boisrobert avait merveilleusement dirigé les décorations du théâtre.

— Les décorations n'ont pas nui au succès, dit Richelieu avec mélancolie; mais ce fut la conduite de la pièce qu'on admira davantage.

— Il n'en devait pas être autrement, puisque vous aviez dressé le canevas de la comédie d'après les avis de M. de Boisrobert. Le style de l'ouvrage ne fut pas moins goûté, parce que M. de Boisrobert y avait mis la main. Je voudrais qu'il se trouvât céans pour rendre un oracle...

— Lequel? interrompit le cardinal que le nom de Boisrobert attendrissait visiblement, malgré les efforts qu'il faisait pour simuler l'indifférence; nous sommes ici en état d'opiner sur les questions les plus ardues de grammaire et de poésie, ce me semble.

— C'est au sujet d'une expression des six vers du monologue pour lesquels vous m'avez donné cinquante pistoles en me disant que le roi n'était point assez riche pour payer tout le reste; on voit dans ma description.

La cane s'humecter de la bourbe de l'eau...

— Je prétends que la peinture est fausse, interrompit l'Estoile avec brusquerie; j'ai vu mainte fois des canes domestiques, mais je vous jure qu'elles auraient été bien étonnées, si quelqu'un leur eût parlé de *s'humecter de la bourbe de l'eau*.

— Voilà le point qu'il faudrait décider, répliqua Colletet, qui avait l'habitude de consulter sa servante Claudine ou Boisrobert dans toutes les difficultés de langue, de prosodie ou de goût. Je souhaiterais que la cane elle-même pût nous mettre d'accord là-dessus.

— En vérité, je sens naître des scrupules à l'égard de ce vers qui me paraissait d'abord si beau, dit le cardinal distraitement.

— Boisrobert a passé condamnation sur ce vers, reprit l'Estoile,

car il me dit que l'on ne savait pas comment la cane s'humectait ainsi, et qu'elle prenait peut-être un clystère selon la formule du médecin des canards.

— La sentence est juste, n'importe qui l'a portée, dit le cardinal en y applaudissant avec enthousiasme; le verbe *s'humecter* veut un régime, et je suppose que la cane s'humecte l'estomac. Changeons le vers, de la sorte :

La cane barboter dans la bourbe de l'eau.

—Permettez-moi, monseigneur, de m'en référer au sentiment de M. de Boisrobert, répondit Colletet peu satisfait de la correction...

— Eh bien! messieurs, avez-vous travaillé à notre tragi-comédie de *l'Aveugle de Smyrne?* dit le cardinal pour détourner l'entretien dans lequel revenait sans cesse le nom de Boisrobert qu'il entendait avec plaisir et avec dépit à la fois.

— Nous n'avons pas le courage de travailler lorsque Boisrobert n'est plus là pour nous égayer, répondit l'Estoile.

— Le diable emporte votre Boisrobert! s'écria le cardinal irrité de l'insistance qu'on mettait à lui adresser le conseil de faire cesser la disgrace de son favori. A vous entendre, messieurs, on penserait que Boisrobert est de ces gens qu'on est en peine de remplacer! Et M. de Bautru, où donc est-il allé? ajouta-t-il après un instant de silence; serait-il malade d'avoir essuyé quelque bastonnade?

— Vous ne la lui ferez pas donner, monseigneur, pour être allé voir son ami Boisrobert dans l'exil? dit hardiment Faret.

Le cardinal de Richelieu tomba tout à coup dans un morne abattement : il se reprochait d'avoir éloigné le seul homme qui lui était devenu indispensable et qui l'empêchait de sentir l'amertume du pouvoir; il souhaitait dès-lors le revoir auprès de lui, car il ne se dissimulait pas que, depuis la perte de ce courtisan facétieux, il était en proie à une tristesse dont les progrès atteindraient bientôt sa santé ; mais il avait congédié Boisrobert avec trop d'éclat, pour que le rappel de cet abbé n'eût pas besoin d'être motivé d'une façon éclatante. Le cardinal ne doutait plus que Boisrobert fût le véritable auteur de la lettre attribuée à Balzac, et il comprenait que sa dignité de ministre était intéressée à punir une pareille effronterie. Cependant la conduite de Balzac, refusant avec dédain le titre d'académicien, quoiqu'il touchât la pension affectée à ce

titre, diminuait beaucoup aux yeux du cardinal la faute de Boisrobert, qui avait l'air d'avoir agi dans cette circonstance pour châtier un superbe au profit de l'Académie française.

Le bruit d'une canne frappée à intervalles égaux contre le plancher annonça la venue de François Citois. Habile docteur de la faculté de médecine de Montpellier et médecin ordinaire du cardinal de Richelieu, Citois avait acquis une influence presque absolue sur l'esprit de son malade, en ne le contrariant jamais, et en lui administrant le moins de remèdes possible; mais aussi en parlant de tout, excepté de l'art qu'il pratiquait, et en ne suivant pas moins convenablement un entretien littéraire que politique. Il était par là en opposition directe avec les médecins de son temps, qui, de même qu'ils portaient la robe de leur état, voulaient que leur langage, hérissé de formules grecques et latines, servît d'enseigne à leur science, généralement plus chargée de mots barbares que d'idées saines. Citois, qui avait alors environ soixante-trois ans, offrait, en garantie de son système hygiénique, un tempérament robuste, fortifié par l'âge, et inaccessible à toute espèce d'infirmités. Son long nez, semblable à un bec de pélican, se livrait seul à des excès qu'Hippocrate et Galien n'avaient pu prévoir, car il absorbait, bon an mal an, autant de tabac que tous les nez de la Faculté de Paris à la fois. Aussi ce docteur vantait-il le tabac à l'égal des plus renommés spécifiques.

— Je vois avec déplaisir que monseigneur n'a pas dormi encore son sommeil du matin, dit-il en humant une large prise étalée sur la paume de sa main. Tant pis! il nous faudra faire usage de la saignée et des purgatifs pour éteindre la chaleur du sang.

— Mon ami Citois, je suis donc bien mal, reprit le cardinal en se tâtant le pouls, puisque vous songez à me purger et me saigner?

— Vous ne mourrez pas aujourd'hui ni demain cependant; mais cet état de malaise et de langueur ne saurait durer sans amener des accidens fort périlleux. Çà, parlons d'autre chose, monseigneur : on m'écrit de Saint-Germain que le roi s'ennuie de votre absence...

— Citois, parlez-moi de ma santé, qui m'importe davantage. J'espérais que le changement d'air dissiperait l'humeur mélancolique dont je suis atteint; mais il me semble, au contraire, qu'elle augmente depuis mon arrivée ici. Mes bâtimens, mes jardins, ma

bibliothèque, tout me déplaît, et je me demande ce que je viens chercher au milieu des maçons, des verriers et des ornemanistes. J'ai des tristesses mortelles sans aucun motif, de sorte que je les attribue à mauvais présage, et je me persuade que quelque grand malheur est près de fondre sur ma fortune.

— Vous n'avez pas d'autre malheur à craindre, monseigneur, que de devenir hipocondre et de tomber dans un profond dégoût de toute chose.

— En effet, je me sens saisi de langueurs inaccoutumées, qui font que je n'ai de plaisir à rien, et que je cesse même de manger. Mon ami Citois, ne me laissez pas dépérir, je vous conseille, et guérissez-moi avant que la maladie soit incurable, car j'ai besoin de vivre encore six ou huit ans pour accomplir la tâche que je me suis donnée. Comment! monsieur Citois, vous n'avez pas dans votre sac quelque recette souveraine contre l'ennui?

— C'est vous qui le dites, monseigneur : l'ennui seul vous tue. Eh bien! n'attendez pas qu'il y parvienne, et tuez-le d'abord.

— Prêtez-moi les armes qu'il faut pour remporter cette victoire difficile; écrivez une belle ordonnance, que je graverai en lettres d'or, si elle réussit.

Citois prit une plume, et se contenta d'écrire ces deux mots sur la garde de la première pièce de Boisrobert, *la Lisimène ou l'Heureuse tromperie*, que le cardinal avait relue pendant la nuit : RECIPE BOISROBERT. Il apposa son seing doctoral au bas de cette ordonnance, qui assimilait Boisrobert à une potion curative, et qui remettait à la discrétion du cardinal le soin de fixer la dose du remède. Après avoir porté ce coup décisif en faveur de son ami, le médecin en attendit l'effet avec confiance, et engloutit dans ses larges narines deux pincées de tabac parfumé. Richelieu reçut le livre et s'empressa d'y chercher la bienfaisante formule qui allait le sauver de l'hypocondrie. Il ne put s'empêcher de rire du moyen ingénieux employé par Citois pour plaider la cause de Boisrobert, et ce fut encore au nom de Boisrobert que le ministre fut redevable de ce retour de gaieté, qui lui parut du meilleur augure, et qui commença sur-le-champ sa guérison.

Tout à coup on sonna de la trompe sous les fenêtres du cardinal, comme on avait alors coutume de faire au départ et à l'arrivée des courriers. Le cardinal se dressa sur son séant, écouta impa-

tiemment la fanfare, à laquelle se mêlait le tintement des grelots que secouaient les chevaux de la poste, et envoya l'abbé de La Roche au-devant des dépêches, qu'on apportait sans doute de la cour. Mais l'abbé rentra les mains vides, en disant que c'était M. de Boisrobert qui arrivait d'Angoulême à franc étrier, et qui demandait à être introduit sans retard auprès de son éminence. Richelieu, que la recette prescrite par Citois avait disposé à l'indulgence, ne fut pas maître d'une vive émotion de surprise et de joie en apprenant subitement que son cher et fidèle Boisrobert lui était rendu : deux larmes brillèrent dans ses yeux, et un sourire malin agita ses lèvres. Tandis qu'il s'efforçait de s'affermir contre cette disposition à l'attendrissement, que provoquerait davantage la vue de Boisrobert, il sentit combien il était réellement attaché à ce fourbe, à cet impudent faussaire, à ce spirituel et plaisant conteur.

— Boisrobert! s'écria-t-il en riant déjà; d'où revient-il ainsi par la poste? Est-il allé jusqu'à Rome pour s'y faire absoudre de ses impiétés?

— Non, monseigneur, reprit Faret; il est allé, en qualité de champion de l'Académie, venger et soutenir l'honneur de notre compagnie.

— Voici que ma recette opère d'avance, dit Citois. Pour vous faire reprendre Boisrobert en amitié, il ne faut que dorer la pilule.

Boisrobert s'était préparé pour cette réception en se couvrant de poussière, comme s'il venait de traverser les sables de l'Afrique, quoique la boue des chemins et la pluie tombant à flots nuisissent un peu à la vraisemblance de cette livrée poudreuse. Il s'élança dans la chambre, tout botté et tenant en main un fouet de poste. On eût dit qu'il descendait de cheval, sans avoir quitté la selle pendant trente lieues. Il courut se jeter à genoux devant le lit du cardinal, qui lui tendit la main avec bonté et l'accueillit d'un regard où son pardon était écrit. Mais Boisrobert voulut prolonger une situation dans laquelle il éprouverait s'il n'avait rien perdu de son empire sur le ministre, et il continua de mouiller de larmes la main de son maître, sans lever la tête, en poussant des soupirs et des sanglots à fendre l'ame. Le cardinal, qui redoutait ces témoignages d'affection capables d'ébranler son apparente inflexibilité, essaya de calmer, par de douces et bienveillantes paroles, le trop

sensible Boisrobert, qui redoublait de marques de repentir et de bonheur, en refusant de s'asseoir, comme l'en priait le ministre.

— Non, monseigneur, s'écria-t-il enfin avec ses grands airs de comédien; je veux vous adorer à deux genoux jusqu'à la fin des siècles; je veux, en cette humble posture, vous remercier de m'avoir ressuscité du tombeau de ma disgrace, et vous supplier de laisser seulement, pour ma nourriture, tomber sur moi quelques-uns de vos regards de bonté. J'étais néanmoins innocent du crime pour lequel vous m'aviez banni de votre précieuse présence, car je fusse mort à vos yeux, si j'en avais été coupable, monseigneur.

— Çà, *Le Bois*, interrompit le cardinal d'un ton moitié riant moitié sévère, je te dispense de mentir pour gagner ton absolution.

— Mentir! monseigneur, mentir à votre éminence! s'écria Boisrobert, renouvelant ses lamentations. J'aimerais mieux lire tout d'une haleine quelque comique tragédie du bonhomme Mayret ou admirer les écrits de Sorel!

— Enfin, *Le Bois*, le passé est mort, ne le rappelons pas à la lumière, de peur qu'il ne gâte encore le présent. Je te pardonne la fausse lettre que tu as mise sur le compte de cet honnête M. de Balzac, à condition que tu lui enverras une épître d'excuses...

— Eh! de quoi m'excuserai-je, monseigneur? répliqua Boisrobert, qui s'aperçut bien que l'absence n'avait pas diminué son pouvoir sur l'esprit de Richelieu et qui tira de cette conviction une nouvelle audace : je ferai ce qui vous plaira, mais voulez-vous que je m'excuse du style affecté des lettres de M. de Balzac, par exemple? Aux autres le péché, à moi la pénitence!...

— Non, *Le Bois*, tout est pardonné, tout est oublié, pourvu que tu renonces au mensonge, du moins dans la pratique de notre amitié.

— Point, monseigneur : je m'excuserai de l'enflure, des pauvretés, des choses triviales, des fautes contre la langue et la raison, qu'on trouve à chaque ligne dans les ouvrages du sieur de Balzac; je m'excuserai de l'orgueil insolent qui fait que ledit sieur de Balzac s'estime mieux en sa personne que le corps académique tout entier; je m'excuserai de l'outrecuidance incomparable de ce susdit Balzac qui dédaigne de vous dédier ses livres; je m'excuserai de la grossière impolitesse du même écrivain qui ne se rend pas à votre invitation de venir à la cour; je m'excuserai encore,

s'il vous plaît, de ce que le grand et illustre M. de Balzac a jeté aux chiens son véritable nom de famille, qui est Guez, pour usurper une feinte noblesse. N'est-ce point assez d'excuses, monseigneur? Faut-il de plus en faire sur l'ignorance de ce personnage qui ne sait pas seulement l'orthographe, quoiqu'il fasse semblant de connaître à fond les anciennes littératures, la philosophie, la religion et toutes les sciences? Oh! les sujets d'excuse ne manqueront pas, en cas que je prenne tous ceux que me prête le sieur de Balzac, et dans ce cas, vous serez plus indulgent que sensé, si vous accordez rémission des torts que je confesserai au nom du plus vain, du plus sot, du plus ridicule et du plus inconsidéré des hommes.

— Holà! cet acharnement prouve que tu ne crois pas possible d'abattre d'un seul coup ton ennemi! répliqua le cardinal, qui n'avait pas trouvé le moyen de placer un mot dans cette ironique allocution que Boisrobert débitait d'un ton chaleureux soutenu par un jeu de physionomie et un geste animés. Entre nous, on imaginerait volontiers que tu es jaloux de M. de Balzac?

— Je vous le dirais, vous n'y voudriez pas croire. J'attendrai qu'on m'apprenne s'il a l'estomac bon et s'il n'est point incommodé de goutte, de gravelle et autres infirmités, pour déclarer ce que je lui envie de son tempérament.

— Quel sévère jugement tu portes de ce fameux auteur! c'est que tu lui gardes rancune d'avoir été la cause, même involontaire, de ta disgrace? Eh bien! je lui écrirai de ma propre main et je le prierai de vouloir bien te tenir pour excusé en restant académicien...

— C'est une démarche qui n'est plus à refaire, dit d'un air mystérieux Boisrobert en sortant de sa poche une lettre qu'il présenta cachetée au cardinal; voici la réponse à la lettre audacieuse que vous a écrite ce personnage pour se défendre d'être de l'Académie.

— La dernière lettre dont tu parles était peut-être supposée comme la première? dit le cardinal étonné, qui prit celle qu'on lui offrait et la regarda de tous côtés avant de rompre le cachet; dis-moi laquelle des deux je dois croire? Ni l'une ni l'autre?

— Vous avez en main le mot de l'énigme, répondit solennellement Boisrobert; mais je veux bien, par forme de prologue à ce que renferme ce papier, vous conter en peu de mots mon histoire.

Lorsque vous m'exilâtes dans mon abbaye de Châtillon, j'y allai pour invoquer l'Esprit saint et j'y restai dix jours que j'employai à prier, à jeûner, à vivre comme un anachorète, jusqu'à ce que j'eusse fait ample provision des graces d'en haut; ainsi pourvu, je fis vœu de ne point m'arrêter sous un toit avant d'avoir obtenu réparation de l'injure faite à l'Académie et à votre éminence : ce fut à la bicoque du sieur de Balzac que je m'arrêtai pour le sommer de rétracter la lettre qui vous a si fort offensé, ou bien d'accepter un cartel de la part de messieurs de l'Académie.

— Un cartel! s'écria le cardinal se méprenant sur le sens de cette expression employée au figuré; et les édits contre les duels?

— C'eût été un combat purement littéraire, monseigneur, dans la lice de la grammaire et de la poésie, dit Boisrobert, qui avait retardé jusque-là l'ouverture de la lettre : j'aurais voulu vous donner ce rare spectacle, qui vous eût diverti certainement; mais le sieur de Balzac craignit de se commettre avec un champion armé à l'avantage, et préféra se confesser vaincu plutôt que d'en venir aux mains.

— « Monseigneur, lut alors à demi-voix le cardinal, qui avait ouvert la lettre en brisant le cachet dans l'empressement de sa curiosité, je ne sais si je dormais ou rêvais quand j'adressai à votre éminence une requête tendant à ce que je demeurasse exempt du titre et des devoirs d'académicien : la vérité est que j'avais en ce moment-là perdu le sens et la mémoire, comme je m'en accuse maintenant avec un prodigieux remords; poussez donc la magnanimité jusqu'à mettre en oubli cette dernière et impertinente épître, *tanquam ægri somnia* (lorsque je l'écrivis, en effet, j'étais malade d'avoir vendangé mon clos), et ne faites état que de la première, adressée en remerciement à l'Académie française, lorsque le digne et vénérable abbé de Boisrobert m'eut donné avis de ma réception. J'ai délivré, de bonne volonté et sans y être contraint, le présent aveu, revêtu de mon seing, entre les mains de cet excellent M. de Boisrobert, avec autorisation d'en faire tel usage qui lui conviendra, et de plus, je l'ai prié d'être mon interprète passionné auprès de votre éminence et de messieurs de l'Académie. En foi de quoi, et pour attester aussi que je suis amoureux de votre gloire, monseigneur, j'ai signé DE BALZAC. »

— Que vous en semble, monseigneur? demanda fièrement Bois-

robert : ne suis-je pas pleinement justifié, et faut-il encore que je m'excuse?

— En effet, la pièce est en règle, reprit le cardinal en l'examinant de plus près, et M. de Balzac est devenu fou, à moins que tu ne sois le plus grand imposteur de la chrétienté.

— J'aime mieux que le sieur de Balzac soit devenu fou à lier, si vous le trouvez bon, monseigneur.

— Je reconnais l'écriture et la signature de Balzac, répliqua Richelieu, dont les soupçons ne résistèrent pas à cet examen, et surtout à l'air de véracité que Boisrobert savait si bien prendre; mais néanmoins je ne comprends pas quel mobile a fait agir le sieur de Balzac dans cette occasion.

— Vous le comprendrez en moins de paroles qu'il n'en a fallu pour le lui faire comprendre : je suis arrivé à l'improviste chez ce déserteur de l'Académie et l'ai trouvé habillé de taffetas incarnadin, se promenant dans son clos, au son de deux cornemuses qui le suivaient pour sa récréation. Je suis entré aussitôt en matière et lui ai reproché son procédé malhonnête envers votre éminence, ainsi qu'envers l'Académie. Il m'avoua, non sans confusion, qu'il s'était décidé à se retirer, en désavouant son ancienne lettre où il acceptait l'honneur que lui fit l'Académie, parce qu'il avait été averti que tout académicien serait obligé de faire un discours sur un sujet quelconque et de le prononcer dans notre assemblée. Je le tranquillisai là-dessus, et lui déclarai que, malgré notre délibération du mois de janvier passé, il pouvait se dispenser de venir à Paris et même d'envoyer son discours. Mais comme il ne se souciait pas néanmoins de changer encore une fois de résolution et de se replanter académicien, je lui annonçai fort gravement que tous ses confrères se vengeraient de son incongruité en le défiant publiquement de résoudre quelque point difficile de la grammaire, et en dressant une critique très rigoureuse de son recueil de lettres....

— M. Vaugelas disait l'autre jour en pleine Académie, interrompit l'Estoile, que le sieur de Balzac, à force de raffiner la langue, lui ôterait toute sa trempe et la rendrait de fort mauvais usage. M. Chapelain, dont l'opinion est de poids, a prétendu que ce raffineur passait son temps à fuir les idées et à courir après les mots.

— Chapelain le ménage, reprit brusquement Faret; Chapelain

le bourre d'éloges; Chapelain, dans les lettres qu'il lui écrit, le traite de génie.

— C'est afin qu'on le traite de même sorte dans les réponses, répliqua Boisrobert : tel est le propre de Chapelain, qui saluerait un oison pour en être salué. Quoi qu'il en soit, le sieur de Balzac ne s'aventura pas à encourir le jugement de l'Académie, et consentit à signer tout ce qu'on voudrait, à condition qu'il ne serait en aucun cas mandé à Paris, et qu'on le dispenserait de travailler au dictionnaire.

— Cette condition est impertinente! dit le cardinal, qui crut y voir son honneur intéressé; le sieur de Balzac a juré de me contrecarrer en toute chose, et de se refuser à tout ce qui peut me plaire; ainsi, non seulement il s'efforce de jeter du blâme et du mépris sur l'Académie que j'ai fondée et que je protége, mais encore il se raille de mon autorité et de ma puissance, en s'obstinant à ne point sortir de sa maison et à repousser incivilement toutes les invitations pressantes qu'on lui fait de se montrer un peu! Sur ma parole! j'étais insensé de vouloir tirer de sa tannière cette bête fauve!

— Qu'est-ce qui l'attache avec tant de force à son petit patrimoine? demanda le médecin Citois; est-il avare, goutteux, paralytique ou cul-de-jatte?

— Il craint sans doute que sa servante ne lui préfère quelque manant? objecta Colletet, qui était lui-même très friand des amours ancillaires, et qui venait de se marier pour la troisième fois avec une de ses servantes. Ne retournerons-nous pas bientôt à Paris, monseigneur?

— Certainement le sieur de Balzac est enchaîné par quelque tendre sentiment au pays qu'il habite, dit le cardinal, que cette réflexion rendit pensif.

— J'ai oui raconter que M. de Balzac vivait dans ses terres avec l'ombre de l'Astrée, répliqua l'Estoile. Voilà le mot de l'énigme.

— Je le trouve ailleurs, ne vous déplaise, repartit Boisrobert : M. de Balzac ne reste confiné dans son pigeonnier depuis plus de quinze ans, que pour faire pièce à votre éminence.

— A moi? s'écria le cardinal, tout disposé à recevoir une impression défavorable à Balzac; quel rapport existe-t-il entre moi et le sieur de Balzac?

— Le sieur de Balzac se persuade qu'il occupe dans les lettres le rang que vous occupez dans l'état, et il pense que rien ne manquerait à votre triomphe, si vous parveniez à vous emparer de lui et à le traîner captif à votre char. Jusque-là, il niera que l'empire du monde vous appartienne.

— La plaisante folie! dit Richelieu, qui prit au sérieux cette flatterie exagérée de Boisrobert; ne tient-il pas aussi sa cour à Balzac?

— Assurément, monseigneur; cette cour se compose de Mlle de Chenillac, qui était encore jeune du temps du roi Henri; d'un secrétaire, le prieur Ogier, qui a joué de la plume dans les querelles de son maître avec les Feuillans; d'un valet, d'une cuisinière, et d'une servante de basse-cour.

— Laquelle de ces deux dernières lui sert de Minerve et de muse? interrompit Colletet, enchanté de supposer les goûts de Balzac analogues aux siens.

— C'est Mlle de Chenillac, qui, de concert avec le prieur Ogier, fait et parfait les ouvrages de M. de Balzac, lequel est et sera toujours un lourdaud, dépourvu de savoir et d'esprit, incapable d'écrire une page en bon style, et pourtant bouffi d'orgueil et farci d'impudence.

— Le panégyrique se sent d'une inimitié manifeste, dit en riant le cardinal; les ouvrages publiés sous le nom de M. de Balzac ne le cèdent pas en urbanité et en élégance aux meilleurs que pourra produire M. de Voiture, et il serait injuste de ne pas louer l'auteur du *Prince*, quel qu'il soit.

— Quel qu'il soit, monseigneur, c'est vous-même qui l'avez dit. Il est toujours vrai que cet auteur ne saurait être le sieur de Balzac que nous connaissons.

— J'aurais été bien aise néanmoins de me rencontrer avec cet écrivain, que je n'ai point revu depuis qu'il me vint prier de le nommer évêque.

— Auriez-vous la fantaisie de lui accorder aujourd'hui ce qu'il demandait autrefois, monseigneur? Je gage que si vous lui proposiez la plus riche abbaye de France, il ne ferait pas scrupule de l'accepter moins forcément que le titre d'académicien!

— Je ne le nommerais seulement pas chantre de la Sainte-Chapelle! reprit le cardinal, dont l'antipathie contre Balzac s'était

augmentée par les insinuations de Boisrobert. D'ailleurs, puisqu'il s'imagine être presque mon égal, il faudra que je réclame de ses bontés quelque grace d'état.

— Demandez-lui, par exemple, monseigneur, dit l'Estoile, la licence de reconnaître le souverain mérite de Voiture, et de mettre ce galant écrivain au premier rang parmi les beaux esprits?

— M. de l'Estoile a touché la véritable cause des dépits du sieur de Balzac à l'égard de l'Académie, reprit Boisrobert, qui avait dirigé toute cette conversation vers un but qu'il allait atteindre après avoir préparé le chemin; l'Académie a eu le tort d'admettre dans son sein M. Voiture.

— On conçoit que les applaudissemens obtenus par Voiture, dit l'Estoile, aient donné l'éveil à la jalousie de M. de Balzac.

— M. Voiture est un charmaut auteur, ajouta Colletet en se grattant la tête; on devrait lui ériger des autels en récompense de ce qu'il nous a conservé le mot *car*, que M. de Gomberville voulait bannir de la langue et que l'Académie défendait bien mollement pour seconder les attaques de l'hôtel de Rambouillet.

— Voiture me semble plus noble que tous les Balzac d'Angoulême, s'écria Faret, puisque son père était un marchand de vins. C'est dommage qu'il ne boive que de l'eau pure, au lieu de rougir un peu celle de l'Hippocrène et du Lignon.

— M. Voiture a du moins l'honnêteté de ne pas rougir de son père! répartit le médecin promenant sa tabatière à la ronde.

— J'estime singulièrement M. Voiture, dit le cardinal satisfait de trouver un prétexte plausible de frapper à son tour sur Balzac, j'apprécie son caractère aussi bien que son talent, et je ne sais s'il n'y a pas autant de noblesse dans son ame que dans son style. Je me souviendrai toujours qu'il écrivit au duc d'Orléans ces belles et généreuses paroles : « Ne laissez pas plus long-temps un homme qui est si heureux à se venger de ses ennemis, et cessez de vouloir du mal à celui qui le sait tourner à sa gloire, et qui le porte si courageusement. » M. de Balzac, nonobstant tout son génie, ne réussirait pas à forger un éloge qui me fût plus précieux, et je me rangerai du parti de cet aimable Voiture, contre les entreprises de son rival qu'il ne tardera guère à surpasser. Je regrette seulement de ne pas voir en face le sieur de Balzac, pour lui reprocher son mauvais vouloir envers Voiture, son étrange conduite

envers l'Académie, ses façons inciviles envers moi, et en outre, les défauts de ses livres, le faux et le vulgaire de ses sentimens, le détestable goût de ses images, le phœbus gascon de son style...

— Eh bien! soyez content, monseigneur! s'écria Boisrobert en allant tirer les rideaux de la fenêtre, sur les vitres de laquelle étincelait le soleil : le voici lui-même qui vient!

— Qui donc, s'il vous plaît? dit Richelieu surpris du bruit qu'il entendait au dehors et se levant sur son séant avec anxiété.

— Le sieur de Balzac, qu'on vous amène prisonnier dans votre château, répondit Boisrobert.

— M. de Balzac! s'écria le cardinal riant de ce qu'il prenait pour une plaisanterie de son favori, est-ce d'un coup de baguette qu'il a été transporté ici à travers les airs?

— Il n'y a pas de féerie ni d'enchantement dans ce voyage, ou plutôt c'est Bautru qui a joué le rôle d'enchanteur.

— Bautru! S'il a pu achever cette épineuse négociation et faire sortir M. de Balzac du territoire d'Angoulême, je ne douterai plus de son savoir-faire d'ambassadeur! Mais n'est-ce point un nouveau conte, Boisrobert, et M. de Balzac est-il à Richelieu?

— Vous le verrez tout à l'heure en personne, monseigneur, lorsque vous serez en état de paraître à la fenêtre; il est en bas dans la cour.

— On ne le voit pas encore, dit le médecin qui s'était approché de la fenêtre avec les académiciens : il n'y a qu'un carrosse fermé.

— Oh! le singulier carrosse! s'écria l'Estoile : il ressemble à celui que le roi Henri IV avait donné à sa maîtresse Gabrielle d'Estrées.

— Il ressemble plutôt à celui qui mène les comédiens de l'hôtel de Bourgogne à la foire Saint-Laurent, reprit Colletet. Ce sont des comédiens de campagne, qui se disposent à représenter quelque pastorale ou tragi-comédie : il y en a un qu'on prendrait pour le Matamore de *l'Illusion comique*, si cette comédie de M. Corneille avait été jouée ailleurs qu'en ce château, l'été dernier; le cocher et le laquais paraissent vêtus en bergers; mais il faut qu'ils aient été long-temps mouillés, puisque leurs habits en sont totalement gâtés et déteints.

— Quels sont ces comédiens, *Le Bois?* demanda le cardinal, qui avait prêté l'oreille à la description faite par Colletet.

— C'est Bautru et ses valets déguisés avec les costumes de *l'Illusion comique*, répondit Boisrobert.

— Oui, c'est M. de Bautru lui-même qu'on voit coiffé de ce turban, ajouta Faret qui était dans le secret ainsi que les autres.

— Quoi! M. de Balzac est arrivé à Richelieu! s'écria le cardinal s'abandonnant enfin à un vif accès de gaieté et s'élançant à demi-nu hors de son lit, pour rejoindre à la fenêtre les quatre spectateurs, qu'avait attirés l'entrée du carrosse dans la cour; je verrai donc M. de Balzac!

— Le faquin n'est pas digne de voir un si grand ministre! reprit Boisrobert, qui dès-lors augura bien du succès de son invention.

— Mais quel est l'objet de sa venue? dit, en se retournant vers Boisrobert, le cardinal, trop préoccupé de cette visite extraordinaire, pour remarquer combien peu il était en mesure de la recevoir; il a probablement des graces à demander : je suis bien aise qu'il s'humilie.

— Il ne s'humilie pas, ce Titan indomptable; il ignore en quel lieu on l'a conduit; il ne serait point ici, je vous jure, s'il avait deviné ce qu'on veut faire de lui.

— Où pense-t-il être, vraiment? Le château cependant n'est pas si mesquin, qu'on puisse douter que j'en sois le maître.

— D'abord, il n'a pas eu le loisir de le regarder, puisqu'il a les yeux bandés; en outre, il se figure arriver au château d'Arthénice.

— Qu'est-ce que cette Arthénice qu'il espère rencontrer ici? Je ne connais personne de ce nom-là en Touraine.

— Arthénice, monseigneur, n'est autre que Bautru, qui, depuis plusieurs mois, est en correspondance amoureuse sous ce nom avec le sieur de Balzac.

— O la merveilleuse aventure! s'écria le cardinal, qui, saisi d'une pétulante hilarité, se mit à sauter et gambader en chemise par la chambre.

Les rires frénétiques de Richelieu furent accompagnés du rire étouffé des assistans, qui tournèrent le dos à la fenêtre pour contempler en face d'eux une comédie plus extraordinaire que celle qui se préparait dans la cour : le cardinal, ne se souvenant plus de son double caractère de ministre et de prêtre, se livrait à toute l'intempérance d'une folle gaieté et cabriolait avec énergie, dans un costume moins décent que celui qu'avait pris le roi David pour

danser devant l'Arche. Mais Richelieu s'aperçut bientôt qu'il était sorti de ses habitudes de dignité vis-à-vis de plusieurs témoins, à qui la singularité et le comique de la situation avaient fait oublier le respect dû à son rang qu'il avait oublié lui-même, il redevint à l'instant le maître sévère et formidable qui savait, d'un coup d'œil, inspirer la terreur et commander le silence ; il n'eut besoin que de se redresser de toute sa taille et de montrer la porte aux rieurs, avec un geste majestueux, en leur lançant des regards qui leur ôtèrent l'envie de rire aux dépens du ministre plus puissant que le roi, et du prêtre plus vindicatif que la reine même.

Comme Boisrobert était le seul qui eût gardé son sérieux malgré les plaisantes évolutions du cardinal, il fut seul autorisé à rester, pendant que les valets de chambre aidaient Richelieu à s'habiller à la hâte, et le mettaient en état de paraître convenablement aux yeux des personnes des deux sexes, qui étaient alors dans le château; cependant, au lieu de se revêtir de son grand costume de cérémonie, en soie écarlate fourrée d'hermine, il en préféra un moins éclatant et plus propre à déguiser ses dignités ecclésiastiques, savoir : une robe de taffetas violet sans fourrures et sans dentelles ; il ne prit pas son ordre du Saint-Esprit, qu'il portait toujours avec le cordon bleu, et il s'empressa de renvoyer les valets, en présence desquels il n'avait pas adressé la parole à Boisrobert, qui était trop habile courtisan pour se jeter à la traverse des réflexions tacites de son maître. On entendait encore dans la galerie voisine les rires de l'Estoile et de Colletet se mêler aux éternuemens de Citois, qui essayait de faire diversion à ces éclats de gaieté capables d'irriter le cardinal; mais celui-ci était trop bien disposé par le retour de Boisrobert, et surtout par l'arrivée imprévue de Balzac, pour vouloir que chacun fût austère et silencieux autour de lui; au contraire, il se remit à rire de plus belle, sans s'inquiéter du nouvel élan qu'il communiquait aux rires de la galerie, et, ne pouvant trouver la parole au milieu de cet accès jovial, il tomba suffoqué dans un fauteuil et s'y tordit en convulsions : il venait de voir descendre du carrosse Balzac en froc de moine, les yeux bandés, conduit par Bautru, et marchant à pas comptés, entre quatre musettes et quatre haut-bois jouant des airs de ballet.

— Quelle est cette bouffonne comédie? demanda-t-il à Boisro-

bert, qui demeurait impassible; est-ce que M. de Balzac s'est fait cordelier?

— Il devint moine en chemin par suite d'une aventure que M. de Bautru vous racontera tout à l'heure, répondit l'abbé de Châtillon-sur-Seine; mais, de peur de profanation, il s'en va quitter cette robe de pénitence et prendre l'habit de son rôle.

— Quel rôle? quel habit? reprit le cardinal en recommençant à rire plus fort chaque fois qu'il regardait la marche triomphale de Balzac.

— Vous l'avez dit, monseigneur, c'est une comédie que nous allons représenter pour vous divertir; les rôles sont distribués entre les acteurs, et voici l'instant d'entrer en scène avec le costume qui appartient à chaque personnage : le héros de la pièce, comme vous voyez, est le sieur de Balzac.

— Je sais bien, *Le Bois*, que tu n'es point au-dessous de Mondory pour la déclamation et l'art du comédien; mais j'ignorais que M. de Balzac eût un pareil talent.

— Il jouera d'autant mieux qu'il jouera au naturel et sans soupçonner la comédie que c'est, comédie véritable, qui durera plusieurs jours, à moins qu'elle ne vous ennuie, et qui ne changera guère de lieu, à moins que vous ne vouliez la transporter de ce château à Paris.

— Faut-il induire de ceci que ce n'était point M. de Balzac qu'on menait aux sons des flûtes, comme une épousée, en froc de cordelier?

— C'était lui-même, monseigneur, et vous n'en douterez pas lorsque vous l'aurez vu de plus près. Vous souvient-il des merveilleuses aventures de don Quichotte dans le palais du duc et de la duchesse, lorsqu'il est en butte aux enchantemens de Merlin?

— Il n'est rien de plus plaisant dans le livre de Cervantes : je me fais relire cet endroit quand je suis soucieux, et j'ai invité Guérin de Bouscal à y puiser une comédie.

— Eh bien! monseigneur, vous aurez auparavant une comédie quasi semblable et moins pauvrement écrite que celle de Guérin de Bouscal.

— Tu as peut-être composé cette comédie durant ta retraite à Châtillon? interrompit le cardinal, qui ne devinait pas encore le projet de Boisrobert.

— Ah! monseigneur, avez-vous eu l'esprit assommé des vers de Desmarets, pour être aujourd'hui de si mauvais entendement? Voici le fait, ou plutôt le prologue de la comédie que je vous donne : le sieur de Balzac ayant agi trop superbement à l'égard de votre éminence et trop insolemment à l'égard de l'Académie; en outre ledit sieur de Balzac étant la cause première de votre emportement contre moi et de ma disgrace, j'ai formé le dessein, avec Bautru qui ne lui veut pas plus de bien que moi, de le jouer et de le molester devant vous et votre maison, pour le guérir de son orgueil et le punir de ses impertinences.

— C'est mal remplir les devoirs de l'hospitalité envers ce pauvre M. de Balzac, reprit Richelieu avec une pitié ironique.

— Le sieur de Balzac n'est pas au château de Richelieu, monseigneur, mais au palais de Mme Arthénice. Cette princesse, comme je vous l'ai déjà dit, sera représenté par Bautru, qui excelle dans les travestissemens : les costumes nous seront fournis par la comédie de M. Corneille, cette singulière pièce de *l'Illusion comique*, qui fut représentée ici l'été dernier avant que de l'être à l'hôtel de Bourgogne. L'action est circonscrite dans l'enceinte de ce château, et les acteurs seront tous pris parmi vos gens; je vous raconterai dans les intermèdes de notre représentation toutes les scènes qui se passeront hors de votre vue et qui mériteront d'être citées. Ensuite, la farce jouée, vous nous en direz votre sentiment.

— Je te remercie, mon cher *Le Bois*, d'avoir songé à me tirer de la mélancolie où je suis : la comédie que tu as imaginée me plaît d'avance; mais comment y assisterai-je sans être aperçu? Et si M. de Balzac me reconnaît, adieu tous ces beaux projets de pièce!

— Il ne vous apercevra pas, bien entendu; sera-ce la première fois, s'il vous plaît, que vous verrez sans qu'on vous voie? J'aurai soin que le meilleur de la pièce se fasse dans le jardin, où je vous promets une loge derrière quelque statue ou quelque charmille encore feuillue. Quant aux particularités qui auront pour théâtre les salles du château, vous viendrez écouter aux portes, et je vous cacherai sous le rideau, où vous vous garderez de rire trop fort. Enfin, si vous voulez prendre un rôle dans notre comédie, vous jouerez très galamment votre personnage.

— Ce serait un peu de licence pour un cardinal! répondit Richelieu que cette proposition n'offensa pas et qui en rit de bon cœur;

néanmoins je me consulterai afin de savoir ce qui m'est permis en ce jeu profane, et peut-être accepterai-je le rôle que tu m'offres dans ta pièce.

— Encore un mot, monseigneur, avant de lever la toile; vous ne vous fâcherez pas des propos satiriques qui pourront être tenus, ni des déguisemens qui seront employés, ni des malices qui auront pour objet d'abaisser l'arrogance du sieur de Balzac; en un mot, vous nous donnez carte blanche.

— Oui, volontiers, dit le cardinal après un court silence de réflexion, pourvu que tu me fasses rire pour réparer le temps de ton absence.

— Voici un des auteurs du poème, monseigneur, qui vient vous narrer son prologue, reprit Boisrobert en introduisant Bautru affublé de ses guenilles de fantaisie orientale.

— Qu'avez-vous fait de notre principal acteur, monsieur de Bautru? lui demanda gaiement le cardinal; est-il occupé à moucher les chandelles?

— Je l'ai laissé changer de vêtemens, répondit Bautru qui débutait toujours par un bon mot; semblable aux premiers chrétiens, il se pare de ses habits de fête pour aller au martyre.

Là-dessus, Bautru commença une relation détaillée de son voyage avec Balzac, et le cardinal, favorablement disposé par les habiles préparations de Boisrobert, se fit répéter les moindres circonstances de cet itinéraire auquel Bautru ajoutait de piquantes observations. La curiosité de Richelieu fut excitée au plus haut degré et ne lui laissa pas la plus légère commisération en faveur du malheureux Balzac, qui avait déjà reçu un triple baptême de boue, d'eau et de vin, comme les épreuves d'une mystérieuse et burlesque initiation. Tout à coup de nombreux instrumens de musique formèrent une mélodieuse symphonie que perçaient, par intervalles, trompettes et tambours sonnant des fanfares : le cardinal, surpris et charmé à la fois de ce concert imprévu, s'approcha de la fenêtre et ne découvrit pas les musiciens dans la cour d'honneur, où entraient à la file dix ou douze grands carrosses pleins de dames et une cinquantaine de cavaliers qui s'annonçaient, à leur mine et à leur costume, pour être de la cour.

— En vérité, *Le Bois*, dit le cardinal enchanté de voir si belle compagnie, si tu ne m'avais parlé d'une comédie, je croi-

rais que ces nouveaux-venus ne sont pas de ta troupe et viennent, en droiture, du Louvre ou de Saint-Germain.

— Selon ma qualité d'auteur et d'acteur, j'avais le privilége d'adresser les invitations pour la fête que je vous donne.

— Tu me traites fort civilement, *Le Bois*, mais les revenus de ton abbaye ne suffiront à payer la musique, la collation et le feu d'artifice; aussi je te promets en dédommagement un bénéfice de trois mille livres de rentes. Cela s'appelle faire les choses avec zèle et délicatesse; les personnes invitées sont celles que j'eusse choisies moi-même : voici ma nièce Mme de Combalet, voilà le cardinal de Lavalette, voilà Mme Dufargis; pour Dieu! n'est-ce pas là Marion de Lorme?

— Et les plus belles femmes et filles de la ville et de la cour, les plus joyeux seigneurs de vos amis, et en outre une grosse bande d'académiciens. Tout ce monde sera tout à la fois acteur et spectateur. On va commencer, messieurs : écoutez et applaudissez.

— N'en faites rien, reprit Bautru, car le sieur de Balzac retiendrait, pour son propre compte, tous les applaudissemens et nous accuserait de lui en dérober la plus grosse part.

— Divertissez-nous donc de votre mieux, messieurs les comédiens, dit le cardinal en bonne humeur; je vous baille d'abord absolution plénière pour toutes les folies qu'il vous plaira de faire et dire, comme si nous étions en temps de carnaval.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

(*La suite au prochain numéro.*)

Critique Littéraire.

LES VOIX INTÉRIEURES

DE M. VICTOR HUGO.

Avant de commencer cette appréciation du nouveau volume de M. Victor Hugo, nous avons voulu relire attentivement les théories littéraires du poète, afin d'apporter dans la question toute l'impartialité convenable. Il pouvait être permis, au temps où il luttait encore pour arriver à la gloire, de passer légèrement sur les préambules ambitieux de ses livres. Mais, à cette heure, le nom de M. Hugo, éveillant à la fois dans l'esprit l'idée de poésie et l'idée de réforme, il est indispensable d'envisager la renommée du poète sous ces deux aspects. D'ailleurs, les préfaces auxquelles nous faisons allusion, et qui n'étaient considérées autrefois que comme les fragmens épars d'un vaste système, doivent former aujourd'hui un tout solide et complet, un livre logique, ayant son début, son milieu, sa fin, sous peine d'être prises comme des boutades sans importance et de perdre à jamais toute autorité. M. Victor Hugo a eu quinze ans pour coordonner ses idées, pour les présenter sous un jour favorable, pour les réunir en faisceau. S'il a échoué; s'il n'a pas réussi, en quinze ans, à régulariser ses théories, c'est-à-dire à faire que chaque page nouvelle soit la continuation, le complément raisonnable de la page précédente, au lieu de la démentir; en un mot, si dans l'ensemble des préfaces qu'il a écrites on ne trouve point une pensée nette, saillante, précise, développée progressivement et poussée à une conséquence rigoureuse et définitive, il faudra en conclure que M. Hugo a marché à l'aventure, sans confiance dans la mission qu'il s'imposait, sans conscience de son

œuvre, sans conviction, et dès-lors protester hardiment contre la suprématie poétique dont il s'investit; car, en admettant même, ce qui est de notre part une concession généreuse, qu'un laps de temps indéterminé entre comme élément nécessaire dans la réalisation d'une idée vraie, ce n'est pas le temps qui aurait manqué à M. Hugo.

Eh bien! nous le dirons sans plus tarder, et en toute franchise, les théories littéraires de M. Hugo pèchent précisément par les côtés que nous venons d'indiquer. Il n'y a pas entre elles de lien solide; elles se succèdent sans se compléter, elles marchent d'un pas boiteux vers un but qui change. D'une page à l'autre, elles se combattent ou se détruisent; elles semblent n'obéir qu'à une loi de perpétuelle transformation. D'autres reprocheront à M. Hugo la mobilité générale de ses idées. Les uns lui demanderont, au nom de l'histoire, pourquoi, après avoir traîné Bonaparte dans la boue, il s'est pris pour lui, depuis quelques années, d'un enthousiasme sans réserve. Ceux-là, au nom de leur foi politique, le condamneront pour avoir chanté successivement la Vendée et la Révolution. Ceux-ci, au nom de leur foi religieuse, voudront savoir par quelle voie obscure et fatale il est arrivée de la croyance agenouillée au doute impie. Quant à nous, pour qui ces questions sont ici secondaires, nous constaterons les déviations de M. Victor Hugo dans le champ littéraire seulement.

Quelles étaient les intentions du poète à son début? de renouveler le style de l'ode ancienne. Sa volonté avouée n'allait pas au-delà. Il se proposait de retremper dans le Christianisme la poésie lyrique noyée jusqu'alors dans le Paganisme. Il voulait remplacer les épithètes et les comparaisons empruntées à la littérature antique par un langage nouveau, plus en rapport avec la morale moderne. A ses yeux, le rajeunissement de la poésie consistait dans la substitution immédiate de telles formules à telles autres. C'était surtout une question de mots. Il fallait dire Marie au lieu de Vénus, Jehovah au lieu de Jupiter, le Paradis au lieu de l'Olympe. Peu à peu il aborda des questions plus sérieuses. Il établit des distinctions. Il posa les limites du vrai, du bon et du beau, derrière lesquelles furent impitoyablement rejetés le faux, le mauvais, le difforme. La décision s'annonçait comme irrévocable. Ce n'était plus la nouveauté, mais la vérité qu'on choisissait pour déesse du jeune culte. Du reste, hors ces innovations innocentes, tout était respecté. L'ordre allait détrôner la régularité. Le caprice intelligent allait chasser l'art froid et monotone; mais cela sans bruit, sans secousses. On voulait la liberté sans l'anarchie. Désormais il n'y aurait de modèle que la nature, de guide que la vérité.

Tout à coup, voilà que ce programme est mis en oubli. Dans un autre livre, M. Victor Hugo dément ce qu'il a dit la veille. Hier il séparait

positivement le vrai du faux, le bon du mauvais, le beau du difforme; aujourd'hui aucune distinction n'existe plus à ses yeux. Tout se confond, tout a une valeur égale, tout a droit de cité en poésie. Qui a établi une différence entre les choses, entre les idées, entre les genres? qui a dit : ceci est bien ou ceci est mal? qui a parlé de choix ou de préférence? M. Victor Hugo blâme sévèrement des tendances si étroites. Qu'importe, selon lui, le sujet d'une œuvre? Si Raphaël, au lieu de peindre d'admirables vierges, pures, jeunes et calmes, eût couvert ses toiles de figures hideuses, vieilles, bouleversées, il ne faudrait pas avoir pour lui une admiration moins ardente. C'est la manière dont il aurait rempli sa tâche qu'il conviendrait de soumettre à l'analyse. La critique n'a pas d'autre droit. Regretter que le peintre ou le poète n'aient pas puisé leurs inspirations à une source plus limpide, est un amer ridicule. Hasarder quelques réflexions sur la direction à prendre quand on invente, est le fait d'un pédantisme ignorant. L'artiste rêve ce qu'il veut, travaille sur le sujet qui lui convient, s'inspire où bon lui semble : cela ne regarde personne. Ne lui demandez jamais compte de ses fantaisies, qu'elles soient charmantes ou monstrueuses, il n'a pas de comptes à vous rendre. Vous n'avez point à vous inquiéter de ce qu'il aurait dû faire, mais de ce qu'il a fait. — Est-il possible, nous le demandons, de se donner à soi-même un plus entier démenti?

Arrivons maintenant au système dramatique de M. Hugo, et voyons si le poète y est moins coupable d'inconséquence.

Une chose nous frappe d'abord dans la préface de *Cromwell*, le défaut d'ordre et de composition. Pourtant, lorsqu'on se propose de formuler une doctrine, c'est surtout la liaison des idées entre elles qu'il importe de surveiller, car, à ce prix seulement, le succès peut couronner le prosélytisme. Cette opinion, à ce qu'il paraît, n'est point celle de M. Victor Hugo. La préface dont nous nous occupons parle de tout au monde, à propos du drame. Jamais synthèse ne fut plus vaste; jamais l'*ab ovo* d'Horace ne reçut une plus large application. Malheureusement, presque toutes les assertions contenues dans cette préface sont, même considérées isolément, d'une fausseté flagrante. Nous ne savons, par exemple, pourquoi l'auteur affirme que la poésie commence fatalement par être lyrique, puis devient épique, puis dramatique, et que, dans son mouvement général comme dans ses évolutions partielles, on la voit toujours marcher ainsi. Il est impossible que M. Victor Hugo ait conçu sérieusement un si ridicule paradoxe. Il sait très bien qu'en Angleterre *Hamlet* a précédé le *Paradis perdu*, qui précède *Childe-Harold*. Il n'ignore pas qu'en Italie le Tasse, dans l'ordre chronologique, a le pas sur Alfieri, et Alfieri sur Manzoni; ni que, chez nous, *le Cid* est antérieur à *la Henriade*, qui est

antérieure aux *Méditations*. Pourquoi donc avancer légèrement des propositions insoutenables? Pourquoi s'exposer de gaieté de cœur aux quolibets du premier écolier qui passe? Pourquoi surtout, faute énorme! appuyer un système sur une base que le plus faible pied peut renverser? Nous avons également peine à comprendre M. Victor Hugo quand il trouve l'origine du drame dans le Christianisme. Comme si le Christianisme n'avait pas toujours été, au contraire, la négation la plus absolue de tout plaisir terrestre, de toute lutte, de toute action! Être humble et prier, tels sont les deux préceptes fondamentaux de la loi chrétienne. Or, le drame est-il possible à de pareilles conditions? Si M. Hugo eût parlé du Protestantisme, à la bonne heure! — Quoi qu'il en soit de ces erreurs inqualifiables, le but du poète, en écrivant la préface de *Cromwell*, fut d'annoncer l'avénement du grotesque au théâtre. Désormais la tragédie, selon lui, est frappée d'impuissance, si le grotesque ne lui vient en aide. Ce qu'il importe de montrer sur la scène, ce n'est plus la beauté, c'est la laideur. La bouffonnerie est à l'ordre du jour. Les lazzi que Shakspeare écrivait malgré lui reçoivent une consécration triomphale. Il ne s'agit plus de règles, d'art, de dignité; il s'agit du grotesque. Le grotesque vaut tout, féconde tout, embrasse tout. La poésie dramatique doit tendre au grotesque de toutes ses forces. Hors du grotesque, point de salut. — Néanmoins, quatre ans après la publication de ce singulier manifeste, M. Victor Hugo oubliait si bien ses propres enseignemens, qu'il témoignait, à propos de *Marion Delorme*, le désir de demander la popularité à l'interprétation vraie de l'histoire et à l'étude consciencieuse du cœur humain. Et plus tard encore, dans *Littérature et Philosophie mêlées*, il ne parlait de rien moins que de peindre la société comme Molière, l'humanité comme Shakspeare. Certes, un tel changement d'idées mérite des éloges sincères. Seulement, bien qu'il se soit opéré dans un sens progressif, au rebours du changement dont nous parlions tout à l'heure, ce n'en est pas moins le sujet d'un curieux chapitre pour l'histoire des variations de M. Hugo. Nous verrons bientôt les résultats de cette disposition nouvelle. Occupons-nous maintenant du poète et oublions l'illogique théoricien.

Quand M. Victor Hugo publia ses premières *odes*, les poésies d'André Chénier étaient connues en France depuis trois ans. Nous ne songeons point à établir ici une analogie plus ou moins frappante entre les deux poètes. André Chénier, cependant, il faut le dire, avait parfaitement préparé les voies. Il avait soufflé sur l'ode inanimée. Déjà, sous sa plume harmonieuse, les paroles arrivaient plus fières, plus colorées et plus concises; les images énergiques et gracieuses s'offraient d'elles-mêmes tour à tour; la phrase poétique gagnait à la fois en vigueur et en souplesse. Mais, la mort étant venue l'interrompre brutalement, il ne laissa qu'une œuvre

inachevée. M. Victor Hugo prit donc la poésie lyrique au point où en était resté l'auteur de *la Jeune Captive*. Moins préoccupé que lui de la pureté grecque, il s'inquiéta de la physionomie du vers, de l'ampleur des périodes, de la discipline des strophes. André Chénier, peu amoureux de l'antithèse, avait visé particulièrement à la correction de la ligne; M. Hugo, sans négliger tout-à-fait cette qualité essentielle, visa davantage à la couleur, à l'effet. Il resserra le tissu du style et fouetta la rime. Il négligea le dessin pour la ciselure. Aussi les *Odes et ballades* se font-elles remarquer surtout par une allure franche et vigoureuse, par l'éclat extérieur, par le relief. Les mots y sont toujours pressés militairement l'un contre l'autre, sans se faire ombre, cependant. L'expression y est toujours audacieuse, sinon juste; l'image toujours colorée, sinon vraie. Cet immense mérite de forme, qu'il est impossible de ne pas reconnaître en M. Victor Hugo, s'offrit sous un jour plus radieux encore dans *les Orientales*. L'auteur venait de pousser le côté plastique de la poésie à sa perfection.

Les Orientales sont évidemment le chef-d'œuvre lyrique de M. Hugo. On y trouve une science complète du rhythme, avec plus de verve, plus de précision, plus d'habileté qu'auparavant. On s'aperçoit que l'heure de la lutte est passée. La rime est domptée. La période se replie sur elle-même ou se déroule, s'élève ou rampe, ou se tord, au gré de la volonté qui la dirige. Les strophes obéissantes s'avancent méthodiquement comme une armée en colonnes, tantôt échevelées et fougueuses, tantôt lentes et calmes, dociles toujours. Il n'y a plus pour le poète d'obstacles sérieux. Il triomphe. Soit qu'il veuille décrire une bataille ou pleurer la mort d'une jeune fille, il est maître de ses paroles comme un musicien de son instrument. Style et images, tout lui cède; rien ne lui résiste. Il traite la matière en pays conquis.

Les Feuilles d'automne ne sont pas et ne pouvaient pas être un progrès sur *les Orientales*. Le plus bel éloge à en faire, au point de vue plastique, c'est de les mettre à côté du volume précédent. Un fond de tristesse et de vague rêverie fait toute la différence des deux livres. Dans *les Orientales*, le poète s'occupait de la nature extérieure; dans *les Feuilles d'automne*, il parle de lui. La pensée, néanmoins, ne joue pas ici un assez grand rôle pour être préférée au vêtement qui la couvre. Ce dernier recueil, comme l'autre, ne s'offre guère que par la forme à l'admiration. Il faut donc le reconnaître, M. Victor Hugo a rendu d'éminens services à la poésie lyrique. En est-il de même pour le roman?

Dans l'analyse que nous avons donnée des doctrines littéraires de M. Hugo, nous n'avons pu parler de son opinion sur le roman, car n'a jamais pris la peine de nous en instruire. Les quelques pages, placées par

lui en tête de *Bug-Jargal* et de *Han d'Islande*, prouvent qu'il attache peu d'importance à ces productions de sa jeunesse, et, franchement, il a raison. Que *Bug-Jargal* ait été écrit en quinze jours, comme l'auteur l'assure, peu importe! Que *Han d'Islande* soit une histoire fantastique inventée pour cacher un amour d'enfance, peu importe encore! Le fait est que la curiosité médiocre qu'inspirent ces deux livres est due en entier au nom qui les signe aujourd'hui. Quant au *Dernier jour d'un Condamné*, si nous nous en tenons à la définition de l'auteur lui-même, c'est moins un roman qu'un plaidoyer. Reste donc *Notre-Dame de Paris*, œuvre de la maturité du poète, et son plus glorieux titre à certains yeux. M. Victor Hugo partage ce dernier avis, nous avons lieu de le croire. Comment expliquer autrement cette phrase, intercallée, à dix ans de distance, dans un morceau de critique écrit en 1823 sur Walter Scott, où il est dit que les romans prosaïques de l'illustre Écossais seront remplacés un jour par un roman « plus beau, plus complet, à la fois drame et épopée, pittoresque, mais poétique, réel, mais idéal, vrai, mais grand, qui enchâssera Walter Scott dans Homère. » Cette phrase textuelle, que l'on ne trouve point dans l'article sur *Quentin Durward* publié par *la Muse française*, ne devient-elle pas, par le fait même de sa postériorité à *Notre-Dame*, l'expression évidente de l'opinion de l'auteur? Eh bien! la prophétie, nous ne le cachons pas à M. Victor Hugo, pour être faite après coup, n'est ni plus juste ni plus heureuse. Sans traiter ici la question de modestie, nous dirons que vraiment Homère est de trop en pareille matière. Nous serions aussi coupable que M. Hugo, si nous tentions seulement de réfuter sa sacrilége prétention. C'est déjà faire, selon nous, un assez grand honneur à *Notre-Dame* que de la mettre en parallèle avec les romans de Walter Scott, même pour lui donner le dessous. Car, quel que soit le mérite de *Notre-Dame de Paris*, ce livre n'est pas près, tant s'en faut, de réunir toutes les qualités que l'auteur lui prête. La paternité est souvent aveugle, nous le savons; mais de l'aveuglement qui se flatte et qui espère à l'aveuglement qui croit et qui affirme, il y a loin. Or, ce dernier cas est celui où se trouve M. Hugo. Apprenons-le-lui donc, puisqu'il l'ignore, ce qui fait la supériorité de Walter Scott : c'est précisément la valeur à la fois épique et dramatique de ses compositions. Épiques par l'unité vaste et simple de l'action, les romans de Walter Scott sont dramatiques par le genre et la variété des incidens, par l'habileté des combinaisons, par la vérité des caractères. Assurément, nous ne trouvons point ces œuvres irréprochables. Elles manquent, à nos yeux, d'une certaine idéalité, d'une certaine ampleur dont rien ne saurait tenir la place. La corde poétique n'y vibre point assez. L'invention s'y montre beaucoup trop méthodique, peut-être, et l'exécution trop minutieuse et absorbante.

Mais tout cela ne fait point que Walter Scott soit inférieur à M. Victor Hugo. *Notre-Dame de Paris*, sans avoir les côtés louables d'*Ivanhoé* ou de *l'Antiquaire*, pèche par l'abus là où ces livres pèchent par l'absence. Lequel des deux est préférable? C'est une question à résoudre. Bien que la raison intelligente se prononce pour le second terme de cette proposition, nous n'hésitons pas, toutefois, à égaliser les chances. Walter Scott, dans tous les cas, conservera le double avantage de la réalité humaine et du procédé; à moins que M. Hugo ne parvienne à montrer Quasimodo et Claude Frollo possibles. Encore Walter Scott aurait-il toujours l'histoire pour lui.

Avant de songer sérieusement à dépasser Walter Scott, il faudrait s'efforcer d'abord de l'atteindre. La distance qui le sépare de ses rivaux est assez grande pour qu'on ne la franchisse pas en un saut. Que M. Hugo n'oublie pas cela en écrivant *la Quiquengrogne*. Nous serions heureux d'être détrompé; mais, à l'heure qu'il est, malgré la prose magnifique de *Notre-Dame*, nous en sommes à craindre que l'auteur ne réussisse jamais qu'à moitié dans le roman.

C'est assurément un droit de la critique de juger par voie de comparaison les œuvres qui lui sont soumises. Ainsi, en parlant du théâtre de M. Victor Hugo, nous pourrions, sans aucun doute, chercher en quoi le dramatiste français se rapproche ou s'éloigne de Shakspeare ou de Schiller. Cependant, comme les côtés de Shakspeare que nous admirons ne sont point ceux avec lesquels M. Hugo sympathise; comme Schiller est loin d'être un modèle pour lui, nous choisirons ailleurs le sujet de notre discussion. D'autant mieux que, l'ambition de M. Hugo étant de tout résumer, sans rien emprunter à personne, on ne saurait prendre avec lui les choses de trop loin. Tout en oubliant, afin de conserver une gravité convenable, que l'auteur de *Cromwell* aspire à compléter Shakspeare, comme il prétend avoir complété Homère, plaçons-nous donc au point de vue qu'il a lui-même choisi. Notre cause est assez belle pour que nous laissions sans crainte à M. Hugo le choix des armes et du terrain.

Qu'a voulu M. Hugo depuis *Cromwell* jusqu'au *Tyran de Padoue?* Il a voulu l'introduction du grotesque sur la scène, puis la réhabilitation de la difformité, physique ou morale, puis l'union de la grandeur et de la vérité. Ces diverses volontés sont-elles compatibles? Évidemment non. Ce qui est ridicule, ou grotesque, ou difforme, comme on voudra, pourra être vrai, jamais grand. Y a-t-il dans ces données des situations dramatiques en germe? Non. Ce qui est difforme n'excitera jamais que le dégoût, l'éloignement tout au moins. Est-il possible enfin d'arriver à la vérité humaine, à la vérité générale, en suivant les voies indiquées par M. Hugo? Non, car la difformité, comme la beauté, c'est l'exception.

Les drames de M. Victor Hugo mettent-ils nos argumens en déroute? Détruisent-ils la logique de notre raisonnement? Nous convainquent-ils de paradoxe? Loin de là. *Cromwell* témoigne en faveur de nos paroles. Dans ce drame en deux volumes (édition à la façon de MM. Hugo et Renduel), rien ne charme, rien n'attache, rien n'émeut. Le Protecteur, au lieu d'être la grande et sévère figure que nous a léguée l'histoire, n'est qu'un ambitieux subalterne, à petites vues, à petites passions, une intelligence étroite, une ame sans chaleur, la caricature d'un héros. *Hernani*, *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, encourent également un blâme sévère. Faire du bandit Hernani un homme à sentimens élevés et nobles, de la courtisane Marion une femme régénérée par l'amour, de Triboulet, le bouffon bossu, un père sublime, de l'adultère et incestueuse Lucrèce une mère malheureuse et dévouée, telles ont été les intentions successives de M. Hugo. Mettant de côté la monotonie d'une antithèse incessamment reproduite, n'est-ce pas un emploi vraiment déplorable de la volonté, que cette persévérance à puiser aux sources corrompues, comme un laboureur qui chercherait des gerbes mûres dans un fumier? Vous parlez de la nature! mais la nature, au contraire, ne voile-t-elle pas avec soin ce qui la dépare? N'est-ce pas aux flancs des montages escarpées qu'elle cache les abîmes? Ne pousse-t-elle pas le sable vers les déserts et les animaux dangereux vers les forêts solitaires? N'enferme-t-elle pas les volcans? Si elle prête la lumière du jour à la vertu, pour le vice n'a-t-elle pas l'ombre de la nuit?

Une fois sur la fatale pente, M. Hugo n'a pu s'arrêter. Il a roulé jusqu'au bas. Il a pris le faux pour le grand, le puéril pour le simple, le trivial pour le vrai. Sentant instinctivement que la vie n'était pas au fond de son idée, il a fait d'incroyables efforts pour vaincre les répugnances de la foule. Tout ce que la poésie matérielle peut mettre en usage, il l'a employé : vêtemens d'or et de soie, armures étincelantes, cierges, poignards, cercueils, tout au monde. M. Hugo se trompait. Il fallait corriger le tableau, au lieu d'embellir le cadre. Il croyait, en éblouissant les yeux par l'éclat des flambeaux et la richesse des costumes, en étourdissant les oreilles avec des phrases harmonieuses et des noms historiques, triompher aisément de la réflexion. Mais, non. De la surprise à l'émotion, la distance est grande. Marie Tudor a beau être reine d'Angleterre et se couvrir de velours et de diamans, nous ne lui pardonnons pas de proférer des juremens comme une femme de bas étage. Angelo Malipiéri a beau être podestat de Padoue, nous ne lui pardonnons pas de faire l'office de bourreau.

A quoi doit tendre l'art dramatique? A charmer la foule en la moralisant. Soit qu'il s'inspire de l'actualité ou de l'histoire, il faut que le

double but dont nous parlons soit sa préoccupation perpétuelle. Pour y arriver, que fera le poète? Il empruntera aux évènemens et aux hommes ce qu'ils ont de grand et de beau. Soit qu'il moissonne dans le présent ou dans le passé, il n'oubliera jamais que l'enseignement le plus profitable est celui qui plaît. Il s'efforcera d'arriver à la raison par la passion, à l'intelligence par l'émotion, à la vérité par la beauté. Il ne compromettra pas le succès de sa tâche pour le triomphe de ses caprices. Il placera l'observation et l'étude au-dessus de la fantaisie. Il verra dans l'histoire autre chose que des noms propres et des costumes, dans l'humanité autre chose que la difformité, c'est-à-dire qu'il n'interprètera pas seulement la prose de l'humanité et de l'histoire, mais encore leur poésie. Il ne s'arrêtera pas au squelette, il verra l'ame; sous la forme, il cherchera l'esprit; sous le mot, l'idée. Le système dramatique de M. Victor Hugo, ou plutôt son instinct, ne le poussant pas dans cette voie difficile, il est vrai, mais féconde, nous comprenons à merveille tout le luxe de noms propres et de moyens matériels qu'il déploie. Nous comprenons le soin qu'il met à chercher, pour encadrer ses inventions, les époques les plus brillantes, et comment il s'inquiète si peu de la réalité, soit absolue, soit relative, et pourquoi il ne s'est jamais proposé la peinture du temps présent. M. Victor Hugo dédaigne le XIXe siècle à cause du frac et de la cravate; il aime le moyen-âge, parce qu'il y trouve des héros couverts de satin et de dentelles, dorés et empanachés de la tête aux pieds. Voilà l'unique motif de sa préférence. Le drame, comme il le conçoit et comme l'a pratiqué jusqu'à ce jour, n'est, en un mot, qu'une œuvre de galvanisme. C'est l'abolition de la moralité et de la beauté, l'annihilation de la pensée au profit de la matière, la négation de la vie, tout simplement.

Trois années se sont écoulées depuis la représentation d'*Angelo*. Ce long silence indiquerait-il chez M. Hugo l'intention de renoncer au théâtre? Dans l'intérêt de l'art dramatique, et pour la gloire du poète, nous l'espérons. Au reste, cette détermination s'accorderait parfaitement avec la tentative récente dont nous avons à parler.

Tant que la révolution littéraire eut à s'occuper exclusivement des questions de forme, l'autorité de M. Victor Hugo ne cessa de grandir. Lui seul, en effet, pouvait alors servir convenablement la cause du progrès poétique. Toutes les sympathies se groupèrent donc autour de lui. Il fut accepté comme l'homme nécessaire; et jamais dictateur ne fut plus prôné, moins empêché, mieux obéi. Mais, aussitôt le marbre taillé, on se demanda quel Prométhée l'animerait du feu céleste. A dater de ce jour, M. Hugo vit sa popularité décroître d'heure en heure, et menacer de s'éteindre. Surpris d'abord, il voulut faire tête à l'orage, résister; mais son obstination vint se briser contre l'indifférence. Il comprit enfin qu'il

ne suffisait pas d'avoir renouvelé l'ode, ennobli le rôle du roman, élargi l'horizon du drame; qu'il fallait aujourd'hui, pour compléter l'œuvre, mettre la matière au service de l'idée. Peu habitué aux méditations sérieuses, M. Hugo se hasarda, en tremblant, à aborder le problème dans *les Chants du Crépuscule*. Il parla résolument de se mêler aux mouvemens du siècle, de l'interroger, de lui montrer la route à suivre; et quelques strophes sonores, mais vides, furent le seul résultat de cet effort désespéré. A l'heure qu'il est, M. Victor Hugo revient à la charge. Il veut désormais, dit-il en tête des *Voix intérieures*, mêler ensemble la voix de la nature, la voix de l'homme, la voix des évènemens. Nous ne trouvons rien de neuf dans ce projet annoncé avec tant de pompe. Loin de nous extasier devant la pensée de M. Hugo, nous serions tenté de lui demander, au contraire, s'il connaît, par hasard, une autre source de poesie que ces trois-là. Retranchés l'homme, les évènemens, la nature, nous ne voyons pas trop ce qui reste, et ce que le poète aurait à chanter. Cependant, comme c'est le livre, et non la préface, qui doit résoudre nos doutes sur le mérite philosophique de M. Victor Hugo, ouvrons *les Voix intérieures*.

Afin de suivre plus facilement et avec conscience les intentions du poète, nous diviserons en catégories distinctes les diverses pièces de son nouveau recueil. Poésie historique, poésie philosophique, poésie intime, telles sont les trois parties importantes dont il se compose.

La pièce consacrée à Charles X, et intitulée *Sunt lacrymæ rerum*, débute par une foudroyante apostrophe aux canons des Invalides. M. Hugo leur reproche avec amertume de ne s'être point émus en apprenant la mort du royal exilé. Quand il a dépensé toute sa colère verbeuse, il n'imagine rien de mieux que de remonter le cours des années pour nous peindre l'enfance de Charles X. Nous voyons le jeune prince à Versailles, jouant gaiement sur le sein de sa mère, et ne prévoyant pas l'avenir sinistre que M. Hugo rembrunit à plaisir. Puis, par une transition très brusque et assez adroite, passant sous silence la jeunesse et la virilité du comte d'Artois, il nous montre l'enfant de Versailles devenu vieux, pliant sous sa couronne, pris de vertige au bord de l'abîme politique, et s'y laissant tomber. Après quoi il supplie le peuple de respecter la tombe solitaire de Goritz et de ne pas souffleter, le mot est en toutes lettres, le cadavre du du roi qu'il a tué. Nous ne devinons pas le sentiment qui a dicté cette prière. C'est une injure que la France ne méritait pas. Mais où aboutit toute cette amplification déclamatoire? Que trouve à recueillir la réflexion dans ce flux d'orgueilleuses métaphores? Où est l'enseignement, et à qui s'adresse-t-il? aux rois, ou aux peuples? M. Hugo n'a même pas songé à tout cela. Il y avait, à propos de Charles X, deux antithèses à exploiter,

le jeune prince et le vieux roi, le trône et l'exil. M. Hugo a saisi l'occasion, la trouvant belle. Et comme il fallait bien terminer, il a conclu, avec la charmante naïveté d'un philantrope, à ce que le duc de Bordeaux puisse rentrer en France comme simple citoyen. Comment concilier, cependant, ce souhait modeste avec la colère contre les canons des Invalides? Nous ne nous chargeons pas de justifier cette inconséquence. Nous ne sommes pas, on a pu le remarquer déjà, dans le secret de la logique de M. Hugo.

La pièce consacrée à *l'Arc-de-Triomphe* met au moins aussi à nu que la précédente l'impuissance du poète à comprendre le sens mystérieux des évènemens. En face de ce monument, qu'il appelle, nous ignorons à quel point de vue, un monument superbe, la première idée qui lui vient, c'est l'idée vulgaire de la destruction, de la ruine, du néant. Il n'est pas conduit à méditer, par exemple, sur l'inutilité de la gloire pour le bonheur de l'humanité. Il ne s'afflige pas de ce que tout le sang versé pendant trente années sur les champs de bataille, absorbé depuis long-temps par la terre où il a coulé, n'a fait encore sortir du sol qu'une lourde pierre. Il ne monte pas au sommet de cette pyramide moderne pour voir venir le grand jour de la paix et de la fraternité. Il n'annonce pas aux nations harassées l'heure du repos et de la délivrance. L'avenir est pour lui un livre fermé, ou, plutot, qu'il lit à rebours, et sans y rien comprendre. Au lieu d'y trouver la vie, il y trouve la mort. Dans trois mille ans, selon lui, Paris sera comme Thebes. Les vautours et les serpens auront pris la place des hommes; la Seine gémira sous les roseaux; et quelque pâtre mélancolique, les œuvres de M. Victor Hugo à la main, sans doute, viendra contempler l'Arc-de-Triomphe, la Colonne et Notre-Dame, qui, respectés seuls par le temps, s'évertueront à donner en plein air une représentation du passé. M. Hugo affirme, en finissant, que ce sera le beau moment de l'Arc-de-Triomphe.

Voilà de quelle façon l'auteur des *Voix intérieures* entend la poésie historique. Ne dirait-on pas, en vérité, que les évènemens n'ont d'autre importance à ses yeux que celle qu'il leur donne lui-même? Un roi meurt dans l'exil; un monument national s'élève; M. Victor Hugo prend la peine de constater le fait entre une antithèse et une hyperbole; que faut-il de plus? Qu'ont à demander de plus les rêveurs et les sages? Assurément, nous n'avions jamais pris le poète des *Orientales* pour un rival futur de Vico; nous savions bien que, chez lui, la pensée n'entame guère l'épiderme solide de la rime; mais nous n'imaginions pas une pareille stérilité. Nous ne pensions pas que la poésie historique arriverait, entre ses mains, à jouer tout au plus le rôle de gazette officielle.

Puisque M. Hugo n'a pas foi en l'avenir, il est bien probable qu'il n'a

pas l'intelligence du présent. Le voyageur qui ne sait pas où aboutit le chemin qu'il suit, peut-il savoir où il en est de sa course? L'œil incertain pour lequel, à l'horizon, tout vacille, aura-t-il la force de regarder le flambeau placé près de lui?

Sans arborer les divers drapeaux de la philosophie nouvelle, sans se prononcer catégoriquement pour le dogme panthéistique du saint-simonisme, ou pour l'attraction *pass onnelle* de Fourrier, il est très possible à un esprit éclairé par la méditation, par l'étude, par l'observation, de donner utilement son mot sur les questions religieuses et politiques, c'est-à-dire sociales, qui préoccupent tant d'esprits. La critique de la société moderne n'a pas été si radicalement faite qu'il ne reste encore, quelque part, un abus à signaler, un préjugé à détruire, une erreur à déracciner. Les doctrines des révélateurs contemporains n'ont pas une popularité si grande, qu'il soit inutile de leur prêter appui ou dangereux de les combattre. Le grand mouvement d'idées qui s'opère au XIXe siècle, se réfléchit-il, sous un ou plusieurs côtés, dans le volume de M. Hugo? Témoin du terrible duel des lois, des mœurs, des croyances, le poète prend-il parti pour quelqu'un ou quelque chose? Dit-il à haute voix ses répugnances ou sa sympathie? S'expose-t-il hardiment au feu croisé du paradoxe et du mensonge? Hélas! non. Le courage de M. Hugo, dans cette circonstance, n'est pas celui du poète ancien (*vates*, prophète), mais du musicien tremblant qui se réfugie derrière les bagages de l'armée. Ici, comme dans la poésie historique, M. Hugo ne fait que constater les évènemens accomplis. Il n'entre que dans les forteresses prises d'assaut depuis long-temps.

Ainsi, tout ce que nous trouvons d'idées progressives dans *les Voix intérieures* se résume en deux mots déjà usés : charité et doute. En fait de politique, M. Victor Hugo recommande l'aumône. Il fait honte au riche de son opulence. Il le prend par la raison, par le sentiment, par l'intérêt, et lui prouve, non-seulement qu'il est très honorable de donner les miettes de ses festins aux pauvres, mais encore que c'est le seul moyen de n'être pas contraint un jour ou l'autre à leur ouvrir la salle à manger. Après avoir délayé dans d'interminables alexandrins son onction évangélique, le poète s'adresse aux pauvres en petits vers de huit syllabes, doux, modestes, larmoyans. Il s'apitoie sur leur destinée. Il n'a pas assez de soupirs dans l'ame ni d'épithètes sur les lèvres pour exprimer tout ce qu'il ressent. Quelle souffrance! quel admirable courage! et comme ils seront récompensés un jour dans le ciel! Et puis, à tout prendre, les pauvres n'ont-ils pas des dédommagemens sur cette terre? N'ont-ils pas le soleil, le grand air, la verdure, les bois pleins d'oiseaux? Tout cela n'est-il pas plus vraiment à eux qu'aux riches qui

en profitent à peine? Peu à peu le poète finit par trouver la pauvreté très préférable à la richesse, et par demander aux malheureux que la faim dévore leur pitié pour ceux qui ont trop bu et trop mangé.

En matière de croyances religieuses, M. Hugo n'est pas plus avancé qu'en politique. Il ne nie pas, mais il ne croit pas; il doute. Toute la poésie, depuis quarante ans, a marché dans cette voie; Gœthe, Byron, Lamartine, y ont laissé des traces ineffaçables; qu'importe! M. Hugo s'y établit jusqu'au jour où on lui aura tracé un chemin ailleurs. En attendant que d'autres soldats aient trouvé le mot d'une foi nouvelle, M. Hugo se complaît dans les ténèbres de son scepticisme. Il s'accuse lui-même d'avoir l'ame couverte d'un sombre voile. Il se promène, la nuit, sur l'Océan, pour interroger les flots dont il a d'avance rimé les réponses. Il demande à ses amis, non de le persuader, mais de le plaindre. Il explique son doute, il le commente, il l'analyse; c'est une plaie grave et profonde qu'il se refuse pourtant à guérir, et qu'il entretient. Pourquoi? parce qu'elle est pour lui une source intarissable d'odes, d'élégies ou d'épitres. Il ne risque pas, grace au doute! de jamais chanter pour ne rien dire. Il peut entamer des dialogues, sur ce sujet, avec la femme qu'il aime ou les étoiles, avec le soleil ou la lune, avec les nuages ou l'aquilon, sans avoir à craindre de rester court.

Qu'est donc la philosophie de M. Hugo? un bateau à la remorque; rien de plus.

Bien que la troisième partie des *Voix intérieures* occupe autant de place à elle seule que les deux autres parties ensemble, nous ne l'examinerons pas en détail. Exclusivement consacrée aux impressions personnelles du poète, elle ne nous apprendrait rien de nouveau sur ses tendances philosophiques, et ne nous dévoilerait rien d'inattendu dans son talent. C'est toujours, comme dans certaines pièces de ses précédens recueils, comme dans *les Feuilles d'automne* surtout, l'égoïsme divinisé, le moi sous toutes ses faces, l'adoration intime, pour nous servir du terme consacré. M. Victor Hugo se dessinant de profil ou de trois quarts ne nous importe guère. Ce qu'il nous avait promis, ce que nous attendions de lui, c'était son opinion sur les hommes, sur les choses, sur la fermentation sociale, sa crainte ou son espérance, un hymne sympathique et intelligent. Il a trompé notre attente. Au lieu du penseur, nous avons trouvé en lui l'homme de la phrase, se traînant péniblement dans les sentiers frayés; au lieu du prophète, le vulgaire déclamateur. Or, aujourd'hui que l'art pour l'art a fait sa tâche, la phrase et la déclamation, prises en elles-mêmes, n'ont plus de charmes pour personne; encore moins les roucoulemens éternels de l'individualité. Que M. Victor Hugo versifie donc toutes les scènes de son ménage, qu'il décrive pour la centième fois, s'i

le vent, les jeux d'enfans auxquels il se mêle; mais qu'il ne compte pas sur l'attention des esprits sérieux. Le siecle a autre chose à faire que d'écouter toutes les confidences de coin du feu. En quoi le touchent ces jérémiades sans but et sans terme? Qui intéressent-elles? A qui ou à quoi servent-elles? Cependant, nous l'avouons, quand le poète, non content de nous initier à ses tristesses et à ses joies puériles, veut nous forcer encore de prêter l'oreille aux accens de sa haine; quand il se pose, sous un transparent pseudonyme, en victime auguste, comme Socrate ou Prométhée, il serait impossible de ne pas hésiter entre la compassion et le dédain (1).

Les Voix intérieures ne relèveront pas la popularité du poète. Nous avons dit ce que nous pensons de ce livre au point de vue des idées. Quant à la forme, elle nous semble moins pure que dans *les Orientales*, moins transparente, moins colorée. Elle se pétrifie.

CHAUDES-AIGUES.

(1) Le feuilleton de M. Alexandre Dumas, à propos des *Voix intérieures*, doit avoir adouci, cependant, l'auteur des vers à *Olympio*. Si l'exemple de M. Alexandre Dumas est suivi, les poètes formeront, contre la critique, une société d'assurance mutuelle dont les efforts ne manqueront pas de nous divertir. M. Victor Hugo ne tardera pas sans doute à reconnaître la politesse de M. Dumas, en louant les *Impressions de Voyages*.

BULLETIN.

Aucune nouvelle de quelque importance ne nous est arrivée de l'extérieur, cette semaine. Les affaires d'Espagne sont restées au même point, et don Carlos est toujours dans la même situation : nous avons du moins acquis le droit de dire que rien n'est changé de ce côté, bien que le prétendant, après s'être porté récemment au-delà de Cantavieja, sur la route de Madrid ou de Valence, soit disposé, comme on l'a dit, à rétrograder aujourd'hui vers la Cénia et peut-être plus loin ; on peut se rappeler que nous n'avions pas poussé des cris d'alarme, en apprenant le passage de l'Ebre, et s'il n'en doit pas résulter un de ces retours de fortune qui bouleversent tout à coup la face des choses à la guerre, nous ne sommes pas de ceux qu'aura surpris l'immutabilité de cette lutte interminable, qui se déplace, qui voyage, qui court d'un bout de la Péninsule à l'autre, mais sans avancer réellement et sans rien résoudre. Nous ferons comme l'Espagne, et il est bien simple que nous ayons au moins autant de patience qu'elle; nous attendrons un évènement plus décisif que tout ce qui se passe à l'heure qu'il est, même depuis le mémorable passage de l'Ebre!

Il sera peut-être plus facile, malgré les apparences qui étaient d'abord contraires, d'obtenir un résultat définitif en Afrique; ce sera toutefois du définitif comme il est donné aux plus heureux et aux plus habiles d'en faire aujourd'hui, c'est-à-dire quelque chose qui peut bien être immuable pendant deux ou trois ans, et qu'on est obligé ensuite de restaurer et de recrépir, pour lui assurer une nouvelle perpétuité de quelques années de plus. Telle sera, nous l'espérons, la destinée du traité avec Abd-el-Kader, et c'est beaucoup; nous parlons sérieusement. Il a circulé, ces jours-ci, dans les conversations d'un certain monde politique, des commentaires de ce traité, qui ont expliqué le vrai sens, d'abord obscur, de plusieurs articles; on a pu reconnaître que, si le général Bugeaud a laissé, dans son œuvre diplomatique, les traces d'une précipi-

tation trop grande et d'une facilité toute militaire, il n'y a là cependant ni honte, ni dommage pour la France. Nous en jugeons ainsi d'après les éclaircissemens qui sont venus à notre connaissance, et que nous avons lieu de croire exacts, quoique fort incomplets encore.

On avait eu des motifs de supposer d'abord que l'île d'Harchgoun était sacrifiée : c'eût été une faute grave, une inconcevable anomalie avec cette autre disposition essentielle du traité, qui nous réserve tout le commerce maritime, auquel auront besoin de recourir, pour l'échange de leurs produits, les populations restées soumises à Abd-el-Kader. L'île d'Harchgoun, située à l'embouchure, et presque par le travers de la rivière de la Tafna, nous est indispensable, si nous voulons efficacement obliger l'émir à l'exécution de cette clause; et il faut qu'il l'exécute, car elle est presque tout le traité, elle en est la base fondamentale et la pensée première. Notre marine, ayant pour point d'appui l'île d'Harchgoun, surveillera le littoral, demeuré exclusivement français, les ports, qui ne cesseront pas d'être dans nos mains, et elle suffira bien à empêcher les Arabes, nos nouveaux alliés, d'employer un autre intermédiaire que le nôtre pour toutes leurs relations commerciales qui voudront prendre le chemin de la mer. Quant au négoce qu'ils pourront continuer par la voie de terre, au moyen des caravanes et sans réclamer nos services, ce sera peu de chose; et comment d'ailleurs s'y opposer? Il faudrait un traité avec le Maroc, qui a toujours été mal disposé pour nous. Quelqu'un propose-t-il de faire la guerre au Maroc? Non. Eh bien! sachons attendre de meilleures dispositions de sa part, ou les préparer, et ne prétendons pas faire tout notre grand ouvrage de colonisation en un jour.

Il y avait un autre point qui demandait à être éclairci, non pour la France directement, mais pour des tribus alliées qu'il ne nous est pas permis d'abandonner : c'était encore la cause de la France. Tout le monde se souvient des Douaires et des Smelas, ces deux tribus qui, pour nous rester fidèles, attirèrent sur elles les vengeances d'Abd-el-Kader, et, par leur fidélité même, rendirent nécessaire, entre l'émir et le général Trézel, une rupture dont le dernier mot fut le sanglant désastre de la Macta. Désormais entre nous et ces deux tribus, ou une partie du moins de leur population, c'est à la vie et à la mort, il existe une alliance cimentée par le sang. On avait pu croire que, dans le traité conclu par le général Bugeaud, tous leurs droits à la protection de la France n'avaient pas été assez ménagés, et il paraît certain qu'une portion de leur ancien territoire leur est enlevée; mais une autre étendue de terre, au moins égale, leur est, dit-on, rendue sur un autre point; ce n'est donc qu'un échange, et il y a compensation plus que suffisante. D'ailleurs, il ne faut pas se laisser dominer par des mots : les Douaires et les Smelas ne sont pas tous dans notre alliance; plus des deux tiers ont, avec Abd-el-Kader, des engagemens de

longue date, qu'ils observent fidèlement contre nous, et il y aurait duperie de notre part si nous allions livrer combat à leur suzerain préféré, pour les maintenir dans l'héritage de leur race. Il restera toujours assez de terres à cultiver à ceux qui sont vraiment nos amis.

La France aussi aura bien assez de terres à distribuer en Afrique à sa population émigrante, même après qu'elle sera rentrée dans les limites du nouveau traité; elle est en mesure d'en donner plus qu'il ne sera possible d'en cultiver pendant cinquante ans. Ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de diriger l'activité de ses spéculateurs vers l'exploitation de ce qu'elle possède déjà. Nous apprenons que, dans les environs d'Arzew, sur le territoire qui nous a été réservé par le traité du 30 mai, on vient de découvrir de magnifiques salines, dont les avantages sont immédiats et palpables. Voilà des richesses qu'on ne dédaignera sans doute pas, pour envahir chaque jour de nouveaux champs auxquels, pendant de longues années, les bras doivent manquer. Si l'arrangement conclu avec Abd-el-Kader n'a pour effet que de marquer un temps d'arrêt dans l'envahissement, mais non dans la mise en œuvre de l'Afrique, on peut l'accuser de timidité tant qu'on voudra, mais il aura rempli un but d'utilité pour le moment.

En résumé, le dernier traité, d'après le peu que nous en connaissons, ne nous semble pas avoir mérité, ni en bien ni en mal, tout le bruit qu'il a fait.

Il n'y a pas de quoi nous distraire de nos affaires intérieures, si nous avions, à l'heure qu'il est, des affaires à l'intérieur qui fussent assez graves pour saisir fortement l'attention publique. Mais il n'en est rien. Si l'on en excepte la dissolution, dont on s'est occupé un instant, dont on s'occupe déjà moins sans doute, parce qu'elle est inévitable, nous ne voyons pas un seul grand intérêt qui soit senti et reconnu de tout le monde, et qui devienne un mot d'ordre général dans la polémique des journaux. Chacun se jette dans la direction que lui ouvre sa fantaisie et pousse des reconnaissances un peu à l'aventure sur le terrain politique; chacun prend une question, dont il semble faire sa propriété particulière, puis il l'abandonne au bout de huit jours, après l'avoir examinée sous toutes ses faces et épuisée bien vite théoriquement, non sans quelque surprise de voir le public rester indifférent à toutes ces thèses qui n'ont pas encore d'opportunité, et passer froidement devant tous ces gros problèmes : l'élection au chef-lieu de département, l'extension des franchises électorales, le traitement des députés, etc.

Dans cette polémique, qui n'est point *reliée*, comme diraient les saint-simoniens, à un principe commun, il y a une feuille qui se distingue par son langage excentrique; c'est le *Journal de Paris*. Depuis qu'il a reçu un nouveau certificat de vie des doctrinaires, le *Journal de Paris* se

sent de loisir, et il reprend pour son compte les théories vagues que le saint-simonisme lui-même dédaignerait, s'il ressuscitait parmi nous. Le *Journal de Paris* s'apitoie sur le sort des classes inférieures, qui ont le malheur surtout de n'être pas admises aux grandes solennités nationales célébrées par la bourgeoisie; il voudrait les organiser en corporations d'états, pour avoir la facilité de les admettre, au moins par leurs représentans, qui seraient leurs chefs, aux fêtes publiques. — « En dédommagement de la propriété à laquelle nous n'avons pas le pouvoir de faire arriver tout de suite les classes inférieures, nous demandons pour elles ce qui, à défaut du *champ* et du *foyer*, est le plus propre à leur donner la *position sociale*, le *rang* qui leur manque. » — Ainsi s'exprime le *Journal de Paris*, en soulignant, comme le faisaient les élèves de Saint-Simon et de Fourrier, tous les mots sacramentels sur lesquels doit se reposer l'attention religieuse du lecteur. Et pour constituer ce *rang*, cette *position sociale* dans les classes inférieures, il propose de créer dans chaque profession industrielle des chefs et des subalternes d'après d'autres principes et pour d'autres devoirs que ceux qui déjà établissent naturellement cette hiérarchie nécessaire, pour les besoins du travail. On lui objecte que c'est réhabiliter l'ancien système des jurandes, que c'est risquer d'éveiller les redoutables associations politiques d'ouvriers, que des lois récentes et de funestes combats ont bien cru étouffer. Il répond qu'il ne veut rien rétablir de ce qui, dans le passé, a encouru une critique légitime, ou a suscité, dans le présent, de vives inquiétudes à peine calmées. Mais est-il bien sûr que le *Journal de Paris* veuille établir quelque chose, et qu'il sache positivement ce qu'il veut? Plus nous l'avons lu, plus nous en avons douté; il n'y a pas à s'inquiéter de ses rêveries philantropiques.

C'est pour les doctrinaires que nous sommes inquiets. Où sont-ils donc? Et à quoi pensent-ils de laisser débattre des thèses de philosophie aussi creuse dans la seule feuille qui leur reste? Ils seront bien attrapés dans le fond de leurs terres, lorsqu'ils verront quel théoricien, plus vague et plus ténébreux qu'eux-mêmes, ils ont repêché dans le naufrage général de leur presse, croyant bonnement ramener au rivage un journal pratique, utile à leur cause. Il faut que le parti doctrinaire soit bien abandonné et s'abandonne bien lui-même (malgré tous les sacrifices dont on lui fait honneur), pour ne pas savoir communiquer à ses défenseurs officiels des idées plus sensées et des inspirations plus heureuses. M. Guizot confondu dans un même culte avec feu Saint-Simon et M. Fourrier, qui est bien un peu mort aussi! Le canapé se rétrécit et n'est donc plus qu'une humble bière!

Ce n'est pas M. Persil toutefois qui s'y laissera enfermer avec ses amis, quoiqu'il ait, pendant assez long-temps, fait trôner son insuffisance poli-

tique sur le canapé doctrinaire. M. Persil ne veut pas qu'on le suppose mort; n'est-ce pas lui-même qui chasse les morts de leur domicile et s'y installe avant que leur cendre ne soit refroidie? Il n'a rien perdu de cette activité égoïste et cupide du Palais, qu'il a portée dans les affaires publiques, et voici qu'il va nous donner une nouvelle preuve de cette délicatesse qu'on a tant admirée, le jour où il s'est précipité sur l'hôtel des Monnaies, dont la porte était presque obstruée encore par le cercueil de M. le comte de Sussy. Il y a un membre du conseil-général de la Seine à élire dans l'arrondissement de Sceaux. Le duc de Trévise se présente. Il a son domicile et une grande existence dans le chef-lieu même où se fera l'élection; le scrutin doit s'ouvrir d'ailleurs, le 23 juillet, six jours avant l'anniversaire d'une cruelle mort que M. Persil seul pouvait mettre en oubli. Le duc de Trévise a pu se croire assez protégé par la douloureuse mémoire des funérailles de son père, qui, lui-même, a passé toute sa vieillesse dans l'arrondissement de Sceaux. Qu'importe tout cela à M. Persil? Il se porte candidat, il s'avoue l'adversaire de l'honorable fils du maréchal Mortier; comment aurait-il quelque respect pour un simple anniversaire que toute la France doit honorer? Il a méprisé mieux que cela. Une réunion préparatoire d'électeurs a lieu demain dimanche. Espérons que, pour leur propre dignité, ils tiendront compte des tristes et glorieux souvenirs que M. Persil foule aux pieds.

Il y a eu, par bonheur, cette semaine, pour consoler de toutes ces misères, un fait digne de toute l'attention du public. La première voiture mise en activité pour le *transport cellulaire* des forçats, est parvenue à sa destination, qui était le bagne de Brest, et est revenue à Paris, après un voyage rapide. Le succès de cette innovation, dont on parle depuis quatre ans, et qu'on n'avait pas encore éprouvée, a été aussi complet qu'on pouvait le désirer.

Il était réservé à M. de Montalivet de voir réussir, sous son ministère, un mode de transport qui supprime à jamais, plus sûrement que l'ordonnance déjà rendue en 1836, ce pénible voyage de la *chaîne des forçats*, source de mauvais exemples et d'immoralité, cruelle insulte de la société envers des hommes qu'elle doit punir, et non pas accabler de son mépris qui les enfonce plus avant dans le crime. M. de Montalivet doit ressentir une joie bien sincère de ce succès, et nous croyons volontiers qu'il n'en est pas beaucoup d'autres, dans sa vie publique, auxquels il attache plus de prix. Il a fait beaucoup pour l'obtenir, et toutes les fois qu'il a reparu au ministère, nous savons que son premier soin a été de reprendre l'œuvre d'amélioration de notre régime pénitentiaire. On s'en est aperçu aussitôt par sa promptitude à agir et à innover sagement dans cette matière si délicate. Ce n'est donc pas seulement une bonne fortune, c'est une justice que le transport cellulaire, cette heureuse et singulière innovation dont on n'avait pas encore eu l'idée, même en Angleterre, même

aux États-Unis, ait eu lieu sous l'administration d'un jeune ministre, assez honnête et désintéressé pour préférer à une autre gloire plus brillante l'honneur d'ajouter une réforme de plus à nos institutions pénales.

On n'a pas oublié, car c'est un vestige de barbarie qui n'a été aboli que par l'ordonnance du 9 décembre 1836, rigoureusement exécutoire au 1er juin 1837, on n'a pas oublié le mode de conduite qui était adopté pour les criminels condamnés aux travaux des ports. Les forçats, après l'opération du *ferrement*, étaient rattachés, par leurs colliers et leurs chaînes particulières, à une autre chaîne commune, plus longue et plus pesante, qui séparait environ trente hommes en deux files; c'était là ce qu'on nommait un *cordon;* quatre, cinq ou six cordons composaient une chaîne proprement dite. Les condamnés étaient placés sur de longues charrettes, où ils restaient assis dos à dos, exposés à l'immorale curiosité de la multitude. Quelquefois l'entrepreneur faisait voyager à pied, tour à tour, un tiers de la chaîne, en donnant cinq sous par jour à ceux qui consentaient à marcher. La nuit, tous les forçats étaient enfermés dans quelque grange, où ils couchaient sur la paille, sans quitter leurs vêtemens ni leurs fers. Ils faisaient ainsi un voyage de cent quarante ou de deux cent vingt lieues en vingt-deux ou en trente-trois jours.

C'était un hideux spectacle pour toutes les populations qu'ils traversaient. Les criminels non encore dépravés dans le fond de l'ame n'avaient pas d'autre alternative que celle-ci : ou il leur fallait souffrir, sous les regards de tant de curieux, sous les affreuses plaisanteries de leurs cyniques compagnons, une aggravation de peine que la loi n'avait pas ordonnée; ou bien ils s'endurcissaient et tiraient vanité de leurs crimes, pour se faire une contenance. Le plus souvent, c'était ce dernier parti qu'ils prenaient, et dès-lors on pouvait les dire perdus à jamais.

Le système de conduite adopté alors produisait encore un autre mal. Comme on était obligé de mettre un assez grand intervalle entre les départs des chaînes, les prisonniers réservés aux bagnes faisaient, dans les maisons de justice, après leur condamnation devenue définitive, un trop long séjour, et répandaient autour d'eux la contagion de leur exemple par la communication avec les autres détenus, dont il était presque toujours impossible de les séparer d'une manière absolue.

Aujourd'hui rien de tout cela n'est plus à craindre. On a passé un marché avec un entrepreneur, M. Guillot, connu pour sa moralité et son intelligence, dont il a donné de nombreuses preuves dans la maison centrale de Gaillon. Il s'est chargé de transporter les forçats à leur destination, dans des voitures divisées en deux par un couloir et contenant six cellules de chaque côté. Nous avons vu une de ces voitures qu'on achève en ce moment dans les ateliers de MM. Toulouse et compagnie, rue du Chemin-Vert : on ne saurait rien voir de plus convenable et de mieux combiné. Le prisonnier, enchaîné par les pieds seulement, peut étendre les jambes, se tenir assis ou presque debout dans sa cellule; il a de l'air et du jour, un coussin mobile sur son siége, un autre coussin fixe derrière lui et sur les côtés de la cellule pour reposer sa tête et dormir. Il est isolé de ses compagnons de route, et il entre même dans sa petite prison tempo-

raire sans avoir vu leurs visages. Défense lui est faite d'entrer en conversation avec eux, et il trouverait d'ailleurs une grande difficulté à enfreindre cette défense, surtout quand l'énorme voiture est en mouvement. Or, elle ne se repose guère, une fois partie, car elle est menée en poste.

Les forçats, à leur arrivée à Brest, ont été encouragés à produire franchement leur opinion sur ce mode de transport. Généralement, ils ont déclaré que, sous le rapport matériel, ils n'avaient eu rien à désirer; mais le voyage a été pour eux mortellement ennuyeux et d'une monotonie effrayante. Une chose surtout les a remplis de tristesse, c'était de savoir à peine avec quels hommes ils voyageaient et de ne connaître absolument rien de la route qu'on leur faisait suivre. On leur a répondu que c'était le double résultat précisément qu'on avait voulu atteindre : le bien-être physique que la justice la plus rigoureuse doit à tous les coupables, et le malaise moral causé par l'isolement, qui provoque la réflexion, le retour sur soi-même et le remords d'une vie passée dans le crime. Ils ont compris ce que sera le système pénitentiaire dans sa rigueur.

Nous ne voulons rien cacher. Plusieurs condamnés ont supporté avec peine le poids de leurs chaînes; il avaient les jambes enflées et malades au moment où ils sont sortis de leurs cellules. Un chirurgien du bagne a exprimé l'opinion qu'ils avaient pu ne pas avoir toute la quantité d'air suffisante. Déjà il semble qu'on ait prévu ces critiques, dictées par un honorable sentiment d'humanité. La seconde voiture, celle que nous avons vue, permet à un courant d'air de s'établir, dans chaque cellule, par une ouverture en haut et en bas; il n'y en avait qu'une dans la voiture qui a fait le premier voyage. On annonce que l'administration, d'accord avec l'entrepreneur, qui est soumis à 3,000 francs d'amende pour l'évasion d'un prisonnier, allégera de beaucoup le poids des fers. Nous avons vu, du reste, que l'espace où les jambes du reclus peuvent s'étendre est plus que suffisant dans la nouvelle voiture, adoptée désormais comme modèle.

Rien n'a été oublié pour cette prison ambulante : on y a organisé un service de gardiens, au compte de l'entrepreneur, et de brigadiers de gendarmerie, chargés d'exercer la surveillance au nom de l'administration publique : les uns et les autres peuvent lire leurs droits et leurs devoirs écrits dans des règlemens aussi complets que s'il s'agissait d'une maison centrale, et qui ont tout prévu, la maladie, ou la mort, ou l'évasion des condamnés, même la comptabilité de leur pécule en route, et tous les accidens possibles d'un pareil voyage.

On se demandera sans doute, à la vue d'une organisation aussi parfaite et aussi sévère pour un simple service de transport, si le complément logique de tout cela n'est pas la constitution prochaine en France d'un grand système pénitentiaire fondé sur l'isolement et le silence.

Cette conséquence est infaillible, et nous y comptons; mais, en attendant, il sera facile d'étendre l'utilité de ce nouveau mode de transport, et l'on peut, par exemple, l'employer pour les correspondances, si nombreuses et aujourd'hui si entravées, entre les maisons d'arrêt, les chambres de sûreté des casernes de gendarmerie, les prisons départementales et

les maisons centrales de détention. Dans l'état actuel des choses, comme la gendarmerie est seule chargée du *transférement* des prisonniers, de prévenus ainsi que des condamnés, des femmes et des enfans, et comme la correspondance des brigades entre elles n'a lieu qu'une ou deux fois par semaine, il en résulte des lenteurs telles qu'il ne faut pas moins de trois à quatre mois pour faire traverser le royaume à un prisonnier par la correspondance ordinaire. Et nous ne voulons pas répéter ici ce que tout le monde sait des autres inconvéniens d'un pareil mode de *transférement*. Par les messageries cellulaires, ce sera l'affaire de quelques jours. Elles reviennent à vide des bagnes à Paris, et chemin faisant, elles pourraient faire office d'*omnibus*, recueillir et déposer successivement tout ce qu'elles rencontreraient de prisonniers; elles prendraient, sans danger, hommes et femmes indistinctement, puisque, dans les cellules que nous avons décrites, on ne peut ni se voir, ni se parler.

C'est une utilité immédiate qu'on peut retirer de ces voitures en les employant avec largeur, si l'on se range à l'opinion de M. Ardit, fonctionnaire distingué du département de l'intérieur, et l'un des hommes qui ont le plus contribué à l'amélioration de tout notre système d'emprisonnement. C'est pour ces avantages plus généraux du *transport cellulaire* que nous avons, avec tant d'effusion, loué le ministère de l'avoir adopté; mais c'est aussi et surtout parce que nous y voyons le présage d'une révolution complète dans les prisons de la France.

— Il n'y a pas eu de pièces nouvelles cette semaine. La Comédie-Française s'est amusée à faire mentir les prévisions de la critique. *Claire ou la Préférence d'une Mère* s'est montrée assiduement sur l'affiche. Grace à Molière et à Corneille, dont on a eu soin d'escorter M. Rosier, le théâtre de la rue Richelieu n'a pas vu la foule déserter entièrement. Peut-être, après tout, la pièce de M. Rosier, dans les desseins de M. Védel, n'est-elle destinée qu'à préparer à *la Popularité* de M. Casimir Delavigne un plus éclatant triomphe. Après *Claire*, le public de la Comédie-Française sera naturellement peu difficile.

Le Palais-Royal continue de vivre sur *Bobèche et Galimafré*, comme le Vaudeville sur *Vouloir c'est Pouvoir*, et *Mina*. Les Variétés, pour la rentrée de Vernet et de Mlle Jenny Verpré, s'occupent de monter deux pièces nouvelles.

Quant au Gymnase dramatique, il n'avance ni ne recule. Ses recettes sont de 40 à 50 francs, comme à l'ordinaire.

F. Bonnaire.

SULTAN MAHMOUD II.

Toutes les anciennes erreurs qui jadis avaient cours en Europe au sujet des Turcs et de la Turquie sont demeurées en possession de la crédulité publique. Comme on résume la civilisation des Chinois par les magots de porcelaine et les écrans enluminés, on pense encore, à Paris, que, hors le turban, le long costume broché d'or, la barbe, la pipe et le fanatisme religieux, il ne peut plus y avoir au monde ni Turcs ni Turquie. On s'est même pris de passion pour ce magnifique vestiaire de théâtre, au point que des publicistes, des députés, des hommes qui passent pour graves et sages dans leur pays, ont déclaré l'empire ottoman mort à tout jamais du jour où furent proscrits ces pompeux habillemens, qu'ils avaient si long-temps admirés dans leurs cours d'histoire de l'Opéra.

De fait, les habits du temps de Suleïman-le-Grand sont aussi incompatibles avec les occupations et les devoirs des Turcs modernes que seraient ridicules et incommodes pour les Parisiens de 1837 les pourpoints de velours et les grègues de satin du siècle de François Ier. Je ne sache pas que personne blâme aujourd'hui Pierre-le-Grand d'avoir coupé par force les barbes et les jaquettes de ses sujets, dont il voulait faire aussi des hommes. L'aventure d'un repas du XVe siècle, sans feu au cœur de l'hiver, avec de l'hydromel pour toute boisson, servi par le héros du Nord, en manière d'apologue oriental, aux Moscovites récalcitrans, arrache

encore un sourire, par son ingénuité spirituelle, à ces mêmes politiques qui demandent grace pour les pipes et les barbes des musulmans. C'est pourtant sur cette misérable chicane qu'ils ont cru pouvoir échafauder mille absurdes accusations dirigées contre le hardi régénérateur de l'Orient. On objectera que le cas n'est pas absolument identique, et que Pierre, en rognant les barbes et les jaquettes moscovites, ne violenta point, comme Mahmoud, LA RELIGION de son peuple. Or, c'est ici qu'il faut en finir, une fois pour toutes, avec ce paradoxe ignorant.

La réforme du costume ordonnée par Mahmoud, dans un but de haute utilité, s'appuie, au contraire, sur la lettre comme sur l'esprit de l'islamisme. « Ne portez point d'habits de soie, dit Mahomet ; car celui qui s'en revêt dans ce monde ne s'en revêtira pas dans l'éternité ! » Le khalife Omar vouait au feu de l'enfer ceux qui se servaient de ces étoffes de luxe réservées aux femmes. Suivant en cela l'exemple du prophète, qui raccommodait lui-même ses habits déchirés, Omar affectait la simplicité la plus austère. Ses courtisans lui reprochant un jour de ne pas soutenir, par un extérieur convenable, aux yeux des étrangers, son éminente position, il leur répondit en fronçant le sourcil : « L'islamisme est notre plus beau vêtement. »

Si l'opinion des deux premiers khalifes, à cet égard, n'a pas été respectée ; si Osman Ier, si Suleïman Ier, introduisirent le luxe dans la grande famille musulmane, ils offensèrent scandaleusement leur religion. Sultan Mahmoud II, en publiant ses édits somptuaires, est donc bien éloigné d'avoir porté atteinte à la loi religieuse. Avant lui, Bayezid II, homme pieux et respecté, avait déjà fulminé des arrêts sévères contre le luxe de ses contemporains. Il est vrai que ces arrêts, quoique renouvelés par d'autres sultans, étaient depuis tombés en désuétude.

Sous le rapport religieux, la réforme opérée dans le costume par Mahmoud ne saurait donc être justement attaquée. Toutefois le véritable but de cette entreprise est plutôt politique que religieux. Au point où en étaient arrivées les choses, chaque homme du peuple employait le peu d'argent qu'il avait amassé en vêtemens et en armes, qui ne profitaient guère qu'à sa vanité et à son désœuvrement. Il ne pouvait mettre le pied dans la rue sans que son *antéri* et son *yélek* fussent chamarrés de galons d'or. Il lui

fallait un châle pour turban, un autre châle pour ceinture; il lui fallait, dans cette ceinture, des pistolets garnis d'argent, un khandjar et un yataghan revêtus du même métal, souvent le sabre et le fusil pareils quand ses moyens lui permettaient ce surcroît.

De là la nécessité d'une vie misérable, que partageait nécessairement sa famille; de là l'abandon, pour la plupart, de l'agriculture et de toute espèce d'industrie qui nécessitait quelques avances de fonds; de là ces actes de férocité que des hommes toujours armés ne se faisaient pas faute de commettre à la première rixe; de là une insigne malpropreté et les maladies qu'elle occasionait, car de pareils habits passaient, de père en fils, sur le dos de plusieurs générations; de là mille maux auxquels il était urgent de couper court.

Cette nécessité d'entretenir sa maison avec un luxe qui donnait la mesure de la considération qu'on obtenait, était surtout ruineuse pour les fonctionnaires du gouvernement, pris, pour la plupart, dans la modeste bourgeoisie, et souvent dans les rangs du pauvre peuple. Les appointemens de leurs places étant loin de suffire à leurs dépenses, la vénalité et les concussions trouvaient un asile scandaleux et un appui intéressé sous le manteau de leur autorité. Il fallait, en outre, pour satisfaire des supérieurs exigeans, qui, pour les mêmes motifs, n'accordaient leurs bonnes graces qu'en échange de présens plus ou moins coûteux, que chaque dépositaire subalterne du pouvoir fît payer à ses administrés les frais désordonnés de sa représentation. C'était la nation qui portait tout cela sur son dos. Il est effrayant de s'imaginer qu'entre autres dépenses nécessaires à un grand-visir entrant en fonctions, la seule provision des pipes destinées, selon l'usage, aux visiteurs, figurait à elle seule, dans le passif, pour un chiffre de plus de 200,000 francs. La répression de ces abus est l'un des motifs des sages lois somptuaires de Mahmoud, lois qui n'ont pas été comprises par ceux qui les ont critiquées, et qui se rattachent d'ailleurs à une considération plus grave, dont nous aurons occasion de parler. Je ne prétends pas soutenir pour cela que le nouveau costume soit le dernier mot de la convenance et du bon goût. Je pense, au contraire, qu'il doit subir de prochaines et indispensables modifications. Mais pour frapper, par une idée

nette et précise, l'esprit du peuple, il fallait passer brusquement d'un extrême à l'autre. Le fait politique une fois accompli, nul doute qu'on ne s'occupe de rendre au vêtement national ce qu'il a perdu de sa grace et de sa commodité.

J'ai dû faire précéder de cette digression, fort peu académique, j'en conviens, ma biographie et mon appréciation de sultan Mahmoud II. Cette manière d'exorde atteindra pourtant son but, si elle dispose le lecteur à s'abstenir de condamner sans examen, même les choses les plus futiles en apparence, car elles acquièrent souvent une grande importance relative, selon la place qu'elles occupent dans la hiérarchie des faits. Avant d'examiner l'état présent et à venir de la réforme et de faire connaître pour la première fois à la France le personnel du nouveau gouvernement de la Turquie, nous allons rappeler sommairement les divers actes politiques qui ont signalé le règne de sultan Mahmoud. Nous démontrerons l'intime connexité qui les lie, et c'est en l'appuyant de cette série non interrompue de faits analogues, que nous établirons notre jugement sur cet homme extraordinaire.

Au centre de l'espèce de ville triangulaire qu'on nomme, à Constantinople, le sérail, et qui n'est autre chose qu'un immense jardin entrecoupé çà et là de palais, de kiosques et de casernes, et peuplé d'une armée de serviteurs et de gardes de toute espèce, affectés au service personnel du souverain; non loin du harem, c'est-à-dire du quartier qui renferme les cadines et les odaliks du sultan, s'élèvent douze pavillons semblables de dimensions et de formes. Ces pavillons, appelés *tchimchirlik*, par allusion à la forêt de buis qui les entoure, sont eux-mêmes enclos par un mur élevé qui se prolonge autour d'un petit jardin dont chacun de ces pavillons est pourvu. Ces habitations somptueuses, dorées comme des palais et verrouillées comme des prisons, ne voient jamais troubler le silence de leur solitude, où retentissent à peine les voix de quelques officiers et les pas de quelques jeunes enfans portant l'uniforme des pages de Sa Hautesse. Ces douze palais, ces douze prisons si l'on veut, jouent un rôle important dans l'histoire ottomane. A des intervalles de temps très éloignés, un bruit de voix et un froissement d'armes viennent éveiller les échos endormis de ces tombeaux de verdure. Le chef des eunuques noirs, le muphti, le grand-amiral, le chef des émirs, l'Istambol-cadissi et les deux

cazi-askers ou chefs de la justice en Europe et en Asie, paraissent soudainement et s'arrêtent à l'une de ces portes. Leur présence annonce que le maître de l'empire est mort et que ces prisons vont fournir un héritier à la toute puissance califale.

C'est au milieu de ces frais bosquets de buis, dans l'un de ces douze pavillons, appelés du nom de *cafess*, ou cage, que s'écoula l'adolescence de sultan Mahmoud II.

Quelques pages, quelques filles esclaves pour le servir; pour tout conseil, pour toute instruction, un nombre de livres très restreint; un vieil eunuque nègre pour précepteur; défense expresse de communiquer d'aucune façon avec les autres prisonniers leurs parens, quelquefois leurs frères; peine de mort pour quiconque oserait se charger d'accepter ou de transmettre un billet; pour toute distraction, quelques outils de jardinage ou d'artisan; par hasard, aux grandes solennités religieuses, la permission d'aller visiter, à quelques pas de la *cage*, entre deux haies de soldats, le sultan leur oncle ou leur père, lequel, par faveur insigne, leur abandonne sa main à baiser; tel est la vie des Châh-zâdés ou princes du sang impérial, telle que l'a faite et réglée la sombre et soupçonneuse étiquette de la cour ottomane.

Jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, celui qui devait être sultan Mahmoud II ne connut pas d'autre existence. A peine âgé de quatre ans, il avait perdu son glorieux père, Abdoul-Hamid-Khan, qui léguait le trône à Sélim III, son neveu, ne pouvant y asseoir son fils, trop jeune pour s'y maintenir. Livré à lui-même au sein de cet horrible isolement, n'ayant pour arrêter ses regards que les murailles de sa prison et pour ouvrir son intelligence que les entretiens officiels de son précepteur noir; rien que pour ne pas succomber à l'abrutissante monotonie de cette captivité, il fallait que l'ame du jeune prisonnier fût d'une trempe peu commune. Il fallait que Dieu, qui l'avait choisi et marqué pour l'accomplissement de ses desseins, eût mis en lui l'instinct et le pressentiment des grandes choses auxquelles il était réservé. L'isolement abat les ames débiles; il élève les ames fortes.

Obéissant à la prescription religieuse qui commande au futur souverain des Osmanlis de pratiquer un état manuel, à l'exemple du patriarche Noé, qui était charpentier, d'Abraham, qui était tisserand, de David, qui fabriquait des cottes de mailles, et de

Salomon, qui tressait des corbeilles de dattiers, sultan Mahmoud choisit une profession en harmonie avec ses idées et ses goûts. On ne le vit pas, comme plusieurs de ses prédécesseurs, user de longs jours d'ennui à tourner des arcs et des flèches, à façonner en boîtes et en coffres l'ivoire, l'écaille et l'ébène, à broder en or des arabesques sur des pièces de maroquin, ou à peindre sur mousseline, comme son cousin Sélim III. Entouré de livres de politique, de poésie, d'histoire et de législation, il s'exerça à les copier et à les étudier. Abdoul-Hamid, son père, avait aussi cultivé l'art de la calligraphie si estimé en Orient. Dans cette intelligente occupation, Mahmoud puisa cette science profonde des littératures orientales qui ne contribua pas peu à élargir le cercle de son imagination, et qui fait de lui aujourd'hui l'homme le plus érudit de son empire.

C'est dans cette situation d'esprit que la révolution du mois de mai 1807 vint surprendre l'hôte du *cafés*. Pendant deux jours et deux nuits, le jeune prisonnier, troublé dans son étude, s'accouda sur ses livres et regarda le ciel pour y chercher la cause de ce tumulte inaccoutumé, de ces hurlemens humains entremêlés de gémissemens et de coups de feu, de ce tourbillon de bruit et de fumée qui traversait l'air en tout sens, et qui demeurait une énigme pour lui. Un jour, la porte de la *cage* s'ouvrit, et il vit s'avancer un homme qui venait lui demander asile. A la pâleur de son front, on reconnaissait que le malheur était pour lui chose nouvelle. Il cachait dans ses deux mains son visage abattu par la douleur. Une barbe noire bien lisse et parfumée, des mains blanches et délicates, tels étaient les signes qui annonçaient un homme d'une condition supérieure. La porte s'étant refermée, Mahmoud cherchait à démêler les traits de son compagnon d'infortune.

— Tu veux savoir mon nom, dit l'étranger avec un rire amer. Aujourd'hui, je suis un pauvre prisonnier; hier, on m'appelait sultan Sélim-Khan.

Mahmoud se jeta dans les bras de son infortuné cousin, qu'il venait de reconnaître, en effet. Ils demeurèrent ainsi long-temps embrassés dans un douloureux silence, que Sélim rompit le premier.

— C'est Dieu qui donne et retire les trônes, dit-il en s'inclinant. A cette heure, ton frère Moustapha est mon maître et le tien,

comme celui de l'empire. Les janissaires ont sans doute exécuté les volontés du ciel en me déposant.

Pendant près d'une année, le caféss du Châh-zâdé fut habité par Sélim et Mahmoud, ces deux astres de la gloire ottomane, dont l'un se couchait dans un nuage de sang et de désolation, dont l'autre allait se lever sur un horizon de vengeance. Nul ne peut dire quelles vérités retentirent sous ces voûtes. Entre un tel maître et un tel disciple nul ne peut savoir quelles leçons furent données et écoutées. L'ame du jeune homme, terre vierge qui devait porter de si puissantes moissons, ouvrit tous ses sillons à la fécondante parole du monarque déchu. Les erreurs et les fautes sur lesquelles avait glissé la fortune du bon et faible Sélim, se gravèrent en lettres de flamme dans la mémoire de son futur successeur. Par une intuition soudaine, il dut comprendre d'un seul coup quels dangers il aurait à craindre, quels obstacles à surmonter. Le nom fatal des janissaires revenant comme un refrain, après le récit de chaque désastre, de chaque iniquité, de chaque tentative impie, fixa sans doute les irrésolutions de Mahmoud. Il lui indiqua où était le remède, en lui faisant connaître où était le danger.

Cependant à l'extrémité de la Bulgarie, dans la capitale du pachalik de Routchouk, le ciel préparait un vengeur à Sélim, un juge implacable au lâche et imbécille Moustapha IV. On sait comment Baïractar, sans confier à personne son projet de replacer Sélim sur le trône, conduisit, jusque sous les murs du sérail, une armée de huit mille hommes, qui proclama la déchéance de Moustapha. On n'aura pas oublié non plus la catastrophe qui accompagna cette tentative hardie. Les portes du sérail se fermèrent devant Baïractar, et pendant que ses soldats les brisaient pour voler au secours de Sélim, le chef des eunuques noirs, accompagné d'une escouade d'assassins, pénétrait dans la *cage* où Mahmoud et son cousin étaient enfermés, et ils mettaient à mort le souverain découronné, digne, hélas! d'un sort meilleur! Moustapha, pour sauver sa vie menacée, avait donné cet ordre.

Sélim fut tué sous les yeux de Mahmoud, qui dut croire aussi que son dernier jour était venu. Baïractar n'arriva sur le lieu de l'exécution que pour voir étendu devant lui le corps de ce maître qu'il avait tant aimé.

C'est tout couvert du sang de son unique ami, que Mahmoud

sortit du caféss pour revêtir la robe impériale. En un instant, il passa de la prison sur le trône d'or placé devant la Porte de Félicité. En un instant, il vit ramper à ses pieds ces féroces janissaires, qui eussent fait tomber sa tête comme celle de Sélim, si Baïractar eût tardé encore de quelques minutes, et il entendit ces mêmes voix qui tout à l'heure demandaient sa mort, proclamer par la ville *le glorieux avénement du très majestueux, très puissant, très formidable souverain, Mahmoud-Khan, dont le règne fortuné devait faire jouir de la paix tout l'univers* (1).

A peine les *muézzinns* ont-ils fait retentir l'hymne *Sala* sur les minarets des quatre mosquées impériales, le nouveau padischah convoque un divan, et prend connaissance des affaires de l'empire qu'il veut traiter par lui-même. Leur inextricable embarras ne le fait point pâlir. Il se contente de signaler le péril partout où il existe. Plus tard il y pourvoira de son mieux. Il faut que son inexpérience, en butte aux piéges de la trahison aussi bien qu'à l'excès de confiance en ses propres lumières, sache, en même temps et à propos, se laisser guider par ses conseillers et choisir entre leurs avis contradictoires. A l'héritage que lui laisse Moustapha IV, le génie d'un Suleïman suffirait à peine. Il est évident que l'empire est au penchant de sa ruine. Au dehors, la guerre avec la Russie, guerre désastreuse, guerre interminable, qui date de Pierre-le-Grand, et qui a pour but avoué d'atteler au même joug Constantinople et Pétersbourg. Au dedans, des finances épuisées, des pachas révoltés à faire rentrer dans le devoir; des généraux, des ministres et des magistrats, ouvertement vendus à l'ennemi; une armée indisciplinée, incapable de lutter contre la tactique des soldats de l'Europe, armée toujours battue et toujours mécontente, toujours prête à se tourner contre le pays qu'elle devrait défendre. Pour triompher de ces obstacles, un souverain de vingt-quatre ans, qui n'a jamais porté les armes et qui n'a commandé encore qu'à ses pages et à ses femmes esclaves, enfermées avec lui dans la *cage* des Châh-zâdés.

Il importe de considérer ce point de départ, pour apprécier comme il convient la haute intelligence de Mahmoud. Elevé dans les préjugés de son pays, de sa religion, de sa caste, de sa posi-

(1) Paroles sacramentelles des proclamations d'avénement.

tion exceptionnelle, quelle force d'ame ne lui fallut-il pas pour juger, du premier coup d'œil, entre le passé et l'avenir, entre la routine et la civilisation? Cet esprit supérieur se montre tout d'abord à la hauteur de sa tâche. Malgré l'exemple terrible que vient de lui donner la mort de son prédécesseur, malgré le respect menaçant des janissaires prêts à protester le sabre à la main contre toute innovation, à quelque partie du régime adopté qu'elle s'adresse, en face de la faction puissante qui conspire pour rétablir son frère Moustapha, détenu à sa place dans le *cafess*, Mahmoud ne pousse pas avec moins d'activité son projet de régénération. Il a sondé jusqu'au fond la plaie qui dévore son empire, et il ne l'a point jugée mortelle. Le risque de sa vie n'est rien auprès des destinées de son peuple. C'est entre lui et les janissaires que la querelle doit se vider avant tout. Le sultan et l'Odjak s'observent et se mesurent des yeux. Une fois en présence, tous deux ont compris que c'est un duel à mort. Toutefois Mahmoud ne laisse entrevoir ses desseins qu'avec la circonspection la plus grande. Il ne parle pas, comme l'avait fait Sélim, d'organiser une troupe nouvelle. Bien loin de là : les janissaires sont déclarés les plus fermes soutiens de la religion et de l'état. Le nouveau sultan veut faire renaître, pour eux, les beaux temps de l'histoire ottomane. C'est pour arriver à ce but qu'il propose, non une modification aux réglemens constitutifs de ce corps célèbre, mais la suppression des abus qui s'y sont glissés. Les ordonnances de Suleiman-le-Grand sont remises en vigueur. La vénalité des emplois d'officiers est abolie dans l'Odjak. Les hommes non mariés habiteront les casernes s'ils veulent recevoir leur paie. Il ne sera plus permis de trafiquer des billets de solde, et la liste des pensions sera révisée. Les soldats seront obligés d'aller aux exercices.

Baïractar, le nouveau grand-visir, homme de coups de main, mais de peu de savoir et de prudence, montra malheureusement trop de haine et de partialité dans sa conduite, et il pensa un moment compromettre le succès des projets de son maître. Une insurrection éclata. Baïractar périt au milieu des flammes dans son palais où il s'était retranché avec ses femmes et ses trésors. Le sérail lui-même, assiégé par les révoltés, fut sur le point de voir une nouvelle exécution impériale. Moustapha, dans sa prison, se

flattait déjà de reconquérir le trône où ses partisans l'appelaient à grands cris.

Au milieu de ce tumulte, Moustapha fut étranglé comme l'avait été Sélim, et Mahmoud, démeuré le seul membre vivant de sa famille, se présenta aux janissaires, qui durent forcément le laisser vivre et reconnaître son autorité, faute d'en pouvoir invoquer une autre. Tout rentra dans l'ordre primitif, c'est-à-dire sous l'abrutissant despotisme de l'émeute armée. Le sultan, aux yeux des janissaires, parut abandonner pour toujours un caprice passager, et s'endormir dans l'antique impuissance de son pouvoir souverain. Quel réveil il leur gardait!

La mort de Moustapha IV était un fait trop ordinaire pour faire craindre une tentative de représailles. Son souvenir et son parti s'éteignirent en effet avec lui. Cette exécution a donné lieu à beaucoup de déclamations en Europe. Sans doute, malgré les fautes et les crimes de cet homme méchant et cruel, qui ne méritait ni d'être plaint ni d'être épargné, ce dut être un horrible moment pour son frère que celui où il lui fallut signer son arrêt. Sans doute cette ame si noble et si généreuse, qui avait épargné Moustapha tout couvert du sang de Sélim, gémit de la nécessité qui commandait cet acte de justice en présence de la révolte triomphante; mais l'intérêt de sa propre conservation, mais l'intérêt de son pays, mais les destinées de cette jeune civilisation dont le ciel lui avait commis la garde, ne lui permettaient pas d'écouter la voix de la clémence. Pierre-le-Grand avait outrepassé peut-être les bornes de l'héroïsme en condamnant son fils. Dans les circonstances où il signa l'arrêt de son frère, Mahmoud resta dans les limites de ses devoirs de réformateur et de souverain. L'acte de Pierre était utile; celui de Mahmoud nécessaire et indispensable.

De 1808 à 1812, nous voyons le jeune monarque des Osmanlis occupé à ressaisir les fragmens de son pouvoir brisé et dispersé par les troubles qui précédèrent et suivirent la mort de Bairactar. Le grand-visir Ahmed-Pacha prend le commandement de l'armée du Danube, et fait tête aux Russes. Mais le mauvais résultat de ses opérations, la désobéissance et l'insubordination de ses troupes, la trahison de ses officiers, qui livrent à l'ennemi ses plans de campagne, viennent bientôt fournir un nouvel argument à la

nécessité d'une prompte et radicale réforme. La Porte, qui dispose d'une armée supérieure en nombre à celle des Russes, n'en est pas moins contrainte à signer la paix de Boukarest. Mahmoud, après avoir traîné en longueur, pendant huit mois entiers, la ratification de ce traité désastreux, subit enfin cette dure loi qui lui permit du moins de concentrer ses efforts sur ses projets de réorganisation intérieure. On lui reproche d'avoir traité, à cette époque, avec la Russie, au moment où il allait avoir Napoléon pour allié. On ne remarque pas assez combien il était urgent pour lui de porter remède aux maux qui dévoraient son empire. Envoyer une armée dans les provinces méridionales de la Russie, c'était livrer la Turquie aux nombreux partis armés qui la déchiraient dans tous les sens. A quoi bon des victoires, des conquêtes même à l'extérieur, quand ses propres sujets pouvaient d'un jour à l'autre, le venir assiéger une seconde fois jusque dans son sérail? Ne devait-il pas espérer au contraire, que la guerre avec la France allait priver la Russie de ses moyens d'action sur les provinces turques de l'Europe, et que la révolte, jusqu'alors attisée et soldée par cette puissance, se découragerait et lâcherait pied dès qu'elle se verrait énergiquement combattue et délaissée de ses instigateurs? Napoléon, d'ailleurs, avait déjà violé ses promesses envers la Porte, en consentant, après la conférence d'Erfurth, à ce que les Russes conservassent les principautés de Valachie et de Moldavie.

Dans l'espace de deux années, les ayans de Roumélie furent réduits au devoir; les pachas de Baghdâd et de Damas, les beys d'Égypte et le gouverneur de Satalie, se soumirent à l'autorité du sultan; la Bosnie fut pacifiée; on chassa les Ouahabis des territoires sacrés de la Mecque et de Médine, et le grand-visir reconquit la Servie. Bientôt Mahmoud, enhardi par ces premiers succès, abolit les priviléges des *Déré-Beis* ou grands feudataires d'Asie. La meilleure partie du sol de l'empire était entre les mains de ces petits tyrans qui transmettaient à leurs descendans en ligne directe tous les droits de la souveraineté effective, dévorant à leur profit le plus pur des ressources du pays et s'exemptant de contribuer à ses charges. Le sultan procéda graduellement à leur extinction. La plupart d'entre eux furent nommés à des gouvernemens en Europe, et se trouvèrent ainsi dépossédés de leur influence. Quel-

ques-uns furent détruits par la force, et parmi eux le Déré-Beï de Smyrne, *Kiatib-Zadé*, dont Khouss rév-Pacha s'empara au milieu d'un dîner, à bord de son vaisseau amiral. Youssouf, pacha de Sérès, est aujourd'hui le dernier de ces chefs redoutés. Mahmoud a voulu l'épargner, par égard pour ses services pendant la guerre de Morée.

Cet anéantissement des Déré-Beïs est le premier coup porté par la réforme aux institutions de la vieille monarchie turque. Les Déré-Beïs étaient, avec Ali-Tépédélenli, pacha de Janina, et Méhémed-Ali, pacha d'Égypte, les principaux étais de la féodalité ottomane. Les Déré-Beïs et le pacha de Janina ne sont plus. Le vieux Méhémed-Ali reste seul aujourd'hui en présence avec son suzerain Mahmoud, comme le duc de Bourgogne en face de Louis XI.

Les complications de la révolution grecque vinrent surprendre Mahmoud en voie d'exécution de ses plans. Les plus hautes têtes entre les vassaux dissidens qui lui disputaient le pouvoir étaient abattues ou courbées. Il avait l'espoir de niveler de proche en proche le reste des feudataires rebelles, et de renouer dans sa main les fils rompus de son autorité califale. Le corps anarchique des janissaires, cette forteresse inexpugnable de la sédition, contre laquelle les efforts de plusieurs sultans avaient échoué déjà, était miné de longue main, et il ne fallait plus qu'un coup d'audace pour accomplir l'affranchissement définitif du trône et du pays. La paix profonde de l'Europe semblait mettre l'empire ottoman à l'abri d'une guerre étrangère. La Russie voyait avec chagrin ce repos, qui détruisait ses projets. Par ses soins, la révolution grecque avait été, sinon provoquée, du moins encouragée, et la presse constitutionnelle de l'Europe, aussi peu clairvoyante dans cette question que les hommes d'état de la France et de l'Angleterre, traînait à plein collier l'idée russe assise sur le char triomphal du vieux libéralisme.

Au train dont allaient les choses, Mahmoud jugea que, dans peu d'années peut-être, il pourrait se voir appelé de nouveau à défendre son empire contre les appétits mal déguisés de la Russie, sa voisine, qui, n'ayant plus à cette époque Napoléon sur les bras, n'aurait pas été fâchée de rencontrer un prétexte pour mettre à néant le traité de Boukarest. Dans cette conjoncture, la nécessité de créer au plus tôt une force militaire en harmonie avec les be-

soins et les dangers de l'état, et aussi le désir d'asseoir définitivement son autorité si chancelante jusque-là, décidèrent Mahmoud à frapper enfin le grand coup qu'il méditait depuis si long-temps, et qu'il regardait, avec raison, comme le plus dangereux et le plus concluant de tous ses actes. Les janissaires rebelles furent extirpés par le fer et la flamme, on sait comment et au milieu de quels cris d'enthousiasme, poussés par le peuple accouru à la voix des imâms sous l'étendard sacré de Mahomet. L'Odjak fut aboli à perpétuité. Défense à tout jamais de prononcer ce nom funeste.

Ce coup d'état, qui affranchit la Turquie du joug de ses tyrans, suffisait à lui seul pour élever Mahmoud II au premier rang des hommes politiques ; mais l'admirable persévérance avec laquelle il poursuivit l'exécution de son projet pendant dix-huit années, à travers les mille périls de toutes sortes qui ne cessèrent de le tenir en échec, ne constitue que la plus vulgaire partie de cette intelligence si profonde et si pieusement préoccupée des destinées de son peuple. Le nom des janissaires était écrit pour lui en lettres de sang dans l'histoire de sa famille. Quand il ceignit le sabre impérial d'Osman, quand il posa la main pour la première fois sur sa poignée, son premier serment dut être de venger Sélim et Baïractar. Il tint parole, non pas seulement à Baïractar et à Sélim, non pas seulement aux mânes de tous les sultans ses ancêtres, assassinés par cette horde de brigands privilégiés, mais aussi à l'humanité et à la justice, tant de fois outragées par eux.

La destruction des janissaires et la suppression des corps de cavalerie nommés *sipahis*, *silihdars* et *ulufédjis*, qui ne tarda pas à suivre, permirent enfin à Mahmoud d'entrer franchement dans les voies de la réforme. Une armée forte et obéissante devait être le pivot de toutes ses opérations ultérieures, tant pour maintenir l'ordre au dedans que pour repousser les attaques du dehors. Une garde impériale fut formée pour remplacer la milice abolie. Afin de pouvoir à l'avenir compter sur son dévouement, on la recruta parmi les jeunes gens dont les préjugés et une mauvaise éducation n'avaient pu encore fausser l'esprit. Cette jeune armée fut exercée, par des instructeurs européens, à toutes les manœuvres de la tactique moderne, et elle y fit de rapides progrès. Elle fut classée, comme l'armée française, en brigades et en divisions, commandées par des lieutenans-généraux et des maréchaux-de-camp. Le sultan

lui prodigua les encouragemens et les récompenses, et se fit un devoir d'assister lui-même à ses exercices. Quelques années de paix et de tranquillité auraient sans aucun doute donné le temps à l'instruction militaire de se répandre dans les provinces, et au gouvernement turc la possibilité de favoriser le recrutement et la discipline de ses nouvelles troupes; mais ce développement de force et de vitalité, qui promettait de ranimer bientôt la nation ottomane, portait trop d'ombrage à la politique d'une nation voisine, pour qu'elle ne s'efforçât pas de l'arrêter dans son essor.

La révolution grecque fut exploitée par la Russie avec une habileté dont on ne trouve pas d'exemple dans les annales de la diplomatie. Cette puissance vint enfin à bout d'ameuter, contre la proie qu'elle voulait envahir, les cabinets et les peuples de l'Europe, qui, pour la première fois, se trouvaient d'accord, et qui, croyant travailler, les uns pour la religion chrétienne, les autres pour la liberté, agissaient avec un égal aveuglement dans le seul intérêt du cabinet de Saint-Pétersbourg.

Ce fut le 12 juillet 1827, un an après la formation du premier régiment de ligne de la Turquie, que lord Dudley, le prince de Polignac et le prince de Lieven signèrent, à Londres, en vertu des pouvoirs à eux donnés par le traité du 6 juillet de la même année, le premier protocole de cette fameuse conférence qui restera comme un monument de l'impéritie des diplomates de la France et de l'Angleterre. Cette page de l'histoire contemporaine n'est pas aussi connue que l'histoire de la révolte et de la destruction des janissaires. C'est donc ici le lieu de la dérouler sous les yeux de nos lecteurs. Nous puisons nos preuves dans les pièces officielles publiées par le gouvernement anglais (1).

Les premiers protocoles déclarent simplement que les trois cours alliées offrent leur médiation à la Porte ottomane, et qu'elles lui proposent, ainsi qu'aux Grecs, de conclure un armistice entre eux. En cas de refus de la médiation et de l'armistice, les flottes des trois puissances se réuniront à l'effet d'empêcher tout secours en hommes, armes, vaisseaux et munitions de guerre d'arriver en Grèce et dans les îles de l'Archipel. Les escadres traiteront dès-lors les Grecs en amis, *sans toutefois prendre part aux hostilités entre*

(1) *Papers relative to the affairs of Greece.—Protocols of conferences held in London.*

les deux parties contendantes. Un délai d'un mois est accordé au gouvernement ottoman pour faire connaître sa détermination précise.

Cette intervention, qui devait se borner à une simple croisière, est bientôt, sur la proposition du plénipotentiaire russe, convertie en blocus. Le ministre anglais hésite d'abord à donner son assentiment à cette mesure, qui entraînait de fait la déplorable collision dont plus tard la baie de Navarin fut le théâtre. Il a le pressentiment du sot rôle qu'on lui réserve. Il se méfie du désintéressement de la Russie, et pour calmer ses craintes il intercalle dans les pièces du dossier le protocole numéro 6, par lequel les trois plénipotentiaires déclarent, au nom de leurs cours, *que la renonciation entière de toute vue intéressée, qui formait une partie essentielle de leurs engagemens primitifs, demeure en pleine force, et qu'elles prennent solennellement l'obligation que les succès que leur supériorité semble leur promettre dans cette lutte, ne les porteront pas à rechercher aucun avantage exclusif, soit priviléges de commerce, soit agrandissement de territoire* (1).

La Russie, qui devait ouvertement violer chacun de ces sermens solennels, adhère à tout ce qu'on lui propose. La seule chose qui lui importe, c'est d'engager l'action, et son but se trouve atteint. Le 20 octobre, sous prétexte que le blocus a été violé, les trois amiraux, sir Edward Codrington, M. le comte de Rigny et M. le comte de Heyden, incendient la flotte turque dans le port de Navarin.

La nouvelle de cet illustre guet-apens se propage aussitôt dans toute l'Europe. C'est à qui en fera sonner le plus haut les mille trompettes de la renommée. La presse libérale fait pleuvoir tous les lauriers de l'enthousiasme sur les exécuteurs des hautes-œuvres russes. M. Codrington est un autre Nelson, M. de Rigny se réveille un héros. L'amiral russe annonce à son gouvernement que la mer est libre désormais, et que la Turquie a perdu la meilleure partie de son armée. C'est l'avertir qu'il est temps de lever le masque. Cette invitation ne se fera pas attendre; la fameuse déclaration de guerre contre la Porte sera lancée six mois après, au mépris de tous les engagemens consignés dans le protocole numéro 6 de la

(1) Protocoles de Londres, numéro 6. Expressions textuelles de cette pièce assez peu grammaticale, comme on le voit.

conférence de Londres. Quelques bons esprits protestent, dans le parlement anglais, contre la bévue de sir Codrington; mais le jour du désillusionnement n'est pas encore arrivé.

Qu'on juge du désespoir de Mahmoud en apprenant un tel désastre. Le fruit de tant de peines et de trésors dépensés, sa flotte et ses matelots brûlés, massacrés, engloutis dans un seul combat! En pleine paix, au milieu des négociations amicales entamées entre les ambassadeurs des puissances et les ministres de la Porte, un pareil acte de barbarie, qui eût déshonoré des forbans et soulevé contre eux l'indignation de tous les peuples! C'était à n'y pas croire. Aussi, quand les drogmans des ambassades de France, d'Angleterre et de Russie, envoyés chez le Reïs-efendi, à Constantinople, pour annoncer officiellement cette dangereuse nouvelle, accompagnèrent leur récit de protestations de dévouement au nom de leurs gouvernemens, le ministre turc les interrompit par ces mots : « C'est absolument comme si, cassant la tête d'un homme, je l'assurais en même temps de mon amitié (1). »

La Porte et les ambassadeurs disputèrent pendant quatre mois entiers sur la question de l'indépendance de la Morée, que le combat de Navarin venait de mettre si brutalement à l'ordre du jour. Pertev-Efendi, alors Reïs ou ministre des affaires étrangères, fit preuve d'une extrême habileté dans ces conférences, qui furent soutenues, du côté de la France, avec une grande finesse et un heureux à-propos par le premier interprète de l'ambassade, M. Alix Desgranges, chargé de la partie la plus périlleuse et la plus délicate de la négociation. Les ministres des trois cours ne voulurent pas se départir de la délimitation de territoire qu'ils avaient demandé pour un royaume hellénique, à prendre sur les possessions de la Turquie, lequel royaume devait, sous la protection des alliés, voir refleurir tous les classiques lauriers de la mythologie grecque. Hélas! au lieu des oliviers de Minerve, le sol du Péloponèse n'a jusqu'ici porté que des shakos bavarois.

Le Reïs, avec la dignité qui convenait à son caractère et au poste éminent qu'il occupait, fit sentir aux représentans l'injustice de leurs prétentions. Aucun des monarques en cause n'aurait souffert assurément une intervention de ce genre dans ses affaires inté-

1 *Protocols of conferences held at Constantinople.*

rieures. Leurs ambassadeurs ne rabattirent pourtant rien de leurs exigences, qui équivalaient à une déclaration de guerre, surtout venant après l'affaire de Navarin.

Quatre mois après le départ et la rupture des ambassadeurs, la Russie publiait sa déclaration de guerre contre la Porte, et les diplomates français et anglais relisaient tout ébahis leur fameux protocole numéro 6, dont les dispositions se trouvaient annulées de fait par cet incident inattendu.

Malgré la destruction de la flotte turque et le peu de temps qu'avait pu employer l'armée de terre de Mahmoud à l'étude de la tactique européenne, il fallut à la Russie deux campagnes pour venir à bout de sa victime; encore n'y parvint-elle qu'en réveillant parmi la population de la Bulgarie et de la Thrace l'esprit contre-révolutionnaire, encore mal abattu. Le traité d'Andrinople parut enfin, pour couvrir de confusion la diplomatie française et anglaise, spectatrice de cette spoliation, contre laquelle la honte seule l'empêcha de protester. La Russie avait solennellement promis, dans le traité du 6 juillet 1827, *de ne rechercher aucun avantage exclusif, soit privilèges de commerce, soit agrandissement de territoire.* Voici de quelle façon elle tint ses promesses. Elle annexa à ses possessions le Delta du Danube, reléguant les sujets turcs à six lieues de la rive du fleuve. Elle se fit concéder Anapa, cette clé de la Circassie, plus de deux cents lieues de côtes, des forteresses, des positions militaires. Elle exigea et obtint l'expulsion des musulmans des principautés de Moldavie et de Valachie, la démolition du fort de Giurjewo, l'établissement d'une quarantaine qui sépare aujourd'hui les principautés des autres possessions de la Porte. Enfin elle fit diminuer des deux tiers les droits de douane payés jusqu'alors par les navires commerçant sous son pavillon. On sait ce qu'est le pavillon de la Russie : un objet de négoce qui se vend à beaux deniers comptant à tout navire marchand qui veut en faire usage. Le traité d'Unkiar-Iskélessi acheva plus tard d'ouvrir les yeux aux plus incrédules.

Après avoir acheté aussi cher le droit de vivre en paix chez lui et de s'occuper du développement de ses pensées de réforme et de civilisation, Mahmoud devait croire que les cabinets de France et d'Angleterre comprendraient enfin le rôle noble et généreux qui leur était dicté par leur propre intérêt, et que leur alliance le dé-

barrasserait à l'avenir de son terrible tuteur de Pétersbourg. Aussi, lorsque poussé par de perfides conseils, Méhémed-Ali se mit en révolte ouverte contre la Porte en envahissant la Syrie et en poussant son armée jusque sur la route de Constantinople, le sultan essaya-t-il de se soustraire à la dangereuse amitié de la Russie en invoquant le secours de l'Angleterre et de la France, qui refusèrent, on ne sait pourquoi, de se rendre arbitres des destinées de l'Orient. La Russie profita de cette nouvelle faute des deux cabinets, et le traité d'Unkiar-Iskélessi fut la monnaie dont elle se paya par ses mains.

Tels sont les évènemens qui ont signalé le règne de sultan Mahmoud II; tels sont les obstacles qui ont jusqu'ici entravé la réforme des institutions ottomanes. A aucune époque l'histoire ne présente un assemblage de plus grands obstacles surmontés par une constance plus inébranlable. Ceux qui ne mesurent le mérite d'un homme d'état qu'aux succès actuellement réalisés, ceux qui ne tiennent pas compte au champ moissonné des épis contenus dans le grain qui germe au fond de ses sillons, reprochent à ce réformateur de n'avoir pensé qu'à détruire et non à édifier. Ils ne songent pas que pour Mahmoud, comme pour Louis XI, détruire c'était réellement créer, et que le fait seul de l'absorption de tous les pouvoirs rivaux qui faisaient échec au pouvoir principal constituerait au besoin l'œuvre politique la plus puissante dont l'histoire des sociétés et des gouvernemens ait gardé la trace.

Si l'on résume maintenant les faits de cette succincte analyse, on verra d'abord, pour premier résultat de la réforme, la féodalité turbulente frappée à mort dans la personne des Déré-Beis, puis la vieille et vicieuse organisation militaire de la Turquie croulant du faîte à la base avec l'Odjak indisciplinée des janissaires, pour faire place à une jeune armée pleine d'ardeur et de zèle. Viennent à leur tour les lois somptuaires, qui n'imposent pas seulement un frein aux dépenses folles exigées par la vanité et l'étiquette des fonctions publiques, mais qui abolissent du même coup la cause première de toutes ces exactions dont chaque dépositaire de l'autorité se croyait en droit d'accabler ses inférieurs pour soutenir les débauches et le désœuvrement de sa domesticité. Voilà des actes accomplis, si l'on est curieux d'en connaître, et tels qu'un seul d'entre eux suffirait pour immortaliser un homme.

Cette même pensée révolutionnaire et civilisatrice, Mahmoud l'a infiltrée dans toutes les veines du vaste corps dont il est la tête intelligente. C'est une transfusion à la manière de ces chirurgiens qui raniment le corps d'un vieillard avec le sang d'un jeune homme. Dans l'administration de l'empire, la hache a commencé aussi à se faire jour. Les repaires où les pachas autrefois enfouissaient le fruit de leurs rapines sont ouverts à l'œil du souverain. Ces fermiers de bétail humain n'achètent plus les troupeaux corvéables dont ils exploitaient la tonte avec une si rare impudence. Si le gouvernement doit lever mille piastres d'impôt, les pauvres sujets n'en verseront plus deux mille dans le sac du collecteur, faisant ainsi la part du valet aussi forte que celle du maître. Mahmoud a réglé les pouvoirs et les devoirs de chacun. Les ministres de la Porte, les gouverneurs, pachas, ayans, mutséllims, reçoivent des appointemens fixes, et leurs dépenses sont limitées comme leurs recettes. Le nombre des serviteurs est mesuré à l'importance des attributions. Plus de ces armées de fainéans qui constituaient la cour des fonctionnaires dans les provinces, et qui devenaient naturellement un surcroît de fardeau pour le chef comme pour les subordonnés.

Les *mukataha*, ou les terres appartenant à l'état, qui forment l'une des branches du revenu public, sont abandonnées en usufruit, moyennant un capital une fois payé, à des traitans, dont le bénéfice consiste à sous-louer aux travailleurs trop pauvres pour acquérir de première main le droit concédé par le gouvernement. Les exploitateurs de ces mukataha avaient de tout temps haussé le prix de leurs concessions, à ce point que tout le fruit du travail venait aboutir à eux. Il en résultait une gêne extrême parmi les classes adonnées à la culture des terres. Sultan Mahmoud a détruit ces monopoles en fixant par une ordonnance un prix légal à ces marchés.

Si nous examinons maintenant les réformes morales, nous bornant encore à citer les faits accomplis, nous verrons le souverain donnant à ses peuples l'exemple de l'abnégation et de l'oubli des offenses. Le caractère musulman, qui a ses défauts comme ses qualités, doit surtout, pour se plier à nos usages, perdre un peu de cette rudesse des temps anciens, que l'on a pu parfois taxer de barbarie.

Les passions sont demeurées aussi vivaces, aussi inclémentes, dans l'ame d'un Osmanli, en 1837, qu'elles l'étaient au temps d'Orchan et de Bayezid Ier, ainsi conservées sous la rouille de l'ignorance et de l'isolement. La loi arabe du talion qui demande une tête pour une tête abattue, une main pour une main, un œil pour un œil, existe encore dans les mœurs, quoiqu'on ait abandonné son application positive. Une injure est suivie de près du châtiment, et ce châtiment s'accroît avec l'offense, en raison de l'importance de l'offensé. Le moindre tort envers la personne sacrée du souverain avait de tout temps été puni des peines les plus graves, de la mort souvent. Il appartenait à sultan Mahmoud d'ajouter cette réforme à tant d'autres. Toutes les fois qu'il a pu pardonner, il a couvert les coupables du manteau de son indulgence. L'amnistie du fameux chef curde Ravendoz-Bei est trop récente pour qu'on l'ait oubliée. Moustapha-Pacha, le gouverneur d'Oscodra ou Scutari d'Albanie, saisi par le grand-visir, après une résistance opiniâtre, au lieu de porter sa tête sur le fatal plat d'argent, qui l'eût reçue autrefois, réside à cette heure à Constantinople au milieu de ses femmes et de ses enfans, et il reçoit de Mahmoud une pension mensuelle de 15,000 piastres. Ce Moustapha-Pacha est, du reste, un homme d'une rare énergie et d'un courage éprouvé. Peut-être un jour sa reconnaissance trouvera-t-elle le moyen de s'acquitter envers son maître. Moustapha-Pacha est ce même général qui voulait tomber sur les derrières de l'armée russe en 1829, avec un corps de 25,000 Albanais, quand les troupes du czar s'arrêtèrent à Andrinople pour attendre le résultat des négociations entamées. Il ne fut retenu que par le respect sacré que professent tous les musulmans pour les traités. Les troupes du pacha d'Oscodra se composaient presque en entier d'Albanais catholiques. Ces troupes peuvent passer pour les plus vaillantes et les plus fidèles de l'empire. Leur rébellion et celle de leur chef avaient été occasionées par l'obligation qu'on voulait leur imposer de changer leur costume contre celui du Nizam-Djedid.

A côté de Ravendoz-Beï et de Moustapha-Pacha, on peut rencontrer en liberté, dans les rues de Constantinople, un vieillard de quatre-vingts ans, qui doit aussi la vie à la clémence de sultan Mahmoud. C'est l'ancien pacha de Baghdad qui, suscité par Méhémed-Ali, s'était aussi révolté contre l'autorité du grand-sei-

gneur, et qui avait fait trancher la tête à Sadik-Efendi, ancien reïs et kiaïa-beï, chargé de sa déposition. Vaincu par Ali, pacha d'Alep, qui lui a succédé dans son gouvernement, il fut envoyé dans la capitale de l'empire, où il devait subir la punition réservée à son crime. Sultan Mahmoud lui fit grace et lui confia un des pachaliks d'Europe, qu'il administra quelque temps, et d'où il fut bientôt rappelé pour cause d'incapacité. Le vieux pacha vit aujourd'hui tranquille avec une pension de retraite.

A tous ces noms joignons encore celui d'Ali-Beï, de Sophia, autre gouverneur rebelle qui, après avoir livré à la Porte les combats les plus acharnés, se réfugia en Autriche, d'où le gouvernement turc obtint son extradition, non pour le punir, mais pour le gracier comme les autres, en lui donnant Constantinople et le Bosphore pour prison.

Ces faits suffiraient sans doute pour constater l'importance et la réalité des réformes opérées par sultan Mahmoud, et pour justifier la haute admiration que m'inspire cet homme si extraordinaire, qui a dû à son seul génie l'imagination de ses plans immenses et leur exécution plus grande encore; mais si par le fruit on peut connaître l'arbre, il est possible de prévoir ce que deviendra l'empire ottoman, ainsi régénéré dans toutes ses parties, quand l'œuvre colossale sera terminée au grand ébahissement de nos Jérémies politiques.

Le succès de la réforme administrative est trop assuré aujourd'hui pour que je le discute ici. On admettra, je pense, que, dans un court délai, les provinces turques seront gouvernées comme nos départemens, par des fonctionnaires en communication directe et constante avec le conseil du souverain et absolument soumis à ses ordres. La juste répartition de l'impôt et la sévère exécution des ordonnances sur les mukataha soulageront les contribuables et encourageront les efforts et les espérances des agriculteurs et des travailleurs de toute sorte, qui doivent accroître considérablement la richesse nationale. Sous cette protection, le commerce diminuera de plus en plus la consommation des produits étrangers. Pour favoriser ces développemens, le gouvernement tient en réserve des projets de chemins qui mettront pour la première fois en contact les parties les plus éloignées de l'empire. La route d'Andrinople à Belgrade est déjà en voie d'exé-

cution, et les bateaux à vapeur du Danube et de la Méditerranée vont resserrer tous les jours les liens qui unissent entre eux les chefs-lieux de provinces.

L'armée et la marine s'accroissent et s'instruisent d'une manière remarquable, il n'est déjà plus trace des désastres de Konièh et de Navarin. La rébellion des pachas est un tison éteint, ou peu s'en faut. Les partisans de l'ancien ordre de choses vieillissent et font place à une génération qui a les yeux tournés vers l'avenir. Le pouvoir du souverain repose dans sa main puissante, comme un carquois plein de flèches, au lieu d'être, ainsi qu'autrefois, un faisceau rompu et disséminé. La Syrie, cette belle et courageuse fille de l'empire, se détache de plus en plus de l'étreinte de son envahisseur égyptien. Méhémed-Ali vivra peut-être encore assez pour voir les fellahs arabes protester ouvertement contre ses odieux monopoles qui les laissent nus et grelottans sur la paille de leurs épis, seule part que le tyran leur ait faite dans le partage de leurs moissons.

Ibrahim est trop odieux à la Syrie et même à l'Égypte, pour qu'à la mort de son père il y établisse jamais sérieusement son autorité. Abbas-Pacha, petit-fils de Méhémed-Ali, ne lui abandonnera pas d'ailleurs le pouvoir sans le lui disputer. Il ne serait peut-être pas éloigné de seconder les vues de la Porte si celle-ci lui offrait une récompense digne de sa naissance et de ses mérites. L'habileté russe est seule capable de nous pousser dans quelque autre bévue semblable à celle de l'affaire grecque pour manger à son aise quelques nouveaux marrons diplomatiques tirés du feu par ses alliés complaisans. Les fabricans de politique quotidienne sont déjà lancés à fond de train dans la voie où ils firent tant de merveilles au temps des protocoles de Londres. Ils crient aujourd'hui, avec ou sans métaphores, que l'empire ottoman est un cadavre qu'il faut, au plus vite, anatomiser, comme ils criaient, en 1827, à la croisade sainte des Hellènes et à la gloire de Navarin! L'Angleterre, pour sa part, sait trop ce que lui coûtent les précieux lauriers de M. Codrington, pour se laisser tresser de nouvelles couronnes de sa main.

Il n'est pas besoin, je pense, de nous jeter ici dans une longue digression pour prouver à nos lecteurs que les Turcs possèdent des bras et des jambes comme les autres hommes, et qu'ils ne sont pas morts, quoi qu'on en ait, des grands coups de plume dont la

presse politique les a tant de fois traversés. Jamais race, au contraire, ne fut plus vivace et plus apte à fournir une longue carrière. Sous le rapport de l'intelligence, les *Goluts*, civilisés par Pierre-le-Grand, étaient loin de les valoir : leur jugement, leur bon sens, leur probité, tous les avantages naturels qui constituent le fond, ou, si l'on veut, l'étoffe d'une nation, sont assurément chez eux bien supérieurs aux analogues que nous pourrions leur opposer. Le Coran, qui a enfanté la civilisation arabe, ne ressemble en rien, comme nos aligneurs de phrases le disent depuis si longtemps, sans l'avoir lu, à une œuvre de barbarie. Il ne nous appartient pas à nous, peuples usés de civilisation, de désespérer de ceux qui font le premier pas dans la route que nous venons de parcourir. Les races musulmanes ont des préjugés à perdre; il faut avouer que nous ne leur cédons en rien sur ce point. Au lieu donc de demander leur expulsion de l'Europe pour les remplacer par les Kirguis et les Cosaques du Don et de l'Azof, revenons à des sentimens plus logiques et plus philosophiques, s'il est possible, et n'écrasons pas, dans son berceau, la civilisation d'une moitié de l'univers.

La question la plus délicate et la plus capitale pour la réforme de Mahmoud, la seule dont la solution ne soit pas écrite dans les actes déjà consommés, c'est celle de savoir quel rôle réserve la nouvelle organisation aux sujets chrétiens et tributaires. Les sujets chrétiens, qui forment, à eux seuls, plus des deux tiers des habitans de la Turquie d'Europe, et qui sont répandus dans les provinces et dans les villes les plus importantes de l'Asie, où il tiennent entre leurs mains à peu près toute l'industrie et tout le commerce du pays, ne sont pas encore affranchis légalement du régime de la conquête. On sait que, d'après les réglemens de Mahomet II et de ses successeurs, un raya ou plutôt un *zimmy*, car c'est le nom que la loi leur attribue, ne peut hériter d'un musulman. Son témoignage est nul en justice. Au lieu de payer l'impôt territorial de la dîme, comme les sujets mahométans, il donne quelquefois le quart ou même la moitié de son revenu; sur lui seul pèse cette taxe avilissante de la capitation appelée *kharatch;* il est exposé à chaque instant aux injures, aux injustices, aux mauvais traitemens. Il n'a pas le droit de porter des armes, même pour le service de son pays, qui ne l'appelle jamais dans les rangs de ses armées. Grace à

Mahmoud, il faut le dire, cet état s'est singulièrement amélioré. Les sujets tributaires qui n'avaient le droit ni de monter à cheval, ni de posséder des bateaux d'une certaine forme, ni de s'habiller de certaines couleurs, ni de peindre leurs maisons selon leurs goûts, sont aujourd'hui aussi libres, sous ce rapport, que les musulmans. Le sultan a même accordé des décorations et des titres à quelques-uns de ses sujets chrétiens, ce qui était inoui jusqu'alors. Les lois somptuaires tendent à effacer toute distinction extérieure entre les diverses populations de l'empire. Cette innovation marchera graduellement à des résultats plus positifs. Son premier pas sera, nous l'espérons, l'enrôlement des chrétiens dans les troupes ottomanes. Nous avons dit que l'armée de Moustapha, pacha d'Oscodra, se composait en partie d'Albanais catholiques, et que ces troupes passaient pour les plus braves et les plus fidèles de l'empire. Quelle force Mahmoud n'ajouterait-il pas à celle dont il dispose déjà, s'il déclarait le service militaire des zimmys, non-seulement admissible, mais obligatoire! Un réglement uniforme devrait alors être adopté pour l'avancement, qui serait accordé sans distinction de culte. Peut-être faudrait-il que d'abord les régimens fussent entièrement composés, les uns de musulmans, les autres de chrétiens. Par ce moyen, au lieu de mettre des haines en contact, on n'exciterait qu'une heureuse rivalité. Ce bienfait toutefois ne porterait ses fruits qu'autant qu'il serait accompagné d'une législation qui réglerait définitivement, et d'une manière plus équitable, la condition civile et politique des sujets tributaires. Il est impossible que sultan Mahmoud n'ait pas sondé de son regard pénétrant les profondeurs de cette question. Sans nul doute le dernier but de sa réforme est la fusion de toutes les races diverses éparses sur la surface de ses états.

Il est bien entendu que par ce mot *fusion* nous ne voulons parler que de fusion politique. La fusion de famille est impraticable, la loi religieuse s'opposant à ce qu'une femme musulmane puisse s'allier, par mariage, à un étranger. Mais beaucoup de pays nous montrent la possibilité d'une parfaite intelligence et d'une même politique entre des races de culte différent. Sans sortir des états du grand-seigneur, nous voyons le plus parfait accord régner entre les Maronites du Liban et les Ansariés, les Matualis, les Druses, les Coptes, les Grecs catholiques et schismatiques, les Arméniens

et les mahométans eux-mêmes. Il faut laisser au temps le soin d'émousser les antipathies de cette espèce; il n'y a pas déjà si longtemps qu'en France les catholiques et les protestans se haïssaient plus peut-être que ne l'ont jamais fait les Grecs et les Turcs.

L'immense et immédiat avantage que le gouvernement retirerait d'une sage et graduelle révision de la législation politique serait de détacher pour toujours de la Russie les sympathies de ses provinces d'Europe. Du jour où les Bulgares, les Rouméliotes, les Bosniaques, les habitans de la Macédoine et de la Thessalie, trouveraient, dans l'administration qui les régit, au lieu d'une spoliation avide et d'une persécution fanatique, une protection contre le retour des méfaits et des avanies, une garantie quelconque de leurs droits, si peu étendus qu'ils fussent, on les verrait se serrer autour du trône de leur monarque, et repousser les suggestions de la politique russe, qui n'aurait plus à leur offrir, pour tenter leur fidélité, que le spectacle de ses malheureux serfs, courbés sous le knout et la glèbe. Je ne crains pas d'affirmer que les provinces, déjà séparées, de fait, de l'empire, comme la Moldavie, la Valachie et la Servie, demanderaient elles-mêmes, dans un temps donné, à rentrer dans la circonscription du territoire ottoman, trop heureuses d'échapper ainsi à l'absorption moscovite et à la perspective peu flatteuse des oukases impériaux de Saint-Pétersbourg. La Grèce elle-même, la pauvre Grèce, revenue aujourd'hui de sa fièvre d'héroïsme, ne tarderait pas à solliciter, comme une grâce, un *hatti-chérif*, qui lui garantît une indépendance semblable à celle de la Servie, moins toutefois le surcroît de la protection russe.

Le voyage du sultan dans ses provinces d'Europe aura une grande influence sur l'avenir de cette partie de la réforme. L'accueil fait par Mahmoud aux diverses députations turques et rayas, qu'il a traitées sur le pied de l'égalité, rendant justice à tous, a prouvé qu'il ambitionnait une autre gloire que celle qui fume sur les encensoirs des courtisans. Les journaux qui ont publié les détails de ce mémorable voyage ont eu le tort de broder sur cette trame historique; et, d'après une plaisanterie du *Morning-Chronicle*, d'imaginer tous les détails d'une prétendue conspiration, à la suite de laquelle une foule de cadavres auraient été vus flottans sur les eaux du Bosphore. Les correspondances officielles viennent

heureusement donner un éclatant démenti à ce sinistre mélodrame. Aucune conspiration, aucun attentat contre la vie du sultan n'a eu lieu à Constantinople, et les eaux du Bosphore n'ont été ensanglantées que dans les colonnes de la presse anglaise et française.

Je le répète, la régénération de la Turquie doit s'appuyer sur cette base essentielle, l'amélioration de la condition civile et politique des zimmys, pour avoir des chances de force et de durée. Tant que vivra Mahmoud, nous attendrons avec confiance que vienne le temps, pour cette pensée féconde, de se produire ouvertement au jour; mais si la mort saisissait le sultan avant que sa tâche fût remplie, l'empire ottoman, comme un vaisseau sans pilote, ne risquerait-il pas de s'aller briser sur les écueils qui l'environnent encore? L'héritier du souverain actuel est trop jeune pour comprendre les projets de son père. Qui donc l'aiderait ou le suppléerait? C'est ici le lieu de faire connaître les hommes que Mahmoud a placés à la tête de son gouvernement et auxquels il a confié la belle et difficile mission de seconder ses efforts; ce sont eux sans doute qui seraient appelés comme exécuteurs du testament politique de Mahmoud.

On sait que le grand-visir et le cheik-ul-islam sont les deux premiers personnages politiques de la Turquie. Dans les cérémonies publiques, ils marchent auprès de la personne de l'empereur, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Le premier préside le conseil des ministres; l'autre est l'organe suprême de la religion et de la loi.

Le grand-visir actuel, appelé Réouf-Pacha, est promu pour la seconde fois à l'éminente dignité qu'il occupe. Son principal mérite consiste dans la réunion de deux qualités qui se rencontrent rarement ensemble; il est à la fois militaire et homme de plume (*chli-seïf* et *chli-kalem*). La guerre de Perse lui a fourni l'occasion de mettre son courage en relief; et la confiance de son souverain, jointe à l'amitié que lui portent ses collègues, prouve qu'il soutient dignement dans les conseils la réputation conquise sur les champs de bataille.

Le cheik-ul-islam, ou, si l'on veut, le muphti de Constantinople, ne doit pas son élévation seulement à son mérite : son avancement rapide dans la carrière des ulémas est attribué en partie à l'influence de sa famille, l'une des plus illustres de la capitale, et qui, depuis longues années, se maintient en possession traditionnelle

des premières charges de l'ordre judiciaire. On le nomme Hassim-Efendi. L'insigne faveur dont il est environné est bien motivée par les services qu'il rendit à la reforme, en lui prêtant, dans ses *fetwas*, l'appui de la religion et de la magistrature. Le corps des ulémas pouvait ébranler Mahmoud sur son trône, s'il eût appuyé l'insurrection des janissaires. En condamnant leur révolte à l'unanimité des voix, il entraîna le peuple sous l'étendart du prophète, arboré, au milieu de ces jours d'épouvante, sur la chaire sacrée de la mosquée de sultan Ahmed.

Le soleil du divan est, sans contredit, Pertev-Pacha, dont le nom jouit aujourd'hui, en Europe, d'une certaine célébrité. Très jeune encore, Pertev fut appelé à rédiger la correspondance du grand-visir pendant la guerre de 1808 contre les Russes. De retour à Constantinople, on le chargea de la rédaction des notes politiques de la Porte, et plusieurs chefs-d'œuvre de style et de logique sortirent de sa plume. Ceux qui se livrent à l'étude de la diplomatie n'ont pas encore oublié les réponses adressées, en 1821, par le gouvernement turc, aux cabinets russe, anglais et français, réponses aussi pleines de noblesse que de modération, et qui se rattachaient aux premiers évènemens de la révolution grecque. Pertev était l'auteur de ces remarquables écrits. Il parvint bientôt au poste de ministre des affaires étrangères : il est aujourd'hui *kiaia-bei*, ou ministre de l'intérieur. Pertev-Pacha, quand les affaires de la Grèce se compliquèrent, déploya dans les conférences un immense talent d'homme politique. Les pièces officielles, imprimées par ordre du gouvernement anglais, sont là pour témoigner de la vigueur et de l'habileté qu'il mit à défendre l'honneur de sa patrie contre les injustes prétentions des ambassadeurs, auxquels demeura seulement la brutale victoire de la force. Il est le créateur et le chef de cette jeune école de diplomatie qui a surgi tout à coup et si à propos à Constantinople, pour sauver le pays des ambitions étrangères.

Le département de la marine a aujourd'hui pour ministre Muchir-Ahmed-Pacha (1), jeune homme de trente-quatre ans, qui, dans les affaires graves, servait autrefois d'intermédiaire entre le souverain et les ministres. On sait que les sultans n'ont pas pour

(1) Muchir désigne le titre de lieutenant-général.

habitude d'assister aux séances du conseil. Le capitan-pacha Ahmed possédait alors le privilége de recevoir les instructions verbales du maître. Élevé dans les rangs des pages de Sa Hautesse, il exerça d'abord les fonctions d'officier du sérail. La réforme militaire trouva en lui, dès ses premiers pas, un partisan zélé. Il se fit remarquer dans la guerre d'Albanie; puis il revint à Constantinople pour remplacer, au ministère de la marine, *Khalil-Pacha*, nommé au grade de séraskér de Roumélie.

Ce Khalil-Pacha est l'un des fils adoptifs de l'ancien séraskér *Khousrev*. C'est un jeune homme distingué d'esprit et de manières. L'un des premiers, parmi les Turcs, il étudia et parla le français. Avant d'être investi de l'emploi de capitan-pacha, il avait été envoyé en ambassade à Pétersbourg.

Parmi les ministres à la retraite, dont l'expérience est quelquefois invoquée au divan, il faut citer Khousrev-Pacha comme le plus habile. Deux voyageurs modernes, qui se sont constitués, de compte à demi, les historiographes du pacha d'Égypte, ont imaginé, pour mieux relever l'héroïsme de celui-ci, de peindre Khousrev sous les couleurs les plus noires. Ce n'est autre chose, si l'on veut les en croire, qu'un personnage *hideux, sardonique et grotesque, un symbole fidèle de cette révolution de sang, de scandale et de caricature, qui dépouilla la race ottomane de la majesté vieillie de ses institutions premières*, etc., etc. (1). Ses accusateurs, dans leur réquisitoire in-octavo, vont jusqu'à lui reprocher *d'être boiteux, d'avoir d'épais sourcils blancs et un visage de Tartare noyé dans un teint rouge de sang.*

Je n'ai pas la prétention de justifier les intrigues sans nombre qui aidèrent le rusé ministre à se maintenir dans la faveur de son maître pendant le cours de sa longue existence. Sans doute sa soif insatiable de pouvoir, ses jalousies et ses rivalités mesquines prouvent jusqu'à l'évidence que le bien de l'état n'entrait pas toujours en première ligne dans les calculs de son ambition; mais il ne faut pas oublier non plus les services immenses qu'il rendit à la réforme, en se faisant l'instrument le plus actif de la désorganisation des déré-beïs, et en improvisant, avec un si admirable

(1) *Histoire de la guerre de Méhémet-Ali contre la Porte ottomane*, par MM. de Cadalvène et Barrault.

tact et une si étonnante promptitude, la nouvelle armée qui remplaça les janissaires. Khousrev-Pacha, jugé comme administrateur et comme ministre d'état, est l'un des hommes les plus extraordinaires qui aient paru depuis long-temps sur la scène politique de l'Orient. La haine dont le poursuit Méhémed-Ali date, comme on sait, du commencement de ce siècle, du temps où Khousrev, investi du pachalik du Caire, fut expulsé de son gouvernement par un autre intrigant plus rusé que lui, lequel s'était d'abord introduit dans sa haute domesticité avec le titre subalterne d'intendant des chasses. Cet intendant des chasses était Méhémed-Ali lui-même, qui a bien tort de se plaindre des trahisons et des dilapidations, puisque ces vices forment le piédestal de sa puissance actuelle. Il y a beaucoup d'analogie entre ces deux hommes. La seule différence qui les sépare, c'est la proportion de l'échelle sur laquelle chacun d'eux a travaillé.

Le *tchaouch-bachi* Nedjib-Éfendi, qui exerce à Constantinople les fonctions de chef de la justice exécutive, fut d'abord, pendant de longues années, *capi-kiaia*, ou homme d'affaires du pacha d'Égypte auprès de la Porte. Sous le règne de Sélim, il avait déjà contribué aux premiers essais de réforme militaire qui coûtèrent le trône et la vie à ce prince. Dans une révolte, les janissaires entourèrent un jour la caserne de Scutari où ils savaient le rencontrer, résolus de le massacrer comme l'un de leurs plus dangereux ennemis. Nedjib-Éfendi fit ouvrir, par ses domestiques, les deux battans de la porte, et il s'élança à cheval, le sabre pendu au poing, faisant feu de ses deux pistolets, sur les assassins qui, stupéfaits de cette brusque attaque, lui donnèrent le temps d'échapper à leur vengeance, non sans faire pleuvoir sur lui une grêle de coups de fusil et de pistolet qui, heureusement, ne l'atteignirent point. Nedjib-Éfendi prit sa revanche dans les évènemens de 1826, et il s'est depuis signalé parmi les plus zélés propagateurs de la réforme.

Saïd-Pacha, l'un des gendres du sultan, et second fils adoptif de Khousrev-Pacha, est *khassa-muchir*, ou général en chef de la garde, et de plus séraskér d'Anatolie. Il est parvenu à cette double dignité par l'influence de son père.

Il a sous ses ordres, comme général des troupes impériales attachées au département de la marine, cet élégant jeune homme qui

fit, il y a quelques années, l'étonnement des salons de Londres, par la distinction de son esprit et par la rare perfection avec laquelle il parle la langue française. A Paris, où Namik-Pacha n'a résidé que quelques jours en se rendant à son ambassade d'Angleterre, beaucoup de personnes ont pu juger, par cet exemple, de l'effet de l'éducation européenne sur les Turcs. Namik-Pacha est sorti de la bonne bourgeoisie de Constantinople; il apprit le français au moment où la Porte cessa d'employer les Grecs dans sa diplomatie. Élevé d'abord uniquement pour la carrière des armes, il s'enferma pendant plusieurs années en compagnie des meilleurs traités de l'art militaire français, qu'il parvint bientôt à comprendre, grace à son intelligence ouverte et à l'assiduité de son travail. Il organisa l'un des premiers régimens des nouvelles troupes et s'éleva, en très peu de temps, au grade de FÉRIK, ou maréchal-de-camp. Il remplit ensuite diverses missions à Vienne, à Paris, à Londres, à Berlin et à Pétersbourg. Le titre de pacha lui fut conféré vers ce temps; puis il fut nommé ambassadeur à Londres. Ceux de nos compatriotes qui ont été à même d'apprécier les qualités de Namik-Pacha, forment des vœux pour le voir quelque jour revenir à Paris comme ambassadeur. Nul, mieux que lui assurément, ne représenterait la jeune civilisation orientale dans la vieille capitale de la civilisation de l'Occident. Namik-Pacha n'a pas peu contribué, par son exemple, à répandre dans la jeunesse turque le désir d'étudier notre langue et nos sciences. Ses rapides succès ont donné l'idée au gouvernement d'envoyer à Paris de jeunes officiers, dont les excellentes études promettent des hommes distingués pour l'avenir. On peut citer parmi eux Méhemmed-Éfendi, qui revient chez nous pour ajouter encore à ses connaissances stratégiques, et dont nos écoles de Paris et de Metz ont rendu le témoignage le plus flatteur.

Je ne connais que de réputation l'ambassadeur actuel de la Porte près du roi des Français. Ce diplomate, nommé Nouri-Éfendi, occupait, avant de passer à l'ambassade de Londres, la place de *beyliktchi*, ou chef de la division commerciale au ministère des affaires étrangères de Constantinople. C'est, dit-on, un homme instruit et recommandable par ses qualités personnelles; il est âgé d'environ cinquante ans, et il étudie la langue française qu'il commence à comprendre, mais qu'il ne parle pas

encore. Il a pour premier secrétaire *Talâât-Éfendi*, jeune homme que son talent ne distingue pas moins que sa modestie, et pour interprète, le jeune Vogoridès, fils du prince de Samos. Ce prince de Samos, l'un des grands noms de la Grèce, est resté fidèle au sultan et a même pris une part très active aux affaires de la Turquie.

Nouri-Éfendi a remplacé à l'ambassade de Paris un homme d'un rare mérite, qui a récemment quitté ce poste pour celui de Londres. Réchid-Beï, sorti comme son successeur des bureaux du reïs, était renommé à Constantinople pour sa rédaction. Il a commencé sa carrière par des travaux de littérature qui furent remarqués du sultan. Plusieurs de ses morceaux de poésie étaient consacrés à la louange du héros de la réforme ottomane. Ses essais littéraires lui ouvrirent les bureaux de la division politique des affaires étrangères. Il fut nommé chef de cette division (*Amétchi*) en récompense des succès par lui obtenus dans plusieurs missions en Grèce, à la suite des armées, où souvent on vit le jeune écrivain montrer l'intrépidité d'un homme de guerre. Après la bataille de Konièh, Réchid-Beï fut envoyé en mission particulière au camp d'Ibrahim et chez le pacha d'Égypte. En 1836, il vint résider à Paris comme ambassadeur extraordinaire. Il a donné, pendant son séjour dans notre capitale, toutes les preuves d'un esprit juste, éclairé, et surtout désireux d'apprendre. Quand il quitta Paris, il lisait et écrivait notre langue avec facilité. Réchid-Bey est un jeune homme de trente-quatre ans, l'un des plus remarquables élèves de cette école diplomatique formée par Pertev-Efendi. C'est un esprit d'une portée supérieure, exempt de fanatisme et de préjugés, quoiqu'il se montre fort attaché à sa religion et aux obligations qu'elle lui impose. Son arrivée à Paris coïncida avec les fêtes du Ramazan. On sait que ce carême des musulmans défend de prendre aucune nourriture avant le coucher du soleil, pendant toute sa durée. Réchid assistait aux réunions où il était convié, et il recevait chez lui, sans que ces soins multipliés lui fissent oublier un instant ses devoirs de religion, et sans que la préoccupation de leur difficile observance nuisît le moins du monde à ces autres devoirs que lui imposait la société. Les mérites et le zèle de Réchid-Beï devaient naturellement le faire remarquer de son souverain, qui créa pour lui la place de sous-secrétaire d'état aux affai-

res étrangères. Il serait à désirer qu'à notre tour nous prissions en cela exemple sur Mahmoud, et qu'un sous-secrétaire d'état, suppléant à l'absence obligée et aux préoccupations politiques du chef de ce département, mît enfin en voie de progrès l'administration un peu rouillée de notre ministère des affaires étrangères.

Au moment où j'écris ces lignes, *le Moniteur ottoman* annonce la nomination de Réchid-Beï au poste de ministre des relations extérieures, rendu vacant par la mort de Kouloussu-Pacha. Le titre de Pacha est également conféré au nouveau ministre.

L'ambassadeur de la Porte à Vienne est aussi un jeune homme d'environ trente ans. On l'appelle Ahmed-Pacha. Il a le grade de maréchal-de-camp (*férik*), et il est attaché au service particulier du sultan. Ahmed-Pacha comprend et parle assez bien le français.

Quoiqu'il ne soit revêtu d'aucune dignité ostensible, pas même du titre de beï, Vassaf-Efendi, gendre de Pertev-Pacha et secrétaire de Sa Hautesse, est l'un des hommes politiques dont les opinions prévalent au divan. Le choix qu'a fait de lui sultan Mahmoud pour confident de ses pensées les plus secrètes parle assez haut en sa faveur. Quelles qualités et quels talens n'a-t-il pas fallu réunir pour être jugé digne de recevoir de telles confessions et d'assister à ce mystérieux travail que pourrait compromettre une indiscrétion ou une trahison, si l'une ou l'autre étaient possibles! Les nœuds de famille qui lient étroitement les deux fortunes de Pertev-Pacha et de Vassaf-Efendi, et bien plus encore l'incontestable supériorité qui distingue ces hommes d'état, en ont fait, pour ainsi dire, les deux yeux du souverain, et partant les deux influences les plus considérables de l'empire. Rien ne s'exécute qui n'ait d'abord reçu leur assentiment. L'astre de Khousrév est totalement éclipsé depuis qu'ils ont gagné la faveur du souverain et la confiance de leurs collègues.

Le fameux Husseïn-Pacha, qui prit une part si brillante à la destruction des janissaires de Constantinople, est aujourd'hui relégué dans le pachalik de Viddin. Le sultan, qui n'oublie pas ses anciens services, malgré l'insuffisance de talens militaires que montra ce visir dans la campagne contre Ibrahim, le comble d'égards, mais ne juge pas convenable de l'appeler pour le moment dans ses conseils. Husseïn peut passer pour l'un des plus braves généraux turcs; mais il n'était plus assez jeune lorsque

s'effectua la réforme pour modifier ses idées acquises, ce qui explique ses revers quand il crut dissiper par le seul effort de son courage l'armée régulière des Egyptiens. L'ancienne étiquette du sérail aurait fait tomber la tête de ce chef imprudent, dont ses propres soldats auraient eux-mêmes demandé le supplice; au lieu de cela, Mahmoud lui a donné successivement pour retraite deux grandes villes et deux provinces à gouverner, Andrinople et Viddin.

Akif-Efendi, l'ancien reïs, déposé par suite de l'affaire Churchill, vit retiré chez lui, avec une allocation de 10,000 piastres par mois.

Quoique bien des noms recommandables se pressent encore sous ma plume, je terminerai ici cette liste, à laquelle j'ajouterai pourtant le nom d'Assad-Efendi, littérateur distingué, dont M. Caussin de Perceval a traduit le beau livre intitulé *Ussi-Zafér*, sous le titre *européanisé* de *Précis historique de la destruction des janissaires.* Assad-Efendi, récemment revenu de son ambassade en Perse, est historiographe du sultan Mahmoud.

Si la mort venait à enlever sultan Mahmoud à son peuple, les destinées de la réforme ne seraient donc pas perdues. Le réformateur laisserait après lui des continuateurs intelligens de son œuvre, qui, forts des sympathies de la nouvelle génération, à laquelle ils appartiennent, sauraient protéger l'avenir de la patrie confié à la garde de leur religion et de leur honneur.

Mahmoud a fait d'ailleurs élever ses trois fils dans des idées trop généreuses pour que l'empire ait jamais rien à redouter d'eux. L'aîné de ces enfans vient d'atteindre quatorze ans. On l'appelle Abd'ul-Medjid, ce qui revient à dire *esclave du glorieux*. Son frère puîné se nomme Abd'ul-Haziz (*esclave du bien-aimé*); il est âgé de neuf ans. Le plus jeune des trois frères a cinq ans, et se nomme Nizam-uddinn (*réformateur de la religion*).

Les murs soupçonneux du cafess ne se lèvent point entre eux et l'amour de leur père; et ce n'est pas peut-être le moindre mérite de la réforme d'avoir réhabilité le plus tendre et le plus sacré des sentimens de la nature. Abd'ul-Medjid accompagne son père dans ses promenades, et il assiste avec lui aux revues de troupes et aux fêtes de palais. Deux des sultanes, filles de Mahmoud, sont

mariées, l'une à Khalil-Pacha, l'autre à Saïd-Pacha, séraskér d'Anatolie.

La vie privée de Mahmoud échappe à l'analyse, l'étiquette, en ce qui concerne la retraite intérieure du souverain, n'ayant encore subi aucune modification. Tout ce qu'on en peut savoir, c'est qu'il partage son temps entre l'étude et les plaisirs. Sa profonde instruction, qui le place à la tête des littérateurs de son pays, n'exclut pas chez lui, dit-on, l'amabilité la plus exquise, et l'esprit le plus fin et le plus délicat. Sa belle et mâle physionomie a quelque chose de tendre et de fier tout à la fois. J'eus le plaisir de le rencontrer un jour près de Scutari, en Asie, comme je revenais de visiter un camp établi entre cette ville et Chalcédoine. J'arrêtai mon cheval, et je demeurai le regard fixé sur ce front auguste où je saluais du fond de mon cœur, non l'empreinte d'une couronne, mais cet autre signe plus sacré pour moi, celui du génie. Mahmoud était vêtu du simple costume des officiers de sa garde. Point de superbe robe fourrée de renard noir, comme autrefois; ni turban, ni aigrette, ni agrafes de diamans. Au lieu de ces eunuques, de ces grands dignitaires aux robes dorées, de ces gardes du corps aux casques empanachés, qui entouraient jadis le somptueux monarque des Osmanlis, une suite de trois hommes aussi modestement vêtus que lui, voilà tout!

L'enthousiasme forme le trait principal du caractère de Mahmoud. Il n'embrasse jamais une idée à demi. Il s'y livre corps et ame. Dans son adolescence, les courses à cheval, cette espèce de tournoi au javelot, qu'on appelait le djérid, remplissaient tous les momens de ses loisirs. Il se prit de passion depuis pour les exercices militaires européens, et pour les innovations de toutes sortes, ce qui a fait dire aux beaux esprits de Péra qu'il était d'un caractère léger et frivole. Mais après avoir jeté un simple coup d'œil sur les actes de sa vie publique, après avoir remarqué avec quelle persistance il poursuit depuis vingt-neuf ans, sans relâche ni trêve, l'unique idée à laquelle il a voué son existence, il est impossible d'arrêter son jugement à des faits extérieurs qui n'ont aucune signification positive. Qui sait même si cette indifférence et cet amour du plaisir ne sont pas une visière baissée sous laquelle il dérobe à ses ennemis l'inspiration puissante écrite en traits de flamme sur

son front de réformateur, comme jadis sur le front des prophètes! Peut-être importe-t-il à sa politique que cette opinion vulgaire se propage et que l'on parle de la coupe de son habit et du vin de Champagne qu'il a bu à son dîner, pendant que ses nuits se passent dans l'enfantement de quelque nouveau projet d'avenir destiné à compléter l'œuvre immense de la transfiguration orientale.

L'anecdote suivante prouve que ses ministres eux-mêmes n'ont pas toujours le dernier mot de sa pensée, et qu'il est certaines affaires qu'il dirige lui-même du fond de ce sérail où on le croit souvent inoccupé.

Le caïmacan reçut un jour une lettre du pacha d'Acre, dans laquelle ce gouverneur annonçait qu'en vertu des ordres reçus, il était parvenu à surprendre le pacha de Damas et à s'emparer de ses femmes et de ses trésors. Il demandait de nouveaux ordres pour disposer de ses prisonnières et de son butin. Le caïmacan, n'ayant aucune connaissance de cette expédition, soumet la lettre au reïs-éfendi, qui, non moins étonné que lui de cette nouvelle, en réfère au grand-visir, de qui la proscription du pacha de Damas était également ignorée. Le caïmacan se résout enfin à s'adresser directement à Mahmoud. Le sultan l'accueille en souriant :

— J'ai compris, lui dit-il, le motif de votre visite; mais l'affaire en question est la mienne; qu'elle ne vous préoccupe pas davantage. Si Dieu le permet, elle sera bientôt terminée.

Il y a du Louis XI et du Pierre-le-Grand dans l'organisation intellectuelle de sultan Mahmoud II. Il a entrepris à la fois la tâche géante de ces deux hommes supérieurs. Sa main droite nivelait les têtes des vassaux rebelles, pendant que de sa main gauche il élevait son empire des profondeurs de l'ignorance et de la barbarie jusqu'aux sphères radieuses de la civilisation. La destruction des janissaires est, dans ses causes comme dans ses effets, la sœur jumelle de la destruction des strélitz, et l'exécution du pacha de Janina et du Déré-Bei de Smyrne rappelle assez bien, aux cruautés près, celle du duc de Nemours et de ce comte de Melun, qui fut aussi, comme le vieil Ali, surnommé le Sardanapale de son temps.

Sultan Mahmoud et sa glorieuse réforme méritaient assurément une appréciation plus complète et mieux suivie. J'espère suppléer

un jour à ces notes éparses, que je ne livre aux lecteurs qu'afin de les prémunir contre les mille erreurs accréditées en Europe à ce sujet. Avant de porter un jugement définitif sur le réformateur de la Turquie, l'histoire toutefois attendra que les évènemens aient achevé leur cours. Elle n'aurait pas proclamé le génie de Louis XI, après l'entrevue de Péronne, non plus que celui du czar Pierre, après la bataille de Narva. Le génie, pour recevoir la sanction populaire, a besoin d'être adopté par le succès. L'avenir est dans la main de Dieu; mais la marche des idées à travers les siècles a aussi sa logique et sa moralité. La civilisation de l'Orient n'est pas sortie du tombeau, où depuis tant de siècles elle demeurait endormie, pour rentrer honteusement dans son linceul sans avoir produit autre chose que la ridicule apparition d'un spectre de théâtre.

ALPHONSE ROYER.

LE PASSEPORT.

— Il est donc vrai, Léon, et je puis te faire mon compliment : tu te maries?

— Assurément... Tu vois cette malle et ce sac de nuit; dans une heure, la diligence m'emporte; j'arrive demain soir à Montargis, et après demain je me présente chez ma future qui habite la campagne à quelques lieues de là.

— Et ta future, est-elle jolie?

— Charmante... Je ne l'ai jamais vue, mais mon oncle Lombard, qui m'a rendu le service d'arranger ce mariage, m'a fait, de la jeune personne, un portrait enchanteur. Dix-huit ans, blonde, cent mille francs de dot, et le double en espérances. Tu la verras, Jules, car tu es du petit nombre de mes amis d'aujourd'hui, que je ne consignerai pas à la porte de mon ménage.

— Merci. Mais le moment de ton départ approche; adieu. Bon voyage et bonne chance!

Léon Durand était un jeune homme passablement tourné, d'une figure agréable, et d'un esprit entre le médiocre et le brillant. Modeste et donnant peu de prise à la critique, il n'était déplacé nulle part, et passait inaperçu dans le monde. Cependant son caractère n'était pas dépourvu d'une certaine originalité. Livré à lui-même dès l'âge de vingt ans, maître de ses actions et de sa fortune, Léon n'avait jamais montré de vocation pour le célibat; il n'avait ni les goûts, ni les passions qui donnent du prix à la vie

de garçon ; pour lui, l'indépendance était sans charme ; il fuyait les plaisirs bruyans, et les intrigues galantes lui faisaient peur. Il ne comprenait l'amour que comme une tendresse douce et perpétuelle. D'un caractère facile et mou, acceptant volontiers une opinion, enclin à l'obéissance, aimant à se laisser gouverner, il se trouvait naturellement bâté et bridé pour le mariage, et pourtant on n'avait pas compris tout ce que cet honnête garçon offrait de garanties conjugales ; on avait méconnu le bon mari sous l'enveloppe du célibataire, et Léon, malgré ses avantages personnels, ses six mille livres de rente, et sa grande envie de se marier, était encore garçon à vingt-huit ans.

Aussi étourdi qu'impatient, Léon s'adressa d'abord à une jeune veuve, dont il paya les coquetteries par une proposition de mariage bien nette et bien formelle. La veuve, qui ne s'y attendait pas, fut très étonnée d'avoir été prise au sérieux ; mais elle appréciait assez le veuvage pour ne vouloir pas renoncer à ce doux état. Elle remercia donc son respectueux adorateur et lui donna congé. Léon fut déconcerté par ce revers, et dès-lors il apporta dans ses démarches une défiance et une gaucherie funestes. Quand il eut échoué trois fois, on parla de ses défaites, et les familles dont il rechercha l'alliance, s'en effrayèrent. « Il a été refusé, disait-on, par Mme **, par Mlles *** et ****; il faut que ce jeune homme, sous de bonnes apparences, ait quelque vice caché. » Le champ était vaste et prêtait à de terribles commentaires et à d'étranges suppositions. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, et Léon, accablé sous le poids de ses disgraces, brisé par tant de déroutes, finit par tomber dans un profond découragement.

Heureusement, l'oncle Lombard vint à son secours. M. Lombard, dans sa jeunesse, avait été commis voyageur ; devenu riche et placé en qualité d'associé à la tête d'une opulente maison de commerce, il s'était réservé la partie des voyages, pour ne rien perdre de ses anciennes et chères habitudes. Depuis trente ans, M. Lombard parcourait la France, et il avait la prétention d'avoir *fait des passions* dans tous les départemens. Du reste, il était assez bel homme pour justifier ce cosmopolitisme galant. Très partisan du célibat, qu'il exploitait en amateur, il n'avait jamais cherché à combattre le penchant de Léon. Franchement libéral, M. Lombard avait pour principe de ne contrarier les goûts de personne. Au

moment de partir pour une longue tournée, il avait dit à son neveu :

— Ne te désole pas, mon garçon; je me charge de te trouver en province une femme accomplie; j'arrangerai l'affaire, et tu n'auras plus qu'à venir épouser. Tu peux t'en rapporter à moi, j'ai la main heureuse. D'ici à un mois tu auras de mes nouvelles

M. Lombard avait tenu parole; trois semaines après son départ il écrivait à son neveu :

« Mon cher ami. J'ai l'avantage de t'informer que, selon nos conventions, je t'ai trouvé un parti superbe, une jeune personne jolie comme un ange, des yeux bleus magnifiques, des cheveux blonds, et fille unique d'une mère qui possède quinze bonnes mille livres de rente en biens fonds. La dot sera de cent mille francs. J'espère que tu ne te plaindras pas de moi. Pars aussitôt après avoir reçu ma lettre, et dépêche-toi d'épouser. Je ne pourrai pas assister à ton mariage, étant obligé d'aller sans retard à Marseille, et de séjourner en Provence pendant deux mois. A mon retour j'aurai un vrai plaisir de te retrouver en ménage, et d'ici là je fais des vœux bien sincères pour ton bonheur. Adieu mon ami.

« Ton oncle dévoué,

« ISIDORE LOMBARD. »

« *P. S.* Voici le nom et l'adresse de ta femme : Mlle Euphrasie Dutillois, chez Mme Dutillois, sa mère, à Bony, près Montargis. »

Cette lettre mit Léon au comble de la joie. Il partit léger, plein d'espoir, et rêvant un charmant avenir. A Fontainebleau la diligence s'arrêta, et le conducteur donna vingt minutes aux voyageurs pour dîner. On se mit à table. Dans une salle voisine, les voyageurs d'une diligence venant de Lyon achevaient leur repas, et ils se disposaient à regagner leur voiture, lorsque des gendarmes se présentèrent et demandèrent à visiter les passeports, qui furent recueillis et examinés avec soin, car il y avait alors sur le tapis je ne sais quelle conspiration. Après avoir rempli les formalités d'usage, les gendarmes firent le tour des deux tables, et chaque voyageur, sur l'appel de son nom, rentra en possession de son passeport.

Pendant que Léon roulait vers Montargis, on s'occupait de lui

à Bony. Euphrasie Dutillois méritait l'éloge que M. Lombard avait fait de sa beauté; c'était une jeune personne charmante qui n'avait d'autre défaut que d'être un peu volontaire comme le sont tous les enfans gâtés, et sous ce rapport, elle convenait parfaitement à Léon. Héritière de quinze mille livres de rente, Euphrasie était trop riche pour trouver à Bony un parti sortable; aucun prétendant n'avait osé se présenter, si ce n'est un cousin, Pamphile Jovin, un lourdaud qu'elle avait refusé, mais qui tenait bon et revenait toujours à la charge. M. Lombard, en passant à Montargis, se rappela que feu M. Dutillois, son ami, avait laissé en mourant une veuve, une fille unique, et une assez jolie fortune; il se rendit à Bony, trouva Euphrasie à son gré, et fit sa proposition que l'on accueillit. Le Jovin fut mortifié de l'aventure : il avait compté sur son opiniâtreté et sur le peu de ressources qu'offrait Bony; mais quand il vit Paris entrer en concurrence, le pauvre diable perdit tout espoir. Après avoir ébauché le mariage de son neveu, M. Lombard était parti; Léon devait arriver le surlendemain à Bony, Mme Dutillois entretenait sa fille de ses devoirs et de ses droits futurs; Euphrasie, qui depuis une heure gardait un silence rêveur, interrompit tout à coup sa mère, et lui dit :

— Il me semble que nous nous sommes trop pressées d'accepter M. Durand, sur le bien que son oncle nous a dit de lui?

— M. Lombard, répondit Mme Dutillois, est incapable de nous tromper. D'ailleurs mon notaire a pris des informations.

— Je ne doute pas des six mille livres de rente de M. Durand; je veux bien croire qu'il est d'une bonne famille, et que ses mœurs sont régulières. Cela est fort bien pour vous, votre responsabilité de mère est à couvert, vous aurez convenablement établi votre fille; mais ce n'est pas tout pour moi : il faut encore que ce monsieur me plaise, et j'ai cru remarquer que M. Lombard, tout en nous vantant le caractère de son neveu, évitait de nous parler de sa personne...

Le fait est que M. Lombard s'était montré fort discret sur ce chapitre, et cela par une raison toute simple, c'est que M. Lombard n'estimait chez les hommes qu'un seul genre de beauté. Pour être beau, selon lui, il fallait avoir une taille de cinq pieds huit pouces, des épaules carrées, le teint vif et d'énormes favoris. Léon était loin de posséder ces brillans avantages; aussi, M. Lom-

bard, le trouvant disgracié de la nature, s'était contenté de dire : — « Je suis à peu près sûr que vous ne le trouverez pas mal. » Cette phrase ambiguë avait jeté Euphrasie dans le doute et l'inquiétude.

— Eh bien, dit Mme Dutillois, tu es encore parfaitement libre : il n'y a rien de signé. Tu verras demain M. Durand, et s'il ne te convient pas, nous l'éconduirons... Mais je parierais qu'il te conviendra.

— C'est cela, et votre confiance fait votre force; voilà pourquoi vous glissez si légèrement sur ce mot : nous l'éconduirons! Croyez-vous donc qu'il soit si facile de dire en face aux gens : Vous ne nous convenez pas, nous vous trouvons désagréable et laid. C'est-à-dire, ma mère, que lorsque vous en serez là, et qu'il faudra en venir à ce compliment, je vous verrai si embarrassée, si en peine, que par pitié et pour vous tirer d'affaire, j'épouserai... Oh! je me connais!... Heureusement, j'ai un moyen de tout arranger.

— Quel est ce moyen?

— Voici : vous allez dire à Étienne de mettre les deux chevaux au char-à-banc; dans trois heures nous sommes à Montargis; nous descendons à l'auberge où s'arrêtent les diligences de Paris; on ne nous connaît pas; nous soupons à la table d'hôte, avec les voyageurs; je vois M. Durand, et s'il me déplaît, vous lui écrivez une lettre bien polie qui le dispense de venir à Bony, et qui vous épargne une explication pénible. Que dites-vous de mon plan?

Quand Mme Dutillois et sa fille arrivèrent à Montargis, et descendirent à l'auberge de la diligence, il était neuf heures du soir; on avait soupé. Euphrasie interrogea l'hôtesse, qui répondit avec empressement à ses questions.

— Parmi les voyageurs arrivés aujourd'hui de Paris, vous avez un M. Durand?

— Oui, mademoiselle, oui; un jeune homme qui vient se marier dans notre pays, à ce que j'ai compris d'après sa conversation. Il a dit qu'il voulait se rendre demain matin à Bony; Thomas doit le conduire dans son cabriolet, moyennant cinq francs. Cela ne vaut que trois livres; mais quand on va voir sa future, on n'y regarde pas de si près. Ces dames connaissent M. Durand? Faut-il le faire prévenir? Il n'est pas encore couché, car il y a de la lumière dans sa chambre. Tenez, justement Catherine vient de me descendre

son passeport, que je suis obligée de tenir à la disposition de l'autorité. Je vais inscrire son nom sur mon registre. Ces dames veulent-elles souper?

— Oui, dit Euphrasie, oui, faites-nous servir le plus tôt possible.

— A la minute, mesdames.

L'hôtesse sortit, laissant le passeport sur la table. Euphrasie se hâta de le prendre en disant :

— Nous n'aurons peut-être pas besoin de voir M. Durand ; son portrait est là.

Elle lut : — « Au nom du roi... Pierre-Ignace Durand... » Il s'appelle Ignace; quel vilain nom !

— Tu lui en donneras un autre à ton goût, répondit Mme Dutillois.

Euphrasie passa au signalement ; dès le premier mot, elle pâlit, sa main trembla, et elle dit à sa mère :

— Lui donnerai-je aussi d'autres cheveux à mon goût?

— Comment donc?

— Cheveux rouges.

— Rouges ! s'écria Mme Dutillois... Ah ! monsieur Lombard ! monsieur Lombard !

— Ce n'est pas tout, continua froidement Euphrasie, écoutez, maman :

« Front bas, — sourcils roux, — yeux gris, — nez gros, — bouche grande, — barbe rousse, — visage marqué de petite-vérole. — Signe particulier : — Une verrue sur la narine gauche. »

Mme Dutillois était consternée ; Euphrasie avait pris bravement son parti, comme une fille qui sait bien qu'elle ne manquera jamais de mari. L'hôtesse revint, annonça que le souper était servi, et ajouta :

— M. Durand n'est pas couché, il vient de demander des plumes, de l'encre et du papier.

— Que nous importe? répondit Euphrasie, nous ne connaissons pas ce monsieur ; celui dont nous voulions parler tout-à-l'heure est mon père; il a cinquante ans.

Le Lendemain, Léon se disposait à partir pour Bony dans le cabriolet de Thomas, lorsqu'il reçut une lettre de Mme Dutillois. Le compliment était tourné d'une façon polie : on alléguait des

circonstances fortuites et des excuses qui n'admettaient point de réplique. Léon comprit qu'une fatalité l'attachait au célibat. Il se résigna, et reprit tristement le chemin de Paris. A Fontainebleau, le brigadier de gendarmerie qui examina son passeport, s'écria :

— Parbleu! voilà qui est bien heureux pour ce monsieur qui a été arrêté hier à trois lieues d'ici... Ignace Durand, cheveux rouges, marqué de petite vérole, une verrue... C'est bien cela, et, ajouta-t-il en dépliant un autre papier: Léon Durand, cheveux noirs, nez moyen, visage ovale,.. c'est conforme. Tenez, monsieur, nous avons commis une erreur, hier; vous étiez deux Durand, l'un venant de Paris, l'autre y allant; on a confondu vos passeports en vous les rendant. Cette méprise a eu des suites fâcheuses pour votre homonyme, qui a été arrêté et conduit dans les prisons de notre ville. Mais tout s'explique maintenant, et je cours chez le procureur du roi. Vous devez vous féliciter, monsieur Léon Durand, de ce que cette aventure n'a eu pour vous aucun résultat désagréable.

— En effet, c'est très heureux, dit Léon.

Après l'échec de Montargis, Léon devint philosophe. Voyant qu'il lui était impossible de se marier, il se réconcillia avec la vie de garçon. L'héritage de son oncle lui permit bientôt de se livrer à toutes les pompes et à toutes les œuvres d'un opulent célibat : M. Lombart mourut subitement à Marseille, laissant à son neveu une fortune de cinq cent mille francs. Dès-lors Léon fit violence à son naturel, il rechercha les plaisirs, et envisagea le mariage sous un nouveau point de vue.

Un an s'était écoulé depuis son malencontreux voyage à Montargis, lorsque Léon rencontra dans un bal une très jolie femme qui en apprenant son nom, lui dit :

— J'ai manqué m'appeler Mme Durand.

— Ah!... peut-être un de mes parens.

— M. Ignace Durand, rentier à Paris. Le connaissez-vous?

— Oui, certes. Nous avons fait connaissance d'une singulière façon. Dans un voyage, l'année dernière, nos passeports furent changés, et on l'arrêta. Heureusement pour lui, je revins de Montargis le lendemain, et.....

— De Montargis!... Et vos passeports avaient été changés?

— Oui, madame; il avait le mien, j'avais le sien : une erreur de gendarme. Et comme nous ne nous ressemblons pas...

— Ah! mon Dieu! que me dites-vous là!... C'était vous!...

— Comment, c'était moi?... De grace, madame, veuillez m'expliquer...

— Je suis Euphrasie Dutillois, monsieur. J'étais allée à votre rencontre avec ma mère. A l'auberge de Montargis, je vis votre passeport, et...

— Et le signalement vous effraya : il y avait de quoi. Et moi qui me félicitais d'avoir échappé aux désagrémens de cette erreur! Mais, mademoiselle, me sera-t-il permis maintenant d'espérer...

— Maintenant, monsieur, je suis mariée; je me nomme madame Jovin; mon mari est là, à cette table de bouillotte, en face de nous.

Elle montrait à Léon un gros garçon à l'air niais, dont le visage s'épanouissait devant un brelan d'as.

— Maudit passeport! s'écria Léon.

— Maudit passeport! répéta tout bas Euphrasie.

EUGÈNE GUINOT.

bard, le trouvant disgracié de la nature, s'était contenté de dire : — « Je suis à peu près sûr que vous ne le trouverez pas mal. » Cette phrase ambiguë avait jeté Euphrasie dans le doute et l'inquiétude.

— Eh bien, dit Mme Dutillois, tu es encore parfaitement libre : il n'y a rien de signé. Tu verras demain M. Durand, et s'il ne te convient pas, nous l'éconduirons... Mais je parierais qu'il te conviendra.

— C'est cela, et votre confiance fait votre force; voilà pourquoi vous glissez si légèrement sur ce mot : nous l'éconduirons! Croyez-vous donc qu'il soit si facile de dire en face aux gens : Vous ne nous convenez pas, nous vous trouvons désagréable et laid. C'est-à-dire, ma mère, que lorsque vous en serez là, et qu'il faudra en venir à ce compliment, je vous verrai si embarrassée, si en peine, que par pitié et pour vous tirer d'affaire, j'épouserai... Oh! je me connais!... Heureusement, j'ai un moyen de tout arranger.

— Quel est ce moyen?

— Voici : vous allez dire à Étienne de mettre les deux chevaux au char-à-banc; dans trois heures nous sommes à Montargis; nous descendons à l'auberge où s'arrêtent les diligences de Paris; on ne nous connaît pas; nous soupons à la table d'hôte, avec les voyageurs; je vois M. Durand, et s'il me déplaît, vous lui écrivez une lettre bien polie qui le dispense de venir à Bony, et qui vous épargne une explication pénible. Que dites-vous de mon plan?

Quand Mme Dutillois et sa fille arrivèrent à Montargis, et descendirent à l'auberge de la diligence, il était neuf heures du soir; on avait soupé. Euphrasie interrogea l'hôtesse, qui répondit avec empressement à ses questions.

— Parmi les voyageurs arrivés aujourd'hui de Paris, vous avez un M. Durand?

— Oui, mademoiselle, oui; un jeune homme qui vient se marier dans notre pays, à ce que j'ai compris d'après sa conversation. Il a dit qu'il voulait se rendre demain matin à Bony; Thomas doit le conduire dans son cabriolet, moyennant cinq francs. Cela ne vaut que trois livres; mais quand on va voir sa future, on n'y regarde pas de si près. Ces dames connaissent M. Durand? Faut-il le faire prévenir? Il n'est pas encore couché, car il y a de la lumière dans sa chambre. Tenez, justement Catherine vient de me descendre

son passeport, que je suis obligée de tenir à la disposition de l'autorité. Je vais inscrire son nom sur mon registre. Ces dames veulent-elles souper?

— Oui, dit Euphrasie, oui, faites-nous servir le plus tôt possible.

— A la minute, mesdames.

L'hôtesse sortit, laissant le passeport sur la table. Euphrasie se hâta de le prendre en disant :

— Nous n'aurons peut-être pas besoin de voir M. Durand ; son portrait est là.

Elle lut : — « Au nom du roi... Pierre-Ignace Durand... » Il s'appelle Ignace; quel vilain nom !

— Tu lui en donneras un autre à ton goût, répondit Mme Dutillois.

Euphrasie passa au signalement ; dès le premier mot, elle pâlit, sa main trembla, et elle dit à sa mère :

— Lui donnerai-je aussi d'autres cheveux à mon goût?

— Comment donc?

— Cheveux rouges.

— Rouges ! s'écria Mme Dutillois... Ah ! monsieur Lombard ! monsieur Lombard !

— Ce n'est pas tout, continua froidement Euphrasie, écoutez, maman :

« Front bas, — sourcils roux, — yeux gris, — nez gros, — bouche grande, — barbe rousse, — visage marqué de petite-vérole. — Signe particulier : — Une verrue sur la narine gauche. »

Mme Dutillois était consternée ; Euphrasie avait pris bravement son parti, comme une fille qui sait bien qu'elle ne manquera jamais de mari. L'hôtesse revint, annonça que le souper était servi, et ajouta :

— M. Durand n'est pas couché, il vient de demander des plumes, de l'encre et du papier.

— Que nous importe? répondit Euphrasie, nous ne connaissons pas ce monsieur ; celui dont nous voulions parler tout-à-l'heure est mon père; il a cinquante ans.

Le Lendemain, Léon se disposait à partir pour Bony dans le cabriolet de Thomas, lorsqu'il reçut une lettre de Mme Dutillois. Le compliment était tourné d'une façon polie : on alléguait des

circonstances fortuites et des excuses qui n'admettaient point de réplique. Léon comprit qu'une fatalité l'attachait au célibat. Il se résigna, et reprit tristement le chemin de Paris. A Fontainebleau, le brigadier de gendarmerie qui examina son passeport, s'écria :

— Parbleu! voilà qui est bien heureux pour ce monsieur qui a été arrêté hier à trois lieues d'ici... Ignace Durand, cheveux rouges, marqué de petite vérole, une verrue... C'est bien cela, et, ajouta-t-il en dépliant un autre papier : Léon Durand, cheveux noirs, nez moyen, visage ovale,.. c'est conforme. Tenez, monsieur, nous avons commis une erreur, hier; vous étiez deux Durand, l'un venant de Paris, l'autre y allant; on a confondu vos passeports en vous les rendant. Cette méprise a eu des suites fâcheuses pour votre homonyme, qui a été arrêté et conduit dans les prisons de notre ville. Mais tout s'explique maintenant, et je cours chez le procureur du roi. Vous devez vous féliciter, monsieur Léon Durand, de ce que cette aventure n'a eu pour vous aucun résultat désagréable.

— En effet, c'est très heureux, dit Léon.

Après l'échec de Montargis, Léon devint philosophe. Voyant qu'il lui était impossible de se marier, il se réconcillia avec la vie de garçon. L'héritage de son oncle lui permit bientôt de se livrer à toutes les pompes et à toutes les œuvres d'un opulent célibat : M. Lombart mourut subitement à Marseille, laissant à son neveu une fortune de cinq cent mille francs. Dès-lors Léon fit violence à son naturel, il rechercha les plaisirs, et envisagea le mariage sous un nouveau point de vue.

Un an s'était écoulé depuis son malencontreux voyage à Montargis, lorsque Léon rencontra dans un bal une très jolie femme qui en apprenant son nom, lui dit :

— J'ai manqué m'appeler Mme Durand.

— Ah!... peut-être un de mes parens.

— M. Ignace Durand, rentier à Paris. Le connaissez-vous?

— Oui, certes. Nous avons fait connaissance d'une singulière façon. Dans un voyage, l'année dernière, nos passeports furent changés, et on l'arrêta. Heureusement pour lui, je revins de Montargis le lendemain, et.....

— De Montargis!... Et vos passeports avaient été changés?

— Oui, madame; il avait le mien, j'avais le sien : une erreur de gendarme. Et comme nous ne nous ressemblons pas...

— Ah! mon Dieu! que me dites-vous là!... C'était vous!...

— Comment, c'était moi?... De grace, madame, veuillez m'expliquer...

— Je suis Euphrasie Dutillois, monsieur. J'étais allée à votre rencontre avec ma mère. A l'auberge de Montargis, je vis votre passeport, et...

— Et le signalement vous effraya : il y avait de quoi. Et moi qui me félicitais d'avoir échappé aux désagrémens de cette erreur! Mais, mademoiselle, me sera-t-il permis maintenant d'espérer...

— Maintenant, monsieur, je suis mariée; je me nomme madame Jovin; mon mari est là, à cette table de bouillotte, en face de nous.

Elle montrait à Léon un gros garçon à l'air niais, dont le visage s'épanouissait devant un brelan d'as.

— Maudit passeport! s'écria Léon.

— Maudit passeport! répéta tout bas Euphrasie.

EUGÈNE GUINOT.

UNE RENCONTRE.

J'étais assis devant le poële d'une hôtellerie suisse, séchant au feu mes pieds chargés de la neige des Alpes. Les voyageurs qui, à mon arrivée, s'étaient dérangés pour me faire place, avaient repris leurs attitudes nonchalantes, et la conversation, un instant interrompue, s'était engagée de nouveau. Je commençai bientôt à sentir qu'une douce chaleur m'entrait par tous les pores; mes yeux, fatigués par l'éclat des glaciers, se délassèrent dans la demi-obscurité qui nous entourait, et ma poitrine respira plus librement un air moins raréfié que celui des hautes montagnes. Satisfait de mon *comfort*, je me rapprochai encore un peu des bouches de chaleur du poële qui m'envoyaient de véritables rayons de soleil, je m'étendis plus voluptueusement sur mon fauteuil de jonc, et je songeai enfin à regarder autour de moi.

Douze voyageurs environ étaient réunis dans la grande salle de l'hotel de la Cigogne, Allemands pour la plupart, comme il était facile de le voir à leur manière de fumer, pleine de gravité et de philosophie. En effet, ils ne buvaient point à longs traits l'odorante fumée, mais à petits coups et avec la patiente économie du bœuf ruminant son herbe fleurie. Un seul fumait avec cette impatience française qui hâte tout, même le plaisir; je le reconnus sur-le-champ pour un Alsacien que j'avais déjà rencontré dans mes excursions; nous nous adressâmes un bonjour de connaissance, bien que nous ne nous fussions jamais parlé.

— J'ai eu l'honneur de voir monsieur à Lausanne?

— Et à Chamouni.

— C'est cela!

Nous nous saluâmes de nouveau, et la conversation en resta là. Mon Al-

sacien se mit à causer en allemand avec ses voisins; j'entendis qu'il parlait de toiles peintes et d'huile de colza.

Cependant, au bout de quelque temps, il se tourna vers un coin de la salle et s'écria :

— Eh bien! professeur, vous savez nos conventions; vous me devez une histoire.

Je regardai le nouveau personnage auquel cette interpellation s'adressait, et j'aperçus un voyageur de moyen âge que je n'avais point encore remarqué; près de lui était assise une femme que je reconnus sur-le-champ pour la sienne, à je ne sais quelle identité d'expressions, de gestes, de pose, que peut seule expliquer une cohabitation intime et habituelle.

A l'appel de mon compatriote, le professeur avait fermé le livre qu'il lisait :

— Vous avez raison, dit-il; lorsque le hasard nous réunit à Genève, et que je racontai devant vous à des amis *le Courant de mer*, je vous promis une nouvelle histoire dans le cas où je vous retrouverais; je veux tenir ma promesse.

A ces mots, les Allemands se regardèrent en signe de joie; les pipes furent remplies, chacun s'arrangea plus commodément dans la place qu'il occupait, et le professeur commença.

« Avant que Luther fût venu prêcher la grande réforme, on voyait des monastères au penchant de toutes les collines de l'Allemagne : c'étaient de grands édifices à l'aspect paisible, avec un clocheton frêle qui s'élevait du milieu des bois, et autour duquel voltigeaient des palombes. Là se cachaient tous les vices qu'engendre l'ignorance jointe à l'oisiveté; mais là aussi vivaient des hommes insensibles aux jouissances de la terre, saints avares qui n'occupaient leur esprit que de l'héritage promis par le Christ.

« A Olmutz surtout, il en était un qui s'était rendu célèbre dans la contrée par sa piété et son instruction : c'était un homme simple comme tous ceux qui savent beaucoup, car la science est semblable à la mer; plus on s'y avance, plus l'horizon devient large, et plus on se sent petit. Frère Alfus avait eu pourtant aussi ses heures de doute; mais après avoir ridé son front et blanchi ses cheveux dans la recherche de démonstrations inutiles, il avait appelé à son secours *la foi des petits enfans;* puis, confiant sa vie à la prière comme à une ancre de miséricorde, il l'avait laissée se balancer doucement au roulis des pures amours des religieuses visions et des célestes espérances.

« Cependant de mauvaises raffales agitaient encore, par instant, le saint navire; par instant les tentations de l'intelligence revenaient, et la raison interrogeait la foi avec orgueil. Alors frère Alfus devenait triste, de

grands nuages voilaient pour lui le soleil intérieur, son cœur avait froid, et il ne savait plus prier. Errant par les campagnes, il s'asseyait sur la mousse des rochers, s'arrêtait sous l'écume des torrens, marchait parmi les murmures de la forêt; mais il interrogeait vainement la nature; à toutes ses demandes, les montagnes, les flots et les feuilles ne lui répondaient qu'un seul mot : Dieu !

« Frère Alfus était sorti victorieux de beaucoup de ces crises, et chaque fois il s'était affermi dans ses croyances, car la tentation est la gymnastique de la conscience; quand elle ne brise point celle-ci, elle la fortifie; mais depuis quelque temps une inquiétude plus poignante s'était emparée du frère. Il avait remarqué souvent que tout ce qui est beau perd son charme par le long usage; que l'œil se fatigue du plus merveilleux paysage, l'oreille de la plus douce voix, le cœur du plus sincère amour, et il s'était demandé comment nous pourrions trouver, même dans les cieux, un aliment de joie éternelle. Que deviendrait la mobilité de notre ame au milieu de magnificences sans terme? La jouissance immuable ne devait-elle point conduire à l'ennui? L'éternité!.. quel mot pour une créature qui ne connaît d'autre loi que celle de la diversité et du changement! Quel homme voudrait de sa plus grande joie pour l'éternité? O mon Dieu! plus de passé ni d'avenir, plus de souvenirs ni d'espérances! L'éternité! l'éternité!..— O mot triste, ô mot qui fais peur et qui fais pleurer sur la terre, que peux-tu donc signifier dans le ciel?

« Ainsi pensait frère Alfus, et chaque jour ses incertitudes étaient plus grandes. Un matin il sortit du monastère avant le lever des frères et descendit dans la vallée. La campagne, encore toute moite de rosée, s'épanouissait aux premiers rayons de l'aube; on eût dit une femme souriant dans ses pleurs. Alfus suivait lentement les sentiers ombreux de la colline : les oiseaux, qui venaient de s'éveiller, couraient dans les aubépines, secouant sur sa tête chauve une pluie de rosée, et quelques papillons encore à demi endormis voltigeaient nonchalamment au soleil pour sécher leurs ailes. Alfus s'arrêta à regarder la campagne qui s'étendait sous ses yeux; il se rappela combien elle lui avait semblé belle la première fois qu'il l'avait vue, et avec quelle ivresse il avait pensé à y finir ses jours. C'est que pour lui, pauvre enfant des villes accoutumé aux ruelles sombres et aux tristes murailles des citadelles, ces fleurs, ces arbres, cet air, étaient des nouveautés enivrantes. Aussi la douce année qu'avait été l'année de son noviciat!.. Que de longues courses dans les vallées! que de découvertes charmantes! Ruisseaux chantant parmi les glaïeuls, clairières habitées par le rossignol, églantines roses, fraisières des bois, oh! quel bonheur de vous trouver une première fois! Quelle joie de marcher par des sentiers inconnus que voilent les ramées, de rencontrer à chaque

pas une source où l'on n'a point encore bu, une mousse que l'on n'a point encore foulée ! — Mais, hélas ! ces plaisirs eux-mêmes durent peu; bientôt vous avez parcouru toutes les routes de la forêt, vous avez entendu tous ses oiseaux, vous avez cueilli de toutes ses fleurs, et alors, adieu aux beautés de la campagne, à ses harmonies : l'habitude qui descend comme un voile entre vous et la création, vous rend aveugle et sourd.

« Hélas ! frère Alfus en était arrivé là. Semblable à ces hommes qui, pour avoir abusé des liqueurs les plus enivrantes, n'en sentent plus la puissance, il regardait avec indifférence le spectacle naguère si ravissant à ses yeux. Quelles beautés célestes pourraient donc occuper éternellement cette ame que les œuvres de Dieu sur la terre n'avaient pu charmer qu'un instant ?

« Tout en se proposant à lui-même cette question, Alfus s'était enfoncé dans la vallée. La tête penchée sur sa poitrine et les bras pendans, il allait toujours sans rien voir, franchissant les ruisseaux, les bois, les collines. Déjà le clocher du monastère avait disparu; Olmutz s'était enfoncé dans les brumes avec ses églises et ses fortifications; les montagnes elles-mêmes ne se montraient plus à l'horizon que comme de bleus nuages; tout à coup le moine s'arrêta, il était à l'entrée d'une grande forêt qui se déroulait à perte de vue, comme un océan de verdure; mille rumeurs charmantes bourdonnaient à l'entour, et une brise odorante soupirait dans les feuilles.

« Après avoir plongé son regard étonné dans la molle obscurité des bois, Alfus y entra en hésitant, et comme s'il eût craint de faire quelque chose de défendu. Mais à mesure qu'il marchait, la forêt devenait plus grande ; il trouvait des arbres chargés de fleurs, qui exhalaient un parfum inconnu. Ce parfum n'avait rien d'énervant comme ceux de la terre ; on eût dit une une sorte d'émanation morale qui embaumait l'ame : c'était quelque chose de fortifiant et de délicieux à la fois, comme la vue d'une bonne action, ou comme l'approche d'un homme dévoué que l'on aime. Bientôt Alfus entendit une harmonie qui remplissait la forêt; il avança encore, et il aperçut de loin une clairière tout éblouissante d'une lumière merveilleuse. Ce qui le frappa surtout d'étonnement, c'est que le parfum, la mélodie et la lumière ne semblaient former qu'une même chose ; tout se communiquait à lui par une seule perception, comme s'il eût cessé d'avoir des sens distincts, et comme s'il ne lui fût resté qu'une ame. Cependant il était arrivé près de la clairière et s'était assis pour mieux jouir de ces merveilles, quand tout à coup une voix se fit entendre, mais une voix telle que ni le bruit des rames sur le lac, ni la brise riant dans les saules, ni le souffle d'un enfant qui dort, n'auraient pu donner une idée de sa douceur. Ce que l'eau, la terre et le ciel ont de murmures

enchanteurs, ce que les langues et les musiques humaines ont de séductions, semblait s'être fondu dans cette voix. Ce n'était point un chant, et cependant on eût dit des flots de mélodie; ce n'était point un langage, et cependant la voix *parlait!* science, poésie, sagesse, tout était en elle. Pareille à un souffle céleste, elle enlevait l'ame et la faisait onduler dans je ne sais quelle région ignorée. En l'écoutant, on savait tout, on sentait tout; et comme le monde de la pensée qu'elle embrassait en entier est infini dans ses secrets, la voix toujours unique était pourtant toujours variée; l'on eût pu l'entendre pendant des siècles sans la trouver moins nouvelle.

« Plus Alfus l'écoutait, plus il sentait grandir sa joie intérieure. Il lui semblait qu'il y découvrait à chaque instant quelques mystères ineffables; c'était comme un horizon des Alpes à l'heure où les brouillards se lèvent et dévoilent tour à tour les lacs, les vals et les glaciers.

« Mais enfin la lumière qui illuminait la forêt s'obscurcit, un long murmure retentit sous les arbres, et la voix se tut. Alfus demeura quelque temps immobile, comme s'il fût sorti d'un sommeil enchanté. Il regarda d'abord autour de lui avec stupeur, puis voulut se lever pour reprendre sa route; ses pieds étaient engourdis, et ses membres avaient perdu leur agilité. Il parcourut avec peine le sentier par lequel il était venu, et se trouva bientôt hors du bois. Alors il chercha le chemin du monastère: ayant cru le reconnaître, il hâta le pas, car la nuit allait venir; mais sa surprise augmentait à mesure qu'il avançait davantage : on eût dit que tout avait été changé dans la campagne depuis sa sortie du couvent. Là où il avait vu des arbres naissans, s'élevaient maintenant des chênes séculaires; il chercha sur la rivière le petit pont de bois tapissé de ronces qu'il avait coutume de traverser: il n'existait plus, et à sa place s'élançait une solide arche de pierre. En passant près d'un étang, des femmes qui faisaient sécher leurs toiles sur les sureaux fleuris, s'interrompirent pour le voir et se dirent entre elles :

— Voici un vieillard qui porte la robe des moines d'Olmutz, nous connaissons tous les frères, et cependant nous n'avons jamais vu celui-là.

— Ces femmes sont folles, se dit Alfus, et il passa outre.

« Cependant il commençait à s'inquiéter, lorsque le clocher du couvent se montra dans les feuilles; il pressa le pas, gravit le petit sentier, tourna la prairie et s'avança vers le seuil. Mais, ô surprise! la porte n'était plus à sa place accoutumée! Alfus leva les yeux et demeura immobile de stupeur; le monastère d'Olmutz avait changé d'aspect; l'enceinte était plus grande, les édifices plus nombreux, un platane qu'il avait planté lui-même près de la chapelle, quelques jours auparavant, couvrait maintenant l'asile saint de son large feuillage; le moine, hors de lui, se dirigea

vers la nouvelle entrée, et sonna doucement : ce n'était plus la même cloche argentine dont il connaissait le son; un jeune frère gardien vint ouvrir.

— Que s'est-il donc passé? demanda Alfus; Antoine n'est-il plus le portier du convent?

— Je ne connais point Antoine, répondit le frère.

« Alfus porta les mains à son front avec épouvante.

— Suis-je devenu fou? dit-il, n'est-ce point ici le monastère d'Olmutz, dont je suis parti ce matin?

« Le jeune moine le regarda.

— Voilà cinq années que je suis portier, répondit-il, et je ne vous connais pas.

« Alfus promena autour lui des yeux égarés; plusieurs moines parcouraient les cloîtres; il les appela, mais nul ne répondit aux noms qu'il prononçait, il courut à eux pour regarder leurs visages, il n'en connaissait aucun.

— Y a-t-il ici quelque grand miracle de Dieu? s'écria-t-il; au nom du ciel, mes frères, regardez-moi; aucun de vous ne m'a-t-il déjà vu? N'y a-t-il ici personne qui connaisse le frère Alfus? Tous le regardèrent avec étonnement.

— Alfus, dit enfin le plus vieux, oui, il y a eu autrefois à Olmutz un moine de ce nom; je l'ai entendu dire à mes anciens. C'était un homme savant et rêveur qui aimait la solitude. Un jour il descendit dans la vallée, on le vit se perdre au loin derrière les bois, puis on l'attendit vainement, on ne sut jamais ce que frère Alfus était devenu; mais depuis ce temps il s'est écoulé un siècle entier.

« A ces mots Alfus jeta un grand cri, car il avait tout compris. Il se laissa tomber à genoux sur la terre, et joignant les mains avec ferveur :

— O mon Dieu, dit-il, vous avez voulu me prouver combien j'étais insensé en comparant les joies de la terre à celles du ciel : un siècle s'est écoulé pour moi comme un seul jour à entendre votre voix; je comprends maintenant le paradis et ses joies éternelles; soyez béni, ô mon Dieu! et pardonnez à votre indigne serviteur. Après avoir parlé ainsi, frère Alfus étendit les bras, embrassa la terre et mourut. »

Quand le professeur eut fini son histoire, il n'y eut ni exclamation, ni applaudissemens, mais un long silence. Chacun semblait méditer le sens de la légende qui avait été racontée, et pendant plusieurs minutes on n'entendit que la rumeur éloignée des cascades et la douce respiration du chien étendu à nos pieds. Le récit du vieillard nous avait tous jetés dans je ne sais quelle rêverie craintive : on eût dit qu'aucune voix n'osait troubler le silence de la grande salle de l'hôtellerie, lorsque tout à coup

onze heures sonnèrent. Le timbre de l'horloge sembla briser le charme qui nous tenait muets.

— Déjà, dit le vieux professeur en regardant sa montre et en se levant; sa femme allait l'imiter, lorsque je lui pris la main.

— De grace encore une histoire, monsieur, m'écriai-je.

Le vieillard sourit.

— Il est tard, et ma course d'aujourd'hui a été longue.

— Au nom de Dieu, encore une histoire, monsieur; songez que nous ne nous retrouverons plus, et que c'est probablement la seule prière que je vous adresserai dans ce monde.

— Vous avez raison, dit-il en se rasseyant, il ne faut point refuser celui qui ne peut vous demander qu'une fois, surtout lorsqu'il vous prie au nom de Dieu; je vais vous conter une histoire.

Les Allemands qui entouraient le foyer tirèrent leurs pipes d'entre leurs dents, pour cracher sur les tisons, et firent entendre un grognement de joie. Le vieux conteur avait posé la main sur son front, il parut chercher un instant, puis commença ainsi :

« S'il y a parmi vous quelqu'un de Stutgard, nul doute qu'il n'ait connu Frantz Harick, médecin, de l'université. Harick m'aimait en frère, et nous ne nous quittions guère du temps, que nous habitions la même ville. Nous passions ensemble des soirées entières, comme les vrais amis seuls peuvent les passer, sans nous regarder, sans nous parler, mais heureux de savoir que nous étions l'un près de l'autre. Nous allions souvent nous promener le long des sentiers bordés de coquelicots qui côtoient les blés mûrs; nous marchions en écoutant les cigales, en regardant les nuages, et nous nous sentions heureux sans nous le dire, parce que nous étions ensemble et que nous nous complétions l'un l'autre. Seulement quand un beau rayon tombait du ciel sur quelque gaie cabane tapie dans les vignes; quand au fond d'une gorge sauvage, un ruisseau s'élançait tout échevelé du milieu des ronces ou gazouillait dans les cressons en fleurs, nous nous regardions en souriant, car la même pensée nous venait toujours au même instant. Oh! c'était une bonne amitié que la nôtre, une de ces amitiés solides qui naissent quand les cœurs sont encore jeunes et que les cheveux sont déjà gris; car Frantz Harick était déjà avancé en âge, quoiqu'il ne fût pas encore aussi célèbre qu'il l'est devenu depuis. Ses commencemens avaient été durs, et il s'était bien débattu contre les flots de la vie, avant de pouvoir surnager. Aussi était-ce un homme triste comme tous ceux qui ont été long-temps maltraités et dont le calme n'est que du courage; les jours d'épreuve semblaient finis pour lui, mais les réussites tardives ne guérissent point ces ames

qui ont contracté l'infirmité du malheur. La bonne fortune est, pour l'homme fatigué par la lutte, ce qu'est la bonne chair pour le vieillard qui a perdu l'appétit.

« Un jour que Frantz était plus triste que d'ordinaire :

— Harick, lui dis-je en lui prenant la main, tu penses encore au passé?

— Oui, me répondit-il en soupirant.

— Et tu t'affliges en te rappelant l'injustice des hommes envers toi?

— Je m'afflige en songeant à ma faiblesse et à ma méchanceté.

« Comme je m'étonnais, il secoua la tête avec une mélancolie amère.

— Oh! qui pourrait dire ce que les existences les plus innocentes en apparence renferment de coupables folies? Celui-là seul est pur, qui n'a point été éprouvé, car quiconque a passé à travers l'adversité, y a laissé quelque chose de sa probité. Hélas! quand nous sommes jeunes, ardens au bien et sans souillures, le bonheur nous fuit; nous nous épuisons à combattre, puis viennent les découragemens ou les colères, et nous nous lassons; nous disons adieu à nos pudeurs intimes, à nos scrupules de cœur; nous cherchons les rigoureuses limites du bien et du mal, nous nous exerçons à cotoyer le vice adroitement et sans trop nous y salir; c'est là ce qu'on appelle *apprendre à vivre*. Alors la fortune se montre moins rebelle; nous réussissons mieux à mesure que nous devenons plus durs ou plus lâches, car les victoires de la vie sont comme celles du champ de bataille, on ne les remporte qu'en égorgeant quelque scrupule, ou en enchaînant quelque vertu. Oh! crois-moi, Wilhem, le passé est plus triste pour les fautes que pour les malheurs qu'il rappelle; crois-moi, il y a bien peu d'hommes qui pourraient y regarder en détail sans rougir!

— N'es-tu donc pas un de ces hommes, toi! Quelle mauvaise action as-tu commise?

— Aucune aux yeux du monde, mais aux yeux de la justice!.... Vois-tu, Wilhem, on n'a pas beaucoup souffert sans avoir fléchi quelquefois; le malheur est la plus redoutable des tentations; il nous fait douter de nous-mêmes et de Dieu. Je me suis rendu coupable de bien des fautes depuis que je suis né, mais il en est une dont le souvenir me revient sans cesse.

« Il se tut un instant, et voyant que je ne l'interrogeais pas :

— Tu n'oses point m'en demander l'aveu, n'est-ce pas? Tu fais comme les fils de Noé qui fermèrent les yeux devant la nudité honteuse de leur père; mais je veux tout te dire, Wilhem : confesser une mauvaise action, c'est commencer à l'expier.

« Je sortais de l'université lorsque j'allai m'établir à Offenbach. Offenbach est un petit village de la Souabe, où chaque maison a devant sa porte un sapin et un tilleul, comme un double symbole de la douleur et de la

joie qui veillent au seuil de toute demeure mortelle. L'air y est pur, les femmes y sont belles, et les vieillards y meurent sans infirmités. Un médecin eût pu choisir une meilleure résidence; mais je fus séduit par la beauté du lieu, puis aucune raison ne m'attirait ailleurs. Je possédais cette triste liberté que donne l'abandon. Je m'établis donc à Offenbach, espérant que ma profession me procurerait toujours *le pain et le sel*, seules richesses auxquelles je voulusse prétendre.

« Ma première visite fut au docteur qui habitait déjà le village. Je trouvai un homme sec, froid, calculateur, qui me répondit à peine, et m'observa beaucoup : il me fut aisé de comprendre que mon arrivée à Offenbach effrayait son avarice, et qu'au lieu d'un confrère j'avais rencontré un ennemi. — Que m'importe après tout? me dis-je, il ne pourra me rendre le ciel d'Offenbach plus froid, ni sa campagne moins belle! J'étais loin de prévoir ce que peut faire souffrir la jalousie d'un méchant.

« Dans un pays écarté comme Offenbach, tout homme qui voyage est au moins un escroc en fuite; étranger y est synonyme d'aventurier. J'étais inconnu, peu causeur, et par conséquent facile à rendre suspect; je m'aperçus bientôt que j'inspirais de la défiance. Les marchands ne me fournissaient rien qu'en présentant sur-le-champ leurs mémoires, et mon hôtesse me demanda de la payer d'avance. J'avais fais la connaissance de deux voisines; insensiblement leurs visites cessèrent. Je voyais ainsi s'élever contre moi des préventions sans nom et dont j'ignorais la cause. J'aurais pu mettre fin à ces tracasseries en quittant le village; mais l'orgueil blessé m'y retenait, je repoussais l'idée de partir en laissant derrière moi une réputation douteuse.

« Une circonstance frivole vint accroître la défiance générale. Le docteur avait répandu le bruit que je n'étais point médecin. Le juge du canton me fit en conséquence appeler, afin que j'eusse à justifier mon titre; je lui montrai mes diplômes qu'il examina et qu'il me rendit en s'excusant : mais on sut à Offenbach que j'avais paru devant le juge, et chacun expliqua à sa manière cette comparution. Pour comble de disgrace, mon isolement m'ôtait tout moyen d'éclairer l'opinion; aussi ma position devenait-elle plus pénible chaque jour. Il s'était formé autour de moi une sorte de cordon sanitaire qui tenait tout le monde à l'écart sans que je connusse la maladie dont on m'accusait. Lorsque je traversais le village, les enfans interrompaient leurs jeux pour me regarder, et si je voulais sourire à l'un d'eux ou passer ma main sur ses cheveux, il s'éloignait en baissant la tête.

« Mais dois-je le dire, Wilhem, quelque chose me tourmentait plus que tout le reste/quelque chose de futile en apparence et que j'ose à peine traverser le village; il me semblait que j'allais lire des reproches dans tous les regards. On ne pourrait connaître les excuses de ma violence,

et le docteur allait sans doute s'en servir pour me rendre plus odieux. Puis, ma conscience me disait elle-même que je m'étais abaissé à une vengeance cruelle; j'avais honte de ma misérable action.

« Vers la nuit pourtant, je me hasardai à traverser le village. En passant sur la place, il me sembla que les enfans s'écartaient de moi avec plus de crainte; Oberon, que je rencontrais habituellement dans cet endroit, n'y était pas, et son absence me serra le cœur; que n'aurais-je point donné ce soir-là pour entendre ses aboiemens, qui, la veille encore, me causaient tant d'irritation!

« Plusieurs jours se passèrent dans cette anxiété. J'aurais voulu savoir ce qu'était devenu le chien du docteur, et je n'osais m'en informer à personne; je ne l'avais point tué, je l'espérais du moins; mais qu'en avait-on fait? Plusieurs fois déjà j'avais passé vis-à-vis la maison du vieux médecin, que j'évitais autrefois, dans l'espoir de découvrir quelque chose, mais sans rien apprendre; enfin, pourtant, un soir, j'aperçus de loin un chien étendu sur le seuil; je hâtai le pas : c'était Oberon qui dormait au soleil couchant. Cette vue me fit battre le cœur. Je m'approchai vivement en l'appelant par son nom; au son de ma voix, il se redressa épouvanté, voulut fuir, chercha en vain la porte, et alla se frapper le front contre la muraille. Étonné, je pris sa tête dans mes mains, et la relevai : Oberon était aveugle!...

« Je ne saurais te dire, Wilhem, à quel point cette découverte me saisit; je laissai aller le chien du docteur, et sentant qu'une larme me venait aux yeux, je continuai mon chemin.

« Les jours suivans, je passai par le même endroit pour revoir Oberon; mais sa haine contre moi s'était transformée en terreur, et il rentrait aussitôt qu'il sentait mon approche. Du reste, je m'aperçus bientôt qu'en perdant la vue, le chien du docteur avait tout perdu. Devenu inutile, on avait cessé de lui donner des soins, et sa maigreur attestait assez le cruel abandon de son maître. Il était clair que celui-ci ne le gardait plus que pour rappeler à tous ma violence : c'était une preuve vivante qu'il conservait contre moi. Les enfans d'Offenbach, qui avaient aimé Oberon tant qu'il avait été beau et joueur, le prirent aussi en dégoût, dès qu'ils le virent malade et triste; ne pouvant plus s'amuser de sa force, ils s'amusèrent de ses infirmités. Alors le chien, naguère si vif, si fier, si irritable, devint lâche par souffrance; sa tête se courba, ses jambes s'affaissèrent, et son humble attitude révéla l'attente continuelle du châtiment.

« Je suivais cette progression des souffrances endurées par Oberon (avouer maintenant)? Le vieux médecin avait un chien fort beau et fort aimé dans le village; on l'appelait Oberon : soit que son maître lui eût appris à me connaître, soit que mon isolement habituel lui déplût, ce

chien ne pouvait me rencontrer sans me poursuivre. Acharné sans motif à mes pas, il personnifiait en quelque sorte l'opinion publique. Aussitôt qu'il m'apercevait, ses aboiemens attiraient aux portes les habitans d'Offenbach, et il me semblait lire sur toutes les figures une méchante joie. Cette haine d'Oberon était un supplice d'autant plus cruel, que c'était une sorte de témoignage contre moi; je sentais qu'aux yeux de gens grossiers, cet acharnement d'un animal doux et caressant pour tout autre avait quelque chose d'accusateur; j'avais l'air d'avoir assassiné quelque nouveau gentilhomme de Montargis. Aussi, quand j'entendais de loin la voix d'Oberon, faisais-je de longs détours pour l'éviter. Vous ne pouvez guère me croire, Wilhem, et cependant c'est la vérité; j'avais supporté le reste avec courage, sinon avec calme, mais ce chien mit à bout ma patience, ce chien me devint plus insupportable que toutes les calomnies. Je le détestais surtout, parce qu'on ne pouvait ni se venger d'un tel ennemi ni le mépriser; il me ravalait en me faisant souffrir une douleur ridicule.

« Je revenais un soir des environs d'Offenbach, le fusil sur l'épaule, mais peu disposé à la chasse et fort mécontent de quelques nouveaux mensonges du vieux médecin, lorsqu'au détour d'un chemin, je le rencontrai lui-même face à face; nous pâlîmes tous deux, lui de peur, moi de colère. Cependant j'allais passer sans rien dire, lorsqu'Oberon s'élança vers moi avec des aboiemens furieux.

— Rappelez votre chien, monsieur! m'écriai-je en saisissant mon fusil.

« Je ne sais ce que le docteur s'imagina, mais il pressa le pas sans m'écouter; le chien s'animait de plus en plus, et tournait autour de moi en me montrant les dents : j'armai mon fusil.

— Rappelez votre chien, répétai-je.

« Le coup partit presqu'au même instant; j'entendis un long cri plaintif, et je vis Oberon qui se roulait tout sanglant. Le vieux médecin s'était arrêté.

— Vous l'avez voulu, lui dis-je d'une voix altérée; je vous avais dit de le rappeler.

« Et je passai rapidement.

« Arrivé chez moi, je m'assis tout tremblant. J'étais ému comme si j'eusse commis un crime. Je voyais toujours Oberon se débattant dans la poussière. Je me couchai, espérant échapper, par le sommeil, à cette vision pénible; mais je dormis mal, une sorte de fièvre m'agitait. Le lendemain, je me levai plus tôt que de coutume; j'essayai d'écrire, d'étudier; je ne pus fixer mon esprit. J'aurais voulu sortir, mais je craignais avec toute l'attention qu'un homme solitaire et malheureux lui-même peut donner à une douleur dont il a été la cause. Plus heureux, j'aurais peut-être moins songé au mal que j'avais fait, car la prospérité endurcit le cœur, et l'on s'habitue vite à la considérer comme une justification

de tous ses actes; mais j'étais triste, j'avais l'ame vide : à défaut d'autre chose, un remords était une occupation. Ce coup de fusil m'avait d'ailleurs fatalement éclairé. Je m'étais demandé ce qu'eût fait ma colère si un homme se fût trouvé à la place d'Oberon, et j'avais compris avec effroi qu'il y a dans ce que le monde appelle un honnête homme tout ce qu'il faut pour faire un assassin. Que te dirais-je enfin? Je regrettais d'avoir fait souffrir volontairement un être doué de vie; mais je regrettais surtout mon impuissance à me dominer. Qu'importait le peu de gravité du résultat? l'acte lui-même n'en avait pas moins de valeur morale; c'était ma première cruauté.

« Le séjour d'Offenbach me devint de plus en plus insupportable : à toutes mes afflictions se joignit bientôt la misère, car tous les genres de confiance m'avaient été refusés. Je résolus, enfin, de chercher ailleurs une hospitalité moins amère. Mais, en partant, je ne voulais laisser derrière moi aucun souvenir fâcheux, aucun regret surtout; et qu'allait devenir Oberon? Qu'on ne me raille point de cette préoccupation; son objet pouvait la rendre puérile, mais elle était juste dans son principe. Je résolus d'emmener avec moi le chien du docteur en expiation de ma faute, et aussi comme enseignement pour l'avenir. Je me rendis donc chez le vieux médecin, qui se montra fort surpris et presque effrayé à mon aspect.

— Je quitte Offenbach, lui dis-je.

« Un sourire triomphant traversa son œil rusé.

— Mais avant de partir, j'ai une demande à vous faire.

« Il redevint sérieux.

— Voulez-vous me donner Oberon?

— Mon vieux chien aveugle? dit-il en me regardant stupéfait.

— Lui-même.

— Mais qu'en pourrez-vous faire? C'est donc pour avoir le plaisir de le tuer?

« Je me levai d'un bond, les mains serrées de rage; mais je m'apaisai presque aussitôt.

— Donnez-le-moi, répétai-je, je ne lui ferai point de mal.

— Prenez-le si vous voulez, dit le docteur en haussant les épaules; aussi bien il vous appartient déjà un peu : il porte votre marque.

« Je saluai sans répondre, et je sortis.

« Le soir même j'étais sur la route de Berlin, et Oberon dormait sur la paille de l'impériale. Arrivé à l'auberge où nous devions déjeuner, je priai le conducteur de le descendre. J'étais à la porte, et, dès qu'il fut à terre, je l'appelai; mais à peine eut-il entendu ma voix, qu'il se mit à fuir à travers la campagne. Nous nous trouvions au sommet d'une colline, brusquement interrompue à droite par un ravin, au fond duquel tournait un moulin; le chien aveugle courait dans cette direction; je m'aperçus qu'il

joie qui veillent au seuil de toute demeure mortelle. L'air y est pur, les femmes y sont belles, et les vieillards y meurent sans infirmités. Un médecin eût pu choisir une meilleure résidence; mais je fus séduit par la beauté du lieu, puis aucune raison ne m'attirait ailleurs. Je possédais cette triste liberté que donne l'abandon. Je m'établis donc à Offenbach, espérant que ma profession me procurerait toujours *le pain et le sel*, seules richesses auxquelles je voulusse prétendre.

« Ma première visite fut au docteur qui habitait déjà le village. Je trouvai un homme sec, froid, calculateur, qui me répondit à peine, et m'observa beaucoup : il me fut aisé de comprendre que mon arrivée à Offenbach effrayait son avarice, et qu'au lieu d'un confrère j'avais rencontré un ennemi. — Que m'importe après tout? me dis-je, il ne pourra me rendre le ciel d'Offenbach plus froid, ni sa campagne moins belle! J'étais loin de prévoir ce que peut faire souffrir la jalousie d'un méchant.

« Dans un pays écarté comme Offenbach, tout homme qui voyage est au moins un escroc en fuite; étranger y est synonyme d'aventurier. J'étais inconnu, peu causeur, et par conséquent facile à rendre suspect; je m'aperçus bientôt que j'inspirais de la défiance. Les marchands ne me fournissaient rien qu'en présentant sur-le-champ leurs mémoires, et mon hôtesse me demanda de la payer d'avance. J'avais fais la connaissance de deux voisines; insensiblement leurs visites cessèrent. Je voyais ainsi s'élever contre moi des préventions sans nom et dont j'ignorais la cause. J'aurais pu mettre fin à ces tracasseries en quittant le village; mais l'orgueil blessé m'y retenait, je repoussais l'idée de partir en laissant derrière moi une réputation douteuse.

« Une circonstance frivole vint accroître la défiance générale. Le docteur avait répandu le bruit que je n'étais point médecin. Le juge du canton me fit en conséquence appeler, afin que j'eusse à justifier mon titre; je lui montrai mes diplômes qu'il examina et qu'il me rendit en s'excusant : mais on sut à Offenbach que j'avais paru devant le juge, et chacun expliqua à sa manière cette comparution. Pour comble de disgrace, mon isolement m'ôtait tout moyen d'éclairer l'opinion; aussi ma position devenait-elle plus pénible chaque jour. Il s'était formé autour de moi une sorte de cordon sanitaire qui tenait tout le monde à l'écart sans que je connusse la maladie dont on m'accusait. Lorsque je traversais le village, les enfans interrompaient leurs jeux pour me regarder, et si je voulais sourire à l'un d'eux ou passer ma main sur ses cheveux, il s'éloignait en baissant la tête.

« Mais dois-je le dire, Wilhem, quelque chose me tourmentait plus que tout le reste (quelque chose de futile en apparence et que j'ose à peine avouer maintenant)? Le vieux médecin avait un chien fort beau et fort aimé dans le village; on l'appelait Oberon : soit que son maître lui eût

appris à me connaître, soit que mon isolement habituel lui déplût, ce chien ne pouvait me rencontrer sans me poursuivre. Acharné sans motif à mes pas, il personnifiait en quelque sorte l'opinion publique. Aussitôt qu'il m'apercevait, ses aboiemens attiraient aux portes les habitans d'Offenbach, et il me semblait lire sur toutes les figures une méchante joie. Cette haine d'Oberon était un supplice d'autant plus cruel, que c'était une sorte de témoignage contre moi; je sentais qu'aux yeux de gens grossiers, cet acharnement d'un animal doux et caressant pour tout autre avait quelque chose d'accusateur; j'avais l'air d'avoir assassiné quelque nouveau gentilhomme de Montargis. Aussi, quand j'entendais de loin la voix d'Oberon, faisais-je de longs détours pour l'éviter. Vous ne pouvez guère me croire, Wilhem, et cependant c'est la vérité; j'avais supporté le reste avec courage, sinon avec calme, mais ce chien mit à bout ma patience, ce chien me devint plus insupportable que toutes les calomnies. Je le détestais surtout, parce qu'on ne pouvait ni se venger d'un tel ennemi ni le mépriser; il me ravalait en me faisant souffrir une douleur ridicule.

« Je revenais un soir des environs d'Offenbach, le fusil sur l'épaule, mais peu disposé à la chasse et fort mécontent de quelques nouveaux mensonges du vieux médecin, lorsqu'au détour d'un chemin, je le rencontrai lui-même face à face; nous pâlîmes tous deux, lui de peur, moi de colère. Cependant j'allais passer sans rien dire, lorsqu'Oberon s'élança vers moi avec des aboiemens furieux.

— Rappelez votre chien, monsieur! m'écriai-je en saisissant mon fusil.

« Je ne sais ce que le docteur s'imagina, mais il pressa le pas sans m'écouter; le chien s'animait de plus en plus, et tournait autour de moi en me montrant les dents : j'armai mon fusil.

— Rappelez votre chien, répétai-je.

« Le coup partit presqu'au même instant; j'entendis un long cri plaintif, et je vis Oberon qui se roulait tout sanglant. Le vieux médecin s'était arrêté.

— Vous l'avez voulu, lui dis-je d'une voix altérée; je vous avais dit de le rappeler.

« Et je passai rapidement.

« Arrivé chez moi, je m'assis tout tremblant. J'étais ému comme si j'eusse commis un crime. Je voyais toujours Oberon se débattant dans la poussière. Je me couchai, espérant échapper, par le sommeil, à cette vision pénible; mais je dormis mal, une sorte de fièvre m'agitait. Le lendemain, je me levai plus tôt que de coutume; j'essayai d'écrire, d'étudier; je ne pus fixer mon esprit. J'aurais voulu sortir, mais je craignais de traverser le village; il me semblait que j'allais lire des reproches dans tous les regards. On ne pourrait connaître les excuses de ma violence, et le docteur allait sans doute s'en servir pour me rendre plus odieux.

Puis, ma conscience me disait elle-même que je m'étais abaissé à une vengeance cruelle; j'avais honte de ma misérable action.

« Vers la nuit pourtant, je me hasardai à traverser le village. En passant sur la place, il me sembla que les enfans s'écartaient de moi avec plus de crainte; Oberon, que je rencontrais habituellement dans cet endroit, n'y était pas, et son absence me serra le cœur; que n'aurais-je point donné ce soir-là pour entendre ses aboiemens, qui, la veille encore, me causaient tant d'irritation!

« Plusieurs jours se passèrent dans cette anxiété. J'aurais voulu savoir ce qu'était devenu le chien du docteur, et je n'osais m'en informer à personne; je ne l'avais point tué, je l'espérais du moins; mais qu'en avait-on fait? Plusieurs fois déjà j'avais passé vis-à-vis la maison du vieux médecin, que j'évitais autrefois, dans l'espoir de découvrir quelque chose, mais sans rien apprendre; enfin, pourtant, un soir, j'aperçus de loin un chien étendu sur le seuil; je hâtai le pas : c'était Oberon qui dormait au soleil couchant. Cette vue me fit battre le cœur. Je m'approchai vivement en l'appelant par son nom; au son de ma voix, il se redressa épouvanté, voulut fuir, chercha en vain la porte, et alla se frapper le front contre la muraille. Étonné, je pris sa tête dans mes mains, et la relevai : Oberon était aveugle!...

« Je ne saurais te dire, Wilhem, à quel point cette découverte me saisit; je laissai aller le chien du docteur, et sentant qu'une larme me venait aux yeux, je continuai mon chemin.

« Les jours suivans, je passai par le même endroit pour revoir Oberon; mais sa haine contre moi s'était transformée en terreur, et il rentrait aussitôt qu'il sentait mon approche. Du reste, je m'aperçus bientôt qu'en perdant la vue, le chien du docteur avait tout perdu. Devenu inutile, on avait cessé de lui donner des soins, et sa maigreur attestait assez le cruel abandon de son maître. Il était clair que celui-ci ne le gardait plus que pour rappeler à tous ma violence : c'était une preuve vivante qu'il conservait contre moi. Les enfans d'Offenbach, qui avaient aimé Oberon tant qu'il avait été beau et joueur, le prirent aussi en dégoût, dès qu'ils le virent malade et triste; ne pouvant plus s'amuser de sa force, ils s'amusèrent de ses infirmités. Alors le chien, naguère si vif, si fier, si irritable, devint lâche par souffrance; sa tête se courba, ses jambes s'affaissèrent, et son humble attitude révéla l'attente continuelle du châtiment.

« Je suivais cette progression des souffrances endurées par Oberon avec toute l'attention qu'un homme solitaire et malheureux lui-même peut donner à une douleur dont il a été la cause. Plus heureux, j'aurais peut-être moins songé au mal que j'avais fait, car la prospérité endurcit le cœur, et l'on s'habitue vite à la considérer comme une justification

de tous ses actes; mais j'étais triste, j'avais l'ame vide : à défaut d'autre chose, un remords était une occupation. Ce coup de fusil m'avait d'ailleurs fatalement éclairé. Je m'étais demandé ce qu'eût fait ma colère si un homme se fût trouvé à la place d'Oberon, et j'avais compris avec effroi qu'il y a dans ce que le monde appelle un honnête homme tout ce qu'il faut pour faire un assassin. Que te dirais-je enfin? Je regrettais d'avoir fait souffrir volontairement un être doué de vie; mais je regrettais surtout mon impuissance à me dominer. Qu'importait le peu de gravité du résultat? l'acte lui-même n'en avait pas moins de valeur morale; c'était ma première cruauté.

« Le séjour d'Offenbach me devint de plus en plus insupportable : à toutes mes afflictions se joignit bientôt la misère, car tous les genres de confiance m'avaient été refusés. Je résolus, enfin, de chercher ailleurs une hospitalité moins amère. Mais, en partant, je ne voulais laisser derrière moi aucun souvenir fâcheux, aucun regret surtout; et qu'allait devenir Oberon? Qu'on ne me raille point de cette préoccupation; son objet pouvait la rendre puérile, mais elle était juste dans son principe. Je résolus d'emmener avec moi le chien du docteur en expiation de ma faute, et aussi comme enseignement pour l'avenir. Je me rendis donc chez le vieux médecin, qui se montra fort surpris et presque effrayé à mon aspect.

— Je quitte Offenbach, lui dis-je.

« Un sourire triomphant traversa son œil rusé.

— Mais avant de partir, j'ai une demande à vous faire.

« Il redevint sérieux.

— Voulez-vous me donner Oberon?

— Mon vieux chien aveugle? dit-il en me regardant stupéfait.

— Lui-même.

— Mais qu'en pourrez-vous faire? C'est donc pour avoir le plaisir de le tuer?

« Je me levai d'un bond, les mains serrées de rage; mais je m'apaisai presque aussitôt.

— Donnez-le-moi, répétai-je, je ne lui ferai point de mal.

— Prenez-le si vous voulez, dit le docteur en haussant les épaules; aussi bien il vous appartient déjà un peu : il porte votre marque.

« Je saluai sans répondre, et je sortis.

« Le soir même j'étais sur la route de Berlin, et Oberon dormait sur la paille de l'impériale. Arrivé à l'auberge où nous devions déjeuner, je priai le conducteur de le descendre. J'étais à la porte, et, dès qu'il fut à terre, je l'appelai; mais à peine eut-il entendu ma voix, qu'il se mit à fuir à travers la campagne. Nous nous trouvions au sommet d'une colline, brusquement interrompue à droite par un ravin, au fond duquel tournait un moulin; le chien aveugle courait dans cette direction; je m'aperçus qu'il

allait droit au précipice. Je voulus le poursuivre; mais, au bruit de mes pas, il s'élança plus rapidement, et je le vis disparaître dans le gouffre : au moment où j'arrivais, son corps en lambeaux passait sous la roue du moulin. »

Ici le professeur se tut. J'avais écouté son récit avec un intérêt que ne pourra faire comprendre la pâle contrefaçon que je viens d'en donner. Il se leva avec sa femme, vint à moi en souriant et me tendit la main :

— J'ai fait ce que vous me demandiez, dit-il, le ciel soit loué si mon histoire vous a plu. Maintenant, adieu : bon sommeil pour cette nuit et bonheur pour toujours.

— Merci, lui dis-je à mon tour en lui serrant la main; je n'oublierai de ma vie ni cette rencontre, ni vos histoires.

Le lendemain je me réveillai de bonne heure, et je me levai en toute hâte, espérant revoir notre conteur de la veille. Je trouvai à ma porte l'Alsacien, qui sortait aussi.

— Avez-vous vu le professeur et sa femme? lui demandai-je.

— Ils sont partis.

Je ne pus retenir une exclamation de surprise.

— Et savez-vous au moins leur nom?

— Pardieu! qui ne connaît Schubert, le professeur de Munich.

— Que dites-vous! Schubert le naturaliste, l'auteur de l'*Histoire de l'ame*, de *la Symbolique des rêves*, des *Considérations sur le côté obscur de la nature*, des *Voyages dans le pays de Saltzbourg, le Tyrol et le midi de la France!*

— Lui-même.

— Mais il voyageait à pied?

— Toujours. Il a parcouru ainsi une partie de l'Europe, ayant pour tout bagage une boîte à herborisation, la Bible et sa femme, qui le suit en tricotant. Dans ce moment ils gagnent tranquillement je ne sais quel port de mer où ils veulent s'embarquer.

— Et où vont-ils donc? m'écriai-je de plus en plus surpris.

— En Palestine (1).

ÉMILE SOUVESTRE.

(1) Ce que nous disons ici de Schubert et de sa manière de voyager est exact. Il est également vrai que cet habile écrivain se trouve maintenant en Palestine. L'histoire du moine Alfus fait partie d'un de ses ouvrages, intitulé : *De l'Ancien et du Nouveau*; son titre est : *l'Oiseau du Paradis*. Nous nous sommes souvent écartés pour les détails de la version allemande. Schubert passe parmi les savans de son pays pour un auteur plus ingénieux qu'exact. Mais si son imagination pleine de poésie a nui à sa réputation de naturaliste, en revanche elle lui a acquis une juste célébrité comme écrivain, et il est peu d'auteurs qui soient maintenant plus populaires en Allemagne.

BULLETIN.

La semaine a paru orageuse pour le ministère que dirige M. Molé. Il aurait eu lieu de s'en alarmer, s'il n'avait déjà reconnu, par une expérience heureuse de quelques mois bien remplis, que toutes les questions qu'il a prétendu résoudre jusqu'ici ont été vraiment résolues, et que toutes les difficultés dont on voulait l'effrayer à chaque nouvel acte ont tourné assez vite à son honneur. Il faut espérer qu'il n'en sera pas autrement du traité de la Tafna, malgré les prédictions sinistres qu'on ne lui a pas épargnées.

Il y avait sans doute plusieurs points de ce traité sur lesquels pouvait s'établir une critique sérieuse, impartiale, et procédant, en effet, d'un zèle jaloux, quoique exagéré, pour la grandeur du nom français. Nous croyons volontiers que M. le président du conseil, avec le profond sentiment de nationalité que ses plus vifs adversaires n'ont pas osé encore lui refuser, et qui, chez lui, ne date pas d'hier, a été le premier à découvrir, parmi les endroits *que l'on sent faibles*, ceux qui le sont en réalité; cependant il aura pensé, avec raison, que le bien l'emportait de beaucoup sur le mal, que le temps pourrait mettre plus en évidence les défectuosités ou les lacunes, et qu'il serait toujours facile, par quelques clauses additionnelles, de compléter un arrangement qui, dans ses résultats immédiats, peut valoir une paix signée de puissance à puissance, mais qui, dans sa teneur et sa portée réelle, n'est, au bout du compte, qu'une convention militaire entre un général français et un chef étranger. Dans un pareil état de choses, on concevait une polémique qui cherchât à éclairer le gouvernement, et qui d'abord s'éclairât elle-même, pour trouver de concert les moyens d'amender dans l'avenir des stipulations

arrêtées peut-être par le général Bugeaud avec un peu de précipitation; mais une partie de la presse a été si violente, elle a tout censuré, même avant de rien connaître, avec une telle injustice, qu'aux yeux de quiconque ne porte point de passions personnelles et n'établit point de manœuvres de parti sur le terrain d'un aussi grand intérêt national, qui devrait bien être un terrain neutre, c'est un devoir de rechercher quels sont les avantages du traité du 30 mai, et quelles raisons l'expliquent et le justifient.

On a tout attaqué de ce traité, la forme et le fond. La forme, on l'a blâmée, en ce que les pouvoirs en vertu desquels le général Bugeaud aurait dû agir n'ont pas été rappelés et constatés dans l'acte officiel. Qu'aurait-on voulu? Que le négociateur français instrumentât, dans le pacte avec Abd-el-Kader, au nom du roi et sous la responsabilité, sous la garantie positivement exprimée du ministre des relations extérieures? M. Molé ne l'a pas entendu ainsi : c'eût été là vraiment traiter de puissance à puissance avec le représentant de la nationalité arabe, qui n'est encore qu'un chef éminemment révocable, et l'assimiler à un souverain reconnu, digne de voir son nom figurer à côté du nom du roi; c'eût été encourir à juste titre le reproche qu'on a fait au ministère d'avoir abaissé, en cette occasion, la majesté de la France devant un barbare. Que les contradicteurs de l'acte du 30 mai commencent donc par ne pas se contredire eux-mêmes; c'est un premier point fort essentiel dans toute discussion. Ils ont d'abord annoncé très haut, lorsqu'ils ne savaient rien encore, que le roi des Français, par la faiblesse de son ministère, avait été compromis dans une négociation d'égal à égal avec l'émir de Mascara, et Dieu sait quels témoignages de colère et de dédain ils prodiguaient, sur la foi de leur faculté divinatoire, à M. le comte Molé, déclaré d'avance coupable de cette grosse erreur diplomatique, qui n'avait que le tort d'être tout-à-fait imaginaire. Aujourd'hui, ils s'étonnent de ne voir aucun nom inviolable engagé en effet dans le préambule du traité, et ils rêvent ce préambule qui n'a jamais existé, dont M. Molé n'aurait jamais voulu; ils demandent comment il se fait qu'un arrangement pacifique a été conclu, qui porte simplement le cachet d'Abd-el-Kader et celui de M. Bugeaud, lieutenant-général. Il faut pourtant convenir d'une chose : c'est, comme dit un proverbe, qu'une porte doit être ouverte ou fermée; il faut bien qu'au bas du traité du 30 mai, puisqu'il devait nécessairement recevoir une signature, on lise le nom du général Bugeaud, ou tout autre nom; et cet autre nom n'aurait été que celui du roi, ou de son ministre, qui seul eût été en position de compromettre la dignité royale, en instrumentant pour elle avec le soldat de fortune, qu'on nomme dédaigneusement un marabout. Le ministre des affaires étrangères savait cela, il connaissait toute la portée de son intervention personnelle dans le pacte

préparé et rédigé par le général Bugeaud; il n'a point donné cette satisfaction d'amour-propre et d'ambition au chef des Arabes de l'ouest, il ne l'a point fait *sultan*, comme on le disait, et Abd-el-Kader, en acceptant la souveraineté de la France, ne peut s'imaginer qu'il a reçu d'elle une autre souveraineté, ni qu'il a traité avec elle sur le même pied et aux mêmes conditions. Il ne lui a été donné de s'entendre, pour le territoire qu'on lui laisse à administrer et si, l'on veut, à gouverner, qu'avec un général qui l'avait battu et qui allait le battre encore. C'est là, de la part de M. Molé, une réserve et une dignité dans les formes, dont on n'a pas voulu lui savoir gré; mais le fait subsiste.

Quant au fond, le ministère n'impose à la France aucun sacrifice réel, ni imprévu, puisqu'il abandonne ce que nous n'avions pas encore pris, ou ce que nous ne pouvions garder sans d'énormes dépenses que les chambres auraient refusées. Souvenez-vous, en effet, de l'esprit qui a présidé aux dernières discussions sur les crédits extraordinaires, dans la chambre des députés. L'occupation, nous ne dirons pas *restreinte*, car elle est encore assez large dans le système qui a été adopté et qui englobe Alger, Belida, El-Kolea, la plaine de la Mitidja, Mostaganem, Masagran, Arzew, Oran et la province d'Oran jusqu'au Rio-Salado, en réservant tous nos droits sur les villes et les ports que nous possédons déjà dans l'est, Bougie, Stora, Bone, la Calle, Ghelma, et même toutes nos espérances sur d'autres points de la province de Constantine, si Achmet-Bey nous force à la guerre; une telle occupation, disons-nous, ainsi délimitée avec une certaine ampleur, à l'est, à l'ouest et au centre de l'ancienne régence, une occupation qui, une fois assurée de ce qu'elle doit revendiquer, ne cherche pas à s'étendre plus loin par des envahissemens indéfinis, voilà ce que la chambre a approuvé, et rien de plus. Si elle a paru favorable à une nouvelle expédition contre le bey de Constantine, ce n'est pas pour nous agrandir beaucoup de ce côté, c'est pour réparer par une victoire, ou par un traité honorable, les désastres de la précédente expédition, et venger, aux yeux des barbares, notre honneur militaire, qu'eux seuls ont pu croire atteint par une retraite plus glorieuse que bien des triomphes.

La guerre se prépare, et on la fera dans cet esprit de modération qu'impose le budget et qui déplaît aux esprits aventureux; on la fera, si Achmet n'aime mieux traiter de la paix et reconnaître, sous certaines garanties, notre souveraineté dans l'est, comme Abd-el-Kader l'a reconnue dans l'ouest de la régence. Voilà, si nous avons bonne mémoire, la pensée qui a prévalu dans la chambre, à la dernière session; voilà les principes de conduite que sa commission a indiqués au cabinet du 15 avril, et qui ont été sanctionnés par l'assentiment de la majorité parlementaire. Et soyons justes, disons la vérité. S'il y avait, dans cette com-

mission, des hommes qui, par leurs étroits engagemens avec l'opinion doctrinaire, toujours peu française en toute circonstance, étaient disposés à restreindre le plus possible les droits de notre conquête, il y avait aussi des députés libres de tous liens de parti, et qui se font écouter de tout le monde, comme M. Saint-Marc Girardin, par exemple, qui n'a jamais été doctrinaire autant qu'on l'a supposé, qui a toujours fait passer avant toute chose la considération de la France au dehors, et défendu cet intérêt dans toutes les questions graves depuis deux ou trois ans, la question d'Orient, la question espagnole, la question du tarif prussien et de la nouvelle confédération germanique. Ce n'était point pour déserter le même intérêt de grandeur et d'influence dans la question d'Alger, plus intimement liée, à coup sûr, avec nos destinées politiques. Eh bien! ces hommes, parmi lesquels nous ne nommons que M. Saint-Marc Girardin, parce qu'il est leur interprète le plus intelligent et le plus vif, ont pensé et déclaré qu'il n'y avait rien de bon à attendre d'un système de guerres continuelles en Afrique; ils ont voulu y mettre un terme, et, dans ce but, ils ont posé des limites, pour un temps, aux prétentions de la France. Ils ne sont pas des traîtres pour cela, ni des ennemis de notre nationalité.

La chambre les a approuvés, le ministère pensait comme eux avant de savoir leur opinion, et l'on peut relire, au *Moniteur*, le discours où M. Molé déclarait qu'il n'accepterait jamais un système de conquêtes ruineux pour nos finances, inutile pour notre gloire, et funeste même à notre légitime influence en Afrique. Il allait jusqu'à dire qu'il se retirerait des affaires plutôt que de prêter son appui et son nom à un pareil plan de colonisation. Tout cela, nous le rappelons pour montrer que M. Molé n'a trompé personne, et qu'il pouvait produire le traité de la Tafna devant la chambre, sans rien craindre d'elle; la chambre et le ministère s'étaient expliqués ensemble, et se trouvaient bien d'accord sur les principes qui ont servi de base à la convention militaire du 30 mai. Seulement il fallait bien attendre que l'acte fût complet et que l'approbation conditionnelle envoyée au général Bugeaud fût devenue définitive. C'est ce qu'attendait le cabinet en toute loyauté, mais l'opposition n'a pas eu la même patience.

Maintenant, la chambre, le ministère, la commission des crédits extraordinaires, tout le monde, enfin, a-t-il eu tort? Et cet accord de la majorité parlementaire à proscrire le système guerroyant, est-il un mal et une honte pour la France? C'est une autre question. Nous concevons que la France tient une assez belle place dans le monde pour planter et assurer son pavillon en Afrique, si elle le voulait, par des moyens plus puissans que ceux dont elle s'est contentée jusqu'ici; mais elle ne l'a pas voulu, évidemment; elle tient à l'Afrique, et néanmoins elle prétend la garder

au meilleur marché possible. C'est donc la nation elle-même, c'est la chambre, par laquelle elle se fait représenter, qu'il faut prêcher et convertir. En attendant une conversion difficile et que nous n'espérons pas, la guerre, si on la continue comme moyen d'établissement, demeurera incomplète et insuffisante; elle sera ce qu'elle a été depuis sept ans, ce qu'on est convenu d'appeler la *guerre mal faite*. Vaut mieux cent fois la paix, pour peu qu'elle soit tolérable; et celle que la convention du 30 mai vient d'établir nous assure des avantages réels et une position encore imposante en Afrique. Avec la paix, et à l'aide du temps, il n'y a pas de progrès qui soit impossible; la civilisation pénétrera bien plus sûrement dans l'intérieur des terres laissées aux Arabes, et à la suite de la civilisation, notre drapeau s'avancera au milieu des tribus qui le repoussent aujourd'hui; notre domination sera plus certaine, quoique plus lente, si elle s'affermit par le bien qu'elle est destinée à accomplir pacifiquement. N'oublions pas que les Anglais ont consolidé leur puissance dans l'Inde, en s'emparant du littoral, des ports, de toutes les voies commerciales, avant de songer au territoire intérieur; encore aujourd'hui, il y a dans ce pays plusieurs grandes provinces qui ont leurs lois anciennes, leurs princes, réputés indépendans, leur gouvernement particulier; mais avec toutes ces franchises apparentes, il leur est interdit de remuer sans un ordre de la compagnie de marchands qui règne à Calcutta.

Le traité avec Abd-el-Kader en vaudra bien un autre, s'il est exécuté. C'est là le point. Mais pourquoi ne serait-il pas exécuté aussi bien qu'un autre par le chef des Arabes de l'ouest? On le trouve si avantageux pour les Arabes, et on l'attaque précisément pour cette raison; il semble donc que les Arabes ne seront pas les premiers à l'annuler en le violant.

Nous avons, d'ailleurs, des garanties positives contre leur mauvaise foi. Il nous reste tout ce qu'il y a de points importans sur le littoral; il nous reste notre marine, que le traité, apparemment, ne nous a pas enlevée, pas plus qu'il n'a donné une marine à Abd-el-Kader. Ceux qui tiennent à honneur de démontrer que le traité-Bugeaud, comme ils l'appellent, déshonore la France et le ministère, ont cherché avec soin, de caps en caps, sur toute la côte septentrionale de l'Afrique, s'il n'y avait pas quelque part une ou deux étroites baies, assez semblables à des ports, et que l'on abandonne à l'émir de Mascara; ils ont trouvé Tennis et Cherchel, et rien de plus, on peut s'en fier à leur zèle d'investigation. Mais, aussitot, de ces deux ports insignifians, dont on ne parlait guère jusqu'à présent, ils ont fait deux nids de pirates, destinés à infester de nouveau la Méditerranée, et à rendre stérile la haute pensée d'humanité et de civilisation qui a déterminé la prise d'Alger en 1830. C'est, à vrai dire, estimer bien haut Tennis et Cherchel, et faire trop peu de cas de ce que nous gardons;

c'est témoigner pour deux hâvres obscurs autant de bienveillance que l'on montre peu de justice au ministère.

Faut-il donc remettre la carte d'Afrique tout entière sous les yeux de ceux qui n'y veulent voir que deux points imperceptibles? N'avons-nous pas Mostaganem à l'ouest et Alger à l'est de Tunis et de Cherchel pour enclaver ces deux ports, les observer et les rendre inutiles à Abd-el-Kader, même s'il avait une marine? Partout où nous avons donné à Abd-el-Kader l'accès sur la mer par une région du littoral, le traité a eu soin de nous réserver ainsi des moyens de surveillance. Sur la plage la plus étendue peut-être qui lui ait été concédée sans discontinuité, c'est-à-dire sur les côtes escarpées qui se prolongent depuis le Rio-Salado jusqu'aux frontières du Maroc, nous conservons l'île de Rachgoun ou Harchgoun, qui permettra à nos navires de tenir en respect les Arabes sur le rivage opposé du continent africain, et de veiller à la rigoureuse exécution du traité, surtout en ce qui touche au commerce maritime, dont nous avons le monopole légal. Cette plage est appelée aussi *Rachgoun* par les indigènes, du nom de l'île qui lui fait face, vers l'embouchure de la Tafna, et c'est ce qui a fait croire un instant que nous abandonnions l'île, cette excellente position pour notre marine, comme nous délaissons le rivage continental, qui serait pour nous un embarras sans indemnité. Nous n'avions pas fait cette confusion, et c'est pourquoi ceux qui se trompaient nous ont accusés de vouloir abuser le public; ceux qui avaient des renseignemens inexacts se sont fait un droit de leur inexactitude pour signaler ce qu'ils croyaient un déguisement volontaire de la vérité. Il n'y a rien là que de naturel, et il faudrait bien peu d'expérience pour s'en étonner.

Avec toutes ses conditions bien connues et expliquées, le traité de la Tafna n'est pas, certes, un de ces traités impérieux que la France imposait à ses ennemis vaincus, sous le consulat et l'empire, dans les temps héroïques; mais il a coûté moins, et ce n'était pas la peine de se mettre beaucoup en frais de victoires avec des barbares pour en obtenir plus que le nécessaire. Ce traité est suffisant pour les circonstances actuelles, et le territoire qu'il consacre comme notre propriété irrévocable, nous emploierons plus d'un demi-siècle à le défricher, en nous faisant aider de toutes les émigrations européennes. Que notre querelle avec le bey de Constantine ne se dénoue pas autrement, et il n'y aurait pas grand dommage. Il se trouverait cerné ainsi dans ses possessions centrales par une zône qu'il aurait reconnue française sur tout le littoral de son beylick, et il ne resterait pas à son commerce d'autre issue facile et commode, sinon par les ports abrités sous notre pavillon, Bougie, Stora, Bone et la Calle. Si, au contraire, il nous force à le vaincre, nous irons peut-être, dans l'entraî-

nement et les nécessités de la victoire, jusqu'à le détruire. Ce sera un malheur, car il est bon que, derrière nous en Afrique, entre le littoral et les chaînes de l'Atlas, il y ait une autre principauté indigène que celle d'Abd-el-Kader. Il est utile et politique, dès-lors que nous n'envahissons pas tout et que nous ne nous substituons pas à tout le monde, de maintenir une puissance turque à côté d'une puissance arabe. Les Turcs et les Arabes sont rivaux acharnés entre eux, autant et plus qu'ils peuvent être les uns et les autres ennemis de la France. Leur rivalité doit nous plaire; il faut l'entretenir. Un traité avec le bey de Constantine vaudra donc mieux qu'une victoire impitoyable, et la victoire ne peut servir, si nous comprenons bien notre situation, qu'à poser les bases d'un traité plus habile sans doute, plus longuement approfondi, rédigé surtout dans un meilleur style et plus intelligible, mais analogue toutefois à la convention de la Tafna.

Il n'y aurait pas à gémir, si les relations extérieures de la France et la diplomatie ne devaient jamais recevoir ailleurs une atteinte plus grave qu'à la Tafna. Par malheur, ce qui se passe en Espagne, à travers tant de vicissitudes contraires qui relèvent et abaissent tour à tour dans ce malheureux pays la fortune du gouvernement constitutionnel, doit nous donner de plus en plus le regret de n'avoir pas fait, il y a trois ans, tout ce qu'il fallait faire pour consolider une de nos plus naturelles alliances, celle qui a été l'occasion et le sujet du traité le plus solennel et le plus célébré par les hommes politiques de la révolution de juillet. Que faire aujourd'hui ? On ne le sait plus, parce qu'on a laissé fuir le moment d'opportunité qui ne se retrouve pas facilement dans les affaires. Tout est possible en Espagne maintenant, selon quelques personnes; nous espérons encore cependant que don Carlos ne l'emportera pas sur la reine, et il y a une chose du moins qui nous semblera toujours impossible en France, c'est qu'on s'habitue à l'idée de voir le prétendant régner à Madrid.

Les chances de ce nouveau bouleversement de la Péninsule paraissent s'éloigner heureusement, après avoir effrayé, pendant quelques jours, même des esprits qui ne sont pas faciles à s'alarmer. Don Carlos ne manœuvre plus, dit-on, pour assiéger et prendre Valence; on croit qu'il se dirige sur le royaume de Murcie. A la date des dernières nouvelles, les généraux constitutionnels Oraa et Buerens allaient opérer leur jonction dans la petite ville de Moya, et le commandant en chef Espartero se disposait à se réunir à eux. Ils peuvent, tous trois, au point où ils doivent être aujourd'hui, intercepter au prétendant la route de Madrid, et l'inquiéter, s'il restait dans les environs de Valence. C'est pour cela sans doute qu'il est forcé de se diriger vers les provinces méridionales, plus en fugitif qu'en roi.

Nous savons que, s'il triomphait, il n'y a plus à espérer du ministère du 15 avril qu'il tente des élections générales en France. Un devoir sérieux est donc imposé à ce ministère, c'est de calculer froidement, mais vite, les chances contraires ou favorables, au dedans comme au dehors, et de décider s'il convoquera une chambre nouvelle qui peut seule assurer son avenir, et ce qu'il a déjà introduit d'heureuses innovations dans la politique du pays. On sentira beaucoup moins peut-être la nécessité d'attendre au mois d'octobre, pour opérer avec les nouvelles listes, lorsqu'on saura (chose inconcevable, mais constatée) qu'elles ne doivent pas contenir plus de deux mille noms d'electeurs, non inscrits sur les précédentes listes, et appelés prochainement, par le double mouvement de la fortune et de l'âge, à exercer, pour la première fois, le plus grave de tous les droits politiques.

Dans l'état d'incertitude où le gouvernement responsable laisse, malgré lui, nous le croyons, flotter la France et les alliés de la France, qui attendent d'elle une action décisive sur leur destinée, le parti légitimiste parmi nous voudrait s'enhardir, à ce qu'il paraît : le bruit a couru qu'il s'essayait à une conspiration par lettres, le plus pitoyable roman qu'il puisse écrire pour l'amusement des malheureux princes exilés, que ce parti en démence a toujours abusés sur sa véritable force. Nous ne répéterons pas ce que nous avons entendu dire; les coupables, s'il doit y en avoir parmi les insenses, ont été signalés à la justice. Cela peut devenir l'affaire du jury, ce n'est pas la nôtre.

Les Bains de Dieppe.

Dieppe, 20 juillet.

Puisque les chambres sont closes, que la musique chôme, que Duprez n'a pas encore chanté *la Muette* ou *le Comte Ory*, qu'il n'est plus question ni de la Grisi, ni de Lablache, ni de Rubini; puisque la dernière note de Rossini ou de Beethoven s'est éteinte sans écho dans le sanctuaire des Italiens et du Conservatoire, souffrez que nous parlions un peu de Dieppe, quitte à prendre pour sujet, une autre fois, Baden ou Teplitz.

Ce serait une étude assez curieuse que celle qui aurait pour but d'analyser les différens caracteres de tous ces lieux de *delices*, où s'enfuit, sitôt les premières ardeurs de juillet, toute cette société oisive, rieuse, frivole, prodigue à l'excès de son or et de ses sensations, qui fait le monde

élégant des grandes villes. En effet, ce sont partout les mêmes jeunes gens, avides de plaisirs, les mêmes femmes que l'hiver a *brisées;* et cependant quelle variété dans les mœurs, dans les distractions, dans le goût! D'où vient cela? Est-ce que, par caprice, cette société qui fréquente les eaux tous les ans, à la même époque, impose ici une étiquette qu'il lui plaît dix mois plus tard de modifier ou d'abolir à trois cents lieues de là? Ou bien est-ce que cette société subit elle-même certaines influences de l'air, des eaux ou du climat?... Ce qu'il y a de certain, c'est que rien ne ressemble moins à Baden ou à Carlsbad, que Dieppe et Boulogne. En France, il faut aller aux Pyrénées pour trouver l'abandon, la franchise, enfin la vie des eaux. A tout prendre, Dieppe en cette saison, c'est Paris avec ses soirées, ses bals, ses spectacles, ses visites qu'on reçoit et qu'on rend, ses promenades à cheval et ses concerts en plein vent; Paris, moins la chaleur étouffante et la poussière, et plus, l'Océan, qui vaut bien à lui seul toutes les plaines de Montrouge et de Clichy, les bois de Boulogne et de Meudon, et les toiles peintes de l'Opéra. Je cite l'Opéra à propos de l'Océan, et certes, à l'heure qu'il est, ce rapprochement pourrait bien ne pas être aussi étrange qu'il le paraît d'abord. Aujourd'hui que l'industrie envahit toute chose, que les élémens n'appartiennent plus à Dieu, mais à l'homme, qu'y a-t-il d'étonnant qu'on entreprenne d'exploiter la mer comme un privilége de théâtre : on se fait directeur de l'Océan, tout comme on serait directeur de l'Opéra, par exemple! Pourquoi pas? N'est-ce point aussi une musique, celle des flots, une musique vague et solennelle qui en dit bien autant à l'ame que tout l'orchestre de M. Habeneck, et sous laquelle sont enfouis peut-être plus de trésors qu'il n'y en avait de cachés sous les partitions de Rossini et de Meyerbeer. L'Océan, c'est ici l'occupation et le loisir de toute la journée, c'est l'espoir des uns et le plaisir des autres, la vie de tous. On le recherche, on le flatte, on l'aime, on a pour lui toute sorte de petits soins; les femmes lui demandent à quel moment du jour il voudra bien les recevoir, les hommes caressent ses flots comme la crinière d'un cheval qui écume. On attend ses heures, car à Dieppe, la sensation la plus vive qu'on se puisse donner, c'est le bain. Passé les trois ou quatre minutes qu'il vous est permis de rester dans la mer, vous rentrez dans les plaisirs de tous les jours, c'est-à-dire dans l'ennui des spectacles et des concerts. Mais aussi quel moment divin que celui-là! L'eau de la mer vous donne une ivresse inconnue, exalte le cerveau, relève la sensation, double les forces de l'existence; peu s'en faut qu'à cette heure, vous ne vous croyiez l'égal du soleil qui descend à l'horizon dans les flots où vous vous débattez, et semble les réchauffer pour vous, en s'y plongeant. Les femmes surtout sont intrépides, rien ne les arrête, ni le froid, ni le chaud, ni le vent, ni la pluie,

ni l'eau fougueuse et turbulente. Il faut voir aussi comme la fraîcheur leur revient au visage, comme ces corps frêles et charmans, éprouvés par les fatigues de l'hiver, renaissent tout à coup, comme elles dansent, comme elles causent, comme elles chantent. Si Meyerbeer était venu à Dieppe cette année, il aurait eu, l'autre jour, la satisfaction bien rare d'entendre une de ses plus mélodieuses pensées, le *lied de mai*, qu'il vient d'écrire pour la *Revue de Paris*, chanté comme il ne le sera certainement jamais. C'était une expression pleine de mélancolie et de grace, une voix sonore, vibrante, cristalline, une voix trempée dans l'Océan! Voilà aussi ce qui fait aux eaux la supériorité musicale des gens du monde sur les chanteurs de profession. En effet, ces derniers viennent ici tout gonflés de préventions ridicules et de pitoyables méfiances, puisées on ne sait où. A peine arrivés, ils ne songent qu'à tenir leur gosier à l'abri des enrouemens et des rhumes que le vent de la mer apporte, à ce qu'ils s'imaginent. Rien n'est curieux comme de voir Mme Damoreau se promener sur la plage, toute enveloppée de fourrures et de manteaux, comme au plus fort de janvier, la tête perdue sous une capote immense et le cou retranché derrière une triple cravate de laine. C'est à vous faire suer de compassion. Tandis que les baigneuses vont en riant vêtues à la légère, et bravent la fraîcheur du soir et le vent qui s'engouffre dans les plis de mousseline de leurs robes, Mme Damoreau, elle, marche vite, un mouchoir sur la bouche, ne s'arrête pas un instant, et jette par intervalle un regard inquiet du côté de la mer, comme si la mer voulait lui prendre sa voix. Or, je vous le demande, que ferait l'Océan du filet de voix de Mme Damoreau?

Cependant je doute que la mer eût en elle de quoi suffire aux douze longues heures dont se compose la journée à Dieppe comme à Paris. Il vient un moment où les forces de la contemplation commencent à s'émousser; d'ailleurs la mer est un peu comme le ciel, on y voit tout et l'on n'y voit rien : c'est un spectacle qui ne vous entraîne qu'autant que vous le peuplez des fantômes de votre imagination. Pour un homme qui n'est que désœuvré, je ne vois pas quels charmes renaissans peuvent avoir ces vagues qui montent et descendent dans cette vaste plaine humide, et se courent après, et filent et roulent, ni plus ni moins que les nuages dans le ciel. L'immensité sur votre tête ou sous vos pieds, cela ne varie guère; or, si rien n'est sublime, rien aussi n'est ennuyeux comme l'immensité. Heureusement l'administration des bains a prévu tout cela, et chaque jour, à l'heure où les ressources de l'Océan sont épuisées, où la mer n'a plus rien à vous dire, vous entendez s'élever sur la plage une vaillante musique qui vous rappelle les Italiens et l'Opéra, Rossini, [illegible], Donizetti, et tous les plaisirs de l'hiver qui vous semblaient [illegible] si bien de vous. Cette symphonie en plein vent, au bord de la mer qui bat les

graviers en mesure, vaut certes bien tous les concerts de Musard; et d'abord le musicien qui le dirige a eu l'esprit et le bon goût d'en exclure tous ces vulgaires motifs du *Postillon de Longjumeau* qu'il faut laisser aux carrefours de Paris; ce sont presque toujours de douces cantilènes de Bellini ou de Cimarosa, et de ces grandes et nobles phrases de *Semiramis* et de *Guillaume Tell*, qu'on ne se lasse pas d'entendre; on dirait une bouffée mélodieuse venue de la salle des Italiens, et qui se mêle aux brises de l'Océan. Hier, on a exécuté de la sorte la belle fanfare de Rossini; ces voix de cuivre, que les vagues se transmettaient en frémissant, empruntaient à la beauté de la scène je ne sais quoi de grandiose et de solennel, qu'on n'aurait sans doute pas remarqué en toute autre occasion; et, pour que rien ne manquât à la fête, M. Aguado, pour qui le grand maître a écrit cette musique, dans ses loisirs de *Petit-Bourg*, M. Aguado l'écoutait avec recueillement, ou plutot paraissait l'écouter, car l'expression soucieuse qui se trahissait sur la face du *noble marquis*, n'avait rien de commun avec cet air épanoui et satisfait que le rhythme joyeux donnait à tous les baigneurs rassemblés sur la plage. L'affaire du maréchal Clauzel, pour laquelle M. Aguado retourne à Paris dans quelques jours, le préoccupait sans doute plus à cette heure que la vaillante fanfare de son illustre ami. Mme Damoreau est arrivée ici chargée d'une moisson de bouquets qu'elle vient de recueillir à Rouen, et certes on peut dire qu'elle a bien fait de l'apporter, car à Dieppe rien n'est plus rare qu'une fleur; vous feriez le tour de tous les jardins de la ville sans trouver autre chose que de pauvres lis jaunes auxquels il ne manquerait, pour bien venir, que des soins, de la terre, du soleil et de l'eau. Mme de R... montrait l'autre soir au bal un bouquet qu'elle avait eu toutes les peines du monde à se procurer; or, ce trophée se composait de quatre ou cinq roses pâles et chétives, et qui semblaient toutes confuses de se voir en de si jolies mains. Quant à des camélias, il n'en faut point parler; si l'on s'avisait de demander ici des camélias, les horticulteurs de Dieppe pourraient bien vous répondre qu'ils n'ont jamais entendu parler de semblables poissons. Si notre ami L. M., qui s'est fait un luxe si charmant de ses belles serres de la rue Pigale, vient ici cette année, je lui conseille, à lui qui porte, comme Jean Paul, chaque jour une fleur rare à sa boutonnière, de ne pas compter sur les jardins de Dieppe.

Mercredi dernier, Mme Damoreau a donné son premier concert. Elle a fait merveille, et cela devait être. En effet, tous ces trilles charmans, toutes ces cadences sans fin, tous ces délicieux artifices d'un talent aujourd'hui, en France, sans rival, peuvent bien avoir quelque chose d'offensant lorsqu'il s'agit de la représentation d'un chef-d'œuvre, dont il faut, avant tout, respecter le texte; mais ici, au milieu des loisirs de la saison des

bains et de l'indifférence où l'on est en matière d'art pur, où trouverait-on, dans ce public avide de distractions faciles, une voix pour blâmer la fantaisie aimable de la cantatrice qui l'amuse? Le meilleur parti qu'on puisse prendre en pareille occasion, c'est d'applaudir volontiers et de se laisser ravir de bonne grace; M. Liszt lui-même, le plus furieux des philosophes de notre temps, s'il était à Dieppe en ce moment, n'y résisterait pas, et chercherait en vain dans tout son organum métaphysique un argument contre ces roulades cristallines et pures qui s'égrènent sur le clavier comme un collier de perles de la plus belle eau. D'ailleurs, ce soir-là, Mme Damoreau ne chantait que des airs d'*Actéon* ou des romances de Mlle Puget. Or, le plus grand dommage qui puisse arriver à de pareilles musiques, c'est qu'on les respecte; car, à coup sûr, elles ont tout à gagner à la façon dont la cantatrice les arrange. Ces trésors de vocalisation qui chargent si mal à propos une œuvre belle de sa simplicité native, donnent à ces pauvres mélodies une apparence de richesse et de splendeur qui les maintient en crédit quelques jours.

Il faut que je vous parle encore d'un jeune fille qui chante avec beaucoup de modestie et de réserve, et ce qui vaut mieux, avec une voix de contralto d'un timbre excellent. Si vous entendiez Mlle d'Erlo dans la cavatine du *Roméo* de Bellini, vous ne regretteriez plus ni l'expression si vive, ni la pétulance, ni la verve dramatique de cette charmante Judith Grisi, qui n'a fait que passer sur la scène de notre Théâtre-Italien de Paris. Si, comme on le dit, les démarches que Meyerbeer a tentées pour l'engagement de Mlle Pixis à l'Opéra-Comique, ont échoué, je lui conseille de s'emparer au plus vite de Mlle d'Erlo, à moins toutefois que les mêmes obstacles ne se reproduisent; car les cantatrices qui prennent leur art au sérieux, n'ont pas, on le sait, une sympathie bien prononcée pour le théâtre de la Bourse; c'est une rude affaire pour une voix accoutumée aux parties de *Roméo*, d'*Arsace* et de *Malcolm*, que de se ployer aux cantilènes de M. Adam ou de M. Halevy. On attend aussi Thalberg dans quelques jours. Thalberg et Mme Damoreau! ces deux talens les plus délicats, les plus doux, les plus irréprochables! deux talens de la même famille, créés à souhait pour la distraction des baigneurs de tous les pays et de toutes les eaux de la terre; cette foule élégante et choisie, qu'un trille bien *pointe* ravit d'aise, et qui n'a qu'un défaut, celui de se garder de toutes les grandes émotions de la poésie et de la musique, ni plus ni moins que de la fièvre quarte, comme a dit cet excellent Hoffmann.

— Nous n'avons rien de nouveau à dire sur la *Comédie-Française*. Les drames sifflés y vont leur train comme de coutume. A ce propos nous de-

manderons à Mlle Mars pourquoi, malgré la désertion de la foule, elle s'entête à jouer la pièce de M. Rosier. Il faut avoir une envie bien démesurée de porter un costume de jeune fille, pour s'exposer ainsi, de gaieté de cœur, à perdre la popularité dont on jouit. Au moins, si l'inconvénient était pour Mlle Mars elle seule, nous nous contenterions de la plaindre sincèrement d'un ridicule inexcusable, nous fermerions les yeux quand elle paraît sur la scène, et tout serait dit. Mais ce n'est point Mlle Mars seulement qui est menacée par l'obstination de Mlle Mars, c'est la Comédie-Française elle-même. Il ne faut pas être doué d'une sagacité bien merveilleuse pour comprendre que si, depuis quelque temps, le théâtre de la rue de Richelieu est encombré de pièces pitoyables, cela vient de ce qu'aucun homme de talent ne veut consentir à faire des rôles de jeune première pour Mlle Mars. Qu'arrive-t-il? C'est que le plus médiocre écrivain dramatique, pourvu qu'il sache coudre ensemble quelques demandes et quelques réponses du goût de Mlle Mars, est admis à la Comédie-Française. Le public murmure, la presse proteste, la salle se désemplit, la caisse devient chaque soir plus vide; mais qu'importe? Mlle Mars a un rôle de jeune fille. Lors même que MM. les sociétaires auraient la galanterie de ne pas se plaindre, nous nous éleverions contre l'abus dont nous parlons, parce que c'est, à nos yeux, un véritable cas de conscience. Acheter l'ennui de voir Mlle Mars en costume d'amoureuse de vingt ans par l'ennui, non moins horrible, d'écouter de mauvais drames, c'est beaucoup trop cher. Tout ceci, joint à l'urbanité de M. Vedel, pourrait bien amener une crise pour la Comédie-Française. Nous laissons MM. les comédiens ordinaires sur ces divers sujets de méditations.

— Aux Variétés, le *Retour de jeunesse*, petit vaudeville fantastique. Une vieille marquise, un vieux baron, un jeune homme amoureux. Le jeune amoureux, fils d'un alchimiste et neveu de la marquise, au moyen d'une certaine poudre qu'il a reçue de son père au lit de mort, rend subitement la jeunesse à sa tante et au vieux baron: plus de rides, plus de rhumatismes pour les vieillards de la veille; mais, au contraire, de l'amour dans le cœur et dans les yeux. La marquise devient éperduement éprise du jeune homme, dont la fiancée est convoitée par le baron. La double trahison se poursuit avec fort peu de mystère, lorsqu'un malheur survient tout à coup. La poudre avait beaucoup de pouvoir contre le temps, mais aucun contre les caresses dangereuses. La marquise et le baron ont voulu profiter trop vite de leur nouvelle jeunesse, et les quatre-vingts ans sont revenus. Heureusement leur mémoire est encore fraîche, et ils consentent au mariage de leur neveu, malgré tous les obstacles qu'ils y trouvaient quelques jours auparavant. Cette petite pièce, on le voit, a des prétentions à la philosophie. Les auteurs ont voulu montrer la brièveté d'une

jeunesse passée dans le plaisir. N'est-ce pas un sujet bien solennel pour un vaudeville? — Mlle Jenny Vertpré a très bien joué.

— *Le Parent millionnaire*, au Vaudeville. Cette pièce est dirigée à brûle-pourpoint contre les oncles, les tantes, ou autres parens qui ont l'impudence de ne pas bien user de leur fortune, c'est-à-dire de la dépenser pour eux seuls. Le parent dont il s'agit au Vaudeville, persuadé que sa famille n'aime en lui que ses millions, se décide à convoler à de secondes noces. Mais il est puni comme il le mérite. Au bout de six mois il est obligé de divorcer. Pendant ce temps, sa famille qu'il avait abandonnée est tombée dans un dénuement profond. Il revient vers elle avec de meilleurs sentimens. Cette fois on refuse d'y croire, on le repousse; mais il fait si bien jouer ses guinées, qu'il ne reste plus de doutes sur son repentir, et on lui pardonne le passé. Conclusion (textuelle) : « Le moyen d'être heureux quand on est riche, c'est de l'être pour les autres avant de l'être pour soi. » Décidément les petits théâtres se tournent vers la morale. — Lepeintre et Mme Taigny ont été applaudis autant que la pièce.

— *La Cape et l'Épée*, de M. Roger de Beauvoir, est un des plus charmans caprices qui se puissent lire; il y a, dans les cinq ou six poèmes dont se compose ce volume, une franchise d'allure, un art de varier à tout moment les tours et de dominer la forme, qui, pour convenir à merveille au titre de son choix, ne vous en étonne pas moins dans l'œuvre d'un poète qui commence. L'effet est presque toujours dans le mot, bien plus que dans l'idée. Je le sais, les éclairs qui vous éblouissent disparaissent sans laisser de trace dans le souvenir; mais, qu'importe? ils sont si changeans et si lumineux, ils se multiplient avec tant d'éclat et de rapidité, qu'on ne cherche pas à s'enquérir si c'est le monde qu'ils éclairent ou le chaos. Les vers se croisent comme des épées, et le cliquetis qui s'en échappe constamment vous tient, jusqu'au bout, l'oreille attentive, l'œil ouvert et le cœur en émoi. Outre les beautés qui le distinguent des volumes de poésie qui se publient chaque jour, ce livre a pour lui un avantage réel, par lequel il pourra rester; je veux parler de la variété de sa composition. En effet, tous les systèmes réhabilités depuis le nouveau mouvement littéraire, avant de disparaître pour jamais dans le gouffre de l'oubli, semblent y avoir laissé quelque chose d'eux-mêmes : ici ce sont ses qualités, plus loin ses défauts; tantôt un limon grossier, tantôt une poussière de soie et d'or qui fait reluire ses pages comme celles d'un papillon d'avril. Sa verve cavalière espagnole, sa rêverie mélancolique, l'ironie, tout cela se confond et se mêle à plaisir. Il n'y a pas jusqu'à Jean-Paul qui n'ait fourni son idée à cette œuvre. Le poème de *l'Ange*, c'est le mysticisme suave et frais d'Hesperus et de Levana, qui vient de passer à travers l'inspiration capricieuse et libre de Crébillon fils. Or, peut-être le mérite dont nous parlons a-t-il aussi son côté vulnérable. En effet, quelle unité voulez-vous qui résulte de vingt pièces réunies au hasard, et qui ne se ressemblent ni par le sentiment ni par la forme? Heureusement il s'en faut bien que cela soit ainsi cette fois. Ces morceaux que l'on trouve parfaitement étrau-

gers les uns aux autres, quand on s'en tient aux apparences extérieures, ont entre eux des affinités mystérieuses qui vous frappent, pour peu que l'on y prenne garde. M. Roger de Beauvoir possède au plus haut degré le don de la couleur, et cette qualité singulière se charge, peut-être à son insu, d'apporter l'harmonie entre les diverses parties de ses tableaux. Il suffit de lire *Svaniga*, *Lestino* et *l'Ange*, trois poèmes qui conservent un air de famille au milieu des accidens les plus divers, pour se convaincre de cette vérité. En effet, sans cette force originale (qu'on l'appelle talent, verve, couleur, peu importe), ces poèmes dont le premier affecte délibérément le ton cavalier de Mathurin Régnier et des rimeurs de son temps, le second des airs de mélancolie et d'amour, le troisième un certain parfum de mysticisme allemand, tempéré par l'esprit français du dernier siècle; ces trois poèmes appartiendraient, chacun par l'idée dominante, à quelque jeune poète en renom aujourd'hui. Mais M. Roger de Beauvoir avait en lui de quoi se l'approprier, cette idée; et désormais nul n'a le droit de la revendiquer. Trouver des idées n'appartient qu'au génie; l'affaire des talens, c'est de les modifier; sitôt que vous avez fécondé une imagination étrangère d'une qualité qui vous est propre, elle vous appartient par droit de conquête.

— Sous le titre de *la Piété filiale, fraternelle et virginale* (1), M. Guillemin a réuni plusieurs pièces de poésie religieuse, qui, si elles se distinguent fort de celles de notre temps par leur orthodoxie rigoureuse et purement catholique, se rattachent à toute cette série de poésies saintes qui n'ont cessé d'accompagner et de cotoyer la littérature profane. Ceux qui aiment Corneille dans son *Imitation de Jésus-Christ* en vers, ceux qui lisent les poèmes sur Jésus-Christ d'Arnauld d'Andilly, et qui ne méprisent pas Godeau, ne liront pas sans intérêt les pièces, d'ailleurs correctes et fermes de ton, de M. Guillemin. Un accent de profonde conviction anime ces poésies et en fortifie, en élève, par endroits, le style. Dans *la Piété virginale ou envers soi-même*, on peut remarquer le discours qu'il met dans la bouche de Bonaparte, et qui a un mouvement simple :

Ainsi la voix des morts, pleine d'éternité,
Mieux que tous les vivans dirait la vérité.
La tombe des Grandeurs, même dans son silence,
Même dans sa poussière, a plus d'une éloquence;
Elle chante le Ciel ouvert au repentir
Comme à toute fierté qui veut s'anéantir.

Dans ce petit volume, il n'y a que des pièces composées d'alexandrins, et c'est le ton grave et un peu didactique de la poésie morale qui domine : l'auteur s'est souvenu de Pibrac. Dans d'autres pièces recueillies ailleurs, M. Guillemin a essayé du chant et du psaume, et a dû se souvenir de Racine. Quoique le caractère principal chez lui semble moins être l'onction que l'austérité, cette austérité pourtant laisse à leur place toutes les vertus évangéliques.

(1) Jeanthon, place Saint-André-des-Arts, 11.

F. Bonnaire

UNE

MAUVAISE PENSÉE.

On remarquait encore, il y a dix ans, près de la petite ville d'Ernée, en Bretagne, un vieux château seigneurial affaissé sur ses fondemens. L'une des quatre tourelles était tombée, et ses débris avaient servi à restaurer quelque peu les trois autres. Les restes d'une grille indiquaient encore la place de l'ancienne enceinte. Une allée de chênes centenaires avait jadis porté le nom d'avenue; mais le chemin, détérioré par les pluies, n'était plus qu'un fossé presque impraticable. Ce respectable manoir s'appelait Antigny.

Par une soirée d'automne de l'année 1828, une jeune fille, d'une rare beauté, ouvrit une fenêtre entourée de lierres, sur l'une des faces latérales du château. Cette fille était fraîche comme les vierges princesses de Mignard. A sa taille mince, à ses doigts effilés, à ses attitudes élégantes, on reconnaissait le type de ces Françaises auxquelles la nature a donné une grace inimitable : elle paraissait inquiète et agitée; vous auriez aisément deviné qu'elle attendait un amant, et qu'il y avait déjà une passion dans ce jeune cœur. En effet, un homme arriva bientôt en se glissant le long d'une charmille épaisse.

— Eh bien! Edgar, dit la demoiselle, avez-vous quelque chose de nouveau à m'apprendre?

— Hélas! rien de bon. Vous le savez, je suis voué au malheur! Pouvais-je croire que mon mauvais génie ne redoublerait pas d'ef-

forts pour me faire échouer cette fois encore, puisque ma vie dépendait du succès? On sollicitait pour moi une recette d'arrondissement, elle a été donnée à un autre; mes espérances se sont envolées une à une. Jamais je ne pourrai sortir de ma médiocrité. Vous seule, Henriette, vous pouvez m'empêcher de succomber en jurant de m'aimer toujours, et malgré tout.

— Toujours! toujours! mais au lieu de perdre un temps précieux, pourquoi ne pas courir vous-même à Paris? Pourquoi ne pas mettre en mouvement vos amis, vos protecteurs? On ne réussit point sans se donner beaucoup de peine, et vous ne faites que de molles démarches.

— Il faudrait vous quitter, Henriette, et je n'en ai pas le courage!

— Au lieu de vous consumer en plaintes inutiles, il faut courir après la fortune. Ce n'est pas ici, dans le fond d'une province, que vous la trouverez : elle ne passera point sous ces arbres. Oh! que ne suis-je un homme! Que n'ai-je, comme vous, la force et la liberté d'agir! Écoutez-moi, Edgar. Il y a plus d'un an que j'habite ce château. Depuis six mois, au moins, je vous répète sans cesse qu'il est temps de songer à l'avenir. Je vous ai prédit ce qui est arrivé. Ma mère devait finir par s'effrayer de vos fréquentes visites; jamais elle ne consentirait à nous unir avant que vous eussiez une position sûre; et déjà, peut-être, vous seriez en bon chemin si vous aviez suivi mes conseils. Aujourd'hui que l'entrée de cette maison vous est fermée, rien ne doit plus vous retenir, s'il est vrai que vous m'aimiez.

— Je saurai bien vous prouver que je vous aime, puisque vous en doutez encore. Vous connaîtrez mon amour à mon désespoir!

— Et que ferez-vous?

— Je me brûlerai la cervelle au pied de cette muraille!

— Mais quelle étrange manie de se complaire dans le malheur! En vérité, je commence à le croire, Edgar, vous verriez avec regret la destinée vous sourire, parce que ses faveurs vous priveraient du plaisir de l'accuser. Soyez certain qu'une barrière insurmontable finira par se former entre nous. Vous connaissez ma mère, elle ne peut tarder à s'occuper bientôt de me marier : elle sait résoudre et entreprendre; c'est pourquoi elle réussit. Songez-y, mon ami, dès qu'elle aura en tête un projet, les difficultés seront doublées. Chaque minute de retard nous cause un dommage

réel. Partez! je vous en conjure au nom de mon amour! Demain, peut-être, vous vous repentirez de votre indécision.

— Eh bien! je partirai, je te quitterai, ma bien-aimée; mais accorde-moi, cette nuit, une entrevue. Toi seule, tu peux me donner le courage de te fuir. Permets-moi de monter par cette fenêtre...

— Jamais, monsieur! jamais! Ne m'en parlez plus, entendez-vous cela? Jamais, vous dis-je! Ah! laissez-moi croire à votre faiblesse; soyez, à mes yeux, un être bizarre plutôt qu'un traître et un méchant.

La jeune fille disparut.

— Elle a raison, murmura Edgar, je devrais quitter ce pays.

Et il s'éloigna lentement, la tête penchée vers la terre d'un air accablé.

Avant d'apprendre au lecteur ce qui suivit cette scène, il est nécessaire d'entrer dans de nouveaux détails. Non loin du château s'était élevée, depuis peu, une belle maison neuve. Le propriétaire de cette maison, M. Puymorel, ancien juge à la cour royale de Rennes, ne cachait pas le désir, qu'il avait depuis long-temps, de donner son nom à la commune, qu'on appelait Antigny, comme le manoir délabré. De méchans avocats de la ville, gens mal vus et révolutionnaires, assuraient que la libéralité du seigneur bourgeois pour les pauvres du pays était due à cette prétention féodale. Ce qui est plus grave, c'est que les langues médisantes ont été jusqu'à dire que M. Puymorel avait acquis son énorme fortune en se faisant vendeur de justice, et que le droit n'était pas écrit dans la conscience de ce vieillard en termes aussi purs que sur les tables de la loi; mais on doit se défier des propos que dicte l'envie, et d'ailleurs le vieux juge ayant survécu à deux épouses convenablement dotées, a dû voir accroître ses biens par ces mariages, qui ne lui ont pas laissé d'héritier. Quoi qu'il en fût, le hameau continua de s'appeler Antigny, comme le château ruiné, parce que le simple Breton accepte volontiers un bienfait, mais sans changer un *iota* dans ses coutumes. Afin d'anéantir la puissance de ce débris aristocratique, dont la concurrence l'importunait, M. Puymorel voulut en faire l'acquisition. Un reste de pudeur fit rejeter ses propositions par le maître de ce logis abandonné.

Le vaste domaine d'Antigny appartenait depuis long-temps à

une race de dissipateurs qui l'avaient réduit à quelques arpens avant que la révolution vînt consommer le malheur de cette famille. Le dernier marquis de ce nom n'émigra point, de sorte que la restauration ne lui valut que des places, et la mort ne lui laissa pas le temps de relever sa fortune. La veuve obtint, sur la cassette du roi, une forte pension insuffisante pour ses habitudes de dépense, et comme elle demeurait à Paris, les plantes parasites s'étalèrent à leur aise sur les murs lézardés du château. La marquise d'Antigny tenait de la nature un esprit ferme et fécond en expédiens, une sûreté de jugement qui approchait du génie, et surtout le don précieux de la persuasion. Elle avait juré de rendre au nom de son mari l'ancien éclat effacé depuis un siècle, et pour bien faire connaître cette femme singulière, il est bon de raconter le premier essai tenté pour atteindre ce but légitime et difficile. La marquise avait un fils et une fille. Elle s'occupa de chercher une femme riche pour ce fils qui venait à peine d'entrer dans sa vingtième année. Elle jeta les yeux sur l'unique héritière d'un banquier millionnaire. Pendant un voyage que fit le jeune comte d'Antigny, la marquise déploya son étourdissante affabilité, pour établir une intimité entre sa famille et celle du négociant. Aucun sacrifice ne lui coûta pour éblouir par les apparences du luxe. Afin de prévenir les soupçons, elle proclama hautement son intention de ne s'allier qu'à la première noblesse du royaume, et quand elle jugea les voies préparées, elle rappela son fils. Le comte d'Antigny obéit docilement aux instructions maternelles, et joua d'autant mieux son rôle, qu'il devint amoureux de l'héritière. L'habile marquise n'eut pas même besoin d'adresser une demande, car les parens de la demoiselle prirent l'initiative. Il ne faut pas croire que Mme d'Antigny ait manqué à sa fierté par un bas empressement. Elle éleva mille difficultés, demanda le loisir de réfléchir, et n'hésita pas à parler d'une faillite, qui imprimait une tache sur le nom du banquier, comme d'un obstacle insurmontable. Cependant elle se laissa fléchir. Le contrat de mariage allait être présenté au roi, et l'aveu du mauvais état de la fortune des d'Antigny n'avait fait qu'exciter la générosité du négociant, lorsque le jeune comte mourut subitement d'une fluxion de poitrine. Ce dernier coup porta une atteinte terrible au courage et à la santé de la marquise. Elle voulut se retirer avec sa fille,

âgée de dix-huit ans, dans son vieux château, pour y enterrer ses chagrins et fuir ses nombreux créanciers. On faucha l'herbe des cours changées en prairies; on restaura les meubles vermoulus, et on parvint à rendre habitable la moitié des vastes pièces du rez-de-chaussée.

Après six semaines consacrées au deuil et aux pleurs, Mme d'Antigny sentit qu'elle n'était point née pour la solitude. Elle essaya de nouer des relations de voisinage avec M. Puymorel. Le juge se montra bientôt fort assidu dans ses visites, s'imaginant sans doute que cette liaison pourrait un jour servir ses projets d'envahissement. Il venait chaque soir, ainsi que le médecin ou le curé, perdre ou gagner quelques fiches au reversi, et cette exactitude diplomatique finit par se changer pour lui en besoin impérieux. Il répondait aux politesses de la marquise en donnant tous les dimanches un dîner d'apparat où assistaient les notabilités de la petite ville d'Ernée, à savoir : le maire et ses adjoints, le lieutenant de gendarmerie, et deux ou trois propriétaires éligibles qui, pour se préparer aux graves fonctions de député, se grisaient d'une façon ponctuelle, et n'appelaient jamais l'amphitryon autrement que M. *de* Puymorel, excellent moyen de provoquer d'autres invitations.

L'un de ces futurs législateurs introduisit, à ces réunions, son neveu Edgar. Ce jeune homme, ayant vécu à Paris, réussit facilement à gagner les bonnes graces de la marquise. Le château d'Antigny lui fut ouvert, et l'empressement du nouvel habitué ne le céda en rien à celui du vieux juge. L'âge et les goûts d'Edgar le rapprochaient naturellement d'Henriette. L'isolement et l'intimité donnèrent promptement naissance à l'amour. Peut-être ces enfans se seraient-ils recherchés au milieu des plaisirs tumultueux de la capitale; doit-on s'étonner qu'une passion les ait unis lorsqu'ils étaient la seule compagnie l'un de l'autre? La nature n'a pas besoin, pour manifester son pouvoir, que les circonstances lui laissent tant de latitude. Edgar fréquentait à peine le château depuis deux mois, que déjà les jeunes gens s'étaient liés étroitement par des sermens. Les facilités du temps et des localités auraient pu mettre en danger l'honneur des d'Antigny, si Henriette n'avait eu pour ses devoirs ce respect solide que l'éducation ne donne pas toujours, et qui ne permet pas l'idée d'une souillure. L'inno-

cence porte en elle-même sa sauvegarde, quand elle est autre chose que l'ignorance de la vie.

Le regard sagace de la marquise ne tarda pas à voir le mal, et le remède ne se fit pas attendre. Edgar reçut une lettre fort sèche qui lui interdisait l'entrée du château. Il parcourut les bois et les prairies et prit la nature entière à témoin de ses souffrances, comme si jamais l'univers n'eût fourni l'exemple d'une infortune semblable. Cependant l'espoir, pénétrant malgré lui dans son ame, l'entraîna bientôt sous les murs d'Antigny. Les jeunes filles devinent sans peine l'itinéraire de leurs amans dans les excursions de ce genre; c'est pourquoi Henriette pleura plus volontiers à sa fenêtre qu'en aucun lieu du monde. Nos jeunes gens ne tardèrent pas à se voir, et il fut convenu entre eux que tous les soirs, au coucher du soleil, ils échangeraient quelques mots seulement, car Henriette craignait trop de s'exposer aux reproches de sa mère. C'est de l'une de ces entrevues que le lecteur a été témoin, et il avouera sans doute que nos explications étaient nécessaires à l'intelligence de cette histoire. Nous l'introduirons à présent dans le salon du château d'Antigny, pour le faire assister à une conversation qu'il lui importe d'entendre, s'il prend intérêt au sort de notre héroïne.

Précisément à l'heure où Edgar se glissait le long des charmilles, la marquise venait de s'asseoir dans un fauteuil, au coin d'une cheminée antique, où brillait un feu de sarment. En face d'elle, dans une bergère de forme surannée, se tenait un homme de cinquante ans environ. Ce personnage était le frère de Mme d'Antigny, nouvellement arrivé au château, et dont la présence dispensait Henriette de la corvée du boston. On l'appelait l'oncle Joseph, comme s'il n'avait eu dans la famille que des neveux. La simplicité de son caractère en faisait un être nul aux yeux de la marquise. Suivant son habitude, le bonhomme s'apprêtait à dormir en sortant de table, lorsque sa sœur rompit le silence d'un ton qui commandait l'attention.

— Je suis curieuse de savoir, monsieur mon frère, si vous vous êtes imaginé que je finirais mes jours dans cette bicoque.

— Je n'y ai point réfléchi, marquise.

— Vous ne songez à rien qui vaille. Écoutez et réveillez-vous. Depuis un an, je suis enfermée ici, n'est-ce pas? Depuis un

an, notre voisin M. Puymorel vient, tous les soirs que Dieu fait, jouer aux cartes avec nous. Or, vous savez que je n'aime guère les cartes, que je déteste la campagne, les provinciaux, le silence, la solitude et le repos. A mon âge et telle que vous me connaissez, puis-je m'accommoder de vivre comme un curé de village, ou comme vous, monsieur mon frère? De bonne foi, cela ne peut pas durer; ma patience et mes complaisances pour notre voisin ne doivent pas être perdues.

L'oncle porta sous son nez une prise de tabac, et se redressa d'un air attentif.

— Ne vous ai-je pas fait remarquer vingt fois, poursuivit la marquise, que les façons de M. Puymorel tournent à la galanterie? Ne l'avez-vous pas entendu l'autre jour assurer qu'un charme invincible l'attirait près de nous? Ne vous ai-je pas appris en confidence que cet homme souhaite acquérir ce château plus que je ne saurais convoiter tous ses biens? Comprenez-vous maintenant?

— Je comprends, marquise. Comment n'ai-je pas songé que le ciel a mis en vous la fureur du changement? Vous voulez contracter un second mariage...

La marquise éclata de rire.

— Moi! me marier! Perdez-vous la raison?

— Oh! je sais bien que le voisin a seize ans de plus que vous, et que les femmes de votre âge prennent volontiers de jeunes époux.

— A l'autre! Vous voilà complètement égaré. Suivez donc au moins le fil de mes idées, si vous voulez sortir de ce dédale. Il ne s'agit pas de moi, mais de ma fille, entendez-vous bien? de ma fille...

— Quoi! comment! C'est Henriette que vous allez marier à ce vieux podagre?

— Podagre vous-même, avec vos guêtres et votre bonnet de soie noire.

— Enfin c'est un vieillard, et vous aurez le courage de lui donner une fille de dix-neuf ans! ma bonne et gentille nièce! Ceci mérite bien qu'on hésite à le croire. Pardieu! madame, savez-vous à quoi vous servira votre intelligence dont vous êtes si fière? à causer le malheur de votre enfant. Voilà mon opinion.

— Votre opinion n'a pas le sens commun. Je veux donner à mon Henriette une belle fortune, un mari vieux, il est vrai, mais qui l'aimera comme un père...

— Marquise, vous ferez tant par votre manie de former des projets, que vous attirerez pour jamais sur votre maison les pleurs et les chagrins. Quand on a une jeune et charmante fille, on prend un gendre beau et bien bâti. Morbleu! agissez donc comme tout le monde.

— Et mes dettes? Est-ce vous qui les paierez?

— Tenez, ma sœur, voulez-vous m'en croire? Vendez au voisin votre château, et non votre fille. Payez vos dettes avec le montant, et venez demeurer en Champagne, dans ma petite maison. Je trouverai un mari pour ma nièce...

— Un paysan, n'est-ce pas? Non, monsieur; je ne vous serai pas à charge, et c'est moi qui me choisirai un gendre. Votre maison! je n'y pourrais pas vivre huit jours. On y éteint les chandelles pour passer à table à la clarté d'un bougeoir; on rallume d'autres lumières en arrivant dans la salle à manger; puis c'est le pain qu'il ne faut pas entamer de deux côtés à la fois. Ces habitudes mesquines me feraient mourir.

— A votre aise, ma chère sœur. C'est ainsi qu'on atteint le chiffre de 6,000 livres de rente, et qu'on dort en repos sans crainte des créanciers.

— Mes créanciers! Ce sont eux qui manquent de sommeil, et non pas moi. Laissons cela. Je veux que ma fille soit heureuse, et par conséquent il faut qu'elle soit riche. M. Puymorel a plus de 3,000,000 de biens, et la moitié en belles terres au soleil, monsieur. Point d'enfans; rien que des collatéraux éloignés.

— C'est un vieux égoïste. Qu'a-t-il besoin d'une femme à son âge?

— Cela ne vous regarde pas. Il est encore vert.

— Oui, il tousse fort agréablement.

— Tousser n'est pas un défaut. Il aimera ma fille, et sera magnifique pour elle. Il sentira la nécessité de la conduire à Paris.

— Je n'en suis pas en peine. Il sentira la nécessité de suivre vos avis, s'il veut avoir la paix chez lui; mais si notre Henriette vient à aimer quelqu'un?

— Eh bien?

— Un jeune homme, un joli garçon qui lui fera la cour?

— Eh bien?

— Eh bien! votre vieux gendre pourrait se trouver...

— Monsieur, apprenez que la vertu de ma fille...

— La rendra la plus malheureuse des femmes, car enfin votre Puymorel a soixante-neuf ans.

— Eh! plût au ciel qu'il en eût quatre-vingts! Henriette est assez jeune pour attendre.

L'oncle fronça les sourcils et passa une main sur ses yeux, tandis que la mère, craignant de s'être avancée trop loin, baissait la tête d'un air de confusion. Il se fit un silence d'une minute.

— Voilà une vilaine pensée, murmura l'oncle. Fi! calculer ainsi sur la mort des gens!

Henriette entra doucement dans le salon. La discussion animée avait laissé, dans les traits des deux interlocuteurs, de légers vestiges qui n'échappèrent pas à ses regards inquiets. Lorsque la marquise prit un ton grave et solennel pour lui dire de s'asseoir, un messager aérien, comme les jeunes filles seules en reçoivent, souffla de sinistres paroles dans l'oreille d'Henriette. Elle s'approcha en chancelant, et tomba plus morte que vive sur une chaise. Tandis que Mme d'Antigny s'engageait dans les préludes usités par les mères pour annoncer leurs projets de mariage, l'oncle suivait avec anxiété les progrès de la pâleur sur le visage de sa nièce. Enfin, quand la marquise prononça le nom du prétendu, Henriette s'évanouit.

— J'en étais sûr, s'écria M. Joseph. Son horreur pour le vieux mari est évidente. Nous ne voulons pas de cet homme-là : nous ne l'épouserons pas; c'est une chose décidée.

Le bon oncle éploré, le genou en terre, frappait les mains d'Henriette en l'appelant sa nièce chérie. Dans ce moment un cheval s'arrêta dans la cour, et des pas bruyans résonnèrent sur les marches du perron.

— Entrez, docteur, cria la marquise.

— Sauvez notre enfant, criait l'oncle Joseph.

Le docteur découvrit poliment sa tête chauve et déposa son large chapeau sur un meuble. Il tira ensuite du fond de sa poche un flacon de sels, qu'il porta sans se presser sous les narines de la jeune fille. Henriette revint à la vie; deux torrens de larmes s'échappèrent de ses beaux yeux. La chute avait dénoué ses cheveux blonds.

— Faudra-t-il, disait l'oncle, que tant de beauté soit vendue au poids de l'or?

— Silence! interrompit la marquise d'une voix terrible.

On porta la malade sur une ottomane, et l'excellent M. Joseph, reprenant sa place au coin du feu, tira son bonnet sur ses yeux en poussant de gros soupirs.

Le docteur levant avec onction sa main droite, et unissant le pouce à l'index, commença une dissertation sur les crises nerveuses qui agitent les jeunes filles à l'âge de la puberté; ce dont la marquise n'écouta pas un mot.

— Le véritable remède à ces légères indispositions, poursuivait l'homme de la faculté, c'est le mariage.

— Le mariage! s'écria l'oncle; vous entendez, madame? mais je ne pense pas que le docteur propose seulement comme remède la cérémonie nuptiale, et c'est tout ce que vous voulez offrir à notre Henriette.

— Je vous prie de garder vos fines remarques pour vous, mon frère.

— Est-il question d'un établissement pour mademoiselle votre fille? demanda le médecin.

— Je vous ferai mes confidences demain, docteur. Avez-vous été à Puymorel ce matin?

— J'y vais tous les jours. Votre voisin jouit d'une santé parfaite, et paraît attendre avec une assurance qui m'étonne une époque fort dangereuse pour les membres de sa famille. Il m'a même annoncé qu'il désire se remarier, et je n'y vois point d'obstacle, si ce n'est que le mariage a des inconvéniens.

— Eh! de quelle époque dangereuse parlez-vous, docteur?

— Vous n'ignorez point, madame, que M. Puymorel a perdu quatre frères; ils sont tous morts de la fièvre bilieuse à l'âge de soixante-dix ans. Cette maladie est fort difficile à dompter chez les vieillards, et cette année soixante-dixième est celle de la dernière révolution clymatérique amenée par les multiples du nombre sept. Les deux frères aînés de votre voisin ont passé par les mains de feu mon père, docteur en médecine comme moi, et de plus versé dans les sciences physiques, mathématiques et autres.

— Revenez à la fièvre bilieuse, je vous prie.

— La fièvre bilieuse a donc enlevé ces deux frères en un tournemain, malgré les efforts de la médecine, qui pourtant sont tout-puissans lorsqu'ils réussissent, comme vous savez. Quant aux

deux autres frères, je puis vous en parler plus sciemment encore, puisque je les ai assistés jusqu'au dernier moment. Ils étaient nés tous deux en novembre, et chose merveilleuse, ce fut en novembre, à trois années d'intervalle, qu'ils furent attaqués de ce mal, précisément à l'âge de soixante-dix ans, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. J'aurais sauvé le premier par l'acétite ammoniacal dont j'attendais les effets les plus heureux, si les symptômes putrides n'étaient venus compliquer la maladie. Le second vivrait encore, grace au tartrite de potasse, si un flux de ventre ne s'était jeté à la traverse : cela est incontestable; aussi je garantis d'avance à M. Puymorel une guérison certaine et rapide par la gelée de corne de cerf et le tartre stibié.

Les yeux de la marquise brillèrent d'un éclat singulier. Elle songeait à la face jaune du prétendu, à son âge avancé, à l'impuissance de la nature dans un corps usé, à la sottise et à l'ignorance du docteur; puis elle se tourna vers sa fille, et ne trouvant sur ce visage défait que la tristesse et l'abattement, elle courut embrasser Henriette.

— Console-toi, mon enfant, dit-elle avec plus de tendresse qu'elle n'en témoignait d'habitude, je connais tes soucis; tu apprendras aussi les miens, et nous pourrons être heureuses toutes deux.

— Vous renoncerez donc à vos projets? demanda l'oncle à voix basse.

— J'y tiens plus que jamais.

— Eh bien! je ne voudrais souhaiter de mal à personne; mais s'il faut que ma nièce épouse par force un vieillard, puisse la fièvre bilieuse lui rendre bientôt sa liberté!

En voyant l'honnête M. Joseph lui-même donner accès à la mauvaise pensée, la marquise fit un sourire diabolique et entraîna sa fille hors du salon.

— Que veut dire ceci? murmura le docteur. Ils se parlent à l'oreille. Je crois que c'est un mystère.

Henriette d'Antigny était une de ces créatures sans défense, qu'il serait facile de rendre heureuses, et qu'on voit d'ordinaire sacrifiées par la domination de ceux-là même qui sont responsables de leurs souffrances, et conséquemment de leurs fautes. Dans les familles où les considérations d'argent et d'ambition pas-

sent en première ligne, ces êtres délicats ne jouent que trop souvent le rôle de victimes. On les consulte à peine dans les affaires qui décident de leur avenir; puis, on les jette tout à coup sans expérience, la tête faible et le cœur malade, parmi les écueils du monde.

Henriette connaissait trop sa mère pour oser former un plan de résistance. La seule pensée des scènes et des persécutions de toutes sortes qu'elle aurait à souffrir la remplissait de terreur. Aussi, comme font la plupart des jeunes filles, elle se bornait à pleurer amèrement, à implorer le secours du ciel, et à laisser aller les choses. La marquise, habituée à vaincre la volonté des autres, avait pesé dans ses balances l'amour d'Edgar pour sa fille, et n'avait point regardé cet attachement comme une difficulté sérieuse; pourtant les pleurs d'Henriette lui donnèrent de l'inquiétude.

— Calme-toi, mon enfant, dit-elle avec bonté; c'est pour ton bonheur que j'ai travaillé; c'est ton bonheur seul que je désire. Prends seulement le temps de réfléchir; ne brusquons rien. Mon Dieu! j'ai bien peu d'années à vivre, il faut au moins que pendant mes derniers jours, je te voie tranquille et joyeuse. J'aurais voulu te laisser une fortune. Nous en causerons demain. Dors paisiblement, et compte sur la tendresse de ta mère.

En rentrant au salon, Mme d'Antigny trouva la compagnie quotidienne. M. Puymorel était debout à la cheminée. Le lecteur l'aurait désigné sans peine au milieu d'une réunion plus nombreuse. Il portait la culotte courte et les bas de soie, les souliers à larges boucles, le gilet veste, du linge d'une blancheur éclatante et un jabot empesé; d'énormes bagues surchargeaient ses doigts; la poudre égalisait les teintes de ses cheveux gris encore fournis sur l'occiput, et dont il relevait les mèches indociles, ce qui lui donnait de profil quelque ressemblance avec un oiseau effarouché. Ses petits yeux avaient de la vivacité; les rides nombreuses de sa figure se combinaient de façon à former un sourire de satisfaction, et s'il avait eu la bouche moins dégarnie et la peau d'un jaune moins maladif, on l'aurait pris pour un vieillard assez robuste. Sa taille, quoique informe, à cause de l'ampleur incompréhensible de ses habits, était droite. Ses mollets, trop haut placés, attestaient que la culotte n'était pas chez lui une prétention, mais une an-

cienne habitude magistrale. Sa voix était claire et saccadée. Il aimait la plaisanterie, marchait à petits pas en tendant le jarret, et se piquait d'une politesse raffinée à l'égard du beau sexe.

— Belle dame, dit-il en baisant les doigts de la marquise, qu'ai-je appris? La santé de votre adorable fille vient de recevoir une atteinte?

— Ce n'est rien, mon voisin, rien que l'effet de l'émotion et de la surprise. Mais venez près de cette fenêtre, et parlons bas, je vous prie. J'ai annoncé la nouvelle à mon enfant. La pauvre petite s'est sentie toute bouleversée. On ne s'accoutume pas tout de suite à l'idée du mariage.

— Eh! j'ai ouï dire que le seul mot d'hymen faisait naître la joie et le sourire chez les jeunes filles.

— Sans doute, monsieur; on désire de tout son cœur se marier, et puis on pleure quand on voit le jour approcher. Les filles sont faites ainsi.

— Larmes de fiancée et pluie du matin... Eh! eh! vous savez. Çà! voyons, belle marquise : n'existe-t-il aucun obstacle?

— Aucun, mon cher voisin. Je connais mon Henriette. C'est la docilité, la candeur même. Son cœur m'est ouvert, et je vous le dis en confidence : au fond, elle est ravie de devenir une dame.

— Puis-je annoncer publiquement mon prochain bonheur?

— Assurément, et, si vous m'en croyez, nous brusquerons les choses. Pour éviter les discours et commérages, nous publierons les bans sur-le-champ.

— C'est cela. On apprendra la nouvelle quand tout sera près de finir. Demain, à midi, je vous amène le notaire; nous signons notre contrat, et je vole aussitôt chez les autorités municipales. Vous le savez, je donne à ma jeune épouse, pour en jouir après ma mort, si je n'ai point d'enfans, ma fortune entière.

— S'il s'agissait de moi, je m'opposerais à tant de générosité, mais pour ma fille...

— J'aurai quelque petit arrangement à vous proposer relativement à votre château.

— Le château est à vous; il n'y a pas d'autre arrangement à prendre que celui-là. Croyez-vous qu'une d'Antigny se marierait sans dot? Ce serait la première fois depuis trois siècles. Nous ne sommes pas riches, monsieur, mais nous avons de la fierté. Ces

ruines sont tout ce que je possède. Vous en aurez la clé le jour même de la cérémonie. Je vous avertis seulement qu'elles sont grévées d'hypothèques considérables.

— Ceci me regarde, belle-mère; nous n'aurons point de différend, je le vois. Je serai seigneur de Puymorel et d'Antigny, mais vous régnerez sur le maître de ces deux domaines; votre famille est désormais la mienne et ma maison la vôtre. Avisons maintenant aux moyens de ramener sur les joues de votre céleste fille les roses effacées par les lis. Demain, à son réveil, elle recevra un petit présent qui réjouira son tendre cœur. Je parle des diamans de ma dernière épouse, une digne et bonne femme. Elle mourut, il y a vingt ans, d'une éléphantiasis, à la fleur de son âge. Le temps calme bien des douleurs. Je voulais la suivre dans la tombe, et aujourd'hui je convole en d'autres noces. Mais bannissons les tristes souvenirs, puisque le ciel nous offre d'heureux jours.

— Vous avez raison, mon cher voisin, ne pensons qu'au bonheur de vivre dans l'union et la paix.

M. Puymorel baisa derechef les doigts de sa future belle-mère. L'oncle Joseph et le médecin s'étaient assis devant la table de jeu; on se mit au boston. Malgré l'intérêt de cette partie, le lecteur nous saura gré de lui en épargner les détails. Nous lui dirons seulement que le prétendu d'Henriette eut les honneurs et les minces profits de la séance. Aussitôt que la pendule marqua neuf heures, une lourde berline emporta le galant voisin, et le docteur enfourcha son cheval. A dix heures précises tout ce monde était couché. On s'endormit promptement à Puymorel, et les songes les plus doux bercèrent jusqu'au matin le fortuné sexagénaire, tandis qu'on passa la nuit entière dans l'agitation au château d'Antigny.

Le lendemain, dès la pointe du jour, la marquise entra dans la chambre de sa fille. Henriette était déjà debout; elles se regardèrent toutes deux avec hésitation, comme si chacune d'elles eût craint également de s'expliquer et de voir prendre la parole à l'autre.

Si Henriette avait osé s'ouvrir la première et faire l'aveu des sermens qui la liaient à Edgar, peut-être, une fois engagée, aurait-elle trouvé le courage nécessaire pour résister à la marquise; mais la mère prit l'initiative d'un ton si impérieux et d'un air si certain de trouver de la docilité, que la pauvre Henriette ne se sentit par la force de lutter contre une volonté si forte.

Mme d'Antigny parla des folles visions des filles qui s'imaginent voir partout des héros de romans, et se laissent abuser par de jeunes fats. Elle assura qu'elle avait trop bonne opinion d'Henriette pour penser qu'il pût s'élever de son côté des obstacles à un mariage qui ferait l'envie de toutes les familles. Elle avoua en outre que le mauvais état de ses affaires, les poursuites de ses créanciers ne permettaient ni un refus, ni un retard ; que si le contrat n'était pas signé le jour même, elle serait exposée à voir ses propriétés saisies, et qu'une pareille catastrophe la mènerait au tombeau. Elle pria Henriette, dans le cas où elle éprouverait de la répugnance, de ne pas s'en effrayer, et de s'en rapporter à la prudence maternelle.

— Votre obéissance, ajouta la marquise d'un ton plus doux, sera récompensée plus tard. Vous perdrez un jour votre mère et votre mari. Il serait affreux de désirer la mort de celui qu'on épouse, mais on doit la prévoir. Votre liberté vous sera rendue.

— Ah ! madame, cette arrière-pensée serait criminelle !

— Sans doute, ma fille. Cependant il faudra bien que vous nous survivez à tous deux ; c'est à nous d'y songer. Ce mariage n'est donc réellement qu'une adoption.

— Hélas ! pourquoi n'est-ce pas une adoption et non un mariage ?

— Le bon vieillard a de l'amour pour vous. Il faut bien opter entre une rupture ou un consentement. Prenez courage, Henriette ; vous aurez plus tard ce que votre cœur a désiré. Les années amèneront d'autres chagrins, suivis d'un bonheur plus complet. Ce serait folie que de ne pas vouloir admettre comme certain l'arrêt que les lois invariables de la nature doivent prononcer.

Henriette pencha tristement la tête sur son épaule et tomba dans la rêverie. La mauvaise pensée sortie du cerveau machinateur de la marquise voltigeait à l'entour d'elle, sans pouvoir se poser sur ce front où respiraient l'innocence et la bonté. Après de vains efforts pour s'y arrêter, l'oiseau lugubre fit le tour de la chambre, et retourna se blottir dans son gîte.

Pendant qu'elle achevait, en pleurant, sa toilette, Henriette reçut les diamans envoyés par le prétendu. Dans ce moment, ses bras étaient nus et ses épaules découvertes. La marquise attacha les bracelets, plaça dans les cheveux le diadème, et passa le collier autour du cou. Elle s'écria que jamais sa fille n'avait été si

belle, et s'extasia sur la magnificence du présent; mais les larmes continuèrent à couler, et les diamans précieux en furent inondés.

Cependant, lorsque midi sonna, Henriette, parée avec une recherche inaccoutumée, avait séché ses beaux yeux. Le futur époux entra suivi du notaire et du médecin, qui devait signer comme témoin.

Après les premiers complimens, dans lesquels M. Puymorel assembla les fleurs les plus pures de sa galanterie surannée, on s'assit en cercle autour d'une table, et le notaire fit lecture du contrat. Il y était stipulé que le mari donnait à sa jeune épouse quarante mille livres de rente en toute propriété, que le reste des biens appartiendrait aux enfans, à naître de cette union, à leur majorité; que dans le cas où l'époux viendrait à décéder sans laisser d'héritier direct, la fortune entière resterait à sa femme au préjudice des collatéraux. La marquise abandonnait à son gendre la propriété du château d'Antigny et de ses dépendances, à la condition que l'époux purgerait les hypothèques. M. Puymorel, de son propre mouvement, connaissant les embarras de sa belle-mère, lui accorda une pension viagère de dix mille francs, afin qu'elle ne fût pas obligée de vivre chez sa fille, si elle désirait un jour s'en séparer. L'oncle Joseph, étourdi par cette générosité merveilleuse, commençait à dérider ses muscles faciaux, et regardait d'un air moins farouche. Le médecin se frottait les yeux pour s'assurer que ce n'était point un rêve, et Henriette soupirait en songeant à la pauvreté d'Edgar. Le moment décisif arrivé, la marquise serra le bras de sa fille, tandis que le gendre apposait son nom au bas du contrat; Henriette signa en tremblant, mais elle signa, et d'une écriture plus lisible qu'il n'était nécessaire. La plume passa ensuite de main en main; l'acte se trouva complet et valable. On causa longuement des préparatifs du mariage, puis l'heureux époux se leva pour procéder aux démarches à faire près des autorités. Il obtint, en partant, la permission de déposer un tendre baiser sur la joue de son adorable, et prit pour un sourire la contraction douloureuse des traits d'Henriette, parce que tous les mouvemens de l'ame donnent une expression gracieuse à un frais et beau visage.

Il restait encore une tâche pénible à remplir pour notre héroïne, celle d'informer son amant des évènemens de la matinée. Ne se

sentant pas assez sûre d'elle-même pour s'exposer à des reproches, elle prit le parti d'écrire, dans les plus grands détails, ce qui venait d'arriver. Elle annonçait sa résolution de mettre fin aux entrevues habituelles, en suppliant Edgar de ne jamais chercher à la revoir, d'un ton ferme et tendre à la fois, qui devait produire un effet différent de celui qu'elle en attendait. Elle ne cachait pas son intention bien arrêtée de bannir de sa pensée les souvenirs capables de l'ébranler dans ses nouveaux devoirs; mais il était aisé de comprendre qu'elle n'y réussirait pas sans beaucoup de peine, et ses expressions révélaient les angoisses d'une ame qui ne se croyait pas certaine de guérir. Il est rare que le but proposé ne soit pas manqué, lorsqu'une femme laisse entrevoir combien il lui en coûte de donner des injonctions de ce genre; aussi Henriette aurait-elle pu se dispenser, en terminant sa lettre, d'exhorter l'amant, si doucement repoussé, à ne pas se laisser abattre par la douleur, car de nouvelles espérances se glissèrent aussitôt dans le cœur d'Edgar. Cependant les efforts du jeune homme pour obtenir une dernière entrevue furent inutiles. Il rôda vainement à l'heure accoutumée sous les murs du château; la fenêtre d'Henriette demeura fermée. Plus de quinze jours s'écoulèrent ainsi.

Grace à l'habileté de la marquise, le vieux prétendu ne s'était pas aperçu des soucis et de la répugnance de sa fiancée. La veille du matin fixé pour la célébration du mariage, Henriette, retirée dans sa chambre, soupirait devant sa parure de noces. Les tourelles d'Antigny se perdaient dans le brouillard d'automne, et la nuit était profonde. Une échelle fut posée sans bruit contre les pierres couvertes de mousse, et Edgar se trouva tout à coup en face de son infidèle.

— Henriette! vous vous étiez donc trompée en croyant m'aimer? Cette erreur n'empêchera pas votre fortune, mais elle me coûtera la vie. Ne vous effrayez pas; je ne suis pas venu pour m'opposer à votre mariage; j'ai voulu vous parler une fois encore avant de vous donner la satisfaction que vous désirez. Nous serons bientôt séparés irrévocablement. Afin que vous n'ayez plus à craindre mes poursuites et que vous puissiez dormir en paix, je saurai me condamner à l'immobilité. C'est un adieu éternel que je viens vous faire.

— Edgar, soyez donc au moins de bonne foi dans votre désespoir. Je vous connais : si quelque raison devait soutenir vos mé-

chantes intentions contre vous-même, ce serait la certitude de me laisser malheureuse pour toujours. Ne feignez pas de l'ignorer, je vous aimais, et, je puis vous le dire aujourd'hui pour la dernière fois, je vous aime encore. Je m'étais préparée à résister aux menaces de ma mère, je n'ai pas eu de force contre ses prières. Il est déplorable que mon malheur entraîne le vôtre; mais ai-je besoin de vous apprendre que je ne puis avoir d'amour pour ce vieillard? Vous êtes généreux, Edgar, vous vivrez pour ne pas achever de détruire mon repos, pour que je vive moi-même...

— Ah! je vivrai, si tu le veux, si tu me promets de garder ton amour au fond de ton cœur et de ne pas chercher à le vaincre.

— Ne l'espérez pas. Une fois mariée, j'accomplirai de mon mieux les devoirs qui me seront imposés. Il faut que je reste en paix avec ma conscience. Demain nous serons séparés à jamais.

— Ce n'est pas ainsi, reprit Edgar, que vous me rendrez le désir de vivre.

— Je vous dois la vérité, mon ami.

— Eh bien! puisque mon sort est décidé, le plus tôt sera le mieux. La mort va vous délivrer de vos liens, ici, à l'instant même.

Edgar tira de sa poche un pistolet qu'il déposa sur la table. Ses yeux brillaient d'un éclat sinistre; la douleur avait en lui une grace particulière, et sa figure offrait une belle image du désespoir. Henriette se jeta au cou de son amant :

— Et moi? s'écria-t-elle, n'as-tu pas apporté une arme pour me tuer? Tu ne quitteras pas ce monde sans moi; le chagrin m'emporterait bientôt; il vaut mieux que nous partions ensemble.

— Vous n'y pensez pas, Henriette; et votre fortune? et votre mère, qui pourrait avoir de l'embarras à payer ses créanciers?

— Ah! je pouvais faire le sacrifice de ma jeunesse; mais toi, je ne puis te donner. J'aime mieux causer la ruine de ma famille que ta mort. Je renoncerai à ce mariage; aussi bien, je n'aurais jamais pu me défendre de t'aimer.

Le jeune homme sentait contre son cœur celui de cette charmante fille. Il soutenait cette taille ravissante abandonnée entre ses mains, dans un élan passionné; mais Edgar n'aurait pas su abuser de tels avantages, ni utiliser lâchement, au profit des sens, les mouvemens impétueux de l'ame. Cependant cette situation pouvait devenir dangereuse. Un incident abrégea la scène. L'oreille vigilante

de la marquise avait entendu un bruit inaccoutumé dans la chambre d'Henriette. Nos amans furent troublés par l'arrivée de la mère.

— Ouvrez, ouvrez! cria-t-on en frappant à la porte.

Edgar disparut lestement par la fenêtre.

— Vous venez à propos, ma mère, dit la jeune fille avec exaltation. C'était lui! Edgar était là; il veut se tuer. Mon mariage est impossible; vous ne pouvez désirer la mort de ce jeune homme. Je l'aime, vous le savez, je ne lui survivrais pas.

La marquise mordait ses lèvres en silence et laissait couler le torrent, afin de préparer ses batteries pour cette nouvelle attaque. Le pistolet oublié sur la table frappa ses regards. Elle s'en saisit, et feignant de l'examiner minutieusement, introduisit la baguette dans le canon, au grand effroi de sa fille.

— Il veut se tuer? disait la mère en procédant à cette opération. Il se serait tué tout à l'heure?

— Rien n'est plus certain, madame.

— Et c'est sans doute avec cette arme qu'il aurait attenté à ses jours?

— Avec cette arme; vous le voyez, j'ai failli être cause d'un crime.

La marquise haussa les épaules, et prit un ton sévère.

— Ma fille, ce jeune homme est un poltron ou un corrupteur, et vous êtes une dupe. Ce pistolet n'est point chargé. On ne se tue pas ainsi, croyez-moi. On se joue par ce moyen de la sensibilité des filles sans expérience. On les trouble par la menace d'une catastrophe. Malheur à celles qui ne consultent pas leur mère, dont la prudence et la connaissance du monde doivent les préserver des dangers! On abuse de leur faiblesse; on les déshonore; on se vante partout d'un infame triomphe. Allez, séchez vos larmes; j'ai eu votre âge; j'ai vu aussi de jeunes cavaliers poser élégamment le pistolet sur leur front. Je demeurais impitoyable, et pourtant je n'ai de ma vie causé une blessure légère. Rassurez-vous; dormez tranquillement, et si le drôle veut recommencer ces pitoyables comédies, je vous ordonne de le fuir et de courir près de moi. Bonsoir, mon enfant; occupez-vous de pensées plus sérieuses. Demain vous serez une dame, la maîtresse d'une fortune considérable, bientôt peut-être une bonne mère de famille. Songez à cela, et non plus à de folles idées, à peine pardonnables aux filles de quinze ans.

Mme d'Antigny s'éloigna, emportant l'instrument de mort qu'elle enferma soigneusement sous clé, en s'applaudissant de cette habile manœuvre.

Le lendemain, Henriette d'Antigny fut unie à M. Puymorel dans l'église d'Ernée. Il y eut grande fête au logis du vieil époux. Les paysans donnèrent des salves de mousqueterie. On compléta une contredanse de seize personnes. La mariée fit bonne contenance, et garda courageusement ses larmes. On admirait son éclatante beauté; on souriait malignement de sa rêverie et de son innocence. Cependant des voix tumultueuses s'élevaient dans ce cœur gonflé par la douleur.

— Tu es la proie d'un vieillard. Tu vivras sans aimer, ou tu deviendras coupable. Tu seras ingrate ou malheureuse. Tu craignais hier le désespoir de ton amant, et tu as peur aujourd'hui qu'il ne soit trop vite consolé. Te voilà liée pour la vie à un homme que tu n'aimes pas.

— Pour la vie? murmura une voix lointaine. Jusqu'à ce que la mort entre dans ta maison, et sans doute elle n'en est pas loin. Ton époux a quatre fois ton âge; son pied doit bientôt rencontrer une fosse. Tu seras libre!

La mauvaise pensée, n'ayant pu pénétrer encore dans l'esprit de la jeune fille, s'était postée au seuil de la chambre nuptiale. Elle entra furtivement dans le sanctuaire à la suite de l'épouse mélancolique, et s'y trouva enfermée pour la nuit.

Trois mois après le mariage d'Henriette, le château d'Antigny fut détruit de fond en comble, et le jour où le vieux mari ne vit plus les tourelles respectables en ouvrant ses fenêtres, on s'aperçut qu'il respirait plus à l'aise.

La marquise fit d'inutiles efforts pour décider son gendre à quitter la province et se rendre à Paris. M. Puymorel, sous les formes de l'urbanité la plus scrupuleuse, cachait un égoïsme plein de patience et contre lequel échouaient les prières et l'importunité. On obtenait aisément de lui ce qui lui convenait parfaitement et rien au-delà.

Cependant l'époque funeste aux Puymorel approchait rapidement. Comme si la nature eût pris à tâche de servir les intérêts de la marquise, le gendre ressentit les premières atteintes du mal

qui avait enlevé ses quatre frères, plusieurs mois avant l'instant fixé par les praticiens. La fièvre bilieuse se développa bientôt avec violence, et l'unique médecin de la ville d'Ernée déclara qu'il lui restait peu d'espoir d'obtenir la guérison. L'honnête docteur n'avait pas un grand savoir; il se trouva promptement désorienté. Le mal était décoré tous les matins d'un mot nouveau tiré des livres, et de plus en plus sonore.

Un jour, le docteur, qui avait le mérite d'être timide quand il s'agissait des remèdes, se résolut à administrer un vomitif léger, dont tous les ouvrages consultés donnaient le conseil. En faisant l'ordonnance, son esprit s'embarrassa dans les termes techniques, et, par une coupable distraction de plume, il écrivit l'émétique au lieu de l'ipécacuanha. Ce fut le soir seulement, dans une visite au pharmacien de la ville, qu'il apprit avec horreur sa grossière bévue. Il courut aussitôt à Puymorel de toute la vitesse de son cheval; mais il était trop tard, le poison avait été pris scrupuleusement à la dose indiquée. Après des vomissemens épouvantables, le malade était tombé dans un anéantissement léthargique. Sans avouer son erreur, le médecin trouvant le pouls insensible et le moribond couvert d'une sueur froide, déclara que l'agonie durerait encore une heure au plus, et que les secours devenaient inutiles.

Pendant le cours de cette maladie, Henriette n'avait pas quitté le chevet de son mari. Les femmes éprouvent un besoin instinctif de donner leurs soins et de s'attacher aux êtres qui souffrent; ce sont là des devoirs auxquels on ne les voit jamais manquer. Notre héroïne, plus qu'aucune autre, possédait cette exquise sensibilité qui prend les apparences d'un dévouement sans bornes ou de l'amour le plus tendre. Aussi le docteur ayant prononcé la condamnation, se retira profondément touché des pleurs de la jeune veuve, et écrasé sous le poids de ses remords. La marquise seule conserva toute sa tête au milieu de la consternation générale : elle s'empara des clés, surveilla les valets, et fit appeler au plus vite les autorités civiles. Le juge de paix arriva vers dix heures du soir. Il visitait les armoires, et ouvrait un secrétaire rempli d'espèces monnayées; le greffier s'apprêtait à verbaliser longuement, lorsqu'au son cristallin de l'argent, répondit une voix sépulcrale :

— Eh! qui est là? Que faites-vous ici, vous autres? Est-ce que ma maison est au pillage?

Le défunt, assis sur son lit, écartait les rideaux, et agitait ses bras convulsivement.

— Cet homme n'est pas mort! dit le juge en s'esquivant.

— Ne vous éloignez pas, messieurs, reprit la marquise, je vous rappellerai dans un moment.

Les gens de loi s'attablèrent au coin du feu dans une salle basse, tandis qu'on courait après le médecin, pour lui faire constater le décès d'une façon précise. A minuit, comme ils s'endormaient paisiblement, on vint leur annoncer qu'ils pouvaient retourner chez eux, et que le mort était revenu miraculeusement à l'existence.

En effet, M. Puymorel vit sa santé se rétablir promptement. Il demeura toujours persuadé de l'habileté du docteur, parce que l'homme de la faculté sut tourner à son avantage cette facétie du hasard.

Vraisemblablement Hypocrate lui-même n'aurait pas agi avec tant de sûreté ni de hardiesse, et cette cure aurait pu valoir à son auteur une réputation brillante devant d'autres témoins et dans un cercle moins borné.

La marquise haussait les épaules en voyant la joie sincère de sa fille, et souvent on l'entendit murmurer tout bas les mots de fatalité incroyable, ou de mauvais génie du nom d'Antigny.

Nous ne savons si le gendre devina l'empressement qu'on avait mis à accueillir l'idée de sa mort; mais, depuis cette époque, on reconnut, à travers sa courtoisie, qu'il gardait rancune à sa belle-mère. Peut-être aussi l'âge et la maladie avaient-ils apporté des changemens à son caractère : il est certain que le séjour du château ne fut pas long-temps tenable pour la marquise.

Le maître se montrant hostile, les laquais ne tardèrent pas à être insolens. Mme d'Antigny cependant n'aurait point cédé aux désirs de son gendre, si elle n'avait eu au fond quelque envie de retourner à Paris : elle préféra s'éloigner plutôt que d'en venir à des scènes de reproches et à des explications fâcheuses, d'où elle n'était pas sûre de se tirer avec avantage. Henriette, d'ailleurs, n'avait rien perdu de l'affection de son mari, et il était à craindre qu'en s'obstinant à rester, la belle-mère ne devînt un sujet de division entre les époux.

Après le départ de la marquise, le silence et l'ennui prirent possession de la riante habitation de Puymorel. Les parties de boston se trouvant désorganisées, et le maître du logis ne faisant aucun effort pour acquérir de nouveaux habitués, les visiteurs ordinaires vinrent plus rarement. Les dîners d'apparat du dimanche furent supprimés, ce qui acheva de mécontenter les gens de la ville. L'oncle Joseph avait quitté le pays après le mariage de sa nièce. Le docteur seul continua de fréquenter le château, mais non plus à heure fixe. Henriette ne regretta guère la société de ses voisins; mais elle s'ennuya des longueurs du tête-à-tête avec son vieux mari. Elle se créa des occupations, et partagea son temps entre la lecture et la musique. Elle resta pendant des journées entières penchée sur les livres ou le piano. Son imagination trouvait ainsi une nourriture plus attrayante, à mesure que la vie réelle devenait plus vide et plus insignifiante; elle s'enferma dans un monde chimérique dont il lui répugnait de sortir. Souvent elle tombait dans l'extase, s'entourait de personnages imaginaires, et s'élançait à leur suite dans un tourbillon d'aventures et de scènes où son ame trouvait à satisfaire le besoin d'émotions qui la tourmentait. Cet exercice perpétuel de la cervelle ne pouvait manquer de faire tort aux autres organes. La nature se venge de ceux qui la contrarient; elle ne s'informe point de la position des gens; elle prodigue les forces dans l'âge des passions; mais celui qui ne fait pas usage des trésors qu'elle a donnés, tourne involontairement contre lui toutes les puissances de la vie, et travaille à sa propre destruction. Les maux de ce genre, abandonnés à eux-mêmes, croissent incessamment, parce qu'ils minent avec une lenteur qui les rend insensibles. Henriette ne sortait qu'une fois la semaine pour aller à la messe. On remarqua son air triste et morne, la fixité singulière de ses traits, et ce fut un ample sujet de discours pour les commères de la petite ville. Puisque M. Puymorel avait rompu ses relations avec les voisins depuis son mariage, ce ne pouvait être qu'une espèce de Barbe-Bleue. Quelques souscripteurs au Byron complet de Dondey-Dupré n'étaient pas éloignés de voir dans le vieux juge un vampire puisant à petites gorgées les sources d'une vie factice dans le sang de sa jeune épouse. En effet, à mesure que sa femme dépérissait, M. Puymorel semblait au contraire ra-

jeunir. Lorsqu'on lui faisait compliment de sa bonne mine, il répondait en se frottant les mains :

« Feu mon père s'est remarié à quatre-vingts ans, et je lui ai souvent ouï dire que le contact d'un corps jeune et plein de sève rendait à un vieillard la chaleur et la vie. Le digne homme faisait sa partie de chasse à cent trois ans, et tirait fort juste. J'ai épousé une jeune fille, par amour d'abord, et aussi pour suivre l'exemple de feu mon père, autant qu'il est en mon pouvoir. Eh! eh!... »

M. Puymorel s'inquiéta pourtant des altérations qui s'opéraient dans la santé de sa femme. Les distractions devenaient si fréquentes et si profondes, qu'elles pouvaient donner à craindre une aliénation mentale. Le médecin eut assez de bon sens pour ordonner l'exercice, la promenade, et faire mettre sous clé les livres. Comme il n'était pas moins important de trouver à cette maladie un nom qu'un remède, on l'appela une irritation générale du système nerveux. Henriette consentit à parcourir les jardins plusieurs fois chaque jour; mais le siége du mal était sans doute dans la pensée, car l'exercice n'amena aucune amélioration. N'ayant pas la conscience du danger, Henriette ne chercha pas à dompter son imagination. Elle traîna partout à sa suite les visions évoquées par son cerveau, et concentra dans cette existence intérieure toute sa faculté de sentir. Elle se promenait volontiers le soir dans son parc, et souvent, à la suite de ces excursions, elle rentrait avec la figure pâle, les yeux animés d'un éclat bizarre, les cheveux en désordre et les lèvres tremblantes, comme si quelque passion extrême l'eût agitée.

On devine bien que l'image d'Edgar revenait souvent prendre place au milieu des acteurs qui composaient la société fantastique de notre héroïne. L'impression laissée par la scène du pistolet s'était effacée peu à peu. L'amour avait su élever des doutes à l'avantage du jeune homme. Henriette pressentait que la marquise pouvait bien avoir affirmé que l'arme meurtrière n'était pas en état de nuire, afin de perdre Edgar par une accusation de lâcheté. Après avoir causé le malheur d'un amant, fallait-il encore lui demander, pour preuve de sa bonne foi, de mettre fin à ses chagrins par un crime? Peut-être l'infortuné était-il à la veille de com-

mettre ce crime, et quels remords l'horrible éclaircissement ne laisserait-il pas à celle qui aurait causé cette catastrophe?

Le pauvre Edgar avait assurément ressenti une profonde douleur de l'abandon de sa maîtresse; mais fort heureusement il n'avait pas attenté à ses jours, et nous sommes bien éloigné de lui en faire un reproche. L'indiscrétion est un besoin pour l'homme malheureux. Edgar s'était choisi un confident parmi les jeunes gens du pays.

Il se trouva que ce confident était d'un caractère simple et flegmatique. Ses conseils furent aussi raisonnables que le permettait son âge, c'est-à-dire qu'il engagea fortement Edgar à faire quelques efforts pour reprendre le bien qu'on lui avait enlevé. Ils inventèrent ensemble les moyens de s'introduire dans le parc. Un soir donc, après avoir long-temps erré sous les allées obscures, Edgar rencontra Henriette, qui respirait l'air du soir. Elle ne témoigna aucune surprise, et s'approcha de lui en souriant.

— Je t'attendais, mon bien-aimé, dit-elle. Viens avec moi de ce côté; nous n'avons qu'un instant bien court à passer ensemble.

— O ciel! Henriette, qu'avez-vous? Seriez-vous malade?

— On dit que j'ai une fièvre nerveuse, comme si on ne savait pas que c'est mon cœur seul qui souffre. Mais toi, mon ami, tu connais mes secrets; tu m'as pardonné mes doutes. Il ne m'appartenait pas, en te trahissant, de soupçonner ta loyauté. On nous a joués cruellement, Edgar. Prends confiance; nous verrons la fin de nos tourmens. Je ne puis croire que le ciel regarde nos amours avec colère. Tu es ma vie, ô mon bien-aimé! Se dire qu'on s'aime, n'est-ce pas se le prouver? Que nous faut-il de plus pour attendre? Tu reviendras ainsi demain et les jours suivans, n'est-ce pas?

Edgar demeurait muet d'effroi et d'étonnement.

— Oh! oui, tu reviendras, poursuivit Henriette exaltée. Nous ne sommes pas coupables. Il est en moi une puissance qui défie le sort et les hommes. Nous serons unis plus tard. Ne perds pas courage; quitte cet air sombre qui me désole. Tu ne sais pas tout ce que mon cœur renferme d'amour pour toi. Va, je te paierai un jour des maux que je t'ai fait souffrir.

En parlant ainsi, elle se suspendit avec passion au cou de son amant; leurs lèvres s'unirent dans un baiser brûlant. Mais comme si elle se fût réveillée subitement d'un long sommeil, Henriette

s'enfuit en poussant un cri de terreur, et disparut à travers les charmilles.

A peine rentré chez lui, Edgar achevait à son ami la confidence de cette étrange rencontre, lorsqu'un valet du château apporta une lettre accompagnant une boîte cachetée.

« Est-il vrai que vous m'aimiez, mon ami? Je vais le savoir. Si j'ai quelque empire sur votre esprit; si vous ne voulez pas notre séparation éternelle; si vous souhaitez comme moi que le ciel nous envoie de meilleurs jours, vous partirez aussitôt après avoir reçu cette lettre. Vous irez à Rome, à Madrid, où vous voudrez, pourvu qu'il y ait quatre cents lieues entre nous. Je vous donne deux heures pour vos préparatifs. Après ce délai, il faut que vous soyez en chemin; il le faut, ou que vous renonciez entièrement à moi. Si vous m'obéissez, vous saurez plus tard combien vous m'aurez obligée. Je vous envoie l'argent nécessaire pour votre voyage. Ne me donnez pas le chagrin de m'opposer une vaine délicatesse qui vous ferait tort à mes yeux. Dès que vous aurez choisi une résidence en pays étranger, vous m'en avertirez. Ma réponse vous informera des motifs qui me déterminent à vous éloigner. Cela est nécessaire pour notre avenir. Partez, Edgar, et croyez que ma tendresse vous suivra au bout du monde; mais, je vous le répète : fuyez, ce soir même; point d'hésitation. Je l'exige. Adieu. »

Edgar se sentit dominé par le ton dictatorial de cette épître.

Il partit docilement le soir même, et mit beaucoup de célérité à traverser la France et le nord de l'Italie. Son premier soin, en arrivant à Rome, fut d'écrire à sa maîtresse. La réponse d'Henriette était faite à l'avance. Le lecteur en prendra volontiers connaissance s'il désire apprendre les motifs de l'exil d'Edgar et les secrètes pensées de notre héroïne.

« Vous êtes le meilleur des hommes, mon ami; si le ciel est juste, il vous sera tenu compte un jour de votre dévouement. Vous me prenez sans doute pour une femme fantasque et exigeante. Je vous dois l'explication de ma conduite, et la voici : les indifférens ont eu raison d'assurer que j'étais la proie d'un mal dangereux qui portait le trouble dans mes facultés. Mon cœur, dégoûté d'une vie qui multipliait ses blessures, a cherché en lui-même une autre existence. Je me suis éloignée par la pensée de tout ce qui m'entoure. Bientôt le monde idéal où je m'enfermais m'est devenu si

familier, que mes sens ne pouvaient plus reconnaître les bornes qui le séparaient du monde réel. Encore un pas et je tombais dans l'abîme de la folie. Vous m'êtes tant de fois apparu dans mes instans de délire, qu'en vous trouvant sous les arbres où je songeais à vous, j'ai cru parler au fantôme qui prenait votre forme. Vous avez dû comprendre mon égarement et vous savez comment j'en suis revenue. Mes yeux se sont ouverts alors, et j'ai vu avec horreur le gouffre qui allait m'engloutir. J'ai senti que l'amour avait anéanti mes forces, et qu'il triompherait de ma volonté si vos poursuites amenaient une seconde entrevue. Oui, mon ami, si vous étiez revenu le lendemain, je serais à cette heure une femme perdue. Ne regrettez pas d'avoir respecté ma faiblesse ; mon ame a ployé sous le poids des souffrances, les remords la tueraient. Il faut songer à l'avenir, et n'en doutez pas, la ruine de mon honneur entraînerait celle de notre avenir. C'est assez que je sois coupable par l'esprit sans l'être encore par des actes. Je ne suis pas née pour trahir et je serais la première victime de ma perfidie, si je m'engageais dans les voies souterraines où d'autres femmes marchent librement.

« Je n'aurais jamais cru cependant qu'on pût se familiariser avec une pensée criminelle, aussi promptement que je l'ai fait. Il est abominable de compter sur la mort pour le succès de ses projets, et je ne puis me défendre de calculer les chances de sa venue dans ma maison. C'est que ma vie aussi est mise en jeu, et que si l'hôte terrible, dont je sens l'approche, ne tranche pas bientôt les jours d'un autre, c'est moi qui serai emportée. Il est des tourmens auxquels on ne s'accoutume pas. Faut-il vous donner d'un mot la mesure des supplices que chaque soir ramène? A l'heure où vous déposez vos peines sur l'oreiller pour prendre du repos, un homme, un vieillard contre lequel se soulèvent toutes les fibres de mon corps, partage mon lit et m'impose son odieux voisinage. La raison et les lois humaines ne peuvent rien contre le dégoût. Cet homme sera toujours un étranger à mes yeux. Cent fois il m'est arrivé d'ouvrir la bouche pour lui ordonner de s'éloigner de moi. J'ai lutté d'abord contre le désir de voir briser les liens qui m'étouffent ; mais aujourd'hui rien au monde ne peut m'empêcher d'appeler de tous mes vœux cette mort redoutée. Qu'elle vienne, qu'elle vienne à tire-d'ailes! Si ce n'est pour lui, que ce soit pour moi, car je dor-

mirai seule dans ma tombe. Edgar, vous me pardonnerez ce cri de détresse. Quels reproches ceux qui jettent ainsi de pauvres filles ignorantes dans le malheur n'auront-ils pas à se faire un jour!

« J'ai résolu de me cramponner à l'existence. Je veux vivre pour vous, mon ami. Je me suis guérie de mes dangereuses folies. Je suis jeune et robuste; je ne céderai pas à la tristesse; je la combattrai avec énergie. Les probabilités sont de mon côté. L'amour doublera mes forces. Soutenez mon courage, et faites-moi lire dans le fond de votre cœur. Croyez que je vous rappellerai dès qu'il en sera temps. O mon ami! mon ame volera au-devant de toi! Adieu! »

Henriette était douée d'une constitution solide; mais elle ne se dissimulait pas le tort irréparable que lui faisaient les chagrins. Les femmes ont une patience surhumaine pour supporter les maux dont elles aiment la cause. Il semble alors qu'elles se complaisent dans leurs souffrances et qu'elles y puisent la joie et l'embonpoint; mais si leur cœur n'est point de moitié, quelques jours suffisent pour les flétrir. A peine l'imagination d'Henriette était-elle guérie, qu'un mal indéfinissable attaqua tous ses organes à la fois. Elle perdit le sommeil et l'appétit. L'éclat de ses yeux fit place à l'expression du découragement, et le docteur, malgré son ignorance, ne put méconnaître les symptômes d'une maladie de langueur. La lettre suivante prouve que quatre mois seulement après le départ d'Edgar, Henriette avait bien perdu de son courage et de ses espérances.

« En dépit de mes vingt ans et des ressources de mon tempérament, je commence à concevoir de sérieuses inquiétudes, mon ami. L'ennui et l'impatience me dévorent. On ne veut pas m'avouer que je suis en danger; mais je le sais, ma poitrine est attaquée. Après avoir passé ma jeunesse dans les chagrins, je ne veux pas mourir au milieu des illusions. Je ferai tout pour m'éclairer sur ma position, et je prendrai mes mesures en conséquence. Les femmes sont condamnées à un esclavage perpétuel; mais si je dois bientôt mourir, j'aurai quelques dernières volontés auxquelles il faudra qu'on cède. Je vous jure que je ne quitterai pas ce monde sans vous revoir, ne fût-ce qu'un instant et pour dire un adieu au seul être qui comprendra toute l'amertume de ce mot cruel.

« Au milieu de mes douleurs, j'ai trouvé un adoucissement qui

devrait me sauver. Je possède une chambre et un lit à moi toute seule; je ne donnerais pas cette liberté pour un royaume. Vous me commandez de prendre soin de ma santé. Ah! croyez, mon ami, que l'envie de conserver mon faible souffle ne me manque pas. Je me soigne comme si c'était vous le malade. Les choses allant souvent plus vite qu'on ne pense, vous agirez prudemment en revenant ici. Je veux vous savoir près de moi, afin que si mes craintes se confirment, mon dernier regard trouve votre visage penché au-dessus du mien. N'allez pas mettre à votre retour une précipitation inutile, au risque de vous fatiguer. Il suffira que vous arriviez quinze jours après avoir reçu cette lettre. Adieu, mon ami; je tremble que nous n'ayons bientôt une entrevue. »

La maladie accorda strictement à Henriette le délai fixé; ce fut le soir même du quinzième jour que le médecin, assis dans le cabinet de M. Puymorel, prononça la scientifique condamnation.

— Il y a trois sortes de phthisies, disait le docteur avec complaisance. On les distingue par les noms de pulmonaire, dorsale et laryngée. La première est la plus commune parce que les deux autres sont plus rares. Bien que vous ne soyez pas versé dans l'art d'Hypocrate, vous savez peut-être que cette maladie est ordinairement incurable.

— C'est une particularité que je n'ignore point; j'ai même entendu assurer que ce mal avait plusieurs degrés, et qu'il n'était pas impossible de le guérir pendant le premier de ces degrés. N'est-ce pas ainsi qu'on s'exprime, docteur?

— Précisément, monsieur.

— Je tiens beaucoup à ne jamais employer de termes impropres, et, sans vanité, c'est une faute que je commets rarement. J'aurais fait, je crois, un excellent médecin, si je n'avais embrassé la carrière de la magistrature, dont feu mon père ne parlait que la tête découverte. Vous comprenez, docteur : c'était un signe de respect. Eh! eh!

— Cela s'entend. Monsieur votre père estimait sa profession. Ce n'est pas une raison pour mépriser la mienne qui était révérée des anciens.

— Les quatre facultés sont quatre sœurs également belles; mais, hélas! ma femme est innocente, docteur, et vous la condam-

nez, tandis que la justice ne condamne que les coupables; vous sentez la différence?

— C'est à regret que je le fais.

— Et combien de temps pensez-vous que la chère enfant ait encore à souffrir?

— Cela dépendra de ce qu'il lui reste à vivre. La phthisie est inégale dans sa marche. Elle procède avec lenteur ou rapidité suivant la vitesse de ses progrès.

— Ne me cachez pas la vérité. Il m'importe de la connaître.

— Eh bien! selon toutes les apparences, si vous ne perdez pas votre épouse dans un an, ce sera dans quelques mois seulement, et je puis, sans crainte de me tromper, fixer l'époque fatale à six semaines.

— Six semaines! ô destin cruel! Cela ne fait que quarante-cinq jours! Je commence à le croire, hélas! je pleurerai jusqu'à sept femmes; et pour atteindre ce chiffre, il faudra que je vive cent ans passés. Eh! eh! encore si la dernière devait me donner un fils! Allons! préparons-nous pour la troisième fois à la douleur la plus poignante.

Mme d'Antigny était revenue à la hâte à Puymorel. Un soir, Henriette pria sa mère de lui faire une lecture. La marquise ouvrit un volume de *la Nouvelle Héloïse*; elle tomba, par hasard, sur la belle scène où Saint-Preux pénètre par force auprès de Julie, et gagne dans un baiser la maladie contagieuse qui laisse sur son visage des traces ineffaçables. Henriette interrompit la lecture.

— Et moi, dit-elle à sa mère, personne n'a donc encore cherché à me voir?

— Personne.

— Ah! je ne suis pas aimée comme Julie!

Les médecins se trompent moins souvent dans leurs prédictions quand ils prophétisent pour la mort que lorsqu'ils répondent de la guérison. A la manière dont le docteur avait rendu la vie à M. Puymorel, on peut croire que ses prévisions n'étaient pas basées sur des calculs bien profonds. Il ne soupçonnait même pas les causes morales de la maladie d'Henriette, et n'avait point pour habitude de remonter si haut dans ses recherches; aussi ne doit-on pas s'étonner que les secours de la pharmacie n'aient produit qu'un très faible soulagement.

Un jour, le mal prit un caractère de malignité si terrible, que le docteur put donner carrière à ses sentencieuses menaces. Pendant une crise violente, il se crut obligé de signaler l'approche du dernier moment. Henriette elle-même, craignant de toucher à son heure suprême, fit appeler son mari.

— Monsieur, lui dit-elle, la mort va nous séparer. Les instans sont précieux pour moi, veuillez écouter avec indulgence un aveu et une prière que je vais vous faire. Avant de me résoudre à vous épouser, j'étais aimée d'un jeune homme, et je ne vous cache pas que mon cœur n'a pas été insensible aux preuves nombreuses qu'il m'a données de son amour. Mon mariage l'a mis au désespoir; pendant long-temps j'ai tremblé d'être cause d'un grand malheur. Vous pouvez m'en croire, monsieur, ce n'est pas lorsque je vais paraître devant Dieu que je voudrais mentir : ma conduite a été exempte de reproche. Ce jeune homme a cherché à me revoir; mais j'ai eu assez d'empire sur lui pour le forcer de quitter ce pays. A présent, il est revenu, et sans doute en apprenant qu'il va me perdre, sa douleur sera extrême. Moi seule je puis l'empêcher de commettre un crime affreux. Il faut que je lui parle avant de quitter ce monde. Monsieur, peu de femmes auraient assez de loyauté pour avouer ce que vous venez d'entendre. Si j'ai su mériter votre confiance, vous m'accorderez ma dernière demande. Vous ne voudrez pas me laisser descendre au tombeau avec l'horrible pensée que ma mort doit entraîner celle d'un autre. Le jeune homme, vous le connaissez, c'est Edgar. Il faut que je le voie aujourd'hui, que vous me laissiez la liberté de causer avec lui pendant plusieurs heures.

M. Puymorel avait ponctué les phrases de sa femme par des mouvemens de tête approbatifs, et sa tabatière d'or tournait paisiblement entre ses doigts.

— Très chère Henriette, répondit-il, je ne contrarie jamais vos volontés. Que dis-je? lorsque cela est en mon pouvoir, je vole au-devant de vos désirs; mais cette fois un obstacle m'arrête dans mon empressement. Je voudrais vous complaire, j'en cherche les moyens, et je n'en trouve pas. En un mot, les convenances s'y opposent.

— Monsieur, quand il s'agit d'empêcher un suicide, en présence de la mort qui s'approche de moi, les convenances perdent beaucoup de leur poids.

— Hélas! très chère Henriette, vous brisez le cœur de votre mari en parlant ainsi de la mort.

— Eh! ne savez-vous pas que je suis condamnée? ne perdons pas le temps en discours inutiles, de grace. Vous avez toujours été bon pour moi, et la circonstance est grave, monsieur. Je veux avoir une entrevue avec ce jeune homme; il faut que je lui donne les conseils d'une sœur, que je calme sa tête ardente, que j'exige de lui le serment de me survivre. Si vous doutez de mes intentions, songez à l'état où je suis. Que pourriez-vous craindre?

— Je crains de ne pouvoir vous satisfaire. Voilà mon unique crainte. Essayons pourtant. Que n'écrivez-vous ces derniers conseils pleins de sagesse?

— Puisqu'il faut tout vous dire, je désire le voir; je désire faire mes adieux à cet homme qui m'aime plus que la vie.

— O pénibles adieux! journée de douleurs! cela ne se peut pas.

— Cela se peut et cela sera.

— Impossible, hélas! que je suis fâché de vous refuser! Je jouerais un rôle ridicule.

— Vous jouerez le rôle d'un homme généreux et confiant. Je vais envoyer une lettre à Edgar. Il viendra; rien ne saurait l'arrêter. Donnez-moi, je vous prie, ce qu'il faut pour écrire.

M. Puymorel apporta les plumes et le papier; mais au moment d'envoyer la lettre, une discussion plus animée s'engagea. La marquise intervint; elle plaida énergiquement pour sa fille, et le vieux mari se désola obligeamment d'être forcé de contrarier à la fois sa belle-mère et son épouse. Sur ces entrefaites le docteur arriva. On le prit pour arbitre. Après avoir examiné soigneusement Henriette, il entraina M. Puymorel près d'une fenêtre et lui dit à l'oreille :

— Selon toute apparence, je veux dire que cela est à peu près certain, cette nuit sera funeste à votre femme. On peut conclure de ceci qu'elle est en danger de mourir avant le jour de demain. L'oppression s'accroît, les forces diminuent; ce qui indique positivement que le mal augmente, puisque ce sont là des symptômes alarmans.

— Vous pensez donc que demain elle sera hors d'état de recevoir la visite d'un étranger, et de soutenir une conversation?

— Je n'en doute pas, parce que je crois en avoir la preuve.

— Vous êtes habile, docteur, je m'en rapporte à vous.

Dans la persuasion que sa condescendance deviendrait inutile, M. Puymorel permit à sa femme d'appeler Edgar près d'elle le jour suivant au matin. Un billet fut aussitôt envoyé :

« Je vous ai promis une dernière entrevue. Venez demain à dix heures. Si je ne meurs pas cette nuit, je vous recevrai. Peut-être vous opposera-t-on des obstacles. Vous êtes un homme, vous les renverserez pour pénétrer jusqu'à moi. »

Les femmes ont une force particulière à leur sexe et dont le siége est dans leur volonté. Quand l'imagination les soutient, elles savent surmonter le mal physique avec une énergie qui tient du prodige. On serait embarrassé de déterminer les limites du possible en les voyant agir dans ces momens de surexcitation, car alors c'est leur ame qui marche et agit.

Une heure avant l'instant fixé pour le rendez-vous, Henriette commanda impérieusement à ses gardiens de quitter sa chambre. M. Puymorel trouva la porte fermée au dedans, ce qui prouvait que la malade était sortie de son lit.

Lorsque dix heures sonnèrent, Edgar arriva au château. Il posa une main tremblante sur la sonnette, et s'y reprit à deux fois pour attirer l'attention du concierge. Il traversa les cours à grands pas et trouva le vieux juge sous le vestibule.

— Monsieur, lui dit-il, je désire parler à Mme Puymorel.

— Elle n'est pas visible, monsieur; elle ne peut recevoir personne.

— Il faut pourtant que je la voie, monsieur.

— Sans doute, il le faudrait ; mais que faire, si cela est impossible?

— Je croyais, monsieur, que j'étais attendu.

— Vous l'étiez en effet, c'est-à-dire que ma femme avait le projet de vous admettre près d'elle ce matin ; mais il n'y faut pas songer, monsieur. Son état ne lui permet pas de parler ; vous entendez, mon jeune ami? Je suis chez moi, ici ; je suis un homme poli, et ne voudrais point vous blesser par un seul mot désobligeant. Cependant, je ne puis vous le taire, votre démarche est un peu hasardée, eh ! eh !

— Je ne l'ai pas faite légèrement, monsieur, ni sans autorisation. Vous savez peut-être qu'une lettre...

— Oui, je le sais, jeune homme ; mais cette maison m'appartient : je suis le seul maître ici, monsieur. Il est de mon devoir d'être

civil. Mille pardons! cette femme que vous désirez voir, c'est la mienne, et mon consentement est de rigueur. Vous entendez?

Edgar commençait à se troubler, et peut-être il allait faire une honteuse retraite, lorsque Henriette parut. Elle semblait sous l'influence de cette puissance mystérieuse qui agite les somnambules. Le feu de ses yeux, depuis long-temps éteint, brillait plus vif que jamais; son pâle visage s'était couvert d'une teinte rose qui jouait l'apparence de la santé. Toute sa personne était animée, sa voix avait un accent nerveux et pénétrant, et sa beauté s'épanouissait avec l'éclat de ces fleurs auxquelles la culture donne une vie factice. Sa parure était recherchée, comme si elle eût voulu jouir une dernière fois des plaisirs de la coquetterie. Une grace solennelle respirait dans tous ses mouvemens. Elle marcha droit à Edgar.

— Je vous attendais, mon ami, lui dit-elle. Manquer à ce rendez-vous eût été bien mal, car demain il ne serait plus temps. Donnez-moi votre bras, je vous prie.

Elle s'appuya sur Edgar, et rentra avec lui dans son appartement.

M. Puymorel, stupéfait, ne recouvra sa présence d'esprit qu'au son des verroux qui se tiraient derrière les deux amans. Il courut frapper à la porte, il appela sa femme à haute voix; mais on ne lui répondit pas, et le bruit de plusieurs autres portes fermées soigneusement à l'intérieur lui apprit que la conférence avait lieu dans un boudoir retiré, d'où on ne craignait pas les interrupteurs.

Cette entrevue dura près de quatre heures. Si nous en ignorons les détails, ce n'est pas qu'Edgar en ait gardé le secret, car il est certain que son confident les a connus. Jusqu'à présent, rien n'est encore venu jusqu'à nous.

Après avoir hésité entre plusieurs moyens de pénétrer jusqu'à sa femme, M. Puymorel, songeant qu'il faudrait avoir recours à la violence et au travail des ouvriers, préféra se résigner, et attendre qu'il plût aux amans de se séparer.

Les portes s'ouvrirent enfin. Edgar sortit, et le mari s'élança dans la chambre.

— Vous conviendrez, madame, dit-il à Henriette, que vous avez abusé de ma complaisance. Je suis fâché de vous parler ainsi; l'expression peut vous sembler dure, mais elle est exacte.

— Servez-vous des expressions que vous voudrez, monsieur, je n'y prendrai pas garde, je vous assure.

— Oh! voilà qui approche de l'inconvenance, madame!

— Oh! monsieur, ne me fatiguez pas la tête de ces sottises, je vous en prie. J'ai quelques instans encore à vivre, je désire être tranquille. J'ai traîné ma jeunesse auprès d'un vieillard que je ne pouvais souffrir, toujours esclave de la volonté des autres. J'ai eu quatre heures de bonheur et de liberté; n'empoisonnez pas mes derniers momens, je vous en supplie! Il faut que la vérité éclate. Je vous ai épousé par contrainte, pour céder aux persécutions de ma mère; je suis victime de mon dévouement. Vous m'avez tuée, monsieur! Je veux bien mourir sans vous maudire, mais ne demandez rien de plus. C'est aujourd'hui seulement que je sais tout ce que je vais perdre. Ah! du moins que votre odieuse figure ne reste pas devant mes yeux; je ne veux plus la voir!

Le mari chancela sur ses jambes, et s'enfuit épouvanté. Cependant l'exaspération d'Henriette s'apaisa bientôt et fut remplacée par un accès violent de fièvre. La malade demanda un prêtre à grands cris. La conférence avec le confesseur ne fut guère moins longue que celle avec l'amant. M. Puymorel voulut profiter de son ascendant de riche propriétaire et de bienfaiteur du clergé de l'endroit, pour obtenir une révélation indiscrète; mais le curé connaissait ses devoirs. Il interrompit les questions en déclarant que la balance une fois déposée entre les mains du Seigneur, il n'appartenait plus aux humains de s'immiscer dans les affaires du ciel :

— Qu'il vous suffise de savoir, ajouta le digne homme, que votre femme va paraître pure et sans tache devant son juge suprême. Si elle a commis quelques fautes, son repentir les a rachetées.

Une fois qu'elle eut reçu les sacremens, Henriette tomba dans un état d'insensibilité dont elle ne sortit plus. Sa mère essaya vainement d'obtenir un regard ou un signe de reconnaissance; elle demeura impassible. La mort, en se posant légèrement sur cette proie, ne trouva pas la résistance ordinaire dont le spectacle est si horrible. Le souffle glacé de l'ange destructeur ne provoqua aucune convulsion et fut reçu comme un chaste baiser.

Deux mois après avoir perdu sa femme, M. Puymorel trouva un soir dans la chambre qu'avait habitée la marquise, un pistolet caché dans un secrétaire. Il prit cette arme dangereuse, et craignant sans doute qu'il n'advînt quelque accident, il voulut la décharger par la fenêtre. C'était un beau pistolet à poudre fulmi-

nante, garni de sa capsule, et tout prêt à partir. L'amorce brûla et produisit sa petite explosion; mais la poudre n'ayant pas pris feu, M. Puymorel souffla dans le canon et s'aperçut que l'arme n'était point chargée. — La marquise, en croyant calomnier Edgar, avait deviné la vérité.

Edgar était un homme faible, et de la faiblesse à la lâcheté il n'y a qu'un pas. Mélancolique par tempérament, malheureux presque toujours par sa faute, ce jeune homme aimait à rejeter ses torts sur l'animosité du hasard. La première pensée consolante qui s'offrait à lui, venait d'une certaine satisfaction qu'on éprouve à se dire plus infortuné que les autres. Cette disposition emphatique était encore exagérée dans le caractère d'Edgar par le sentiment de sa faiblesse; incapable de sortir de son néant par lui-même, il aurait peut-être consenti à devoir une distinction à des revers extraordinaires. S'il est vrai que le bien et le mal ne doivent être appréciés que d'une manière relative, les hommes ainsi faits ne sont pas bien à plaindre, puisque la compensation aux coups qui les frappent est dans leur mal même. Edgar n'était qu'un fanfaron de désespoir et de malheur, et ces gens-là sont plus communs qu'on ne pense.

Le jour qu'il avait cédé aux ordres d'Henriette, en partant pour Rome, il était sans doute bien aise de voir du pays et de voyager en poste aux frais de sa maîtresse, car nous avons su qu'il s'était arrêté à Mayenne, dans la nuit, pour se faire servir un repas fort copieux, et qu'il s'était remis en route en chantant à tue-tête.

Après la mort d'Henriette, Edgar tomba dans un désespoir approchant de la fureur. Souvent ses intimes tremblèrent pour ses jours. Cependant il trouva une consolation dans sa manie d'expansion mélodramatique, à laquelle il se livra sans réserve. Vingt fois, il se jeta en pleurant dans les bras de son confident, et inventa tous les jours de nouveaux effets de scènes. Cela dura jusqu'au moment où le Pylade, perdant patience, déclara qu'il ne regardait comme réelles et profondes que les douleurs qui se concentrent et cherchent l'isolement. Cet avis un peu sévère amena un refroidissement notable dans l'amitié d'Edgar; l'amant désolé chercha un autre spectateur plus bénévole de ses souffrances. Nous sommes heureux d'apprendre au lecteur que l'embonpoint de son visage,

son appétit et son sommeil furent à peine altérés d'une manière sensible.

Henriette n'a jamais su que son amant était indigne d'elle.

La marquise d'Antigny demeura long-temps accablée sous le poids de ses chagrins; mais il ne lui entra pas dans l'esprit qu'elle dût éprouver des remords. Le temps lui rendit son énergie, et n'ayant plus personne à sacrifier à ses projets ambitieux, elle poursuivit intrépidement la fortune pour son propre compte. En ce moment, elle est sur le point de l'atteindre par des spéculations hasardeuses sur les fonds publics, à la Bourse de Paris, sorte de jeu auquel cette femme ingénieuse est devenue plus habile que les vieux coulissiers.

M. Puymorel était trop pénétré des bienséances pour se remarier avant le temps prescrit pour le deuil; aussi n'a-t-il pris une quatrième femme qu'au bout de l'an révolu. Celle-ci n'a ni les regrets, ni les scrupules d'Henriette; elle donne quelques soucis à son vieil époux, et ne paraît point disposée à perdre la partie comme ses devancières. On assure que le riche cultivateur est parvenu à faire donner son nom à la commune qu'il habite; mais si vous alliez en Bretagne, et qu'en passant à Puymorel il vous prît fantaisie de questionner un paysan, il vous répondrait assurément que le village où vous êtes s'appelle Antigny.

Henriette était une créature destinée à parcourir une carrière longue et heureuse; mais elle trouva dans ses qualités mêmes un germe de destruction. Trop loyale et trop vertueuse pour mener à bien des calculs fondés sur une pensée coupable, elle devait succomber une fois que les circonstances et la domination de sa mère l'eurent forcée d'admettre cette pensée. Elle avait permis qu'on réglât sa vie comme les comptes subtils d'un notaire, et c'était son arrêt de mort qu'elle avait signé. Toutes les manœuvres employées pour lui faire un sort brillant ne lui ont valu qu'un assez joli tombeau de marbre blanc dans le modeste cimetière d'Antigny.

PAUL DE MUSSET.

Critique Littéraire.

Œuvres complètes de George Sand.

LETTRES D'UN VOYAGEUR (1).

Si je ne savais que la vertu d'une parole ne suffit pas plus en matière de langage qu'en toute autre matière pour faire disparaître les habitudes vicieuses qui s'y sont enracinées, je proposerais l'abolition des mots *philosophe*, *philosophie*, *philosophique*, quitte à les remplacer par d'autres d'un sens mieux défini. Ce sont là, en effet, de ces mots gros de malentendus, d'équivoques, de surprises, qui sont restés dans toutes les langues, en nombre plus ou moins grand, comme un souvenir de Babel; de ces mots qui semblent faits tout exprès pour justifier cet aphorisme célèbre, que la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée. La philosophie est, comme la langue au dire d'Ésope, tout ce qu'il y a de bon et tout ce qu'il y a de détestable. Les conceptions les plus élevées et les plus augustes, les vérités les plus admirables et les plus fécondes, soit pour la spéculation abstraite, soit pour le bonheur et l'éducation de l'homme, sont revendiquées par la philosophie; il n'est pas de plate stupidité, pas d'absurdité atroce, pas un fruit de l'orgueil en démence ou de l'hypocrisie aux sourdes menées, qui ne se soit fait accueillir, couvert du patronage de ce mot. Mais, en retranchant tout ce côté honteux, et à ne prendre la philosophie que dans les bonnes choses, qu'est-ce encore que la philosophie? Est-ce cette inquiétude raisonneuse de l'esprit humain qui le porte à s'enquérir du comment et du pourquoi de tout ce que l'œil de la pensée et de la chair peut atteindre en lui ou en dehors de lui? Est-ce la somme des résultats où l'a fait parvenir cette disposition originelle?

(1) 2 vol. in-8°, chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

Est-ce l'art d'interpréter les faits et d'en ramener l'histoire à des formules? Est-ce l'art de combiner des idées et de conclure? Est-ce une méthode d'analyse ou une règle de bien vivre? Est-ce le génie, la science ou la vertu? ou bien, en descendant de quelques degrés, et vers un sens plus restreint, dans l'échelle des idées diverses auxquelles ce mot a pu être appliqué, le philosophe est-ce l'homme qui sait observer et reproduire? Le philosophe, est-ce Cicéron, qui parle admirablement et ne sait pas mourir? est-ce Caton, qui vit en homme de cœur et qui se tue? Platon est appelé un philosophe, Diogène aussi. Jésus, à ne voir en lui que l'homme, est un philosophe, et philosophe aussi Voltaire. On dit la philosophie du *Pantagruel*, comme on dit la philosophie du *Novum Organum*. Le livre des *Maximes* ou celui des *Caractères* est œuvre de philosophe aussi bien que le traité *de la Méthode*. Montaigne est philosophe autant que Pascal, Molière et La Fontaine comme Malebranche. L'auteur de *la Nouvelle Héloïse* n'est pas moins un philosophe que Condillac, ni Montesquieu moins que Thomas Reid ou Kant. Celui qui croit et celui qui nie, celui qui sait et qui affirme et celui qui dit : Peut-être! ou : Que sais-je? celui qui fonde et celui qui démolit, celui qui espère et celui qui blasphème, celui qui souffre ou meurt pour ses semblables et celui qui les fustige; tout cela est appelé indistinctement philosophe. Qu'est-ce donc qu'un philosophe?

Or, un jour j'ai entendu crier sur les toits que George Sand était, lui aussi, un philosophe, et je me suis demandé sur-le-champ : Qu'est-ce que George Sand? Ce n'est pas que je ne crusse avoir déjà résolu cette question suffisamment pour mon usage; mais ce mot de philosophe, qui ne s'était jamais présenté à moi comme la traduction de ma pensée, y tombait si brusquement et de si loin, qu'il y causait un trouble profond. De là vint cette première inquiétude sur le sens réel et incontestable qu'il peut avoir. Montaigne, pour l'expliquer à sa manière, dit : « Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce point, ou qu'il dit qu'il l'a trouvée, ou qu'elle ne se peut trouver, ou qu'il est encore en quête. Toute la philosophie est départie en ces trois genres. Son dessein est de chercher la vérité, la science et la certitude. » En ajoutant que cette recherche se fait à l'aide de procédés méthodiques et rigoureux, éclairés par l'analyse scientifique des facultés qu'on y emploie, et qui profiteront de la découverte, j'accepte volontiers cette explication. Elle a de la clarté, de la netteté, et exclut formellement toute prétention usurpée. Ainsi, bien qu'ils fussent aussi en quête d'une vérité, de *quelque chose*, il est bien entendu que nous ne comprendrons parmi les philosophes ni ces honnêtes casuistes, par exemple, qui posaient cette question : *An Virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu sancto;* ni ces braves têtes-rondes qui, dans le

drame de M. Victor Hugo, viennent demander à Cromwell s'il faut brûler ou pendre

> Ceux qui ne parlent pas comme saint Jean parlait,
> Et disent Siboleth, au lieu de Schiboleth;

ni tous ces chercheurs ou possesseurs de vérités aussi peu scientifiques que chaque matin voit éclore autour de nous. Mais, pour maintenir rigoureusement les limites des *trois genres* définis par Montaigne, nous ne devrons pas nous en tenir là, et nous refuserons d'étendre le nom de philosophe à tout ce qui sortira des domaines de la spéculation pure et désintéressée, de l'étude métaphysique des idées ou des choses et de leurs rapports, pour entrer dans les voies de la réalisation plastique, pour élever un monument, non à la vérité, mais à l'art. Le philosophe ne voit dans la vérité que la vérité; il la recherche pour elle-même; elle a à ses yeux une valeur, une beauté indépendante, absolue. Pour l'artiste, elle n'a qu'une valeur de relation. Il n'en veut que les côtés exprimables par des sons, par des images, par des couleurs, par les mille combinaisons de formes dont l'art et le génie lui ont révélé la puissance sur l'élément passionné auquel il s'adresse. Le philosophe regarde la vérité en dedans, l'artiste la regarde en dehors. Elle est l'objet même du premier; pour le second, elle est un sujet. Il y a donc une ligne profonde de démarcation entre l'artiste ou le poète et le philosophe. Que si l'on veut étendre à l'un le mot indiquant les qualités propres à l'autre, on ne pourra le faire sans altérer la sincérité de la langue, et le sens du mot ainsi détourné de sa fonction spéciale, devenant arbitraire et confus, il n'y aura pas d'abus de langage, pas de fausseté, pas de perfidie dont il ne soit fait le complice et le receleur. C'est, au reste, ce que l'histoire nous démontre victorieusement. Si nous nous en tenons à la définition de Montaigne, nous rayerons donc de la table des philosophes la moitié au moins des noms que j'ai cités plus haut, et en général tous ceux qu'a animés une passion autre que l'amour exclusif de la simple et pure vérité, tous ceux dont l'intelligence s'est prosternée devant d'autres idoles, suspendue à d'autres ambitions, enivrée d'autres triomphes. Le philosophe est celui qui cherche la vérité, la science, la certitude, et qui dit, ou qu'il l'a trouvée, ou qu'elle ne se peut trouver, ou qu'il est encore en quête.

Voyons maintenant ce que d'autres en pensent, et George Sand, entre autres, dont l'opinion ne peut qu'intervenir d'une manière piquante dans cette question. Les *Lettres d'un Voyageur* me paraissent résumer admirablement l'histoire de la pensée et de la passion de George Sand, c'est-à-dire que le *philosophe* et le poète, tels qu'ils se sont révélés dans ses autres livres, se reproduisent dans celui-ci tout entiers. Ce dernier livre a même

cet avantage que l'auteur, n'étant plus obligé de plier les opinions qu'il exprime aux données du caractère attribué à tel ou tel de ses personnages, il s'impute à lui-même la responsabilité directe de ce qu'il avance et nous épargne la crainte de confondre ce qui est manifestation spontanée de l'homme avec ce qui est concession de l'artiste aux nécessités logiques d'une position conçue par son imagination. S'il y a réellement un philosophe dans George Sand, c'est ici que nous le retrouverons plus qu'ailleurs, c'est ici que sa philosophie sera le plus explicite et réduite à ses élémens les plus saisissables, dégagée qu'elle sera de tout ce qui s'y entremêle d'étranger partout ailleurs. Et qu'on ne s'étonne pas de nous voir attacher tant d'importance à cette question; car après la direction où l'on a cherché à engager George Sand, après les violences qu'on a faites à son génie, à ses penchans, à sa nature, pour transmuer le poète en philosophe, violences dont nous retrouverons plus d'une trace dans ces deux volumes, nous croyons qu'il y va de l'avenir de son talent. Cherchons d'abord ce qu'il entend par philosophe, et comment il comprend l'association de ce mot avec celui de poète.

« Le poète aime le bien; il a un sens particulier, c'est le sens du beau. Quand ce développement de la faculté de voir, de comprendre et d'admirer ne s'applique qu'aux objets extérieurs, on n'est qu'artiste; quand l'intelligence va au-delà du sens pittoresque, quand l'ame a des yeux comme le corps, quand elle sonde les profondeurs du monde idéal, la réunion de ces deux facultés fait le poète; pour être vraiment poète, il faut donc être à la fois artiste et philosophe. » P. 141, t. II des *Lettres*.

Voici déjà un mot nouveau, le monde idéal! Ce n'est plus de la vérité, de la science, de la certitude ou de toute autre chose analogue qu'il s'agit, mais de l'idéal. Aussi je suis presque tenté, en dépit de la définition même, de prononcer, dès à présent et sans aller plus loin, que ce n'est plus un philosophe qui parle cette fois, mais bien un poète, et un véritable poète qui ne s'est guère inquiété jusqu'ici de devenir autre chose et d'apprendre une autre langue que la sienne. Autre embarras; qui pourra dire au juste, et philosophiquement parlant, ce que l'auteur a entendu par une ame qui a des yeux comme le corps et qui sonde les profondeurs du monde idéal? Certes, cette phrase est suffisante comme expression poétique; mais, comme langage philosophique, combien ne laisse-t-elle pas à désirer, sous le rapport de la précision et de la rigueur! Est-ce là donner l'idée nette et bien arrêtée de ce qui est le propre d'un philosophe? A quel terme bien défini cela correspond-il? Dans quelles limites faut-il le comprendre? Qui empêche de reconnaître là l'image d'un simple rêveur aussi bien ou plutôt que celle d'un philosophe? Je crains bien qu'en astreignant le poète à être philosophe, après avoir peint celui-ci de pareils traits,

George Sand n'ait pas imposé une tâche bien difficile au premier. Il y a dans ces termes un vague assez large pour que toute ambition puisse trouver à s'y loger. Toutefois, laissant flotter au loin les nuages de l'expression, je veux serrer le sens de la pensée au plus près. Il n'y a pas de doute qu'un homme qui ne sait que renvoyer comme une glace l'image des objets extérieurs qui se peignent dans son imagination, n'est pas un poète au grand complet, parce qu'il n'a qu'un sens fort incomplet du beau, parce qu'il ne l'aperçoit que dans les harmonies du monde matériel sans s'élever jusqu'au sentiment des harmonies du monde moral. Ce n'est même guère la peine d'appeler cet homme du nom de poète; celui de caléidoscope suffirait. Mais après avoir donné au poète un sens particulier, le sens du beau, pourquoi le ramener à la condition du philosophe qui n'a pas ce sens, puisque c'est le lot particulier du poète? A quoi bon lui donner des ailes pour le condamner ensuite à envier la part dévolue à l'homme qui gravit lentement et laborieusement, les pieds embarrassés dans la chaîne rigoureuse des déductions logiques. J'aimerais autant dire à l'aigle: Tâche d'être une tortue, faute de quoi tu ne seras pas vraiment un aigle. La tortue pourra bien parvenir à la cime du rocher où l'aigle s'enlève d'un coup d'aile; mais combien de pas aura-t-elle comptés, et combien de brins d'herbe épluchés! Le poète sent le beau, le grand quelque part; il s'y élance d'un bond, il s'en empare comme de sa proie, et il en a déjà fait son festin que le philosophe en est encore à chercher quelle voie lui offrent les champs inextricables de la métaphysique pour arriver jusque-là, et de quel pied il faut partir. Puis, en fin de compte, la notion du beau n'est pas du tout la même chez le philosophe ou chez le poète. Chez l'un, c'est une idée abstraite liée nécessairement au réseau d'abstractions préliminaires dont il faut parcourir le labyrinthe pour arriver jusqu'à elle. Cassez un des fils, trop peu solide ou mal attaché, et plus d'arrivée possible. Chez le poète, elle est un sentiment né d'un instinct ou d'un sens particulier, comme dit George Sand, sentiment toujours présent, toujours inséparable de la qualité de poète, toujours actif, toujours impatient d'embrasser son objet dans l'œuvre divine qu'il contemple, ou dans l'œuvre humaine qu'il produit. Le philosophe comprend par l'analyse et la déduction; le poète, par l'intuition. En quoi donc a-t-il besoin de se faire philosophe? Il est d'emblée ce que le philosophe s'efforce de devenir. Celui-ci découvre ou cherche, et lui il crée. Non, il n'est pas besoin d'être un philosophe pour être un vrai poète. Les missions de ces deux hommes sont tout-à-fait distinctes, et ne peuvent se cumuler: le vrai poète est plus ou mieux qu'un philosophe par cela seul qu'il est un vrai poète; ce seul mot comprend tout. Je voudrais bien savoir quelles lacunes Aristote aurait comblées dans le génie

d'Homère, et comment Homère, si vieux qu'on l'ait fait, aurait trouvé le temps d'écrire son Iliade, s'il n'avait pas eu, pour amasser les trésors de science encyclopédique et de sagesse qu'il y déploie, des secrets plus expéditifs que les procédés méthodiques d'Aristote. Or, je crois que George Sand, toute révérence gardée pour Homère, a, lui aussi, quelqu'un de ces secrets qui sont le patrimoine imprescriptible du poète, auxquels la philosophie ne saurait suppléer et avec lesquels on se passe des leçons de la philosophie, parce qu'ils contiennent, en substance, tout ce qu'elle contient, plus, d'autres choses qui ne sont pas de son domaine. Je crois que George Sand, sans s'être jamais approprié aucune méthode d'analyse ou d'enquête, connaît le mécanisme de certains mouvemens du cœur humain aussi bien qu'aucun métaphysicien ou moraliste, et sait, de plus que ceux-ci, le mettre en jeu dans des combinaisons dont son génie a le secret, de manière à lui faire produire le beau, le grand, le pathétique, le vrai. Si c'est pour cela qu'on l'appelle un philosophe et qu'il faille absolument en passer par là, j'y donne les mains, tout en faisant mes réserves en faveur de l'interprétation de Montaigne, et en notant que le mot poète à lui tout seul exprimerait tout aussi bien ce qu'on veut dire; car, comme ce sont là précisément les qualités qui font le poète, on ne peut pas le concevoir sans cela. Je ne vois pas la nécessité de fatiguer un mot à porter deux ou plusieurs idées, tandis que d'un autre côté on emploie deux mots à n'en exprimer qu'une seule.

Lorsque George Sand a écrit le passage que nous avons cité plus haut, il avait déjà subi l'influence des docteurs qui ont, avec un sang-froid si impitoyable, soumis au martyre son ame de poète pour la faire entrer dans le moule de leurs idées; et ce passage peut donner lieu à un rapprochement assez curieux. Ici George Sand, nouveau converti, George Sand, philosophe démocrate, fait de la poésie l'apanage exclusif des forts, des rois de la pensée, des puissances orgueilleuses de l'intelligence, des philosophes, en un mot. Mais là-bas, bien loin dans le passé, là-bas, dans *André*, il y a un George Sand qui n'est qu'un naïf et instinctif poète, et qui exprime sur la poésie une idée bien plus vraie, ce nous semble, bien plus touchante, plus simple et plus élevée en même temps. Là, ce ne sont pas les grands et les puissans qui sont conviés au banquet de poésie, mais les faibles, les opprimés, les femmes, les enfans, tous ceux qui aiment, qui souffrent, qui gémissent, qui espèrent. Là, la poésie n'emprunte pas la voix de George Sand pour chasser de la salle du festin tous ceux qui n'ont pas revêtu la robe de philosophe; mais, par la bouche de George Sand, elle prononce le *Sinite parvulos venire ad me*. Écoutons.

« On dit que la poésie se meurt; la poésie ne peut pas mourir. N'eût-

elle pour asile que le cerveau d'un seul homme, elle aurait encore des siècles de vie..... Elle se réfugiera dans la vie bourgeoise, elle se mêlera aux plus naïfs détails de l'existence. Lasse de chanter une langue que les grands ne comprennent pas, elle ira murmurer à l'oreille des petits des paroles d'amour et de sympathie. Et déjà, n'est-elle pas descendue sous les voûtes des tavernes allemandes? ne s'est-elle pas assise au rouet des femmes? ne berce-t-elle pas dans ses bras les enfans du pauvre? Compte-t-on pour rien toutes ces ames aimantes qui la possèdent et qui souffrent, qui se taisent devant les hommes et qui pleurent devant Dieu?..... Les chants des bardes sont descendus dans les vallées, et les idées poétiques peuvent s'ajuster à la taille de tous les hommes. L'un porte sa poésie sur son front, un autre dans son cœur; celui-ci la cherche dans une promenade lente et silencieuse au sein des plaines, celui-là la poursuit au galop de son cheval à travers les ravins; un troisième l'arrose sur sa fenêtre dans un pot de tulipes. Au lieu de demander où elle est, ne devrait-on pas demander où elle n'est pas? Si ce n'était qu'une langue, elle pourrait se perdre; mais c'est une essence qui se compose de deux choses : la beauté répandue dans la nature extérieure et le sentiment départi à toute intelligence ordinaire. Pour condamner à mort la poésie et la porter au cercueil, il nous faudra donc arracher du sol jusqu'à la dernière des fleurettes dont Geneviève faisait ses bouquets; car elle aussi était poète, et croyez bien qu'il y a au fond des plus sombres masures, au sein des plus médiocres conditions, beaucoup d'existences qui s'achèvent sans avoir produit un sonnet, mais qui pourtant sont de magnifiques poèmes. Il faut bien peu de chose pour éveiller ces esprits endormis dans l'épaisse atmosphère de l'ignorance, et pour les entourer à jamais d'une lumineuse auréole qui ne les quitte plus. Un livre tombé sous la main, un chant, ou quelques paroles recueillies d'un passant; une étude entreprise dans un dessein prosaïque ou par nécessité, le moindre hasard providentiel suffit à une ame élue pour découvrir un monde d'idées et de sentimens. C'est ce qui était arrivé à Geneviève. L'art frivole d'imiter les fleurs l'avait conduite à examiner ses modèles, à les aimer, à chercher dans la nature un moyen de perfectionner son intelligence; peu à peu elle s'était identifiée avec elle, et chaque jour, dans le secret de son cœur, elle dévorait avidement le livre immense ouvert devant ses yeux. Elle ne songeait pas à approfondir d'autre science que celle à laquelle tous ses instans étaient forcément consacrés; mais elle avait surpris le secret de l'universelle harmonie (1). »

Eh bien! eh bien! en est-ce assez? J'avoue qu'en me rappelant l'existence de ce passage, et en le cherchant pour en citer les lambeaux que

(1) *André*, pag. 91 et suiv. Édition des Œuvres complètes.

vous venez de lire, je n'avais pas compté sur une aussi riche trouvaille. La mémoire m'avait singulièrement failli. Cette page est-elle assez belle, assez convaincante? ces idées sont-elles assez nobles, assez élevées, assez religieuses, assez consolantes? A combien d'écrivains est-il arrivé d'exprimer un plus saint et plus magnifique sentiment de la poésie dans un plus admirable langage? Et c'est vous qui dites maintenant qu'il n'y a qu'un philosophe qui puisse être un poète, ô George Sand! Mais voyez donc comme les philosophes dessèchent tout ce qu'ils touchent! Voyez ce qu'ils ont fait de vos idées et de vos sentimens ici évoqués par nous, et jugez! Ah! c'est maintenant que vous devez croire que la poésie peut mourir, puisque vous l'avez reléguée dans le cabinet des philosophes!

Il ne faut pas croire cependant que George Sand ait passé brusquement de l'un des extrêmes que nous venons de mettre en regard à l'autre. L'ange de la poésie qui habite en lui, qui avait été si long-temps sa joie, sa consolation et son orgueil, s'est débattu long-temps avant de se laisser déposséder de la place où il régnait en souverain. Long-temps il a défendu l'indépendance de ses ailes azurées; long-temps il a soutenu la lutte et repoussé les assauts que chaque jour renouvelait. Mais enfin, circonvenu, harcelé, obsédé, forcé dans ses derniers retranchemens, il a dû abdiquer et reconnaître la loi du vainqueur en lui prêtant foi et hommage. Le poète s'est reconnu poète de par la philosophie. Il en a été un peu moins poète et pas beaucoup plus philosophe, car c'est là ce qui s'improvise le moins. Les diverses phases de cette lutte sont fort bien marquées et fort curieuses à étudier dans les *Lettres d'un Voyageur*. C'est à la lettre datée du 11 avril 1835 qu'il faut en prendre l'histoire. Dans celles qui précèdent, après les trois premières, qui sont consacrées aux descriptions et aux aventures de son voyage d'Italie, nous le voyons en proie à une tristesse sombre qui s'exhale en imprécations pleines d'amertume et invoque le suicide. Je connais peu de choses plus tristes que ce désespoir acre et mordant, plus tristes surtout que ce rire sec et forcé qui vient parfois éclater entre deux cris de douleur. Mais c'est une douleur qui fait mal, et qui n'humecte pas les yeux. Elle devient plus touchante quand elle devient plus calme et plus résignée, quand elle se change en une mélancolie douce et accessible aux pieuses remontrances de l'amitié. Elle trouve alors des accens qui remuent, dilatent et soulagent le cœur oppressé par le long cauchemar qui précède; puis, quand nous arrivons aux approches du 11 avril, elle s'efface, pour ne plus reparaître que de loin en loin, comme un vague souvenir perdu dans la brume des horizons du passé. Voilà dans quel état ces lettres nous montrent George Sand, à la veille de son initiation philosophique.

Il ne paraît pas d'abord soupçonner qu'il puisse y avoir au monde quel-

que autre chose de bon et de beau que la poésie. Il voudrait la communiquer à ceux qu'il aime; il les plaint de les voir absorbés en d'autres soins. « Pauvre homme de génie, quelle mission que la tienne ! dit-il au pasteur d'hommes, dont il ne paraît pas du tout se disposer à grossir prochainement le troupeau ; que ne puis-je t'emmener avec moi sur l'aile des vents inconstans, te faire respirer le grand air des solitudes, et t'apprendre le secret des poètes et des bohémiens ! » Du reste, il paraît fier et satisfait de sa condition de poète, de « diseur de métaphores, d'indiscipliné voyou. » (Quel chemin nous avons à faire de voyou à philosophe !) Il traite fort cavalièrement les prétentions de ses amis les philanthropes, les agace par l'emphase un peu affectée de ses éloges ou par les saillies de sa coquette gaieté, et élude par ces artifices tout ce qui pourrait l'engager avec eux en d'autres liens que ceux d'une affection libre et toute fondée sur des sympathies de cœur. On sent déjà, neanmoins, à ces détours qu'il prend, à ces précautions qu'il juge nécessaires, que si, dans ces relations d'amitié, tout est dévouement sincère et délicatesse d'attentions de son côté, il y a déjà, de l'autre part, commencement d'oppression. Il fait toutes les concessions qu'il peut. « Ce n'est pas que je déserte ta cause, » dit-il; mais comme il ne se soucie guère encore d'être attaché au drapeau, et qu'il lui en coûte de l'avouer cruement, il exagère plaisamment sa petitesse et son inutilité pour se rendre moins regrettable. « Moi, je fuis le bruit des clameurs humaines, et je vais écouter la voix des torrens. Sois sûr que je prierai l'esprit des lacs et les fées des glaciers de prendre quelquefois leur vol vers toi, et de te porter, dans une brise, un parfum des déserts, un rêve de liberté, etc. » Le parfum des déserts, cela vient de lui; le rêve de liberté, cela s'adresse à eux. Le voilà déjà qui commence à amalgamer leur langage avec le sien. C'est une flatterie, c'est-à-dire un signe de faiblesse. Du reste, il a soin de ne jamais se comprendre dans aucune énonciation collective, et d'indiquer par l'emploi exclusif du *vous*, toujours préféré à *nous*, qu'il entend faire bande à part et se réserver une neutralité amicale. Mais ces faibles barricades, derrière lesquelles il se retranche, sont bientôt forcées, les franchises de la neutralité sont violées, l'usurpation de plus en plus envahissante entame décidément et d'une manière formelle sa liberté. « A quand la conclusion ? » lui crie-t-elle, c'est-à-dire : quand seras-tu des nôtres ? « J'aime mieux mon bâton de pélerin que ton sceptre, répond George Sand. N'étant bon à rien qu'à causer avec l'écho, à regarder lever la lune, et à composer des chants mélancoliques ou moqueurs pour les étudians-poètes et les écoliers amoureux, j'ai pris l'habitude de faire de ma vie une véritable école buissonnière. » Plus loin, les poursuites deviennent plus pressantes; il semble qu'il soit réellement appréhendé au corps et sommé de

se décider. Dès le moment où il se voit face à face avec un danger sérieux, sa gaieté refoulée se contient, sa parole devient sérieuse. Il répétera à peu près tout ce qu'il a dit plus haut sur sa nature indisciplinée de poète, de *voyou*, mais non plus, cette fois, avec cette légèreté piquante qui semblait dire : Vois comme tout cela t'échappe et se moque de tes grosses mains d'Hercule philosophique. Maintenant il commence à rougir de sa qualité de poète. Il est confus, repentant, humilié; il se confesse en se frappant la poitrine : « J'ai l'habitude de répondre par des sophismes et des facéties à ceux qui me tiennent ce langage; mais ici c'est différent... Toi qui n'as pas seulement la puissance de l'entendement, mais la force du cœur, parle; je répondrai comme à un juge légitime, et t'obéirai en te parlant de moi tant que tu le voudras, car je confesse qu'il y avait plus de paresse coupable de ma part à l'éviter que de véritable modestie. O mon frère! ceci est un entretien grave, une époque grave dans ma pauvre vie! »

Le voilà déjà venu à dire : Ma pauvre vie! Tout à l'heure il en était heureux et fier; il n'imaginait rien de mieux que de l'offrir en partage à ses amis. Il disait : « Viens, je t'apprendrai le secret des poètes et des bohémiens! » Maintenant ce n'est plus lui qui va donner sa vie, mais il va recevoir celle qu'on voudra bien lui donner. Son sacrifice est accompli dans sa pensée; mais au moment de le consommer, le cri de la nature s'échappe du fond de ses entrailles. Il hésite, il demande grace, il cherche en quelque sorte à se racheter. « Demande mes biens et ma vie, ô Romain! mais laisse mon pauvre esprit aux sylphes et aux nymphes de la poésie. Que t'importe? tu trouveras bien assez de têtes qui voudront délibérer plus qu'il ne sera besoin. Ne sera-t-il pas permis aux ménestrels de chanter des romances aux femmes, pendant que vous ferez des lois pour les hommes? » Ne dirait-on pas le discours du rossignol au milan?

Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?
Écoutez plutôt ma chanson,
Je vous raconterai Tereé et son envie.....
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle,
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun...

Jusqu'ici il n'a abordé que par le côté idéal la doctrine dont il est le néophyte; il n'a parlé que de la vertu, de la justice, de l'humanité. Mais voici que les objets prennent plus de corps et des formes plus palpables. Nous entrons dans le réel, dans le spécial des choses. Ce n'est bientôt plus de la vertu en général, de la vertu humaine seulement, qu'il s'agit, mais des *vertus républicaines*. C'est la première fois qu'il prononce ce mot; aussi voit-on qu'il n'y est pas encore bien aguerri. Il en a peur, il y met

un correctif en ajoutant : « Ce que j'appellerai, en style moins pompeux, les qualités de l'individu gouvernable ou du citoyen. » En effet, ce n'est pas seulement un philosophe qu'on veut faire de lui, c'est surtout un républicain. Eh bien! c'en est fait, il est républicain. « Mes amis, mes maîtres, mes frères, salut! mon sang et mon pain vous appartiennent désormais, en attendant que la république les réclame. » Jusqu'ici tout est bien, et la fin de cette lettre, qui est un adieu à toutes les idoles qu'il brise, couronne admirablement ce mouvement solennel. Plus loin nous trouverons à redire; mais faisons d'abord une remarque. Je suis intimement persuadé que George Sand est de bonne foi dans ses élans de républicanisme, mais je suis persuadé également qu'il n'est pas républicain. La pensée qui l'a fait tel n'est pas en lui, elle n'est pas sienne; c'est une pensée du dehors enfoncée de vive force dans une des cases vides de son cerveau, dont il ne connaît ni la nature, ni la mesure, ni les limites, et avec laquelle il se comporte comme un homme qui aurait dans les mains une arme inconnue dont il ignorerait absolument le maniement, l'usage et la portée. Il ne sait pas par où y toucher d'abord, puis il finit par l'empoigner à pleine main et par la faire éclater. En ce moment George Sand en est à l'excès de circonspection. On voit qu'il n'est plus sûr de lui-même et qu'il a besoin d'être guidé; on voit que son juge n'est plus dans sa conscience qui ne possède pas nettement les notions de ses nouveaux devoirs; on voit qu'il se sent sous un œil inquiet et ombrageux qui l'observe et devant lequel il se croit obligé de justifier, au moins indirectement, les moindres élans dans lesquels sa spontanéité si fortement entamée se permet de faire encore acte de vie. « Et toi, ô grande Suisse! ô vous, belles montagnes, ondes éloquentes, aigles sauvages, chamois des Alpes, lacs de cristal, neiges argentées, sentiers perdus, sombres sapins, roches terribles! ce ne peut être un mal que d'aller me jeter à genoux, seul et pleurant au milieu de vous. La vertu ni la république ne peuvent défendre à un pauvre artiste, chagrin et fatigué, d'aller prendre dans son cerveau le calque de vos lignes sublimes et le prisme de vos riches couleurs. » Mais cet état de contrainte le fatigue, la tyrannie de ses scrupules devient insupportable, et, par un excès contraire, il se jette dans les exagérations illimitées de l'exaltation et du fanatisme. Tout ce jeu de réactions auxquelles il s'abandonne sans pouvoir jamais trouver son point d'équilibre, prouve qu'il est sorti des conditions de sa nature pour prendre une attitude tout-à-fait fausse. Ne pouvant se posséder, il cherche à s'étourdir; il parle de faire servir son corps à hausser une barricade de la hauteur d'un cadavre; il se met à rire en se contemplant, lui, *soldat de quatre pieds dix pouces;* il fait son testament comme à la veille d'une bataille; il donne ses biens à la république, ses enfans à ses amis. Tout cela est beau, tout cela

est triste; cela surtout est faux, non pas qu'il y ait une arrière-pensée dans l'auteur, mais parce que cela jure avec toutes les conditions vraies de sa vie, de sa position, et, puisqu'il faut le dire une fois, de son sexe. C'est un enthousiasme sincère, sans doute, je le répète, mais un enthousiasme qui sonne creux, qui détonne et qui glace le sang plutôt qu'il ne l'échauffe.

Mais enfin il a conclu!

Il croit du moins qu'il a conclu. Mais jamais il ne s'est moins possédé lui-même, jamais il n'a été moins assis, moins fixé dans une idée ou un sentiment, jamais il n'a oscillé entre des contradictions plus flagrantes. Ainsi, après s'être mis pieds et poings liés à la disposition d'un homme, après lui avoir dit : « Mais toi, c'est différent, parle, je t'obéirai; » après avoir ailleurs poussé l'intempérance de son zèle à des excès où la passion a certainement plus de part que la raison, il est assez peu soucieux de la logique pour s'écrier plus loin : « Quelqu'un veut-il de ma vie présente et future? Pourvu qu'on la mette au service d'une idée et non d'une passion, au service de la vérité et non à celui d'un homme, je consens à recevoir des lois. Mais hélas! je vous en avertis, je ne suis propre qu'à exécuter bravement et fidèlement un ordre. Je puis agir et non délibérer, car je ne sais rien et ne suis sûr de rien (et il veut se faire tuer pour des choses qu'il ne sait pas et dont il n'est pas sûr, et il appelle cela se mettre au service de la vérité et non d'une passion!). Je ne puis obéir qu'en fermant les yeux et en me bouchant les oreilles, afin de ne rien voir et de ne rien entendre qui me dissuade; je puis marcher avec mes amis, comme le chien qui voit son maître partir..... » Ainsi encore, après s'être jeté, biens, corps et ame dans la partie que jouent *ses amis*, il prononce ce grave axiome que le poète « doit vivre et travailler seul, sans jamais entrer, de fait ou d'intention, dans le tumulte du monde. » Voici donc où en est George Sand sortant des mains des philosophes. Il se donne tout entier à l'austère vérité, et il se donne tout entier aux sylphes et aux nymphes de la poésie; il est un soldat, il est une femmelette; il se jette dans la barricade, et il va demander aux sentiers perdus des montagnes de la Suisse un refuge pour le pauvre artiste chagrin et fatigué. Il se met au service d'une idée, de la vérité, et non d'un homme, et il commence par renoncer à son jugement, par se boucher les yeux et les oreilles pour ne rien voir ou entendre qui le dissuade, et par se soumettre à l'obéissance passive.

Mais il a conclu!

Si donc George Sand est un philosophe, nous définirons le philosophe un homme qui ne sait ni ce qu'il est ni ce qu'il veut, définition que le grand poète s'explique plus d'une fois à lui-même. George Sand, au

reste, n'est si peu philosophe que parce qu'il est trop poète, et celui de *ses amis* qui l'a condamné à mort l'avait probablement jugé comme moi.

Ce n'est pas que je voulusse consentir à retrancher une seule des pages, une seule des lignes que je viens de soumettre à une critique sévère peut-être, mais consciencieuse, amie, et prenant sa source dans un culte de l'art et de l'artiste plus sérieux, plus respectueux et plus respectable que les complaisances obséquieuses dont George Sand n'a pas besoin, et dont j'imagine qu'il sait peu de gré à leurs auteurs. Je ne voudrais pas, dis-je, retrancher une seule de ces lignes, parce que, en mettant à nu certains côtés faibles de celui qui les a écrites, elles font aussi merveilleusement resplendir les parties solidement trempées de son ame. Il y a quelque chose qui vaut mieux encore, comme objet d'étude et comme exemple, qu'une pensée bien déduite et bien conduite : c'est un noble sentiment. Il y a quelque chose de plus beau que la logique, de plus fécond qu'une raison exacte et correcte, de plus entraînant et de plus communicatif que les spéculations de la philosophie : c'est le dévouement. Laissez donc fermenter et bouillonner cette pensée, laissez-la monter et descendre, aller et venir dans tous les sens, au gré des courans qui l'emportent ; la cause de ce mouvement, de ce désordre extérieur est, au fond, dans un foyer de chaleur qui ne peut s'éteindre, et qui s'en prend, pour se nourrir, à tout ce qu'il rencontre. Aussi, vous avez à la surface un pêle-mêle d'objets qui s'entrechoquent ; mais, au fond, vous rencontrez l'inestimable force motrice, la flamme divine qui brille d'un inaltérable éclat. Aimer, se dévouer, c'est là tout George Sand ; c'est là tout ce qu'il sait, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il veut. Et si quelqu'un s'avise de le dresser en outre à conclure, il s'y prêtera de son mieux ; car, pour lui, c'est déjà faire acte de dévouement que de s'appliquer à ce labeur ingrat, pour lequel il n'est pas fait. Il creusera en lui-même, il mettra son intelligence en lambeaux pour en arracher ces conclusions, dont elle n'a pas les prémisses, ce fruit dont elle n'a pas porté le germe ; et ce n'est qu'épuisé, extenué par ce travail d'une ame qui veut enfanter ce qu'elle n'a pas conçu, ce qu'elle n'est pas apte à concevoir, qu'il coupera court aux fatigues stériles de ces avortemens en s'écriant : « Tiens, prends ma vie, et laisse mon pauvre esprit aux sylphes et aux nymphes de la poésie ! »

La poésie, oui, George Sand, c'est à la poésie qu'il faut revenir et vous tenir. Vous lui avez été infidèle, vous l'avez reniée, vous avez dit que, pour être un véritable poète, il fallait être un philosophe, et votre livre est la plus directe et la plus éclatante réfutation qu'on puisse opposer à vos paroles. Et grace à la poésie, grace à la merveilleuse faculté d'enthousiasme dont elle vous a doué, grace aux nobles et éloquentes passions dont elle a allumé et dont elle entretient, malgré vos infidélités, le flam-

beau dans votre ame, votre livre, tout labouré de vos faux pas philosophiques, est et restera un beau et grand livre. Il témoignera de tout ce qu'il y avait de bon, d'élevé, de courageux en vous. Vous aussi, George Sand, comme cet homme dont les passions et le génie eurent avec les vôtres plus d'un trait de ressemblance, vous pourrez un jour, ce livre à la main, vous présenter devant le souverain juge, et si c'est là-dessus que vous êtes jugé, nul, soyez-en bien sûr, n'aura le droit de se dire : Je fus meilleur que cet homme-là. Or, ce n'est pas à la philosophie que vous en serez redevable; au contraire, tout ce que la poésie avait ouvert dans votre ame, la philosophie a tenté de le murer, sauf la porte qu'elle se réservait; tout ce qu'il y avait de large, elle l'a retréci; tout ce qu'il y avait de sympathies générales, elle l'a localisé à son profit. Voyez plutôt : la poésie avait fait de vous l'apôtre de la justice, de l'humanité, de la charité, le patron des faibles et des opprimés, quels qu'ils fussent; la philosophie vous a réduit à être le champion *imbellis* (je vous dis cela en latin) d'un parti, c'est-à-dire fauteur de haines, et complice du plus fort et de l'oppresseur, si ce parti devient le plus fort. La poésie vous a inspiré cette parole que « le poète doit vivre seul, qu'il ne doit se mêler ni de fait ni d'intention au tumulte du monde; » et vous êtes descendu des hauteurs sereines d'où vous planiez sur le monde et sur ses tumultes, des hauteurs d'où votre voix laissait tomber sur nous des mélodies pleines de ravissemens nouveaux et inconnus, pour vous mêler à ceux qui crient et se débattent dans la rue, et nous répéter d'en bas des refrains qu'on vous a inculqués. La poésie vous avait donné « un sens particulier, le sens du beau, » et le beau est séquestré pour vous en-deçà d'une certaine ligne, qui vous enlace d'un cercle étroit; au-delà, tout est pour vous objet de réprobation ou d'indifférence, au-delà, vous méconnaissez le beau lorsqu'il s'y trouve. Tous les hommes étaient vos frères, poète; philosophe, votre ligne est un rempart plus d'une fois ensanglanté qui s'élève entre le reste de votre famille et vous. Vous ne pouvez plus être juste, George Sand, parce que ce que le cri de votre conscience appellerait justice, d'autres l'appelleraient trahison. Après avoir accepté comme ennemis un nombre d'hommes incalculable, vous ne pouvez plus pardonner à un *ennemi*, car *vos frères* ne vous le pardonneraient pas. Charité, justice, humanité, liberté, la poésie vous a tout donné à pleines mains; la philosophie qu'on vous a faite vous enlèverait tout, si la poésie, qui veille sur vous, ne vous ménageait, pour vous sauver, d'heureuses inconséquences, car vous êtes son enfant privilégié. Grave enfant, qui veut mettre sa mère, sa nourrice en tutelle!

Je dis donc que les *Lettres d'un Voyageur* sont un beau livre, et quand j'y pense, je ne sais pas s'il en est sorti un plus beau de la plume de

George Sand. C'est qu'une fois la part faite à la critique des idées et de l'idéologie on se trouve face à face avec l'homme, avec la passion, avec la poésie dramatique dans toute sa captivante énergie. Et plus les idées ont été poussées dans le faux, dans l'outré, dans la contradiction, plus la force de la passion qui les soulève et les agite comme des tourbillons de feuilles desséchées se révèle à ces traits. A les prendre comme idées et dans leur sens direct, nous avons nié leur valeur. Mais à voir dans leur désordre l'expression du désordre intérieur qui bouleverse une ame déchirée par une lutte acharnée, toutes ces idées, fausses en elles-mêmes ou par leur opposition, sont admirables de vérité comme signe de passion. Et plus le trouble est grand, plus la passion s'élève à une haute puissance poétique. Bénies soient donc, au nom de la poésie, toutes ces monstruosités que nous signalions tout à l'heure au nom de la logique! Bénie soit la magicienne qui, des incohérences et des maladresses du philosophe encore novice, fait des beautés pour l'œuvre de l'artiste. Heureuses bévues! glorieuses maladresses!

Mais ces *Lettres* ne sont pas seulement intéressantes au plus haut point comme notes biographiques et comme étude de l'ame sur un sujet d'élite. Tout ce que nous venons de dire n'en résume qu'une partie, partie capitale il est vrai, mais qui n'est pas tout. Il faut citer encore les trois lettres sur l'Italie comme richesse de couleur descriptive ou de narration enjouée; les lettres au Malgache ou sur le Malgache, ces dernières surtout, comme sentiment de la vie intime, de la vie du foyer; la lettre apologétique sur l'art et une multitude de passages dans les autres comme sel et ingénieuse ironie; celle sur la *maison déserte* comme élan poétique de l'imagination; toutes comme vive expression du sentiment de l'amitié, de l'amour, de la nature; celle surtout qui commence ainsi : « J'ai quitté ma chambre au jour naissant.... J'ai passé mon panier à mon bras; j'y ai mis mon portefeuille, un encrier, un morceau de pain et des cigarettes, et j'ai pris le chemin des couperies.... » Je ne parle pas de l'éloquente et sanglante imprécation intitulée *le Prince*, parce qu'il faut finir.

George Sand! ils vous ont dit que l'art, s'ils ne l'attelaient à leur charrue, était une chose inutile et méprisable. Mais vous savez bien que non, n'est-ce pas? Vous savez bien que, de toutes les facultés, la plus indépendante est l'imagination; que l'artiste ne peut pas peindre ce qu'il ne voit pas, soit avec les yeux de l'ame, soit avec les yeux du corps, ni exprimer ce qu'il ne sent pas. Vous savez bien aussi qu'en revanche il ne peut pas ne pas peindre ce qu'il voit dans le miroir de la passion, ni ne pas exprimer ce qu'il sent. Vous savez bien que chaque siècle amène une débacle générale de philosophes, tandis que les grands artistes, les poëtes, sont toujours là sur leurs piédestaux, fermes et debout. Vous savez bien que

le poète ne peut s'attacher à ce qu'ils font, parce que ce qu'ils font sera défait dans cent ans, dans cinquante ans, dans vingt ans, et déclaré absurde ou manqué par leurs successeurs, sans quoi leurs successeurs n'auraient rien à faire, et qu'il ne peut se résigner, lui, poète, à vivre en parasite de leur vie éphémère pour mourir bientôt de leur mort. Eh quoi! éveiller dans des ames moins bien dotées que la vôtre, le sens du beau; attirer de ce côté des passions qui, si cet appât ne leur était offert, courraient risque d'aller s'égarer dans les traverses de la vie; révéler à l'homme les trésors cachés que sans vous il eût pu ne jamais découvrir en lui, ni en dehors de lui; développer, élargir, ennoblir sa vie morale, en allant frapper de la verge de la passion idéale des facultés qui peut-être eussent sommeillé toujours; lui faire sentir, en le faisant pleurer, frémir de terreur, d'admiration, de pitié, combien sa vie se mêle à celle de tout ce qui l'entoure, et combien il la rendra plus intense à mesure qu'il la laissera se répandre; le consoler s'il gémit, le relever s'il tombe, et, dans tous les cas, lui faire comprendre, par les émotions qu'on lui procure et en raison directe de ces émotions, le prix du bon, du juste, du vrai, c'est-à-dire du beau, c'est faire une chose inutile! Ou, si cette chose est utile, on n'y peut arriver sans s'être constitué l'echo des leçons de vos écoles! Allez, prêcheurs de l'art utile! faites de la poésie votre bête de somme, envoyez-la au moulin; donnez-lui à porter votre mouture quotidienne d'arguties, de controverses et de systèmes! Châtrez l'ame humaine, afin que le beau, cet époux mystérieux qui, de tous les coins de la création, appelle et sollicite son amour et la provoque à de fécondes étreintes, ne la détourne plus de la sublime besogne que vous lui confiez; retranchez du monde immatériel tout ce qui ne peut pas se traduire en un syllogisme ou en un article de charte; retranchez de la nature tout ce qui n'est que beau, tout ce qui n'est pas susceptible d'être inscrit au rôle des contributions directes ou indirectes, et quand vous aurez gorgé l'homme d'*utilités*, quand vous l'aurez rendu heureux à votre manière, quand vous aurez arrangé selon vos goûts le monde qu'il habite, il n'aura plus, pour y pouvoir supporter quelque temps le bonheur épais que vous lui aurez procuré, que l'espoir d'en avoir fini bien vite et de rejoindre au plus tôt dans un monde meilleur les parties *inutiles* de lui-même dont votre sagesse l'aura séparé.

AUGUSTE BUSSIÈRE.

POÉSIE.

A l'Auteur des CONSOLATIONS.

Vous avez laissé fuir le printemps éphémère,
Elle n'est déjà plus, cette saison des fleurs!
Vous partez cependant, c'est l'heure; votre mère
Vous donne son baiser mouillé de quelques pleurs.
Pensif, vous regardez avec sollicitude
Tous les objets connus qui sont là sous vos yeux,
Pauvres objets sans prix, que la douce habitude
A l'ame du poète a rendus précieux!
Vous saluez, prenant le bâton du voyage,
Le toit qui vous abrite au faubourg écarté,
Humble, étroite maison, comme celle du sage,
Qui se remplit d'amis, vers le soir, en été.
Vous franchissez le seuil, mais votre ame attendrie
S'arrête en cet endroit à plus d'un souvenir;

Une invisible main semble vous retenir;
Vous rêvez; mais bientôt s'enfuit la rêverie,
Vous traversez la ville et les flots agités
Du peuple, qui toujours aux mêmes lieux se presse,
Qui cherche le repos et s'agite sans cesse;
Puis, nous disant adieu, poète, vous partez.

Comme un marin lassé de sa lutte avec l'onde
Et l'écueil immobile et les sables mouvans,
Laisse pour quelques jours la haute mer qui gronde,
Et mouille dans la rade où se taisent les vents;
Ainsi, pour quelques jours vous quittez cette ville
Toujours pleine de bruit, — mer sans cesse en courroux, —
Et vous voulez mouiller dans une anse tranquille
Où nos vaines clameurs n'iront pas jusqu'à vous.
On dit que vous allez vers ce lac de Genève,
Où d'illustres rêveurs sont venus autrefois,
Comme vous aujourd'hui, se bercer dans leur rêve;
Demandez aux échos, ils vous diront leurs voix!
C'est là que vint Corinne oublier ses disgraces,
Loin des regards puissans du soldat couronné;
Là, vous pouvez encor reconnaître les traces
Du sublime vieillard qui jadis fut Réné.
Suspendant pour un jour sa course douloureuse,
Là-bas, dans ce château, lord Byron s'arrêta;
D'ici voyez la blanche et modeste Chartreuse
Qu'Obermann, votre ami, quelque temps habita!
Tous ces lieux vous sont chers, et dans ces solitudes,
Loin du bruit, délivré de vos inquiétudes,
Vous trouverez le calme; il me semble vous voir,

Dans les bois, poursuivant quelque grave lecture,
— A l'aurore, admirant cette belle nature,
Que vous admirerez à la lueur du soir!
L'heure légèrement passe sur votre tête,
Lorsqu'assis sous l'ombrage, ou dans votre retraite,
Vous tracez à loisir, vers le milieu du jour,
Ou la tendre élégie, ou le sonnet d'amour;
Et, lorsqu'après minuit, l'ardente poésie,
Assise auprès de vous, tient vos sens embrasés,
Enivre votre lèvre avec son ambroisie
Et vous ravit aux cieux sous ses divins baisers!
Ah! qu'à jamais alors l'espérance renaisse
Dans votre ame où la foi, sans avoir succombé,
Chancelle bien souvent; et que votre jeunesse
Relève vers le ciel son front trop tôt courbé!

Vous avez, je le sais, fait une expérience,
Bien douloureuse, hélas! des choses d'ici-bas;
Il vous a coûté cher le fruit de la science,
Mais il donne la gloire. Ah! ne vous plaignez pas;
N'appelez point la gloire une grande folie;
Ne désespérez pas non plus de votre cœur;
Parce que dès long-temps on l'abreuve de lie,
Ne doit-il plus goûter l'enivrante liqueur?
Vous savez cependant que tout se renouvelle
Dans la vaste nature et dans le cœur humain,
Qu'après l'hiver arrive une saison plus belle,
Qu'après l'amour d'hier vient l'amour de demain;
Qu'il n'est point ici-bas de blessure profonde
Qui ne puisse guérir, et que l'illusion

Qu'on croit morte, un matin peut renaître féconde
Au souffle inattendu de quelque passion!
Et vous savez aussi qu'au fond de la souffrance,
Toujours, si l'on veut bien, on trouve l'espérance.

Eh! qui donc plus que vous a le droit d'espérer?
L'alouette a chanté, l'ombre à grands pas décline;
L'aube pure, au sommet, dore votre colline,
Et les côtés obscurs vont bientôt s'éclairer!

PAULIN LIMAYRAC.

BULLETIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on parle d'un traité de commerce que l'Espagne accorderait aux exigences de la Grande-Bretagne, pour obtenir d'elle, par réciprocité, un secours plus efficace en hommes ou en argent, mais en argent surtout; ce qui est, en effet, le mode de secours le plus efficace qu'on puisse aviser pour l'Espagne. Une convention a été discutée, il y a long-temps déjà, entre le gouvernement anglais et le consul espagnol M. Marliani; elle a peut-être même été arrêtée en principe, nous voulons le croire, puisque tous les journaux ont paru en être informés et en ont fait connaître les données générales. D'après ce qu'on a appris ou deviné, il s'agirait d'un notable abaissement de droits dans le tarif des douanes espagnoles, qui permettrait aux produits des manufactures anglaises de pénétrer plus facilement dans la Péninsule, et en revanche le gouvernement britannique donnerait vie et force au traité de la quadruple alliance, selon le mode qui lui semble le plus convenable, non pas en intervenant lui-même plus directement qu'il ne l'a fait jusqu'à ce jour, ni en pressant la France d'intervenir pour le compte des trois états engagés vis-à-vis de Marie-Christine; non pas davantage en faisant lui-même les fonds d'un emprunt destiné à terminer la guerre civile, mais en donnant simplement sa garantie aux prêteurs que M. Mendizabal se chargerait de trouver. Voilà, disons-nous, ce qu'on avait deviné à peu près. Il ne manquait à cela que deux formalités, difficiles, il est vrai, à remplir : l'approbation des cortès espagnoles et le vote du parlement an-

glais. Et, disons-le, même après que ce double assentiment aurait été obtenu, il y aurait eu encore à savoir, nous l'espérons, ce que doit en penser la France; mais on n'en est pas venu jusqu'à cette épreuve.

Le cabinet de Madrid garde le traité *in petto;* il craint de donner une cause légitime de soulèvement à quelques régions de l'Espagne qui sont vouées à l'industrie manufacturière, avec assez d'étendue pour avoir droit à une protection nationale par le moyen des tarifs, mais non pas toutefois avec assez de succès et de fécondité pour voir sans inquiétude s'améliorer les conditions fiscales de la concurrence étrangère. La Catalogne surtout oppose, sous ce rapport, un sérieux obstacle aux combinaisons financières de M. Mendizabal, et la politique a dû céder jusqu'ici à la crainte de remuer profondément, au nom des intérêts les plus positifs et les plus généraux, cette province déjà tant de fois poussée à l'insurrection pour des velléités républicaines ou de vaines alarmes démocratiques.

D'un autre côté, à Londres, on ne fait rien de plus qu'à Madrid pour mettre à exécution le projet de traité, qui reste une lettre morte. Ce n'est pas faute de bienveillance politique pour l'Espagne constitutionnelle, ni de bonne volonté surtout pour tout ce qui peut concourir aux progrès commerciaux de l'Angleterre; mais lord Palmerston a fait ses calculs de majorité, et il sait qu'il n'aurait pas pour lui un tiers des voix du parlement, s'il osait enfin livrer à la discussion publique un arrangement de douanes, favorable, il est vrai, aux exportations des fabriques anglaises, mais qui fait entrevoir au chancelier de l'échiquier des charges éventuelles et de dures conditions qu'aucun avantage ne saurait compenser. Le ministère anglais veut bien ouvrir aux spéculations du négoce national de nouveaux marchés, ou élargir ceux qui déjà sont ouverts; mais s'il faut pour cela prêter à ceux à qui l'on veut vendre, il ne voit pas que l'affaire soit bonne, et il ne s'y jettera pas tête baissée. C'est bien, selon lui, de travailler à étendre les relations commerciales de la Grande-Bretagne; mais il ne faudrait pas que le *casus fœderis* arrivât trop vite pour le traité de commerce dont il s'agit; la perte couvrirait tous les bénéfices possibles. Le *casus fœderis*, dans cette stipulation, c'est la nécessité de faire honneur à la garantie de l'emprunt.

Il n'y a donc rien de fait et même rien de bien avancé, nous le croyons; ce qui n'empêche pas que, dans ces derniers jours, il n'ait couru, dans un monde de spéculateurs, qui, apparemment, s'est tenu à l'écart du monde des journaux, puisque les journaux sont demeurés si discrets, un bruit assez ferme et assez circonstancié sur un prétendu traité commercial qui viendrait d'être signé à Londres entre les mandataires de l'Angleterre et de l'Espagne. Cela ne prouverait rien, comme nous avons vu,

jusqu'à la double sanction parlementaire, si difficile à emporter. Aussi en parlons-nous ici moins pour l'importance du résultat en lui-même, hypothétique comme il l'est, que pour la singularité des conditions qui auraient été, dit-on, stipulées par les négociateurs des deux cours.

Il y aurait 25 pour 100 de droits perçus à la valeur sur toutes les marchandises anglaises introduites en Espagne. Cette perception s'opérerait dans les ports mêmes de l'Angleterre avant le départ des marchandises, et par le soin des collecteurs anglais. Le montant des droits serait affranchi de toute répétition de la part du trésor espagnol, et exclusivement réservé à payer les arrérages et à fournir l'amortissement d'un emprunt consenti par les capitalistes anglais et garanti par le gouvernement de sa majesté britannique. L'Espagne ne rentrerait dans la faculté de percevoir, pour son compte, ces droits de douanes spécialisés, que quand elle aurait achevé d'amortir la nouvelle dette qu'elle désire aujourd'hui contracter.

Le gouvernement de la reine Victoria prendrait à sa charge, indépendamment de la garantie de l'emprunt, la surveillance des côtes d'Espagne, dans la région de Gibraltar, pour empêcher la contrebande qui se fait sur une grande échelle dans ces parages, et surtout la contrebande du tabac, qui est considérable, à ce qu'il paraît, malgré la juste renommée des tabacs provenant des colonies espagnoles, Cuba et Manille.

Une dernière clause réserverait positivement au gouvernement de Marie-Christine la liberté d'accorder les mêmes avantages commerciaux à toutes les autres nations, clause inutile pour la France, qui déjà, par ses précédentes conventions politiques ou autres avec l'Espagne, s'est assuré le droit d'être traitée par elle de la même manière que les nations qui seraient ou qui pourraient devenir les plus favorisées.

Voilà donc quel est le pacte commercial qu'on se communiquait à l'oreille, il y a deux ou trois jours, dans un certain petit cercle de hauts financiers; mais n'oublions pas que, depuis quelque temps, dans tout ce qui s'appelle affaires d'Espagne, ces hommes, d'ordinaire si bien informés, ont été dupes de plus d'une mystification grossière; et parmi eux, sous ce rapport, il n'y a pas eu d'exception, même pour ceux qui étendent leurs bras, propagent leur signature et leurs moyens d'information dans tous les états européens, devenus pour eux comme autant de grandes provinces de leur universelle monarchie financière.

Aujourd'hui, il s'agit d'un autre projet de l'Angleterre, plus réel, plus facile, plus modeste aussi en apparence, mais qui ne mérite pas moins d'attirer la surveillance du gouvernement français. Les produits de l'île de Cuba en impôts de toute nature sont, comme chacun sait, le revenu le plus clair de l'Espagne; mais il semble toujours à la veille de

lui échapper par une insurrection de cette île assez peuplée, assez puissante et assez riche, pour prétendre à former aussi à son tour un état indépendant, comme l'ont fait plusieurs grandes colonies qu'elle a sous ses yeux en Amérique. Voilà le danger qu'il faut prévenir : une révolte de cette île lointaine ôterait au gouvernement de Madrid les dernières ressources qui lui restent pour se défendre contre une autre guerre civile dans l'intérieur même de la Péninsule. Il est question, pour l'Angleterre, de s'engager à maintenir Cuba dans l'obéissance et à la protéger aussi, au besoin, contre toute attaque extérieure. Mais qui ne voit que cette obligation imposerait aux Anglais l'heureuse nécessité de mettre garnison, un peu plus tôt, un peu plus tard, à la Havane et à Santiago de Cuba? Une fois maîtres de cette position, nul ne peut dire quand ils en sortiraient, ni s'ils en sortiraient jamais. Nous croyons bien que le ministère français, à la tête duquel nous voyons M. Molé, ne souffrira pas qu'ils y entrent, sous le prétexte d'accomplir un traité nouveau, rattaché d'une manière trop forcée et indirecte au traité de la quadruple alliance : il sera aidé dans sa résistance, il y sera encouragé et entraîné, s'il en avait besoin, par l'ombrageuse méfiance des États-Unis, qui ne peuvent accepter le formidable voisinage de l'Angleterre, à la place de ce paisible et inoffensif voisinage d'une colonie espagnole, presque à demi émancipée.

Par malheur, tout ce que fera la France pour empêcher que l'Angleterre ne contente son ambition en secourant, elle seule et à sa manière, la cause constitutionnelle de l'Espagne, nuira à ce grand intérêt, qui est aussi le nôtre, bien plus qu'à l'ambition anglaise. Il y aurait un moyen de faire que l'Espagne soit mieux défendue, et que nous n'ayons aucun motif de jalousie contre l'Angleterre : ce serait de concourir avec elle au même but, à l'accomplissement des devoirs de la quadruple alliance. Un jour ou l'autre il en faudra venir là, il faudra se concerter ensemble, comme d'ailleurs l'Angleterre et la France l'ont tour à tour voulu l'une et l'autre, en différentes occasions, sans avoir eu la bonne fortune de le vouloir toutes deux en même temps. Nous n'entrevoyons pas d'autre solution définitive de la question espagnole.

En attendant cet heureux accord des deux grandes puissances qui seules ont donné par leur signature quelque valeur en espérance au quadruple traité, l'organisation de la nouvelle légion auxiliaire de cinq mille hommes continue chez nous activement, si l'on en veut croire les doléances des feuilles légitimistes. En attendant aussi que cette légion ait franchi les Pyrénées, les affaires du gouvernement espagnol prennent une tournure plus favorable, sans que les secours étrangers y soient pour quelque chose. Don Carlos est en pleine retraite et se porte à marches

forcées vers l'Ebre, pour le mettre de nouveau entre lui et les soldats de la reine : il va repasser ce fleuve, non dans sa partie inférieure (ce serait encore pour le prétendant une trop belle retraite), mais vers les régions de son cours supérieur, qui touchent aux provinces du nord, véritable foyer, unique refuge de cette incompréhensible guerre. On sait, d'après les dernières nouvelles, que don Carlos, dans sa fuite rapide vers le nord, avait dépassé Daroca, Calatayud; on voit clairement qu'il se dirigeait, par Borja, sur Tudela, ville arrosée par l'Ebre, et peu éloignée du point où doivent être aujourd'hui ceux de ses soldats qui avaient franchi récemment ce fleuve près de Miranda, avec la prétention de venir le rejoindre sous les murs de Valence ou de Madrid. C'est lui qui va au-devant d'eux; il reparaîtra à leur tête en fugitif, et plus affaibli que s'il ne les eût pas quittés : de telles courses aventureuses, quand elles n'ouvrent pas à un prétendant les portes de sa capitale, ne lui conviennent pas; elles vont assez bien à un Gomez, à un chef de guérillas, qui peut courir à perte d'haleine et parcourir sans but tout un royaume, mais non pas à un roi toujours inquiet de s'assurer si son équivoque couronne tient encore sur sa tête.

A Alger comme en Espagne les choses ne tournent pas plus mal que nous ne l'avions prévu. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'Abd-el-Kader ait été assassiné, ainsi que le bruit en a couru, et nos vœux, nos prévisions d'optimisme ne vont pas, Dieu merci, jusque-là. L'émir vient de prouver assez vite que les deux nationalités arabe et française peuvent très bien se maintenir en présence l'une de l'autre, en Afrique, se tolérer et même quelquefois s'entr'aider. On a vu avec quel empressement il s'est employé pour vaincre la résistance de quelques tribus rebelles qui prétendaient nous fermer l'entrée de Belida; on a vu également avec quelle confiance il a donné, sur le territoire qui lui a été laissé, passage à nos troupes pour aller de Mostaganem à Arzew. Qu'il persévère à nous témoigner cette confiance et à mériter la nôtre, et tout le monde conviendra que le traité de la Tafna n'est pas un fait diplomatique si malheureux dans la situation présente de l'Algérie et de la France. Tout dépendra maintenant de l'habileté du gouverneur qui sera placé à Alger, et des agens inférieurs par lesquels il communiquera ses ordres et sa pensée sur tous les points du territoire que nous gardons. Pourquoi n'aurait-on pas désormais à Alger un gouverneur-général, choisi dans l'ordre civil, investi de l'autorité suprême, apportant avec lui un grand nom administratif ou parlementaire, une grande influence incontestable, et qu'il saurait faire valoir de loin dans les conseils de la couronne pour se ménager une certaine indépendance d'action dans les détails d'affaires de l'établissement colonial? Cela serait logique, cela serait en harmonie avec le principe qui

a prévalu dans la convention militaire de la Tafna, convention si pacifique! Il suffirait alors de quelques maréchaux-de-camp pour commander les troupes d'occupation, veiller à l'observation des limites posées entre les deux nationalités, et frapper au besoin les tribus ou les chefs qui oublieraient d'être fidèles à leur parole. C'est ainsi à peu près que l'Inde est gouvernée depuis long-temps, par des hommes d'un rang et d'un esprit supérieurs, mais qui n'ont pas fait profession de porter l'épée. Elle l'est aujourd'hui par une espèce de philosophe qui a été presque doctrinaire, à distance, dans le bon temps des doctrinaires: c'est lord William Bentinck. Elle a failli être gouvernée par George Canning, et elle ne l'aurait pas été sans doute plus mal que l'Algérie par l'illustre épée du maréchal Clauzel.

Nous avons le loisir de proposer de nouveaux principes ou de nouvelles habitudes d'administration, il n'y a rien eu de grave, depuis huit jours, dans la vie intérieure de notre pays. Le ministère aussi s'est senti du loisir, et il a fait des nominations de plusieurs sortes. Il a nommé ou fait voyager des préfets et des sous-préfets; nous n'avons point à nous occuper de ces nominations et de ces voyages qui n'ont rien de politique; un seul nom, parmi tous ces noms, celui de M. Napoléon Duchâtel, pourrait présenter ce caractère. Nous avons déjà dit ce qu'il fallait penser de cet acte du ministère, que nous considérions alors comme accompli; nous avons refusé d'y voir les vestiges de l'influence politique des doctrinaires, par l'excellente raison que le frère de M. Tanneguy Duchatel n'a jamais peut-être parfaitement saisi ce que pensaient, ce que voulaient, ce que disaient les doctrinaires, et qu'il n'est plus avec eux depuis quelque temps. Nous n'ajouterons qu'un mot : ce n'est pas M. de Montalivet qui préterait volontiers une occasion de triompher à M. Guizot et à ses amis, car M. de Montalivet est l'homme qui a le plus fait pour les exclure, il les a rendus impossibles au 15 avril en refusant leur alliance; ne l'oublions pas plus qu'il ne l'oublie.

Le ministère a nommé aussi des conseillers-d'état et des maîtres des requêtes. Avant que les ordonnances aient paru, deux journaux, qui les avaient devinées probablement et les attendaient avec un intérêt assez vif, se sont disputés sur le degré et le mode d'initiation des gens de lettres, écrivains de journaux, au secret ou au maniement des affaires publiques. Nous sommes tout-à-fait de l'avis du *Temps*, nous croyons qu'il est essentiel pour le pouvoir lui-même d'initier de plus en plus les journalistes à la connaissance positive et pratique de la plupart des difficultés que rencontrent les ministres en essayant de gouverner le pays; nous croyons que c'est une faculté et une expérience qu'il est bon de donner aux journalistes, même quand ils ne cesseraient pas d'écrire dans

leurs journaux. La presse périodique peut faire beaucoup de bien, si elle est mieux informée; elle se calme, à mesure qu'elle apprend; elle se modère en étudiant les choses de plus près et découvrant peu à peu de combien d'obstacles, qui lui étaient inconnus, la route du pouvoir est souvent traversée, sans qu'aucun ministre, comme le monde l'imagine parfois, ait pris soin de les susciter de ses mains par manière d'amusement.

L'admission d'un certain nombre d'écrivains dans le conseil d'état est peut-être un bon moyen de donner à la presse périodique l'éducation dont elle a besoin, et nous pensons que le service extraordinaire pourrait très utilement ouvrir ses cadres élastiques pour faire un peu de place aux hommes qui veulent apprendre, servir l'état, apporter eux-mêmes, qui sait? le tribut de quelques lumières acquises dans l'isolement, et ne réclament ni salaire pour leurs travaux, ni indemnité pour leurs études. Le service extraordinaire, dans ce système, au lieu d'être, comme sous l'empire, une institution de vétérance pour les serviteurs émérites, soit des départemens ministériels, soit du conseil d'état, deviendrait une école d'affaires pour ceux qui commenceraient à apprendre et qui auraient même quelque chose à oublier, une pépinière féconde d'où sortiraient des administrateurs, et tout au moins des hommes sachant assez comment s'administre un pays pour n'en plus troubler l'ordre par des théories impraticables. Ceux qui auraient fait preuve de talent, de zèle, de science, le conseil d'état les absorberait définitivement, s'ils y consentaient; ceux qui préféreraient continuer leur vie active dans la polémique quotidienne, ou qui seraient poussés à cette extrémité par l'avénement d'un parti au ministère, ou par quelque grand fait politique, porteraient avec eux des habitudes plus modérées et un esprit plus conciliant, on peut nous en croire. Nous savons, et le pouvoir sait aussi combien l'adjonction des écrivains et leur concours actif dans les affaires peut aider au succès de ses desseins; mais il faut apprendre à distinguer parmi eux les esprits nets, pratiques, et les hommes d'imagination : c'est sur cette distinction nécessaire que repose tout l'avantage, toute la légitimité de l'initiation nouvelle qu'on réclame pour les hommes de lettres. Parmi les noms cités par un journal, comme preuves vivantes de l'aptitude des écrivains aux affaires, nous voyons, par exemple, M. Lesourd, qui est devenu, en effet, un administrateur habile et intelligent. Mais de tels écrivains, à vrai dire, n'ont fait que traverser la littérature, en y séjournant plus ou moins, parce que la restauration refusait un autre aliment plus solide à leur activité, à leur connaissance des hommes et des choses. Ils ont cessé d'écrire, dès qu'ils l'ont pu, pour agir et administrer.

Mais de grace, n'allons pas pousser de force tous les écrivains, ceux qui font des romans ou du théâtre, dans le tourbillon des affaires politiques, et encore bien moins dans le dédale de l'administration. La littérature et l'état y perdraient également. L'imagination se concilie peu avec les affaires. Il y a long-temps que le savant et spirituel M. Bérenger, du conseil d'état, voyant venir à lui tant de petits jeunes gens, sous le nom d'auditeurs, que le garde-des-sceaux d'alors lui envoyait pour faire plaisir à leurs familles, s'écria, sans tenir compte de la maxime évangélique (*Sinite parvulos*, etc.) : « Si l'on m'en donne un de plus, il faudra donc que je le mette sur mes genoux. »

Nous espérons que l'on ne continuera pas d'en agir ainsi avec le conseil d'état, la dernière école administrative qui reste, parmi nous, à qui ne veut pas être commis, ou ne peut pas être membre d'un conseil général, honneur qui n'est guère prodigué à la jeunesse par les électeurs. Disons-le, il nous semble que M. Barthe, depuis qu'il est rentré au ministère avec M. de Montalivet et sous la présidence de M. Molé, a été beaucoup moins prodigue qu'autrefois des nominations dont il est le dispensateur; et nous pourrions à peine citer deux ou trois actes de faiblesse, qui prouvent que cette espèce de feuille des bénéfices, heureusement presque toujours sans traitement, est dans des mains bien faciles. Mais qu'on s'en tienne là; sinon, il arrivera du conseil d'état ce qui arrive de toute institution qu'on ne ménage point. Après avoir déprécié et usé les honneurs subalternes, on vise plus haut; après avoir fait une presse d'auditeurs, on en vient à un *compelle intrare* pour les maîtres des requêtes en service ordinaire, ou plus ou moins extraordinaire. On enverra sur les genoux de ce bon M. Bérenger, qui déjà fléchissent, de grands garçons, sous le nom de maîtres de requêtes, un peu trop lourds pour s'y asseoir, quoique ce ne soit pas en eux la science administrative qui pèse. Par contre-coup, il n'y aura plus de place pour des écrivains politiques qui n'ont pas fait autre chose, depuis quinze ans, que de discuter au point de vue pratique toutes les questions diverses soulevées dans la presse, et qui, déjà admis au conseil, attendent en vain l'avancement promis.

Plusieurs choix ont été heureux cependant. M. Baude est remis à sa place, et, convenons-en, à la place qui lui convient le mieux. Ce qui le fait remarquer à la chambre, c'est son habileté dans toutes les discussions de détail, et il est impossible, après l'avoir entendu, de ne pas dire : Cela est bien; mais ce serait encore mieux au conseil d'état.

Avant de finir, rendons hommage à une dernière nomination qui nous est chère à plus d'un titre, celle de M. Nisard, que M. Salvandy a pris pour chef de son cabinet. M. Nisard, on le sait assez par les remarqua-

bles articles qu'il a donnés à la *Revue de Paris*, est un de nos collaborateurs les plus justement appréciés du public : il est, pour quelques-uns d'entre nous, plus qu'un collaborateur. Il sera bien placé au ministère de l'instruction publique. Après avoir cherché assez long-temps sa voie naturelle, il l'a trouvée il y a déjà plusieurs années, et c'est dans la *Revue de Paris* qu'il a annoncé avec un certain éclat, qu'il l'avait enfin trouvée. Elle lui était indiquée, du reste, par ses heureuses études universitaires, son goût difficile et toutes ses habitudes qu'il avait peut-être méconnues, mais non étouffées. Il est, avant tout, un écrivain classique, j'ai presque dit universitaire dans le meilleur sens du mot.

— L'Opéra est décidément dans une grande voie de prospérité. Cette semaine *Guillaume Tell* et *les Huguenots* ont attiré un immense concours de spectateurs. Quelles chaleurs ne braverait-on pas aussi pour aller entendre Duprez? Jamais plus merveilleux chanteur n'avait paru à l'Opéra, et l'engagement de Duprez sera un titre pour la direction de M. Duponchel. Si la présence du célèbre ténor porte un coup funeste aux petites réputations qu'on comptait avant lui à l'Académie royale, elle exerce une salutaire influence sur de jeunes talens qui lui devront peut-être un bel avenir. Ainsi Mme Dorus a beaucoup gagné au voisinage de Duprez; ses progrès ont été très sensibles, surtout dans *Guillaume Tell*, où on la voit maintenant avec une grande faveur. Cette semaine, Duprez paraîtra dans *la Juive;* nous aimerions mieux, quant à nous, qu'il continuât à charmer la foule en chantant *Guillaume Tell* et *les Huguenots*. La direction de l'Opéra déploie, comme on voit, une grande activité; demain lundi nous aurons la reprise de *la Fille du Danube*, et ce ne sera pas cette fois Mlle Fitz-James qui remplacera la légère et gracieuse Taglioni; nous en félicitons M. Duponchel.

— La Comédie-Française, qui se charge, et qui seule pouvait se charger, avec quelques chances de succès, d'exploiter l'Odéon en même temps que le Théâtre-Français, vient d'engager Mme Dorval pour jouer le drame rue de Richelieu et à l'Odéon, selon l'occurrence. C'est une excellente acquisition dont il faut louer M. Védel, mais qui doit en amener une autre non moins utile, celle de Bocage. Qui le niera? Bocage a conquis une popularité que personne ne peut contester. Cet artiste a sa place marquée de droit à la Comédie-Française. Nous insistons sur ce point, parce que l'on n'a jamais su faire les choses comme il faut rue de Richelieu. On a bien essayé de Bocage et de Mme Dorval déjà, mais à tour de rôle; on les a pris l'un après l'autre; c'est ensemble qu'il convient de les avoir.

— Le Vaudeville et le Palais-Royal attirent toujours du monde, l'un avec *Mina* et Arnal, l'autre avec *Bobèche et Galimafré*.

— Le Gymnase, assure-t-on, ayant joué sept pièces nouvelles ces jours derniers, a réussi à pousser ses recettes jusqu'à 45 francs, 3 francs de plus qu'à l'ordinaire.

— On n'a pas oublié la charmante nouvelle d'*Inès de las Sierras* que M. Ch. Nodier avait écrite pour la *Revue de Paris*, il y a quelques mois. L'auteur vient de la réimprimer en un joli volume qu'on trouve chez le libraire Dumont, au Palais-Royal. M. Ch. Nodier a fait précéder sa nouvelle d'une préface fort piquante.

— Le poème des *Niebelungen*, si célèbre en Allemagne, n'est connu, en France, que d'un petit nombre de personnes auxquelles l'ancienne langue germanique est familière. Une dame qui habite le Nord depuis longues années, Mme de la Meltière, vient de nous donner une traduction complète de ce curieux poème, qui embrasse la vie de Siegfried, et une foule d'aventures, tantôt touchantes, tantôt gracieuses ou terribles. Cette traduction des *Niebelungen* est précédée d'une préface de M. Riaux, sur l'origine de ce poème (1).

— M. Castaigne, bibliothécaire d'Angoulême, qui se livre à des recherches archéologiques ou littéraires, et a publié plusieurs notices intéressantes, vient d'en donner une sur *Marguerite d'Angoulême* (2), sœur de François Ier, l'auteur des contes et nouvelles. Toutes les particularités relatives à la vie de cette princesse y sont rassemblées et discutées. M. Castaigne fait justice de ses prétendus amours avec le poète Marot, desquels le suspect Lenglet-Dufrénoy s'était porté garant. La seconde partie de la Notice traite des poésies de Marguerite et de ses contes. C'est un piquant chapitre de l'histoire littéraire du XVIe siècle.

(1) Chez Charpentier, rue des Beaux-Arts, 6.
(2) Techener, place du Louvre, 12.

F. Bonnaire.

— Nos lecteurs se seront facilement aperçus d'une transposition dans l'article de M. Émile Souvestre, de notre dernière livraison. Nous nous empressons de réparer cette erreur grave de nos imprimeurs, en envoyant à nos abonnés une demi-feuille qui rétablit l'article tel qu'il doit être, et destinée à remplacer les pages transposées de notre numéro de dimanche dernier.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTE-TROISIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Le Roi de Carreau, par M. Eugène Scribe. 5
De la Peinture en Écosse. — Exhibition d'Édimbourg, par M. Frédéric Mercey. 28
Critique littéraire. — *Mémoires de Lafayette*. — *Origine du Droit français*. — *Histoire de France*, par M. Michelet. — Romans nouveaux. — *Emmerich de Mauroger*, etc. 46
Bulletin 58
Aventures du grand Balzac, pour faire suite aux Mystifications du petit Poinsinet. — III. — Le Voyage au château d'Arthénice, par P. L. Jacob, bibliophile 65
Galerie de M. Aguado, par M. F. Mercey. 91
La Littérature sous Richelieu et Mazarin. — Voiture, par M. Ch. Labitte. 101
Souvenirs de Voyages. — Paysages danois, par M. X. Marmier. 123
Bulletin 128
La Pierre-Lisse, par M. J.-L. Lugan. 137
Aventures du grand Balzac. — IV. — La chambre du cardinal de Richelieu, par P. L. Jacob, bibliophile. 157
Critique littéraire. — *Les Voix Intérieures* de M. V. Hugo, par M. Chaudes-Aigues. 183
Bulletin 197
Sultan Mahmoud II, par M. Alphonse Royer. 205
Le Passeport, par M. Eugène Guinot. 241
Une Rencontre, par M. Émile Souvestre. 249
Bulletin 262
Une Mauvaise Pensée, par M. Paul de Musset. 277
Critique littéraire. — *Lettres d'un Voyageur*, de George Sand, par M. Aug. Bussière. 314
Poésie. — A l'auteur des *Consolations*, par M. Paulin Limayrac. 330
Bulletin. 334

REVUE

DE PARIS.

XLIV.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTE-QUATRIEME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

1837.

LES
AMANS MYSTIQUES,

OU

Amoureux, Poète et Fou.

FRAGMENS D'UN JOURNAL INÉDIT DE WILLIAM COWPER.

I. — INTRODUCTION.

Il est des villes dont le vieux nom nous reporte à un passé si loin de nous, que la tradition seule peut en justifier l'étymologie historique. Si vous visitez jamais la petite cité d'Huntingdon (*pays de chasse*), capitale du comté du même nom en Angleterre, vous y chercheriez en vain les traces de la forêt giboyeuse, au milieu de laquelle quelques chasseurs fondèrent ses premières maisons avant la conquête normande. Sa belle rivière, l'Ouse, n'arrose plus d'autres arbres que les rares saules de ses bords ; sa grande plaine, où broutaient jadis le cerf et le daim, verte prairie au printemps, marécage souvent inondé pendant l'hiver, n'offre plus guère au chasseur d'autre gibier que le canard, la sarcelle et les diverses espèces d'oiseaux qui se plaisent dans les contrées humides.

Vous aimez peut-être les ruines : vous avez lu dans la *Britannia* de Camden et dans la chronique d'Henry, qu'Huntingdon avait autrefois quinze belles églises, un prieuré de chanoines, un couvent de dominicains, une léproserie, un hôpital richement doté, un château bâti primitivement par les légions romaines, puis restauré au moyen-âge par un prince d'Ecosse, qui prenait le titre de comte d'Hunting-

don, etc., etc. Hélas! pas plus de vestiges des églises, des monastères, des hospices et du château, que des chênes de l'antique forêt!

Toutes ces choses, que regrettent l'artiste et le poète, sont fort indifférentes aux habitans actuels d'Huntingdon, occupés, la plupart, de la fabrication de leur excellente bière. Cependant cette industrie n'est plus ce qu'elle fut du temps de Cromwell, dont on sait que la famille ne croyait pas déroger à sa noblesse en vivant du produit de sa brasserie d'Huntingdon. Les compatriotes du lord Protecteur vous montrent encore, avec une certaine vanité, le site de sa maison paternelle; c'est leur monument, le seul. Je ne sais si c'est par respect pour cette grandeur de l'histoire ou par amour du comfort que cette maison a été trouvée trop petite par un des derniers propriétaires : elle a été convertie en une habitation plus vaste et plus commode sans doute; mais il est bien permis de déplorer que cet honnête Anglais de notre siècle n'ait pas laissé subsister au moins la simple chambre où la femme du *brasseur* mit au monde celui qui devait trôner à la place des Stuarts dans les palais de la Grande-Bretagne, cette chambre où l'enfant prédestiné vit un jour un spectre ouvrir brusquement les rideaux de son lit, pour lui dire comme à un autre Macbeth : *Tu seras roi!*

En l'année 1765, Huntingdon n'avait guère, comme de nos jours, qu'une population de deux mille ames : c'était donc une *petite ville* où tous les habitans se traitaient de voisins, où le moindre évènement faisait époque, et où il était impossible qu'un étranger pût venir se fixer sans provoquer autour de lui les mille et une questions de la curiosité. « Rome ou le désert! » s'écriait je ne sais plus quel ancien : il n'y a que dans les grandes foules ou dans une solitude complète qu'on peut passer inaperçu. Cette réflexion n'avait pas été faite sans doute par un jeune homme venu depuis quinze jours à Huntingdon avec le projet d'y vivre dans la retraite, de fuir le monde pour se livrer à l'étude, de ne fréquenter d'autre réunion que celle de l'église, et de borner ses distractions à une paisible promenade sur les rives de l'Ouse. Il avait retenu une chambre garnie, où il était servi par un domestique qui l'avait accompagné, et qui, presque aussi silencieux que son maître, éludait toutes les interrogations qu'on lui adressait. Il en résulta bientôt une extrême envie de savoir qui ce pouvait être. Livré aux conjectures du prochain, le modeste inconnu passa successivement par tous les degrés de l'échelle sociale, tour à tour proscrit et prince déguisé, suivant le caprice de ceux qui voulaient à tout prix avoir deviné son histoire. En général, cependant,

toutes les suppositions lui étaient favorables, tant son air souffrant et résigné, tant sa physionomie, plus timide que sauvage, intéressaient tous ceux qui le rencontraient. Son assiduité aux offices, l'attitude de sa prière, indiquaient un chrétien pieux. Or, quoique les familles d'Huntingdon ne fussent pas ennemies des plaisirs mondains, on y eût peu estimé quiconque n'aurait pas rempli ses devoirs de bon protestant; et le révérend pasteur, M. Hogdson, n'avait pas à se plaindre que la danse et le jeu détournassent aucune de ses ouailles les jours où sa parole les rassemblait autour de sa chaire.

Dans cette congrégation de fidèles, qui formait la majorité des sages habitans de la petite ville, on distinguait quelques familles animées encore d'un zèle plus ardent pour leur salut, et qui, écartant toute récréation profane, suivaient plus rigoureusement ce que, dans la langue du catholicisme, nous appellerions les pratiques de la vie dévote. La famille Morley-Unwins aurait pu être citée comme le type de ces saintes maisons, toutes parfumées du baume des bonnes œuvres, et où la parole la plus insignifiante semblait faire partie d'une prière ou d'une exhortation chrétienne. Cette famille se composait de son chef, M. Morley-Unwins, patriarche par ses années, et respectable ecclésiastique, qui préparait des élèves pour l'Université. Sa femme était plus jeune que lui, et, quoique mère d'un fils de vingt ans et d'une fille de dix-huit, la douce sérénité d'une vie dont la piété réglait toutes les émotions lui avait conservé une fraîcheur de jeunesse qui la faisait prendre souvent pour la sœur aînée plutôt que pour la mère de ses enfans. Il y avait dans le caractère de M. Morley-Unwins quelque chose de la simplicité du vicaire de Wakefield; et le jeune William, destiné par lui à l'état ecclésiastique, ne ressemblait pas mal, par sa candeur, à cet excellent Moïse, que Goldsmith a donné pour second fils à son héros. Mais M. Morley n'avait pas à combattre chez lui ces petites vanités, qui ne contribuèrent pas peu aux infortunes de la famille Primrose. Dans leur toilette des dimanches, sa sage moitié et la jeune miss Unwins laissaient voir qu'elles se paraient pour le Seigneur et non pour les hommes. Aussi jamais un fat sémillant comme le squire Thornill n'eût attiré leurs regards; il n'aurait pas même eu l'honneur de leur inspirer de l'antipathie en cherchant à se faire remarquer d'elles; il serait resté inaperçu, ou tout au plus il fût parvenu à exciter ce genre de curiosité froide que nous éprouvons pour un être d'une nature tout-à-fait différente de la nôtre.

Mais le pieux étranger d'Huntingdon ne pouvait manquer d'inté-

resser, au plus haut degré, la famille Morley-Unwins. Par une attraction mystérieuse, ce fut là surtout que la charité chrétienne s'émut pour lui, et devina qu'il était envoyé providentiellement à Huntingdon par quelque ange consolateur. Une sympathie fraternelle le rapprocha tout d'abord du jeune Morley-Unwins; et, chaque fois, le même hasard plaçait dans l'église, à côté l'un de l'autre, ces deux hommes qui, avant de s'être parlé, se regardaient comme s'ils se fussent déjà rencontrés ailleurs. Enfin, triomphant d'un reste de discrétion, un matin que l'étranger se rendait, après la prière, sous une allée d'ormeaux, où, depuis son arrivée, il avait plusieurs fois porté ses rêveries, William Morley l'y suivit, l'aborda, et lui demanda son amitié. Un quart-d'heure d'entretien leur suffit pour s'ouvrir leurs cœurs. En se quittant, ils se serrèrent la main avec une étreinte qui équivalait aux plus solennelles protestations d'un attachement inaltérable.

Le jeune Morley-Unwins rentra sous le toit paternel avec un air de bonheur inaccoutumé qui frappa sa famille. « Je connais enfin l'étranger, s'écria-t-il, et je vous le présenterai dimanche. Ce n'est ni un grand personnage qui garde l'incognito, comme le prétend le voisin Ratclife, ni un joueur ruiné, comme le disait hier encore le voisin Merwin; mais si rien d'illustre ou d'extraordinaire dans sa vie n'est capable de contenter la curiosité qu'il a tant fait parler dans Huntingdon, tout justifie cet amour de frère que j'ai ressenti pour lui; c'est un vrai chrétien qui a beaucoup souffert et que Dieu a éclairé providentiellement par la souffrance : il s'appelle Cowper, et comme moi William.

— Nous le recevrons de notre mieux, dit M. Morley le père, et vous auriez dû, mon cher William, lui offrir de partager notre dîner du dimanche.

— J'y suis à temps encore, mon père, car je le reverrai demain. »

Le lendemain, l'invitation fut faite et acceptée. Le dimanche suivant l'étranger passa la plus grande partie de la journée dans la famille Morley-Unwins, et ne la quitta qu'après avoir promis de fréquentes visites.

Quinze jours à peine s'étaient écoulés, on eût dit qu'il avait renoué, dans cette sainte maison, les liens d'une ancienne parenté; mais quelque obscur que soit encore William Cowper, comme ce nom doit être un jour celui de l'un des grands poètes de la Grande-Bretagne, et que notre but est de révéler à nos lecteurs les sentimens les plus intimes de ce génie, qui s'ignorait alors lui-même, c'est lui qui

va continuer son histoire : nous allons citer les fragmens d'un journal où il enregistrait les pensées et les actes de sa vie, espèce de confession adressée à une amie d'enfance, ou plutôt à une muse mystérieuse, dont il évitait de prononcer le nom devant les hommes.

JOURNAL ÉCRIT A HUNTINGDON (1). — Huntingdon, année 1765.

« J'avais renoncé à vous voir et même à vous écrire, Théodora; mais vous m'approuverez d'obéir à la voix de ma conscience qui me crie de rétracter une coupable malédiction, et de justifier à vos yeux, comme il est justifié aux miens, celui que dans mon cœur j'avais accusé d'être un mauvais père.

« Oui, Théodora, j'avais maudit celui que je croyais l'aveugle ennemi de sa fille, celui qui luiavait défendu d'être à moi, celui qui avait pu vous dire que votre amour ferait votre malheur, celui qui n'avait que trop raison, celui dont la prudence sévère vous a préservée d'être la compagne d'un insensé..... Il avait raison; qu'il me pardonne, et pardonnez-moi vous-même, vous, sa fille, vous qui m'aimez toujours, je le sais, mais que je délie de vos sermens, et à qui je ne demande plus qu'un peu de pitié.

« Voici trois mois que je suis sorti de Saint-Albans, de la maison des fous! Théodora. Voici trois mois que je suis calme, mais non guéri, car toute ma raison consiste dans la force de dissimuler ma démence, de mentir à tous, excepté à vous, de peur que, généreusement imprévoyante comme vous l'êtes, vous ne persistiez à vouloir consacrer votre vie à votre William, pour être pauvre avec lui et malheureuse avec lui, ainsi que vous le disiez à votre père, lorsqu'il masqua de prétextes charitables son refus d'approuver notre amour. Je lui dois la réparation de me montrer à vous tel que je suis, et de vous laisser entrevoir le cercle fatal où j'ai failli vous emprisonner, en vous faisant partager l'espèce de double existence que je mène au milieu des hommes, existence affreuse qui me livre à l'incessante lutte de mon imagination et de mes sens, de l'illusion et de la réalité.

(1) Ce n'est qu'en 1824 que la mort de Théodora Cowper a permis aux nouveaux biographes du poète d'expliquer le mystère d'une foule d'allusions dans ses premiers vers et dans quelques-unes de ses lettres. Théodora mourut âgée de plus de quatre-vingts ans, fidèle à la mémoire de son cousin, et ayant tenu le serment de n'aimer jamais que lui. Elle avait autrefois confié son histoire à une dame française, Mlle Eléonore de Rollanfort, jeune émigrée par la tempête de la révolution, et qu'une situation analogue avait rendue son amie. Dans notre dernier ouvrage, *M. de l'Étoile*, le lecteur pourra connaître Mlle de Rollanfort, et deviner facilement que c'est d'elle que nous avons reçu ce fragment, qui n'a pas été publié encore à Londres, et qui n'y sera probablement pas publié.

« Si encore je n'avais à combattre que les erreurs de la vue ou de l'ouïe; mais non, c'est avec les yeux de l'ame que j'ai d'étranges visions, c'est une voix intérieure qui me parle pour me dire si je suis abusé ou non par ma vue et mon ouïe. Cependant je parais calme, je me mêle à la conversation tel qu'un interlocuteur paisible et raisonnable qui voit et entend comme tout le monde. Ah! si l'on savait ce que me coûtent ce calme, ce sang-froid, cette logique, on ne s'étonnerait pas que je sois quelquefois tenté de m'écrier : « Qu'on me ramène à Saint-Albans; je suis fou, je veux retourner au milieu des fous pour me reposer des efforts de ma prétendue raison. Là du moins je pourrai pousser le cri du désespoir qui m'étouffe ici; je pourrai, sans contrainte, faire connaître ce que j'entends dire, ou crois entendre, ce que je vois ou ce que je crois voir, répondre tout haut à mes amis ou à mes ennemis visibles et invisibles.

« Mais déjà, Théodora, ce langage ne vous paraît-il pas appartenir à la démence?... Me comprenez-vous, Théodora, vous qui me disiez, vous en souvient-il? que toutes mes pensées vous étaient connues par divination, et que, dans notre silence même, vous saviez interroger mon ame, lui dérober ses pensées une à une et la forcer de se révéler à la vôtre? Hélas! je m'en souviens, moi; vous deviniez souvent juste, et je me rappelle entre autres ce soir où, remplaçant votre pédagogue, je dictais une leçon à votre sœur et à vous. Quoique vos deux grandes pages continssent à peine une phrase du livre, je fus obligé de convenir que votre copie n'était pas moins exacte que celle d'Henriette, avec cette différence qu'elle avait rendu la lettre, et vous l'esprit de la dictée du professeur.

« Mais alors, Théodora, votre William était encore semblable aux autres hommes; il n'avait de secrets que ceux de notre amour; aujourd'hui je ne sais si votre perspicacité ne serait pas mise en défaut par le masque d'impassibilité dont je couvre mon visage; je ne sais si vous ne seriez pas abusée la première par la sérénité de mon regard et l'intonation naturelle de ma voix. Apprenez-donc de moi-même ce que je suis devenu et bénissez la prévoyance de votre père. Sans doute, Henriette vous aura communiqué les lettres que je lui ai écrites; cette excellente cousine se sera empressée de vous confirmer la nouvelle de mon entière guérison. Vous savez donc que mon frère m'avait trouvé ici un appartement garni où le fidèle Robert a voulu m'accompagner. Après quinze jours d'isolement complet, je me suis vu tout à coup recherché et accueilli par la famille Morley-Unwins comme un parent qui arriverait d'un pays lointain.

« Toute cette famille est sainte; c'est une maison où habite la paix du Seigneur, et lorsque j'y suis entré la première fois, l'ordre qui régnait dans l'arrangement intérieur, l'ameublement simple, mais brillant de propreté, le petit jardin parfaitement cultivé dont j'apercevais les platebandes régulières de la fenêtre du parloir, la tenue décente de la servante, et jusqu'au chien qui, au lieu d'aboyer à l'inconnu, s'était levé pour venir me lécher la main avec une prévenance respectueuse; tout me pénétra d'un sentiment de bien-être que je n'éprouve plus qu'à de longs intervalles depuis long-temps. Je ne sais, me disais-je, quelle douce confiance m'inspire cette maison, à moi, timide comme je le suis ordinairement, et tourmenté d'une si pénible incertitude quand je vais rendre la visite la plus insignifiante. Serait-ce enfin ici le port après la tempête, où je pourrai me livrer à ces affections douces qui doivent peu à peu me rattacher à la vie et au commerce des hommes?

« Ainsi préparé par l'aspect des lieux, que vous dirai-je de l'effet que produisit sur moi la vue des personnes? Il n'y eut pas entre nous un moment de gêne ni d'embarras, lorsque mistress Morley descendit et commença avec moi une conversation à laquelle vinrent successivement se mêler son fils et son mari.

« Depuis je fus leur hôte assidu, l'hôte de chaque jour, mêlé à tous les détails de leur vie et attiré vers eux comme par une ancienne habitude. Je ne vous raconterai pas toutes les prévenances dont je me vis l'objet; on semblait ne s'occuper que de moi, et à quelque heure que j'arrivasse, à quelque travail, à quelque plaisir que je vinsse m'associer, ma place était toujours prête, ma présence toujours attendue. Je me demandais par quelle secrète influence je me trouvais prévenu dans mes désirs : tantôt c'était le vénérable M. Morley qui me proposait de me conduire à Cambridge dans sa petite voiture, et justement j'avais écrit la veille à mon frère que je ne tarderais pas à aller le voir; tantôt c'était mon homonyme, mon ami William qui venait me chercher pour aller nous baigner ensemble dans l'Ouse ou monter à cheval; et cela lorsque je terminais à peine le billet par lequel je lui demandais s'il ne pensait pas comme moi que la chaleur de la matinée nous invitait à cette partie favorite pour l'après-midi. Mais vous ne sauriez vous imaginer toutes les attentions délicates de mistress Morley la mère, avec quelle ingénieuse industrie elle inventait chaque jour une nouvelle distraction innocente ou un sujet nouveau d'entretien. Et moi que la souffrance a rendu égoïste, je m'apercevais toujours bien tard que j'abusais indiscrètement

peut-être de l'intérêt qu'inspirent sans doute mon reste de pâleur et mon titre de convalescent. Mais en vérité il y a dans la causerie de mistress Morley un charme irrésistible; c'est un délicieux mélange d'onction et d'esprit, participant à la fois de sa charité toute chrétienne et d'une gaieté naturelle que sa dévotion éclairée modère peut-être, mais n'étouffe pas.

« Il ne me manquait plus qu'une chose, c'était de resserrer les liens d'une sympathie si intime en obtenant la faveur de vivre tout-à-fait sous le même toit que cette famille, et bientôt la Providence accomplit encore ce vœu. Pourquoi, me disais-je, ne deviendrais-je pas le pensionnaire de mistress Morley, puisqu'elle a justement une chambre destinée à être occupée par un des élèves que M. Morley prépare aux études de Cambridge? Celui à qui elle était louée vient de partir et son retour paraît bien incertain. Pendant trois jours je demandai, avec une sollicitude particulière, des nouvelles de ce jeune élève sans oser encore annoncer mon espoir de lui succéder; enfin le facteur apporte une lettre, on la lit tout haut devant moi : elle annonçait que le jeune élève donnait congé de sa chambre. — Eh bien! dit mistress Morley en me regardant, notre nouveau locataire est trouvé déjà. — Quand venez-vous vous y installer? me demanda M. Morley sans attendre que j'eusse répondu au regard de sa femme. — J'irai demain matin, si vous voulez, préparer avec vous votre déménagement, ajouta mon frère William.

« Nous avions tous, depuis trois jours, la même pensée.

« Maintenant je vais vous dire, Théodora, comment se passent à peu près toutes nos journées. Nous déjeunons entre huit et neuf heures; jusqu'à onze nous lisons l'Écriture ou les sermons de quelque fidèle prédicateur de la sainte parole; à onze nous assistons au service divin qui se célèbre ici deux fois par jour; de midi à trois heures nous nous séparons pour nous amuser chacun de notre côté comme il nous plaît. Pendant cet intervalle, je lis dans ma chambre, ou je me promène, ou je monte à cheval, ou je travaille au jardin. Nous dînons, et après le dîner, si le temps le permet, nous nous rendons au jardin où généralement je goûte avec la famille Morley le plaisir d'une conversation religieuse jusqu'à l'heure du thé. S'il pleut ou s'il fait du vent, nous causons dans le parloir ou chantons des hymnes, et, grace à la harpe de mistress Morley, nous formons un concert passable dans lequel nos cœurs sont plus d'accord que nos voix. Après le thé nous sortons pour nous promener tout de bon. Mistress Unwins est une excellente marcheuse, et nous ne faisons

guère moins de quatre milles dans la campagne; pendant les jours courts, cette excursion a lieu entre l'heure de l'église et le dîner. Quand vient la nuit, nous lisons et continuons l'entretien du matin jusqu'à ce que le souper soit sur la table; habituellement nous terminons la soirée par des hymnes ou la lecture d'un sermon; enfin au signal de M. Unwins, chacun se tait, la servante vient se joindre à nous, on s'agenouille, et toute la famille fait la prière en commun. Vous le voyez, dans une journée ainsi remplie, le temps nous manque pour aller chercher ce que le monde appelle des amusemens : nous en trouverions facilement à Huntingdon, il est peu de maisons où l'on ne se livre à la danse et aux jeux de cartes; mais nous avons toujours refusé de prendre part à de pareils plaisirs : aussi nous appelle-t-on méthodistes.

« Telle est ma vie, Théodora; dans cette douce retraite, dans ce sanctuaire religieux, je pouvais espérer de rencontrer la paix qu'un catholique va chercher dans un cloître. Eh bien! ici encore l'ennemi de mon repos me poursuit de ses chimères; ici encore, à côté de cette vie régulière et tranquille, je suis condamné aux fréquentes distractions d'un songe qu'il me faut suivre tout éveillé et dont l'image fantastique, mais palpable, vient sans cesse exercer cette *seconde vue* dont je suis fatalement doué.

« Vous voyez, Théodora, par quels détours j'arrive à cette confidence que je dois vous faire; vous voyez combien j'hésite à vous dire que je suis hanté par une apparition, un spectre, un esprit, comme vous voudrez l'appeler, car moi je renonce à définir ce qui a un corps et n'est cependant aperçu que de moi. Avant de continuer ce récit, je vous assure que j'ai mis un doigt sur mon artère; mon pouls est régulier, je ne suis point malade et je pourrais vous répéter demain comme j'aurais pu vous écrire hier mot pour mot ce que je vais vous écrire aujourd'hui.

« En vous parlant de tous les membres de la famille qui m'a adopté à Huntington, je n'ai presque rien dit de miss Fanny. Miss Fanny ressemble à sa mère; mais c'est le portrait à côté de l'original. Chez la mère et la fille, c'est le même air, la même taille, la même attitude; mais l'une parle et l'autre écoute. Une excessive réserve, surtout en présence de la mère, impose à la fille un silence presque continuel. Sa physionomie ne s'anime que par le reflet de celle de mistress Morley. Vous diriez la Perdita de Shakspeare à côté de son Hermione; la même élégance de formes, la même voix, la même douceur; mais cette élégance est froide, cette voix manque d'accent, cette douceur est

plus résignée que caressante. A dix-huit ans, Fanny n'appartient plus à l'enfance et n'est pas femme encore. Tout en elle est habitude, imitation; rien de spontané, rien de réfléchi; c'est sa mère, en un mot, moins son ame.

« Jugez de ma surprise, lorsque je me suis avisé tout à coup que cette jeune fille, s'ignorant elle-même, douée tout juste du mouvement et de la parole comme un automate et comme un écho, prête à son insu son corps à un esprit qui vient, sous cette forme usurpée, m'imposer sa présence pour me surveiller de son regard et me dominer de son geste. C'est Fanny et ce n'est plus Fanny, à moins que ce corps auquel je refuse une ame en ait deux; mais comment expliquer alors que ce corps puisse être à la fois présent et absent, ou qu'il ait la conscience de l'une de ses deux intelligences et pas de l'autre? Je me perds à chercher l'explication de ce mystère, et je doute quelquefois moi-même de cette singulière dualité, quand je n'ai plus que la mémoire de ma sensation; mais comment la nier quand je la subis?

« Maintenant, Théodora, vous faites-vous une idée de ma situation et de la force dont j'ai besoin pour m'envelopper dans une continuelle réticence. Toute la famille est rassemblée : mistress Morley dit à sa fille d'aller donner quelques ordres dans une autre partie de la maison, ou c'est Fanny qui, d'elle-même, sort et s'absente. Eh bien! un moment après je tourne la tête du côté de la place que Fanny a laissée vide, et qu'y vois-je? Fanny revenue sans bruit, et qui, un doigt sur les lèvres, me fait signe de ne pas trahir son retour; car c'est moi seul qui l'aperçois; elle ne redoute que l'expression de ma surprise, et, une fois sûre de ma discrétion, la voilà établie à son poste et entrant avec moi dans un singulier échange de gestes et de coups d'œil. Peu à peu réconcilié avec cette apparition, si j'ose l'examiner plus attentivement, cette Fanny, naguère si indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, a changé, non de visage, mais de physionomie : ce corps si froid est doucement illuminé et animé par son nouvel esprit, comme une statue d'albâtre dans laquelle l'artiste aurait ménagé la place intérieure d'une lampe. Enfin, elle disparaît comme elle était venue, et lorsque la véritable Fanny revient, elle trouve toujours sa place inoccupée et la reprend avec sa figure impassible qui brave à son tour mon examen attentif par sa calme innocence, comme la Fanny de tout à l'heure le bravait avec la douce ironie d'un sourire intelligent.

« C'est un mensonge de mes sens, n'est-ce pas, Théodora? une

hallucination, l'illusion d'un fou? Ce fou, ayez-en pitié, et cependant félicitez-le de n'avoir plus entre lui et le monde, tel qu'il est pour tous, excepté pour lui, qu'un fantôme du moins gracieux, au regard bienveillant, presque tendre, qu'il prendrait volontiers pour son ange gardien descendu à ses côtés, afin d'y disputer la place à quelques-uns des fantômes horribles qui le conduisirent, il y a dix-huit mois, à Saint-Albans. »

CONTINUATION DU JOURNAL. — Quinze jours après.

« Je ne sais si c'est un bon ou un mauvais ange; mais il exerce sur ma pensée une singulière fascination; toutes les fois que son apparition est là, je n'ai plus de volonté à moi; je dépends de son regard et du moindre signe de sa main. Cette servitude me révolte, et je n'ose m'en affranchir. Une vive curiosité me tourmente : Fanny a-t-elle la conscience de l'espèce de possession à laquelle son corps est livré? Il me semble que sa simplicité s'altère, et que tout son être s'est peu à peu modifié; j'ai surpris dans ses yeux une étincelle de la flamme dont ils sont illuminés lorsque c'est l'esprit qui vit en elle, et, hier, un moment j'ai pu croire que ses deux ames s'étaient réunies, car elle m'a parlé avec une émotion inaccoutumée. Nous étions seuls : deux fois j'ai été sur le point de l'interroger sur sa double existence, au risque de lui révéler ma folie, si c'est bien une folie : mais sa mère est survenue.

« Sa mère aurait-elle quelque soupçon de cet inexplicable commerce qui existe entre mon esprit intérieur et l'esprit dont est possédée Fanny... si, dans cette transfiguration, Fanny est encore sa fille? Quelques mots jetés adroitement ou peut-être sans intention, dans nos récens entretiens, par mistress Morley, m'ont fait craindre qu'elle ne se doutât de quelque mystère. Le révérend M. Morley lui-même... Mais, non; il est, quant à lui, préoccupé, je pense, d'une autre idée, d'un projet qu'il médite dans sa conscience de père, et sur lequel il cherche l'occasion de s'ouvrir à moi. Quoi qu'il en puisse être, ma préoccupation du spectre me tient dans une défiance continuelle; je tressaille chaque fois qu'un mot à double entente semble y faire allusion.

Je dois vous raconter une promenade que j'ai faite hier tête-à-tête avec mistress Morley. Nos environs ne sont pas riches en sites; le pays est plat; l'Ouse et ses bords en font le principal charme. Nos excursions les plus fréquentes nous conduisent au joli village d'Hertford. L'église est pittoresquement située sur une éminence qui des-

cend en pente douce jusqu'à la rivière, dont l'eau baigne les murs du cimetière. J'aime ce cimetière, et je comprends qu'un lieu semblable ait inspiré à Gray sa mélancolique élégie. Hier, mistress Morley et moi, après avoir prié dans l'église, nous nous sommes avisés de lire les épitaphes des tombeaux; il en est une sur laquelle j'avais plus particulièrement appelé l'attention de ma pieuse et aimable compagne, comme exprimant avec bonheur les regrets de l'amour conjugal; c'est une veuve qui s'adresse à son époux :

THOU WAST TOO GOOD TO LIVE ON EARTH WITH ME,
AND I NOT GOOD ENOUGH TO DIE WITH THEE.

Tu fus trop bon pour vivre ici-bas avec moi;
Et je l'étais trop peu pour mourir avec toi.

— N'admirez-vous pas comme moi ce sentiment qui a dicté ces deux vers? dis-je à mistress Morley.

— Si la femme qui la fit graver sur ce tombeau, me répondit-elle, a persisté dans ce deuil religieux, le ciel n'a pas pu rester long-temps fermé à ses regrets et à ses prières. Combien la mort a dû lui être douce! il est si rare, pour nous autres pauvres femmes, de n'avoir pas à regretter un choix que nous avons fait à l'âge où nous étions incapables de choisir.

— Mais, lui dis-je en souriant, pensez-vous donc que la sagacité supérieure que vous supposez aux hommes sans doute, ne soit pas trompée quelquefois?

— Oh! je sais, William, reprit-elle, que vous avez beaucoup de préventions contre le mariage.

— Vous savez? lui demandai-je, ne comprenant pas quelle pouvait être son idée.

— Oui, je le sais, continua-t-elle, et je suis loin de vous en blâmer, quoique votre manière de voir à ce sujet ne soit pas approuvée de tout le monde; croyez-le, quoique vous parliez à une femme mariée, à une mère. Je conçois tout ce qui peut vous éloigner du mariage, vous, ame tendre et chaste, dont toutes les affections caressent une perfection idéale. Si vous avez aimé, William, aimé d'amour, veux-je dire, je doute que vous ayez été compris, et vous avez désespéré de toutes les femmes après cette première épreuve.

— En vérité, madame, répondis-je, voulant éluder toute allusion au passé de ma vie et à une passion qui doit rester ensevelie dans mon cœur, comme l'inutile trésor de l'avare; en vérité, vous m'at-

tribuez des opinions bien sévères sur les femmes, et en même temps une opinion de moi-même par trop orgueilleuse. Permettez-moi de vous assurer que je ne suis convaincu que de mon imperfection, et que je ne doute pas, au contraire, de la perfection des femmes.

— Pour un solitaire, vous avez conservé encore trop des expressions de la galanterie de ce beau monde de Londres auquel vous avez renoncé, William, me dit mistress Morley en souriant; mais laissons de côté les perfections de votre sexe comme celles du mien, ou plutôt, déclarons-le franchement, il en est peu qui résistent à l'épreuve du mariage.

— C'est cependant une institution sainte, un sacrement de toutes les églises chrétiennes...

— Oh! interrompit-elle, voulez-vous soutenir une thèse? vous êtes battu d'avance; je suis la femme d'un théologien; vous défendriez mal une cause qui n'est pas la vôtre. Et puis, je n'attaque ni l'institution, ni le sacrement, mon ami : je veux vous justifier à vous-même comme je vous justifiai l'autre jour auprès de mon mari, car c'est lui qui vous blâmait d'avoir renoncé à unir votre sort à une compagne digne de vous. Ah! si le mariage n'était qu'un symbole, une consécration de l'union des ames; mais ce n'est pas ainsi que l'interprètent notre nature corrompue et notre civilisation sans poésie.

— Les femmes ont un talent particulier pour soutenir un paradoxe, dis-je à mistress Morley. Continuez, madame, je ne vous interromprai plus.

— Mais je vous parle sérieusement, William, reprit-elle, car je tiens à vous prouver qu'en prenant votre parti auprès de M. Morley, en le prenant contre une proposition qui, d'ailleurs, devait, sous tant de rapports, me sourire à moi-même, je n'ai fait que prévenir une explication inintelligible pour lui. M. Morley est un excellent homme, un homme craignant Dieu et un homme plein de savoir; mais sa simplicité ne saurait s'élever à ces délicatesses, qui ne sont le partage que de quelques natures plus épurées. Jamais M. Morley n'a voulu se persuader que le mariage pouvait être une union toute mystique. Pour vous faire mon entière confidence, William, pour vous montrer combien je sympathise avec vos vrais sentimens, je ne vous dissimulerai pas que telle était mon aversion pour le mariage, qu'il m'a fallu toute ma soumission à Dieu pour m'accoutumer aux deux premières années de notre union, lorsque je reconnus que je m'étais trompée en croyant qu'un mari qui avait trente ans de plus que moi était autre chose qu'un second père.... Mais, mon ami, notre promenade

a été plus longue qu'à l'ordinaire; asseyons-nous au pied de ce saule qui incline une partie de son tronc sur les eaux de l'Ouse, et je vous conterai toutes mes infortunes de jeune fille : vous n'en rirez pas, vous, William, comme M. Morley se permit de le faire un soir avec mon père. Celui-ci était un drapier d'Ely, honnête marchand, et tout occupé des détails de son commerce : ma mère, heureusement, m'avait donné le goût de la lecture, et ce fut une grande ressource pour moi quand je la perdis, dans le courant de ma quinzième année. Quoique vivant très solitaire, voyant peu le monde, je fus bientôt recherchée par un jeune homme que je vous nommerai Arthur, et mon père encouragea ses visites de préférence à celles de deux ou trois autres soupirans qui lui paraissaient moins convenables ou qui s'étaient laissé devancer. Je ne vous cacherai pas qu'Arthur ne m'était pas tout-à-fait indifférent. Doux, respectueux, attentif, il vivait heureux des soins qu'il me rendait, satisfait d'un sourire, et je ne sais combien de temps se serait prolongé son innocent bonheur, lorsqu'au bout de six mois mon père, qui méditait lui-même de me remplacer auprès de lui par une seconde femme, s'avisa de prendre Arthur à part, de le traiter d'enfant, de le faire rougir en m'appliquant un mot plus dur que celui de petite prude, et en prétendant que jamais cavalier timide ne plairait long-temps à une belle. Mon cher père traduisait là en prose bourgeoise je ne sais quel couplet de théâtre qu'il chantait quelquefois en ma présence, sans égard pour la réserve de sa fille. Bref, j'ai su depuis qu'il avait même monté la tête d'Arthur en vidant avec lui, à la taverne, une bouteille de Xérès. Arthur, ce jour-là, devait venir m'achever les *Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*, le plus mondain de tous les livres que je m'étais permis de lire. En le voyant entrer dans le parloir, son chapeau sur l'oreille, avec un air de hardiesse fanfaronne, je baissai d'abord les yeux, sans savoir trop pourquoi, et Arthur, se rappelant tous les sots propos dont on venait de troubler sa tête de vingt et un ans, n'hésita pas à achever son rôle de conquérant..... Sans nulle transition, lui qui n'avait jamais baisé un seul doigt de ma main, le voilà qui saisit ma taille dans ses bras et presse de ses lèvres brûlantes mon cou rougissant :

— Fi donc! monsieur, m'écriai-je, éprouvant un sentiment d'indignation, de honte et de dégoût, qui me donna la force de repousser l'audacieux. Je m'échappai du parloir, où je le laissai accablé de cette exclamation et du regard de ma méprisante colère.

« Arthur alla raconter sa déconvenue à mon père, qui lui promit de faire sa paix et lui conseilla cependant de laisser passer un ou deux

jours sans reparaître, prétendant que c'était encore un moyen parfait d'intéresser l'amour-propre d'une prude. Quant à moi, j'étais si honteuse, cette espèce d'attentat m'avait inspiré contre tous les hommes une telle horreur, que si une vieille servante ne m'avait pas révélé le secret de l'impatience de mon père, je lui aurais déclaré la première que je renonçais au mariage pour la vie; mais cette servante, qui avait fermé les yeux de ma mère et l'aimait avec une sorte de jalousie, me fit un tableau si affreux de l'esclavage où je serais réduite sous une marâtre, que je préférai quitter la maison paternelle. Je feignis de ne pas apercevoir les grimaces moqueuses de mon père; je ne relevai aucune de ses grossières allusions à la pruderie des filles dévotes; et quand, me trouvant sourde à tout ce qu'il put me dire pour excuser Arthur, il s'écria : — Il faut pourtant bien, ma fille, prendre un mari; celui-ci ou celui-là, peu m'importe; un mari riche si votre vertu peut l'espérer, un mari pauvre si les riches se retirent, un vieux si les jeunes vous font peur, M. Morley-Unwins, par exemple, notre ministre, qui vous admire de si bonne foi, quoiqu'il ait dix ans de plus que votre père.....

— Eh bien! oui, lui dis-je, mon père; M. Morley, plutôt que tous les autres, est le seul qui puisse me rendre heureuse.

« Mon père me prit au mot, et je devins la femme de M. Morley-Unwins, qui venait d'obtenir une cure à Norfolk, où nous allâmes nous établir, et d'où nous sommes venus habiter Huntingdon, parce qu'un incurable ennui s'était emparé de moi à Norfolk.

« Cet ennui ne provenait pas du lieu que nous habitions, mais de la perte de mes illusions virginales. Ce n'est pas que j'eusse regret d'avoir épousé, plutôt qu'Arthur avec ses vingt ans et sa jolie tête blonde, un révérend ministre, parvenu aujourd'hui à son soixante-douzième hiver, et qui, à cette époque, en comptait déjà cinquante... Hélas! non, William, j'aurais, au contraire, moins pleuré s'il eût été plus vieux encore pour rester tout-à-fait mon second père. Mais que voulez-vous, mon ami, tout en respectant M. Morley, tout en aimant sa vertu modeste et sa franchise un peu bourgeoise, je ne pus me dissimuler que mes rêves romanesques de jeune et chaste fille s'étaient créé un bonheur moins vulgaire que celui dont je jouissais avec lui. Mes émotions et mes devoirs de mère, mon expérience et ma raison de femme faite apportèrent enfin de véritables distractions à des chagrins qui ne pouvaient avoir de confident, parce que tout le monde les eût trouvés ridicules; mais, mon ami, je ne sais comment, dès que je vous ai connu, votre rêverie, un je ne sais quoi dans vos

yeux de vague et d'enthousiaste, le son de votre voix, la simultanéité de nos sympathies, tout en vous, enfin, a réveillé mes souvenirs de jeunesse, et j'ai cédé au besoin de les confier à votre amitié. Ne vous étonnez donc pas, mon cher William, si j'ai interprété jusqu'à vos réticences. Que j'ai attendu long-temps un ami tel que vous! et combien je remercie pourtant le ciel de ne me l'avoir envoyé qu'à un âge où notre intimité ne peut non-seulement être coupable, mais encore ne saurait donner lieu à la médisance du monde! Je serais presque votre mère, William, a ajouté mistress Morley en me serrant la main.

« A ce récit, qu'ai-je répondu? rien. Vous le dirai-je? il m'avait ému et même troublé, sans que je pusse trop définir cette émotion et ce trouble. Dans l'amitié d'une femme, il faut bien le dire, et dans la plus pure, dans la plus chastement chrétienne, il y a quelque chose de si tendre, que l'amour pourrait, à bon droit, en être jaloux. Hélas! Théodora, si je ne devais, à tout prix, vous guérir de votre funeste amour, je vous aurais, je crois, dissimulé ce nouvel attachement, qui est venu réchauffer mon pauvre cœur d'insensé, ou plutôt je l'aurais déjà rompu.

« Après avoir essuyé quelques larmes, mistress Morley s'est levée en silence, et je l'ai suivie jusqu'à la maison, ayant oublié pour la première fois, pendant quelques heures, le spectre que ses premières paroles, encore inexpliquées, semblaient devoir évoquer.

« En rentrant, nous avons trouvé la famille rassemblée pour la prière. Mon ame était merveilleusement préparée pour adorer Dieu. Vous voyez bien, Théodora, que l'amitié de mistress Morley est approuvée du ciel. »

CONTINUATION DU JOURNAL. — Cinq jours après.

« Quelques paroles de mon dernier entretien avec mistress Morley ont dû vous paraître obscures. Je puis vous donner aujourd'hui la clé de l'énigme :

« Il y a deux jours que M. Morley me proposa de l'accompagner à Cambridge. Je vis bien que cette fois ce petit voyage était un prétexte de sa part pour avoir à son tour son entretien avec moi. Cependant en allant, nous ne parlâmes que de choses indifférentes, ou étrangères du moins à ce que mon vénérable ami avait sur le cœur. Le soir, après avoir passé la journée chacun de notre côté, M. Morley avec ses anciens collègues, et moi avec mon frère, nous remontâmes silencieusement en voiture, bien persuadés l'un et l'autre qu'il y

avait une question à discuter entre nous qui ne tarderait pas à être entamée. Nous avions à peine franchi la porte de la ville, que je me reprochai d'imiter, à l'égard d'un vieillard, ces gladiateurs qui craignent de se livrer à leur adversaire en frappant le premier coup. Je pris donc la parole, et fis remarquer à M. Morley que nous ressemblions à deux duellistes, se rendant à un champ clos, bien plus qu'aux deux voyageurs si bien d'accord ce matin, ne discutant que pour avoir la courtoisie de se donner raison alternativement.

— Je vous remercie d'avoir rompu la glace, William, me dit-il; je suis si contrarié de vous savoir opposé à un projet qui souriait à mes plans domestiques, que, malgré moi, j'ai comme une certaine rancune contre vous.

— En vérité, lui répondis-je, mon vénérable ami, je suis coupable sans le savoir, car c'est la première fois que vous allez me parler de vos plans.

— Moi, oui, sans doute; mais non ma femme, à qui vous avez fait vos confidences et donné des raisons qu'elle trouve sans réplique, je dois en convenir.

— Mais, mon cher monsieur Morley, que m'a-t-on fait dire qui soit à la fois si cruel pour vous et si raisonnable?

— Pourquoi tant de détours? vous avez prononcé vos vœux de célibat comme un moine catholique. Vous êtes libre, mon ami; et, quant à mon désappointement, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, si je m'étais flatté, sans vous consulter, de l'espoir de donner à ma fille un mari que nous aimions d'avance comme un second fils. Au reste, je serais bien injuste de vous en vouloir; votre refus n'a rien qui puisse blesser l'amour-propre de Fanny et mon orgueil de père...

— Mais, monsieur Morley, lui dis-je, c'est vous, je le répète, qui m'apprenez un refus qui n'a pu être fait par anticipation.

— Justement, reprit M. Morley, voilà le mot : par anticipation! En vous prononçant contre le mariage d'une manière générale, que vous eussiez deviné ou non mon projet, vous m'avez épargné l'amertume d'un refus, et je vous en remercie. J'ai pu, sans aucune réticence fâcheuse, répondre à une demande qui m'agrée moins sans doute, et qui peut-être me séparera à jamais de ma fille.

« M. Morley poursuivait son idée avec tant d'obstination, qu'il m'était à peu près impossible de lui exprimer ma surprise de voir ma conversation avec mistress Morley si singulièrement amplifiée. Voyez un peu comme quelques mots vagues, auxquels je n'avais pu répon-

dre, parce qu'ils étaient d'un sens si obscur pour moi, étaient devenus un texte fécond, grace à l'imagination de mistress Morley. Je pris le parti de subir cette scène sans trop répliquer, de peur d'être amené, par la vivacité de ma justification, à en dire plus que je n'aurais voulu, tant sur le passé de ma vie que sur cette hallucination, qui suffirait bien, certes, à me faire renoncer à épouser Fanny, si j'y avais jamais pensé.

« Heureusement, le théologien vint à mon secours contre le père sur la question du mariage; car, après avoir dit sur sa fille tout ce qu'il en pouvait dire, M. Morley se laissa aller au plaisir de me prêcher sur ce texte de saint Paul, qui déclare que l'homme ne doit pas vivre seul. J'étais trop aise d'éluder les explications particulières, pour ne pas lui donner beau jeu sur les généralités. Il eut tout l'avantage, et je lui fournis bien volontiers les moyens d'être content de sa science. Hélas! combien de prédicateurs se consolent, même dans la chaire chrétienne, de ne pas convertir leurs auditeurs, pourvu qu'ils aient la satisfaction de les étonner! M. Morley succomba à la tentation de briller aux dépens de son interlocuteur, au lieu de chercher à le convaincre; il me pardonna d'avoir contrarié ses plans, lorsque je lui déclarai que jamais M. Hogdson, le ministre de notre église, n'avait parlé avec tant d'éloquence. M. Morley n'a qu'une petite vanité, celle de remporter quelquefois ce genre de triomphe sur un collègue plus jeune que lui, et qui de son côté peut-être l'a quelquefois provoqué à cette innocente rivalité.

« Nous arrivâmes un peu tard à Huntingdon; c'était l'heure de la prière en commun, et nous n'eûmes pas le temps de parler beaucoup de notre voyage. Jamais je n'avais été plus distrait pendant nos dévotions, ne pouvant m'empêcher de chercher à deviner dans les yeux de Fanny si elle était dans la confidence de ce qui se passe depuis quelques jours dans la famille. Son recueillement aurait dû rappeller le mien; elle ne tourna pas une fois les yeux de mon côté; mais quand elle fut partie, car elle monte toujours la première dans sa chambre, avec sa mère, je la vis revenir sur ses pas... Je veux dire, je vis son spectre qui ne fit que traverser le parloir pour me jeter un regard plein de mélancolie et de reproche. Maintenant, je vous le demande, venait-elle me reprocher mes mauvaises pensées depuis quelques jours, mes distractions pendant la prière, ou la malice avec laquelle j'ai flatté la vanité de M. Morley, pour éluder ses reproches paternels? Depuis je n'ai plus revu l'apparition; mais je sens qu'elle est là, toujours là à mes côtés, et peut-être en ce mo-

ment sa tête invisible, invisible même pour moi, se penche-t-elle sur mon épaule pour voir si je manque de franchise avec vous, Théodora, comme avec mon hôte vénérable. »

CONTINUATION DU JOURNAL.

« Je n'ai à redouter que le ressentiment du spectre, qui, comme le Brownie, esprit familier des maisons d'Écosse, semble prendre les intérêts de la famille, plus vivement que la famille elle-même. Il ne cesse de m'apparaître triste et presque courroucé; quel pronostic tirer de sa tristesse et de ses menaces muettes? Si c'est sur moi qu'il s'afflige, que peut-il m'arriver de plus cruel que par le passé? Serait-ce la pauvre Fanny qui doit être la victime de quelque malheur? Ah! y aurait-il pour elle un malheur comparable à celui dont votre père vous a préservée, Théodora, et que l'instinct maternel de mistress Morley eût écarté aussi de sa fille, si, par impossible, j'avais pu entrer dans les projets imprudens de mon hôte vénérable.

« Du moins ma conscience fut rassurée dans le calme de mes réflexions, et ce qui me rendrait toute ma sécurité, c'est que tous les membres *visibles* de la famille me témoignent toujours la même confiance.

« Rien de changé dans l'amitié si tendre de mistress Morley, ou plutôt elle devient chaque jour plus affectueuse.

« M. Morley m'appelle toujours son second fils.

« William, qui n'a rien ignoré, me traite toujours en frère. Fanny enfin, la seule, il est vrai, qui, je le suppose, ne soit pas dans le secret, Fanny, de jour en jour moins réservée avec son second frère, répond au nom de sœur par un sourire qui commence à indiquer que les mots ont un sens pour elle.

« Voulez-vous une preuve du prix qu'on attache à ma parenté d'adoption? Pour vous la donner, je vais accuser ceux à qui j'appartiens par le sang, mais, quoique vous n'ayez pas assisté sans doute au dernier conseil de famille, vous ne pouvez ignorer que notre cousin le colonel a pris la parole pour se plaindre de mes prodigalités et conclure au retranchement d'une moitié de la pension qu'on ajoute aux revenus déjà si incertains du pauvre cousin assez *fou*... j'avoue encore cette démence... que n'est-elle la seule, Théodora!..... assez fou pour se faire servir par un domestique dévoué comme Roberts, et pour se charger de l'éducation d'un enfant inconnu. J'ai remercié Roberts: ses soins en effet étaient superflus ici; mais l'enfant inconnu ne sera pas abandonné. Tant que je ne mendierai pas mon pain, je

ne le rendrai pas à son père véritable ; ce serait le rendre à l'enfer, auquel ce père le destinait (1). Je regrette même de l'avoir laissé à Saint-Albans si près de lui, et je veux aller le chercher, l'amener à Huntington et le mettre en apprentissage chez un ouvrier honnête. Alors que j'entendais encore la voix terrible qui m'a révélé mon exclusion du ciel, j'avais espéré racheter mon ame en rachetant moi-même une autre ame de l'éternelle damnation, et si cette voix s'est tue, si mes fantômes ont pris peu à peu une forme bienveillante, qui me dira que cet acte n'a pas contribué à cet adoucissement de mon supplice? qui me dira que cette adoption chrétienne ne m'a pas valu, en échange, l'adoption que j'ai trouvée dans la famille Morley? Continuez donc, mon cher cousin, mon redoutable colonel, à vous plaindre de ma prodigalité.

« Cependant, en voyant approcher le terme du semestre, je n'étais pas peu embarrassé à l'égard de mes hôtes; car je remplace un pensionnaire qui payait bien, qui payait en fils de famille, et je tenais à payer comme lui. Je n'ai pas voulu attendre le dernier jour du mois pour prévenir mistress Morley que je serais probablement forcé de chercher une table plus économique que la sienne. Ah! comme j'ai été accueilli, Théodora! Comme mistress Morley serait grondée si elle dépendait d'un cousin colonel. Elle m'a positivement déclaré que son mari et elle avaient toujours entendu que je ne paierais que la moitié de la pension de mon prédécesseur!

« Pour vous rassurer complètement sur mon budget annuel, il faut, Théodora, que je vous apprenne que ma prodigalité a encore une autre protection contre la sage opposition du colonel. Pas plus tard que ce matin, j'ai reçu de Londres une lettre anonyme; je n'ai pu reconnaître l'écriture, mais je serais bien étonné si vous ne connaissiez pas celle qui l'a dictée, car il n'est pas un mot qui n'ait fait battre mon cœur : « Tranquillisez-vous, me dit cette main mystérieuse; si les uns vous blâment, d'autres vous approuvent, et si votre pension est diminuée, la somme réduite vous sera envoyée par une personne qui vous aime (2). » Mon cousin le colonel, que je vous remercie, je suis plus riche que vous! En conséquence, Théodora, je me dispose à aller payer mes dettes. Sous peu de jours je vais faire une

(1) La famille de Cowper s'était réellement plaint de ses dépenses et de cette adoption charitable.

(2) Depuis la mort de Théodora, il est avéré que c'était elle qui était venue ainsi en secret au secours de son cousin, mais sans jamais le lui avouer. Les papiers confiés à Mlle de Rollonfort nous en donnent la preuve.

absence de deux mois ; cette absence a plus d'un motif : d'abord je sais qu'elle arrange M. Morley, bien qu'il ne m'en ai rien dit, mais j'ai cru comprendre qu'il attendait un visiteur auquel ma chambre serait nécessaire ; ensuite je désire consulter le docteur Cotton, à Saint-Albans, sur cette vision, ou plutôt voir si elle me poursuivra ailleurs qu'ici. Vous le voyez, il n'y a plus que cette *ombre* sur mon bonheur, sur le seul bonheur qui me reste, depuis que j'ai renoncé à celui que nous avions rêvé ensemble. Si je suis menacé, je ne suis pas abandonné ; j'ai dû me sevrer de ma famille naturelle, mais j'en ai trouvé une autre. L'amour n'était pas fait pour moi, j'ai les consolations d'une amitié presque aussi tendre que l'amour. L'être mystérieux que je commençais à prendre pour mon bon ange, me boude, un autre bon ange m'écrit la lettre la plus tendre.... Ah ! Théodora, que cette lettre m'a donné de force contre ma démence même. Quelles douces larmes elle m'a fait répandre ce matin ! et à présent elle réchauffe mon cœur d'un reflet de cette gaieté qui nous fit passer tant de délicieuses soirées à Southampton-Row (1) ; vous rappelez-vous que la grave figure de notre ancêtre le chancelier, elle-même, semblait rire dans son cadre gothique ?... O mes visions de ce temps-là, qu'êtes-vous devenues ? »

CONTINUATION DU JOURNAL, datée de Saint-Albans, et écrite dans la maison d'aliénés, où le poète avait naguère passé dix-huit mois.

« J'ai prolongé mon absence d'Huntingdon et je la prolongerai encore de quelques jours, quoique M. Morley ne cesse de m'écrire que je suis attendu pour une fête de famille qui, *selon ses premiers plans*, ajoute-t-il, *n'aurait pu se faire sans moi*. J'ai trouvé heureusement quelques prétextes pour masquer le véritable motif qui me fait hésiter à m'y rendre. Fanny va se marier : Elle ne sera plus chez son père à mon retour ; le docteur, qui, seul, a le secret de ma superstitieuse folie, est d'avis, puisque l'apparition ne franchit pas pour moi le cercle du lieu habité par celle dont elle emprunte l'image, qu'il est plus prudent de laisser éloigner Fanny et son ombre ou son double corps.

« Au reste, la distraction du voyage m'a fait du bien ; mais j'ai surtout à me féliciter d'être venu analyser ma dernière hallucination avec le docteur. J'ai auprès de lui une force d'ame qui m'étonne

(1) C'est à Southampton-Row, chez le juge Cowper, que le poète passait ses congés lorsqu'il était à Londres dans l'étude d'un procureur.

moi-même. Médecin et poète, chrétien croyant et homme du monde, le docteur Nathaniel Cotton, qui m'a déjà arraché une première fois à la plus sombre démence par ses consolations spirituelles encore plus que par ses remèdes pharmaceutiques, exerce réellement sur moi une magnétique influence. Je comprends comment les démons, alors que les démons s'emparaient d'un homme, se taisaient, tremblaient et prenaient enfin la fuite aussitôt qu'un habile exorciste, leur adressait sa redoutable allocution. Le docteur Cotton n'est pas de ces médecins au ton impératif qui attaquent de front les préjugés de leurs malades. Il commence adroitement par admettre les idées ou les impressions les plus absurdes; il a toujours à vous citer un exemple de divagation plus extraordinaire que le vôtre, afin de capter votre confiance et de ne pas humilier le peu de raison qui vous reste; puis peu à peu, il vous force à faire vous-même la part de l'erreur et celle de la vérité. J'ai remarqué encore avec quel art il exerce une tête faible à la fatigue du raisonnement, comme il l'interrompt à propos lorsqu'elle touche à la pierre d'achoppement où son bon sens habituel irait encore se heurter, et par quelle ruse il la ramène sans cesse au point de départ jusqu'à ce qu'elle ait réussi pas à pas à atteindre une conclusion logique. D'ailleurs il a pour chaque malade un traitement moral différent et presque une nouvelle méthode, ce qui n'empêche pas que tous ne profitent de l'excellent système général qui préside à son établissement. Enfin, c'est un père au milieu de ses enfans plutôt qu'un docteur. Il se prête à leurs caprices, faisant des vers avec les poètes, ou mieux, en vrai connaisseur de cette folie, écoutant sans ennui les vers qu'ils lui lisent; musicien avec les musiciens; broyant des couleurs aux peintres, et respectant les fresques bizarres dont ils badigeonnent ses murs; argumentant avec les métaphysiciens ou aidant les ouvriers dans leurs travaux les plus vulgaires, au point que je l'ai vu se faire la manœuvre d'un ancien prédicateur occupé à aligner de lourdes pierres dans sa cour; mais un peu surpris toutefois lorsque ce grave personnage lui déclara qu'il venait littéralement de *paver l'enfer des bonnes intentions de ses ouailles*, réalisant ainsi le mot connu de je ne sais quel saint portugais.

« Pour me montrer combien il avait confiance en ma parfaite guérison, il m'a permis, ce matin, de renouveler connaissance avec tous mes anciens camarades d'infortune, à la seule condition de ne pas prolonger cette triste visite. Je n'en avais nulle envie, je vous assure, et je ne la recommencerai pas. Quelle bizarre différence entre ma

démence et celle de tous ces malheureux ! il n'en est pas un qui ne croie sa raison inébranlable, et je tremble sans cesse de la fragilité de la mienne. »

CONTINUATION DU JOURNAL. — Huntingdon, juillet 1767.

If solid happiness me prize
Within our breast this jewel lies,
And they are fool who roam;
The world has nothing to bestow;
From our own self, our bliss must flow,
And that dear hut our home, etc. (1).

« Ces vers si simples que nous avons quelquefois lus ensemble, Théodora, sont du bon docteur de Saint-Albans, et je les récitais en apercevant de loin les paisibles maisons d'Huntingdon; mais sans aller au-delà de la stance où le poète se compare à la colombe de l'arche, trop heureuse de retrouver son asile, imprudemment abandonné.

« J'ai été reçu par ma famille adoptive comme l'enfant prodigue de la parabole : on m'en voulait un peu de mon absence prolongée; mais mon retour a suffi pour faire oublier tous les reproches dont on s'était promis de m'accabler. Il faut dire que ce retour venait à propos remplir en partie le vide qu'a laissé ici depuis quelques jours le double départ de Fanny qui, devenue mistresse Poley, est allée avec son mari habiter le York-Shire, et de mon frère William, qui est allé à Londres dans l'espoir d'y obtenir le vicairage de Mary-le-Bone. Vous êtes notre dernier enfant, m'a dit M. Morley en me serrant dans ses bras : — Vous ne nous quitterez plus, a ajouté mistress Morley en essuyant une larme, et moi de promettre de ne plus les quitter, comme si j'étais maître de l'avenir. Je ne saurais me repentir de cette promesse; c'est une si triste situation que celle d'un père et d'une mère, quand tous leurs soins, pour l'établissement et le bonheur de leurs enfans, les ont conduits eux-mêmes à une complète solitude en ce bas monde. C'est maintenant que je suis de nouveau proclamé le fils providentiel de mes hôtes. Quant à moi, je ne peux me défendre d'une certaine satisfaction en me voyant capable de

(1) Si nous cherchons un bonheur réel, c'est dans notre cœur que se trouve ce trésor. Bien fous sont ceux qui s'en vont bien loin courir après. Le monde n'a rien à nous donner : de nous-mêmes dépend notre bonheur. Il n'existe que dans cette modeste maison qui nous sert de demeure.

Le *Coin du feu* est le titre de ce petit poème du docteur Cotton.

payer une partie des dettes de ma reconnaissance, quoique je ne sois pas, vous le savez bien, de ces natures soi-disant susceptibles qui ignorent que, dans les véritables affections de la vie, l'avance d'une obligation ou d'un bienfait n'humilie jamais celui qui espère avoir l'éternité pour s'acquitter.

« Mais il vous tarde surtout de savoir, je pense, Théodora, ce qu'est devenue la vision, qui n'a pas peu contribué à prolonger le séjour que je viens de faire à Saint-Albans, comme un voyageur qui se condamnerait de lui-même à recommencer sa quarantaine après être entré dans le port. Eh bien! ma cousine, soit que la présence seule de Fanny causât cette vision, soit qu'avec la grace de Dieu dans le ciel, les derniers soins du docteur et ses bons conseils à Saint-Albans aient tout-à-fait raffermi ma santé, plus de vision depuis mon retour; il ne me reste qu'une vague inquiétude chaque fois que M. Morley me parle de sa fille, et me dit dans ses regrets : « Mon ami, je crois encore la voir... » Je regarde, je crois la voir aussi, mais comme lui, par le souvenir; et ce n'est plus son spectre visible me menaçant et me souriant tour à tour. Je ne sais si mistress Morley a surpris dans le temps quelque signe de l'émotion singulière que j'éprouvais parfois en voyant paraître Fanny, ou quand son nom frappait inopinément mon oreille; elle a la délicatesse de m'en parler plus rarement, et s'occupe plus volontiers de son fils.

« A propos de celui-ci, je viens de lui envoyer une lettre *d'introduction* pour notre cousine, la femme du colonel. Vous comprendrez pourquoi j'ai préféré l'adresser à mistress Cowper plutôt qu'à lady Hesketh (1). Je sais que votre sœur, avec sa franchise habituelle, craint, tout en rendant justice aux vertus de mes hôtes, que leur piété ne soit exagérée jusqu'au méthodisme, tandis que ce serait là justement ce qui recommanderait mon frère William à mistress Cowper. Et que je vous fasse un aveu qui vous montrera combien j'aurais besoin que tout ce qu'on a dit de mes vertus chrétiennes fût un peu plus vrai. Ma vanité est pour quelque chose dans cette lettre. Si le colonel n'est pas le plus généreux, il est le plus riche des membres de notre fière famille : or, je ne suis pas fâché que William Morley ait vu les Cowper dans leur *gloire* mondaine, parce qu'il y a des gens ici qui, jaloux de l'amitié que les Morley ont vouée à un inconnu, se sont permis de représenter cet inconnu comme un pauvre

(1) Lady Hesketh était la sœur de Théodora. Cowper lui reprochait d'être un peu mondaine comparativement à son autre cousine.

diable sans feu ni lieu, faisant le malade pour se rendre intéressant, et plus amoureux de la bonne table que des saintes paroles de ses hôtes. *Ses hôtes*, il est vrai, ont haussé les épaules à ces méchancetés. J'ai feint, à mon tour, de les mépriser; mais le sang des Cowper s'est secrètement indigné en moi : au lieu de m'abaisser chrétiennement dans ce monde pour être exalté dans l'autre, je n'ai pas été fâché qu'une occasion s'offrît pour effacer toutes les mauvaises impressions que laisse toujours après elle la calomnie la plus grossière; et quand William reviendra, il pourra dire enfin : « J'ai vu la noble famille de l'inconnu, du pauvre diable, du parasite; il n'en est pas une à Huntingdon qui pût opposer son arbre généalogique au sien, et, dans la collection des portraits de ses ancêtres, l'armée, la jurisprudence et l'église saluent quelques-unes de leurs plus hautes illustrations. » Ce sentiment d'orgueil ne vous semble-t-il pas aussi, Théodora, une autre preuve de mon rétablissement? Quand j'avais à combattre des ennemis dans le monde invisible, peu m'importaient ces ennemis du monde réel. Encore un autre symptôme : tant que mes visions persistaient, une fausse honte me faisait éluder toute allusion à ma démence; aujourd'hui, rejetant le passé bien loin, je ne cherche plus à dissimuler combien j'ai été humilié dans ma dignité d'homme raisonnable. Je veux retracer, pour mes hôtes comme pour vous, le récit des cruelles aberrations d'esprit par lesquelles il a plu à Dieu, dans sa miséricorde, de me ramener au pied de sa croix. »

CONTINUATION DU JOURNAL. — Juillet 1767.

« Hélas! Théodora, par quel nouveau malheur la Providence vient de m'arracher à ma téméraire sécurité! je m'accoutumais trop facilement sans doute aux doux loisirs de ma retraite, et ma confiance en ma *raison* serait peu à peu devenue de l'orgueil. Adieu le bonheur que j'avais trouvé à Huntingdon. Nous avons perdu M. Morley; quelle perte pour nous! quelle mort pour lui! Était-ce donc là ce que me prédisait l'apparition?

« M. Morley, encore robuste malgré son grand âge, n'avait jamais cessé d'aller desservir, le dimanche, sa chapelle de Grimstone. Dimanche dernier, il monta à cheval de bon matin, selon son usage, et se mit en route. Au bout de trois heures, un paysan frappe à notre porte, me demande, et, d'un air effaré, m'apprend que mon vénérable ami est à une lieue de la ville, étendu sans vie dans sa chaumière, par suite d'une chute qui lui a fracassé le crâne; son cheval s'était em-

porté et l'avait violemment jeté sur le chemin. Je voulais dissimuler d'abord cette affreuse nouvelle à sa compagne, et courir seul au lieu indiqué; mais, pensé-je, comment lui expliquer mon absence, et à qui laisser le soin de l'instruire avec la précaution qu'exige un si fatal évènement? D'ailleurs, peut-être M. Morley n'était-il pas mort; il pouvait avoir dans ses derniers momens quelque confidence à faire à sa femme. Je pris le parti de dire une moitié de la vérité, pour la préparer doucement à l'autre. Je ne saurais vous peindre sa douleur. — Partons, me dit-elle aussitôt; c'est à moi de lui fermer les yeux s'il en est temps encore. — Nous partîmes. Il n'y eut plus un mot échangé entre nous jusqu'à l'endroit où le paysan nous dit : C'est ici. Mais au moment où je serrais la main de mistress Morley, sans savoir encore par quelle parole je lui révélerais que c'était un cadavre qu'elle allait voir, la femme de notre guide vint à nous en s'écriant : *Il vit encore!* Nous nous précipitâmes dans la chaumière. Il vivait encore, en effet, mais d'une vie convulsive et sans en avoir la sensation distincte peut-être,.... ou, du moins, sans l'exprimer que par les cris étouffés de sa souffrance. Il ne pouvait nous reconnaître ni nous répondre. Un chirurgien avait été averti en même temps que nous, et il arriva une heure après. A peine l'eut-il examiné, qu'il hocha la tête. Il n'y avait plus que Dieu qui avait le pouvoir de le rendre à nos larmes, et Dieu l'avait destiné à nous donner cet avertissement sévère qu'il nous rappelle à lui au moment où nous y songeons le moins. Une forte saignée calma ses tortures le premier jour, mais le lendemain la fièvre le reprit avec une intensité nouvelle, et jusqu'à son dernier soupir, ce ne fut plus qu'une agonie... Une agonie de quatre jours et de quatre nuits, Théodora! car il n'expira que le jeudi matin. Quel spectacle pour nous dans cette chaumière, d'où il fut impossible de le transporter à Huntingdon! Le malheureux vieillard avait encore l'énergie d'un homme robuste, et il eût vécu vingt ans encore, disait le chirurgien, sans cet accident épouvantable. Il fallait le voir dans sa lutte contre la mort, se dresser tout à coup sur son séant, promener autour de lui ses yeux hagards, étendre ses bras violemment contractés, comme un vieux gladiateur dont la colère jette un impuissant défi à l'adversaire qui vient de le terrasser; pas une parole articulée ne sortait de sa bouche, engorgée par les caillots de sang, et ses yeux étincelaient sans y voir. Où était son ame? et quel horrible cauchemar subissait-elle dans cette angoisse de l'homme physique, prolongée jusqu'à l'épuisement du principe vital? William, à qui j'avais envoyé un exprès, arriva le

mercredi, et il ramena sa mère, me laissant seul pour recevoir le dernier soupir du moribond. Je crus que j'expirais moi-même en voyant enfin ses yeux rutilans s'éteindre et sa tête tomber sur l'oreiller pour ne plus se relever. Le paysan et sa famille s'étaient éloignés. Malgré mon respect pour le défunt, je me sentais saisi d'une indéfinissable horreur; car, me rappelant mes anciennes visions, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il venait de soutenir l'assaut de quelque spectre, et je m'attendais à voir l'invisible vainqueur se retourner tout à coup contre le faible témoin du combat. Je fermais donc instinctivement les yeux; mais en commençant sous cette impression mon examen de conscience, je trouvais dans mon cœur de si noires pensées, que j'eus peur de moi-même, comme le gouverneur d'une place qui, serré de près par l'ennemi, verrait tout à coup ses propres soldats le menacer d'une émeute et l'accuser de trahison. Il me sembla que j'avais je ne sais combien de torts à me reprocher contre mon ami, mon bienfaiteur, et que s'il avait pu articuler ses gémissemens, c'eût été pour m'accabler de mes remords. Aussi, quand je relevai mes paupières, je me jetai à genoux au chevet du mort. En ce moment, soit que l'ame ne fût pas encore sortie de ce cadavre tiède encore, soit que ma terreur seule le ranimât, je le vis se dresser sur son séant, je sentis sa main presser ma main, et j'entendis sa voix qui me disait : Adieu, William; je te pardonne!

« Quand on rentra dans la cabane, on me trouva évanoui.

« Depuis la cérémonie des funérailles, je suis resté plus de quinze jours dans un état affreux, entendant bourdonner sans cesse à mes oreilles, ces mots : Je te pardonne... Pourquoi ce pardon, ou plutôt ce reproche, dont je ne me rends pas compte? Peu à peu la consolation de pouvoir mêler mes larmes à celles de mistress Morley et de son fils a triomphé de cette superstition et de ce remords menteur. Combien notre commune affliction a resserré encore nos liens! Cependant nous ne nous sentons pas la force, mistress Morley et moi, d'habiter Huntingdon. Quand William nous aura quittés, nous sommes résolus à émigrer n'importe dans quelle autre ville. William retourne demain au soin de son troupeau; car, grace à la recommandation de notre cousin, le voilà ministre à Londres. »

AMÉDÉE PICHOT.

[Peut-être publierons-nous plus tard la suite de ce Journal, où Cowper raconte son séjour à Olney, ses innocentes distractions et ses mystérieuses amours avec mistress Morley et avec Lady Austen.]

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS
DU PETIT POINSINET.

V. — LE TRIOMPHE DE L'ORGUEIL LITTÉRAIRE.

Le sieur de Balzac était émerveillé de sa réception triomphale aux sons des instrumens, dans le palais de la mystérieuse Arthénice; il ne se repentait plus d'avoir cédé aux sollicitations de son guide, qui le fit consentir à être introduit les yeux bandés, sous prétexte de lui cacher les effrayans abords de ce palais, construit au milieu des précipices et défendu par de menaçantes machines de guerre. Bautru s'était décidé à imaginer ce prétexte, appuyé d'un ordre exprès d'Arthénice, pour que l'arrivée de Balzac, au château de Richelieu, en plein jour, ne fût pas troublée de quelques soupçons qui naîtraient naturellement à la vue des armes du cardinal, peintes ou sculptées sur toutes les faces des bâtimens. L'entrée de ce magnifique séjour était soumise d'ailleurs à certaines précautions de police, capable d'effaroucher le nouveau venu, déjà inquiet du voyage qu'on lui avait fait faire en poste, sans lui apprendre en quel lieu on le transférait. Balzac ne vit donc rien des difficultés que Bautru déguisé eut beaucoup de peine à surmonter, quoiqu'il se fit reconnaître par les gardiens du pont-levis; il serait resté dehors et peut-être l'aurait-

(1) Voyez les livraisons du 18 et 25 juin, du 9 et 16 juillet.

on arrêté avec son compagnon, qui s'indignait tout bas de passer pour un moine, si Boisrobert n'était venu le tirer d'embarras et n'avait emmené le carrosse dans la cour d'honneur.

Bautru, avant de se rendre avec Boisrobert auprès du cardinal, ne voulut confier à personne le soin de mettre son prisonnier en sûreté; il s'autorisa du nom du cardinal, pour tenir les curieux à distance, et pour empêcher qu'une indiscrétion révélât à Balzac l'endroit où il se trouvait. Mais Boisrobert avait si bien pris toutes les mesures nécessaires, mis dans ses intérêts les officiers et les domesques, distribué les rôles subalternes et fait sonner haut la volonté de son maître, que Bautru put exécuter sans obstacle le plan qu'il avait concerté avec Boisrobert et Faret; pas un éclat de rire, pas une parole équivoque, n'accueillirent le passage de Balzac, qui avait l'air de monter au Capitole, et qui faillit crever d'orgueil, au bruit des applaudissemens préparés pour le recevoir. Il pria, d'une voix émue, son conducteur, de remercier pour lui les personnes honnêtes qui applaudissaient, et de leur jeter de sa part une poignée d'écus blancs, qu'il lui rendrait sans faute sur les revenus de la terre de Balzac. Les musettes et les hautbois le quittèrent au bas du grand perron. Il traversa plusieurs galeries, toujours accompagné de Bautru, qui lui ôta son bandeau, lorsqu'ils furent entrés dans la chambre destinée à l'hôte d'Arthénice.

Balzac fut ébloui en ouvrant les yeux; il n'avait vu pareil luxe que dans les descriptions du palais d'Astrée : cette chambre immense, soutenue par des colonnes de marbre, avait un plafond en coupole représentant l'olympe avec les dieux et les déesses de la mythologie; les lambris dorés étaient couverts d'attributs galans, de carquois, de lacs d'amour, de flammes, de cœur percés de part en part; la tenture de soie verte, parsemée de bouquets de rose admirablement brodés, ajoutait au caractère érotique de l'ameublement, qui offrait des satyres, des nymphes, des amours, des pieds de boucs, des têtes de cygnes, des griffes et des cornes dans tous les ornemens des siéges, des tables et du lit; le pavé en mosaïque offrait encore les mêmes symboles qui annonçaient clairement l'usage fondamental de cette chambre où avaient figuré tour à tour Mme de Chaulnes, Marion de Lorme et Mme de Combalet, les trois maîtresses attitrées du cardinal. Balzac s'abandonnait avec tant de bonne foi à sa surprise et à l'examen attentif de chaque objet, qu'il ne s'aperçut de la disparition de son conducteur qu'au bruit de la porte qui se refermait; mais il ne se tourmenta pas beaucoup d'être prisonnier, en

s'étonnant sans cesse davantage de la prison splendide qu'on lui avait donnée. Il retrouvait partout autour de lui, dans ces emblèmes amoureux, le témoignage des sentimens tendres et délicats que lui avaient exprimés déjà les lettres de l'inconnue. En ce moment, il oubliait sa terre de Balzac, le prieur Ogier et surtout Mlle de Chenillac; il se réjouissait de sa bonne fortune, et s'appropriait les plus agréables scènes des pastorales de d'Urfé pour en composer de nouvelles à son profit sur le théâtre où il allait paraître avec tous les prestiges de la gloire littéraire.

Il recommença de visiter en détail les beautés de cet appartement, qui semblait avoir été décoré, à son intention, dans le goût le plus exquis. Il remarqua pour la première fois un habit complet de soie et de velours, étalé sur le lit, et il devina que cet habit, qui eût paru singulier à tout autre que Balzac, était destiné à remplacer sa casaque monacale. Du fond de sa pensée, il remercia la main invisible à laquelle il devait les moyens de se montrer honorablement aux yeux de sa *divinité*, et il se mit aussitôt en devoir de revêtir la livrée d'amant ou plutôt de berger, qu'on l'invitait à prendre, pour n'être pas obligé de rougir de l'étrange accoutrement que le hasard lui avait donné. Il se fût affublé du plus grotesque déguisement, sans soupçonner qu'il ferait une figure ridicule, et il ne s'étonna pas de se trouver équipé à la pastorale, quoique la houlette, la panetière et les pipeaux rustiques manquassent à ce plaisant costume qui aurait eu bonne grace sur les bords du Lignon : c'était une profusion de rubans, de dentelles, de broderies d'argent et de boutons de nacre, chargeant la veste de satin jaune et vert, à crevés de velours blanc, et les chausses en velours nacarat, avec des bas couleur orangé; les nœuds des souliers et les plumes du chapeau à grands rebords réunissaient toutes ces couleurs, effrayées de leur monstrueux assemblage; un large baudrier de soie bleue broché en or, comme pour achever la ressemblance avec le plumage d'un perroquet, supportait une petite épée que Balzac laissa pendre fièrement le long de sa cuisse droite, en guise de flûte. Le sieur de Balzac, ainsi habillé, aurait fort convenablement représenté le berger Sylvain dans *l'Impuissance*, l'ancienne tragi-comédie du poète Veronno, jouée l'année précédente devant la cour.

Il se regarda long-temps avec complaisance, dans une glace qui ne lui fit pas comprendre tout ce qu'il y avait de divertissant et de comique en sa personne; il fut au contraire très satisfait de voir que les bergers d'Arcadie, inventés par d'Urfé, n'étaient point aussi *galans*

que lui, et il regretta plus d'une fois que Mlle de Chenillac ne pût être témoin de ce qui allait se passer; mais il ne sentit pas un seul remords de son ingrat abandon, et l'idée même de la douleur de cette femme abandonnée, ne lui causa pas la moindre envie de revenir la consoler! Il se félicitait trop d'une aventure qui s'annonçait sous des auspices extraordinaires, et qui pouvait aboutir à quelque évènement imprévu; il vint à songer qu'il n'était pas marié, et qu'Arthénice se proposait peut-être d'accorder sa main à celui qui avait déjà son cœur; mais il se rappela tristement qu'Arthénice, si grande dame qu'elle fût, ne serait pas libre de faire choix d'un mari, puisqu'elle en avait un jaloux et cruel, suivant l'aveu de son officier; là-dessus, Balzac arriva naturellement à se souvenir des confidences de Bautru, qui lui avait fait de ce mari un portrait redoutable, bien propre à épouvanter l'amour le plus intrépide; Balzac réfléchit donc avec inquiétude au péril qui le menaçait, en cas que le tyran d'Arthénice le surprît dans ce château; il se rassura toutefois par degrés, et ne craignit plus d'être écorché vif, en se répétant qu'Arthénice était assez intéressée à éviter la vengeance de son époux, pour n'avoir épargné aucune précaution de sûreté. Il aurait voulu alors savoir mieux se servir de son épée, pour faire une veuve de cette victime du mariage.

Quelle était cependant l'héroïne d'une aventure si romanesque, l'auteur inconnu des lettres charmantes que Balzac recevait de Paris depuis plusieurs mois? Son imagination avait souvent voyagé dans le vague pays des conjectures, et nul indice ne s'était offert à lui pour l'aider à découvrir la vérité. Tous ses commentaires les plus ingénieux ne servaient qu'à lui prouver que cette aimable épistolaire était fortement intéressée à garder l'anonyme; mais enfin les obstacles qui s'opposaient à la rencontre des deux amans tombaient donc devant la volonté et l'impatience de la puissante Arthénice. Balzac n'eut qu'à rapprocher les inductions que lui fournissaient son enlèvement, le costume et le caractère bizarre de son compagnon de route, quelques mots plus ou moins explicites échappés à ce dernier, l'appareil mystérieux de son entrée dans le château, et la richesse du logement qu'on lui avait assigné; il demeura convaincu qu'Arthénice était au moins une grande dame de la cour, peut-être une princesse du sang, et qu'elle avait quitté Paris pour se rendre dans une de ses maisons de plaisance, afin d'y avoir une entrevue avec lui.

La haute opinion qu'il avait de la naissance et de la fortune de son Arthénice fut confirmée par le spectacle qu'il eut sous les yeux en

ouvrant la croisée : la façade du corps-de-logis où il se trouvait, percée de plus de soixante fenêtres, et construite nouvellement en belle pierre blanche, avec des colonnes et des pilastres d'ordre dorique, resplendissait de statues et de bustes antiques en marbre et en bronze, placés dans des niches au premier et au second étage; un fossé à fond de cuve, rempli d'eau de source, entourait le château, qui se composait de vastes bâtimens liés ensemble par des tours et des pavillons de différentes formes; des boulevarts et des terrasses s'étendaient de chaque côté pour l'agrément plutôt que la défense de cette royale demeure, et au-delà du fossé se dessinait un parterre délicieux, dont les plate-bandes liserées de buis formaient des figures géométriques, suivant le goût de l'époque, et encadraient des bassins dans les fleurs et la verdure. Aux quatre coins de ce parterre, quatre sirènes versaient de leurs urnes une eau claire et abondante; à l'extrémité, une petite rivière, emprisonnée dans un canal large de neuf ou dix toises, séparait le jardin d'un parc immense, qui déployait au loin ses tapis de gazon, ses allées en berceaux, ses charmilles taillées en murailles et ses cascades artificielles. Un riant paysage, parsemé de moulins et de fabriques, fermait l'horizon.

Balzac compara de nouveau en silence ce palais, ce parterre, ce parc, tout ce luxe d'architecture et de plantation, à son fief, dont il était si fier auparavant, à son colombier qu'il regardait souvent avec orgueil, à son manoir de hobereau angoumois, à sa basse-cour où gloussaient canards et dindons, à son potager et à son verger qui lui donnaient à peine des légumes et des fruits pour sa table. Il soupira d'envie et convoita la succession du mari d'Arthénice; mais il s'étonna de ce qu'une si merveilleuse résidence n'était pas plus tranquille et plus solitaire. On entendait de toutes parts une rumeur pareille à celle d'un port de mer : les voix, les cris, les chants des ouvriers se mêlaient au bruit des marteaux, des scies et des crics. On voyait partout circuler des hommes armés de pelles, des chevaux et des charrois, des soldats et des valets. Il y avait là comme une colonie de maçons, de couvreurs, de menuisiers, de jardiniers et de travailleurs de toute espèce. Balzac ne put s'empêcher de réfléchir aux inconvéniens qui pourraient résulter pour lui d'une telle quantité de témoins plus ou moins discrets et capables d'aller avertir de sa venue ses trois ennemis, le mari, ou le frère, ou le père d'Arthénice. Ses idées se rembrunirent tout à coup des sombres couleurs avec lesquelles Ovide a peint le supplice du satyre Marsias, écorché vif et changé en fleuve par Apollon.

Balzac n'avait pas achevé d'examiner en détail le paysage qu'on voyait de la fenêtre, lorsque Bautru rentra, ayant une longue robe de brocard, avec un bonnet conique de velours noir, étoilé d'argent, et tenant une baguette d'ébène, à l'instar des magiciens de comédie. Il était suivi de quatre valets, vêtus en bergers, et de trois flûteurs, portant le costume espagnol, la colerette tuyautée à trois rangs, le justaucorps à fausses manches, les chausses amples et bouffantes, le chapeau de feutre gris à plumes, comme de véritables gentilshommes de Castille. Balzac les prit pour des seigneurs, et les salua profondément, pendant que ceux-ci se mettaient à jouer des airs tendres et langoureux. Les valets commencèrent, aux sons de cette musique, à inonder d'huile odorante les cheveux de Balzac, et à les arranger en boucles flottantes sur ses épaules; ils vidèrent deux ou trois flacons de parfums différens dans cette longue chevelure, qui exhala bientôt toutes les odeurs d'une boutique d'aromates. Balzac s'était laissé accommoder en cadence par les quatre perruquiers, et sa pauvre tête tournait sans cesse au gré de ces bourreaux, qui le tiraillaient en tous sens.

— Vous allez me conduire aux pieds de la belle Arthénice? dit Balzac à Bautru, qui avait peine à s'empêcher de rire de la toilette laquelle il présidait.

— Oui, monseigneur, dit-il en s'inclinant à l'orientale, les mains croisées sur la poitrine; mais avant de vous donner audience, elle a désiré relire tout le volume de vos lettres, et, à cet effet, elle s'est enfermée dans son cabinet. Cependant il y a là bien des gens qui attendent la faveur de vous être présentés.

— Eh! quels sont ces gens, monsieur? repartit Balzac, qui eût souhaité plutôt que sa maîtresse fût veuve, orpheline et fille unique; serait-ce ce brutal de mari?

— Il n'aurait garde, monseigneur, répliqua Bautru méditant déjà une nouvelle malice; je lui ai annoncé que vous n'aviez pas d'égal pour le maniement de l'épée.

— De la plume, voulez-vous dire? car je ne sais pas de meilleure arme, et j'en userai quelque jour contre Daniel Heinsius, qui s'est raillé de moi.

— Hélas! monseigneur, si vous écriviez contre tous ceux qui se raillent de vous et de vos ouvrages, les jours et les nuits ne vous pourraient suffire, et votre plume se lasserait plus vite que la langue des plaisans. Ne faudrait-il pas une mer d'encre pour y noyer la critique?

— La critique! s'écria Balzac en se redressant avec dédain; elle est pour moi telle que le cyclope Polyphème : *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumine ademptum.*

— Quoi! monseigneur, vous parlez latin? dit Bautru, qui feignit l'étonnement et l'admiration. M. de Balzac a parlé latin!

— Ce n'est rien que cela, répondit Balzac jouant la candeur d'un véritable savant; j'écris en latin aussi finement qu'en français; je fais des vers latins que Virgile et Horace n'auraient certainement pas faits, et tôt ou tard j'imprimerai *Carminum libri tres ac Epistolæ selectæ.*

— Vraiment, vous excellez en tout ce que vous faites, et en vous voyant tant faire, on est surpris seulement de ce que vous ne faites pas.

— Vous êtes, monsieur, tout confit en politesse. Mais quels sont les gens qui souhaitent de m'être présentés?

— Ils viennent à vous en députation de divers endroits; quelques-uns, ce m'a-t-on dit, arrivent de Rome exprès pour vous voir.

— De Rome! bon Dieu! interrompit Balzac avec émotion. Serait-ce le saint-père qui m'envoie sa bénédiction?

— J'avais pensé d'abord que le pape était mort et que le conclave vous allait élire à sa place.

— Oh! non, ceci n'est point présumable, repartit Balzac, qui prit au sérieux cette bouffonne supposition; je ne suis pas encore cardinal, et, d'ailleurs, j'ai reçu dernièrement une lettre familière du pape Urbain VIII, qui n'était pas en humeur de mourir.

— Vous verrez aussi des gentilshommes qui sont envoyés des Pays-Bas vers vous, et d'autres qui ont quitté Paris afin de vous admirer.

— C'est sans doute le cardinal Ferdinand, gouverneur des Pays-Bas, de qui les officiers ont ordre de me complimenter en se rendant à Madrid; ce cardinal m'écrit souvent qu'il périrait d'ennui dans son gouvernement, si mes lettres ne lui servaient de médecin et de drogues. Quant aux gens venus de Paris, je ne doute pas que ce ne soit le cardinal de Richelieu à qui je devrai obligation de cette honnêteté.

— Oui-dà, vous l'avez deviné, monseigneur, et le cardinal lui-même est peut-être déguisé parmi ses ambassadeurs.

Bautru tendit la main à Balzac et le conduisit hors de la chambre, en marchant d'un pas majestueux que réglait la mesure musicale, et qui était en harmonie avec les airs solennels que les flûtes jouaient derrière l'orgueilleux amant d'Arthénice; ils traversèrent de la sorte plusieurs galeries, dont l'étendue et la décoration enflèrent davan-

tage la fierté de Balzac, qui se regardait déjà comme maître de ce palais ainsi que du cœur de son hôtesse; partout, sur son passage, accourait une foule de dames, de seigneurs, de pages, de valets, qui se rangeaient en haie pour le laisser passer et qui témoignaient une curiosité que Balzac était fier d'inspirer; il ne remarquait ni les sourires moqueurs, ni les chuchotemens ironiques; mais il s'enivrait des regards qui pleuvaient sur lui et n'entendait rien des rires qui se succédaient assez haut pour que Boisrobert soulevât une tapisserie et leur imposât silence avec un ton impératif que fortifia l'apparition du cardinal auprès de son favori. Balzac était si rempli de joie et de son propre mérite, qu'il ne fit aucune attention à l'ordre que Richelieu avait donné par la bouche de Boisrobert, et qu'il continua d'avancer, en saluant d'un signe de tête complaisant les dames qui se promettaient tout bas de lui faire payer cher ces gracieux semblans de protection.

Balzac s'était seulement aperçu que la plupart de ces dames, qui composaient sans doute la cour d'Arthénice, avaient pris des costumes de bergères, tels qu'on les portait au théâtre d'après les descriptions de romans. Les hommes, au contraire, sans se rapprocher de la vérité locale, étaient vêtus d'habits orientaux, également dénaturés par l'imagination des poètes français, qui avaient introduit le faux en tout genre sur la scène comme dans toutes les représentations de la vie ordinaire; les pages et les valets, bizarrement affublés des friperies que leur avait offertes la garderobe dramatique du château, s'étudiaient à entrer dans l'esprit de leurs rôles indiqués par la défroque qui leur était échue à chacun. Mais Balzac, habitué aux manies pastorales et aux déguisemens grotesques de son Alcinadure, ne fut pas blessé du mauvais goût qui avait atteint les habitans du Palais des Amans-Fortunés, et qui se montrait assez à leurs costumes extravagans; il en acquit beaucoup d'estime pour la reine invisible de ces bergères, de ces Persans et de ces masques empruntés aux tragi-comédies de *Mairet*, de *la Calprenède* et de *Tristan-l'Hermite*.

Tout à coup il s'arrêta au milieu d'une galerie de portraits que les ornemanistes n'avaient point achevé de dorer; il avait lu son nom au bas d'un de ces cadres, dans lequel la figure mâle et sombre d'un chevalier armé de pied en cap paraissait sortir de la toile; il supposa tout d'abord que cet homme d'armes du XIVe siècle devait appartenir à la famille des Balzac, puisqu'on avait placé ce nom au-dessous du tableau, et il ne sentit pas le plus mince scrupule de s'approprier

à titre d'ancêtre le personnage de cette peinture, quoiqu'il se souvînt des commencemens de sa noblesse, qui ne remontait pas même à son aïeul, et quoiqu'il ne reconnût pas son écusson dans celui des Duplessis-Richelieu qui signalait l'origine du chevalier que la généalogie des Guez n'eût jamais pu accaparer. Mais la satisfaction de Balzac fut au comble lorsqu'il vit son nom répété dans les inscriptions de chaque portrait avec différentes dénominations, qu'il n'avait pas fournies à l'auteur de ces pancartes imposantes : *Frédéric XIV, sieur de Balzac, dit le Hutin; Jules XX, sieur de Balzac, dit le Bel; Jean XL, sieur de Balzac, dit le Superbe*, etc. Balzac, qui jusqu'alors ne s'était pas douté de l'ancienneté de sa race, se réjouit de retrouver cette nombreuse suite de héros du même sang ou du moins du même nom que lui, et il se mit à les examiner l'un après l'autre avec le plaisir qu'on éprouve à revoir de vieilles connaissances; loin de concevoir le plus léger soupçon sur l'authenticité de cette filiation de Balzac célèbres, sans s'étonner seulement du caractère récent de ces pancartes écrites à la main sous ces toiles enfumées, il ne tarda pas à se persuader qu'il était en présence de quarante générations issues de sa maison et antérieures à Hugues Capet.

— Que vous semble de cette galanterie, monseigneur? dit Bautru, qui n'avait pas voulu interrompre l'extase de Jean-Louis Guez avant que celui-ci se fût accoutumé aux visages de ses prétendus aïeux, et qui laissait le cardinal s'amuser du spectacle de cette usurpation généalogique.

— Laquelle? demanda Balzac, infatué déjà de ses nouveaux aïeux : entendez-vous parler de ces lacs d'amour qui ornent la casaque de mon trentième aïeul, très haut et très puissant seigneur Honoré de Balzac, fameux par ses conquêtes amoureuses?

— Je parle, monseigneur, de la surprise que vous a ménagée Mme Arthénice, en faisant peindre les plus grands hommes de votre maison.

— En vérité, elle n'aurait su faire un plus noble et plus glorieux choix en toute la noblesse de France, et je l'estime davantage d'avoir honoré ma famille par ces peintures, qui certainement ont été faites au naturel, tant elles sont ressemblantes.

— Ainsi vous eussiez reconnu ces portraits, sans qu'il vous fût nécessaire d'en lire les noms? reprit Bautru, stupéfait de cette assurance.

— Dieu merci, ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais de qui je descends! répartit Balzac sans hésiter; l'histoire de ma maison touche à

celle de la maison royale, et j'ai retenu tout au long les belles actions des Guez... c'est-à-dire des Balzac, qui ont illustré ce nom depuis Pharamond. Je tiens même de feu mon père que ce nom de Balzac est purement gaulois et signifie *bel esprit*. Vous ignorez peut-être que les Balzac ont à diverses fois sauvé la monarchie?

— Je l'ignorais vraiment, interrompit Bautru, que démangeait l'envie de lancer un bon mot; mais j'ai ouï conter que les oies sauvèrent le Capitole de Rome.

— Il s'agit de l'histoire de France et non de la romaine, répondit naïvement Balzac préoccupé de sa filiation : je puis vous en apprendre quelque chose. Le plus célèbre de mes auteurs fut Roffec de Balzac, qui vivait au XIVe siècle; il fit rebâtir de ses deniers l'église de l'abbaye de Saint-Julien à Brioude, et il eut l'honneur d'y être enterré en habit de cordelier...

— Je gagerais que votre aïeul, après sa mort, ne portait pas cet habit d'aussi bonne grace que vous-même de votre vivant.

— Un autre seigneur de Balzac, non moins fameux, fut Roffec, troisième du nom, qui eut la gloire d'être le parrain de la grosse cloche de Brioude : c'était là un très grand et très renommé personnage, je vous jure, capitaine de trente lances et sénéchal de Beaucaire pour le roi Charles V; chaque année, il ouvrait la foire dans cette ville par une chevauchée magnifique...

— Comme font les bouchers de Paris escortant le bœuf gras, au son des violons, le dernier jour du carnaval?

— Et Robert de Balzac, quel homme! il avait six pieds de haut, monsieur, et il était plus robuste que Milon de Crotone.

— Brioude est une heureuse ville, je dirai même la plus heureuse de toutes les villes, puisqu'elle fut le berceau des Balzac. Elle a raison d'en être fière, monseigneur, plus que si elle eût produit les Duplessis-Richelieu et le petit cardinal de cette maison.

— Il est vrai que je puis être cardinal, si le saint père y consent, tandis que le cardinal-ministre ne saurait devenir ce que je suis, en dépit de toutes les bulles du pape.

— A moins que le pape ne se changeât en Apollon par les mérites du Saint-Esprit.

— Nous avons encore Geoffroi de Balzac, en faveur de qui le roi Charles VII établit une foire au bourg de Saint-Clément...

— Mon Dieu! monseigneur, si vous écriviez l'histoire de vos ancêtres, les rois de France descendraient de leur trône pour vous faire place.

— Je ne dis pas cela; mais je prétends que ma race remonte aux premiers temps de la monarchie, et je regrette seulement que messieurs d'Entragues m'aient enlevé plusieurs de mes auteurs pour les mettre dans une généalogie pleine d'erreurs, où je ne figure pas. Je vous donne à penser l'impertinence que c'est! aussi j'ai préféré renoncer à la branche d'Entragues et la retrancher de la véritable souche des Balzac.

— Je vous prierai alors de faire dresser un bel inventaire de tous les Balzac anciens et modernes, afin de diriger les inscriptions de ces portraits.

— Voudrez-vous, en même temps, faire entendre au peintre qu'il s'est mépris sur les armes des Balzac?

— Comment donc? ne portez-vous pas d'argent à trois chevrons de gueules? Le peintre vous a choisi pourtant les plus belles armes qu'il pût trouver. Voyez : cela n'a-t-il pas bon air, et ne croirait-on pas que vous êtes duc et pair?

— Le peintre avait assurément une honnête intention; mais je m'en tiendrai, s'il vous plaît, à mon écusson d'azur à trois sautoirs d'argent, au chef d'or chargé de trois sautoirs d'azur; ce sont les armes que j'ai fait peindre sur les girouettes de ma maison de Balzac.

Le sieur de Balzac se rengorgea et parut s'enfler d'orgueil en parlant de ses girouettes; Bautru, qui craignait que l'aveugle vanité de ce noble de fraîche date ne fût pas dupe long-temps de ses illusions en présence de cette longue suite de portraits représentant les aïeux du cardinal, entraîna l'écrivain angoumois dans la salle d'audience, où ils furent introduits par l'huissier qui annonça d'une voix de Stentor : « Le seigneur de Balzac, secrétaire et historiographe de la belle Arthénice! » Cette double qualification étonna beaucoup celui qui la recevait pour la première fois devant une nombreuse assemblée qui s'était émue à son aspect et qui n'avait point assez d'yeux pour le considérer.

— Oh! monsieur, qu'est-ce que cela? demanda-t-il à demi-voix à son guide; ne sommes-nous pas à la cour? Quelle autre que la reine me nommerait son secrétaire et historiographe? La belle Arthénice ne serait-elle pas sa majesté elle-même?

— Il ne m'est pas permis de vous répondre là-dessus, reprit Bautru, qui faillit étouffer de rire à cette singulière supposition de Balzac; mais les reines sont comme les grands écrivains : on les reconnaît à

leurs œuvres, même anonymes; voyez donc celles qu'on va vous produire?

— Oui, j'ai bien deviné, c'est la reine Anne d'Autriche, s'écria Balzac transporté de joie, et je suis présentement dans un de ses châteaux, à Fontainebleau ou à Saint-Germain.

— Je ne saurais vous dire davantage en quel lieu vous êtes; mais, fût-ce un château royal, un génie tel que vous ne s'y trouverait pas trop glorieusement logé. Voici les ambassades qui attendent de vous être présentées : faites-leur bon visage, je vous en prie au nom de Mme Arthénice qui est bien aise qu'on vous fasse honneur et à qui l'on rendra compte de ces réceptions.

Balzac s'assit sur un siége élevé de trois marches, que Bautru lui désigna, et, promenant autour de lui des regards protecteurs et satisfaits, il prit un air d'empereur romain et médita le plus gracieux sourire pour recevoir les ambassades qu'on lui promettait. Cependant il sentait dans son estomac vide les tiraillemens d'une faim impérieuse, et il s'étonnait de ne pas humer quelque odeur de cuisine révélant le voisinage d'un bon dîner; il n'osa pourtant exprimer les espérances de son appétit qu'en roulant sa langue dans sa bouche. Il ne s'était pas aperçu, en s'asseyant, que ses chausses de velours s'attachaient fortement au cuir noir du fauteuil, enduit de poix résine.

Deux pages soulevèrent une portière de brocard et l'on vit s'avancer une douzaine de valets déguisés en magistrats, avec la grande perruque, la robe noire, le chaperon sur l'épaule et la baguette d'ébène à la main. Boisrobert, habillé de même, et le visage à demi couvert par ses faux cheveux et sa fausse barbe blanche, marchait à la tête de cette bande.

— Monseigneur, dit-il à Balzac en saluant à plusieurs reprises, dès que la déesse Renommée a embouché sa trompette pour nous apprendre votre venue dans ces cantons, tous les baillis et sénéchaux des environs se sont réunis à l'effet de vous complimenter, et c'est moi qu'ils ont chargé de remplir ce devoir. Je ne vous importunerai pas de beaucoup de paroles; car l'admiration que vous inspirez nous ôte presque l'usage de la voix; on parle de vos ouvrages jusqu'aux confins de l'univers, et j'imagine qu'on les goûte pareillement dans le ciel, si le parfait bonheur est donné aux élus.

— Voilà un orateur de beau style, dit Balzac en se penchant à l'oreille de Bautru, mais ne déjeunerons-nous pas aujourd'hui?

— Monseigneur, continua Boisrobert, qui entendit la question adressée à Bautru, sitôt que la province fut instruite de votre arri-

vée, chaque bailliage, chaque château, chaque maison de paysan vous eût voulu recevoir et faire fête; mais la chose n'était pas aisée, d'autant que personne n'aurait consenti à céder cet honneur incomparable; en conséquence, il fut arrêté entre nous...

— Monsieur, mon cher monsieur, interrompit Balzac avec importance, venons au fait en peu de mots; car nous sommes pressés.

— M'y voici, monseigneur: on convint de dresser le projet d'un dîner solennel qui aurait lieu en vingt endroits à la fois, afin que chacun de nous vous pût servir un plat à sa façon; ainsi, on vous donnera à laver dans un endroit; puis, dans un autre, vous trouverez le potage; plus loin, vous tâterez de l'oie; plus loin encore, on vous servira du poisson; ailleurs, ce sera du gibier; ensuite, de la venaison; ici, vous attendent les entremets sucrés; là, le fruit et les confitures; dix lieues au-delà, vous aurez goûté le vin des meilleurs crus, les mets les plus exquis de notre cuisine et l'estime prodigieuse qu'on fait chez nous de vos livres.

— C'est un dîner en poste que vous m'offrez, dit Balzac en souriant d'un air agréable, et je serai heureux si je ne chevauche pas une demi-journée avant de gagner le rôti; mais pour la singularité de la chose, j'accepte votre invitation, quoique j'aie refusé celles des plus grands seigneurs, même des ministres et des cardinaux; vous voudrez bien apprendre cela aux hôtes que j'aurai.

— Je leur ferai savoir cette honnête parole, reprit Boisrobert avec force salutations; préparez-vous donc, monseigneur, à venir bientôt dire votre *benedicite* à Carpentras et vos *graces* à Amiens, ville natale du fameux M. Voiture.

— Amiens! Voiture! s'écria Balzac étourdi de ces deux noms qui le firent repentir de sa promesse imprudente; quel est ce M. Voiture? quelque marchand de vins, j'imagine? Assurément, je n'irai point à Amiens, et plutôt que d'y aller, je boirai de l'eau jusqu'à la mort.

— Vous boirez le calice jusqu'à la lie, répliqua Bautru indigné de cette allusion à l'état bien connu du père de Voiture.

Mais Boisrobert s'était retiré avec sa suite de baillis, pour changer de costume, et il ne se fit guère attendre, pour reparaître déguisé en spadassin du bel air, le visage terrible et menaçant, avec deux ou trois cicatrices qui le divisaient comme un damier, la moustache longue et pendante, la chevelure éparse sur les épaules; il portait une haute fraise, un grand chapeau à plumes noires, des bottes en cuir de buffle à col évasé, une culotte ample de velours

violet râpé et taché, un pourpoint de peau enjolivé de taillades montrant la chemise, une casaque à manches en laine brune; mais la partie la plus caractéristique de ce nouveau costume était une lourde épée qui traînait à six pieds derrière lui; les valets étaient vêtus à peu près de la même manière; mais aucun n'avait son assurance martiale et sa tournure formidable. Le cardinal de Richelieu, qui regardait cette comédie à travers un rideau, crut voir sortir de la tombe François de Rosmadec, comte des Chapelles, qui servait de second à Bouteville dans tous ses duels et qui avait eu la tête tranchée avec lui en place de Grève.

— Messeigneurs les libellistes de Hollande! annonça l'huissier en les introduisant dans la salle au milieu du cliquetis des épées sonnant sur le plancher.

— Ah! monsieur, dit Balzac en se penchant vers Bautru, ne me livrez pas à la merci de ces gens-là qui ont pour plume une lame affilée.

— N'ayez aucune appréhension, monseigneur, reprit Bautru, ils ne tremperont pas cette plume dans votre sang pour écrire vos faits et gestes.

— Monseigneur, dit Boisrobert en s'appuyant sur la poignée de son épée, nous sommes envoyés par nos confrères de Bruxelles et d'Amsterdam pour vous exprimer notre admiration touchant votre beau traité du *Prince*, qui ne le cède pas à celui de Machiavel, et pour vos lettres qui surpassent hardiment celles de Pline le jeune et de Cicéron. Cette admiration est telle que nous avons juré entre nous de poursuivre par le fer et la plume quiconque oserait s'attaquer à votre style et reprendre un seul mot dans vos livres.

— C'est trop d'honnêteté, messieurs, répondit Balzac charmé d'une pareille déférence qui rehaussait encore son mérite à ses propres yeux; je m'estime heureux d'avoir trouvé grace devant la sévérité de vos seigneuries qui n'épargnent pas les têtes couronnées.

— Il est vrai que nous disons de rudes vérités à M. le cardinal et que nous cherchons noise aux puissans de la terre; mais vous, monsieur de Balzac, vous êtes à cent piques au-dessus des rois et des princes par la gloire de vos œuvres, et nous vous considérons comme une personne sacrée...

— Messieurs, je vous remercie de cette considération, répliqua Balzac, dont la vanité s'enflait de plus en plus à ces éloges.

— Oui, monsieur de Balzac, continua Boisrobert en relevant sa

moustache, nous avons déclaré une guerre à mort à vos adversaires.....

— Eh! messieurs, il faut bien que tout le monde vive; je vous demande le pardon de ces insensés qui ne savent ce qu'ils font.

— Cet oubli des injures témoigne de votre grandeur d'ame, et je vous loue de pardonner ainsi à vos ennemis; mais souffrez que nous en purgions le monde, comme fit Hercule dans ses mémorables travaux contre l'hydre de Lerne, le lion de Némée et autres bêtes féroces.

— Je consens que vous les frappiez à coups de plume, mais je vous prie de les laisser vivre de même que les rats, les puces et tels animaux malfaisans.

— Nos confrères de Hollande nous ont chargés d'appeler en duel les mécréans qui s'avisent de critiquer vos ouvrages.

— Vous auriez encore une grosse besogne, monsieur, et il vous faudrait d'abord lancer un défi contre l'Académie en corps.

— C'est notre intention, et nous couperons les oreilles aux académiciens qui refuseront de se battre; je vous promets ces oreilles-là pour en faire un collier qui vaudra celui de l'ordre du roi. En outre, j'ai dressé plusieurs cartels que je ferai porter à vos envieux, aux écrivains qui se sont raillés de vous dans la querelle des Feuillans, au frère André, au père Goulu, au sieur de Javerzac...

— Ce dernier seul vous répondrait, mais les autres sont gens d'église, et vous excommunieront, au lieu de vous rendre raison. Croyez-moi, monsieur, ne vous exposez point aux rigueurs de l'édit contre les duels, et servez-moi de votre plume aussi gaillardement que de votre épée.

— Quand nous aurons fait main basse sur tous vos Aristarques en France, nous irons en Allemagne châtier l'insolence d'un certain Heinsius, qui proclame que Voiture vous a ravi vos plus verts lauriers, et que vos lettres auprès des siennes sont semblables au fumier à côté des fleurs.

— Voilà un impertinent maraud, s'écria Balzac rouge de colère; si vous le rencontrez par hasard, faites-le dégainer, à moins qu'il ne rétracte ses calomnies.

— En attendant, acceptez cette offrande que je vous présente au nom de tous mes confrères, dit Boisrobert en tirant de sa poche une boîte de plomb.

— Qu'est-ce, mon ami? Du tabac? des confitures? des dragées? peut-être le brevet de quelque ordre de chevalerie?

— Ce sont les cendres d'un de vos plus mortels ennemis, que nous avons tué pour vous venger du tort qu'il vous a fait en Hollande.

Balzac reçut d'une main tremblante ce singulier présent, et attacha ses yeux sur la boite sans oser l'ouvrir, pendant que Boisrobert s'empressa de disparaitre avec son cortége pour subir une nouvelle transformation, à laquelle se prêtait son excellent masque de comédien. Balzac regardait toujours le vase de plomb qui devait contenir les cendres d'un homme, et il éprouvait une secrète joie de posséder ce monument terrible d'une vengeance qu'il n'avait pas sollicitée et dont il ignorait l'objet; enfin, la curiosité fut plus forte que la répugnance qui l'empêchait d'examiner le contenu de cette boîte mystérieuse, et il la dévissa lentement avec une sorte de majesté accommodée à la circonstance. La boite ouverte, il y vit des cendres qui provenaient de papier brûlé plutôt que d'un corps humain, et un manuscrit, dont il ne lut que le titre, avec autant de surprise que d'indignation, constatait que ce mortel ennemi qu'on lui avait livré en cendres n'était autre qu'un de ses ouvrages. Ce titre portait seulement : *Procès-verbal de la condamnation du livre intitulé* LE PRINCE, *par le sieur de Balzac, lequel fut brûlé publiquement à Bruxelles, en présence du marquis d'Altona, comme rempli de maximes pernicieuses et attentatoires à l'honneur des princes et grands de la terre, détestable ouvrage et digne du feu.*

Ce procès-verbal concernait un fait récent dont Balzac avait eu avis, et qu'il s'était bien gardé de publier à cause des circonstances peu flatteuses de cet auto da-fé littéraire, accompagné des huées de vingt mille spectateurs. Balzac remit le manuscrit dans la boite, et ne se vanta pas de ce qu'il avait lu; il s'imagina que les libellistes de Hollande avaient voulu recueillir les cendres de son *Prince*, comme autrefois on ramassait pieusement les reliques des martyrs; mais lorsqu'il ouvrait la bouche pour demander tout bas l'explication de la métamorphose opérée dans le contenu de la boite, il ne trouva plus ses prétendus champions de plume et d'épée, que Boisrobert avait emmenés avec lui; il s'empressa de cacher dans sa poche le singulier hommage qui lui venait de Hollande, et il affecta de paraître fort satisfait, quoique son embarras fût aussi visible que sa rougeur; il commençait à entendre gémir ses entrailles qui ne pouvaient se repaître des mêmes alimens que sa vanité d'auteur.

— Mon ami, dit-il à Bautru, je ne sais si c'est le voyage qui m'a donné de l'appétit, mais je me mettrais à table volontiers

— Ne parlez pas de cela, reprit Bautru; les génies ne boivent ni ne mangent, et vous seriez ravalé au niveau de Boisrobert, si l'on vous voyait la bouche pleine.

Balzac ne se fût pas rendu aisément à cette considération de jeûne perpétuel, si Boisrobert n'avait reparu avec sa troupe, tous habillés en bourgeois de Paris, avec des étoffes de laine brune, des bas de couleur, et un petit chapeau sans plumes; la simplicité de leur costume dénué de galons, de rubans et de taillades, annonçait la profession de marchands, bien qu'ils ne portassent aucune marchandise de leur commerce.

Boisrobert s'était affublé d'une perruque rousse et avait donné à son visage l'expression niaise de celui du libraire Courbé, qui tenait alors sa boutique dans la galerie des Merciers, au Palais, et qui éditait la plupart des grands ouvrages qu'on imprimait à Paris. Courbé était devenu, par l'entremise de Costar, l'éditeur de Balzac, qui ne l'avait jamais vu et qui ne le connaissait que par sa correspondance et son argent. Courbé passait généralement pour le plus généreux et le plus honnête des libraires; aussi s'attendait-on à sa ruine prochaine, que devaient accélérer les sacrifices qu'il avait faits afin d'enlever l'exploitation des écrits de Balzac aux libraires Toussaint-Dubray, Rocollet et Camusat. Courbé aimait son état avec passion, et il ne croyait jamais trop payer la gloire de faire figurer au frontispice des éditions son enseigne héréditaire, représentant un palmier entre quatre petits génies, avec cette devise : *Curvata resurgo*, par allusion au nom de Courbé; Bautru avait tiré de ce nom-là un autre jeu de mots, en disant que Balzac choisit exprès le libraire Courbé pour n'être pas accusé de l'avoir fait fléchir sous le poids des chefs-d'œuvre qu'on vante et qu'on ne vend pas.

— Messieurs les libraires de la galerie du Palais! cria l'huissier qui leur montra Balzac immobile de stupéfaction.

— M. de Balzac, permettez-moi de baiser le bout de ces doigts qui ont conduit la plume à laquelle nous devons tant de belles choses, dit Boisrobert en s'emparant de la main droite de Balzac et en la serrant dans les siennes au point de le faire crier; que je voudrais essuyer avec mes lèvres une tache de cette encre divine qui sert à tracer ce galant style plus dur que le bronze et le granit!

— Holà! monsieur, vous me brisez la main! s'écria Balzac, touché jusqu'aux larmes de cette ovation que lui faisaient les libraires. J'ai besoin de cette main pour achever mes plus parfaits ou-

vrages, *le Ministre d'état*, mes *Entretiens*, *le Socrate chrétien*, et quantité de lettres nouvelles.

— Monsieur de Balzac, je vous supplie de me vendre pour dix années le privilége de ces œuvres qu'on brûle déjà de voir éclore; ce privilége me sera de meilleur rapport que soixante arpens de vigne bourguignonne; moyennant ce privilége, j'élèverai mes enfans, je marierai ma fille, je ferai repeindre mon enseigne, j'agrandirai ma boutique, et j'achèterai des dentelles pour Mme Courbé.

— Nous verrons auparavant la couleur de vos écus, monsieur Courbé, reprit Balzac, qui prit l'air et le ton protecteurs. Je ne refuse pas de contribuer à votre fortune, mais je serais content de toucher au préalable une somme de six à dix mille livres, sur notre marché.

—Que vous êtes noble et magnanime! Vous voulez bien vous contenter de six mille livres, quand je venais vous en offrir vingt-cinq mille!

— Vingt-cinq mille! répéta Balzac interdit. Il se fait donc une furieuse vente de mes ouvrages?

— C'est à n'y pas croire, monsieur! répliqua Boisrobert qui singeait les mines et les intonations de Courbé, avec si grande vérité, que Richelieu se pâmait de rire derrière le rideau. Il n'y a pas jusqu'aux petits enfans qui ne préfèrent vos livres aux dragées et aux oublies.

— Vraiment, j'en suis satisfait pour vous, mon cher Courbé, dit Balzac qui exultait d'orgueil. Combien donc vendez-vous d'exemplaires?

— Tant, que je ne les compte plus; voici la vingtième édition que je vous apporte dans ce coffre, et elle ne peut manquer d'être épuisée avant mon retour.

— Vingt éditions, monsieur Courbé! Cela fait bien de l'argent. Vingt éditions! Savez-vous si Virgile a vu imprimer vingt fois son Énéide?

— Assurément non, répondit Boisrobert qui se fit violence pour ne pas rire tout haut de cette ignorance. Bientôt vos livres seront répandus en plus grand nombre que la Bible et l'Évangile; on met un si prodigieux empressement à les relire, que dans chaque maison ils se trouvent aux mains de quelqu'un à toute heure du jour et de la nuit. Je sais des personnes qui en sont amoureuses, de telle sorte qu'elles ne se lassent pas de les admirer et de les retenir par cœur. On les récite aux assemblées, aux promenades, aux soupers; on les mettra bientôt en musique et en peinture; on les gravera sur des tables d'airain, au milieu des carrefours; on en tapissera les ruelles,

on les imprimera sur satin pour en faire des robes et des justaucorps ; on les écrira sur les feuilles des arbres, comme les oracles de la sibylle ; on les apprendra par cœur aux enfans, avant la patenotre; on les chantera au lieu de l'évangile du jour, dans les églises...

— Monsieur, monsieur, interrompit Balzac enivré d'éloges comme un perroquet gorgé de vin sucré, ne dites pas cela : on penserait que je songe à détrôner Notre-Seigneur Jésus-Christ, tandis que je n'en eus jamais la pensée impie!

— Enfin, monsieur, reprit Boisrobert, vous êtes à moi désormais, nonobstant les envieux. Je vous imprimerai, je vous brocherai, je vous relierai, je vous dorerai, comme bon me semblera. Ceci est l'arrêt de mort de tous les libraires qui ne sont pas mes associés et qui n'ont, pour vivre, que des livres d'académicien à vendre au rabais. Avant un mois, vous saurez que le bonhomme Rocolet s'est pendu à la poutre de sa boutique, que le petit Camusat s'est noyé sous le pont Notre-Dame, et que Toussaint-Dubray meurt de faim, en attendant que M. Voiture ait recueilli ses œuvres, dont chaque ligne de prose lui coûte plus d'effort et de travail que si c'était un volume entier; en outre, je vous annoncerai que vos ouvrages sont traduits en sept cent quatre-vingt-dix-sept langues et autant de patois.

— Sept cent quatre-vingt-dix-sept langues! s'écria Balzac émerveillé. En a-t-on fait le compte exact?

— Il n'est pas encore au complet, monseigneur, car il y a une infinité d'îles désertes où l'on trouverait encore des traductions de vos écrits, faites dans l'idiome du pays. Mais vous l'avez entendu, reprit-il en se tournant vers sa suite, nous aurons seuls, messieurs les libraires du Palais, le droit de vendre les chefs-d'œuvre de M. de Balzac, et je prendrai désormais la qualité de son libraire ordinaire.

— N'oubliez pas mes six mille livres, mon bon monsieur Courbé, repartit Balzac à qui la faim arracha un bâillement mal dissimulé. Mais ce n'est que six mille livres, et si vous y pouviez joindre dix mille autres, cela m'aiderait à faire placer des canons sur les tours de ma maison de Balzac.

— En voulez-vous vingt mille, trente mille, cent mille? vous n'avez qu'à dire. On ne saurait trop payer les belles choses. Enfin, monseigneur, la compagnie des libraires du Palais, désirant vous offrir un don qui vous fût agréable, m'a chargé de vous présenter le plus curieux de vos ouvrages, savoir tous les écrits qui ont été imprimés à leur louange dans l'Europe, en vous promettant ceux qu'on a vu paraître dans les trois autres parties du monde.

Boisrobert remit dans les mains de Balzac, qui s'en saisit avec empressement, une boîte de bois ou layette, fermée de lacs de soie et cachetée, et aussitôt il salua jusqu'à terre, ainsi que sa bande, laquelle sortit avec lui pour prendre de nouveaux rôles; mais Balzac était trop occupé à ouvrir la layette, pour s'apercevoir de la retraite des libraires du Palais, et sa main tremblait d'émotion en rompant les cachets qu'on avait multipliés, afin de lui donner tout le temps nécessaire aux plus agréables pressentimens; enfin, il brisa le dernier sceau de ce coffre mystérieux, et l'ouvrit avec autant de fierté que s'il avait dû y rencontrer les preuves de noblesse de son quarantième aïeul; mais il resta pétrifié et rougit de colère, autant que de surprise, dès qu'il aperçut une collection de petits volumes in-octavo reliés en maroquin rouge, portant les attributs de la folie et de la satire, gravés en or sur le dos et la couverture. Un nuage lui passa devant les yeux avant qu'il eût pu déchiffrer les titres de ces différens ouvrages qui concernaient tous la querelle de Balzac avec le père Goulu et les Feuillans. Balzac les avait lus naguère, lors de leur publication, dans le feu de cette terrible guerre de plume, mais il ne les avait jamais vus réunis en faisceau, comme pour accabler sa gloire, et il s'était flatté que pas un n'arriverait à la postérité; il contempla donc d'un regard morne et furieux, ces critiques amères et sanglantes qui n'avaient pas cessé de pleuvoir sur lui pendant plus de deux ans : *Lettre de Phyllarque à Ariste, où il est traité de l'éloquence française*; *Achates à Palemon pour la défense de Phyllarque*; *Lettres de Polydecque sur les lettres du sieur de Balzac*; *Tombeau de l'orateur chrétien*; *Conférence académique sur le différend de Narcisse et de Phyllarque*, etc. Jamais la célèbre puce de Mlle Desroches n'avait inspiré plus de vers, que *Narcisse* ou Balzac de lignes de prose dans ce grand différend littéraire, dont le sujet était plus mince que celui de la Batrachomyomachie.

Si les libraires du Palais eussent été encore présens, le sieur de Balzac leur aurait jeté à la tête les pièces satiriques de ses ennemis, en les invitant à reprendre leur don insultant; mais il craignit que les assistans ne se partageassent les opuscules du frère André, du père Goulu, de Javersac, de Vaux, de Musac, s'il ne les acceptait pas comme d'agréables et pompeux panégyriques; d'ailleurs, il chercha encore à se persuader que les libraires n'avaient pas eu l'intention de se jouer de lui, et que le hasard seul était l'auteur de ce quiproquo assez désagréable par le fait de la substitution d'un objet à un autre; il alla jusqu'à penser que ce recueil impertinent avait été formé à la

prière d'un de ses rivaux de renommée, et que Voiture, si c'était à lui qu'on devait adresser cette bibliothèque anti-balzacienne, recevrait peut-être à la place la collection également nombreuse des écrits composés en l'honneur de *Narcisse*. Cette pensée consola Balzac, qui referma le coffre et pria Bautru de le mettre en lieu de sûreté jusqu'à ce qu'on pût le déposer dans les archives du château de Balzac, comme un monument de la reconnaissance et de l'admiration des libraires du Palais.

— Eh! monsieur, ne dînera-t-on pas aujourd'hui? demanda Balzac dont les entrailles vides poussaient de sourds gémissemens.

— Monseigneur, on a retardé le dîner pour que vous ayez le loisir de donner audience aux gens qui vous veulent voir, répondit Bautru, car ces gens-là viennent de tous les points de la France et même de l'étranger : ils sont fort affamés de votre vue, et je les crois capables de mourir d'impatience s'ils tardaient d'être admis devant votre génie; ne leur refusez pas le pain et le sel de votre parole.

— Faites seulement qu'ils se hâtent, monsieur, sinon je me sens défaillir, faute de nourriture. Je n'ai pris que de l'air, depuis hier midi, et je vous jure que ce régime ne convient guère à un amoureux qui en est encore à se faire connaître.

— La patience est la vertu des grandes ames, monseigneur, et dans six ou sept petites heures qui seront bientôt écoulées...

— Six ou sept heures! s'écria Balzac découragé qui manifesta son angoisse par un triple bâillement. Je suis un homme mort.

—La louange n'est pas une viande creuse et malsaine, monseigneur; on vous en donnera plus que vous n'en pourrez digérer!

— Six ou sept heures! répétait Balzac avec abattement. Ah! monsieur, c'est pour m'assassiner! de grace, avisez à ce que je mange au moins un potage?

— Je vais m'efforcer de vous contenter, monseigneur, mais pendant qu'on dressera le couvert, continuez la réception des ambassadeurs.

— Volontiers, quoique je n'aie plus assez de salive pour leur répondre. Mais comment a-t-on appris ma venue ici?

— Mme Arthénice a dépêché des courriers dans les quatre parties du monde, et ils ont fait si bonne diligence, que le sultan de Perse et le Prêtre-Jean de Tartarie doivent être avertis, dans l'instant où je parle. Je ne me rappelle pas néanmoins que vous les ayez honorés de quelqu'une de vos lettres?

— Je ne connais pas ces princes, en effet; ce sont sans doute les

seuls que j'aie oubliés dans l'envoi de mon *Prince* ; mais je réparerai cet oubli en leur transmettant un exemplaire *ex dono auctoris*. Monsieur, dites qu'on mette le couvert, je vous supplie.

— Les envoyés des très illustres et très magnifiques académies d'Italie ! cria l'huissier, en levant mal à propos le rideau de la porte, derrière lequel le cardinal de Richelieu se réjouissait de la nouvelle mascarade de Boisrobert.

— Dieu te bénisse, maladroit ! dit vivement de sa voix éclatante le cardinal, qui referma la portière avant que Balzac eût profité de la faute de l'huissier et aperçu ce qui ce passait dans les coulisses du théâtre. Les académies sont encore en route.

— Lorsqu'elles arriveront, je n'aurai plus la force de leur parler ! reprit tristement Balzac ; sauvez-moi, hélas ! en m'annonçant que la table est servie ?

— Courage, monseigneur ! dit Bautru qui revenait de prendre des nouvelles du dîner, la broche tourne et le vin est tiré ! Mais voyons d'abord ce que souhaitent de vous les Académies d'Italie.

— Je pensais qu'il n'y avait au monde qu'une Académie, celle qui fut créée par le cardinal de Richelieu, il y a deux ans à peine. Cependant il semblerait que l'Italie possède plusieurs Académies ?

— Quarante environ, monseigneur, mais aucune n'a le droit de se comparer à la française, qui seule vous possède en son giron.

— Vraiment ! dit Balzac qui réfléchit pour la première fois à la distinction que c'était pour un littérateur de faire partie de cette Académie. C'est grand dommage toutefois que le sieur Voiture ait été élu académicien ! ajouta-t-il avec un soupir de regret.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

(*La suite au prochain numéro.*)

Critique Littéraire.

LEA CORNELIA,

PAR MADAME ANNA MARIE.

On a prononcé, à propos de ce livre, le mot de réaction, et nous avouons humblement ne pas avoir parfaitement compris le sens qu'on y attache. S'il s'agit ici d'une réaction contre le roman vulgairement appelé roman à émotions, c'est-à-dire contre le roman boursouflé, plein d'incidens plus ou moins faux, plus ou moins absurdes, vide de sens et d'étude, sans vérité, sans couleur, sans observations, nous remarquerons que l'œuvre a été tentée déjà, et victorieusement, par l'auteur de *Jacques*. Depuis *Indiana* jusqu'à *Mauprat*, George Sand n'a cessé, en effet, de lutter contre le genre bâtard dont nous parlons. L'auteur de *Lélia* s'est proposé précisément de substituer la réalité humaine à la réalité hypothétique, si tant est que ces deux mots puissent aller ensemble; il a voulu remplacer le faux par le vrai, soumettre le caprice à la réflexion, tempérer les élans de l'imagination par une philosophie consciencieuse, et nul ne contestera qu'il n'y ait réussi. En ce sens, *Lea Cornelia* ne serait donc point une chose neuve.

Si Mme Anna Marie, au contraire, a voulu réagir contre les romans de George Sand; si elle s'est proposé le but spécial de protester contre les tendances prétendues immorales de *Leone Leoni* et de *Valentine;* si, épousant la querelle des esprits chatouilleux pour qui les œuvres que nous venons de nommer sont irréligieuses, Mme Anna Marie a voulu ramener le roman à l'étude pure et simple des lois chrétiennes, nous ne lui cacherons pas qu'elle a eu tort. L'art, aujourd'hui, pas plus que la charte de 1830, ne peut reconnaître la suprématie d'un culte sur un autre. C'est de la moralité absolue qu'il doit s'inquiéter, non de la moralité relative. Les chicanes de mots ne le regardent pas. Or, nous le répétons, ce désir de la moralité absolue, George Sand l'a eu avant personne. Tous les efforts pour entrer dans la voie ouverte par George Sand nous semblent donc dignes d'encouragemens, et même d'éloges; mais nous ne saurions leur attribuer une plus grande importance sans être injuste envers l'auteur de *Jacques*. La grande, la véritable initiative, c'est lui qui l'a prise. D'autres peuvent marcher glorieusement sur ses traces, lui seul a l'honneur d'avoir imprimé le mouvement. — La question une fois posée de la sorte, ouvrons *Lea Cornelia*.

Les caractères principaux de ce roman se réduisent à deux; encore celui de Lea Cornelia, l'héroïne du livre, absorbe-t-il presque tout-à-fait l'autre. Lea Cornelia est une jeune fille d'une nature impétueuse et ardente. Bien dirigée, surveillée avec prudence dès le jeune âge, elle eût pu devenir une créature accomplie. Malheureusement, née d'une union que la loi et la re-

ligion réprouvent, abandonnée, le jour même de sa naissance, aux soins d'une étrangère, elle n'a reçu qu'une éducation imparfaite; elle a passé sa jeunesse dans l'oisiveté et l'ignorance, libre de ses actions et de ses paroles, et peu inquiète, comme on le pense, d'orner son esprit ou de former sa raison. Jusqu'à quinze ans elle vécut à la campagne avec sa mère adoptive, lady Bell, bonne vieille femme qui rêvait mille plans d'éducation pour Lea, mais qui, toujours peu satisfaite de ses inventions de la veille, en remettait l'exécution au lendemain. Pendant ce temps, Lea prenait goût de plus en plus à l'inaction et à l'indépendance. Chaque jour qui s'écoulait enracinait davantage en elle le désir de ne se plier à aucune contrainte, à aucune loi. Aussi, quand le moment arriva où lady Bell crut pouvoir mettre sa méthode en pratique, elle trouva une écolière si rebelle qu'elle dut renoncer à tout essai. Reproches ou conseils, douceur ou sévérité, tout vint échouer contre l'obstination de la jeune fille. La vue seule d'un livre ou d'une aiguille lui soulevait le cœur, et dès l'aube elle se hâtait, par une fuite à travers champs, de se soustraire aux persécutions moralisantes de lady Bell. La pauvre lady mourut donc sans avoir pu constater la valeur de sa méthode par le succès, et cette pensée ne fut pas de celles qui rendirent sa mort moins amère. Lea Cornelia, deux fois orpheline, se trouvait ainsi à quinze ans livrée à elle-même, lorsque Mlle d'Auberville, jeune femme d'un remarquable talent pour la peinture, et voisine de campagne de lady Bell, résolut de donner asile à Lea.

Mais la maison d'un artiste, on le pense bien, n'était point pour offrir à Lea les exemples et les leçons qui lui auraient été nécessaires. Une fois installée chez Mme d'Auberville, la liberté extrême dont elle vit que chacun jouissait ne fit que la confirmer davantage dans ses idées et l'y retenir. Son ame commençant à s'ouvrir alors à des émotions qu'elle n'avait pas connues encore, au lieu de chercher à les combattre, elle s'y livra avec toute l'ardeur d'un aveugle qui hâterait le pas au bord d'un abîme, ignorant le danger. Tout ne concourait-il pas à sa perte? La coquetterie de Mme d'Auberville, son indifférence pour les lois du monde, sa conduite légère et son insouciance de l'opinion n'autorisaient-elles pas Lea à faire de même, à ne point s'inquiéter de la conséquence des choses, à suivre librement la route facile du plaisir? Ainsi fit-elle. Quand l'amour vint se révéler à elle comme en un rêve, Lea ne le repoussa point; elle le reçut dans son cœur ainsi qu'un hôte désiré et chéri; elle se livra à lui sans réserve. Sans armes contre lui, sans prévoyance, sans réflexion, elle vit dans l'amour le but unique de la vie; elle le regarda comme la loi suprême. Ennuyée et lasse de son oisiveté habituelle, sincèrement affligée de n'avoir pas un fonds de croyances ou de savoir qui pût lui rendre les heures moins lourdes et moins lentes, elle se félicita de trouver dans l'amour un aliment pour chacun des vagues désirs qui la rongeaient. L'amour, n'est-ce pas la foi? n'est-ce pas la science? ou plutôt n'est-ce pas mieux que la foi et que la science? Lea le crut. Aussi, dès qu'elle eut aperçu le prince Albert de Castellamare, une révolution soudaine se fit en elle. Elle se jeta dans ses bras avec toute l'insouciance d'un enfant; elle lui confia sa destinée, ne croyant pas que le bonheur qu'elle éprouvait pût avoir un terme. Poussée à l'exaltation par l'indépendance dont elle avait joui depuis ses premières années, elle se mit à aimer jusqu'à la folie.

Le prince Albert de Castellamare, jeune homme éprouvé par de rudes

infortunes, ne put se défendre d'aimer Lea. Exilé de sa patrie, seul et sombre, il regarda comme un bonheur inespéré d'avoir pu plaire à une si belle jeune fille, et il répondit avec un enthousiasme inexprimable à la passion qu'elle lui montra. Albert de Castellamare, cependant, n'en était pas à sa première maîtresse. Souvent déjà, dans sa vie aventureuse, il avait soupiré pour des femmes jeunes et belles; souvent il avait eu occasion de faire des sermens de constance et de fidélité, et les dénouemens de ces liaisons, qui promettaient d'être éternelles, étaient toujours venus lui apprendre que tout passe, que tout s'use, que tout s'oublie, et qu'il n'y a pas d'exception, même pour l'amour, ici-bas. L'ardente affection de Lea lui rendit-elle confiance en lui-même? Pensa-t-il que, cette fois, il avait trouvé celle qu'il devait aimer à jamais et sans lassitude? Espéra-t-il que son nouveau choix n'avait rien à craindre du temps? Albert ne se posa pas une seule de ces questions. Heureux de sentir son cœur ouvert encore à des impressions pour lesquelles il se croyait déjà vieux, il ne voulut point analyser son bonheur, ni se demander d'où il venait. Il remercia Dieu et s'en remit au hasard pour la durée de cette passion naissante. Il ne parla point du passé à Lea. Il ne l'interrogea pas, et ne se donna pas le plaisir des dangereuses confidences. Décidé à conserver ses illusions le plus long-temps possible, il ne s'occupa que de poétiser son amour. Pour lui, Lea devint musicienne, et tous deux, après les heures de l'épanchement et de l'ivresse, ils s'enchantaient au son de leurs instrumens et de leurs voix. D'autres fois ils couraient ensemble, à cheval, au travers des forêts sombres, ou s'asseyaient au bord des eaux pour se sourire l'un à l'autre et se contempler. Dans l'excès de sa joie, et comme s'il eût prévu l'avenir, Albert conjurait alors Lea de devenir son épouse; c'était Lea qui refusait. Elle ne voulait pas d'une affection obligée, disait-elle. Qu'importait, d'ailleurs, le mariage, puisqu'elle devait toujours être aimée? Quant à l'opinion du monde, à quoi bon s'en occuper? Les lois divines n'étaient pas non plus un obstacle pour elle. Albert n'était-il pas son monde et son dieu?

Il était possible assurément, avec ces deux personnages, de créer une action intéressante par ses détails et sa péripétie. Mme Anna Marie, plus préoccupée de la quantité que de la qualité, du nombre de ses personnages que de leur valeur poétique, de l'étendue extérieure de l'action que de son développement intérieur, a cru devoir multiplier les caractères de son livre, et, à notre avis, elle a eu tort. C'était déjà bien assez de lady Bell, qui disparaît au milieu du premier volume, sans faire intervenir encore une foule d'individualités peu importantes qui paraissent pour paraître, et n'aboutissent à rien. A quoi bon, par exemple, la duchesse de Las Héridas? Je sais bien qu'elle est la mère mystérieuse de Lea, et que, à ce titre, elle avait droit à un rôle. Mais alors Mme Anna Marie devait prendre ses mesures en conséquence, et donner à la duchesse de Las Héridas assez d'influence sur les évènemens qui l'entourent pour intéresser le lecteur. Au lieu de cela, nous n'apercevons cette femme que pour regretter sans cesse le parti que l'auteur en aurait pu tirer. Il y avait lieu, lorsqu'elle reconnaît sa fille dans Lea, à une admirable scène que Mme Anna Marie s'est contentée d'ébaucher. Nous avons gémi surtout du peu de développement donné à cette figure au moment où la duchesse, s'apercevant que le nouvel amant qu'elle a est amoureux de sa fille, s'irrite contre elle et cherche à la déshonorer

publiquement. Il était inutile de mettre en jeu une pareille jalousie, puisque le dénouement du drame n'avait rien à y gagner. Mme Anna Marie, avant de commencer à écrire son livre, aurait dû se décider franchement pour tels ou tels développemens, pour telles ou telles scènes, et ne pas faire ainsi un effrayant mélange de situations pathétiques qui promettent ce qu'elles ne tiennent pas. Son livre aurait été plus simple, moins dramatique, peut-être, dans le sens théâtral du mot, mais, à coup sûr, plus émouvant.

Pour en revenir à l'analyse que nous avons commencée, après quelques mois d'un amour sans mélange, nous voyons Albert de Castellamare se dégoûter insensiblement de Lea. Il l'aime encore, mais avec réserve, avec calme, avec réflexion. Il se sacrifierait sans hésitation pour elle, mais plutôt par devoir que par amour. Hier, Lea lui faisait oublier la gloire; aujourd'hui, la gloire lui fait oublier Lea. L'Italie est insurgée, et Castellamare qui, quelques jours auparavant, aurait tout foulé aux pieds pour sa maîtresse, ne songe plus, à cette heure, qu'à mourir en défendant la liberté. Lea, toujours éprise, cherche d'abord à détourner son amant du projet de séparation qu'il a conçu. Elle redouble de tendresse, elle pleure, elle se lamente; peine inutile! Castellamare est résolu à partir. Déjà la voiture est prête; il va fuir Lea sans lui adresser un dernier adieu, sans lui demander une dernière entrevue dont il redoute les suites, lorsque sa maîtresse indignée se présente devant lui. En cet instant suprême elle épuise tout ce qu'elle a de volonté et d'énergie, elle tente de fléchir le cœur de Castellamare; mais voyant enfin qu'elle lutte contre une invincible indifférence, le désespoir s'empare d'elle, et Castellamare tombe poignardé.

Dans la dernière partie du livre nous trouvons une confusion plus grande encore que tout à l'heure. Lea est dans un cachot, condamnée à la peine capitale. Mlle d'Auberville s'épuise en démarches de toutes sortes pour sauver les jours de son amie. Castellamare est à l'agonie. La duchesse de Las Héridas, à qui les dangers de sa fille ont rendu les sentimens maternels, joint ses efforts à ceux de Mlle d'Auberville, tandis que Lea, pleurant ses erreurs et son crime, se décide à croire en Dieu. Un prêtre est parvenu à la convaincre, et elle monte sur l'échafaud pleine de foi et de repentir.

Quelle est la conclusion de ces sombres aventures? Quel but peut-on penser que s'est proposé l'auteur? A-t-il voulu montrer qu'une jeunesse mal employée est une source de misères et de catastrophes? ou bien que l'amour, poussé trop loin, mène au précipice? Nous ne savons. Le fait est que le doute est inévitable en cette circonstance, et que l'intention de Mme Anna Marie reste un problème sans solution.

Si, maintenant que nous connaissons *Lea Cornelia* d'un bout à l'autre, nous cherchons dans quel sens l'auteur a voulu réagir, notre embarras ne sera pas moindre. D'abord, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que Mme Anna Marie s'est servie le plus souvent de moyens mélodramatiques. Nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup de romans où se trouvent réunies autant de scènes hasardées, autant de situations plutôt terribles et fausses qu'attachantes et vraies. Le livre est à peine ouvert, que l'on assiste à l'accouchement d'une jeune fille, dans une auberge, ni plus ni moins que s'il s'agissait de Richard Darlington ou d'Antony. Une femme déshonorée et une héroïne illégitime, c'est un début plein de promesses. Nous regrettons de le dire : Mme Anna Marie n'a pas su éviter une seule des

fautes qu'une pareille entrée en matière devait amener naturellement. Aussi, au milieu du livre, nous avons un assassinat compliqué, et le cachot, les fers, le bourreau pour conclure. Il est malheureux que Mme Anna Marie n'ait pas rejeté de tels moyens; les beaux côtés de *Lea Cornelia* y auraient gagné sans aucun doute, et le livre serait plus littéraire qu'il ne l'est.

La véritable réaction qu'a voulu tenter l'auteur de *Lea Cornelia*, il faut bien le reconnaître, c'est une réaction religieuse. Elle voudrait que le roman revînt à la foi pure, au dogme chrétien. Nous avons dit plus haut ce que nous pensons d'une telle tentative; montrons ici en quoi Mme Anna Marie s'est trompée. Mme Anna Marie, avant tout, dût sa conclusion n'être pas logique, s'est très certainement proposé de faire voir que, sans religion, il n'y a pas de bonheur ici-bas. La maxime n'est pas neuve, assurément; mais nous avouerons volontiers, cependant, que cette matière, pour être ancienne, peut, entre des mains habiles, n'en pas être moins féconde. Pour cela, il ne faudrait pas une trop exclusive préoccupation de l'idée chrétienne. Il conviendrait bien qu'elle dominât, qu'on la sentît vaguement au fond de tout, mais non qu'elle absorbât. Or, ce dernier cas est celui du livre de Mme Anna Marie. Toujours, ou presque toujours, le prédicateur lève le masque du romancier, la doctrine se montre sous la description ou le dialogue, jusqu'à la troisième partie du livre qui, tout entière, est un véritable sermon. Nous le demandons, l'accouplement d'une idée sérieuse et sévère avec une forme usée est-il possible? L'une pourra-t-elle ne pas nuire à l'autre? Non sans doute, et c'est précisément ce qui est arrivé dans *Lea Cornelia*.

Nous n'avons pas hésité à montrer pour Mme Anna Marie une sévérité excessive, parce qu'il y a bien assez de côtés louables dans son livre, sans que la critique perde ses droits. Par exemple, nous devons féliciter l'auteur des efforts de composition qui se révèlent dans le plan de *Lea Cornelia*. Les trois parties dont le roman est formé sont très adroitement, très méthodiquement disposées. L'enfance, l'amour, le repentir, pourraient être les titres des différentes parties dont nous parlons. Le style de Mme Anna Marie, en second lieu, mérite aussi de sérieux éloges. Quoique d'une simplicité souvent affectée, il est presque toujours limpide, correct, harmonieux. On sent que Mme Anna Marie s'attache autant aux mots qu'aux idées, et qu'elle ne croit pas devoir acheter le brevet de penseur par de lourdes phrases. Parmi les scènes dont nous parlions tout à l'heure, disant qu'elles étaient, pour la plupart, plutôt ébauchées que faites, il en est plusieurs qui, bien qu'inutiles à l'action, ainsi que nous l'avons dit, n'en sont pas moins très saisissantes et très belles : celle, entre autres, où la duchesse de Las Héridas, doutant encore que Lea soit sa fille, l'interroge avec anxiété, la questionne, la presse, et semble craindre et désirer à la fois de savoir la vérité. Une autre scène non moins remarquable, est celle où Lea, ne pouvant supporter l'idée de voir partir Castellamare, s'efforce de le retenir. Le pathétique y déborde, et les larmes roulent dans les yeux sans que l'on puisse s'en défendre. Si toutes les situations du livre étaient aussi naturelles, aussi attendrissantes que celles-ci, *Lea Cornelia* serait, sans contredit, un chef-d'œuvre.

Au lieu de cela, *Lea Cornelia* n'est qu'un livre très sérieusement conçu et exécuté, mais dont les qualités sont trop souvent obscurcies.

CHAUDES-AIGUES.

BULLETIN.

Les bruits de dissolution de la chambre s'amortissent peu à peu. On conclut de là, en certains lieux, que le ministère a renoncé, pour cette année, à obtenir de la prérogative royale cette grande mesure politique. On a tort; le cabinet n'a pas eu encore à deliberer formellement, ni à compter ses voix sur cette question, et si quelques-unes déjà se sont exprimées d'un ton decidé, quoique sous la forme d'une simple conversation politique à huis-clos, tout le monde sait qu'elles ont été pour l'affirmative. Il y en a une au moins qui ne variera pas, nous l'espérons, c'est celle de M. le président du conseil, qui *a pris au sérieux sa position* (pour nous servir d'un mot attribué à l'un de ses collègues), et qui croit avec raison avoir introduit dans le système du gouvernement, par deux ou trois actes, une modification profonde, à laquelle il faut maintenant assurer quelques chances de durée. Le ministère du 15 avril, à cette condition seulement, aura laissé une trace de son passage, que d'autres, plus glorieux, dans de meilleures circonstances, n'effaceront pas.

La question viendra donc se poser de nouveau devant lui, à l'approche du délai de rigueur pour la clôture des nouvelles listes électorales, qui, aux termes de la loi du 19 avril 1831, doivent être arrêtées le 16 octobre. Le mois de septembre verra sans doute s'engager sérieusement, et se vider enfin cette discussion, qui n'en sera que plus vive et plus grave, pour avoir été ajournée. Si alors on n'appelle pas une nouvelle chambre à l'appui d'un système qui veut se renouveler, nous dirons que c'est une faute, à laquelle Dieu veuille que l'avenir ménage un remède, ou une réparation, toujours insuffisante! Dès ce moment, il y a bien à nos yeux quelque timidité à n'avoir pas déjà annoncé aux électeurs, qu'on veut prochainement leur avis sur toutes les questions plus ou moins neuves, qui sont venues à maturité ou qui peuvent surgir d'un jour à l'autre, et qui seraient assurées de trouver la chambre actuelle avec sa même irrésolution déplorable de la dernière session.

On s'est laissé effrayer, à la veille d'une dissolution qu'on voudrait avoir déja faite, par les éventualités qui apparaissaient menaçantes dans les affaires extérieures. Mais voyez, dans les pays dont la destinée est le plus intimement liée à la nôtre, par exemple, en Espagne, comment les images annoncées se dissipent, et avec quelle rapidité imprévue les fantômes grossis par un singulier effet de l'éloignement se réduisent aujourd'hui à des

proportions mesquines. Remarquez aussi que, s'il y a quelque part un royaume, notre allié, comme le Portugal, où le désordre commence et où il n'est pas facile de calculer encore les conséquences de ce désordre, c'est un état du moins qui nous intéresse de plus loin, et qui ne saurait, par ses convulsions intestines, influer en rien sur le mouvement des opinions françaises. Voyez, enfin, l'Angleterre, qui court la même fortune que nous, plus également, plus complètement : quels changemens s'y préparent, qui ne nous soient favorables? Les résultats de ses élections déjà connues sont-ils de telle nature que nous n'osions faire les nôtres? Naguère, c'était de nous que le peuple anglais recevait l'impulsion politique. L'attendrons-nous de lui aujourd'hui? Et après l'avoir attendue et reçue, puisqu'il le faut, ne saurons-nous la comprendre et nous y abandonner avec un peu de confiance?

Nous avons nommé les trois états qui sont entrés avec nous dans la quadruple alliance. L'Angleterre, avant les deux autres, mérite d'attirer notre attention.

Du haut des *hustings*, le drapeau qui domine est toujours celui de la réforme, d'une réforme modérée, calme au fond, malgré quelques désordres extérieurs, et vraiment politique, telle enfin que notre révolution de 1830, qui a su se contenir elle-même, peut s'applaudir encore de l'avoir mise au monde. Si, parmi les partisans primitifs de cette glorieuse réforme, quelques-uns restent sur le champ de bataille des élections, ce sont ceux qui ont voulu quelque chose de plus et sont tombés dans le radicalisme. La vieille Angleterre, même alors qu'elle se sent rajeunie par le mémorable bill de lord Grey, les repousse de tout son pouvoir, de toutes ses craintes instinctives pour les innovations qui bouleversent au lieu d'amender. Les tories les plus violens expient, dans la solennelle épreuve du *poll*, leurs prétentions obstinées et la folie incomparable de leur chef, le duc de Cumberland; ils voudraient en vain le renier aujourd'hui; son mannequin plane sur toutes les opérations électorales, comme un *palladium* conquis par le parti whig sur ses adversaires, pour mieux assurer leur défaite. Le triomphe est assuré aux réformistes purs, à ceux qui ont continué de marcher avec lord Melbourne et de suivre la bannière tenue si haute et si ferme par le fier descendant des Bedford, lord John Russell. Il y a, pour ainsi dire, trois séries d'élections pour les îles britanniques. Dans celles des bourgs et cités de l'Angleterre et du pays de Galles, la majorité pour le ministère actuel est de plus de quarante voix. Dans les élections des comtés où l'on trouve moins de lumières, il paraît que l'avantage sera pour les tories, et cependant il y a encore beaucoup de réformistes qui surnagent, quoiqu'ils ne soient pas là dans leurs eaux. Mais c'est en Ecosse, en Irlande surtout, que la réforme achèvera de triompher, en gagnant plus de voix qu'il n'en faut pour compenser celles qui lui auront été contraires dans les comtés de l'Angleterre. Une majorité imposante lui est donc, dès aujourd'hui, promise et garantie; et même quand les réformistes ne devraient pas reparaître en plus grand nombre qu'ils l'étaient dans le dernier parlement, ils y reviendront cependant plus forts et plus résolus, car ils pourront appuyer leur majorité sur le nouvel assentiment des assemblées électorales, qu'on ne consulte jamais en vain, et d'où l'on sort plus puissant, avec des convictions plus fermes, lorsqu'on en sort victorieux.

Il n'y a plus de doute possible; le gouvernement de la Grande-Bretagne

va se trouver avec une politique assurée pour sept ans, si on la laisse aller jusque-là. C'est une bonne occasion pour nous d'assurer aussi la nôtre pour cinq annees, durée légale de nos législatures, qui, en général, vivent beaucoup moins.

En Portugal, une insurrection a été essayée au profit de la charte de don Pédro, mais elle a été purement militaire et n'a point excité les sympathies de la population; elle a donc échoué, on peut le croire d'après les nouvelles les plus récentes, et c'est le sort inévitable de toute révolte où le peuple laisse les soldats s'agiter, sans vouloir se mêler à eux. Le peuple portugais s'est montré sage dans cette circonstance. On peut avoir la liberté, l'ordre, la paix, tous les bienfaits du gouvernement représentatif, sous n'importe quelle constitution; le point essentiel, ce n'est pas son origine plus ou moins légitime, selon les divers points de vue; ce n'est pas même ce qu'on a pu y insérer de vaines formules et de garanties écrites: c'est la manière dont on l'interprète et l'exécute; la pratique seule lui donne la vie qui lui manque. A quoi bon, d'après cela, renverser encore une fois la constitution de 1822, reprise l'an dernier, et relever de nouveau la charte pédriste? Il eût mieux valu peut-être que cette charte, liée au souvenir de l'émancipation du Portugal, eût continué d'être sa loi suprême; elle était plus appropriée à l'état peu avancé de sa civilisation: mais il faut l'oublier, puisqu'elle est remplacée, et ne pas habituer ainsi les peuples à croire que tout va leur réussir, s'ils ont le bonheur de substituer à une vieille pancarte un autre chiffon de papier, qui n'a de valeur que par l'habileté et le courage des hommes chargés de le déchiffrer. Le sort des nations dépend bien en partie de leurs lois, et notamment du bill des droits qu'elles savent conquérir, mais plus encore de leurs mœurs, de la volonté de leurs chefs et de l'active surveillance qu'elles exercent elles-mêmes sur cette volonté pour l'empêcher de dévier du chemin de l'honneur et de l'intérêt public. On serait tenté d'imaginer que cette profonde vérité, une des dernières vérités que les peuples entendent, a été comprise du Portugal; ou bien il faut croire que l'extrême lassitude des révolutions lui a tenu lieu d'intelligence politique. L'insurrection, après avoir éclaté à Braga, s'est propagée, dit-on, à Barcellos, Arcos, Ponte-de-Lima, Castello-Branco, Estremoz, Santarem, c'est-à-dire que, descendant de la province d'entre Duero et Minho, où elle a pris naissance, elle a essayé de se répandre dans plusieurs autres provinces, celles de Beira, de l'Estramadure et de l'Alentejo. Partout cette révolte prétorienne, après un succès facile de quelques heures, est tombée devant l'indifférence du peuple; elle n'a pas même eu de chefs militaires d'un grand nom pour la diriger. On avait supposé que Saldanha accepterait ce rôle, qui pouvait plaire en effet à son ambition mécontente et un peu aventureuse; mais on eut vu trop clairement que c'était de l'ambition, et rien de plus: il faut toujours quelques prétextes honorables pour colorer un pareil dessein, et Saldanha n'en pouvait alléguer aucun dans un soulèvement qui prenait pour drapeau la charte pédriste, et prétendait abolir la constitution, beaucoup plus démocratique, sous laquelle est placé aujourd'hui le Portugal. Saldanha a toujours passé pour plus libéral que toutes les constitutions qui ont été données à son pays depuis quinze ans: il était naturel de prévoir que, dans un conflit entre celle de 1822 et la charte de don Pedro, sa préférence, quoiqu'il ait été le compagnon d'armes

de ce prince, serait pour les institutions qui se rapprochent le plus des principes républicains. Il ne paraît pas avoir pris part au mouvement militaire qui avait compté sur lui. Peut-être n'a-t-il pas compté lui-même sur le succès, et son immobilité pourrait s'expliquer par sa clairvoyance au moins autant que par ses opinions.

Il serait désirable, pour l'honneur de la politique anglaise, que son représentant à Lisbonne, lord Howard de Walden, eût été aussi clairvoyant. On lui reproche, non sans raison, d'avoir encouragé cette malheureuse tentative d'insurrection. Il n'aura fait qu'aggraver et presque justifier les méfiances qui s'élèvent de tous côtés, dans le pays et dans les chambres portugaises, contre le ministère de dona Maria. Il a entouré de mille difficultés nouvelles la situation de cette jeune reine, imprudente et légère, et de son mari, si mal conseillé et qui sait si mal se conseiller lui-même : on n'oubliera pas facilement, s'il marche ainsi de fautes en fautes, son origine étrangère, les princes plus éclairés sur lesquels il l'a emporté, ni ses malheureux débuts en Portugal. Mais tout cela est l'affaire du Portugal d'abord, de l'Angleterre ensuite, et la notre beaucoup moins. Nous avons à en tirer seulement cette leçon, utile dans l'occasion : c'est que le gouvernement britannique agit, dans les deux royaumes de la Péninsule, d'après des principes tout opposés, voulant détruire d'une main la constitution quasi-républicaine de 1822, quoiqu'il ait rétabli, de l'autre, la constitution démagogique de 1812.

L'Espagne, voilà ce qui nous regarde personnellement, voilà un pays où il ne peut y avoir un seul évènement grave qui laisse la France indifférente. Il ne faut pas toutefois qu'on s'alarme, au-delà de toute mesure, de ce qui s'y passe, et la France doit s'estimer assez grande et assez libre pour oser remuer chez elle et faire ses affaires, sans s'informer des moindres mouvemens de don Carlos, qui, à vrai dire, n'ont jamais eu l'importance qu'on leur a prêtée. Aujourd'hui la faiblesse et l'impuissance du prétendant sont plus manifestes que jamais. Cette semaine, par les nouvelles qu'elle nous a apportées d'Espagne, nous semble féconde en enseignemens que doivent comprendre même les plus timides.

On a la certitude que la dernière expédition de don Carlos vers Valence, avec le projet annoncé de marcher ensuite sur Madrid, lui a été commandée par les exigences de l'Europe absolutiste, qui, lasse de l'appuyer depuis si long-temps avec mystère, sans aucun résultat, et pressée de lever enfin le masque ou de l'abandonner tout-à-fait, a voulu le voir tenter un dernier essai pour expérimenter ses forces. Don Carlos a obéi à contre-cœur, il a passé l'Ebre; mais à la première rencontre qu'il a eue avec les troupes de la reine, au premier petit échec qu'il a essuyé, près de Chiva, il a été démoralisé, et sa retraite a commencé. Est-ce là cet homme qui doit aller à Madrid, où l'attend la reconnaissance officielle des puissances européennes? Et s'il y entrait, serait-il assuré d'y rester seulement vingt-quatre heures?

Sa retraite n'a pas été une déroute complète, un sauve qui peut, voilà tout ce qu'on en peut dire avec indulgence, et la faute en est à l'incroyable conduite des généraux de Christine. La direction qu'on dit avoir été suivie par don Carlos dans sa fuite est la seule chose qui soit aussi incompréhensible. Il a paru d'abord se diriger de Cantavieja, place assez forte où il a craint d'avoir à se défendre, vers Cenia, comme pour passer l'Ebre dans

sa partie inférieure; puis on a dit qu'il revenait sur ses pas, et on a cru que c'était pour trouver un chemin de Cantavieja à Daroca et Calatayud, et de là jusqu'à l'Ebre supérieur, qui borne ses chères provinces du nord, les seules où il puisse vivre un peu tranquille, et trôner dans les montagnes, en roi fainéant, pendant que ses guérillas se battent. C'était la direction qui lui était indiquée naturellement; il eût rencontré en chemin, pour l'aider à rentrer en Navarre, les bandes carlistes qui viennent de passer l'Ebre supérieur, et qui semblent s'avancer au-devant de lui selon une ligne qui serait tracée de Miranda à Soria. Ces bandes toutefois, sous les ordres de Zariateguy, de Guergué, de Rovesa, sont loin encore de cette dernière ville. Et d'ailleurs, on l'a vu d'après les nouvelles les plus récentes données par les feuilles publiques, don Carlos, qui n'a pas su risquer une pointe hardie à travers les provinces centrales de l'Espagne, n'a pas eu non plus le courage de fuir franchement vers les guérillas qui lui tendent les bras dans le nord; il est resté dans les environs de Cantavieja et de Fortanete.

Le bruit s'est répandu aujourd'hui, dans le monde diplomatique, qu'une dépêche, tout fraîchement arrivée de Catalogne, donne sur la situation actuelle du prétendant et sur toutes les phases par lesquelles il a passé pour en venir là, des renseignemens précis et du plus grand intérêt. Quelques détails de cette dépêche sont venus à notre connaissance, pendant que nous écrivions ces lignes. Don Carlos avait avec lui 19,500 hommes lorsqu'il s'est avancé vers l'Eore pour passer de la Catalogne dans le royaume de Valence. Il n'était pas encore sous les murs de Valence, que déjà la famine, la misère, l'accueil hostile des populations, avaient réduit son armée à 13,000 hommes; à chaque pas, même lorsque c'était un pas en avant, la désertion éclaircissait les rangs de ses soldats improvisés. Aujourd'hui qu'il est vaincu et qu'il cherche à fuir, il n'a plus que 9,000 hommes, mourant de faim et de fatigue, avec lesquels il erre à l'entour de Cantavieja. Du reste, ce n'est ni sa présence, ni son exemple, qui apprendra aux siens à supporter patiemment les plus dures extrémités de la guerre; il est invisible, et toujours à l'arrière-garde, enfermé comme dans une châsse, et environné d'une espèce de bataillon sacré, qui le défend contre tous les dangers et le protége contre tous les regards. Don Sébastien, au contraire, est constamment à l'avant-garde; mais la bravoure ne peut tenir lieu de capacité militaire et ne suffit pas pour compléter un royaume. Si les généraux de Christine le voulaient, cette guerre finirait peut-être tout d'un coup par la captivité de don Carlos.

L'Espagne, en attendant, va faire un dernier effort. La contribution de guerre que propose M. Mendizabal aux cortes est une de ces ressources extrêmes qui sauvent les empires, lorsque les peuples veulent bien accepter sans murmure toutes les charges imposées par un gouvernement qui a leur confiance; mais il faut, pour cela, un enthousiasme et une chaleur de patriotisme que l'Espagne n'a plus, nous le craignons bien. Toutefois soyons justes même envers M. Mendizabal; il n'avait pas à choisir. L'emprunt qui se négociait à l'étranger n'ayant pas réussi (1) et il ne pouvait réussir, étant lié à un traité de commerce que ni l'Espagne, ni la France ne devaient consentir (1), on a bien été forcé de recourir à l'impôt. Cet impôt est énorme,

(1) Le traité de commerce, dans sa dernière forme (car il avait subi plusieurs transfor-

il ouvre la porte à l'arbitraire; mais il faut à l'Espagne de l'argent à tout prix. Croirait-on que le commandant Dumesnil, chargé de recruter une nouvelle légion de volontaires en France pour le service espagnol, s'est assuré des officiers et des soldats pour remplir ses cadres, et qu'il ne peut rien achever néanmoins, faute de 550,000 francs qui lui ont été promis?

Félicitons du moins le cabinet de Madrid, au milieu de tant de misères, d'avoir noblement exercé les représailles que méritait la Sardaigne. Il y a long-temps que le gouvernement de Charles-Albert a montré combien il était hostile à l'Espagne constitutionnelle : il s'est chargé de transporter des armes, des munitions, des habits, des vivres à don Carlos; plus d'une fois ses navires ont été surpris en flagrant délit de contrebande de guerre. Cependant il ne s'est point découragé, il a donné au prétendant des secours de toute nature, et de l'argent surtout, avec une générosité à laquelle le trésor d'un si mince état n'eût point suffi, s'il n'avait été dans tout cela l'intermédiaire de quelques grandes puissances continentales, qui se réservaient d'agir plus tard en leur nom. Mais ce n'était encore qu'une hostilité qui prenait le soin de se dissimuler : le cabinet de Turin en est venu à manifester sa haine plus ouvertement; il a retiré l'*exequatur* à tous les consuls espagnols établis dans les états du Piémont et de la Sardaigne. Le ministère français est intervenu aussitôt d'une manière officieuse; M. le comte Molé a essayé de faire révoquer cette étrange disposition; il a exposé aux ministres de Charles-Albert les vrais principes qui ont présidé à l'institution du consulat, et qui ont eu pour but d'en faire une sauve-garde de certaines relations entre les peuples, bonnes à conserver même en temps de guerre; il a proposé, en dernier lieu, comme une sorte de palliatif, de laisser au moins les consuls remplir toujours leurs fonctions, sans titre, sans *exequatur*, et par tolérance. Ses sages remontrances n'ont point prévalu. Le cabinet de Turin, sans déclarer à l'Espagne qu'il cesse d'être en paix avec elle, s'est obstiné à rompre des relations commerciales, des rapports de simple civilisation, que l'état de guerre même ne suspendrait pas aussi complétement, aujourd'hui, entre les autres peuples européens. Et quand nous disons le cabinet de Turin, c'est un seul de ses membres que nous accusons; M. Solar de Marguerite, premier ministre ou ministre favori de Charles-Albert, est le seul coupable, et il a conseillé à son maître une violence inutile, parce qu'en Espagne, où il a rempli une mission diplomatique, il a noué, il y a long-temps, des relations presque d'amitié avec don Carlos.

mations', était lié à l'emprunt de telle sorte que ce n'était, pour ainsi dire, qu'une seule et même chose. On assurait au soumissionnaire de l'emprunt, pour garantir le paiement des intérêts et le fond d'amortissement, un prélèvement sur les droits qu'auraient acquittés les marchandises anglaises admises en Espagne en vertu du traité. Ces droits devaient être perçus en Angleterre. L'arrangement se trouvait accepté par le gouvernement britannique et par le capitaliste qui s'était proposé pour l'emprunt; mais la France désapprouvait cette combinaison, et M. Mendizabal, dans la crainte de déplaire à la France et aussi de soulever les provinces les plus industrieuses de l'Espagne, y a renoncé, surtout lorsqu'il a vu que l'expédition de don Carlos dans le royaume de Valence venait d'échouer. Il est possible, d'ailleurs, qu'il se soit trouvé offensé d'avoir été mis trop en dehors de cette transaction financière. Les principales conditions étaient en effet : 1° que l'argent provenant de l'emprunt ne serait employé qu'aux dépenses de la guerre, et passerait par les mains d'une commission spéciale établie à Bayonne, et non par celles du ministre des finances d'Espagne; 2° que les coupons d'intérêts échus de la dette active ne seraient point payés avec cet emprunt; 3° que l'on conserverait en dépôt deux années d'intérêts du nouvel emprunt.

Ainsi, sous les gouvernemens absolus, les rapports les plus sérieux de nation à nation sont à la merci d'un seul homme! les rapports les plus naturels sont intervertis! car la Sardaigne n'a pas d'appui meilleur que la France contre le voisinage qui lui est le plus redoutable, celui de l'Autriche en Italie. Le roi Charles-Albert, nous le savons, comprend cette nécessité de sa position, tout engagé qu'il est dans les voies de l'absolutisme; et voilà qu'il est poussé par des passions étroites, qui ne sont pas tout-à-fait les siennes, à blesser le gouvernement français dans une question que celui-ci avait prise avec chaleur sous son patronage officieux! Le gouvernement français ne peut avoir, pour un tel procédé, d'autres représailles que le dédain. On sait que l'Espagne a répondu en fermant tous ses ports au pavillon sarde et retirant aux consuls et vice-consuls de cette nation leur caractère diplomatique.

Le sentiment de dignité et de modération qui a inspiré toute la conduite de M. Molé dans cette affaire, nous garantit qu'il n'en montrera pas moins à l'égard du prince Louis-Napoleon. Plusieurs journaux ont pris sur eux de déclarer qu'il était interdit au fils de la reine Hortense d'aller embrasser sa mère mourante. Nous n'avons pas besoin de rien savoir pour déclarer que cela n'est pas, que cela ne peut pas être, et nous ne serions nullement surpris d'apprendre, un jour ou l'autre, par ces mêmes journaux, que Louis-Napoléon est arrivé au château d'Arenemberg, sans avoir été inquiété par les agens de la police française.

Un autre prince, qui jouira long-temps d'une douce popularité en France, parce qu'il l'a mieux comprise, le duc d'Orléans montre, en ce moment, à la jeune duchesse, une de nos plus belles provinces. Parmi tant de discours qu'il écoute, il est difficile que tout soit de bon goût et vienne à propos. D'estimables industriels, magistrats il est vrai, mais industriels et Normands avant tout, ont cru bien faire d'entretenir le prince et la jeune princesse des *droits différentiels sur la houille*, dont ils ont lieu de se plaindre. Le prince a répondu qu'en effet il y a beaucoup de droits à abaisser dans notre tarif de douanes, et sur un grand nombre de matières. On ne lui en demandait pas tant, et les consommateurs de houille, qui ont d'autres produits à protéger, prétendent bien ne déclarer la guerre qu'à un seul article du tarif. Adressée à de tels raisonneurs, la réponse du duc d'Orléans est bien spirituelle : elle lui a été dictée sans doute par un sincère amour du progrès en toutes choses; mais l'épigramme, pour n'avoir pas été dans le fond de sa pensée, n'en est que plus parfaite et plus délicate. Elle rappelle ces temps de l'enquête commerciale où tous les intérêts s'étaient ligués contre M. Duchâtel pour défendre tous les tarifs comme l'arche sainte.

Le malaise de l'industrie doit trouver un remède, en attendant la réforme des tarifs, dans la construction des chemins de fer, et c'est même alors que cette réforme sera possible. Que deviennent donc les chemins de fer? Nous sommes allés en demander des nouvelles à la Bourse; nous nous informions surtout de celui de Saint-Germain, qui va être, dans quelques jours, livré au public. Les actions baissaient; nous avons voulu savoir pourquoi. Répond-on jamais juste à pareille question, à la Bourse? On nous a parlé de mille efforts combinés, dans la presse, au parquet, dans la coulisse, pour produire une baisse dans ces actions. Ce n'est pas précisément que le chemin de Saint-Germain ait beaucoup d'ennemis, on ne s'inquiète guère de

lui personnellement, et ses actions ont pour amis tous ceux qui les attaquent : ce sont gens, dit-on publiquement, qui veulent les avoir à meilleur prix, pour tirer plus de bénéfices de la hausse démesurée qu'on espère bien obtenir après un mois ou deux de circulation générale entre Paris et le Pecq.

Singulier terrain que celui de la Bourse ! Nous irons plus souvent l'étudier, et nous ferons part au public de ce que nous apprendrons, non pour le corriger, non pour le pervertir, mais pour l'amuser. Nous n'avons pas la naïveté de croire qu'on puisse empêcher le jeu des actions et des rentes. Point de crédit sans opérations journalières sur les fonds ; point d'opérations où la spéculation ne vienne plus ou moins se mêler, quoi qu'on fasse. Nous acceptons cette loi ; mais il n'est pas défendu d'observer, et puis de rire ou de censurer, selon les circonstances. C'est ce que nous ferons en toute liberté.

— Duprez a chanté deux fois *la Juive* cette semaine. Dans ce sacrifice que fait le chanteur à M. Halevy, il n'y a que la caisse de l'Opéra qui peut y gagner ; ni la réputation de Duprez, ni la musique de M. Halevy n'y gagneront. Ce n'est pas que les applaudissemens aient manqué à Duprez ; mais le chanteur n'avait rien de cet élan, de cet enthousiasme qui le transporte aux dernières limites de son art lorsqu'il chante le grand air du troisième acte de *Guillaume Tell : Asile héréditaire*. Il est évident que Duprez ne croit pas à la musique de M. Halevy. Il est trop grand artiste, en effet, pour se sentir une bien vive sympathie pour cette musique savante, si l'on veut, mais vide et sans inspiration. Tous ses efforts, tout le talent qu'il a déployé dans le rôle d'Eléazar, n'ont servi qu'à mieux constater la faiblesse du compositeur, ainsi que cela était déjà arrivé pour *Stradella*. Lorsque le public, à quelques jours de distance, entend Duprez dans *Guillaume* et *les Huguenots*, et dans *la Juive* et *Stradella*, il se demande involontairement si c'est le grand chanteur de la veille, et la comparaison ne peut qu'être terrible pour M. Halevy ou M. Niedermeyer. Ainsi, malgré l'unanime succès qu'a obtenu Duprez dans l'air du quatrième acte : *Fille chère*, la représentation a paru longue. Mme Dorus n'a rien à faire non plus dans *la Juive*, et M. Alexis Dupont a trouvé moyen de faire regretter M. Lafont, ce qui était difficile. Mais de quoi n'est pas capable M. Dupont ! Après quelques représentations de *la Juive*, M. Duponchel nous dédommagera, nous l'espérons, avec *le Comte Ory* et *la Muette*, auxquels Duprez rendra tout l'attrait de la nouveauté.

— Nous avons eu deux débuts, ces jours derniers, à la Comédie-Française. C'est assurément une chose louable que cet empressement de MM. les comédiens ordinaires à faciliter l'entrée de leur théâtre aux débutans. Il est de leur intérêt, sans doute, de chercher dans la nouveauté des acteurs et des pièces matière à succès ; ce serait être injuste, néanmoins, que de ne pas reconnaître la bonne volonté qu'ils apportent dans l'accomplissement de ce devoir. Malheureusement les deux débuts dont nous parlons n'ont pas été aussi brillans qu'ils auraient pu l'être, ni également heureux. — M. Rey, dans le rôle de Tartuffe, s'est montré intelligent, nous ne le nierons pas. Il s'est appliqué avec soin à rendre toutes les nuances du caractère qu'il devait interpréter. Peut-être même a-t-il étudié et médité son rôle, long-temps et laborieusement ; nous voulons bien le croire. Malgré

cela, M. Rey n'est point parvenu, il faut le dire, à satisfaire les hommes de goût. Son coup d'essai est loin d'avoir été un coup de maître. D'abord nous lui reprocherons, chose grave, la monotonie de sa voix, qu'il lâche avec une désespérante préoccupation. Il n'a pas un accent qui vienne vraiment de l'ame, qui s'échappe spontanément. La poitrine de M. Rey est à ses ordres, comme son gosier. Rien n'est imprévu dans son jeu, dans ses intonations, dans ses attitudes, et c'est là un sérieux défaut. Il ne suffit pas d'avoir pris pendant quelques mois des leçons de déclamation pour être un comédien habile. On peut apprendre, au Conservatoire, à réciter plus ou moins convenablement une tirade; mais ce que l'on n'y apprendra jamais, c'est à sentir. Or, voilà le grand défaut du débutant que nous avons vu ces jours derniers à la Comédie-Française. Il ne sent pas. Il a joué Tartuffe avec une intelligence, assurément suffisante pour les pièces de Mme Ancelot, mais non point pour celles de Molière. Dans *l'École des vieillards*, il n'a pas été plus heureux. La comédie de M. Casimir Delavigne était d'un moins difficile accès, pourtant, que *Tartuffe*. D'où vient donc le peu de succès de M. Rey dans la comédie de Molière, et dans celle de M. Delavigne? Nous l'avons fait entendre: de ce que M. Rey se préoccupe exclusivement de la déclamation. Franchement, nous ne trouvons pas en lui les germes d'un bon comédien.

M. Rouvière a été plus heureux que M. Rey, et, quoiqu'accueilli avec des manifestations ni moins ni plus favorables que son concurrent, il nous a semblé plus réellement né pour le théâtre. Le rôle de Néron, dans *Britannicus*, que M. Rouvière avait choisi pour pièce de début, est l'un des rôles les plus difficiles que nous sachions, et qui demande le plus d'expérience, sans même parler ici du talent naturel. M. Rouvière, en faisant abstraction de l'expérience, qu'il est impossible d'acquérir en quelques mois d'études solitaires, a montré beaucoup de sens et de tact dans la manière dont il a compris le rôle de Néron. Il a senti avec finesse et bonheur ce qu'il doit y avoir de rude et en même temps de timide, d'humble et de féroce, à certains momens, dans ce jeune homme qui commence à comprendre qu'il est empereur, c'est-à-dire maître de Rome et du monde, et qu'il peut, s'il le veut, fouler aux pieds les entraves qui le retiennent emprisonné comme un enfant. Il faut qu'à la parole brève et hautaine du comédien, à son geste impérieux, à son attitude presque fanfaronne, on devine tout l'avenir de Néron, ses débauches, ses crimes, ses folies. Dans le *Britannicus* de Racine, tout cela est parfaitement indiqué. La façon dont Néron exprime son amour et sa haine tient du jeune tigre. On devine bien ce qu'il sera par ce qu'il est. — M. Rouvière a réfléchi sérieusement, on le voit, sur les intentions de Racine, et il a réussi à en exprimer une grande partie. Nous devons louer la sobriété de ses gestes, son ardeur, quelquefois trop fougueuse peut-être, mais qui révèle un sentiment réel de la passion. Si M. Rouvière se défait d'un vice de prononciation que nous avons remarqué chez lui, s'il continue, surtout, de travailler avec le zèle dont il a fait preuve, il tiendra convenablement sa place rue de Richelieu.

— Le Vaudeville continue d'être en veine. *Le Mari à la ville* est une petite pièce assez bien dialoguée, faiblement composée, mais, en somme, très spirituelle. Les détails y rachètent suffisamment la pauvreté un peu com-

mune du fond. Il s'agit, dans *le Mari à la ville*, d'un jeune époux libertin, M. Lamberti, qui, pour se livrer en toute sécurité à ses fantaisies, s'est fait passer pour assassiné dans les Abruzzes. Sa veuve, inconsolable d'abord, comme toutes les veuves du monde, se décide enfin à souffrir les assiduités de deux prétendans à sa main. Entre les deux concurrens, dont l'un a vingt ans, et l'autre soixante, Mme Lamberti, on se le figure, n'hésitera pas long-temps à se décider. Heureusement pour la morale publique, M. Lamberti reparaît plein de vie, et plus amoureux que jamais de son épouse légitime. — Ce cadre très simple, pour ne pas dire plus, est habilement rempli. Les deux rôles de M. et Mme Lamberti sont assez délicatement tracés pour rivaliser avec les plus jolies boutades de M. Scribe. — Mlle Louise Mayer et Mme Taigny ont été fort fort applaudies, et avec raison. Nous ne pourrons en dire autant de M. Emile Taigny, qui minaude perpétuellement comme une jeune pensionnaire.

— Notre impartialité nous fait un devoir d'accueillir la lettre suivante, que nous adresse M. Barrault :

4 août 1837.

MONSIEUR,

Mon séjour à la campagne ne m'a permis qu'assez tard de prendre connaissance de la *Revue de Paris*, du 23 juillet. Dans un article sur Mahmoud, M. A. Royer nous représente, M. de Cadalvène et moi, comme nous étant, *de compte à demi, constitués les historiographes du pacha d'Egypte*.

Je n'ai aucun motif d'attribuer à cet écrivain l'intention d'attaquer notre indépendance et notre loyauté. Mais auprès de la plupart de ses lecteurs, auxquels nos personnes sont inconnues, l'expression risque de dépasser la portée de son intention. C'est pourquoi je me crois obligé de faire publiquement justice d'une expression qui aurait toujours le tort d'être irréfléchie, lors même que nous aurions, sans le vouloir, manqué d'impartialité.

Ce n'est point dans le cas présent que nous accepterions un tel reproche. Si, en traçant le portrait de Khosrew, nous avons flétri son immoralité notoire, si nous avons poussé la licence de la fidélité jusqu'à le dire boiteux et laid, nous avons hautement reconnu l'intelligence organisatrice de ce vizir. Eussions-nous tenu à rehausser la gloire du pacha d'Egypte, qu'avions-nous besoin de lui sacrifier cette victime ? La partie n'était point entre le pacha et Khosrew, mais bien entre Mehémet-Ali et le sultan Mahmoud. C'est cette lutte, un des faits les plus graves de l'Orient moderne, que nous avons entrepris de raconter, et je suis étonné que M. Royer n'ait su voir qu'un *réquisitoire in*-8° contre Khosrew dans le récit détaillé d'une longue campagne et de trois mois de négociations. Est-ce de sa part une preuve d'impartialité ?

C'est de la vôtre, monsieur, que j'attends, au nom de M. de Cadalvène absent et en mon nom, l'insertion de cette lettre dans votre prochain numéro.

Agréez, etc.,

E. BARRAULT.

— Le nouveau roman de George Sand, *Mauprat*, paraîtra demain. 2 vol. in-8°, avec le portrait de l'auteur, gravé par Calamatta.

F. BONNAIRE.

UNE

FAMILLE DE PARIAS.

Vers la fin de l'automne dernier, ne sachant que faire à la campagne pendant les longues et pluvieuses soirées, je proposai de lire un fond de bibliothèque oublié depuis vingt ans sur les rayons d'une vieille armoire. Quelques volumes dépareillés de Bernardin de Saint-Pierre étaient la plus récente nouveauté de cette collection.

Notre lecture se faisait, tout haut, à la table de travail. Ordinairement, nous avions pour auditeurs le percepteur des contributions et un ancien avocat à la cour royale de Nîmes.

Le percepteur visait au bel-esprit et à l'érudition ; l'avocat était un brave homme, simple de manières, et de bonne conversation : on l'accusait de faire le madrigal et d'aimer les romans comme une pensionnaire. Je n'ai jamais pu vérifier si c'était une médisance.

Un soir que nous venions d'achever *la Chaumière indienne*, le percepteur s'avisa de dire que c'était une histoire fort poétique, mais dénuée de toute vérité et, qui pis est, de toute vraisemblance. On se récria ; les femmes, surtout, voulaient croire en ce pauvre paria, qui avait de si nobles sentimens et une si haute philosophie.

— Eh! mesdames! s'écria le percepteur, cela ne se peut pas! Comment voulez-vous que cette race, réputée immonde, ne soit pas descendue, sans aucune exception individuelle, à la bassesse de sa position. Le mépris engendre l'infamie. Une caste, ainsi frappée de réprobation, doit nécessairement arriver à une horrible perversité

de sentimens et d'habitudes. Ceux que le préjugé a marqués au front de ce terrible sceau doivent rester au niveau de leur origine : un paria ne peut pas plus être un grand philosophe qu'un honnête homme.

— Cela s'est vu, pourtant, dit gravement l'avocat, qui regardait les gravures de *la Chaumière indienne*, cela s'est vu. Moi, qui vous parle, j'ai beaucoup connu une famille de parias, c'était de très honnêtes gens, je vous assure, et je prenais plaisir à leur conversation.

— Monsieur a donc été dans l'Inde? demanda le percepteur avec une curiosité goguenarde.

— Non, monsieur, jamais.

— Ah! j'avais cru... comme monsieur semblait parler en témoin oculaire et auriculaire...

— C'est en France que j'ai connu une famille de parias, répondit l'avocat avec simplicité; oui, des parias, de vrais parias; des gens que les plus pauvres hères regardaient comme bien au-dessous d'eux, que chacun fuyait, dont le contact était déshonorant, des gens qui vivaient isolés au milieu du monde, dont un invincible préjugé les séparait. Personne ne se fût assis à leur table, personne ne leur eût touché la main ni adressé la parole; et pourtant c'étaient des êtres bons, inoffensifs, pleins de résignation et de généreux sentimens. Voulez-vous que je vous fasse cette histoire?

On se pressa autour de la table en faisant silence. L'avocat passa la main dans les cheveux de sa perruque, et demanda un verre d'eau sucrée; puis il nous raconta ceci :

— Il y a quelque trente ans, j'étais jeune, et j'étudiais en droit à Aix. La vieille capitale du comté de Provence était bien déchue, la révolution avait ruiné sa noblesse de robe et d'épée, son nombreux clergé, et même une partie de sa haute bourgeoisie. Les émigrés étaient rentrés pourtant, mais humbles, dépouillés. Encore meurtris, ils se cachaient au fond de leurs hôtels, jadis si magnifiques, et maintenant dépourvus de vitres et de volets. L'herbe croissait dans les rues désertes; il y avait comme un pré devant certaines portes peu fréquentées, et notamment devant celle de l'université. Je serais mort d'ennui à Aix sans le voisinage de Marseille. Aussi Dieu sait les voyages! c'était un va et vient continuel; on eût dit que j'avais élu domicile sur la grande route. Une fois, cependant, il m'arriva de passer toute une semaine dans l'oisiveté de mes études universitaires; c'était durant la session des assises. On jugeait une affaire de meurtre avec préméditation. Je ne vous dirai pas les détails. L'accusé appartenait à une famille riche, et qui avait joué un rôle dans toutes les

réactions politiques, un rôle sanglant. Sous couleur de parti, entre royalistes et républicains, il y avait eu des vengeances, des assassinats commis par le père, par les enfans, sur la personne d'un frère, sur de proches parens; tous les membres de cette nouvelle famille des Atrides mouraient les uns par les autres. Plusieurs avaient été jugés par contumace; le dernier venait d'assassiner sa femme par jalousie; il fut condamné à mort. L'affaire dura cinq jours : il y avait une foule immense; j'arrivais toujours trop tard pour avoir une place. Une seule fois je vis l'accusé : c'était un grand blond fadasse, une vraie tête de mouton. Son frère, un homme de bien, disait-on, se tenait près de lui, et l'assistait avec beaucoup de courage; tout le monde était touché de son dévouement; pourtant, quand il venait prendre l'air un moment dans la première salle, chacun se retirait de lui comme s'il avait eu la peste, et il n'eût osé adresser la parole à personne. Cette famille semblait vouée au crime; tout ce qui portait ce nom était honni et méprisé.

Quand l'arrêt eut été prononcé, le condamné fut embrassé par son frère qui l'accompagna en lui donnant le bras jusqu'à la prison. Je les vis passer de loin; c'était un pitoyable spectacle qui arrachait des larmes. Le condamné ne voulut pas en appeler, et quelques jours après on annonça que l'exécution aurait lieu à Marseille, le surlendemain; car c'était à Marseille que l'assassinat avait été commis.

J'étais sur le Cours avec quelques désœuvrés comme moi, quand on annonça cette nouvelle. Il fut aussitôt décidé que nous irions à Marseille, non pour assister au supplice de ce malheureux, mais pour voir la foule qui allait accourir des campagnes environnantes. Le rendez-vous fut donné sur le Cours à cinq heures précises; nous devions partir tous dans un char-à-bancs; malheureusement je m'endormis trop bien cette nuit-là, et le lendemain à six heures, quand j'arrivai sur le Cours, je ne trouvai plus personne. J'étais piqué qu'on fût ainsi parti sans venir au moins frapper à ma porte, et je résolus de faire la route à pied, seulement pour prouver que je me passais d'une voiture quand elle ne voulait pas m'attendre.

Nous étions au mois d'avril, il faisait un temps si doux que les rossignols avaient chanté toute la nuit sous ma fenêtre; les mûriers verdissaient des deux côtés de la route, les champs avaient un air de fête, on sentait de loin le parfum des prairies semées de narcisses blancs et de petites tulipes rouges.

Je m'en allais léger, rafraîchi par la brise matinale et comme enivré des influences d'un si beau jour; je me trouvais heureux sans

savoir pourquoi; la vie me semblait fleurie et vaste comme l'horizon que j'avais devant moi. Mon Dieu! m'écriai-je, qu'il fait bon vivre! et aussitôt je vins à penser au malheureux, qui, quelques heures auparavant, avait fait sans doute le même chemin; cela me fit mal et refoula toutes mes sensations de bonheur. J'eus une grande pitié de cet homme encore jeune et si plein de vie, qui allait fermer ses yeux au soleil, dire adieu à la terre et quitter violemment ce monde où je me trouvais si bien. Ces pensées m'obsédaient, je marchais plus vite comme pour leur échapper; j'eusse donné tout au monde pour trouver à qui parler; mais il ne passait que des rouliers sur le chemin; quand j'avais salué sans ôter mon chapeau en disant: Bonjour, brave homme, et qu'on m'avait répondu: Dieu vous le donne, monsieur; la conversation s'arrêtait là.

Enfin, un peu avant d'arriver à l'auberge du Nas-de-Velu, j'avisai un homme vêtu de noir qui allait au bord de la route les mains derrière le dos, comme un promeneur qui n'est point pressé d'arriver. Je doublai le pas pour l'atteindre et je l'examinai du coin de l'œil, en marchant presque côte à côte avec lui, sans qu'il tournât seulement la vue de mon côté. C'était un homme de cinquante ans environ, de très haute taille et un peu voûté; de grandes lunettes vertes et rondes cachaient ses yeux, et son menton se perdait dans une cravate lâche dont les bouts flottaient au vent; son habit de fin drap noir était d'une coupe déjà antique, il portait des bas chinés dans des souliers de peau retournée, et tout l'ensemble de sa toilette, quoique propre et soigné, annonçait un homme fort arriéré en fait de modes. Ce que je voyais de son visage entre les lunettes vertes et la cravate avait une expression calme et bénigne qui me gagna. Il me semblait avoir déjà vu cet homme ou sa ressemblance quelque part, de très loin, et tout à coup je me rappelai la cour d'assises, le condamné et ce frère qui marchait près de lui, le visage caché derrière son mouchoir: c'était bien là sa taille, sa tournure, son vêtement. Ceci produisit sur moi un certain effet; je ne dirai pas que je reculai, mais je restai en arrière de dix pas; puis, poussé par je ne sais quelle curiosité, quelle avidité d'émotion, étonné surtout de rencontrer cet homme, je regagnai du terrain avec la ferme intention de lui parler. Je m'arrêtai encore tout court; ensuite je repris mon élan et je le dépassai avec la résolution de l'attendre; mais je le laissai aller seul en avant une seconde fois. Nous fîmes ainsi un quart de lieue, moi le suivant ou le devançant toujours dans ma marche inégale sans qu'il parût s'apercevoir le moins du monde de ce manége. Bien ré-

solu enfin et ne sachant comment entamer la conversation, je lui dis avec une niaiserie digne d'un étudiant de première année : Monsieur, voulez-vous me faire le plaisir de me dire l'heure qu'il est?

Cette question avait l'air d'une impertinence, et je le sentis aussitôt; mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir; et tirant de sa poche une fort belle montre, il répondit sans me regarder : Monsieur, il est huit heures moins le quart.

— En allant au petit pas, on peut encore arriver à Marseille vers midi. Voilà un beau temps, monsieur.

Il hocha la tête en signe d'assentiment. Quand je vis qu'il ne voulait pas parler, je repris résolument : C'est un temps des dieux! pourtant je m'ennuyais un peu le long de la route, en tête-à-tête avec moi-même; j'étais impatient de rencontrer quelque voyageur pédestre, comme moi...

Il s'arrêta, et me regardant en face, il me dit avec une sorte de dignité humble et mélancolique : Je suppose, monsieur, que vous me connaissez?

Ce mot leva tous mes doutes; j'osai aborder la situation, et je m'écria avec emphase :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud!

Je suis sans préjugés, monsieur, c'est le fruit d'une forte éducation; tous les hommes devraient penser ainsi.

— Ah! monsieur, fit-il avec une certaine émotion, vous êtes le seul peut-être...

— Le monde est absurde, lui dis-je, fier et satisfait de ma profession de foi philosophique, il méconnaît les grands principes de justice et d'équité; moi, je pense que chacun est fils de ses œuvres...

Je m'arrêtai, de peur de me perdre dans quelque tirade dont j'entrevoyais confusément le plan, mais pour laquelle les mots me manquaient; et revenant par une brusque transition à l'idée qui m'avait d'abord préoccupé, je m'écriai : Que je vous plains, monsieur, demain!... Quel horrible jour pour vous!

— Assez, monsieur, interrompit-il d'une voix troublée, assez, au nom du ciel! N'en parlons pas!...

Alors je ne trouvai plus rien à lui dire, tant j'étais absorbé dans l'horreur de ce fatal lendemain. Lui marchait, de son côté, la tête basse; je ne voyais pas son regard à travers ses lunettes vertes, mais je me le figurais morne et plein de larmes. Nous allâmes silencieusement pendant quelques minutes, puis le bon monsieur me dit

avec une tranquillité qui me parut le plus sublime effort de résignation et de philosophie :

— Que ce beau temps me fait de bien! Il y a dans l'air quelque chose de frais, de suave qui me repose de corps et d'ame!

— Vous aimez la campagne? dis-je au hasard.

— Oui, j'aime l'aspect des champs, et surtout la solitude; là je respire et me sens vivre. Mes meilleurs jours sont ceux que je passe en famille, dans le petit coin de terre où je cultive mes fleurs et mes arbres fruitiers.

— Vous êtes marié, monsieur?

— Je suis veuf après avoir été marié deux fois, répondit-il avec un soupir.

— Mais vous avez des enfans?

— J'ai eu de ma première femme une fille qui a maintenant près de vingt ans; la seconde m'a laissé un petit enfant, un bel ange!.....

— C'est une grande consolation pour vous, dis-je avec commisération.

Il secoua tristement la tête et ne répondit rien à cette banalité. Nous allions tout-à-fait du pas de la promenade. Après un silence, je me hasardai encore à dire :

— Monsieur, je ne m'attendais certainement pas à vous rencontrer. Permettez. Comment vous êtes-vous décidé à faire ce chemin tout seul?

— Je ne suis pas seul, répondit-il en s'arrêtant et en regardant en arrière, une main sur ses yeux en façon de garde-vue; mes gens et mon équipage viennent là-bas.

A ce mot d'équipage je me tournai aussi, mais je ne vis rien. Mon compagnon se mit à marcher d'un pas qui devait permettre à ses gens de nous rejoindre. J'essayai encore de renouer l'entretien, qui tombait toujours, malgré les frais que je faisais.

— Monsieur, dis-je, il me paraît que vous aimez la culture des fleurs; avez-vous des espèces rares?

— Plutôt belles que rares. J'ai des tulipes et des renoncules de toute beauté, mais je ne les crois pas uniques, tant s'en faut. J'ai aussi plusieurs variétés de roses; ma fille les aime. Elles seront magnifiques cette année. Il y a déjà des boutons fort avancés.

Je fus stupéfait de la remarque. Je pensai à cette terrible scène de cour d'assises, au but de ce voyage, au lendemain... Comment cet homme avait-il eu le temps de regarder ses rosiers! Il continuait à me parler paisiblement de son jardinage; tout ce qu'il disait était naturel, bien pensé, plein d'observation; pourtant il me sembla alors

que sa conversation tournait un peu trop à l'idylle. Il appelait sa maison de campagne un ermitage, il s'extasiait sur sa volière, il me disait les noms de ses chevrettes apprivoisées et qu'il allait traire lui-même. Au milieu de son enthousiasme pour les plaisirs champêtres, il s'arrêtait de temps en temps et regardait venir l'équipage que ma vue plus faible n'apercevait pas encore sur ce long ruban poudreux qui se déroulait derrière nous. Je finis par prendre grand plaisir à la conversation de cet homme, peut-être parce qu'elle ne ressemblait à aucune autre. C'était un pêle-mêle assez décousu, mais plein de trait et d'originalité. Après avoir parlé de jardinage et de botanique, une brusque transition nous jeta sur l'histoire du pays. Mon compagnon la savait bien; il me raconta des faits infiniment curieux.

— Mais où avez-vous lu tout cela? lui demandai-je.

— Dans de vieilles archives, au palais de justice, me répondit-il. Mon père m'amenait ordinairement avec lui, mais je ne pouvais rester dans la salle; le cœur me manquait. Dès que j'entendais venir les prisonniers, je m'enfuyais, j'allais me cacher dans un grenier de la tour de Saint-Mitre, et là je m'amusais à lire un tas de paperasses que les souris rongeaient peut-être depuis cent ans. Il y avait des choses fort curieuses, je vous assure.

Bien que la conversation ne languît plus, je commençais à trouver la promenade un peu longue; mes jambes alourdies allaient d'un pas de plomb. Nous arrivions au Pin.

— Monsieur, dis-je à mon compagnon de route, voulez-vous que nous nous arrêtions ici pour attendre vos gens? Je me sens de l'appétit, et si vous voulez me faire le plaisir de déjeuner avec moi sans façon au cabaret?...

— Monsieur, je suis bien sensible... c'est un honneur auquel je ne m'attendais pas... balbutia-t-il d'un air encore plus surpris qu'embarrassé.

Je compris combien il était étonné de me trouver si fort au-dessus de tout préjugé. Au fait c'était étrange d'oser inviter à déjeuner un homme dont le frère devait avoir la tête coupée le lendemain. Je n'eusse pas eu ce philosophique courage si je n'avais été sûr que personne n'en serait témoin.

Ceci se passait à la porte d'une maison de pauvre apparence, et à laquelle une branche de pin servait d'enseigne. J'entrai le premier dans la cuisine; l'hôtesse me montra ce qu'elle appelait sa salle à manger. C'était un bouge noir comme l'enfer, meublé de quatre chaises de paille et d'une table boiteuse.

— Il n'y a pas moyen de rester ici, m'écriai-je, un peu honteux de convier quelqu'un à déjeuner dans ce chenil; voulez-vous, monsieur, que nous allions jusqu'à l'auberge de la Porte-Rouge? Ce sera mieux sans doute.

— Mais on est très bien ici, dit le bon monsieur en chassant pour s'asseoir un gros chat endormi sur la meilleure chaise, restons-y; j'aime autant ne pas aller là-bas.

Puis il ajouta avec quelque hésitation :

— Pardon, je ne m'arrêterais pas volontiers à la Porte-Rouge, surtout par rapport à vous, monsieur. Je crois que le maître de l'auberge me connaît.

— Peu m'importe, je vous assure! fis-je d'un air dégagé. Pourtant je n'étais plus du tout fâché de rester, et je me hâtai de commander le repas.

Tandis que la maîtresse du logis arrangeait le déjeuner, mon compagnon allait de temps en temps regarder le long de la route. Au bout d'un quart d'heure environ, il rentra en disant :

— Enfin, les voici!

Je me levai à mon tour, curieux de voir la livrée de ce bon monsieur qui faisait route à pied, avec sa voiture derrière lui. Une charette était arrêtée au milieu du chemin, dessus il y avait je ne sais quel échafaudage surmonté de deux montans, peints en rouge. Alors je reconnus véritablement l'homme et l'équipage. C'était la guillotine et le bourreau!...

L'avocat s'arrêta sur ce mot prononcé plus bas; nous nous écriâmes tout d'une voix :

— Et vous ne vous êtes pas enfui!!..

— J'allai en courant jusqu'à Marseille, répondit-il.

— Et après?

— Après je ne me vantai ni de la rencontre que j'avais faite, ni du déjeuner que j'avais commandé.

— Monsieur, dit le percepteur d'un ton suffisant, ceci ne prouve absolument rien contre mon opinion. Je conviens que vous avez fait la rencontre d'un véritable paria; mais pour lui avoir parlé durant trois quarts d'heure, savez-vous à fond quel était cet homme? Il lui a été facile de vous en imposer, de faire des phrases sentimentales et philosophiques, de dissimuler un moment la bassesse de ses sentimens et de ses habitudes; je suis sûr qu'elle était d'accord avec sa situation; il fallait le voir de plus près, monsieur, pour le bien juger.

— Sans doute, répondit tranquillement l'avocat; mais attendez, mon histoire n'est pas finie.

— C'est différent! fit le percepteur. Vous avez donc vu le bourreau en famille?

— Oui, monsieur, nous nous rencontrâmes encore, et cette fois ce fut moi qui l'allai chercher. Après cette étrange aventure de grand chemin, je demeurai livré à des préoccupations profondes. D'abord j'avais été dominé par un sentiment de répression et d'horreur; puis ces impressions s'étaient effacées, et par une inconcevable bizarrerie, par un caprice que je ne peux expliquer, et qui naissait sans doute du besoin d'émotion qu'éprouvent les ames désœuvrées, je désirais revoir cet homme dont j'avais presque peur. D'abord je ne fis qu'y penser, puis je m'enhardis à en chercher les moyens. Il y a aux environs d'Aix un endroit qu'on appelle en provençal *lei Baoumettos*, ce qui signifie les petites grottes. Ce sont des cavités creusées aux flancs d'énormes rochers noirâtres, nus, stériles, et aux fissures desquels croissent quelques maigres figuiers. De pauvres femmes mènent pâturer leurs chèvres sur ces hauteurs incultes, dont les premières chaleurs de l'été dessèchent la pâle végétation. C'est sur ce coin de terre que le bourreau avait sa maison de campagne. Je le savais. Un jour j'allai me promener du côté des grottes; c'était un mois après le voyage de Marseille. Je m'engageai presque en tremblant dans ce chemin solitaire et profond qui montait, montait toujours comme pour aboutir à un calvaire; l'herbe y croissait entre les cailloux; les longues branches de la clématite traînaient sur les buissons d'où s'exhalait une faible odeur de musc; l'empreinte d'aucun pas humain ne se retrouvait sur cette route agreste, semblable au lit desséché d'un torrent. A mesure que je montais, le sol devenait plus aride; les roches s'amoncelaient âpres et nues; leurs cimes sans verdure étaient couronnées de genêts d'Espagne, dont les épis d'un jaune d'or se balançaient sous le vent.

Je m'assis au bout du chemin, j'étais dominé par une inconcevable émotion; j'éprouvais une terreur vague, comme si j'eusse pénétré dans le domaine de quelque être surhumain, comme si quelque formidable apparition allait tout à coup se dresser devant moi. J'avais des battemens de cœur; une sueur froide me venait aux tempes; j'étais tremblant, et pourtant je me complaisais dans cette situation violente; jamais je ne m'étais ainsi senti remué jusqu'au fond de l'ame. Tandis que j'étais livré à ces agitations, tout restait paisible et silencieux autour de moi. Je n'entendais rien que le cri fêlé des

grillons cachés sous les branches de genêt. Le soleil baissait à l'horizon; ses rayons obliques jetaient de magnifiques teintes sur ces roches pelées; l'air était transparent et suave, le ciel d'une pureté resplendissante.

Je n'étais pas encore arrivé; mon œil suivait les sinuosités du chemin, jusqu'à l'endroit où il se perdait entre deux rochers entièrement nus. A travers cette brèche régulière comme le chambranle d'une immense porte, j'apercevais les cimes de quelques grenadiers en fleurs. J'allais me décider à franchir ces limites, dont personne, avant moi peut-être, n'avait approché, lorsque je vis monter le long du chemin, un groupe dont l'aspect me cloua à ma place.

Le bourreau marchait le premier, les mains derrière le dos; il portait le même costume que lorsque je l'avais rencontré; il avait toujours l'allure indifférente et posée d'un flaneur. Derrière lui venait une jeune fille, petite et toute mignonne. Un grand chapeau de paille encadrait son frais visage; elle avait une robe de nankin des Indes, un fichu de soie et un tablier festonné; cette toilette n'appartenait à aucune mode, mais elle était fort gracieuse.

La jeune fille se tournait de temps en temps pour caresser un bel enfant qu'un homme de la plus étrange tournure portait dans ses bras. Ce personnage, presque vieux, avait un habit noir, une casquette de loutre, de gros souliers et un gilet de satin; tout cela trop long, trop large, évidemment fait pour un autre que pour lui. Il était impossible de deviner sa condition, à sa tenue qui participait de celle du paysan, de l'artisan et de l'homme portant chapeau. Sa laideur était comique; il avait de longs cheveux roux et plats, les yeux chinois, un cou de grue. Chaque fois que l'enfant lui caressait le visage de ses petites mains potelées, il souriait jusqu'aux oreilles et montrait des dents blanches et pointues comme celles d'un ogre.

Lorsque ces trois personnages furent à quelques pas de moi, ils s'arrêtèrent surpris et indécis; jamais sans doute ils n'avaient rencontré quelqu'un si près de leur domaine. Le père m'avait reconnu, et il semblait être le plus embarrassé. Alors je me levai et j'allai bravement à lui. Je ne sais comment cela se fit; mais le sang-froid m'était tout à coup revenu.

— Bonjour, Coquelin, dis-je en le saluant par son nom; bonjour. Eh bien! vous venez à votre ermitage?

La jeune fille me regarda stupéfaite, le petit garçon eut peur de moi, et cacha son visage sur l'épaule de son étrange bonne; Coquequelin me dit simplement :

— Monsieur, je ne comptais pas avoir jamais le plaisir de vous revoir.

Pour rien au monde, je ne lui eusse donné une explication franche et avoué ma méprise. Je lui dis de l'air le plus dégagé que je pus prendre :

— Vous ne comptiez pas me revoir? Eh! pourquoi donc? Parce que je vous ai brusquement quitté l'autre jour? Ce n'était pas vous que je fuyais... Mais c'est plus fort que moi, voyez-vous, j'ai eu peur... peur de la machine!...

— C'est tout simple, dit-il avec un soupir.

— J'ai agi comme un écervelé, comme un fou; je devais ne pas regarder, voilà tout. J'eus grand regret de vous avoir quitté ainsi, et vous voyez que je suis venu jusqu'ici vous chercher. Êtes-vous fâché que nous nous soyons encore une fois rencontrés?

— Non, monsieur, car vous êtes, ce me semble, un bon jeune homme. Voulez-vous visiter mon petit domaine? ajouta-t-il en se rangeant pour me donner le pas.

— Sans doute, lui répondis-je; mais n'allons pas si vite, vos enfans restent en arrière.

— Ma fille n'ose pas s'approcher; c'est la première fois qu'un étranger m'aborde devant elle; personne ne lui a jamais parlé, si ce n'est mes valets. Ah! monsieur, quelle terrible barrière il y a entre cette pauvre innocente et le reste du monde! Il n'y a pas de recluse dont la vie soit plus séparée de tout commerce humain.

— Elle a des liens de famille qui doivent lui tenir lieu de toutes les amitiés qu'on trouve dans le monde. Vous devez être un bon père.

— Oh! oui, certainement, et pourtant quand je regarde le sort de mes enfans, je regrette de les avoir. J'aurais dû ne pas me marier, monsieur; j'aurais dû rester seul. Mais qu'il fallait pour cela de courage! La vie est si affreuse dépouillée de toute affection! Les gens qui vivent dans le monde ont des amis, des relations intimes; ils n'ont qu'un pas à faire pour sortir de leur isolement; mais nous!... Voilà pourquoi il me fallait une famille; qui aimerais-je, à qui parlerais-je, si je n'avais ces deux enfans? Mais c'est pour moi que je suis heureux de les avoir, non pour eux, pauvres anges!

Sa voix s'altéra, les larmes lui vinrent aux yeux; puis, honteux de s'être ainsi livré, il reprit avec plus de sang-froid :

— Pardon, monsieur; vous devez trouver que j'ai des faiblesses bien ridicules pour un homme de mon âge et de mon état?

— J'ai beaucoup de sympathie et d'intérêt pour les peines de

votre position, et je suis fort touché de la confiance que vous me témoignez.

Il n'osa pas me tendre la main; il se contenta de me sourire avec gratitude. Puis, se tournant vers sa fille, restée à quelques pas derrière nous, il lui dit :

— Viens, Julie, viens ici; nous allons montrer à monsieur ta collection de rosiers.

Elle vint prendre le bras de son père, et répondit sans me regarder :

— Les boutons de roses mousseuses vont s'ouvrir; c'est la première fois peut-être que monsieur verra cette espèce, qui est fort rare.

Nous arrivions, et je m'arrêtai plein de surprise à l'aspect du paysage qui tout à coup se découvrit à mes regards. Cette enceinte de rochers chauves et calcinés renfermait un étroit vallon couronné de frais ombrages et tapissé d'une admirable végétation. C'était comme une corbeille de fleurs jetée sur un tas de pierres. Une allée sinueuse conduisait à la maisonnette appuyée sur le roc; un grand lierre en masquait la façade; tout à l'entour, il y avait des acacias et des arbres de Judée.

— Ceci est un paradis! m'écriai-je.

— Le paradis où Dieu nous a enfermés, dit la jeune fille avec un mélancolique sourire; vous êtes le premier, monsieur, qui ait osé nous y suivre.

Ce mot, fort simple, me surprit par l'accent avec lequel il fut dit; je fus près d'y répondre par une fadeur; mais il y avait dans l'air, dans le sourire gracieux et naïf de celle qui me parlait, quelque chose qui m'arrêta; je compris qu'il n'était pas possible de lui tenir le même langage qu'aux autres femmes; elle ne l'eût pas entendu.

Un homme travaillait devant la maison; il était vêtu à peu près comme celui qui portait l'enfant, avec le même pêle-mêle de tous états.

— Vous n'êtes point absolument seul? dis-je à Coquelin.

— Ces hommes sont mes deux valets; ils m'aident à cultiver mon jardin, ils prennent soin de la maison; je n'ai pas d'autres domestiques... Qui voudrait nous servir? Une pauvresse déguenillée, mourant de froid et de faim, refuserait de se mettre à mes gages, quand même je lui donnerais en un an plus qu'elle ne pourrait gagner en toute sa vie.

— Voici mon jardin, dit la jeune fille en ouvrant la porte d'une légère claire-voie.

C'était un carré planté de rosiers; entre leurs feuillages sombres éclataient toutes les nuances depuis le blanc pur jusqu'au rouge pourpré. Les roses s'ouvraient à la fraîcheur du soir, et répandaient dans l'air un parfum ravissant. Au milieu de cette moisson de fleurs, quelques jeunes cyprès levaient leurs têtes sombres; ils ombrageaient un puits environné de jasmins et de rosiers multiflores. Nous nous assîmes tout près de là; j'étais comme étourdi; un trouble, un étonnement singulier, me préoccupaient; tout ce que je voyais était si différent de l'idée que je m'en faisais depuis un mois! Cette jeune fille surtout... J'avais souvent songé à elle avant de la voir; mais mon imagination ne se l'était pas ainsi figurée. Il me semblait qu'elle devait être d'une beauté sombre, pâle, sévère, et le visage que j'avais devant moi était d'une fraîcheur rosée; ces grands yeux bleus et doux avaient un calme regard, et sur ce front si pur éclataient une molle quiétude, un profond repos.

L'enfant jouait sur les genoux de sa sœur : il était blanc et beau comme elle; leurs joues en se touchant confondaient les suaves nuances de l'incarnat le plus doux. Je croyais voir un tableau de la madone; c'était ainsi que je me la représentais, belle et pure jeune fille caressant son enfant Jésus.

Coquelin me parlait de son verger, de ses fleurs; il se plaisait à me raconter comment il avait créé cet oasis au milieu de rochers brûlés et stériles. C'était le travail de toute sa vie. Aidé seulement de ses valets, il avait remué cette terre ingrate, creusé des citernes pour retenir les eaux pluviales, et bâti sa maisonnette, dont le fond était une grotte.

— Je compte planter là-bas un bois de pins, dit-il en me montrant une élevation sur laquelle il ne croissait pas un brin d'herbe. Il faudra creuser dans le roc avec le pic et la poudre, puis apporter de la terre végétale, et créer un sol factice sur ce tas de pierres.

— Mais, observai-je, vous avez déjà ici tant de beaux arbres, qu'un bois de pins n'ajoutera rien à l'agrément de votre propriété. Que gagnerez-vous à ce travail?

— L'emploi du temps, me répondit-il. Je suis naturellement actif. Que voulez-vous que je fasse? depuis long-temps je ne touche plus guère à mes livres, et je tâche de tuer en moi les idées qui me mettraient en communication avec le monde. C'est un grand malheur pour moi de comprendre un certain langage, d'être à une certaine hauteur d'intelligence. J'aurais dû ne rien apprendre, et me séparer du commerce intellectuel des hommes, comme je suis séparé de leur

société. Je me suis aperçu trop tard que, pour un homme comme moi, il vaut mieux végéter que vivre, et, malheureusement, je n'ai pas appliqué cette conviction à l'éducation de ma famille.

Il dit ceci plus bas en regardant sa fille, qui s'était levée et se promenait lentement au milieu de ses rosiers. Je hochai la tête d'un air surpris.

— Oui, reprit-il, j'ai mal élevé Julie selon sa position. Au lieu de développer cette belle intelligence par l'enseignement, il fallait la comprimer et l'éteindre, il fallait l'enfermer dans un étroit horizon. La plante qui a vu une fois les rayons du soleil languit et s'étiole bien plus vite quand on la laisse dans l'ombre. Ma fille comprend trop bien tout ce qu'il y a au-delà du cercle borné où nous sommes enfermés. Elle a l'esprit cultivé, l'ame noble, des sentimens fiers et généreux. Pauvre enfant! que fera-t-elle de tout cela? Elle vit par le cœur, par l'imagination; j'aimerais mieux la voir stupidement végéter.

— Elle me paraît heureuse.

— Oui, à présent qu'elle a vingt ans à peine, à présent que je suis encore là; mais plus tard...

— Plus tard? Qui sait ce qui peut arriver?

— Rien, monsieur, rien. Sa position est de celles qu'aucun pouvoir humain ne saurait changer; la tache imprimée à son nom est indélébile.

— Son nom! elle peut en changer! dis-je étourdiment.

— Oui, répondit Coquelin avec une amertume profonde; oui, elle cessera de s'appeler la fille du bourreau d'Aix pour s'appeler la femme du bourreau de Grenoble.

Ces mots me retentirent au cœur; je m'écriai plein d'indignation :

— Quoi! vous donnez votre enfant, une fille si belle, si pure, à ce malheureux!

— Eh! qui l'épouserait, si ce n'est lui?

Je baissai la tête. Coquelin se tut; sa fille revenait vers nous.

— Monsieur, me dit-elle timidement, ne choisirez-vous pas quelques fleurs? Voici de belles roses capucines; vous n'en trouverez nulle part de semblables. Elles sont encore en boutons; prenez-les : demain vous les verrez s'épanouir. Ne voulez-vous pas les cueillir, monsieur?

Elle me montrait du doigt le rosier sans oser toucher à ces fleurs qu'elle m'offrait.

— Je les prendrai volontiers, lui dis-je, si vous me les donnez de votre main.

Elle se baissa en rougissant, et fit un magnifique bouquet, que je reçus avec des remerciemens pleins d'émotion. J'éprouvais une sorte d'attendrissement mêlé de compassion et de respect en présence de cette infortune si grande, si dénuée de tout espoir, et qui semblait accompagnée de tant d'humble résignation.

Coquelin tournait autour de moi comme s'il avait eu quelque chose à me demander. Enfin il se décida à me dire :

— Monsieur, vous m'avez une fois offert à déjeuner; oserai-je maintenant vous prier de souper avec nous?

— Volontiers, lui répondis-je sans hésitation.

Nous entrâmes dans la maison. Le couvert était mis à l'entrée d'un petit vestibule tapissé de gravures et de mauvais tableaux. L'ameublement me parut ancien, tout dépareillé et fort riche. Une argenterie massive couvrait la table; le linge était magnifique. Coquelin s'aperçut de mon étonnement.

— Je suis riche, me dit-il, fort riche relativement à mes besoins et à la vie que je mène. J'emploie volontiers mon argent à acheter tout ce qui peut embellir cette petite maison de campagne, seul endroit où je me plaise et que ma fille aime. Notre maison de la ville est si triste! d'un côté le rempart, de l'autre le cimetière. Nous y sommes de père en fils depuis cent cinquante ans. Il n'y a que nous qui puissions l'habiter; j'en ai le séjour en horreur. C'est ici que nous nous réfugions. J'y ai apporté des meubles de prix, des tableaux, des livres surtout; j'ai une bonne bibliothèque.

Nous nous mîmes à table. Les valets servaient les yeux fixés sur moi et comme stupéfaits de me voir là. Ils étaient empressés, attentifs, silencieux, comme des domestiques de bonne maison. Coquelin et sa fille leur parlaient avec une autorité familière. Quant à moi, je n'osais les regarder; d'horribles choses me revenaient à l'esprit chaque fois qu'un de ces hommes avançait le bras pour prendre mon assiette; ces grandes mains osseuses me faisaient peur. Sans doute leur jeune maîtresse devina mes répugnances, car elle s'arrangea de manière à me servir elle-même. Dès qu'elle vit que ses prévenances ne me causaient aucune répulsion, elle s'enhardit. On eût dit que la pauvre fille était reconnaissante de la différence que je faisais entre elle et les valets de son père. Il fallait qu'elle fût dès long-temps résignée à de bien horribles mépris pour sentir si vivement cette préférence. D'abord ma présence l'avait fort troublée; mais une fois revenue de sa surprise, elle fut tout-à fait à l'aise. Elle avait toujours vécu dans une trop profonde solitude pour être timide; elle

n'était pas habituée à calculer l'effet de ses paroles, de sa contenance; elle ne connaissait ni la coquetterie ni la vanité; elle avait un naïf abandon, une adorable franchise. Au bout de deux heures, elle me parlait comme si nous nous étions vus toute notre vie. J'ai beaucoup voyagé, j'ai beaucoup vécu; mais je n'ai jamais rencontré aucune femme qui, de près ou de loin, ressemblât à celle-là, tant il y avait en elle de piquans contrastes. Sa conversation était celle d'une personne qui a appris à parler et à penser dans les livres; elle avait l'esprit fin, curieux et crédule d'un enfant, avec les idées d'un homme accoutumé à voir la vie de haut. Son ame ignorait les passions étroites et mesquines que développe le contact du monde; ses sentimens étaient grands, exaltés, généreux, hors de toute proportion avec ce que l'on met dans le commerce ordinaire de la vie.

Après le souper, Coquelin prit un flambleau et me fit voir sa maison; elle était d'un goût et d'un arrangement fort bizarres. Il y avait des fleurs partout; les chambres ressemblaient à des serres chaudes; on y voyait le plus singulier assemblage de choses rares et communes. C'est ainsi que je remarquai sur une cheminée de briques une pendule en bronze doré du meilleur goût entre deux calebasses sèches en guise de porte-allumettes. Le vestibule servait à la fois de salon et de salle à manger; la bibliothèque était à côté; j'y vis quelques beaux volumes et beaucoup de bouquins. Au fond de cette petite pièce, j'avisai encore une porte devant laquelle retombait un ample rideau de toile peinte, j'allais le soulever lorsque Julie me toucha le bras et me dit simplement : C'est ma chambre, monsieur.

Je laissai retomber le rideau; j'aurais pourtant donné tout au monde pour jeter seulement un coup d'œil sur ce réduit, où jamais les pas d'un homme n'avaient pénétré. Quelle pureté égalait celle de cette jeune fille qu'environnait un si terrible rempart! Jamais nul ne l'avait souillée d'une parole, d'un désir; c'était un beau lys éclos au fond d'un précipice, à l'abri de tout regard humain.

Nous retournâmes sur la terrasse; la nuit était sombre et sereine; les étoiles tremblaient au firmament; pas un souffle d'air ne réveillait les feuillages endormis; les fleurs courbaient leur tête humide de rosée, et leurs parfums affaiblis s'exhalaient dans une fraîcheur humide; ces ténèbres, ce silence, la paix profonde de tout ce qui m'environnait, me jetèrent dans une disposition d'esprit et de cœur que je n'avais jamais connue; c'était une vague tristesse, un attendrissement indicible. Je me sentis tout à coup détaché de ma vie passée, je regardai le monde d'un nouveau point de vue; il me sembla que

tous les intérêts dont j'avais été jusqu'ici préoccupé étaient mesquins et frivoles, et que les seuls biens désirables ici-bas se trouvaient dans une position solitaire, ignorée, remplie par les seules affections de famille.

Les heures avaient passé comme des minutes, et pourtant il me sembla que j'avais vécu plus long-temps pendant ce jour fécond en émotions que durant le reste de ma vie. Il était près de minuit quand je m'en allai. Coquelin et sa fille m'accompagnèrent jusqu'à la limite de leur domaine. En les quittant je leur dis : — J'étais venu ici par un sentiment de commisération et de curiosité; maintenant j'y retournerai pour continuer de bonnes et amicales relations qui déjà me sont chères. A demain.

Je ne dormis guère cette nuit-là, et le lendemain de bonne heure j'étais aux grottes. A dater de ce jour, j'y allai régulièrement deux ou trois fois la semaine. Rien ne démentit mes premières impressions; j'avais bien réellement rencontré deux belles et saintes ames, deux êtres à part, humbles, justes, résignés, sans haine envers le reste des hommes qui les retenaient impitoyablement au fond de leur position abjecte. La pauvre famille de parias subissait sans plainte les mépris du monde; la boue qu'on lui jetait ne l'avait point souillée, et elle pratiquait à l'écart des vertus ignorées de ceux qui la foulaient aux pieds.

L'avocat prononça ces derniers mots d'un accent ému, avec une expression profonde; chacun écoutait encore, même le percepteur; mais le vieillard s'accouda sur la table et se remit à feuilleter *la Chaumière indienne* d'un air distrait et comme absorbé dans les souvenirs qu'il venait de rappeler.

— Eh! comment finirent vos relations avec cette famille? lui demandai-je après un silence.

Il passa une main sur ses yeux, et répondit d'une voix basse :

— Ceci est une autre histoire.

— Et vous ne voulez pas nous la faire?

— C'est une histoire plus douloureuse que celle dont vous venez d'entendre le récit; c'est la confidence d'un malheur qui a brisé ma vie entière; je peux vous en faire le récit; tous ceux dont je parlerai sont morts depuis long-temps, et les choses que je vais raconter ne regardent plus que moi seul.

Il se recueillit un moment, et reprit avec plus de sang-froid : — Il y a trente ans passés de tout ceci; le temps a emporté les courtes joies, les effroyables douleurs de cette époque de ma vie; mais le souvenir

m'en est toujours vif et présent. Dès ma première visite aux grottes, j'avais senti que j'aimais la fille de Coquelin, et cet amour ne me fit point peur. Un besoin effréné d'émotions me dévorait avant de l'avoir connue; il fut satisfait dès que j'eus abordé cette formidable situation; je trouvais tout à coup un but, un intérêt puissant au milieu de mes impressions vulgaires et monotones; j'existais enfin par le cœur, par l'imagination. Je fermai les yeux sur l'avenir, je me laissai aller aux ardentes émotions, au bonheur poignant que m'offrait le présent. C'était une étrange vie! J'étais loin cependant d'en jouir avec sécurité. Il fallait beaucoup d'adresse et de précaution pour dérober mes nouvelles relations aux regards curieux d'une douzaine d'amis désœuvrés. Je compris que je n'y parviendrais pas si je restais à la ville. Pour être libre et seul, je louai une maison de campagne à une demi-lieue des grottes. D'abord on s'étonna de me voir installé là; on pensa que c'était le caprice d'un jeune homme riche et qui voulait s'amuser en toute liberté; puis, quand on sut que j'étais seul et que je ne voulais plus retourner à la ville, on me traita d'ours, de maniaque, et les amis se gardèrent de me venir trouver. Mais que m'importait ma solitude pendant le jour? Tous les soirs j'allais aux grottes. Depuis la première fois que j'avais vu Julie, je l'aimais éperduement, et au bout de deux mois, je n'avais pas eu la hardiesse de le lui dire; pourtant j'étais sûr qu'elle m'aimait aussi. Peut-être ce fut seulement l'occasion qui me manqua, car son père était toujours entre nous. Je n'avais aucune impatience de cette contrainte; j'aimais de trop bonne foi pour calculer les chances d'une séduction. L'intimité de cette pauvre famille m'était bien douce; je n'ai jamais rencontré dans mes relations du monde autant d'affectueuse bienveillance, d'exquise discrétion, de politesse aisée et franche. Coquelin me témoignait beaucoup de confiance; cependant il était un point sur lequel il gardait avec moi un silence absolu; malgré mes insinuations, il ne s'expliquait jamais sur l'avenir de sa fille. J'avais là-dessus des craintes épouvantables et dont je détournais ma pensée avec horreur.

J'analysais trop bien mes propres impressions pour ne pas voir ce qui se passait dans l'ame de Julie; la sérénité de son regard s'éteignait; une langueur étrange semblait paralyser toutes ses facultés; son sourire était triste et animé, ses paroles plus brèves et d'un plus grand sens. Quand j'arrivais, elle se tenait d'abord à l'écart, puis elle revenait peu à peu, elle hésitait toujours avant de s'asseoir entre son père et moi; mais une fois là, comme nos cœurs se parlaient!

comme ils s'entendaient dans ces longs entretiens où le mot d'amour n'était jamais prononcé!

Un soir, en arrivant aux grottes, je trouvai Julie pâle et abattue; on eût dit qu'elle avait pleuré long-temps. Coquelin était moins troublé; mais je remarquai aussi une certaine altération dans sa physionomie. Il me tendit la main comme à l'ordinaire et me fit signe de m'asseoir.

— Qu'est-ce? qu'est-il donc arrivé? m'écriai-je frappé d'un triste pressentiment.

— Rien, me répondit Coquelin avec effort; notre situation est de celles que rien d'imprévu ne saurait frapper. Mon Dieu! comment avons-nous mérité d'être si malheureux!

Il cacha son visage dans ses mains; Julie fondit en larmes.

— Mais qu'est-ce donc? qu'avez-vous? m'écriai-je avec violence, au nom du ciel dites-le-moi!... Quelque insulte?

— Hélas! non, dit Julie en passant son mouchoir sur ses yeux et sur sa bouche comme pour contenir ses larmes, je suis une folle de pleurer ainsi... Pardon, mon bon père!

Elle baisa les mains de Coquelin, et il retint un moment sur sa poitrine cette belle tête blonde en la caressant doucement.

— Allons, dit-il, allons! soyons calmes et résignés. Pourquoi ces angoisses? Ne devrions-nous pas être habitués à cette vie! Qu'avons-nous à nous reprocher? Ce ne sont pas nos fautes, c'est notre malheur qui nous accable : nous sommes bien à plaindre; mais notre conscience est tranquille.

J'étais surpris et navré; je voyais pour la première fois Julie pleurer sur sa position. Que s'était-il donc passé qui la lui avait tout à coup rappelée? Je n'osai faire aucune question, j'attendis; mais on ne me dit rien de plus. Il me sembla que ma présence consolait Julie ou du moins avait pu la distraire de son affliction, elle se calma; Coquelin aussi fut moins triste, et la soirée s'écoula à peu près comme à l'ordinaire.

Je m'en allai obsédé par les plus douloureuses pensées et par le pressentiment de quelque malheur : je regrettais de n'avoir pas interrogé Coquelin. Évidemment il se passait quelque chose qu'on voulait me cacher; je me souvenais de ce qui m'avait été dit du bourreau de Grenoble, et j'éprouvais, en y songeant, quelque chose qui n'avait pas de nom; c'était un mépris, une rage, une effroyable jalousie contre cet homme. Ma nuit fut sans sommeil, et le lendemain, au point du jour, j'étais dehors. J'allai rôder parmi les rochers aux environs

des grottes; enfin, dévoré d'inquiétude, je me décidai à me présenter chez Coquelin, bien avant l'heure accoutumée.

Il faisait un temps orageux, les nuages, incessamment déchirés par de livides éclairs, s'amoncelaient au ciel. Il n'y avait personne dans l'allée, personne sur la terrasse; les fenêtres de la maison étaient fermées, et nulle fumée ne s'élevait au-dessus du toit. J'avançai en tremblant, je regardai d'un œil stupide autour de moi; un moment je crus que Julie était partie et perdue à jamais...

Tout à coup les battemens furieux de mon cœur s'arrêtèrent, mes genoux fléchirent; je joignis les mains pour remercier Dieu; la voix me manquait : la fille de Coquelin était là, seule, assise au bord du puits dans une morne attitude. Le vent rejetait en arrière ses longs cheveux et séchait les larmes qui tombaient lentement sur ses joues pâlies; son regard fixe et accablé ne se détournait pas de son jeune frère assis à ses pieds. J'arrivai près d'elle sans qu'elle m'eût aperçu.

— Julie, lui dis-je doucement.

Elle se dressa comme si une main invisible l'eût soulevée; le faible incarnat de ses joues s'effaça entièrement; elle mit une main sur sa poitrine et murmura : Monsieur!... c'est vous!... ah! vous êtes venu!...

Je la regardai tout éperdu sans lui répondre. Il y eut un silence. Enfin je lui dis : Vous êtes seule ici; pourquoi? Votre père, Tony et Jigé, où sont-ils?

Elle se cacha le visage et répondit d'une voix étouffée : Là-bas, à la ville... C'est fini maintenant... vous ne saviez pas... nous n'avons pas osé vous le dire hier soir... Oh! mon pauvre père! quel horrible jour...

Je frissonnai, j'avais compris enfin. Julie retomba comme anéantie sur le banc de pierre; je m'assis près d'elle; je baisai ses mains froides et tremblantes.

— Voilà donc pourquoi vous pleuriez? lui dis-je; comme j'ai été malheureux hier soir! mais l'idée de ce qui s'est passé aujourd'hui ne m'était point venue... Pauvre fille! je donnerais la moitié de ma vie pour changer votre sort! ne le croyez-vous pas?

Elle sourit tristement et me dit : Vous êtes bon!... vous êtes juste et compatissant envers une pauvre famille bien malheureuse...

— Oui, mais, hélas! je ne peux rien que vous plaindre, vous respecter, vous aimer... Mon Dieu! prenez courage! qui sait! l'avenir est si long devant nous. Nous pourrons être heureux, Julie...

Sa main frémit dans la mienne, elle me regarda avec une sorte

d'égarement et détourna aussitôt la vue en s'écriant : Nous! vous avez dit nous! eh! qu'y a-t-il de commun entre le sort d'une pauvre fille méprisée, honnie, repoussée de tous, et celui d'un homme heureux, honoré, haut placé dans le monde? Ah! ne me parlez pas ainsi! cela me fait mal; cela me force à regarder jusqu'au fond de l'abîme qui nous sépare.

Je saisis ses mains qu'elle me retirait, je lui dis en l'attirant vers moi : L'amour l'a comblé cet abîme effroyable; Julie, ne suis-je pas devenu votre ami, celui de votre père? Ai-je hésité à venir m'enfermer dans le cercle défendu où vous vivez? J'y suis heureux : que m'importe le reste du monde? je donnerais tous ses succès, toutes ses joies pour une heure du bonheur ignoré que j'ai trouvé ici. Ce bonheur il durera long-temps, il durera toujours, si vous m'aimez comme je vous aime.

Elle appuya son front sur mon épaule et pleura. M'aimes-tu? dis-je si bas qu'elle dut à peine m'entendre. Elle releva la tête et répondit en serrant mes deux mains dans ses mains jointes :

— Oui. Dieu fasse que je meure bientôt!...

— Mourir, tu veux mourir!... mais je suis ici, près de toi, pour toujours...

Elle secoua la tête.

— Vous ne me croyez pas? repris-je, eh! pourquoi? est-ce impossible ce que je veux? Je suis à peu près libre; depuis long-temps j'ai perdu ma mère qui m'a laissé une fortune indépendante; mon père ne gêne pas mes volontés; son autorité ne va pas au-delà de quelques bons conseils, de quelques projets qu'il forme pour moi. Je resterai à la campagne, j'y passerai ma vie; ne dites pas que ce serait vous sacrifier mon avenir... Eh! puis-je vivre sans vous maintenant? Si vous saviez ce que j'ai souffert hier, quelles craintes j'avais!... Le mystère que vous me faisiez, certaines paroles de votre père qui sont restées dans ma mémoire... Julie, il y a un homme qui songe à vous épouser, je ne l'ignore pas... Cet homme, vous savez qui il est.

Elle me fit signe avec la main de me taire, et s'écria d'une voix brisée : Moi, me marier! jamais! je ne veux pas mettre au monde des êtres malheureux et réprouvés comme moi. Je me souviens du sort de ma mère, elle aussi naquit avec cette épouvantable souillure, et l'attachement du meilleur des hommes ne l'a pas consolée. Elle est morte de notre infamie, en regrettant de me laisser en ce monde... Je ne comprenais pas alors l'immensité de notre malheur; à présent j'ai en horreur cette existence hors la loi; je donnerais toutes les an-

nées de ma vie pour m'y soustraire un seul jour... Mais il n'y a point de rachat, point de réhabilitation possible! mon Dieu? êtes-vous juste?

L'enfant, qui jouait à ses pieds, tendit vers elle ses petites mains; elle le regarda avec une pitié profonde, en ajoutant :

— Et ce pauvre innocent, il sera forcé de faire ce qu'a fait aujourd'hui mon père!... Que maudit soit le jour où il est né!

Ses larmes s'étaient séchées; une morne douleur animait son regard; j'étais brisé, je pleurais près d'elle les mains jointes.

— Comme je m'étais trompé, lui dis-je; vous me sembliez si résignée! Je ne vous croyais pas malheureuse, pauvre Julie! Et rien ne peut vous consoler! rien, pas même mon amour!... Ah! je vois mieux que vous-même au fond de votre cœur, vous ne m'aimez pas!...

Elle leva sur moi un regard plein de tendresse et d'abattement :

— Je ne vous aime pas! dit-elle, plût à Dieu pour tous deux! Vous ne feriez pas de vains efforts pour vous jeter en dehors de votre position, et moi, je me résignerais mieux à la mienne. Le monde où vous avez votre place m'est à jamais fermé; je le regarde de loin sans espoir de vous y suivre... Qu'elles sont heureuses les femmes que vous pouvez publiquement saluer, qui osent s'appuyer à votre bras, marcher sous votre protection, se montrer avec vous à tous les regards! Oh! oui, Dieu fasse que je meure bientôt!

— Non! lui dis-je en l'entourant de mes deux bras; non! tu vivras pour celui qui dès ce jour ne veut plus d'autre vie que la tienne... Je t'arracherai à cet horrible sort!... Quand? comment? je n'en sais rien encore; mais, vois-tu, rien n'est impossible à quiconque aime comme moi... Nous fuirons... Je t'emmènerai; nous irons nous cacher dans quelque pays éloigné... Tu seras ma femme...

— Ne me parlez pas ainsi! s'écria-t-elle en pâlissant; je pourrais espérer, je pourrais vouloir... Oh! que Dieu m'en garde!... Moi, détruire votre position! moi, vous faire quitter sans retour votre pays, votre famille! Et si un jour vous veniez à regretter cet immense sacrifice? Non, non! Restons ce que nous sommes... A vous l'avenir, à vous toutes les chances de bonheur! A moi le repos dans mon lit de terre...

Je me mis à ses genoux; je lui dis tout ce qu'un amour effréné peut inspirer de prières, de plaintes et de reproches; je la suppliai d'avoir pitié d'elle et de moi-même, de consentir à mes résolutions, à mes projets. Elle ne me répondait que par des pleurs, et tournait vers le ciel ses yeux qu'elle n'osait plus arrêter sur moi.

Il y avait dans les airs comme des voix qui semblaient se mêler à nos larmes; le vent résonnait sourdement dans les profondeurs du vallon, le ciel était sombre, les nuages montaient vers nous noirs et menaçans, l'orage était près d'éclater sur notre tête. Tout à coup le vent tomba; un bruit sourd passa au loin et vint mourir au pied de ces hauteurs d'où nous dominions un paysage immense.

— Rentrons, dis-je à Julie, un moment distraite par ce grand et terrible spectacle; rentrons, voici un orage effroyable, il pleut déjà là-bas...

Un épouvantable coup de tonnerre me coupa la parole; mon regard ébloui ne vit plus rien; je sentis Julie s'appuyer sur moi et tomber aussitôt sur ses genoux la tête baissée; elle laissa aller l'enfant immobile et penché sur son bras. Je la crus foudroyée, j'étendis les mains, je l'appelai avec des cris frénétiques. Au bout d'une minute, je recouvrai la vue. Le tonnerre était tombé à côté de nous, sur un cyprès dont il avait brisé la cime et entièrement dépouillé le tronc. Je relevai Julie. Elle serrait convulsivement l'enfant contre son sein; ses lèvres, pâles et tremblantes, remuaient sans articuler aucun son.

— Oh! mon Dieu! murmura-t-elle enfin, la mort nous a touchés de près! elle nous eût pris ensemble!

L'orage éclatait autour de nous avec une horrible furie; aveuglé par les éclairs, étourdi par les formidables roulemens du tonnerre, j'entrainai Julie vers la maison; en y entrant elle s'agenouilla comme pour prier; l'enfant s'attachait à elle en jetant des cris d'effroi; elle l'étreignit avec transport et le couvrit de baisers; puis, me tendant la main, elle dit avec un soupir profond :

— Dieu n'a pas voulu de nous!

En ce moment, Coquelin arriva. Il était pâle, haletant, trempé par la pluie.

— Mon père! s'écria Julie, vous êtes revenu par ce temps effroyable!

— Mon enfant, j'ai eu peur pour toi; je te croyais seule, et puis, j'avais tant besoin de te retrouver, ainsi que mon petit Louis!

Il les attira sur ses genoux, et les tint embrassés comme s'il eût reposé sa tête à l'abri de ces deux têtes innocentes. Je m'approchai, je tendis mes deux mains à la sienne qu'il n'osait avancer vers moi; il me remercia par un sourire plein de triste reconnaissance.

Je restai aux grottes plus tard que de coutume. Le temps s'était rasséréné; la lune se leva pure et brillante; une calme soirée succédait à ce jour orageux. Coquelin vint me reconduire jusqu'à l'endroit

où nous nous étions retrouvés deux mois auparavant. Là, il s'arrêta, et me dit tout à coup :

— Il m'en coûte de vous quitter ce soir, car nous ne nous reverrons pas demain; j'étais heureux d'avoir trouvé enfin un ami, mais tel est mon sort funeste que ce qui fait la joie et le bonheur des autres, fait notre désespoir à nous... Je redoute votre présence pour Julie...

— Eh! quoi! interrompis-je violemment, me croyez-vous capable d'une lâche séduction?

— A Dieu ne plaise que je vous soupçonne d'une mauvaise action! mais l'assiduité de vos visites peut avoir pour Julie de terribles résultats. Je ne vous parle pas de son honneur, de sa réputation compromis par vous... Hélas! rien ne peut déshonorer la fille du bourreau... Mais sa tranquillité, le peu de bonheur qu'elle trouve dans notre misérable vie, seraient perdus si elle vous aimait. Vous voyez bien qu'il faut ne plus revenir. J'aurais peut-être dû vous dire ceci plus tôt; le courage m'a manqué... Si vous saviez ce qu'il m'en coûte pour renoncer à nos relations!

Je m'attendais vaguement à une explication de ce genre, et je la redoutais beaucoup. Il fallait parler avec franchise pour s'en tirer en honnête homme, et je n'hésitai pas.

— Il est trop tard pour rompre ces relations, dis-je avec fermeté; j'aime Julie, elle m'aime aussi. Je ne sais ce qui en adviendra; mais ma ferme intention est de tenter par tous les moyens possibles de la soustraire à sa position. Écoutez, Coquelin : je suis jeune et riche, j'ai au cœur une volonté inébranlable; il n'y a rien dont on ne doive venir à bout, quand on est décidé à ne reculer devant aucun sacrifice. Je vous donne ma parole d'honneur d'être le protecteur de votre fille, de ne jamais l'abandonner. Quel que soit son sort avec moi, il vaudra toujours mieux que celui auquel vous étiez résigné pour elle. Pensez-y; demain seulement je veux savoir votre réponse.

Je m'en allais. Coquelin me retint; il me parla long-temps; il me dit des choses pleines de sagesse, de générosité, de fermeté. Il avait raison; j'étais un fou, j'allais tête baissée contre des obstacles où je devais nécessairement me briser; mais le sacrifice qu'il exigeait était au-dessus de mes forces et de ma volonté. Je maudis sa cruelle prudence; je lui demandai comme une grace de ne pas me bannir tout-à-fait, de ne pas rompre violemment notre intimité, de me laisser le temps de prendre moi-même une résolution.

Nous nous séparâmes fort tristes tous deux, mais contens l'un de

l'autre. J'avais fait preuve de franchise et de dévouement; lui s'était montré juste, indulgent et ferme, comme devait l'être le père de Julie.

Le lendemain, je retournai aux grottes à l'heure accoutumée. J'avais la tête pleine de projets, de résolutions violentes; j'étais transporté de courage et d'espoir. Une cruelle déception m'attendait; la maison était fermée, je ne trouvai ni Julie, ni son père; il n'y avait plus personne aux grottes.

Mon premier mouvement fut un profond dépit, une violente colère. Il me sembla que Coquelin abusait de son autorité, qu'il violentait sa fille, qu'il m'avait trompé; puis j'eus quelque espoir qu'il n'avait pas emmené Julie pour m'ôter les moyens de la revoir, et qu'il allait revenir. Je m'assis devant la maison, j'attendis jusqu'à la nuit close; personne ne revint. Je retournai chez moi furieux, malheureux au-delà de toute expression. Huit jours durant je revins aux grottes dès le matin, pour ne m'en aller que le soir; j'espérais voir du moins arriver un des valets et en obtenir quelque explication. Enfin, le huitième jour, je me décidai à retourner en ville, à aller frapper à la porte de cette maison infame, de laquelle nul n'avait passé le seuil, pour demander à Coquelin ce qu'il avait fait de sa fille.

J'attendis la nuit, et vers les dix heures du soir j'entrai par la porte Notre-Dame. Je suivis le rempart; personne ne passait par la rue, où l'herbe croissait comme dans un pré. Les murs d'un vaste jardin la bordaient d'un côté; de l'autre, j'aperçus une maison avec un perron de trois marches sur le devant, et une vigne qui tapissait la façade. C'était là, je le savais. Je m'arrêtai le cœur palpitant. Il y avait de la lumière à une fenêtre du premier étage, qui était toute grande ouverte; un silence absolu régnait dans l'intérieur de la maison. Je me glissai comme un malfaiteur le long du mur, et gagnai en tremblant le perron. La porte était fermée; je soulevai doucement le marteau de fer, et frappai un seul coup sourd et timide. Ce fut Tony, l'un des valets, qui vint m'ouvrir.

— Ah! mon Dieu! fit-il stupéfait, c'est vous, mon bon monsieur?

— Où est Coquelin? lui dis-je en refermant la porte; je viens pour le voir.

Cet homme ne me répondit que par un gémissement qui me fit tressaillir. Il posa sa lampe de terre sur un vieux bahut, et comme j'avançais, il se jeta au-devant de moi les bras étendus. Un frisson parcourut tout mon être, je sentis mes cheveux se dresser; j'eus peur je ne sais de quoi, et je m'écriai :

— Où est Coquelin? je veux parler à Coquelin sur-le-champ; où est-il?

— Il est là-haut, répondit Tony avec une espèce de sanglot; il est là-haut couché dans sa caisse de sapin. Vous pouvez encore le voir.

— Il est mort! interrompis-je frappé de stupeur.

— Mort depuis ce matin, après une maladie d'une huitaine de jours.

Je montai l'escalier, j'entrai dans la chambre du premier étage, où je ne jetai qu'un rapide coup d'œil. Coquelin était là dans son suaire; l'autre valet veillait près de lui en lisant un livre de prières. Je redescendis.

— Et Julie? demandai-je à Tony.

— Elle est là-haut enfermée dans sa chambre avec le petit Louis. Le prêtre qui est venu ce matin n'a pas voulu qu'elle restât près du pauvre trépassé. Il reviendra demain la voir; c'est un brave homme bien charitable.

— Moi aussi je reviendrai.

— Alors n'attendez pas midi. Demain matin la pauvre fille retournera aux grottes aussitôt après l'enterrement. Si elle veut, je la suivrai et je resterai à son service; je n'aimerais pas à me mettre avec l'autre qui va venir, quand même il doublerait les profits.

Je donnai 40 francs à Tony en lui recommandant d'avoir bien soin de sa maîtresse, et, sans m'arrêter un moment de plus en ville, je retournai à ma maison de campagne.

Julie me trouva aux grottes; j'y étais depuis une heure quand elle arriva. Il faudrait avoir passé par la situation exceptionnelle où elle était placée pour comprendre l'immensité de sa douleur. Elle avait perdu le seul être qui l'accompagnât dans sa triste vie, celui qui ne s'était pas séparé d'elle depuis qu'elle existait, et sur lequel elle avait si long-temps reporté toutes ses affections. Je n'essayai pas de la consoler; j'attendis que le temps calmât ses profonds regrets. Je passais ma vie aux grottes; j'avais rompu toute relation avec le monde; je ne recevais aucune visite, je ne répondais aux lettres de ma famille que par quelques lignes insignifiantes. J'eusse voulu être oublié de l'univers entier. Nous arrivions pourtant à l'époque des vacances; mon père m'attendait; je lui écrivis, je motivai ma résolution de rester à la campagne par je ne sais quelles raisons entortillées, et auxquelles il ne dut pas croire.

Que pouvait Julie contre un tel dévouement et les faiblesses de son propre cœur? Quelle vertu surhumaine eût résisté aux puissantes

influences d'un amour exalté, d'un complet isolement? Elle fut mienne enfin! Alors seulement je vis jusqu'au fond de cette ame ardente; j'étais sa religion, l'arbitre souverain de ses joies, de ses douleurs. Pour quiconque a été aimé ainsi une fois, tout autre amour est insignifiant et frivole. Je me laissais aller à ce bonheur si grand, si complet, comme si rien au monde n'eût pu me le ravir. Ma sécurité épouvantait Julie; tandis que je me reposais dans le présent, elle regardait en pleurant l'avenir, et me disait souvent :

— Ami, Dieu fasse que je meure assez tôt pour ne pas voir finir mon bonheur!

Hélas! je lui en voulais de ces pressentimens, et alors elle m'en demandait pardon. Elle essayait de croire que cette vie durerait toujours; mais combien de fois, lorsque, appuyée sur mon épaule, elle venait de me dire : « Va, je ne crains rien; je sais bien que tu ne me quitteras jamais! » je relevai son visage pâle et couvert de larmes silencieuses! Un évènement que j'aurais dû prévoir mieux qu'elle vint m'éveiller au milieu de ma sécurité.

Un soir, en revenant des grottes, je trouvai mon père chez moi. Il m'attendait depuis le matin; on n'avait pu lui dire de quel côté j'étais allé. Je demeurai stupéfait à son aspect, et mon premier mouvement fut une sorte de frayeur.

— Eh bien! me dit-il d'un ton moitié riant, moitié fâché, il faut donc que je vienne te chercher, méchant garçon? Mais quelle est donc cette fantaisie de s'enterrer à la campagne et d'y vivre comme un ours? D'après tes dernières lettres, je t'ai cru malade; voilà un visage qui me rassure. Ça, monsieur, embrassez-moi donc?

C'était un brave homme que mon père. J'avais en lui un ami indulgent et qui comptait sur toute ma confiance; car jeune encore lui-même il comprenait qu'on fît quelques folies, et il n'eût mis dans ses reproches ni autorité, ni raideur. L'indépendance de ma position ne m'avait pas émancipé de fait; son ascendant me gouvernait, à mon insu peut-être; il ne m'imposait aucune de ses volontés, mais je les adoptais aisément comme miennes. Nous n'avions pourtant ni le même cœur ni le même caractère; je prenais la vie plus sérieusement que lui; je tenais de ma mère une ame impétueuse, des sentimens obstinés; lui au contraire était plein de laisser-aller et de modération; il avait des sympathies ou des répugnances, rien au-delà; l'amour ou la haine n'avait jamais remué son cœur. Aussi comprenait-il mal les passions et ne les craignait-il point pour moi.

— Comme te voilà! s'écria-t-il me voyant silencieux et troublé de-

vant lui, voyons, que se passe-t-il? on dirait que ma présence t'embarrasse...

— Ah! mon père, vous ne le pensez pas!...

— Eh! eh! je crois que tu as quelque plaisir à me revoir après une absence de huit mois, mais il y a des circonstances, des positions...

Je frémis, je crus que quelque funeste hasard l'avait instruit de la vérité.

— Oui, reprit-il, on est amoureux et trahi; cela se voit tous les jours, on vient enterrer son dépit à la campagne, on renonce à l'univers entier parce qu'on a été joué par une coquette; mais, vois-tu, mon ami, il n'y a rien qui passe comme ces chagrins-là, et tu aurais bien pu venir t'en consoler ailleurs qu'ici.

Je compris l'allusion: mon père s'était renseigné à Aix, et les caquets de la petite ville lui avaient appris une certaine histoire arrivée depuis plusieurs mois, et dont une bonne moitié n'était pas vraie; je ne tentai pas de le désabuser.

— Tout cela ne vaut pas qu'on le regrette plus de quinze grands jours, reprit mon père, et voici tantôt quatre mois que tu boudes. Voyons, que faut-il faire pour te distraire de ce grand chagrin? d'abord nous ne resterons pas ici; je t'emmène. Nous irons où tu voudras. Te plairait-il de passer tes vacances à Paris.

— Merci, mille fois merci, mon père; c'est un trop long voyage, nous le ferons plus tard, interrompis-je effrayé.

— Eh bien! il faut aller à Marseille; nous y serons très agréablement, nous verrons du monde, nous ferons des parties, et puis décidément, je ne veux plus me séparer de toi; l'hiver prochain je m'établirai à Aix, et j'y attendrai le retour des vacances pour t'emmener tout de bon. Il n'est pas sûr alors que nous restions en Provence; j'ai des projets. Eh bien! tu sembles consterné. Ah! ça, mon ami, dis-moi, qu'as-tu donc?

— Rien, mon père, rien que beaucoup de reconnaissance pour vos bontés.

— De la reconnaissance, c'est très bien; mais je voudrais aussi de la confiance, de l'abandon; là, comme tu en aurais avec un bon camarade. Je sais que les pères on les trompe toujours un peu; mais moi, pourtant... Allons, courage; aurais-tu fait quelque grande sottise? Dis-le, et nous aviserons ensemble aux moyens de la réparer. Si c'était, par exemple, des dettes; j'ai quelques mille francs à ta disposition...

— Ah! mon père, vous savez que mon revenu est plus que suffi-

sant pour des fantaisies même dispendieuses; et comme je ne suis ni débauché, ni joueur, j'ai de l'argent de reste.

— Alors je reviens à ma première idée. Tu es amoureux d'une femme qui, vraiment, ne vaut guère la peine qu'on se fasse ermite pour elle et qu'on pleure si long-temps sa trahison.

Je ne répondis pas.

— Cela ne sera rien, reprit mon père; décidément nous allons à Marseille. Veux-tu me faire servir à souper, Léonce? puis nous nous coucherons : je suis cruellement fatigué. Sais-tu que je me suis promené tout le jour pour te chercher? Les paysans m'ont indiqué un chemin par lequel on t'avait vu passer; j'ai été jusque là-haut, sur les collines, et il a failli m'arriver une étrange aventure. Figure-toi que je marchais au hasard, le long d'un petit chemin fort solitaire, qui m'a conduit au milieu de rochers effroyables. Je pensais qu'il devait aboutir quelque autre part, j'allais toujours, lorsqu'une pauvre femme qui gardait ses chèvres m'a arrêté à l'entrée d'un petit vallon. — Mon bon monsieur, où allez-vous? m'a-t-elle demandé. — Je vais m'asseoir là-bas à l'ombre, lui ai-je répondu en pressant le pas, car le soleil me fendait la tête. Elle m'a couru après en criant : —Arrêtez, mon bon monsieur, arrêtez; c'est la *bastide* du bourreau! Et moi qui allais m'y reposer! Ma foi, j'aurais pu entrer dans la maison et demander à boire... Tu as là un triste voisinage, mon cher Léonce.

J'avais alternativement senti le rouge et la pâleur me monter au visage à ces mots si simples et si cruels. Mon père ne vit pas mes angoisses; son esprit était trop éloigné de soupçonner quelque corelation entre ma situation et ce qu'il venait de me dire. Nous soupâmes ensemble, et je lui laissai faire, sans observation, les dispositions de notre voyage à Marseille; aucune raison, bonne ou mauvaise, aucun prétexte ne pouvait me le faire éviter. Si mon père m'eût parlé avec autorité, j'aurais résisté; mais il avait une manière de me faire faire sa volonté, à laquelle je ne savais pas me soustraire. Il était près de minuit quand je le conduisis à sa chambre : il m'embrassa encore en me disant bonsoir; et passant la main dans mes cheveux, comme quand j'étais enfant, il ajouta :

— N'est-ce pas, Léonce, que tu es content de me revoir?

Les larmes me vinrent aux yeux de honte, de remords, de douleur; en ce moment, je me trouvais bien coupable envers mon père que je trompais, envers Julie que j'allais quitter. Une heure après, je retournai aux grottes.

Il faisait une de ces nuits de septembre, sereines et blanches de légers nuages sous lesquels se voile la lune ; aucun bruit ne s'élevait des campagnes endormies ; mes pas seuls résonnaient le long du sentier désert qui montait aux grottes. En arrivant au seuil de cette maison, que j'avais quittée quelques heures auparavant avec autant de sécurité que si j'eusse dû y revenir tous les jours de ma vie, et à laquelle je venais dire adieu maintenant, je fus saisi d'une si grande douleur, d'une si profonde pitié pour celle qui allait y rester seule désormais, que le courage me manquait pour lui apprendre notre malheur. J'éprouvais d'ailleurs une sorte de honte à démentir si promptement toutes les résolutions que je lui avais manifestées; moi, si plein de courage et de volonté, moi, que nul sacrifice n'eût épouvanté, et qui, prêt à lutter contre ma position, contre le monde, avais voulu renoncer à tout pour Julie, je me laissais dominer par un simple désir de mon père, je cédais sans résistance à son ascendant, à la force des choses. Il faut l'avouer, en ce moment je me trouvais moins à plaindre que Julie ; c'était son malheur surtout qui m'accablait.

Toutes les fenêtres étaient fermées, à l'exception d'une seule, celle de la bibliothèque, derrière laquelle j'apercevais une faible clarté. Je m'approchai pour regarder entre les joints des volets. Julie était là, elle veillait encore, assise dans le profond fauteuil de cuir où je me reposais souvent. Une lampe de terre éclairait en plein son visage, penché sur un herbier dont elle arrangeait machinalement les feuilles. Au bout d'un moment, elle se releva, et jetant en arrière ses longs cheveux, elle passa les deux mains sur son front en disant tout haut d'un ton plaintif :

— Mon Dieu ! ne plus dormir !

Je poussai doucement le volet de la fenêtre. Julie jeta un faible cri :

— C'est moi, ne crains rien, lui dis-je en entrant.

— Ah ! mon Dieu ! interrompit-elle, qu'est-il donc arrivé ? Pourquoi viens-tu me trouver ainsi au milieu de la nuit ? Est-ce que tu ne dois pas retourner demain ?

Je fis un signe affirmatif. Elle se rejeta en arrière, pâle et le regard fixe.

— Ah ! s'écria-t-elle, est-ce que le jour de notre séparation est venu ?

Alors je lui racontai qui j'avais trouvé en retournant chez moi, et tout ce que m'avait dit mon père : elle m'écouta, ses mains dans les

miennes, le regard fixe et sans larmes. Quand j'eus fini, elle me dit avec fermeté :

— Léonce, tu as un bon père, ne lui donne jamais de chagrin : pars avec lui, puisqu'il le veut. Va, je savais comment tout ceci devait finir ; j'y étais préparée... mais, hélas! si tôt, mon Dieu!

Elle passa la main sur ses yeux, et reprit en se contenant :

— Dis-moi tous les projets de ton père ; je veux savoir ce que tu feras, où tu iras après notre séparation.

Je lui parlai avec détail de la vie que j'allais mener loin d'elle; je voulais que du moins sa pensée pût me suivre au milieu de ce monde, de ces habitudes qui lui étaient si étrangères. Elle m'écoutait avec une triste et jalouse attention, mais sans aucune explosion de douleur. Je ne m'étais point attendu à la trouver si résignée; et, tel est l'égoïsme de l'amour, que j'en éprouvai un secret dépit. J'aurais eu moins de regrets en la laissant plus malheureuse.

Les heures avaient rapidement passé ; la lampe ne jetait plus que de mourantes lueurs. J'allai ouvrir la fenêtre; Julie se leva en frissonnant. Les clartés qui blanchissaient l'horizon tombèrent en plein sur son visage, et l'environnèrent d'une pâle auréole.

— Le jour ! s'écria-t-elle, voilà le jour !

Nous sortîmes ensemble de la maison, elle appuyée sur moi, qui marchais chancelant. Nous allâmes ainsi jusqu'à l'entrée du vallon ; alors, les yeux pleins de larmes, que je n'essayais pas de retenir, je la serrai dans mes bras en lui disant :

— Adieu ! je reviendrai Julie ; je reviendrai, tu le sais bien.

Elle secoua la tête en me montrant du doigt le chemin. Je la regardai en face, elle ne pleurait pas.

— Adieu! lui criai-je encore en m'enfuyant, adieu, Julie!...

Quand je fus en bas du sentier, je m'arrêtai, je regardai là-haut, derrière moi, entre les rochers ; Julie avait déjà disparu.

— Ah ! m'écriai-je avec une sorte de rage, je croyais être mieux aimé !

Deux heures plus tard mon père entra dans ma chambre.

— Eh quoi! s'écria-t-il, déjà levé! Mais comme te voilà triste et défait, Léonce? Si tu étais souffrant, nous différerions notre départ.

— Non, mon père, non, aujourd'hui, ce matin si vous voulez ; il me tarde d'être hors d'ici, répondis-je subitement décidé.

En arrivant à Marseille, mon père ne me laissa pour ainsi dire pas le temps de me reconnaître. Il me fit faire tant de visites, il m'environna de tant de distractions, que j'en fus d'abord étourdi ; mais une

sorte de fatigue s'ensuivit bientôt, et tout en ayant l'air de m'y prêter encore, j'étais, au fond, dévoré de mélancolie et d'ennui. Le souvenir de Julie me causait un douloureux attendrissement, une sourde irritation; je lui en voulais de nos adieux, d'avoir pris si résolument son parti, de notre séparation; j'eusse voulu pouvoir être heureux loin d'elle, puisqu'elle était tranquille et consolée loin de moi. Ce fut ainsi que je tâchai de briser au fond de mon cœur l'idole que j'avais tant adorée, et que j'essayai de réduire une passion, dont j'avais fait un moment dépendre mon bonheur et mon avenir, aux proportions mesquines d'un amour ordinaire.

Nous habitions un des beaux hôtels de la Canebière, et je me liai avec une famille anglaise qui y était descendue presque en même temps que nous. C'étaient des gens riches et fort répandus dans le monde, où ils reparaissaient tous les hivers après une promenade en Suisse ou aux Pyrénées qui durait toujours juste six mois, ni plus, ni moins. Vingt années de séjour sur le continent avaient francisé William Neal; il n'avait d'anglais que sa tournure tout d'une pièce et l'habitude de parler entre les dents. Sa sœur, miss Anna Neal, était une de ces vieilles filles intrépides qui ont courageusement arboré leurs quarante ans, et qui feraient seules leur tour d'Europe sous la triple sauvegarde de leurs cheveux gris, de leurs besicles et de leur plaid écossais. Tous les soirs nous prenions le thé chez elle; du thé de caravane préparé par une Anglaise; c'était rare, au temps de l'empire.

Un jour William Neal me dit sans préambule, et la bouche encore un peu plus serrée que de coutume :

— Mon cher, je suis très amoureux.

— Amoureux, vous! Eh! comment cela vous est-il venu?

— En regardant du matin au soir une jolie femme qui ne se doute seulement pas de mon amour.

— Mais où donc la voyez-vous?

— Sur la petite terrasse de l'hôtel, par la lucarne de mon cabinet.

Je me pris à rire, car je me figurai aussitôt William Neal perché sur une table, le cou tendu et tâchant de s'accrocher aux barreaux de cette lucarne, élevée de dix pieds au-dessus du sol.

— C'est une femme très comme il faut, reprit-il imperturbablement; elle est veuve, elle s'appelle Mme Olivier. J'ai été aux renseignemens. On m'a dit qu'elle ne recevait personne, et qu'elle ne connaissait ici ame qui vive : elle doit s'ennuyer extrêmement, et cela me donne beaucoup d'espoir. Ne fût-ce que pour employer sa soirée,

elle ne refusera pas l'invitation de miss Anna, elle viendra au bal... Ce n'est pas maladroit de ma part d'avoir décidé ma sœur à réunir pour ce bal toutes les personnes qu'elle connaît, de près ou de loin. Les étrangers qui se trouvent dans l'hôtel ont été priés en masse, et Mme Olivier a reçu ce matin sa lettre d'invitation. Il n'y avait pas d'autre moyen de l'aborder. C'est bien imaginé; qu'en dites-vous?

— Pourvu qu'elle vienne.

— Certainement elle viendra; miss Anna ira lui faire une visite pour l'y engager.

— Et vous l'accompagnerez?

— Non pas, diable! non pas. Il ne faut pas aller si vite. Me présenter ainsi, ce ne serait pas convenable; Mme Olivier n'aurait qu'à se douter..... C'est une dame très comme il faut, vous dis-je, et elle pourrait trouver mauvais que j'osasse donner un bal à son intention.

— C'est pourtant d'une galanterie très raffinée, ce que vous faites là, et les femmes se laissent prendre volontiers à ces façons d'agir romanesques. Bonne chance, mon cher William.

Une fois que j'eus entamé ce rôle de confident, il m'en fallut subir toutes les charges. William Neal me faisait faire parfois avec lui une faction de deux heures dans le jardin, seulement dans l'espoir d'entrevoir la dame de ses pensées à une fenêtre qui ne s'ouvrait jamais. Nous montions vingt fois par jour l'escalier où il l'avait deux fois saluée; mais on eût dit qu'elle mettait autant de soin à se cacher que nous d'empressement à tâcher de l'apercevoir. Au bout de quinze jours je ne l'avais pas encore entrevue; William Neal grimpait inutilement à la lucarne de son cabinet, la terrasse restait déserte et les fenêtres fermées. Cependant je fis une remarque qui ranima fort l'espoir de William. Chaque fois que nous étions dans le jardin, les jalousies du balcon restaient inexorablement baissées; mais souvent il me sembla qu'une ombre passait derrière les lames obliques, et qu'une main furtivement avancée leur imprimait une légère oscillation.

L'avant veille du bal, William vint tout désolé me raconter que miss Anna Neal s'étant présentée chez Mme Olivier, la femme de chambre lui avait dit avec mille excuses que sa maîtresse était malade, et qu'elle ne pouvait recevoir personne. Cela avait tout l'air d'un prétexte, et je m'en fâchai comme si ce désappointement m'eût personnellement regardé.

— Vous êtes un fou, dis-je à William; je vous demande un peu ce que cela signifie de faire ainsi le pied de grue pour une femme qui

ne s'en doute peut-être pas? Ceci est de l'obstination, et vous allez vous rendre ridicule; il faut renoncer à cette invisible Mme Olivier. Figurez-vous qu'elle est partie, que vous ne la reverrez jamais, et oubliez-la.

— Je crois que c'est ce que j'ai de mieux à faire, répondit piteusement William.

Le soir au thé, miss Anna nous dit: Je crains bien que nous n'ayons pas après-demain Mme Olivier; c'est une personne bien originale; elle passe sa vie assise derrière les persiennes à regarder ceux qui vont et viennent dans la cour de l'hôtel; c'est là tout son amusement, toute sa distraction; la nuit, elle veille, et parfois on l'a vue descendre dans le jardin pour ne remonter chez elle qu'au jour. C'est comme un oiseau de nuit; jamais elle ne voit le soleil.

— Je l'ai aperçue hier, dit mon père; j'avais sonné de très bonne heure pour qu'on ouvrît mes fenêtres; et comme personne ne venait, je me suis levé moi-même. Alors j'ai vu sous le balcon une femme qui m'a paru belle et toute jeune. Elle s'est levée aussitôt et a regagné lentement la porte; elle était seule.

— Voilà qui ne ressemble à rien! fit William tout pensif.

— Cela ressemble aux manies d'une folle, dis-je dédaigneusement.

Nous nous séparâmes fort tard, et avant de monter chez moi, j'entrai dans la chambre de William pour prendre un livre; tandis que je parcourais les rayons de sa bibliothèque, il alla dans le cabinet.

— Venez, me cria-t-il doucement; venez, elle est là.

J'hésitai, car il me sembla que nous étions tous deux bien ridicules; puis, la curiosité me gagnant, je me hissai à grand'peine jusques à la lucarne, et je regardai en bas. La terrasse attenante à un petit corps de logis séparé s'avançait sur une cour intérieure; une femme était accoudée sur la balustrade; la lune nous montrait son visage et ses blanches mains; sa riche chevelure flottait défaite par l'humidité de la nuit. Je la considérai un moment d'un regard stupéfait; je passai la main sur mes yeux, pensant être abusé par une illusion, une ressemblance étrange; mais quand elle se releva, quand je la vis marcher, je n'eus plus aucun doute; cette femme, c'était Julie...

— Eh bien! me dit William, maintenant que vous l'avez vue, trouverez-vous que je suis un grand fou si je vous avoue qu'il ne tiendra qu'à elle de devenir lady Neal?

— Ah! m'écriai-je, vous oseriez!...

— Eh! mais, pourquoi pas? me répondit-il étonné; puisqu'elle est veuve et que j'en suis amoureux?...

Le lendemain je trouvai un prétexte pour rester, tandis que William et mon père sortaient ensemble, et j'envoyai un des gens de l'hôtel à Mme Olivier avec un billet cacheté qui ne contenait que mon nom : Léonce Debray.

Un moment après je montai.

Julie m'attendait debout, mon billet encore à la main. Elle était pâle et tremblante, et quand je m'avançai vers elle, ses yeux se détournèrent de moi, ses genoux fléchirent, elle s'appuya au dossier d'un fauteuil sans avoir la force de faire un pas. Irrité d'un tel accueil, poursuivi de je ne sais quels doutes, je lui dis froidement : Quelle imprudence !

A ce mot cruel, la triste victime baissa la tête et me répondit d'une voix éteinte :

— C'est vrai... mais je n'ai pu résister au désir de vous suivre... Je voulais rester cachée ici près de vous... j'espérais que vous n'en sauriez rien... Que Dieu me garde de troubler jamais votre tranquillité... A présent, je m'en irai, et personne au monde ne saura qui je suis et ce que je serai devenue...

Les sentimens que je tâchais d'étouffer depuis deux mois se ravivèrent tout à coup; cette résignation, ces larmes me touchèrent au cœur; encore une fois, je me sentis aimé; j'éprouvai un poignant remords d'avoir outragé de mes susceptibilités injustes, de mes soupçons, cet être soumis et dévoué dont je n'avais pas cessé d'être l'unique amour. Comme autrefois, je me mis aux genoux de Julie, je lui dis que je voulais vivre pour elle, et je jurai qu'aucune puissance humaine ne saurait nous séparer. Elle m'écouta avec un sombre attendrissement; ses larmes tombaient sur nos mains unies; une singulière exaltation animait ses yeux d'un bleu si calme ; elle se taisait, dominée par une violente émotion, et ne me répondait que par de muets regards. Enfin, elle me dit d'une voix faible et profonde :

— Tu m'aimes toujours... je t'ai retrouvé... ne fût-ce que pour un jour, une heure seulement; c'est plus de bonheur que je n'en espérais encore... Léonce, je suis venue jusqu'au seuil de ce monde où il m'est défendu de te suivre; la porte en est ouverte devant moi...

Elle prit la lettre de miss Anna Neal et la mit sous mes yeux :

— Écoute, continua-t-elle après un silence, si tu voulais, j'accepterais cette invitation; une nuit, toute une nuit, je prendrais place à ton côté, je marcherais appuyée sur ton bras, heureuse et fière de ta protection... Ce bonheur tant envié n'était donc pas impossible! ce rêve peut se réaliser!... N'aie pas peur, Léonce! rien ne nous tra-

hira... Qui pourra me reconnaître ici?... Ce terrible sceau de réprobation et d'ignominie n'est pas empreint sur mon front... Qu'une fois, une seule fois, il me soit permis de te suivre au milieu de ce monde où je vais te laisser... Dis, le veux-tu?

— Oui, lui répondis-je épouvanté, oui; mais après, quelles craintes effroyables! Crois-tu pouvoir rester inconnue à ce monde devant lequel tu auras une fois comparu? Il te poursuivra de son attention; il voudra savoir qui tu es. Qui sait? on osera peut-être s'en informer directement, et alors que répondras-tu à ceux qui te feront cette formidable question?

Elle sourit avec une expression indéfinissable, et me répondit tranquillement :

— Fie-toi à moi; je sais comment échapper à leur curiosité.

— Hélas! je n'aurai de repos que quand nous serons encore aux grottes : ne désires-tu pas y retourner, Julie?

Elle fit un signe affirmatif et répondit en me serrant les mains : Oui, bientôt.

Je la quittai; d'un moment à l'autre mon père pouvait rentrer, et cette visite ne devait être sue de personne; quel prétexte aurais-je donné? Tout le reste du jour, tout le lendemain, j'eus sur les bras William Neal, qui me poursuivit de ses confidences; enfin, l'heure du bal arriva.

Miss Anna Neal avait voulu ouvrir avec éclat la saison d'hiver; rien n'avait été oublié pour que cette première fête fût gaie et brillante. La grande salle de l'hôtel était tendue en blanc, avec des trophées entre chaque panneau; il y avait profusion de lumières, de fleurs, de parfums; c'était un coup d'œil éblouissant; avant dix heures, trois cents personnes étaient déjà arrivées. Je me tenais avec William près de la porte; il était suffoqué de dépit et d'impatience. Quand onze heures sonnèrent, il me dit :

— C'en est fait, elle ne viendra pas... Allons jouer; cela me distraira peut être... Je donnerais tout au monde pour que cette nuit fût finie...

Je pensai qu'au moment de venir, le courage avait manqué à Julie, et, par une bizarrerie inconcevable, je lui en voulus de n'avoir pas osé accomplir cette résolution, qui m'avait tant épouvanté. J'allai m'asseoir à une table de bouillotte; au bout d'un quart d'heure, William Neal vint à moi tout rayonnant, et me dit à l'oreille :

— Elle est là!...

Quand je rentrai dans la salle de bal, je vis Julie assise près de

miss Anna Neal. J'avais tremblé de la trouver timide et embarrassée; le premier regard que je jetai sur elle me rassura; calme, souriante, maîtresse d'elle-même, il semblait qu'elle eût passé sa vie au milieu de ce monde qu'elle abordait pour la première fois, elle pâlit pourtant à ma vue; mais, aussitôt revenue de son trouble, elle se tourna pour saluer mon père que lui présentait William Neal. Tous les yeux la suivaient : qu'elle était belle entre toutes ces femmes si belles et si parées! Les plis transparens d'une robe de mousseline des Indes l'environnaient comme d'un nuage, sous lequel éclatait la suave blancheur de ses épaules chastement voilées. Sa blonde et soyeuse chevelure, relevée en nattes, formait à son front une couronne qu'eût enviée une reine. Son visage avait une divine expression de sérénité mélancolique, mais au fond de ses prunelles bleues luisait un éclair ardent, un reflet de son ame.

La présence de cette femme si jeune, si belle et inconnue de tous, avait fait sensation; la foule des danseurs l'environnait; elle se déroba à ces empressemens, en déclarant qu'elle ne dansait point. William Neal ne la quittait pas, il l'entourait de soins, il semblait fier d'être à peu près le seul homme auquel elle eût parlé, le seul qu'elle eût l'air de reconnaître dans cette foule. Son rôle de maître de maison l'obligeait pourtant à s'occuper de quelques autres femmes, il me fit signe de venir prendre sa place.

— Madame, dit-il en me présentant, c'est mon ami, M. Léonce Debray; il n'est pas moins reconnaissant que moi de l'honneur que vous nous avez fait en daignant paraître à cette fête.

Julie ne répondit que par une inclination. Je m'assis près d'elle. Il me semblait que nous étions tous deux sous l'influence d'un rêve; j'eus peur de cette étrange situation; j'aurais fui si un regard suppliant ne m'eût arrêté.

— Encore deux heures! dit Julie en me montrant la pendule qui marquait minuit. Puis après un silence elle ajouta : Léonce, voulez-vous me donner le bras pour faire le tour du bal?

Quelle nuit! quel moment unique dans la vie de cette pauvre réprouvée! Le monde l'environnait d'admiration et d'hommages, elle marchait l'égale de ces femmes dont elle avait tant envié la condition libre et respectée; elle était la reine de ce bal où tant de vœux saluaient sa beauté. Mais elle ne voyait que moi au milieu de cette foule empressé; je sentais sa main froide et tremblante serrer mon bras; elle promenait autour de nous un regard vague et troublé; les battemens impétueux de son cœur résonnaient jusque dans le

mien. William Neal était revenu vers nous, il observait Julie avec inquiétude; il l'obsédait de soins et de questions. Je saisis le moment où il était occupé à donner quelques ordres, pour dire tout bas à Julie :

—Rentre, je t'en supplie, les émotions de cette soirée t'accablent... elles me brisent... Ma tête se perd... Aie pitié de moi et de toi-même; ne prolonge pas cette dangereuse situation...

Elle s'approcha d'une fenêtre et leva les yeux au ciel en soupirant profondément.

—Hélas! dit-elle, comme cette nuit d'automne est nébuleuse et sombre : voici l'hiver, bientôt il n'y aura plus aux grottes, ni fleurs, ni ombrage... plus rien...

Elle se tut subitement, et se penchant sur la main que j'appuyais au rebord de la fenêtre, elle l'effleura de sa bouche en murmurant : Adieu, Léonce!

Ce geste fut rapide comme la pensée. Julie se leva, et plongeant un long regard dans ces salons resplendissans, où la foule ondulait étincelante et joyeuse, elle parut adresser aussi au monde un muet adieu; puis, s'appuyant à mon bras, elle me dit : Allons!

Je la reconduisis jusqu'au bas de l'escalier, et elle remonta chez elle en me faisant encore un signe d'adieu. Alors je respirai plus librement; il me sembla que nous étions sauvés tous deux. Le bal dura jusqu'au jour; je sortis des derniers. Quand je rentrai chez moi, Julie ne s'était pas couchée; la lampe veillait encore derrière les jalousies.

J'étais encore au lit à midi; un sommeil de plomb pesait sur mes yeux; je luttais contre je ne sais quel rêve effroyable. Tout à coup mes rideaux s'ouvrirent brusquement, je m'éveillai en sursaut et trouvai devant moi la figure blême et consternée de William Neal.

— Eh bien! qu'est-ce? qu'est-il donc arrivé? lui demandai-je.

— Oh! pas grand'chose, moins que rien, un caprice de femme, fit-il d'un air qu'il voulait rendre calme et dédaigneux; Mme Olivier est partie ce matin... Elle ne reviendra pas... Hier son départ était arrêté, car elle a congédié une jeune fille qui la servait depuis son arrivée à Marseille. En sortant du bal, elle a fermé ses malles; à six heures, elle montait en voiture... Mais quelle est donc cette femme? Le fait est que personne ici ne peut dire d'où elle vient, ni où elle va... Il faut pourtant que je le sache, je le saurai... Je la retrouverai, dussé-je pour cela recommencer mon tour d'Europe...

Tandis qu'il parlait ainsi d'une voix animée, j'avais pris en trem-

blant une lettre posée sur mes journaux, William Neal s'interrompit subitement et s'assit à distance :

— Lisez donc! fit-il avec un grand soupir; il me paraît que vous êtes plus heureux que moi dans vos amours.

La lettre ne contenait que ces mots : « C'est à genoux que la pauvre Julie t'adresse son dernier adieu! Sois heureux, Léonce!.. ne m'oublie pas!... Ici-bas nous ne nous reverrons plus... mais là-haut, peut-être... J'ai foi en la justice de Dieu... »

— Eh bien! dit William Neal, qu'est-ce donc? vous avez pâli...

— Vous me parliez de Mme Olivier, interrompis-je en froissant la lettre; voyons, que disiez-vous? Il fallait tâcher de savoir, du moins, où elle va; si c'était en pays étrangers!... Demain elle pourrait avoir passé la frontière...

— Eh non! répondit William, étonné de la véhémence avec laquelle j'entrais dans ses intérêts, elle a pris une voiture de louage qui doit la mener jusqu'à Aix. J'attends le retour du postillon pour savoir où elle est descendue, et puis nous aviserons.

A ces mots, je respirai. J'avais craint que Julie eût plus sûrement accompli sa résolution : elle possédait des valeurs considérables; aucune impossibilité matérielle ne la retenait; elle aurait pu partir pour les pays étrangers, s'aller cacher dans quelque grande ville de France ou d'Italie, où je n'aurais pas retrouvé sa trace. Mais je ne craignis plus de la perdre dès que j'eus la certitude de pouvoir la rejoindre aux grottes : il me sembla que, désormais, les moyens ne me manqueraient pas pour assurer la durée et la sécurité de mon bonheur. Il fallait partir, s'en aller à Paris, l'immense ville où personne ne se connaît, et y emmener Julie. Mon père ne tenait pas à rester en province; il m'était facile de le décider. Tout cela releva mon espoir; j'entrevis encore un avenir heureux; je m'étonnais d'avoir si long-temps hésité à prendre le parti qui seul pouvait me rendre notre bonheur passé. Le même jour, j'annonçai qu'il me fallait aller à Aix pour une affaire imprévue. Mon père, qui ne me questionnait jamais quand il entrevoyait quelque mystère, me dit simplement :

— Pars demain, si tu veux, j'irai te rejoindre dans deux ou trois jours : nos vacances sont finies.

— Et si nous allions achever notre droit à Paris? lui demandai-je sérieusement.

— Soit, si tu le désires. Nous reparlerons de cela à Aix.

J'eus toutes les peines du monde à me débarrasser de William

Neal : il voulait absolument venir avec moi. Enfin, il se décida à rester pour attendre le postillon qui avait mené Mme Olivier. Le lendemain au point du jour je montai à cheval, et vers midi j'étais aux grottes.

Jamais plus d'espérance et de bonheur ne m'avait souri : j'allais rendre à la vie, à nos amours, une ame désolée ; j'allais faire succéder à l'affreux désespoir d'une séparation sans terme la joie de ma présence et le pressentiment d'un autre avenir ; j'allais dire à Julie : « Tu as voulu me rendre mon indépendance, ma sécurité; tu t'es retirée de moi pour ne pas être un obstacle dans ma vie, tu t'es condamnée à des regrets, à une solitude éternelle pour me laisser heureux et libre ; eh bien ! mon amour n'accepte pas ce triste sacrifice, je viens y renoncer. »

Et je voyais ce doux visage se tourner vers moi couvert de larmes, et ces belles mains jointes m'implorer, car je m'attendais à une généreuse résistance ; mais j'étais sûr maintenant de Julie, je savais qu'elle me suivrait, puisqu'une fois déjà elle avait osé me venir trouver.

J'éprouvai une grande émotion en revoyant ces lieux où j'avais été si aimé, si heureux naguère. Comme autrefois, tout était solitaire et silencieux dans le vallon ; l'automne avait jauni ses frais ombrages; les rosiers, dépouillés, montraient tristement leurs branches épineuses, entre lesquelles éclataient quelques baies rouges.

Alors je me souvins de ces mots que m'adressa Julie au moment de nos adieux : « Bientôt il n'y aura plus aux grottes ni fleurs, ni feuillage, plus rien... »

— Ni fleurs, ni feuillage !... répétai-je mentalement, il est vrai !... Quel deuil !... Je pressai le pas ; mon cœur battait à rompre dans ma poitrine; j'avais les larmes aux yeux. En approchant de la maison, j'aperçus avec une inexprimable surprise quelqu'un d'étranger arrêté au seuil ; c'était une pauvre femme que j'avais souvent rencontrée aux environs, gardant ses chèvres. Elle était à genoux, le visage tourné vers le vestibule, son bâton et son panier posés à côté d'elle. Le petit Louis courait tout seul sur la terrasse; il se prit à crier en me voyant; il ne me reconnaissait pas.

— Ah ! mon bon monsieur, dit la pauvre femme en se levant, si vous avez la charité de venir garder cette pauvre fille avec moi, Dieu vous le rendra !

— Que voulez-vous dire? interrompis-je, frappé d'une horrible crainte; y a-t-il quelqu'un de malade? Que faites-vous là?

— Je garde la morte, répondit cette femme en me montrant du doigt toutes les portes ouvertes.

— Qui est mort ici? m'écriai-je.

— La fille du bourreau! Devant Dieu soit l'ame de cette pauvre créature, morte sans confession! Elle s'est tuée, mon bon monsieur! Le valet est allé avertir la justice. J'étais là-bas quand il a passé; il m'a offert de l'or et de l'argent pour venir garder le corps. J'ai refusé ce qu'il voulait me donner, cela me porterait malheur le reste de ma vie... Je suis venue pour rien; c'est une bonne œuvre...

Elle se remit à genoux avec un geste de terreur; j'avais passé devant elle pour entrer dans la maison. En ce moment terrible je ne sais quelle impulsion me soutint, car toute force physique était anéantie en moi; je ne sentais plus ma vie que par les horribles battemens de mon cœur. J'allai droit à la chambre au fond de la bibliothèque, je regardai. Julie était là, étendue sur son lit; le drap, relevé jusqu'à ses épaules, était ensanglanté; sa tête reposait ensevelie dans ses longs cheveux; son visage, affreusement pâle, n'avait gardé aucune expression de souffrance; elle ne semblait pas morte, mais endormie pour l'éternité.

Je la baisai au front... puis je m'en allai...

Deux jours après, mon père me trouva à la campagne, malade d'une fièvre nerveuse qui faillit m'emporter. Dès que je fus un peu rétabli, nous partîmes. Depuis je ne suis jamais revenu à Aix. Je ne veux pas mourir cependant sans avoir revu les lieux où j'ai été si heureux, où j'ai subi la plus affreuse douleur de ma vie : quelque jour je retournerai aux grottes.

L'avocat laissa retomber son front sur ses mains jointes et ajouta :

— Si du moins je pouvais retrouver la place où repose la pauvre Julie!

Un long silence suivit ce triste récit; nous avions tous les larmes aux yeux.

— Ah! bah! murmura le percepteur en étouffant un soupir, cette histoire m'a tout l'air d'un conte, comme celle de l'autre paria!

H. Arnaud.
(Mme Charles Reybaud.)

LA VIE DÉVOTE

CHEZ LES PAÏENS.

I.

Les hommes de ce temps-ci, et nous sommes du nombre, qui attachent le plus grand prix, pour la bonne conduite, la civilisation des peuples et le bonheur des individus, aux idées religieuses en général, et aux idées de la religion catholique en particulier, ne peuvent pas se dissimuler que depuis deux siècles à peu près les rapports de ce qu'on appelle la puissance religieuse et la puissance civile sont dans un état de crise violente, et par conséquent dans un état de transition. D'abord, la lutte a commencé par la séparation complète des protestans d'avec la communion romaine. Cette séparation a eu pour résultat, dans toutes les parties de l'Europe qui l'ont acceptée, de détruire la puissance temporelle du catholicisme, en détruisant les abbayes et les monastères, lesquels, en raison de leur existence terrienne et seigneuriale, avaient juridiction et puissance du glaive. Voilà tout l'appauvrissement que le protestantisme a fait subir au catholicisme; mais, et ceci n'avait pas été prévu par les réformateurs, l'esprit de révolte, inauguré par Luther dans les idées religieuses, a acquis des forces en marchant, comme la renommée de Virgile, et de même que les révolutionnaires de la veille sont toujours trouvés tièdes, trembleurs et suspects par les révolutionnaires du lendemain, la philosophie sceptique, venue depuis le XVIe siècle, a réformé la réforme, et lui a fait son royaume dans ce monde bien plus petit qu'elle-même ne l'avait fait à la papauté.

Depuis que le christianisme s'établit jusqu'à la réforme, il avait toujours été en possession de régler les actes principaux de la vie; ainsi, il baptisait, il mariait et il inhumait. Il faisait cela seul, sans partage. La réforme a donné naissance à quelque chose qui s'est appelé LA PUISSANCE CIVILE. Cette puissance civile s'est mise à partager les prérogatives du christianisme, et a fini par se les approprier exclusivement. Elle laisse bien le christianisme baptiser, marier, et inhumer comme autrefois, mais de son côté aussi, elle baptise, elle marie et elle inhume, ne considérant comme bien baptisé, bien marié, bien inhumé que ceux qui ont passé par ses mains.

Pour cette puissance civile, un homme qui n'a pas été déclaré à sa naissance et inscrit sur son registre, n'existe pas. Pour cette puissance civile, un homme et une femme qui ne sont pas venus déclarer à un homme qui s'appelle maire, qu'ils se marient, ne sont pas mariés. Pour cette puissance civile, un homme dont la mort n'a pas été officiellement inscrite sur le registre municipal, existe encore, paie les impositions, etc.

Les actes principaux de la vie se font donc par duplicata, depuis qu'il existe ce quelque chose qu'on appelle la puissance civile. L'église fait de son côté, la mairie de l'autre. Du reste, l'église considère comme nul tout ce que peut faire la mairie, et la mairie considère comme non avenu tout ce que peut faire l'église. Néanmoins, comme la mairie a les gendarmes de son côté, elle s'est fait les honneurs de la position, et elle exige qu'on soit né, marié, et mort pour elle, avant de l'être pour l'église.

Cette puissance civile est née depuis la réforme et de la réforme. C'est une grosse révolte née d'une petite, un Robespierre fils d'un Lafayette. Du reste, en cette révolution comme en toutes, le lendemain a détrôné la veille. Luther, en *réformant* le christianisme, n'avait pas entendu lui ôter le droit exclusif de consacrer la naissance, le mariage et la mort; il entendait bien que les ministres protestans n'auraient pas besoin d'être doublés dans leurs fonctions par des maires; mais il a été puni selon qu'il avait péché, il a été réformé comme il avait réformé.

A l'heure qu'il est, cette puissance civile dont nous parlions est pleinement en possession de tout. Elle veut bien souffrir le pape et Luther, et elle leur fait leur part, selon qu'elle l'entend.

Cependant, quelque paisible et patient que soit le christianisme, il n'est pas sans trouver étranges quelquefois les prétentions de messieurs les maires, ces *prêtres civils*. Le bon sens des peuples et l'esprit

révolutionnaire prennent part chacun de leur côté pour l'Évangile et pour la loi municipale.

En cet état de choses, il nous a paru curieux de rechercher la place que la religion occupait dans la vie des païens. Les esprits forts, qui se prétendent issus en droite ligne des anciens philosophes, trouveront peut-être en ceci des leçons auxquelles ils ne s'attendent pas.

Ce n'est pas une histoire complète de la vie religieuse des païens que nous prétendons faire; c'est seulement une esquisse rapide de l'organisation de leur clergé, de la valeur de leurs dogmes religieux dans la vie politique et administrative, et des pratiques pieuses auxquelles ils se livraient individuellement.

II. — DU CLERGÉ PAIEN.

Nous devons dire à ceux qui trouveraient étrange que nous employions le mot de *clergé* pour désigner les prêtres païens, que ce mot, qui est grec d'origine et qui est antérieur au christianisme, a long-temps signifié *fonctionnaire* avant de signifier prêtre, et que dès-lors il peut être appliqué sans profanation aux prêtres païens en tant qu'attachés à des *fonctions* spéciales, qui étaient les fonctions sacerdotales. Il nous faut encore prémunir le lecteur contre l'expression de *collége des augures* ou de *collége des pontifes*, qui est très fréquente dans les histoires anciennes, et d'après laquelle quelques-uns pourraient s'imaginer peut-être que c'était quelque façon de séminaire ou d'établissement d'instruction, comme étaient les *colléges des jésuites* ou les *colléges des oratoriens*. D'abord, nous verrons tout à l'heure que les fonctions sacerdotales n'exigeaient pas, chez les païens, une éducation spéciale et préparée de longue main comme dans le christianisme; ensuite il est facile de concevoir que les *colléges*, comme nous les entendons, étaient impossibles parmi les anciens.

En effet, nous autres, peuples modernes, nous sommes le fruit d'une longue civilisation préalable, qui nous a faits ce qu'on nous voit, et que nous sommes forcés d'étudier, pour nous comprendre nous-mêmes. Nos idées morales et religieuses sont chrétiennes; nos idées littéraires, artistiques, philosophiques, sont plus ou moins grecques ou romaines. Enfans de la tradition, nous devons savoir la tradition. Or, notre tradition, à nous, est écrite dans d'autres langues que la nôtre. Nous ne pouvons avoir la connaissance critique

de notre religion, de nos lois, de nos arts, de nos lettres, de notre politique, de notre philosophie, qu'en apprenant l'hébreu, le grec et le latin, qui sont les trois langues traditionnelles du principe chrétien et du principe païen, dont la civilisation des peuples modernes est le résultat, le résumé, la synthèse.

Les anciens n'étaient pas dans cette position. Il n'avaient aucune tradition, écrite dans quelque langue étrangère, à apprendre et à méditer. Les Grecs ne relevaient, ils le croyaient du moins, que de leur propre histoire. Aux yeux des Romains, les Grecs étaient un peuple sans foi, sans dignité, sans loyauté, mais spirituel dans sa souplesse et gracieux dans sa ruse. La Grèce fournissait l'Italie de chanteurs, d'escamoteurs, de grammairiens, de peintres, de philosophes, à peu près comme l'Italie du XVIe siècle fournissait la France, d'hommes retords, dissimulés, fripons, galans, se mêlant de vers, de musique, d'alchimie et d'amour; mais jamais l'ancienne Italie ne songea sérieusement à copier l'ancienne Grèce. Pour donner une idée du mépris que leur inspirait ce pays qu'ils avaient vaincu, les Romains appelaient le geai, qui est à la fois le plus nul et le plus vaniteux des oiseaux, *un petit Grec*, *Græculus*. Les anciens, soit les Grecs, soit les Romains, n'avaient donc point à étudier, comme nous, une civilisation préalable, une tradition et des langues mortes; il n'y avait pas lieu à former ainsi parmi eux des universités, des *colléges*, et quand on lit ce mot, ou son équivalent *collegia* dans les histoires anciennes, il faut bien se garder de le prendre dans le sens que nous lui donnons. On verra d'ailleurs ce qu'il signifiait.

Ce qui frappe tout d'abord dans le sacerdoce des païens, c'est qu'en général il n'imprimait pas caractère. Nous disons en général, parce qu'il faut excepter certaines congrégations religieuses dans lesquelles les vœux étaient perpétuels, par exemple, la congrégation des *religieux* de Cybèle, où le célibat était rigoureux, même si rigoureux, qu'on n'entrait dans la congrégation qu'en devenant eunuque. Il faut placer dans le même cas l'ordre des *religieux* de Jupiter, qui portaient le nom *Flamines diales*, car ceux qui en faisaient partie étaient forcés de se marier, et ne pouvaient pas divorcer, ce qui constituait une exception caractéristique, et en quelque façon sacramentelle dans les lois romaines.

Ce n'est pas sans motif que nous employons le mot de *religieux*, au lieu de celui de prêtres, en parlant de la congrégation des *Galli*, voués à Cybèle, et de celles des *Flamines diales*, voués à Jupiter. Il y avait divers degrés dans le sacerdoce païen, comme il y a dans le sacerdoce

chrétien, les minorés, les tonsurés, les sous-diacres, etc. Le mot de *prêtre* entraîne avec lui l'idée d'une consécration spéciale, tandis que le mot de *religieux* s'applique également à tous les degrés de la hiérarchie sacerdotale, et surtout aux congrégations, qui constituaient la base du clergé païen.

Un autre caractère également fort remarquable du sacerdoce païen, c'est qu'il n'exigeait aucune initiation, et que tout citoyen d'une famille honorable pouvait légitimement se promettre d'obtenir quelqu'un de ses degrés. Il paraît néanmoins que ce n'était guère que parmi les nobles que le sacerdoce se recrutait, à en juger par le scandale que produisit la nomination au souverain pontificat, qui fut faite un peu avant la dictature de César, de Ventidius Bassus, qui était alors consul, mais qui avait été palefrenier dans les écuries de Pompée. Il y eut dans Rome une multitude de placards en vers, comme c'était l'usage, appliqués au piédestal des statues des carrefours, et dans lesquels on signalait aux augures la nomination de Ventidius Bassus comme le prodige le plus surprenant qu'ils eussent à consulter.

Il n'est pas bien aisé de dire combien il y avait, à Rome, de sortes de prêtres, par exemple s'il y en avait autant que de dieux. Néanmoins nous pencherions vers la négative. Il résulte de divers témoignages que le même prêtre pouvait servir à plusieurs dieux. Tertullien dit dans son livre adressé AUX NATIONS, que tous les *dieux publics* étaient réunis dans le temple de Jupiter au Capitole, et que tous les *dieux étrangers* étaient dans le temple de la déesse Carna. Tertullien ajoute quelque chose qui est en ceci d'une grande importance, c'est qu'en outre des dieux publics et des dieux étrangers, reconnus par les Romains, il y avait encore la foule sans nombre des dieux *communs*, c'est-à-dire des dieux de tous les peuples, des dieux poétiques, philosophiques et autres, qui étaient tout-à-fait sans conséquence, et qui n'avaient ni prêtres, ni temples.

Peut-être devons-nous, avant de passer outre, expliquer un peu cette expression de *dieux publics*, dont se sert ici Tertullien. Sans vouloir toucher en cet endroit la question relative à la liberté de conscience chez les anciens, il faut dire qu'il ne dépendait pas du premier venu de fonder une religion dans l'empire romain, et qu'on n'adorait publiquement que les dieux qui avaient été reconnus par décret du sénat. Ainsi, durant les deux premiers siècles de l'ère vulgaire, il se fit une grave révolution religieuse dans toute l'Italie; cinq dieux furent chassés et leur culte défendu; c'étaient Bacchus,

Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis. Il paraît qu'alors, comme lorsque Valentinien II défendait au clergé païen les offices et les prières de nuit, les consciences s'alarmèrent et la populace se révolta ; car les cinq dieux proscrits venaient d'être solennellement rétablis lorsque Tertullien écrivait son *Apologétique*.

Nous croyons donc, à quelques exceptions près dont nous parlerons tout à l'heure, qu'il n'y avait qu'une seule espèce de prêtres pour tout le paganisme romain, et que ces prêtres étaient seulement partagés en diverses catégories d'hiérarchie et de fonctions. Aulu-Gelle fait connaître avec assez de précision quels étaient les degrés du sacerdoce païen ; il les nomme dans l'ordre suivant : les flamines, les augures, les quinze sacrificateurs, les sept maîtres-d'hôtel et les pontifes. Il y avait encore les joueurs de flûte pendant les sacrifices, le grand-sacrificateur, les congrégations religieuses, et, au sommet du sacerdoce, le souverain pontife. Reprenons.

Il résulte de divers témoignages que les flamines et les augures étaient des clercs qui, indépendamment de leur place dans l'ordre général du sacerdoce, tiraient encore leur importance de la spécialité de leurs fonctions. Par exemple, et nous espérons qu'on ne verra dans ce que nous allons dire qu'une simple comparaison destinée à faire comprendre notre sujet, il y avait à Rome flamines et flamines, de même qu'avant la révolution et dans l'ancienne constitution du clergé en France, il y avait chanoines et chanoines. Ainsi, pour devenir chanoine de Lyon, il fallait faire des preuves de noblesse, comme pour l'ordre de Malte, et de plus, il fallait être comte. Dans la plupart des autres chapitres, au contraire, tout prêtre pouvait devenir chanoine. Il y avait donc autrefois une grande différence dans le corps du clergé entre un chanoine de Lyon et un chanoine de Paris.

Les flamines, qui étaient un seul et même corps, présentaient aussi de grandes différences, en raison de la spécialité de leur consécration. Un flamine de Quirinus, par exemple, était un homme de médiocre importance, tandis qu'un flamine de Jupiter n'avait au-dessus de lui, en fait de préséance, que le grand-sacrificateur. Aulu-Gelle raconte les diverses prérogatives de ces graves personnages ; il y en a de curieuses. Un flamine ne pouvait sortir qu'à cheval. Tout prisonnier qui parvenait à toucher son vêtement était libre. Il fallait un perruquier citoyen romain pour le raser. Ses cheveux et les rognures de ses ongles étaient des reliques. Tout flamine était marié, sans pouvoir jamais divorcer, comme tout le monde. Le jour où il devenait veuf, il cessait d'être flamine.

Les augures, qui formaient également un seul corps, avaient des rangs entre eux. Aulu-Gelle mentionne un Messala qui était premier augure. En outre, les augures prenaient le nom d'*augures des auspices*, ou d'augures des *haruspices*, selon la spécialité de divination à laquelle ils étaient appliqués.

Les quinze sacrificateurs étaient, comme leur nom l'indique, les membres du corps chargé des sacrifices, lesquels s'élevaient à quinze, avec une espèce de supérieur ou de *prieur*, qui s'appelait *rex sacrorum*, ou grand sacrificateur.

Les sept maîtres-d'hôtel, *septemviri epulonum*, étaient, à ce qu'il paraît, un corps fort précieux dans la hiérarchie sacerdotale des Romains. Ils étaient chargés de régler les repas qui suivaient toujours les sacrifices. Du reste, il résulte de divers témoignages que la gourmandise occupait une grande place dans toutes les cérémonies religieuses. Il faut se représenter, en effet, l'énorme quantité de victimes qui étaient offertes aux dieux, soit dans les offices réguliers et quotidiens et aux dépens de l'état, soit aux offices casuels et personnels, et aux dépens des particuliers, et la nécessité où était le corps sacerdotal de manger beaucoup, pour éviter l'encombrement. Tertullien lui reproche, en divers endroits, de passer sa vie dans les festins, et il le raille, en chrétien austère, sur les couronnes de fleurs que portaient les prêtres païens à table, leur demandant s'ils avaient, par hasard, l'odorat aux cheveux. Il faut ajouter que les couronnes de fleurs étaient, parmi les païens, une marque d'humilité religieuse; on en portait toujours pendant les sacrifices. C'était le signe des supplians.

Au-dessus des maîtres-d'hôtel venait le corps des pontifes. Ceux-ci tenaient le premier rang du sacerdoce; c'étaient les cardinaux du paganisme. Les pontifes avaient, comme les augures, un chef, un *prieur*; c'était le souverain pontife, dans lequel résidait la suprême autorité religieuse, et qui était le père spirituel de la patrie.

Avant de parler de l'organisation intérieure des différens corps du clergé païen, que nous venons de mentionner, il est à propos que nous disions quelques mots de quelques congrégations religieuses qui se groupaient autour du sacerdoce.

La plus notable, la plus riche, la plus vénérée de ces congrégations, était, sans contredit, celle des religieuses de Vesta, qu'on appelait *Filles de Vesta*, *Virgines Vestales*. Les idées inexactes qui courent à leur égard parmi les modernes méritent une courte explication. Quoi que paraissent en penser les auteurs de l'opéra de *la Ve-*

tale, la congrégation des *Filles de Vesta* n'a jamais eu que *six* membres. On les prenait à l'âge de dix ans, dans les trois ou quatre familles les plus nobles et les plus illustres. C'était le souverain pontife qui les présentait, et le sénat qui les nommait. Depuis dix ans jusqu'à vingt, elles étaient *novices;* depuis vingt jusqu'à trente, elles étaient religieuses. A trente ans, elles étaient libres de sortir et de se marier.

Les Filles de Vesta avaient une supérieure. On sait le vœu de virginité qu'elles faisaient. Du reste, il paraît que ce vœu de virginité, même jusqu'à trente ans seulement, était une terrible chose pour les païens. Saint Ambroise, dans sa querelle avec Symmaque, à propos des dieux du paganisme, leur reproche de ne pouvoir trouver, même à force d'honneurs, de richesses et de priviléges, que six filles qui voulussent rester vierges jusqu'à trente ans, tandis que le christianisme en trouvait par milliers, qui le restaient toute leur vie, au milieu du travail, de l'obscurité, de l'abstinence et des prières.

Rien n'égale la vénération dont jouissait, dans tout l'empire, la congrégation des *Filles de Vesta*. Leur maison n'était pas fermée aux hommes, comme on se l'imagine. Le sénat avait même avec elles de fréquentes relations, car on leur confiait le dépôt des actes publics de grande importance. Leurs archives étaient un chartrier immense où les familles mettaient leurs titres. Suétone rapporte que le testament de César y fut déposé. Ce fut vers l'année 408, à peu près, de l'ère vulgaire, sous le règne d'Honorius, que, dans la ruine générale du culte païen, la congrégation des *Filles de Vesta* fut dispersée. Zosyme raconte le fait avec une profonde tristesse, car il était un dévot austère de la vieille religion de son pays. L'impératrice-mère Séréna entra fièrement dans le temple de Vesta, dit-il, et remarquant que la déesse avait au cou un riche colier, elle le prit et le mit au sien. La supérieure des vestales, qui était restée, fit des imprécations sur elle et la menaça du courroux de la déesse; ce qui se réalisa, ajoute Zosyme, car Séréna fut étranglée, c'est-à-dire mise à mort par la partie de son corps qui avait profané le collier de Vesta.

Les *Filles de Vesta* n'étaient pas la seule congrégation de femmes qu'il y eût dans le paganisme. Il y en avait beaucoup d'autres, en très grand nombre, par exemple les religieuses de Cérès, qu'on appelaient les *Dames de Cérès*, *Matronæ Cereris*.

Les congrégations d'hommes étaient fort nombreuses dans le paganisme. Nous ne parlerons que des *Religieux de Cybèle*, qui étaient les plus austères de tous, et qui formaient un ordre de mendians. Les *Re-*

ligieux de Cybèle, qu'on appelait des *Gaulois*, ou des *Coqs*, *Galli*, par une triste dérision peut-être, étaient tous eunuques. Ils faisaient vœu de pauvreté, et ils erraient partout, une besace sur l'épaule, portant de petites images de la déesse, et demandant l'aumône. Juvénal représente ces pauvres frères logés dans les tavernes des bords du Tibre, avec les soldats, les matelots, les valets du bourreau, les fabricans de cercueils des pompes funèbres de Rome, mais prenant toutefois la vie assez gaiement et dormant sous la table quand ils étaient ivres. Il faudrait se garder, dans l'intérêt des malheureux *Coqs*, de prendre le récit hyperbolique de Juvénal au pied de la lettre. Seulement, il paraîtrait que les poètes latins ne traitaient pas mieux les moines païens que les poètes modernes n'ont traité les moines chrétiens.

Il serait curieux maintenant de rechercher les costumes que portaient les différens corps du sacerdoce païen; mais ce serait là un travail qui nous entraînerait au-delà des limites que nous nous sommes imposées. Nous dirons seulement que, sans parler du corps des prêtres proprement dits, il y avait autant d'habits que de congrégations. Les *Dames de Cérès* étaient entièrement vêtues de blanc, avec une immense perruque en forme de corbeille, serrée avec un ruban, et surmontée d'un gâteau plat et rond, en forme de galette. Les religieux de Bellone étaient vêtus d'une longue soutane noire, avec un chapeau de laine noire. Les religieux de Saturne portaient une tunique blanche à larges bandes d'écarlate, et par-dessus un manteau couleur de feu. C'est Tertullien qui donne ces détails dans son traité *du Manteau*.

Disons également quelques mots de certaines pratiques auxquelles étaient soumis les prêtres païens, avant de parler de leur organisation. Les religieux de Saturne avaient une règle fort dure. Ils étaient obligés de prendre un bain dans l'eau froide, au point du jour, en toute saison. Tertullien les raille fort plaisamment sur ce qu'ils sortaient raides et verts de leurs baignoires, aux fêtes de Saturne, qui tombaient en décembre. Les flamines de Jupiter ne pouvaient pas ôter leur chapeau en plein air, et c'eût été un sacrilége à eux d'avoir un nœud à une partie quelconque de leurs vêtemens.

Les prêtres païens allaient tous à la guerre.

Il ne serait pas aisé de reconstruire avec rigueur l'organisation complète du clergé païen. Les livres nombreux de théurgie et de théologie qui existaient encore au IIIe et au IVe siècle, et qui sont souvent cités dans les auteurs, ont complètement disparu. Tout ce qu'on sait bien, c'est que les divers ordres de prêtres ou de religieux

que nous avons mentionnés formaient un corps, une confrérie, un *collége*, *collegium*, comme disent les auteurs latins. Combien de membres avaient ces colléges? Il serait fort chanceux de l'affirmer. Il n'y a que les sacrificateurs dont on sait qu'ils étaient quinze par collége, et les maîtres-d'hôtel, dont on sait qu'ils étaient sept.

Par exemple, il est tout-à-fait certain que le nombre des membres de ces *colléges* était limité et fixé, puisqu'il fallait attendre qu'il y eût des places vacantes pour y entrer. C'est d'ailleurs un caractère qui est commun à toutes les confréries de l'empire romain. Il y a, dans les épîtres de Pline-le-Jeune, une lettre dans laquelle il demande à Trajan de lui donner l'une des deux places d'*augure* ou de *maître-d'hôtel*, qui venaient de vaquer.

Nous avons vu que c'était le sénat qui nommait les vestales; c'étaient les consuls qui nommaient dans tous les ordres du sacerdoce, sur la présentation du corps où le candidat voulait entrer. Cicéron dit, dans la seconde Philippique, qu'il a été nommé augure, sur la demande du collége, par les consuls Cn. Pompée et Q. Hortensius.

Du temps des rois, c'était le chef de l'état qui était souverain pontife. Zosyme, qui est très instruit sur ce qui touche la cléricature païenne, et qui en parle avec amour, dit que Numa fut le premier roi qui exerça le souverain pontificat. Le prit-il de son autorité royale? le reçut-il de l'élection des pontifes? C'est un point fort difficile à décider; néanmoins nous pencherions vers la seconde hypothèse.

Sous la république, le souverain pontife était électif et annuel. Ordinairement c'était l'un des consuls qui était choisi. Était-ce le sénat, était-ce le *collége* des pontifes qui le nommait? C'est ce que l'état présent de nos lectures ne nous permet pas d'affirmer.

Sous les empereurs, celui qui prenait le trône prenait en même temps le souverain pontificat. Depuis Auguste jusqu'à Valens, tous les empereurs sans exception furent souverains pontifes, même Constantin. Gratien fut le premier qui refusa les suprêmes fonctions sacerdotales du paganisme, et qui renvoya sa robe au collége des pontifes.

Les divers ordres du clergé païen formaient, avons-nous dit, des corporations, des *colléges*, *collegia*. Ces *colléges* étaient capables de posséder, et c'est, en effet, des biens du clergé païen que nous allons parler maintenant. Il sera curieux de remarquer sur ce point que l'histoire moderne ressemble quelquefois à s'y méprendre à l'histoire ancienne.

Les biens du clergé païen provenaient de cinq sources : 1° les do-

tations de l'état; 2° les dîmes; 3° les legs pieux; 4° les offrandes; 5° le casuel des temples.

C'est à Numa que remontent, au rapport de Plutarque, les dotations en terres et en argent que l'état accorda au clergé païen. Ces dotations étaient immenses. Quand le christianisme renversa les faux dieux, le quart au moins de l'empire appartenait aux prêtres. Ces biens consistaient en terres, en maisons, en rentes et en redevances féodales. On comprend alors facilement avec quelle ardeur étaient recherchées ces fonctions sacerdotales, auxquelles étaient attachées de si grandes richesses. Les terres du clergé étaient affermées par des traitans, comme les domaines de l'état. C'est, du reste, une matière qui est touchée fort au long dans les lois romaines, et principalement dans le code de Théodose.

Les dîmes étaient pour le clergé païen une source permanente de revenus; tout citoyen était tenu de payer annuellement la dîme de ses récoltes. Sylla, qui était une façon de Louis XI, tout couvert de scapulaires, et qui portait à nu sur sa peau des images de plomb des dieux auxquels il était plus particulièrement dévot, était exemplaire, dit Plutarque, pour le paiement exact de ses dîmes.

L'usage des dîmes était général dans tout le paganisme, en Italie, en Grèce, en Asie. Xénophon, qui était un homme fort pieux, quoique philosophe et ami de Socrate, est plein de détails à ce sujet. Il faut même faire cette remarque au sujet des dîmes, qu'elles n'étaient pas seulement de rigueur pour les revenus de la terre, mais encore pour tout accroissement de richesse. Ainsi, quand les Dix Mille furent revenus de l'Asie en Europe, ayant fait un riche butin d'argent et de prisonniers dans une excursion aux environs du Bosphore, ils en prélevèrent religieusement le dixième pour Apollon et pour Diane. Ainsi encore, après avoir ruiné les Lydiens, Cyrus fit prendre sur le butin la dîme qui était due aux dieux de la Perse. Nous nous bornons à ces deux exemples, parce que les faits analogues abondent dans l'histoire ancienne. Deux endroits de Thucydide prouvent même que la dîme se prélevait sur les amendes judiciaires imposées par les tribunaux, et sur les confiscations opérées par les lois politiques.

Les legs rapportaient aussi considérablement au clergé païen. Il résulte des termes de la lettre de Symmaque, préfet de Rome, à Valentinien II, pour la défense du paganisme, que les legs, testamens et donations en faveur des dieux et des temples venaient, tout récemment, d'être défendus. Du reste, les lois des empereurs du IVe siècle nous ont conservé la forme des testamens pieux; c'étaient des codi-

cilles ordinaires, par lesquels on léguait, *dono*, *lego*, etc., à Cérès, à Pluton, à Jupiter, à Saturne et aux autres. Cet usage passa des païens aux chrétiens, car le code de Justinien referme plusieurs lois qui dérogent à la jurisprudence établie à cet égard, et qui valident des legs aux saints, aux anges, à Jésus-Christ, au Saint-Esprit, et ainsi de suite.

Les offrandes volontaires n'étaient pas la branche la moins importante des revenus du clergé païen. Les riches veuves, les vieillards dévots, se répandaient en fondations pieuses, comme autels, chapelles et temples, sans compter les bijoux et les habits de soie et d'or pour revêtir les statues des dieux; car c'est une grande erreur des modernes de s'imaginer que les statues des dieux étaient exposées nues dans les temples. Il y avait donc, disions-nous, une grande émulation parmi les païens pour se répandre en une foule de fondations pieuses. Xénophon raconte lui-même, avec détail, comment il éleva, de ses deniers, à Scillunte, près d'Olympie, un temple et un autel à Diane. Ce temple était entouré d'un grand terrain, qui fut consacré aussi. Il ajoute qu'il ne cessa jamais de payer exactement la dîme de ses revenus à la déesse.

C'est Tertullien et Minucius Félix qui nous apprennent de quoi se composait le *casuel* des temples. Il fallait payer pour y entrer ; il fallait payer pour s'y asseoir ; et la place était d'autant plus chère, que les chaises étaient plus rapprochées de l'autel. Minucius Félix ajoute que les prêtres allaient aussi quelquefois faire des quêtes à domicile, portant avec eux de petites images des dieux.

Les cinq sources des revenus du clergé païen, que nous avons énumérées, à savoir la dotation de l'état, les dîmes, les legs, les offrandes et le casuel, avaient fini par lui constituer des biens immenses. Ces biens consistaient, pour le clergé romain, en maisons à Rome, et en terres en Italie. Ces terres et ces maisons, qui portent, dans les lois du code de Théodose, le nom de *Loca templorum*, étaient affermées, comme le domaine de l'état, soit à des particuliers, soit à des compagnies. Les baux en étaient à long terme, la plupart pour cent ans. Quelques domaines étaient concédés à perpétuité. C'étaient alors de véritables inféodations ; ce qui fait qu'il y avait dans l'histoire romaine, comme dans la nôtre, des serfs des seigneurs, et des serfs de l'église.

Quand le christianisme commença de se répandre, les richesses immenses du clergé païen, qui n'étaient employées qu'à ses jous-

sances propres, sans qu'il en fût distrait quoi que ce soit pour des établissemens de charité, firent peu à peu murmurer. Déjà, dès le premier siècle de l'ère vulgaire, Néron, qui se trouvait souvent à court d'argent, soit pour aller aux eaux de Baia, avec son train de mille voitures et deux mille mules ferrées d'argent, soit pour pêcher dans le Tibre avec son filet de mailles en fil d'or teintes de pourpre, soit pour faire semer de poudre de safran les voies romaines, sur lesquelles il passait avec ses coureurs maures et sa garde à cheval, avait donné l'exemple de dépouiller les temples, et de fondre jusqu'aux pénates de la ville de Rome; mais les temples dépouillés, les biens restaient, et c'était là l'essentiel.

Ce fut vers la fin du IVe siècle que les biens du clergé païen périclitèrent sérieusement. Les empereurs, appauvris par les guerres, avaient réfléchi, à ce qu'il paraît, à la ressource dont leur seraient les richesses du clergé, surtout depuis qu'étant chrétiens ils ne conservaient plus là-dessus aucun scrupule. Valentinien II fut le premier qui se risqua. Il voulut tuer le clergé d'abord, pour pouvoir le dépouiller ensuite. Zosyme raconte comment cet empereur, mort si jeune, avait déjà fait défendre les cérémonies de nuit dans les temples, et comment la populace révoltée l'avait contraint à retirer son édit. C'est sous Valentinien II qu'eut lieu la polémique célèbre entre Symmaque, préfet de Rome, et saint Ambroise, évêque de Milan, au sujet du paganisme, dont Symmaque était un ardent, et même un éloquent défenseur. Il résulte de leurs lettres réciproques, adressées à l'empereur, qu'une partie des sources des revenus du clergé avaient été taries; par exemple, les fondations et les donations avaient été prohibées.

Le grand coup fut porté par Théodose. Il se rendit un jour solennellement au sénat, rapporte Zosyme, et lui adressa un long et beau discours, pour l'engager à renoncer à la foi de ses pères. Le sénat en masse refusa. Alors l'empereur confisqua tous les biens du clergé, et les sacrifices ne se firent plus qu'au moyen des offrandes volontaires des dévots. Quelques mois après, les sacrifices furent défendus, les temples fermés, le clergé païen dispersé. Ceci arriva durant les années 393 et 394 de l'ère vulgaire. C'est durant les années 1793 et 1794 de la même ère que les églises chrétiennes ont été fermées en France, les biens du clergé vendus, et les prêtres dispersés et guillotinés.

A. Granier de Cassagnac.

(*La suite au prochain numéro.*)

BULLETIN.

Il n'y a peut-être pas un journal qui, dans ces derniers jours, n'ait commencé un article par ces mots : « La dissolution est décidée. » — Nous la jugeons inévitable, pour notre part, et il y a long-temps que nous l'avons dit; mais nous ne croyons pas la chose aussi avancée qu'on le prétend. Comment la dissolution aurait-elle pu être décidée, après tant de résistances et d'objections, dans un moment où les membres du ministère se croisent tour à tour en chaise de poste sur la route de Normandie, et sont hors d'état de se réunir tous ensemble, soit aux Tuileries, soit au château d'Eu? La volonté royale, en supposant qu'elle ait été seule à résister jusqu'ici dans le conseil (et elle n'était pas seule), a dû observer plus de ménagement pour les justes prérogatives de ses ministres, et cela dans l'intérêt même de sa propre dignité et du respect auquel elle a droit, comme pouvoir inviolable. Tout ce qu'il est possible donc de savoir, quant à présent, c'est qu'une opposition, qui partait de haut et qui aurait été décisive sans doute pour empêcher la dissolution de la chambre, mais aussi pour forcer à la retraite un des plus honorables serviteurs de la royauté, commence à se laisser fléchir et éclairer par la leçon rassurante des évènemens extérieurs et par la paix profonde qui règne dans le pays. Rien n'est fait encore; mais tout sera résolu facilement et promptement, nous l'espérons, après le retour de M. Molé du château d'Eu, où tant de fausses alarmes, tant d'intrigues ambitieuses viennent expirer, et où nulle voix doctrinaire n'a pénétré encore. Là M. Molé et ses collègues entendront du roi non plus de ces objections qui prévoient les malheurs de trop loin, mais des paroles d'encouragement, des conseils vraiment politiques, qui aideront les plus timides à oser ce qui est leur unique voie de salut et le seul moyen d'affermir le système de conciliation du 15 avril. On n'aura plus alors qu'à attendre le jour où le conseil, réuni à Paris, sous la présidence du roi, arrêtera définitivement la grande mesure qu'il est dans sa destinée d'accomplir.

On voit que les partis, et non pas seulement le parti doctrinaire, attachent quelque importance à ces dernières conférences qui sont ouvertes, en ce moment même, entre le roi et le chef du cabinet. Un journal, il y a quelques jours, donnait cette grave nouvelle textuellement : « On assure que M. Molé est parti, ce matin, *incognito*, pour le château d'Eu. » — Un autre écrivait cette phrase non moins singulière : « *Décidement*, M. Molé va partir.... » Il est permis d'espérer qu'après avoir fait tant de bruit des plus simples démarches de M. Molé, et signalé ainsi par des révélations superflues sa persistance à demander la dissolution, on ne viendra pas, plus

tard, lorsqu'il l'aura obtenue, déclarer qu'il l'a voulue accidentellement, dans un intérêt de circonstance, pour parer à quelque éventualité imprévue qui se rencontrait sur son chemin. N'a-t-on pas dit lors de l'amnistie, que le chef du cabinet l'avait proposée au roi à l'improviste, pour s'en faire un moyen de gouvernement et une ressource *in extremis* qui lui permît de rester ministre, après les beaux et inutiles discours échangés à la fin de la session entre M. Guizot et M. Barrot? Ne s'est-il pas trouvé, il y a trois jours à peine, une feuille, la seule qui reste aux doctrinaires, pour recueiller et développer encore une fois cette incroyable accusation? Il fallait pour cela, oublier que M. Molé s'était fait le promoteur des projets de clémence, il y a long-temps; que toute sa conduite, depuis trois ans, a été dictée par cette opinion; qu'il n'est entré au ministère que pour assurer son triomphe, et qu'enfin il s'était attaché à l'idée d'amnistie, par une vue politique et raisonnée, presque aussi anciennement et avec autant de conviction que le maréchal Gérard l'avait pu faire par un mouvement instinctif de générosité. Mais le *Journal de Paris* n'a voulu se souvenir de rien. La haine a quelquefois bien peu de mémoire!

Sur l'amnistie, tout le monde est d'accord maintenant, si on en excepte un petit nombre de doctrinaires renforcés dont le *Journal de Paris* n'ose plus même se faire l'organe dans cette question, qui n'en est plus une. Il en sera ainsi bientôt de la dissolution : tout le monde la voudra, ou y consentira, hormis les doctrinaires. Sur ce point, leur feuille officielle ne s'est pas résignée au silence, comme sur l'amnistie; le *Journal de Paris* promet tous les jours de se taire et de ne plus lutter contre une mesure plus forte que lui; néanmoins il revient sans cesse à la charge et s'exprime sur les projets du cabinet avec un désordre d'idées qui montre son désespoir. Prenant sur lui de supposer, par exemple, que les élections générales doivent être faites du 1er au 10 novembre, il s'indigne qu'on proclame, trois mois d'avance, la nécessité d'une dissolution, *pour livrer, pendant tout ce temps, le pays à l'agitation électorale*, et il oublie que lui-même, en mainte occasion récente, il a constaté *l'indifférence des électeurs, l'indifférence croissante des citoyens laborieux et paisibles à exercer des fonctions électorales multipliées sans discernement*. Que d'autres entreprennent d'accorder entre elles les affirmations contradictoires du dernier interprète des doctrinaires. Nous aimons mieux célébrer une conversion, plus importante que ne le pourrait être celle du *Journal de Paris*, dont personne, au demeurant, ne s'est occupé.

Le *Journal des Débats* a demandé, le 8 août, la dissolution qu'il combattait à outrance le 15 juillet. Il n'y a pas un mois qu'il recueillait tout ce qui lui reste de facultés et d'argumens pour démontrer que le gouvernement serait insensé de faire appel à des élections générales; il déclarait « que le pays, s'il est sage, fera bien de s'épargner les risques et les frais de l'éducation d'une chambre nouvelle. » — Aujourd'hui, il fait un double *mea culpa* pour deux erreurs; il applaudit à l'amnistie, « dont l'effet immédiat a été de désarmer les passions et de calmer les esprits; » il souhaite la dissolution, qui lui paraît, comme à nous, une conséquence logique de l'amnistie : il ne comprendrait pas « qu'un gouvernement qui a osé faire l'amnistie, et qui a réussi, n'osât pas faire les élections. » Ce qui l'a décidé à envisager la dissolution sous un nouveau point de vue, tout-à-fait favorable, c'est, selon lui, l'heureuse tournure que prennent les évènemens extérieurs auxquels nous devons nous intéresser, chez les trois peuples qui ont signé avec nous

le traité de la quadruple alliance. Ici encore nous féliciterons le *Journal des Débats* de sa conversion, d'autant plus volontiers que ses raisonnemens sont exactement ceux dont nous avions fait usage deux jours avant lui. Regrettera qui voudra de voir le *Journal des Débats* désormais à la remorque des idées d'autrui, lui qui avait une si libre allure autrefois, et tant d'initiative hardie, au point de gêner bien souvent les ministères qu'il défendait, en les devançant un peu à l'aventure. Tout cela est bien changé : ce n'est pas à nous de nous en plaindre.

La sécurité qui nous venait, pour oser conseiller un grand mouvement dans nos affaires intérieures, de l'état de l'Espagne, du Portugal, et de la marche des élections anglaises, n'a pas été démentie par les faits, quelle que soit l'apparence équivoque des dernières nouvelles.

Pour l'Espagne, on est habitué dès long-temps à cette incertitude qui vient planer de nouveau sur les deux camps ennemis, au moment où les positions commençaient à se dessiner et la fortune à se déclarer. Cependant, et malgré la lenteur des généraux constitutionnels à profiter de leurs avantages, on peut dire que don Carlos a prouvé son impuissance aux yeux de l'Europe, et il est permis d'espérer qu'il n'ira point à Madrid. C'est du sein de cette ville seulement qu'il aurait pu influer sur le mouvement de nos opérations électorales. Dans les montagnes où il est réfugié, aux environs de Cantavieja, l'Espagne peut bien encore s'inquiéter de lui, mais non la France. Le problème pour don Carlos est de savoir comment il parviendra à franchir l'Ebre pour opérer sa retraite vers le nord. Les chefs qui commandent l'armée de Christine le laisseront sans doute échapper encore une fois; mais il faudra, pour le sauver, toute leur inhabileté ordinaire, et, de plus, les renforts de troupes qui lui arrivent de l'Ebre supérieur, moins pour relever sa fortune que pour l'aider à fuir et le tirer de sa captivité. Il sortira donc de ses montagnes, mais il en sortira démoralisé, perdu de réputation et d'honneur.

Les élections anglaises, voilà le seul fait qui ne semble pas avoir tourné aussi bien que nous l'espérions. Cependant il restera encore au ministère whig, dans la nouvelle chambre des communes, une majorité au moins aussi nombreuse que celle du dernier parlement, et elle sera plus forte, car elle s'est retrempée dans l'épreuve électorale; elle sera plus pure et plus intimement unie, elle pourra voter et agir comme un seul homme, car elle s'est dégagée, en plusieurs endroits, de l'alliage radical qui l'empêchait d'avoir cours partout et d'être appréciée à sa vraie valeur. Toutefois, on peut le prévoir déjà, elle ne sera pas assez imposante pour donner au cabinet de lord Melbourne le courage d'employer contre la chambre des lords les grands moyens qui changent une majorité et triomphent de toutes les résistances. Il y aura donc probablement une halte dans l'accomplissement des dernières mesures législatives qui devaient compléter la réforme. Mais qu'importe? l'état des esprits, en Angleterre, n'en sera que plus en harmonie avec la situation morale de plusieurs pays en Europe, et de la France entre autres, qui l'a poussée la première et l'a dirigée dans une voie de régénération politique. On remarque un besoin impérieux, chez nous et partout ailleurs, aujourd'hui, de faire une halte sur les débris des vieilles institutions qui ont été renversées. Il y a de temps à autre, dans la vie des nations, de ces repos nécessaires qui leur permettent de reprendre ensuite leur marche en avant avec plus de confiance et de nouvelles forces. L'An-

gleterre en est peut-être arrivée là, comme nous. Un jour, lorsqu'on jugera les travaux de notre temps sans les passions qui nous obscurcissent la vue, on sera étonné de ce qu'on fait de ruines chez nos voisins et en France depuis sept années. Observons seulement que la majorité, qui va se constituer dans la chambre des communes, sera fournie par l'Irlande; et, en Irlande, tout n'a pas été détruit de ce qui doit l'être, de ce qui peut l'être dès ce moment. Si O'Connell fait servir la majorité qu'il a donnée au ministère à renverser tout ce que les siècles et la violence de la conquête ont entassé d'abus dans son malheureux pays; si c'est sur ce terrain exclusivement que se porte la faux de la réforme; si, enfin, les lords du parlement anglais, pour détourner d'eux le danger personnel qui les menace, pour éloigner de l'Angleterre l'ouragan des révolutions, consentent à laisser l'Irlande se délivrer de ce qui la gêne et dépenser à ce travail toute son activité contagieuse, nous n'aurons pas assez d'admiration pour une telle sagesse et pour une destruction aussi sainte et légitime. L'Angleterre maintenant, pour ce qui lui reste à abolir, peut bien attendre. Qu'elle fasse une pause, qu'elle donne à l'Irlande le loisir de la rejoindre et d'atteindre au même niveau qu'elle-même par les institutions; ce sera bien. Le gouvernement des îles britanniques aura toute la puissance qui lui est réservée, alors seulement qu'il commandera à une population homogène.

Nous en sommes à ce point en France, et aussi nos débats intérieurs sont peu de chose en comparaison de ces grands débats où s'élabore, comme dans une fournaise, toujours prête à faire explosion, la constitution nouvelle d'un empire qui étend ses bras sur toutes les régions du globe. On en est réduit à chercher, parmi nous, quels objets microscopiques, à l'heure qu'il est, servent à distraire l'opinion publique, en attendant les élections générales qui seules pourront l'occuper sérieusement.

Il faut, pour trouver quelque intérêt à nos propres affaires, porter nos regards jusque vers l'Algérie. Là on voit que le traité de la Tafna réussit : pour des traités aussi modestes, c'est une condition plus rigoureuse que pour d'autres de réussir et d'assurer d'une manière incontestable les avantages dont ils se sont contentés. D'après les correspondances d'Oran, les Arabes affluent sur nos marchés. Des approvisionnemens considérables, surtout en bestiaux, nous arrivent de l'intérieur de la province. Le prix de la viande, dans nos camps et nos villes, est tombé à un taux si bas, qu'il a fallu en autoriser des exportations, jusqu'ici prohibées; on a même vu des navires qui étaient arrivés avec des provisions pour les troupes, en exécution de marchés antérieurement conclus, et qui, voyant leur cargaison inutile, trouvant même du superflu à Oran, lui ont emprunté des troupeaux entiers qu'ils iront vendre ailleurs avec de grands profits. Que le traité de la Tafna soit toujours exécuté ainsi, et il opérera la conversion de ceux-là même qui prétendaient y trouver un texte d'accusation contre le cabinet.

Chez nous, dans le domaine de la politique et des affaires, nous ne voyons guère que le conseil d'état qui ait attiré l'attention publique, depuis une quinzaine de jours. La destitution de M. Denis Lagarde a ouvert bien des yeux, qui ont pénétré curieusement dans les profondeurs du conseil d'état. Nous n'avons pas voulu, dans le premier moment où l'effervescence des mécontentemens, vrais ou factices, était au comble, dire notre avis de cette destitution, qui, se présentant isolée, nous paraît en effet un acte de rigueur, mais qui, si elle avait été précédée de plusieurs autres retraites, plus ur-

gentes et mieux justifiées encore, aurait annoncé au moins, de la part du ministère, l'intention arrêtée, systématique et dès-lors honorable, de ranimer ce vieux corps, même au prix de quelques sacrifices de personnes, dont les services datent presque d'un autre siècle et leur ont bien mérité la vétérance. Le ministère osera-t-il faire comprendre à certains conseillers d'état ce qu'on dit d'eux publiquement ? Il y a tel homme, parmi eux, qu'une surdité complète empêche de prendre part utilement aux discussions et qui garde sa place sans la remplir, qui ne veut pas sans doute, comme le maréchal Soult, se séparer de son traitement, dont une fortune considérable lui permettrait de combler facilement le vide. Il y a tel autre qui est aveugle et n'entend pas beaucoup mieux, mais qui trouve commode de rester héroïquement sur sa chaise curule du comité de la guerre, où l'on peut très bien vivre en paix et cacochyme, tant que les seuls ennemis qui viennent assiéger la place sont des solliciteurs éperdus que le garde-des-sceaux se charge d'éconduire : il est vrai qu'il est des noms que tout gouvernement, par une sorte de nécessité proverbiale depuis cinquante ans, doit toujours avoir dans ses cadres, à ce qu'il paraît, sous peine de se faire dire qu'il n'est pas né viable.

Nous ne voulons nommer personne ni désigner plus distinctement tous ceux qui pourraient l'être : ce n'est pas une liste de proscription que nous dressons. Mais quelquefois un conseiller d'état, qui a fait des romans, est déporté d'emblée au comité des finances, où il lui faut discuter avec des hommes aussi profondément instruits que M. de Freville et M. Berenger, qui plaisantent parfois aussi bien qu'ils discutent. A ce même comité des finances, d'ailleurs, on a donné rendez-vous, dans le service extraordinaire, aux hommes les plus éclairés de notre administration active, devant lesquels la position est difficile à tenir pour ceux du service ordinaire : il suffit de nommer MM. Calmon, Jules Pasquier, Florimond d'Audiffret, David, le baron Rodier.

Pour rendre faciles et naturels les changemens de personnes, on conçoit qu'un changement de quelques parties de l'organisation actuelle du conseil d'état serait nécessaire. M. Sauzet avait songé à l'amender sur un point. Le comité de l'intérieur et du commerce, depuis la mort de George Cuvier, est une trop lourde charge pour le conseiller qui a mission de le présider : nous n'attaquons point celui qui remplit cette tâche aujourd'hui, M. Maillard, et ce n'est pas l'offenser que de le croire inférieur à George Cuvier, qui lui-même n'était pas supérieur à cet immense travail, le dernier honneur et la dernière gloire de sa vie. M. Sauzet, pour alléger le fardeau, avait résolu de le diviser et de faire deux comités distincts, celui de l'intérieur et celui du commerce, ayant chacun leur président spécial, M. Vivien au commerce, M. Maillard à l'intérieur. Dans cette combinaison, on concevait M. Maillard remplaçant la moitié de M. Cuvier; mais tout cela est resté en projet, et notez que c'était un projet déjà ancien, qui date d'un temps où l'on n'entendait pas parler de M. Sauzet lui-même. C'est ainsi que les meilleures choses ont la plus grande peine à sortir des cartons de la chancellerie.

Il y a une chose qui n'en sortira peut-être jamais, c'est l'inamovibilité pour les membres du comité du contentieux, véritable magistrature par ses attributions, et qui peut bien avoir le mérite de l'indépendance, mais qui n'en aura pas l'honneur aux yeux du monde, tant qu'elle ne sera pas inamo-

vible. La restauration elle-même avait pensé à lui donner cette garantie, mais elle y avait pensé seulement, comme à beaucoup d'autres principes.

Le public n'a pas eu d'autres sujets plus animés de conversation politique, cette semaine : le conseil d'état et ses octogénaires, le Portugal, dont on ne sait rien d'exact, l'Espagne qui s'endort encore une fois, les élections anglaises qui ne résolvent rien avec décision. C'est vous dire que la Bourse a été inactive. Il y a des gens qui sont fort embarrassés en pareille circonstance, ce sont ceux qui ont mission de faire précéder la cote des fonds publics, dans les journaux quotidiens, de certaines observations explicatives. Comme il faut tout expliquer, on s'en tire à peu près ainsi : « La stagnation des fonds publics tient à la rareté des affaires, et la rareté des affaires vient de la stagnation des fonds publics : le tout procede de l'absence de la spéculation. »

Il serait plus simple de dire que le même phénomène se reproduit tous les ans à la même époque, et pour la même raison. Les banquiers voyagent; les agens de change vont au moins à Sceaux, ou à Nogent, ou à Meudon, les coulissiers à leur maison des champs de la barrière de l'Etoile. M. Aguado est à Dieppe, lui qui menaçait, il y a peu de jours, de reparaître à la Bourse triomphalement, à la tête d'un emprunt de 250 millions. M. de Rothschild est aux bains de Néris, dans le Bourbonnais.

S'il n'y avait, en ce moment, quatre ou cinq chemins de fer, dont les actions sont cotées à la Bourse, et vendues au comptant, à terme, à prime, diversifiées enfin sous toutes les formes, pour dissimuler les lacunes des rentes françaises et étrangères, on n'aurait pas assez de spéculations entre une heure et trois heures et demie, pour faire vivre seulement trois courtiers marrons et une douzaine de coulissiers.

Mais qu'un événement grave rappelle à Paris tous les absens ; nous les verrons bientot s'abattre à la Bourse, tous à leur poste, avec plus de fidélité et de mémoire locale que leurs pigeons voyageurs : M. Fould, adossé au premier pilier, près du bas-côté gauche de ce temple de l'agiotage ; M. Rotschild, dans la nef même, au milieu du fleuve de ceux qui entrent ou qui sortent, et n'étant appuyé sur rien que sur lui-même ; d'autres le suivant respectueusement dans le sillage mystérieux qu'il trace ; quelques-uns enfin essayant de remonter, en face de lui, le courant qu'il domine ; au milieu d'eux tous, M. Léo, se promenant de l'est à l'ouest et du nord au midi, passant en revue ses actionnaires pour le chemin de la rive gauche : *Quærens Leo quem devoret*. C'est là seulement un coin du tableau de la Bourse, qui peut se dérouler tout entière sous nos yeux, un jour ou l'autre, sur un signe du télégraphe.

— *Le Remplaçant*, que l'Opéra-Comique a donné, pour la première fois, vendredi, est une de ces partitions que le théâtre de la Bourse a l'habitude de tirer de ses poudreux cartons pour les produire pendant la saison d'été, aux grands applaudissemens de trois ou quatre habitues intrépides de l'orchestre, qui, grace à cet artifice ingénieux, passent là des soirées fraîches et sereines, tandis qu'un peu plus loin on étouffe à *Guillaume Tell*. Il est impossible de voir dans le caprice de MM. Scribe et Bayard autre chose qu'un thème donné aux roulades de M. Coudere, de M. Revial et de M. Moreau-Sainti. On doit dire à la louange des chanteurs dont nous parlons, qu'ils ne sont pas restés, pour leur part, au-dessous de leur role ; pièce, musique.

exécution, tout s'est maintenu, durant trois heures, à la même hauteur, et sans quelques intonations fâcheuses de M. Moreau-Sainti, rien ne fût venu troubler l'harmonie de cette médiocrité agréable. En général, les gens qui ont la coutume de chanter faux, ne se déconcertent guère. M. Revial entonne une note pour une autre avec un sang-froid remarquable, M. Coudere de même; mais, dans ce genre d'exercice, rien n'égale l'aplomb héroïque de M. Moreau-Sainti: il se promène, il fait traîner son sabre à grand bruit, il sourit d'aise, et pour que vous sachiez bien qu'il ne croit pas s'être trompé, un moment après il recommence. La musique de cet opéra est de M. Batton. Dieu merci! M. Batton n'en est pas à son début dans la carrière; voilà tantôt dix ans que la renommée s'enroue à proclamer son nom de fleuriste hors de ligne; ses magasins de la rue de Richelieu abondent en bruyères délicates, en épis blonds et charmans, en jasmins si frais épanouis, qu'on voudrait les sentir. M. Batton possède en outre des connaissances rares en horticulture; il sait, à merveille, apprécier tous les trésors d'une belle serre, et distinguer un gardénia d'une passiflore.

— Le Théâtre-Français a donné, cette semaine, *le Château de ma Nièce*, comédie en un acte de Mme Ancelot, qui ne vaut peut-être pas beaucoup moins que *Marie*, mais n'est pas destinée à fournir une aussi longue carrière. Mme Ancelot, après avoir fait pleurer Mlle Mars pendant trois actes, il y a bientôt un an, s'est dit qu'il était temps de la faire rire aujourd'hui; elle veut épuiser à son profit les dernières larmes et le dernier sourire de Mlle Mars. Voilà tout le secret de la pièce nouvelle. Quant à l'intrigue, elle est simple et bien connue. Il s'agit d'une tante encore jeune, toujours spirituelle et de belles manières, mais qui a le tort de venir de province, d'être la veuve d'un président à mortier du parlement de Dijon, et de tomber à l'improviste dans la société de quelques étourdis d'assez mauvais goût, amis de sa nièce, et qui lui ont préparé une mystification. Elle s'en tire à merveille, parle pendant toute la pièce, qui n'est qu'une série de conversations où les autres personnages n'assistent que pour lui donner la réplique. C'est, comme on voit, une espèce de *Nouveau Pourceaugnac* femelle, moins la scène des apothicaires qu'on veut bien lui épargner. Du reste, Mlle Mars porte de la poudre, ce qui, dit-on, rajeunit, et elle devient amoureuse, dans la comédie, d'un beau marquis très fat, qu'elle corrige et qu'elle épouse.

— L'Académie française a tenu sa séance annuelle le 9 août; l'auditoire était nombreux et a été tour à tour charmé par les piquantes saillies du secrétaire perpétuel, et vivement ému par le récit des belles actions de l'adjudant au 1er de cuirassiers, Mathieu Martinel. M. Villemain a ouvert la séance par son rapport sur les prix décernés par l'Académie aux ouvrages qu'elle a jugés les plus utiles aux mœurs, et à la pièce de vers où elle a cru reconnaître l'expression la plus complète des sentimens inspirés par l'arc de triomphe de l'Etoile. La lecture attentive de ce rapport prouvera, nous n'en doutons pas, à tous les esprits sérieux que l'Académie elle-même comprend qu'elle est engagée dans une fausse voie et ne s'abuse pas sur l'insuffisance des ouvrages qu'elle couronne. Ce que M. Villemain dit avec une réserve ingénieuse, avec la modération qui convient au secrétaire perpétuel de l'Académie, nous pourrions le dire avec plus de franchise; mais la critique des ouvrages couronnés, placée dans la bouche du secrétaire perpé-

tuel, nous dispense de tout commentaire. *L'innocence* des théories de M. Azaïs, les vues bienfaisantes et presque toujours inutiles de M. Dufau, la sobriété d'imagination empreinte dans les contes moraux de MM. X. Saintine et Ernest Fouinet, sont clairement exprimées dans les complimens si finement railleurs de M. Villemain. Nous ne pouvons donc mieux faire que de citer en entier l'excellent rapport du secrétaire perpétuel.

« Messieurs,

« L'Académie, en couronnant, l'année dernière, le beau livre *de la Démocratie en Amérique*, exprimait la crainte de ne pouvoir de long-temps décerner avec autant de justice et d'éclat ces prix annuels établis par la munificence d'un sage, et qu'il faut rehausser encore par le mérite de ceux qui les obtiennent. Ce langage était vrai. Toutefois, si l'importance du sujet, l'élévation de vues, le talent, et cette pureté d'ame qui embellit le talent, plaçaient dans un rang à part l'ouvrage de M. de Tocqueville, on peut supposer sans peine des travaux moins éminens, moins rares, mais dont l'utilité morale frapperait davantage tous les esprits et paraîtrait plus exactement remplir la pensée du fondateur de ce concours. Ce seront surtout les ouvrages qui s'adressent à un mal présent de la société, pour le consoler ou pour le guérir, les ouvrages qui proposent quelque réforme praticable, quelque bien à faire aux hommes, quelque manière de se rendre soi-même meilleur, en les rendant plus heureux.

« A ce titre, l'attention de l'Academie a dû se porter, cette année, sur un ouvrage récent, consacré à une classe de malheureux que la nature elle-même a faite au milieu de la société, et dont la charité ne peut qu'adoucir le sort, sans le changer jamais, les aveugles-nés. Attaché depuis vingt ans à l'instruction de quelques-uns d'entre eux, dans un établissement public, l'auteur de ce livre a étendu son intérêt sur tous. Il a calculé leur nombre en France, et l'insuffisance des asiles qui leur sont ouverts. Assidu témoin de leurs inclinations, de leurs études, de leurs progrès, il a décomposé le travail de leur intelligence; et, dans l'absence même de l'organe qui leur manque, il a vu briller d'une plus vive lumière l'action libre et intérieure de la pensée.

« Un écrivain célèbre avait dit, dans le dernier siècle, que la morale dépend tout entière des sens, qu'elle change avec l'organisation physique, et qu'un aveugle, par exemple, est *naturellement cruel*, parce qu'il ne voit pas le sang couler. Le nouvel observateur, en repoussant cette étrange théorie, défend et les droits de l'infortune et la dignité même de la nature humaine. Si l'ame, tout ensemble noble captive et maîtresse impérieuse du corps, ne peut se passer de tous les sens à la fois pour agir au dehors, du moins elle peut les remplacer l'un par l'autre, leur apprendre à faire ce qui n'est pas leur ouvrage naturel, et montrer d'autant mieux, par l'instrument imparfait qui exécute, la sublime essence qui dirige; à peu près comme la supériorité d'un grand chef apparaît dans la médiocrité même des serviteurs qu'il emploie, et qui suffisent à son génie.

« Ainsi, l'aveugle voit les objets par le toucher, mesure l'espace par le son, comprend la lumière par la pensée. Tel fut ce célèbre mathématicien, aveugle de naissance, Saunderson, qui, dans des leçons publiques, expliquait l'optique de Newton, comme Arago le complèterait, et, du fond de ses ténèbres, analysait la lumière devant ceux qui la voyaient pour lui.

« La première partie de l'Essai sur les aveugles, de M. Dufau, peut devenir une leçon de spiritualisme, d'autant plus persuasive qu'elle n'est pas cherchée, qu'elle est involontaire, et qu'elle sort de l'observation même. Bientôt, à ce principe qu'on peut tirer de son ouvrage, viennent se réunir en foule les expériences ingénieuses et les conseils d'utilité pratique. La véritable nouveauté de ce livre, c'est que l'auteur, en perfectionnant l'éducation spéciale des aveugles, c'est-à-dire l'art de substituer un sens à l'autre, veut en même temps leur donner, dans une proportion habile, l'éducation commune; de telle sorte que ces hommes soient rendus à la société, en même temps qu'ils sont secourus par elle, et que, dans les sciences, dans les arts, les métiers, ils puissent devenir tous laborieux et utiles, comme quelques-uns ont été grands et sublimes. Voilà ce que l'auteur expose tour à tour par des inductions ou des exemples. Ici, l'aveugle instruit est professeur plus attentif; là, par la subtilité d'un toucher plus infatigable et plus délicat que la vue, il fabrique des ouvrages d'horlogerie. Ce sont des prodiges, dites-vous. Oui, sans doute; mais, sur un nombre annuel de quarante mille aveugles-nés qu'a supputés l'auteur, il y a place pour les exceptions et les prodiges. Et il est beaucoup d'autres industries que tous pourraient apprendre, et qui leur permettraient plus tard de vivre de leur travail dans la société, qui seulement les aurait élevés.

« Pour atteindre ce but, l'auteur propose de multiplier dans les départemens, et d'après un système sagement gradué, les institutions d'aveugles-nés, qui n'existent encore que dans deux villes du royaume. Aux détails précis qu'il donne, au résultat qu'il annonce, on reconnaît, non pas les rêves d'un homme de bien, mais l'expérience d'un maître habile, et les plans praticables d'un bon citoyen, qui, en demandant quelques sacrifices nouveaux à l'état, lui montre, à côté de l'utilité morale, un profit de travail et de temps. Je ne sais cependant, messieurs, si les vues de l'auteur ne seront pas lentes et difficiles à réaliser. Mais qu'il est beau d'entrer dans cette voie, et de continuer ainsi l'œuvre de Valentin Haüy, ce premier instituteur des aveugles, qui rappelle un nom cher à l'Institut! Qu'il est beau de projeter le bien, lors même qu'on ne peut l'accomplir encore!

« Il y a quatre siècles, en France, à Paris, devant la cour, la destination qu'on donnait aux aveugles, c'était d'en mettre quelques-uns aux prises, couverts de fer et armés de longs bâtons, pour égayer les spectateurs par la maladresse des coups qu'ils se portaient. De cette barbarie, on est venu aux inventions, aux soins, aux délicatesses ingénieuses de la charité moderne; et maintenant un esprit généreux propose, pour cette classe d'hommes, nombreuse parmi les pauvres, un système complet d'asile, d'enseignement et d'avenir social. Le public y prend intérêt, les académies en parlent, et l'état ne peut manquer d'être attentif au nouveau bienfait qu'on lui demande.

« En décernant le prix à M. Dufau, à l'auteur de l'*Essai sur l'état physique, moral et intellectuel des aveugles-nés*, l'Académie ne prétend pas payer son zèle, mais signaler de nouveau son nom et son projet. La vraie récompense de ce généreux citoyen commencera lorsqu'une de nos villes industrieuses et riches aura fondé, d'après ses conseils, un établissement de plus pour les infortunés dont il a si bien plaidé la cause.

« Du malheur irréprochable qu'il est si juste de secourir, la bienfaisance éclairée de notre siècle a porté ses regards sur le vice et même sur le crime.

On sait ce que la législation a déjà fait pour adoucir les peines, et écarter les flétrissures ineffaçables. L'administration publique, sous la même influence, s'occupe, chaque jour, de réformes utiles, soit pour préparer l'amélioration morale des condamnés, soit pour épargner à la foule le spectacle dangereux de leur impudence. La pensée des écrivains a dû se porter sur quelques points des mêmes questions. L'Académie ne pouvait oublier la tentative d'un poète ingénieux et facile pour donner à un problème assez triste la forme de l'intérêt d'une œuvre dramatique. *Le Libéré* de M. de La Ville de Mirmont a été remarqué par elle. L'auteur, sous ce titre, a voulu peindre l'hostilité sociale qui suit le condamné après sa détention, et qui s'attache peut-être moins à la faute qu'il a commise qu'au lieu d'expiation d'où il sort.

« Sans doute, en lisant l'ouvrage de M. de La Ville, quelques incertitudes se présentent sur la vérité de la leçon. Il s'agit d'un orphelin, condamné dès l'enfance, pour un vol d'aliment, à dix années de prison, et qui, devenu, dans sa captivité, un modèle de vertu, plein d'honneur, de savoir et d'industrie, n'en reste pas moins, lorsqu'il rentre dans la société, sous une insurmontable disgrace, est chassé de partout, exclu de tout travail, et revient, après dix ans, commettre un vol à la porte de sa prison, pour obtenir la grace de s'y réfugier. La supposition est-elle assez vraisemblable? Et le poète qui, sans doute, ne veut pas détruire le préjugé social, mais seulement l'avertir, et qui conseille, non l'indifférence sur le passé, mais le discernement, n'a-t-il pas choisi un exemple auquel le préjugé lui-même aurait cédé?

« Quoi qu'il en soit, l'effort de M. de La Ville pour attirer l'intérêt public sur un grave problème, la pureté des sentimens qu'il exprime, et le pathétique touchant de quelques scènes, ont frappé l'académie. En approuvant l'intention générale et le talent de l'auteur, elle désire que cet essai l'engage lui-même à composer d'autres pièces morales qui soient jouées; car c'est ainsi surtout qu'elles seront utiles.

« Le même ordre d'idées, sous un aspect différent, a valu le suffrage de l'Académie à l'ouvrage intitulé : *Allan ou le Jeune Déporté*. L'auteur, M. Ernest Fouinet, homme savant, et occupé de profondes études, a pris une forme de composition romanesque pour atteindre un but sérieux. Son livre n'est pas sans quelques défauts; mais sa morale, belle et persuasive, entremêlée d'aventures attachantes, peut occuper utilement l'imagination oisive du jeune lecteur des grandes villes. Les tentatives du vice, les souffrances et son repentir y sont peints avec force, et surtout avec une pureté sévère.

« Quelques traits de ce tableau ne semblent pas indignes du *Vicaire de Wakefield*, le meilleur des livres de morale amusans qu'on ait jamais faits. Dans notre existence moderne, surchargée de travail et avide de distractions, les romans, il faut l'avouer, sont de puissans précepteurs pour le bien et pour le mal. C'est la seule lecture de tous ceux qui n'ont pas le temps de lire. Leurs fictions agitent les ames; leur philosophie impose, leurs passions font des imitateurs; on les cite à la tribune, et la vie réelle les copie quelquefois. La société devra donc reconnaissance aux hommes de talent qui font servir cette voie de communication rapide et populaire à l'encouragement de nobles penchans, à la culture de l'ame, ou même à de purs et gracieux délassemens de l'esprit.

« A ce titre, un autre roman, à demi psychologique, à demi mondain,

Picciola, l'histoire d'une fleur et d'un prisonnier pour principaux personnages, a paru présenter un intérêt moral.

« Il y a bien des siècles, un écrivain fort grave, presque un père de l'Église, disait aux athées de son temps : « Une fleur, non pas de la prairie, mais du buisson, ne suffit-elle pas pour vous montrer quel sublime artisan que le créateur de l'univers (1)? » M. Saintine a-t-il pris dans Tertullien cette pensée, sujet de sa fiction? ou plutôt ne l'a-t-il pas trouvée dans l'étude chérie de la botanique, dont il s'occupe comme des lettres? Il suppose un homme comblé de tous les biens de l'esprit et de la fortune, mais devenu sceptique par l'abus du raisonnement et la satiété du bonheur des sens. Ce bonheur cesse : prisonnier d'état tout à coup, l'homme incrédule à Dieu et aux affections de la vie est averti de la Providence par l'aspect d'une petite fleur, qui croît entre les pavés de la sombre cour de son cachot. Il s'y attache comme à la compagne de sa solitude; il la contemple, il l'aime; et ce faible ouvrage de la nature le ramène insensiblement vers le Dieu qu'il a méconnu, et en attirant sur lui, dans sa prison même, d'autres regards humains, le conduit vers une affection plus réelle et plus douce, à laquelle il doit bientôt la liberté et le bonheur de l'ame.

« Cette fiction, placée sous la date de Marengo et de l'Empire, contraste un peu avec la fierté politique et guerrière d'une telle époque; mais cela même n'est pas sans quelque charme. On croit lire parfois un de ces poetes mystiques de l'Orient, qui, dans les jardins délicieux de Schiroz, chantent les amours du rossignol et de la rose, et d'une image gracieuse font sortir un élan vers le ciel. La raison et le goût sévère ont bien quelque chose à dire. Mais le roman de M. Saintine a deux mérites assez rares, même de nos jours : l'imagination y est pure, et la sensibilité vraie.

« Les trois ouvrages si divers que je viens de rappeler ont paru à l'Académie mériter une distinction semblable : elle décerne à chacun des auteurs une médaille de 3,000 fr.

« Loin d'être embarrassée, comme on l'a dit, pour répartir le dépôt qui lui est confié, l'Académie regrette quelquefois que ce dépôt ne soit pas plus riche encore : elle voudrait en faire un supplément à ces récompenses littéraires que, dans l'ancienne société, le talent rencontrait sous tant de formes, quelquefois même sous des abus, et qui, de nos jours, sont plus disputées et plus rares. Elle voudrait y voir non seulement un prix passager, mais un appui durable pour ceux qui parcourent la carrière des lettres. Elle ne peut encore, sur les bienfaits de M. de Monthyon, acquitter que faiblement cette noble dette : elle l'essaiera du moins.

« Parmi les ouvrages philosophiques dont elle s'est occupée, cette année, avec le regret de ne point admettre le plus éminent de tous, elle a distingué un dernier écrit qui rappelle une vie entière, une vie contemplative et laborieuse, celle d'un écrivain recommandable par son talent et sa persévérance dans un même système, M. Azais. Il y a trente ans, lorsque le génie des conquêtes, du haut de la France impériale, pesait sur l'Europe, M. Azais était déjà célèbre; et devant la grandeur démesurée d'un homme, devant les trônes menacés ou tombant, il faisait écouter son innocente

(1) [illegible]

théorie des *compensations*. Depuis, la face du monde a changé, plusieurs fois changé; et M. Azaïs, à travers toutes les fortunes, continuait de reproduire son explication universelle. La science en avait condamné quelques parties, et lui refusait le droit de recommencer Newton, dont l'œuvre ne peut être égalée, puisqu'il n'y a qu'un système du monde. Mais la morale approuvait ses vues consolantes, ses douces illusions, et les vérités qui s'y mêlent. L'âge et peut-être le malheur ont encore ajouté au caractère touchant de cette philosophie, et rendu respectable l'ingénieux auteur. L'Académie décerne à M. Azaïs, auteur de la *Physiologie de la vie et de la mort*, une médaille de cinq mille francs. Le talent de M. Azaïs, ses vastes espérances pour l'humanité, son ambition modeste pour lui-même, attachent à son nom beaucoup de lecteurs que ses écrits n'ont pas convaincus.

« J'ai vu, quand il parlait, M. Cuvier applaudir parfois en souriant, et l'homme de génie exact et sévère s'intéresser avec une affectueuse estime à l'éloquent démonstrateur de conjectures douteuses, mais de nobles sentimens. Que n'est-il donné à l'Académie de réaliser tout-à-fait cette illustre recommandation, et d'assurer le repos et l'aisance aux dernières années d'une vie long-temps active et toujours désintéressée!

« Ce vœu, qu'a plus d'une fois formé l'Académie, de pouvoir, dans quelques rares circonstances, aider efficacement les lettres, honorer les travaux du vieillard, doter pour l'avenir l'indépendance d'un jeune et grand talent, vous le savez, messieurs, la générosité d'un émule de M. Monthyon nous met à portée de le voir bientôt accompli; et je dois l'annoncer aujourd'hui, non pas aux candidats, car ils n'auront nulle démarche à faire, mais au public, dont le jugement précédera le nôtre. A partir du 24 mars 1839, l'Académie s'occupera de désigner le morceau éloquent d'histoire le plus digne à ses yeux de la dotation fondée par le baron Gobert, et annuellement affectée au même ouvrage, tant qu'il ne s'en présentera pas un meilleur. Elle décernera également le second prix annuel fondé par le testateur, en rattachant à ce double concours les écrits historiques publiés depuis 1824, première date de ce bienfait singulier dans l'histoire des lettres, et qui sera célèbre un jour, s'il inspire un beau travail.

« Après tous ces concours, il reste à vous parler de celui qui n'est pas le moins difficile, le concours de poésie. Le sujet annoncé était l'*Arc de Triomphe de l'Etoile*, ce monument si long-temps interrompu de nos victoires, à bon droit achevé par le règne nouveau, qui les a toutes adoptées et reconnues. Tant de souvenirs devaient inspirer le talent, s'ils ne l'accablaient pas. Mais il y avait à craindre l'uniformité des grandes images, la monotonie de la gloire.

« Dans cet amas de célébrités guerrières, entre les noms de trois cent quatre-vingt-quatre généraux inscrits sur ce portique du triomphe et de la mort (et tous n'y sont pas), l'admiration hésite épouvantée; elle ne sait à quoi se prendre. Dira-t-elle les grandes guerres et les capitaines héroïques de notre révolution, Hoche, Marceau, Kléber, ou celui qui écrasa toutes les renommées, en les couronnant de la sienne? Ah! que l'imagination dans un tel sujet s'attache surtout à la France! qu'elle ne redoute aucun des grands souvenirs de la France! que la France soit son unité poétique! C'est la France qui a souffert, qui a vaincu, qui a grandi, et qui, debout, regarde les tombeaux de ceux qui l'ont servie et de ceux qui ont dominé sur elle.

« Cette pensée de patriotisme et de civilisation, qui s'offrait d'elle-même, a été trop négligée; la plupart des jeunes talens qu'avait attirés le concours, ont faiblement répété ce que le nom de l'empereur a déjà fait dire à des voix si fortes. Ils se sont éblouis eux-mêmes, en réfléchissant des images éclatantes, mais connues.

« Toutefois, l'Académie ne se plaint pas de cet essai : d'éloquentes inspirations, de belles promesses de talent s'y rencontrent. Le concours était achevé avant la pompe nationale et touchante qui a dignement inauguré l'arc-de-triomphe par l'entrée civique et paternelle du roi, sous les auspices d'une amnistie desirée. Nos jeunes poètes, sans allusions au present, ont donc respiré surtout l'atmosphère du passé; ils ont tâché de revivre sous ce ciel de gloire et d'airain. Une jeune fille même n'a pas eu peur de ces rudes souvenirs, et s'est essayée à en redire les bruits éclatans. Vous croirez sans peine que la force lui a quelque peu manqué. On reconnaît Herminie qui chancelle et qui tremble sous la pesante armure. D'heureux traits de sentiment et l'élégance ont frappé du moins l'Académie, dans l'ode guerrière de Mlle Elisa Moreau. L'auteur peut cultiver ce goût des vers, qui a tant de graces dans une femme, et qui, de nos jours, en a si glorieusement inspiré quelques-unes. A seize ans, elle a déjà du poète l'accent pur et l'harmonie.

Moi, triste et frêle jeune fille,
Au son de voix plaintif et lent,
Oiseau caché dans la charmille,
Et qui ne chante qu'en tremblant,
Si j'avais la voix prophétique,
Au timbre vibrant et magique,
Qu'on écoute en joignant les mains;
Comme autrefois la pythonisse,
Sur le trépied du sacrifice,
Ouvrant l'avenir aux humains;
Je dirais : Le ciel de la France,
Semé d'astres éblouissans,
Rayonne comme l'espérance
Sur un visage de seize ans;
Je dirais : D'une ère nouvelle
L'aube se lève calme et belle;
Sur les flots d'un lac argenté
Le vaisseau de l'état s'avance,
Laissant flotter sa voile immense
Au souffle de la liberté !

« Une autre pièce, placée plus haut, a été jetée dans le concours par un homme de lettres très connu, et que distingue l'élévation du talent critique. Habitué à l'étude comparée des littératures, il a conçu le sujet sous la forme d'un symbole, où Babylone et l'Égypte sont poétiquement évoquées devant la France nouvelle, qui les écoute et leur répond. A cette fiction, qui peut surprendre plutôt que plaire, l'ingénieux auteur a mêlé de beaux vers et une sorte d'imagination orientale. Voici quelques traits de son fabuleux dialogue :

BABYLONE.

Ma sœur, sais-tu quelle est cette jeune guerrière
Qui prétend marcher sur nos pas?
Dans mon vieil Orient, quand j'avais ma paupière,
Ce me semble, elle n'était pas.

L'ÉGYPTE.

Sous la forme d'un aigle, aigle aux ailes rapides,
Qui réveilla d'un cri le tombeau de Memnon,
Je la vis s'élancer au front des Pyramides,
Et j'appris quel était son nom.

LA FRANCE NOUVELLE.

Je suis la France nouvelle.
La vieille France, avant de descendre au tombeau,
Eut comme vous ses jours d'une gloire éternelle;
Puis ma mère mourut, et je porte comme elle
Dans une main un glaive et dans l'autre un flambeau.

« D'autres pièces, les nos 6, 12, 39 et 18, se sont fait remarquer par des traits de talent mêlés aux erreurs du goût. Le no 33 a plus long-temps fixé l'attention de l'Académie et partagé ses suffrages. Malgré trop de diffusion peut-être, on y reconnaissait l'art habile et l'éclat élégant d'un écrivain qui s'est initié à tous les artifices de l'expression poétique. Cette pièce, qui a le plus approché du prix, sera sans doute publiée, et nous craindrions d'en affaiblir l'effet en ne la citant que par fragmens: l'auteur est M. Bignan, souvent couronné dans ces concours, et estimé dans les lettres à plus d'un titre.

« Le prix enfin a été remporté par un émule moins exercé, mais dont quelques inspirations ont frappé davantage. Un plan poétique et simple, de la force et même du naturel, quelque chose de nerveux et d'agile qui semble marquer l'élan du jeune athlète fait pour vaincre, un sentiment vrai sous la parure des vers, voilà ce qui, malgré les fautes, a fixé nos suffrages.

« L'auteur est M. Boulay-Paty. Plein d'ardeur et d'expérience, il mérite cette faveur qui anime le talent, et que le talent justifie. Il va lire lui-même son ouvrage: vous l'accueillerez pour lui donner la force d'être mieux entendu; car il n'a besoin que de l'être. »

M. Boulay-Paty a lu, en effet, sa pièce de vers, qui a été fort applaudie. Nous ne contesterons pas l'élan et la verve de plusieurs strophes de cette pièce; mais méritait-elle bien la seconde couronne que lui a décernée M. le ministre de l'instruction publique? Nous connaissons de beaux volumes de vers qui resteront, et qui n'attirent ni l'attention de l'Académie ni celle de M. le ministre de l'instruction publique. Nous voudrions voir ce ministre, qu'animent de si bonnes intentions, rechercher avec le même soin tous les travaux dignes de ses encouragemens.

Quant à l'Académie, nous savons que ses statuts semblent excuser une partie des fautes qu'elle commet chaque année dans la distribution des prix qu'elle accorde à la poésie, à l'éloquence, à la morale; mais, sans espérer, pour chaque année, un travail philosophique, oratoire ou poétique, d'une valeur éclatante et incontestée, nous sommes sûrs que l'Académie, qui sait, par la bouche de M. Villemain, railler avec tant d'esprit les ouvrages qu'elle couronne, pourrait, en consultant le goût éclairé de son secrétaire perpétuel, trouver moyen de couronner des ouvrages capables d'échapper à la raillerie. Si, par amour de l'égalité, elle ne veut pas violer ses statuts, qu'elle les révise; la littérature et le bon sens s'en applaudiront.

F. Bonnaire.

SOUVENIRS

DE CATALOGNE.

Je me trouvais à Barcelone au temps du choléra et je n'avais que vingt-quatre heures à y passer. C'était trop encore dans un pareil moment. J'étais recommandé à un moine, à un médecin et à un négociant; le négociant était mort, le médecin invisible, le moine en fuite. Réduit à moi-même, je courus la ville au hasard, faisant, pour ainsi dire, un voyage de découverte.

Barcelone a quelque chose de Palerme, dans son apparence extérieure; mais quant aux mœurs et à la civilisation (ce mot est si vague et il est devenu si banal, que je l'emploie, faute d'un autre sous ma plume), elle est à l'Espagne, ce que Milan est à l'Italie; les usages français y combattent pied à pied et auront bientôt achevé d'y détrôner la vieille coutume indigène. C'est une ville de commerce et de vanité. On y poursuit ardemment la fortune, et, la fortune atteinte, on la dissipe en luxe et en plaisirs. C'est la ville d'Espagne où le théâtre est le plus suivi, il l'était même au milieu de l'épidémie, et l'opéra y est quelquefois bien composé; mais il n'y a pas de musique nationale. Rossini règne en maître absolu et solitaire sur le cœur des *dilettanti* catalans. La salle de spectacle est fort peu éclairée; ce n'est pas sans dessein : la demi-obscurité des loges provoque aux mystères de la galanterie, et la beauté des femmes est plus séduisante dans l'amoureuse auréole de ces clartés douteuses. Seulement je regrette la mantille que les dames immolent imprudemment au chapeau français. C'est de toutes les innovations ultramontaines la plus malheureuse; il serait à désirer que la réalisation du vœu de Louis XIV souffrît des exceptions, et, qu'en fait de toilette, il y eût toujours des Pyrénées.

Il y a une architecture catalane dont on saisit les caractères avant même d'avoir franchi les Pyrénées, en mettant le pied dans le Roussillon; Perpignan est déjà presque une ville espagnole. Le type du genre est le palais de l'*Audiencia Real*, palais de justice, l'édifice le plus saillant de Barcelone. Rien n'égale la grandeur de l'ensemble, si ce n'est le fini parfait des détails : il n'y a pas jusqu'aux monstres de pierre servant de gouttières qui ne soient sculptés avec cette conscience, cette perfection que nos ancêtres portaient dans leurs moindres travaux. La cour est plantée d'orangers à l'orientale; ce mariage de l'architecture avec la nature est ravissant.

La même union se retrouve à la cathédrale, ou, comme on dit en catalan, la *Seu*, bel édifice gothique du XIVe siècle. Un bosquet d'orangers et de citronniers parfume l'intérieur du cloître, remarquable d'ailleurs par la finesse et par l'élégnance des voûtes. La fraîcheur, la grace, la volupté de ce terrestre Éden, contraste avec l'aspect sévère et imposant de la basilique. Il en est de l'Espagne comme de l'Italie : il faut à ces imaginations méridionales toutes les séductions profanes pour les conquérir aux mystères sacrés; la foi n'arrive à leur intelligence que par les sens; leur dévotion est toute physique; le dogme les rebuterait dans son aridité primitive : ils ne conçoivent l'idée et ne l'acceptent que sous une forme charnelle. La Vierge est une femme pour le croyant qui s'agenouille et pleure à ses pieds; moins jeune et moins belle, elle aurait moins d'adorateurs; et c'est sur le noble visage du Christ, dans son doux regard, dans la mélancolie de son sourire, que la piété féminine cherche les preuves de sa mission divine.

Deux choses surtout me frappèrent à Barcelone : les clochers octogones et les galeries à colonnettes qui couronnent les maisons. Ce sont là les deux traits distinctifs de l'architecture barcelonaise, ceux qui donnent à la ville sa physionomie propre.

Il y a cependant çà et là quelques monumens d'un autre ordre; tel est, par exemple, le palais du duc de Medinaceli, véritable bijou à mettre sous verre, comme le fameux campanile florentin de Giotto. Il est tout en marbre blanc et reporte aux jours les plus purs et les plus exquis de la Renaissance. Mais l'intérieur a été livré aux Vandales, il est abîmé. Le duc de Medinaceli est comme le marquis de Carabas : il n'est pas de ville ou de village où il n'ait quelque palais, et il pourrait presque faire le tour de l'Espagne comme le prince de Butera faisait le tour de la Sicile, en couchant tous les soirs chez lui.

Parmi les couvens, il en est un, celui de la Merci, dont le vestibule est couvert de peintures sur faïence représentant la conquête de Mayorque par Jacques d'Aragon. Le nom de tous les chevaliers qui l'accompagnaient dans son expédition belliqueuse est tracé sur la faïence, et ceux qui manquent ne sont pas de bon aloi pour la noblesse catalane : c'est le livre d'or de Barcelone. La plupart de ces noms sont français et appartiennent à des familles de Gascogne et de Roussillon.

Le belvéder du pays est le fort du Monjuich, qui commande la ville et la

protége de ce côté, comme la citadelle la défend de l'autre. On y monte par un chemin taillé en zig-zag dans la montagne et accessible aux voitures. Le site est beau, mais triste, malgré le grand nombre de villages et de maisons de plaisance, dispersées dans la plaine ainsi qu'au pied et aux flancs des collines qui la ceignent. C'est vers le midi surtout que la vue est morne, et les bouches du Llobregat, fleuve jaune et paresseux, ont quelque chose du silence et de la désolation des Maremmes italiennes, à l'embouchure du Tibre ou de l'Ombrone. L'horizon de mer est magnifique; emporté au loin et mélancoliquement bercé sur les lames bleues et frémissantes de la Méditerranée, le regard s'égare et s'oublie aux dernières limites de l'horizon. Ramené sur la ville infortunée par le murmure incessant du peuple qui tombait à cette heure et mourait sous les coups invisibles de l'épidémie, je me mis à songer aux scènes de deuil et de désespoir dont la cité maudite était alors le théâtre. Rien n'annonçait cependant que la mort planât sur elle; l'air était tiède et pur, le soleil radieux, le ciel en fête et les brises de la Méditerranée toutes chargées du parfum des orangers; cette amère ironie de la nature avait quelque chose qui serrait le cœur et qui rendait plus terrible l'idée du fléau.

Tout en me faisant les honneurs de sa forteresse, le gouverneur, vieux soldat de 1808, me racontait dans une espèce de langue mixte, composée à dose égale de français et d'espagnol, les destinées militaires et politiques de la cité dont la garde lui est confiée. Le souvenir le plus vivant à Barcelone est celui du comte d'Espagne; c'était un émigré français que l'exagération de ses principes absolutistes et la brutalité de son caractère avaient rendu cher à Ferdinand VII. Il l'avait envoyé à Barcelone en qualité de capitaine-général, concentrant ainsi dans sa main l'administration civile et militaire de la Catalogne; car les capitaines-généraux exercent une véritable dictature: armée, police, justice, administration, ils président tout. Le comte d'Espagne usait sans ménagement et sans pitié de son pouvoir exorbitant, et l'épisode des *Agraviados* a marqué son passage d'une tache de sang. On cite de lui des traits singulièrement excentriques; quelquefois il allait se promener de grand matin dans la ville, et mettait à l'amende les marchands dont les boutiques n'étaient pas encore ouvertes. Une fois il fit retenir sa femme prisonnière entre les deux ponts-levis de la porte, parce qu'elle était sortie sans sa permission. Lui-même se mettait aux arrêts, comme Souwaroff s'imposait des disciplines à la tête de son armée. Il avait proscrit les casquettes de loutre comme révolutionnaires, et des peines d'un ridicule atroce étaient le châtiment des infracteurs de l'ordonnance. Une circonstance avait achevé de le rendre odieux aux Catalans; en qualité de Français, il s'était entouré de Français, et en avait placé presque à tous les postes importans de son administration.

Le Barcelonais est essentiellement marin; il aime la mer, les aventures, et la grande masse des émigrans qui, dans les siècles précédens, allaient chercher fortune aux Indes, sortaient de Barcelone. Le peuple maritime a

son quartier à lui ou plutôt sa ville : Barcelonette lui appartient tout entière. Barcelonette, en effet, est plus qu'un faubourg, c'est une ville dans la ville; on y compte plus de sept cents maisons qui sont toutes bâties sur le même modèle, et dont aucune ne dépasse un étage, afin de ne point intercepter la vue de celles de Barcelone. Toutes les rues sont tirées au cordeau. Barcelonette est une construction moderne; elle ne remonte pas au-delà du siècle dernier; le marquis de la Mina y mit la dernière main en 1775. Il y règne une grande activité; c'est là qu'on fabrique les ancres, les voiles, les cordages, tout ce qui concerne la navigation, et l'on y construit même des bâtimens marchands de toutes grandeurs. Le peuple catalan a, sous tous ces rapports, une supériorité qu'il sent et qu'il fait volontiers sentir aux autres.

Je ne pouvais, sans imprudence, demeurer plus long-temps dans une ville infectée; je partis donc de Barcelone pour m'aller purifier dans les montagnes.

Tandis qu'on chargeait la diligence qui devait m'emmener, la cloche d'une petite église, située sur la Rambla, sonnait la messe des voyageurs, aussi matinale que celle des chasseurs; mais elle sonnait en vain, pas un voyageur n'y prit garde, et la messe se célébra dans le vide. Mêlant sa voix sourde et monotone à celle de la cloche argentine, le guet criait : Deux heures! et annonçait aux bourgeois endormis que le temps était serein. Or, comme il l'est en Espagne les trois quarts de l'année, le guet a été baptisé du mot qu'il répète le plus souvent : on l'appelle le *sereno*. A Paris ce serait le pluvieux; à Londres, le nébuleux. Cet usage du guet est encore en vigueur dans toute l'Espagne, et il donne aux nuits sinistres de ces vieilles cités du moyen-âge une physionomie qui leur sied merveilleusement bien.

La diligence chargée, on part, et les bruyantes sonnettes des sept mules sacramentelles carillonnent dans les rues ténébreuses et muettes. La porte de la ville s'ouvre devant nous, le pont-levis résonne comme le pont mythologique de Salmonée; nous sommes dans la campagne; mais il est nuit close, et l'on galope dans l'ombre jusqu'à Martorell, bourgade insignifiante, qui a un arc de triomphe et un pont d'origine romaine sur le Llobrégat.

La diligence espagnole diffère de la diligence française en ce qu'elle est exclusivement destinée au service des voyageurs, et non au transport des marchandises, lesquelles ne sont que l'accessoire; elle est aussi beaucoup plus chère. Les plus grands seigneurs en usent, et l'on y voyage côte à cote avec des duchesses et des ambassadeurs. Ce n'est pas dire qu'on s'y trouve toujours en bonne compagnie. Au contraire des conducteurs français qui considèrent les voyageurs comme la partie la plus incommode de leur cargaison, le conducteur espagnol, *mayoral*, est plein d'attention et de prévenance. La diligence espagnole couche tous les soirs dans des *posadas*, établies d'étape en étape par les soins de l'administration; sauf ce retard quotidien, elle chemine plus vite que les nôtres; une fois lancée, elle va presque toujours au galop. Elle est ordinairement tirée par sept mules, mais on en met jus-

qu'à dix et même douze, — une fois j'en ai vu seize, — suivant la longueur du relai ou les difficultés de la route. Les mules sont attelées par couples; les deux dernières font l'office de limonières, et le *mayoral* les tient en rênes assis sur le siége. Les autres vont sans bride et obéissent à la voix. Chacune a son nom et y répond par un coup d'oreille. Ces noms varient peu et sont les mêmes d'un bout à l'autre de l'Espagne, c'est toujours *Carbonera*, *Dragonera*, *Jardinera*, *Platera*, *Capitana*, *Coronela*, *Generala*, *Colegiala*, *Amorosa*, *Valerosa*, *Borrasca*, *Leona*, et d'autres semblables, tirés de la couleur ou du caractère des mules qui les portent; elles sont parées de housses jaunes pour l'ordinaire, et toutes caparaçonées de sonnettes étourdissantes. La première mule est montée par un petit postillon qui mène la caravane sans s'occuper de ce qui se passe derrière lui; jamais il ne retourne la tête. Le *zagal* est un piéton qui court à côté de l'attelage, distribuant, selon l'occurence, le blâme, l'éloge et les coups de bâton. C'est lui qui fait le métier le plus rude; il faut des jarrets de fer pour y suffire. Tout cela forme un ensemble des plus pittoresques, et rien n'est plus amusant que de suivre, dans tous ses détails, le gouvernement de cette armée rétive et bruyante.

Au village d'Esparaguerra commence le Mont-Serrat, jeté au milieu de la plaine aride et nue comme un vaste écueil au milieu de l'Océan. On eût dit, en le voyant de loin se dresser à travers les brumes du matin, quelque Babel mystérieuse élevée par les Titans antidéluviens pour escalader le ciel; mais les brumes s'éclaircissent, l'aurore paraît, et les formes brusques et hardies de la citadelle gigantesque se dessinent de plus en plus nettes sur le fond rose de l'horizon. La solitaire montagne n'est qu'une énorme masse calcaire taillée en aiguilles et en flèches, comme le mont Pellegrino de Palerme, auquel elle ressemble beaucoup. Elle est isolée comme lui, dépouillée comme lui, et, comme lui, coupée en tous sens d'anfractuosités profondes et pittoresques.

Arrivé au chétif village du Bruch, je mis pied à terre, et m'acheminai vers le couvent des Bénédictins, aujourd'hui supprimé, qui occupe le haut de la montagne, et auquel elle doit sa célébrité. La montée est fort douce de ce côté-là; on la fait commodément par une route pratiquée à grands frais par les moines au temps de leur opulence, et qui va se dégradant tous les jours depuis qu'elle n'est plus foulée par le pied des pèlerins ni entretenue par leurs offrandes. Bordée, à droite, de grands rochers, tantôt nus et déchirés, tantôt tapissés de mousse et couverts de pins, elle côtoie le précipice jusqu'au haut et décrit de longues sinuosités. A mesure qu'on s'élève, la vue s'étend sur un pays triste et abandonné; un brouillard d'automne voilait le côté de Manresa et ajoutait à la mélancolie du paysage. La solitude de ces agrestes déserts n'est troublée que par quelques bivouacs de charbonniers qui tachent le gazon de larges plaques noires.

Le guide que j'avais pris au Bruch est resté pour moi le type du paysan

espagnol, la meilleure race de la Péninsule; vêtu d'un simple caleçon, il portait fièrement sa *manta* sur l'épaule, et, tout en marchant, rejetait derrière lui le bout de sa *gorra* avec une impatience qui n'était pas sans grace. Il s'était pourvu prudemment d'une outre (*bota*) pleine de vin, et quand la faim le prit, il me fit signe de m'arrêter d'un air assez dégagé, et s'asseyant sur le bord du chemin, il tira de sa besace un morceau de pain et une poignée de noix qu'il mangea tranquillement, non toutefois sans m'avoir offert de prendre place à son banquet frugal. Il fallut bien, sous peine de le blesser profondément, faire honneur à sa *bota*.

Il y a dans ce sans-gêne quelque chose qui me plaît, car il vient d'un sentiment de dignité personnelle qui a de la grandeur, et qui fait prendre en dégoût l'obséquiosité basse et servile. La fausse honte n'existe pas en Espagne : le dernier paysan parle au roi sans se décontenancer; mais, malgré la liberté et l'aisance de ses manières, il est plein de tact, de convenance dans ses paroles, et ne sort jamais avec son supérieur, ou celui qu'il juge tel, des limites de la politesse et d'une réserve respectueuse. On n'a jamais à craindre qu'il s'apprivoise trop et qu'il devienne indiscret et importun par trop de familiarité.

Le couvent s'annonce de loin par une grande statue de pierre qui plane sur le chemin, et qui semble placée là pour faire accueil au pèlerin. Comme je me disposais à pénétrer dans le cloître, une nuée d'*urbanos* barcelonais fondit sur moi et me barra le passage. Ils étaient là pour surveiller les moines, fort soupçonnés d'entretenir des relations avec don Carlos. Mon apparition était suspecte; j'étais un émissaire, comment en douter? J'exhibai mon passeport; mais des passeports, on s'en procure de faux tant qu'on en veut; cela ne prouve rien. Le destin voulut qu'un des urbains écorchât quelques mots de français; c'était un ancien soldat, qui, jeté au loin par les commotions de l'Empire, avait été jusqu'à Genève. La connaissance fut bientôt faite, et il me prit sous sa protection. Cependant le chef du poste continua à me regarder de mauvais œil; objet des soupçons passionnés de la guerre civile, je fus surveillé et suivi de près durant tout mon séjour au couvent, et de leur côté, les moines, craignant de se compromettre, se tinrent à distance et s'interdirent toute communication avec moi. A peine en aperçus-je quelques-uns errer au milieu des rochers dans leur robe noire. Ils disparaissaient à mon approche comme des ombres.

L'ancienne église a été brûlée, la nouvelle est ignoble; le badigeon a tout envahi, et le cloître est, d'ailleurs, sans architecture. Aussi bien quelle architecture de main d'homme, cet homme fût-il Michel-Ange, pourrait soutenir la comparaison avec l'architecture puissante de cette montagne dressée et taillée par la main de Dieu? Le site est admirable; de magnifiques touffes de verdure coupent l'aridité grisâtre du roc nu. Le monastère est bâti à l'entrée d'une gorge étroite qui coupe le mont en deux, d'où lui est venu le nom de Mont-Serrat, corruption de *monte serrado*, mont scié. Toutes les

crêtes voisines sont couronnées d'ermitages, suspendus aux rochers comme des nids d'aigles. Ces asiles du recueillement ascétique et de l'éternelle contemplation étaient depuis long-temps abandonnés. La foi de notre âge n'est plus assez robuste pour soutenir l'homme en de si austères Thébaïdes. Ces sauvages sanctuaires ne sont plus là que pour la décoration du paysage. Tout autour s'ouvrent d'énormes précipices. Le Llobrégat serpente au bas à travers la plaine aride et monotone de Monestrol. Un groupe de mendians venus de ce pauvre village étaient accroupis à la porte du couvent, attendant la sportule.

La fondation du monastère remonte au IXe siècle; il eut au moyen-âge de glorieuses destinées; le XVIIIe siècle lui porta un coup irréparable par le bras de Charles III. Il en est de la Vierge adorée sur ces hautes retraites comme de toutes ses pareilles : exhumée miraculeusement des entrailles de la sainte montagne, elle opéra pendant mille ans des miracles attestés par un nombre prodigieux d'ex-voto suspendus aux murs de sa chapelle. Il y en a de toute espèce : des jambes d'argent, des doigts, des bras, des seins, des bateaux, des chars, des chaises, des bijoux; que sais-je encore? C'est tout à la fois un cabinet d'anatomie et de bric-à-brac.

Il y avait autrefois, au-dessus du monastère, un château-fort avec citernes et pont-levis, qui était devenu le repaire d'une bande de voleurs. Les malandrins s'abattaient de là comme des oiseaux de rapine pour piller les vallées voisines, et ils forçaient les moines à leur donner des vivres en les menaçant d'écraser le monastère sous les rochers. Ils étaient inexpugnables. Enfin, une troupe de miquelets parvint, à force de mystère et d'audace, jusqu'à la forteresse et s'en empara. Le repaire fut détruit, et, en commémoration de cet évènement, l'ermitage qui se trouvait au-dessous du château fut consacré à saint Dimas, le bon larron de l'Évangile.

Les moines conservaient précieusement parmi leurs reliques la mémoire et les cendres d'un frère fameux, Jean Guerin, dont voici l'histoire. Les disciplines et la retraite l'avaient si peu mortifié, qu'il séduisit, puis assassina la fille d'un comte de Barcelone. Il eut un si grand repentir de son crime, qu'en châtiment de sa brutalité, il se condamna lui-même à l'état de brute. Il se retira dans les forêts et y vécut sept ans, se nourrissant de racines et marchant à quatre pattes, comme une bête fauve (1). Le comte de Barcelone, étant à la chasse, prit le sauvage dans ses filets, et l'amena à la ville pour le montrer comme une curiosité. Mais admirez le miracle! le fils du comte, âgé seulement d'un mois, se mit tout d'un coup à parler à haute et intelligible voix, ordonnant au pénitent de se relever, parce que ses péchés lui étaient pardonnés. Le comte pardonna en effet, et comme on se

(1) J'ai vu la même chose à Naples. Un devot avait commis je ne sais quel acte de brutalité, il se mit dès-lors à marcher à quatre pattes, et se faisant conduire à l'attache comme un chien. Il montait ainsi tous les jours les degrés de l'église de Saint-Janvier.

mettait en quête pour trouver le corps de la princesse, elle parut elle-même aussi jeune et aussi belle que le jour du crime. La vierge Marie l'avait ressuscitée.

Un souvenir plus sérieux est lié au Mont-Serrat. C'est ici qu'Ignace de Loyola vint déposer son armure lorsqu'il quitta la guerre pour l'apostolat. Ame ardente et belliqueuse, il ne faisait que changer de luttes. C'est dans le recueillement et le silence de ces lieux solitaires, qu'il vint passer sa veillée des armes, et se préparer, par la retraite et l'abstinence, à sa longue vie d'aventures. Sorti blessé de la généreuse guerre des Communeros, le gentilhomme biscaïen dépouilla ici le vieil homme; il se fit homme nouveau : il en sortit saint Ignace.

Contemporain de Luther, Loyola étaya et soutint d'une main ferme l'édifice battu en brèche par le réformateur allemand; l'ordre des jésuites fut l'une des plus fortes colonnes du trône ébranlé de Saint-Pierre et l'une des plus hardies conceptions du catholicisme. Il nous est permis, maintenant que la victoire nous est restée, de juger cette institution vivace, mais enfin frappée à mort, comme on juge un ennemi couché sur le champ de bataille. Il n'y a plus ni courage ni danger à être juste, et l'on peut dès aujourd'hui se mettre au point de vue de la postérité. L'histoire dira que l'œuvre de Loyola fut une grande œuvre, et qu'elle ne pouvait sortir que d'un cerveau puissant. Heureux celui dont la vie est, comme fut la sienne, remplie par une idée, et qui a la conscience profonde, sincère, inébranlable, d'une mission à accomplir; c'est là le souffle des prophètes et la muse de l'artiste; c'est le levier irrésistible qui soulève les peuples et les pousse comme des troupeaux dociles sur les routes inconnues de l'avenir. Heureux le bras à qui la Providence le confie, ce levier miraculeux! plus heureux celui qui en use vaillamment! Que d'heures d'ivresse et de ravissement Ignace dut passer sur la montagne dans cette

..... Procellosa e trepida
Gioja d'un gran disegno

dont parle le poète lombard! Que de voix mystérieuses durent parler à son oreille! que de visions magnifiques éblouirent ses yeux! Mais enfin quand il se fut bien pénétré de la grandeur de son œuvre, lorsqu'il se fut cuirasse le cœur contre tous les traits qu'il allait affronter, il sortit un jour de sa retraite, laissant en ôtage au cloître son épée, glorieux trophée qu'on y montra long-temps; il quitta le désert, il descendit la montagne, et, dernier apôtre militant de l'église, il se mit en route à travers le monde, et le remplit de son nom. Quand sa tâche fut faite, il alla s'endormir à Rome, sous la grande ombre du Vatican.

Je quittai le cloître si fortement occupé de l'orageuse destinée de l'apôtre biscaïen, qu'il s'en fallut de peu que je ne cherchasse sur le sentier la trace de ses pas. J'aimais à songer qu'il avait passé par-là et que ses yeux avaient

contemplé les mêmes sites dont les miens étaient frappés; lien mystérieux et tout puissant des souvenirs, qui unit les temps, attache les générations présentes aux générations passées et fait que l'humanité n'est qu'une grande famille immortelle! Je redescendis la montagne par le côté opposé à celui par où j'étais monté; le chemin est plus court, mais il est affreux, tout hérissé de rochers pointus et de racines à fleur de terre. J'étais étonné à chaque pas de la profondeur des précipices, de l'horreur des gorges et des escarpemens prodigieux du roc. Je me croisai, dans ces défilés sauvages, avec plusieurs caravanes de Barcelonais des deux sexes, qui venaient accomplir les vœux faits à la Madone dans l'épouvante du choléra. Pèlerins soigneux de leurs aises, ils arrivaient juchés sur de bonnes mules et me donnaient tous, en passant, le salut de paix : *Vaya usted con Dios!*

A un coude du sentier on découvre tout à coup une nouvelle plaine grise, silencieuse, mélancolique comme celle qu'on vient de perdre de vue; semée çà et là de pauvres villages, elle s'étend tristement jusqu'à la mer; mais la mer était invisible, cachée par le brouillard. Enfin, arrivé au bas du précipice on se repose des fatigues de la descente à l'ombre des oliviers et des pins.

Je revins au Bruch à l'*Ave Maria*, après avoir fait le tour entier de la montagne; le lendemain, je pris au passage la diligence de Saragosse.

Je n'avais échappé au choléra et aux urbanes que pour tomber aux mains... Mais voici comment se passa l'aventure. J'avais donc pris au Bruch la diligence de Saragosse. La première journée fut sans intérêt. Le pays est inégal, sauvage et montagneux; le brouillard ou la pluie éteignait toutes les couleurs de la nature. Igualada est une petite ville insignifiante, où l'on déjeune et qu'on n'a même pas le temps de voir. Le jour tombe vite en novembre, et il était nuit close quand nous arrivâmes à Cervera. C'est, comme on sait, une ville d'université; nous ne fîmes que la traverser au milieu d'un groupe d'étudians coiffés du claque universitaire et drapés dans les lambeaux de leurs manteaux noirs. Trois prennent place dans la diligence, et l'on va coucher à Tarrega, autre petite ville, sœur jumelle d'Igualada.

La posada est ignoble; le soupé immangeable, même pour des voyageurs affamés; les lits, d'ailleurs fort rares, loin d'inviter au sommeil, commandent la veille, tant ils sont sales; la place manque pour manger; elle manque bien plus pour dormir; on se dispute les matelas et les paillasses; ils appartiennent au premier occupant. Je me retire prudemment de la mêlée; car le prix de la lutte ne vaut pas la lutte, et enveloppé dans mon manteau, je m'empare d'une table dont personne ne songe à me contester la possession. C'est un vacarme, une confusion à rompre la tête; les muletiers jurent, les chiens hurlent, la *posadera* brutalise ses servantes, les voyageurs rient, chantent, crient, le désordre croît, le bruit redouble, on est en pleine tour de Babel.

Au milieu de ce pêle-mêle assourdissant, je remarquai un homme de

mauvaise mine qui allait et venait d'une pièce à l'autre et observait toutes choses d'un œil sournois. Comme je le faisais remarquer à mes compagnons de voyage, il disparut. Était-ce un espion de la police, des factieux ou des bandits?

Cependant le calme s'était peu à peu rétabli; les pavots mythologiques avaient plu du haut du sale plafond de la posada sur les yeux appesantis de la compagnie, et l'on entendait ronfler sur tous les tons aux quatre coins du caravanserail immonde. Cet heureux calme ne devait pas durer. A deux heures du matin, tout le monde était sur pied, à trois heures, la diligence roulait sur la grande route, et le *zagal* causait amicalement avec ses mules. Il faisait encore nuit close.

La diligence était au grand complet. Le coupé appartenait à la comtesse de M., jeune veuve andalouse, qui voyageait escortée, d'un côté, par une chambrière, de l'autre, par un jeune Italien, qui remplissait auprès d'elle les fonctions de cavalier servant.

J'étais dans l'intérieur avec les trois étudians de Cervera, un émigré de 1823, amnistié, qui revenait d'Angleterre, et un jeune Barcelonais, qui allait à sa maison de campagne et qui parlait assez bien français. La rotonde était occupée par un valet de la comtesse et par deux bonnes dames portant chacune une petite fille de quatre à six ans, et accompagnées d'un honnête bourgeois. Le rôdeur suspect de la veille complétait la chambrée.

J'ai dit qu'il faisait nuit, et la nuit était sombre, car il pleuvait. Nous étions dans la plaine d'Urgel; mais on ne voyait rien, et l'on n'entendait que le tintement des mille sonnettes des mules et la voix grondeuse du zagal; tout le monde dormait, et je dormais dans mon coin comme tout le monde. Tout à coup la voiture s'arrête. Réveillé en sursaut par ce brusque temps d'arrêt, je me dispose à me rendormir, m'imaginant qu'une mule est tombée; cela nous était déjà arrivé et le chemin était glissant; mais la halte se prolonge, et j'entends une glace du coupé se briser avec fracas; je baisse la mienne, je mets la tête à la portière pour voir ce qui se passe, et je me trouve nez à nez avec deux carabines qui me couchaient en joue.

Étaient-ce des factieux? étaient-ce des voleurs?

Dans tous les cas, la rencontre ne promettait rien de bon, et me renfonçant dans mon coin, je glissai à tout hasard une vingtaine de louis dans une de mes guêtres, et ma montre dans l'autre. Cela fait, j'attendis l'événement.

Il ne se fit pas attendre. La portière s'ouvrit; on nous fit mettre pied à terre, et je me trouvai au milieu d'une douzaine d'hommes armés de sabres, de pistolets et d'escopettes. Un coup de sabre avait jeté le postillon à bas de son cheval, un coup de crosse avait lancé le zagal dans le fossé, et le *mayoral* était couché sur le ventre, la tête sous la roue,

qui l'aurait broyée au premier pas des mules. La jeune comtesse avait été, comme nous, arrachée de la voiture; la pluie tombait sur ses beaux cheveux noirs, et son petit pied andaloux baignait dans la boue du chemin. Elle était fort effrayée, et son cavalier servant ne lui servait à rien; il était plus effrayé qu'elle, et fit une assez triste figure; tous les autres, du reste, étaient muets et consternés. Quant au rôdeur inconnu de la posada, je ne sais ce qu'il devint, car je ne le vis plus. Les deux femmes de la rotonde étaient tout en larmes; l'une surtout serrait son enfant sur son sein avec une terreur passionnée, en poussant des cris desespérés. Un des bandits, je crois que c'était le chef, s'approcha d'elle le fusil à la main; la pauvre mère s'imagina qu'il venait tuer son enfant, et ses cris redoublèrent; mais le bandit la rassura : il prit l'enfant et se mit à le bercer paternellement dans ses bras.

Pendant ce temps la bande travaillait et n'y allait pas si doucement.

— *Boca abajo!* nous criaient-ils en lançant au hasard des coups de sabre et des coups de crosse, et chacun d'obéir et de se coucher ventre à terre sans faire la moindre résistance. Seul je refusai de me soumettre à cette honteuse formalité, et malgré les injonctions réitérées, malgré les menaces et les coups, je m'obstinai à demeurer assis sur le marche-pied de la diligence; le poste était périlleux, car les bandits se mirent à la décharger, et ils jetaient les malles du haut de l'impériale sans s'embarrasser qu'elles écrasassent, en tombant, quelqu'un des patiens étendus sur la route. Un des étudians de Cervera en reçut même une qui pensa lui casser la jambe. Les femmes seules étaient à l'abri. On les avait mises ensemble à une distance raisonnable; je m'attendais de ce côté-là à une scène d'un autre genre, car la jeune comtesse était faite pour éveiller de tout autres idées que des idées de cupidité; elle le savait bien, et se rappelait sans doute l'aventure arrivée récemment sur la route de Pampelune à la fille du comte P.

— *Soy una probre inferma*, disait-elle en sanglottant; je suis une pauvre malade, et peut-être avait-elle un but secret en se faisant passer pour malade; le fait est qu'elle se portait fort bien et qu'elle était charmante. Toutefois elle en fut quitte pour la peur; elle avait caché ses bijoux dans son corset; on n'alla pas même les y chercher.

Quand les bandits s'aperçurent que j'étais étranger, je devins de leur part l'objet d'une attention particulière. — « *Al caballero frances*, » se répétaient-ils l'un à l'autre en me montrant du doigt, et ils ne me perdaient pas de l'œil. J'étais fort embarrassé pour les comprendre et surtout pour leur répondre, car j'en étais alors aux premiers rudimens de la langue espagnole. Je n'entendais que les mots qui se rapprochaient de l'italien, et c'est en italien que je répondais. Le dialogue n'était pas toujours fort clair, et l'impatience de mes interlocuteurs m'attira plus d'un coup de sabre. L'un même, croyant sans doute que j'y mettais de la mauvaise volonté, se fâcha tout-à-fait, et m'appuyant sa carabine sur la poitrine :

— *Carajo!* s'écria-t-il furieux, *has a morir.*

Je compris fort bien cela, mais je ne pris pas la menace au sérieux :

— *No señor!* lui répondis-je tranquillement en faisant un mauvais mélange d'espagnol et d'italien, *no se muere cosi.*

L'idée de la mort ne me vint pas alors, et mon calme avait par conséquent peu de mérite. Toutefois une idée sinistre me prit à la gorge. Je me mis à songer que mon titre de *caballero frances* me plaçait dans une position périlleuse, car il se pouvait qu'un dernier levain des passions politiques de 1808 se réveillant tout d'un coup dans le cœur de ces sauvages, ils n'assouvissent sur moi quelque vieille rancune. Alors seulement j'eus un moment d'inquiétude; mais le nuage se dissipa, ils n'en voulaient qu'à ma bourse. Mon sang-froid avait fait sur eux quelque impression, et après s'être répandus en menaces féroces et stupides, ils renoncèrent à leur idée fixe de me faire mettre *boca abajo*, comme les autres, et ils finirent par me traiter avec une certaine considération.

Si j'avais su la langue, je me serais bien mieux tiré d'affaire; mais j'étais toujours, à cet égard, dans un horrible embarras. J'avais bien appelé à mon aide le jeune Barcelonais, qui parlait français, le priant de me servir d'interprète, mais il faisait le mort et ne me répondit pas. C'était une leçon d'espagnol un peu rude pour la première; puis-je dire qu'elle me profita, et que pas un des mots entendus cette nuit-là ne sortit de ma mémoire. Ce que mon oreille perdait, je le comprenais par les yeux.

— *Dinero! dinero!* fut le premier mot que j'entendis; c'est celui qui dominait tous les autres. Je donnai le menu que j'avais gardé dans ma bourse, une centaine de francs environ; de la part d'un Espagnol, la somme eût été suffisante; ils furent bien forcés de se contenter de moins, les étudians de Cervera n'avaient entre eux trois qu'un *duro* (5 francs); il est vrai que les bandits se vengèrent de la modicité de la rançon sur les épaules des prisonniers; ils les rouèrent de coups.

Ceci me rappelle un Anglais qui voyageait en Andalousie fort à la légère, et qui se plaignait de n'avoir jamais rencontré de voleurs. — Que m'importe, disait-il, ils ne me prendront rien, car je ne porte pas d'argent.— Enfin ses vœux furent exaucés; il fut arrêté par une bande aux environs d'Antequera et laissé pour mort sur la place parce qu'on ne trouva rien sur lui. On le rapporta mourant à Séville, et il fut guéri pour toujours de la recherche des bandits.

Un malheur semblable arriva à l'ambassadeur de Russie : pris par les voleurs dans une partie de campagne, à la porte même de Madrid, il fut rudement battu, parce qu'ils ne lui trouvèrent pas assez d'argent : — Un ambassadeur, lui dirent-ils, doit porter plus que cela dans sa poche.

Les bandits espagnols n'entendent pas perdre leur temps, et ils veulent qu'on le sache; si on ne finance pas, on est battu, et il n'est pas prudent de se mettre en route sans la bourse des voleurs. Il faut leur rendre la jus-

tice de dire qu'ils ne sont pas trop exigeans; vingt piastres (100 francs) sont une rançon raisonnable, et avec le double, on est réputé par eux *muy caballero* et traité avec toutes sortes d'égards.

Toutefois mes 100 francs ne suffirent pas aux malandrins catalans, ma qualité d'étranger leur faisait espérer davantage. Ils se doutaient de quelque stratagème; un déjà commençait à me tâter les jambes. Ce fut pour moi le quart d'heure critique; s'ils eussent trouvé l'or célé dans mes guêtres, ils m'auraient tué sans nul doute, pour les avoir trompés. Ils veulent qu'on y aille loyalement, et quand on leur cache quelque chose, ils disent qu'on les vole. J'avoue que je passai là un très mauvais moment, et que je maudis du fond de l'ame ma dangereuse précaution. Mon bourreau allait mettre la main sur mon petit trésor, et ma dernière heure sonnait, lorsqu'un de ses compagnons me sauva miraculeusement la vie en me demandant ma montre; on se rappelle que je l'avais glissée dans l'autre guêtre; je dis qu'elle était dans la voiture, et j'y montai comme pour la chercher. Je la tirai de sa cachette à la faveur des ténèbres, et je la donnai. Cette capture fit diversion, et l'on ne songea plus à me palper les jambes. J'aurais mieux aimé sauver la montre que l'argent, mais on ne me laissa pas le choix et c'est ma vie qu'il s'agissait de sauver.

Ils s'étaient emparés de ma malle et de mon carton à chapeau; la malle, ils la dédaignèrent, mais la chapelière, qui était de cuir et fermée par un cadenas, fixa leur attention. Ils s'imaginèrent avoir mis la main sur le coffre-fort, et ils palpaient déjà en imagination les onces qu'il renfermait; ils coupent les courroies, ils ouvrent... Un chapeau. O mécompte! Ils lancèrent loin d'eux avec rage l'insolent carton, et leur désappointement fut si burlesque, que je ne pus retenir un éclat de rire (je ne croyais pas rire en pareille affaire); ils ripostèrent par un coup de sabre qui taillada mon manteau.

Étaient-ce des factieux ou de simples voleurs? C'étaient des voleurs qui voulaient se faire passer pour factieux. Afin de nous faire prendre le change, ils nous demandèrent bien nos papiers, qu'ils ne lurent pas, et en s'adressant à celui qui paraissait le chef et qui présidait à la cérémonie, ils lui donnaient stupidement le titre de *capitan faccioso*; preuve évidente qu'ils n'étaient pas des factieux, car ils ne s'en seraient pas donnés à eux-mêmes la qualification. Il n'y a de factieux pour les carlistes que les christinos. C'était donc tout simplement une bande de voleurs, qui, grace à la guerre civile, essayaient de donner un caractère politique à leur brigandage. Je regrette que l'obscurité m'ait empêché d'étudier leur physionomie et leur équipement. Je crus remarquer seulement qu'un des brigands était masqué.

Il y avait plus d'une heure que l'expédition durait, et en pareille situation le temps ne paraît pas court; enfin le chef donna le signal de la retraite, et après avoir intimé aux prisonniers l'ordre de ne pas bouger, sous peine de

mort, l'armée ennemie se retira avec son butin. Elle disparut bientôt dans les ténèbres.

Les voleurs partis, le silence continua à régner; personne ne remuait; c'était un spectacle grotesque que de voir tous ces hommes couchés sur le ventre, au milieu du chemin, et plus immobiles que des cadavres; comme j'étais resté debout, le rôle d'éclaireur m'était échu naturellement; c'est donc moi qui sonnai, pour ainsi dire, la trompette de la résurrection. Une tête se leva timidement, puis deux, puis trois, puis toutes, et le cœur revenant aux morts avec la vie, ils se levèrent un à un du sépulcre de boue où ils étaient ensevelis.

A peine étions-nous sur pied, qu'un long convoi de mulets arriva sur le champ de bataille. A la vue des malles et des hardes qui jonchaient la route, les *arrieros* ne s'informèrent pas seulement de ce qui nous était arrivé; car, en Espagne, un vol à main armée est un évènement qui n'en est pas un; c'est une des mille chances probables du voyage, comme de verser ou de s'enrhumer. On parle de cela comme d'un simple désagrément, et personne ne s'emeut pour si peu de chose. Les arrieros passèrent donc outre en chantant des *coplitas;* ils auraient trouvé les voleurs en fonction, qu'ils ne se seraient pas dérangés davantage; seulement ils auraient passé un peu plus vite, afin de ne pas les gêner dans leur ouvrage.

On devine le désordre du premier moment. Celui-ci repêchait sa malle noyée dans le fossé, celui-là ramassait ses hardes dispersées dans la boue; l'un supputait ses pertes, l'autre ses blessures. C'était un chaos universel, et la pluie, l'obscurité, ajoutaient à la confusion. Enfin la reconnaissance faite, il se trouva que personne n'était mort, ni même blessé grièvement; l'émigré seul avait reçu un coup de couteau dans le dos, ce qui ne l'empêcha pas de continuer son voyage. La voiture rechargée, chacun reprit sa place et la triste caravane se remit en route à pas lents.

Une demi-heure après nous avions atteint le village de Gomès. Il faisait encore nuit. Nous mîmes pied à terre et nous allâmes en masse chez le *baile* (bailli) faire notre déposition. L'*escribano* (greffier) la coucha sur papier timbré, et nous signâmes; tout cela pour la forme. Chacun déclara ce qu'il lui plut. Ceux qui avaient perdu cent francs accusaient cent louis, et les coups de bâton se transformaient, sous la plume de l'escribano, en coups de poignards. A les entendre, personne n'avait eu peur. — Je leur ai fièrement parlé, disait l'un : il était resté muet comme une huître. — Il fallait voir, disait un autre, comme je les ai tenus en respect : celui-là avait pleuré comme une Madeleine et demandé la vie à genoux.

Le fait est que pas un n'avait songé à une résistance qui n'était pourtant pas impossible, car nous étions douze hommes; il est vrai que nous étions sans armes, et qu'en Espagne il n'est pas d'usage de faire tête aux voleurs. Les rodomontades de mes hidalgos n'en étaient que plus bouffonnes, et la comtesse, qui avait tout observé, ne leur épargnait pas les épigrammes.

Le bruit de notre aventure s'était répandu dans le village, et nous fûmes bientôt entourés par la population tout entière; comme étranger, j'eus les honneurs de l'attention publique : *Pobre Frances!* répétaient les femmes, et plus d'une me tira par mon manteau pour savoir si j'étais blessé. C'est mon manteau qui l'était, ce n'était pas moi. Quant aux hommes, ils étaient plus tièdes, et drapés dans leur couverture, ils nous regardaient passer avec l'œil d'une profonde indifférence, presque du mépris. Quelques-uns portaient une escopette sur l'épaule; c'étaient des urbains qui faisaient la garde du village; jamais je n'ai vu de figures plus sinistres. Ils eurent l'air de se mettre en campagne pour aller à la chasse des bandits, mais c'était pour la forme; qui sait même s'il n'y avait pas dans leurs rangs quelqu'un de ceux qui avaient fait le coup, et si ma montre ne battait pas dans leur poche? Gomès a une fort mauvaise réputation dans la contrée.

Ces groupes villageois, mystérieusement éclairés par des lampes ou des tisons ardens, ces hommes drapés, ces autres armés, ces femmes de tout âge, les unes en mantille, les autres nu-têtes, plusieurs à demi vêtues, l'heure, le lieu, la pluie, les petits enfans qui se traînaient tout nus sur le seuil des portes, les chiens qui jappaient, les oiseaux de nuit qui fuyaient, et puis cette longue caravane de voyageurs qui regagnait le coche dévalisé, avec le conducteur en tête, les étudians en claques, les bourgeois en bonnet, les deux mères éplorées, la jeune comtesse encore tout émue, tout cela formait un tableau bizarre, pittoresque, et tout-à-fait digne du pinceau satirique et populaire de Goya.

Le jour nous prit au milieu de la plaine d'Urgel, la plus riche, la mieux cultivée et la mieux arrosée surtout de la Péninsule; mais il pleuvait toujours, et le coup d'œil était terne, la nature morte. Les oliviers, dont la campagne est couverte, ne faisaient que rendre la vue plus grise encore et plus monotone. Nous marchâmes toute la matinée sans autre aventure. Enfin j'aperçus, à travers le brouillard, une ville pittoresquement bâtie aux flancs d'une colline, avec toutes les apparences d'une place forte et couronnée d'une église gothique; c'était Lérida, ce fameux *municipium Ilerdense*, dont le nom revient si souvent dans les guerres de César et de Pompée. On y entre par un long pont de pierre jeté sur le Ségré, fleuve tour à tour bienfaisant et dévastateur, où les bonnes femmes prétendent que le roi Hérode vint se noyer avec sa danseuse homicide.

De nouvelles formalités nous y retinrent plusieurs heures; enfin nous repartîmes.

L'aspect du pays change après Lérida : la culture cesse, les oliviers disparaissent par degrés, le chemin même se gâte et l'on roule sur le roc; on passe à gué la périlleuse Noguera, et, saluant bientôt d'un dernier regard les riches plaines de Catalogne, on entre dans l'Aragon. Les abords en sont tristes et sauvages; partout des montagnes arides, des champs pierreux, point d'arbres, point de verdure, à peine çà et là quelques touffes de gazon

jaune et maigre au milieu des rochers. La première ville aragonaise est Fraga, méchante bourgade bâtie au bord du Cinca.

La rivière passée, on gravit une montagne dont l'aridité défie la végétation. Le rocher gris et nu s'ouvre à peine pour laisser passer la route, et un ravin profond qu'elle cotoie menace du vertige les meilleures têtes. L'aridité engendre la solitude, et l'une est complète comme l'autre. On rencontre seulement, de loin en loin, quelques ânes chargés de racines qu'on brûle en guise de bois. On ne saurait rien imaginer de plus désolé, de plus solitaire; l'Afrique n'a pas de désert plus désespéré. Le sol jaunâtre se déroule à perte de vue, sans qu'aucun accident en vienne jamais interrompre l'éternelle monotonie. Quelques maigres ronces sont la seule végétation de ces mornes solitudes. Quant aux arbres, il n'en faut pas même chercher, l'œil se lasserait en vain et reviendrait, sans avoir rien trouvé, des dernières limites de l'horizon. L'eau est encore plus rare, s'il est possible; de loin en loin seulement croupissent des mares verdâtres fétides.

Le désert est traversé par la charrière royale, *carrera real*, large chemin à peine indiqué, que les boues rendent impraticable en hiver; encore cette route ébauchée n'est-elle point l'ouvrage du gouvernement, mais d'une compagnie de Catalogne, qui exploite depuis trente ans le monopole des diligences, et qui a fait des bénéfices considérables. La route n'est établie que pour son service et celui de la poste, et personne autre n'a le droit d'y passer. Il faut que les arrieros suivent, sous peine d'amende, de mauvais sentiers fangeux, tracés à droite et à gauche de la *carrera*. Voilà un système de routes bien entendu, et dont la civilisation doit tirer de grands avantages!

Nous galopions, depuis plusieurs heures, au milieu d'un silence inflexible; nous n'avions pas rencontré une habitation, pas un visage humain. Enfin, je crus voir un toit poindre à l'horizon : c'était la poste de Candasnos, dont la terrible maîtresse, assistée d'une demi-douzaine de palefreniers et de garçons de ferme, a la réputation de résoudre, le couteau à la main, les questions de tarif. Malheur au voyageur que sa mauvaise étoile amène seul ici!

Le relai suivant est à Peñalva, hameau chétif perdu comme un adouar arabe au milieu du désert. Nous y arrivâmes à la chute du jour. Tandis que nous changions de chevaux, les habitans du village entouraient la voiture, embossés dans leur manteau et leur large chapeau rabattu sur les yeux. Il y avait là des physionomies de mauvais augure. L'heure avançait, la route est solitaire, nous avions l'imagination frappée par la catastrophe du matin; bref, nous cédâmes à la tentation de nous faire escorter par deux soldats de la petite garnison qui garde ce lieu suspect.

Nous partîmes rassurés. La lune brillait; des massifs de rochers dispersés en cet endroit du désert projetaient, sur le chemin, des ombres inquiétantes. Cependant nous arrivâmes sans rencontre, quoique fort tard, au village de Bujaraloz, où nous devions passer la nuit. Voyageurs, arrieros, conducteur, zagal et postillons, nous nous rassemblâmes tous autour du feu

clair et pétillant de la posada, et l'on commença par nous servir du thé, bouilli dans le pot-au-feu, *puchero*. C'est le choléra qui a mis à la mode, en Espagne, cette boisson reléguée jusqu'alors dans les pharmacies, d'où il aurait mieux fait de ne jamais sortir. Le petit territoire de Bujaraloz passe pour l'un des points les plus fertiles du royaume d'Aragon; on y a vu, dans des années d'abondance, le blé rendre jusqu'à cent pour un; cependant la charrue, et quelle charrue! écorche à peine le sol traînée par un mulet, ou plus souvent par un âne.

Notre inutile escorte de la Peñalva nous accompagna, le lendemain, jusqu'à la Venta de Santa-Lucia, où nous arrivâmes au lever du jour. La matinée était froide, mais pure, et le soleil se leva magnifiquement sur la plaine nue et déserte. La sierra de Meubierre court à droite; mais elle contribue peu à la décoration du paysage, car ce n'est qu'une chaîne de collines d'argile arides, comme tout le reste, et sans grâce, couronnées de quelques tours ruinées; à gauche coule l'Ebre, et c'est non loin, à l'autre rive du fleuve, que s'élevait l'ancienne Saragosse; il n'en reste aucun vestige, mais le lieu a gardé le nom de *Saragoza la Vieja*, Saragosse-la-Vieille.

Çà et là de petites croix de bois sortent du sol; elles indiquent le théâtre d'un assassinat; et l'on appelle cela un *milagro*, miracle; à quelque distance de Villa-Franca, la route passe par un mauvais défilé de sable, où le courrier de Barcelone avait été arrêté par les bandits quelques jours auparavant. Tous ces lieux sont pleins de spectres.

Puebla de Alfinden est le dernier relai avant Saragosse. La diligence y fait d'ordinaire une halte, dont je profitai pour aller faire une promenade au bord de l'Ebre, qui passe à deux pas. J'ai été désappointé; je n'ai trouvé qu'un fleuve étroit et bourbeux, sans grandeur, sans poésie, coulant lentement dans un lit à fleur de terre. Déçu par le monde extérieur, je me réfugiai dans le monde invisible des souvenirs; antique limite de l'empire de Charlemagne, l'Ebre a toujours pour lui, comme le Tibre, l'auguste majesté de l'histoire.

— Don Carlos! me dit un de mes compagnons de voyage comme je rentrai dans la *posada*, nous avons formé ce qu'on appelle en Espagne amitié au premier degré, *una amistad de primer caracter;* nous avons couru un danger ensemble, ainsi disposez de moi. Vous avez été volé, vous êtes étranger, et vous ne connaissez peut-être personne à Saragosse pour vous procurer de l'argent. Moi, j'y ai des amis; ne vous gênez pas. Je vous offre ma bourse.

— Mille graces, répondis-je en tirant de ma guêtre les vingt louis qui y étaient restés cachés jusqu'alors, et les dépliant aux yeux des assistans; c'est moi, messieurs, qui vous offre la mienne.

Le rire inextinguible des dieux d'Homère partit de la compagnie, et le *pobre Frances* fut tenu pour un franc *burlador*. Deux heures après nous étions à Saragosse.

CHARLES DIDIER.

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS
DU PETIT POINSINET.

§ VI. — OU COMMENCE LE DÉSENCHANTEMENT.

Les députés des académies d'Italie ayant achevé enfin leur toilette, entrèrent sous la conduite de Boisrobert, qui avait pris, avec un nouveau costume, le caractère de physionomie et le son de voix convenables à ce rôle nouveau. Les acteurs de cette scène académique s'étaient partagé les habillemens grotesques d'une troupe de comédiens italiens que le cardinal faisait venir quelquefois à Richelieu pour jouer des parades accompagnées de danses et de chants : il y avait là les différens personnages de ces parades qui ne furent naturalisées en France que sous le ministère de Mazarin, le Scaramouche, le Zani, le Pantalon, l'Arlequin, le Docteur. Ce dernier, remarquable par ses énormes sourcils et sa longue barbe postiche, par sa face blême semée de mouches et ses fausses oreilles flottant sur ses épaules, par son gros ventre et son dos proéminent, n'était autre que l'abbé de Boisrobert qui avait mis en jeu les académies italiennes pour se faire un prétexte d'offrir sans cesse en parallèle l'Académie française. Quant à Balzac, il avait frémi involontairement à l'idée de se trouver en présence des académiciens, comme Orphée livré aux bacchantes ; il ne put s'empêcher, toutefois, de remarquer que ces académiciens n'avaient pas l'air respectable qui appartient à de graves savans ; il en augura mal pour l'honneur des lettres et des sciences de l'Italie.

— Monseigneur, lui dit Boisrobert en grasseyant, vous m'excuserez de ne point parler dans la langue toscane, mais la vérité est que je ne la sais pas plus que le chinois, depuis que j'ai appris par cœur vos lettres dorées.

— Oui-dà! monsieur, répondit Jean-Louis Guez qui s'étonnait que des académies eussent un aspect si plaisant, je ne comprends guère les rapports qui peuvent exister entre mes lettres et la langue toscane?

— Eh! monseigneur, vos lettres nous ont révélé des beautés qu'on ne soupçonnait pas dans la langue française, et depuis leur apparition, les cinquante académies de mon pays ont adopté cette langue, de préférence à l'italienne.

— Eh quoi! monsieur, reprit Balzac dont les yeux se gonflèrent à fleur de tête, le beau langage français prévaudrait en Italie?

— Assurément, monseigneur; grace à l'influence de vos livres, avant qu'il soit deux ans, la langue toscane sera reléguée au rang des langues mortes, et déjà les petits enfans de Rome et de Florence écorchent le français en jouant à la cligne-musette.

— C'est un merveilleux triomphe pour la langue dans laquelle j'ai l'honneur d'écrire! Mais que puis-je faire pour vous, s'il vous plaît?

— Tout ce que vous ferez sera bien fait, monseigneur; cependant il dépend de vous de nous sauver la vie?

— De moi! monsieur, j'en serais fort aise, si la chose est en mon pouvoir : que faut-il donc pour cela?

— Terminer un débat qui nous tient en suspens depuis quinze mois, et nous dire votre avis sur le mot *équivoque*.

— Que voulez-vous que je vous en dise, monsieur? l'avez-vous rencontré dans mes ouvrages? Je me lave les mains de la figure qu'il y fait.

— Accordez-nous sur ce point délicat et décidez si le substantif *équivoque* doit être du genre féminin ou du masculin?

— Le sexe des mots est plus difficile à reconnaître que celui des personnes, répliqua Balzac, qui n'avait pas sous la main ses deux oracles, le père Ogier et Mlle de Chenillac; je vous demande le temps nécessaire pour observer ledit mot et pour vous en rendre bon compte. Certainement, on doit s'étonner que le sexe d'un substantif n'ait pas encore été reconnu depuis qu'il existe, et, pour ce seul fait, je suis d'avis de le déclarer neutre, à moins qu'il ne prenne le genre féminin en l'honneur des dames.

— Voilà une lumineuse discussion de grammaire! s'écria Bautru; M. de Vaugelas se pendra de ne l'avoir pas entendue!

— La difficulté est résolue par un jugement digne de l'académie des *Intronati!* dit Boisrobert; le mot *équivoque* ne sera donc plus, selon le caprice des gens, féminin ou masculin, mais neutre et toujours neutre jusqu'à la consommation des siècles, sinon jusqu'à ce qu'il plaise au sire de Balzac de lui rendre l'un des deux sexes qu'on lui a ôtés à la fois.

— Je vous invite aussi, messieurs, à vous en référer aux étymologies, dit Balzac tout fier d'avoir une opinion en matière grammaticale; il y a un petit avocat d'Angers, appelé Gilles Ménage, qui excelle à découvrir la racine des mots, si bien qu'il a prouvé que notre mot français, *cheval*, dérive du latin *equus*. C'est la nouvelle que me donne M. Chapelain dans une de ses plus éloquentes lettres.

— Cela ne nous surprend guère, reprit Boisrobert, depuis que nous savons que le mot *équivoque* est venu de votre nom de Balzac.

— En vérité, ce mot-là aurait ainsi cinq ou six cents ans d'âge; mais je ne vois pas trop de quelle façon s'est opérée cette métempsycose.

— Le plus aisément du monde, monseigneur : de la syllabe *bal*, on a fait *équi*, et la terminaison *zac* est devenue *voque*. Vous n'ignorez pas que les fils ne ressemblent pas à leurs pères; c'est pourquoi les deux mots ne paraissent pas de même famille.

— J'annoncerai cette curieuse étymologie à M. Chapelain pour qu'il en fasse part à son ami d'Angers; mais que signifie mon nom en remontant à sa source?

— Il signifie *confusion* en langue copte, répliqua Boisrobert avec un sang-froid imperturbable.

— *Confusion!* repartit Balzac mécontent du sens qu'on prêtait à son nom. Qu'est-ce que cette langue copte, que j'accuserais volontiers d'impertinence effrontée, si je savais en quel endroit la rencontrer pour lui dire son fait?

— C'est la langue dont se servaient Adam et Ève dans le paradis terrestre, et elle était seule en usage chez les hommes avant la construction de la tour de Babel, qui amena la confusion des langues : *Babel* ou *Balzac*, c'est tout un.

— Ah! monsieur, les prodigieuses choses qu'on apprend dans les académies! Je porte le propre nom de la tour de Babel?

— Je regrette que vous ne parliez pas la langue copte, je vous aurais récité dans cette langue les principaux traits de vos ouvrages.

— Dans la langue d'Adam et d'Ève? s'écria Balzac frémissant de joie et d'orgueil. Le bon Dieu les a donc pu lire!

— Ce n'est pas tout, dit Boisrobert, qui ne s'attendait pas à trouver tant de crédulité et de bonne foi dans l'amour-propre exorbitant du génie angoumois; je viens, de la part des diverses académies qui florissent en Italie, vous prier de recevoir les titres et les insignes d'académicien que je vous confère en présence des illustres députés desdites académies.

— Eh quoi! vous voulez que je sois académicien de vingt académies? reprit Balzac, qui redoutait fort les embarras académiques.

— De cinquante, s'il vous plaît, monseigneur, lesquelles se disputent déjà l'honneur de vous avoir pour protecteur.

— Ainsi que M. le cardinal est protecteur de l'Académie française? demanda Balzac revenant déjà de ses préventions.

— Oui, monseigneur, dit Boisrobert en faisant apporter un grand coffre de velours rouge à clous dorés, et je vais, si vous me donnez licence, vous présenter les insignes ou armes parlantes de ces fameuses académies.

— J'ai peur de vous retenir trop long-temps, dit Balzac dont l'estomac vide criait grace; nous reprendrons cette affaire après le dîner; car j'entends d'ici résonner la vaisselle, et j'aurais grand tort de laisser les plats refroidir.

— Les plats, monseigneur, n'auront pas cette malhonnêteté, reprit Boisrobert, tirant du coffre différens jouets d'enfans qu'il offrit successivement à Balzac, qui les prit et les examinait avec surprise, pendant qu'on lui en donnait l'explication.

— Comment, vos académiciens s'amusent encore de ces bagatelles? objecta Balzac, agitant des grelots et une vessie gonflée qu'on lui avait mis dans la main; j'étais donc académicien chez ma nourrice!

— Voici le symbole des *Intronati* ou hébêtés de Florence, dit Boisrobert en désignant les grelots : les *Intronati* passent leur vie à faire du bruit par le monde. Cette vessie, où roulent si harmonieusement des pois secs, représente l'académie des *Addormentati* ou endormis de Gênes : ils emploient leur temps à se nourrir d'air, à l'instar de cette vessie, qui en est pleine. Ce bilboquet est l'image des *Otiosi* ou oisifs de Bologne; dans cette boule, qui ne demeure guère à sa place, reconnaissez les *Agitati* ou agités de Citta di Castello; dans cette toile d'araignée recueillie sous verre, les *Perseveranti* ou persévérans de Trévise; dans ce jeu d'échecs, les *Immobili* ou immobiles d'Alexandrie; dans cette marotte, les *Insensati* ou insensés de Pérouse...

— J'aimerais mieux être d'une académie d'escrime et de danse!

interrompit Balzac, rejetant avec dépit tous les objets ridicules dont Boisrobert l'avait chargé. Excusez-moi, monsieur l'académiste; mais je suis pressé de me mettre à table, et je boirai à la santé des gens qui vous envoient. Remerciez-les de ma part, et dites-leur que, par les statuts de l'Académie française, je ne saurais accepter d'être d'aucune autre académie, quelque envie que j'en aie; c'est pourquoi je vous rends vos grelots, votre vessie, votre boule et le reste.

— Sur ma parole, j'ignorais que vous fussiez membre de l'Académie française, dit Boisrobert, jouant l'étonnement.

— N'ai-je pas les qualités qu'il faut pour en faire partie? répliqua Balzac, piqué de ce qu'on avait l'air de le rabaisser au-dessous des académiciens. Tous ceux qui en sont, par malheur, n'ont pas la valeur de M. Chapelain, et depuis qu'on y a reçu M. Voiture!...

— Vous valez seul assurément plus que les quarante académiciens ensemble! répondit Boisrobert; aussi, ne vous proposé-je pas d'entrer dans une académie, mais dans cinquante à la fois, afin de racheter la qualité par la quantité. Nous avons encore les *Fantastici* ou fantasques, et les *Humoristi* ou humoristes de Rome; les *Asorditi* ou sourds de Viterbe; les *Oscuri* ou obscurs de Lucques; les *Offuscati* ou offusqués de Cesène...

— Par la morbleu! je n'ai pas l'estomac assez robuste pour me paître de votre litanie! interrompit Balzac, qui voulut se lever de son siége, et qui y resta comme enchaîné, ses chausses étant incorporées au cuir du fauteuil par une épaisse couche de poix résine. Eh! qu'est cela? Suis-je ensorcelé?

— Quelle mouche vous pique? dit Bautru, feignant d'ignorer la cause des efforts et des grimaces que faisait Balzac pour ne pas emporter avec lui le fauteuil attaché à ses chausses.

— Voyez donc, mon ami, pourquoi ce fauteuil s'obstine à me suivre?

— Les choses participent sans doute à l'humeur des personnes, qui ne vous veulent plus quitter dès qu'elles vous possèdent.

— J'y laisserai le fond de mes grègues! dit Balzac, qui s'agitait comme un patient sur le siége de la question. Je m'étais assis sur de la glu! ajouta-t-il en rompant le charme au grand préjudice de ses culottes, qui se déchirèrent de la façon la moins honnête.

— Quand vous serez enraciné dans nos académies, on vous en arrachera moins aisément! dit Boisrobert, qui avait attendu, pour continuer son rôle, que la lutte du fauteuil et des chausses se fût terminée par la défaite de ces dernières.

— Ce qui vient de se passer est d'autant plus malheureux qu'on en voit les marques, lui fit observer Bautru. Je vous invite à ne pas tourner le dos aux dames.

— Monseigneur, reprit Boisrobert, gardez-vous de tourner le dos à nos académiciens d'Italie.

— Monsieur, monsieur, disait Balzac en s'enfuyant vers la salle du festin, j'estime que vos académiciens ne jeunent pas plus que l'Église le commande.

— Je ne les ai pas nommés tous, monseigneur, continuait l'impitoyable Boisrobert, poursuivant Balzac avec les euménides des académies; n'oublions point les *Caliginosi* ou ténébreux d'Ancône, les *Adagiati* ou proverbiaux de Rimini, les *Catenati* ou enchaînés...

— Monsieur, délivrez-moi de vos académies et de tous ces diables verts! Ayez pitié de ma digestion qui a besoin de repos et de silence.

— Vous serez académicien de ces académies! ajouta Boisrobert, qui menaçait de pénétrer avec Balzac dans la galerie où le repas était servi.

— Bon Dieu! je serai ce que bon vous semblera! reprit Balzac, résolu d'acheter la paix au prix de toutes les promesses qu'on exigerait de lui.

— Il y a, en outre, les *Filarmonici* ou amis de l'harmonie de Vérone, reprit Boisrobert avec volubilité; les *Occulti* ou cachés de Bresse; les *Ostinati* ou obstinés de Viterbe; les *Ricovrati* ou recouvrés de Padoue; les *Ardenti* ou ardens de Naples...

— Monsieur, êtes-vous le bourreau pour m'infliger ce supplice? s'écria Balzac, qui s'indignait davantage contre les académies, à chaque minute de retard qu'elles infligeaient à son appétit aux abois; s'il est une académie en enfer, allez-y voir!

— Ces braves gens, monseigneur, ont fait deux cents lieues pour vous instituer académicien, reprit Boisrobert, montrant sa bande qui entourait et regardait Balzac comme une proie. Vous prendrez donc rang parmi les *Nascosti* ou mystérieux de Milan; les *Affidati* ou affidés de Pavie; les *Desuniti* ou désunis de Fabiano; les *Olympici* ou olympiques de Vicence; les *Innominati* ou sans-nom de Parme; les *Humorosi* ou humides de Cortone; les *Invaghiti* ou amoureux de Mantoue...

— Que le ciel confonde les académies, les académistes et les académiciens! s'écria Balzac, qui, assourdi par cette litanie et impatient de se remettre d'un long jeûne, repoussa Boisrobert et se réfugia dans la galerie où Bautru le rejoignit.

A peine fut-il entré, que les musiciens, placés dans le vestibule qui conduisait aux cuisines, jouèrent de leurs instrumens et ne cessèrent d'exécuter de joyeuses symphonies, tant que le sieur de Balzac fut à table. Celui-ci s'étonna de voir le couvert mis pour lui seul, sans que la belle Arthénice parût pour présider au banquet; au reste, l'ordonnance de ce banquet était vraiment royale : il y avait profusion de ragoûts habilement apprêtés et de vaisselle d'argent précieusement ciselée; les vins de Grèce et d'Espagne brillaient comme des topases et des rubis à travers les cristaux; les fleurs en guirlandes et en bouquets exhalaient de suaves parfums; des aromates brûlaient en des cassolettes de vermeil. Le nombre et la livrée des valets répondait à ce luxe éblouissant; les plats étaient portés par des hommes habillés en satyres devant lesquels marchait un héraut d'armes vêtu de sa casaque armoiriée; puis, les écuyers tranchans, qui avaient emprunté à la garderobe du théâtre leurs costumes mythologiques, ajoutaient encore à la ressemblance de ce festin avec ceux de l'Olympe, décrits par les poètes anciens. Pour compléter le splendide coup d'œil de la fête, Boisrobert fit introduire, par une autre porte, les personnes qu'il avait invitées à cette comédie et qui se rangèrent sur des gradins où Balzac aurait pu reconnaître les plus jolies femmes de la cour, ce qui l'eût confirmé dans cette opinion que la reine Anne d'Autriche se cachait sous le faux nom d'Arthénice par respect pour son mari Louis XIII, afin d'être plus libre de sa conduite et de ses amours. Jean-Louis Guez cependant trembla d'avoir pour rival un roi de France.

— Ah! monsieur, dit Balzac qui s'assit brusquement et se tourna ensuite vers Bautru, d'où vient que la reine Arthénice n'est pas ici?

— Monseigneur, répondit Bautru, la divine Arthénice ne se soucie plus de boire ni de manger, depuis qu'elle vous aime.

— En vérité, monsieur, reprit Balzac, que l'odeur des viandes et la couleur des vins avaient mis en gaieté, vous me feriez croire par-là qu'elle m'aime depuis moins de temps qu'elle ne dit! il faut avouer pourtant, ajouta-t-il en rentrant dans son rôle ordinaire de sobriété, que les grands personnages ne boivent ni ne mangent autant que les petits, et, tel que vous me voyez, je resterais volontiers privé de nourriture pendant une semaine ou deux.

— Vous avez ainsi certaine similitude avec le pélican qui repaît ses enfans de sa propre substance; vous nourrissez au-dedans de vous-même le plus profond philosophe, le plus disert orateur et le plus parfait écrivain, que l'on puisse trouver dans le monde entier. Ce sont,

à vrai dire, trois grands hommes dans l'étoffe d'un seul; mais je vous supplie de ne pas les laisser se consumer d'inanition.

— Je vais, pour cette fois seulement, me départir de mes bonnes habitudes de continence, dit Balzac qui avait vidé un plein verre de vin de Chypre pour aiguiser son palais, tandis qu'on achevait de couvrir la table; je dois faire honneur à la magnifique hospitalité qu'on me donne céans, et d'ailleurs ce que j'en ferai n'aura pas d'autre motif que de satisfaire la belle compagnie présente à mon dîner.

— Je vous conseille, monseigneur, de ne pas compter les morceaux et de goûter à tout ce qu'on vous présentera.

— Je profiterai du conseil, monsieur! dit d'une voix altérée Balzac, qui venait de lire ces mots écrits à la plume sur la manche d'ivoire de son couteau : *On veut vous empoisonner!* Mais je m'aperçois maintenant que je n'ai plus faim.

— Allons donc! tout à l'heure encore vous aviez une faim dévorante; vous vous prépariez, disiez-vous, à faire main basse sur tous les plats.

— Peut-être, monsieur, reprit froidement Balzac, qui se défiait de Bautru comme d'un complice des empoisonneurs; mais à présent je ne toucherai à rien... A rien! répéta-t-il sourdement en écoutant les murmures de ses intestins qui se tordaient sur eux-mêmes.

— Cela n'est pas possible, répliqua Bautru, dont l'insistance redoublait les défiances de Balzac; Mme Arthénice n'entend pas que vous jeûniez dans sa maison, et vous aurez beau vous en défendre, vous mangerez pour voir si l'appétit ne vous viendra point.

— Oh! il ne me viendra pas, je vous assure, dit tristement Balzac en contemplant ces mets dont les succulentes exhalaisons irritaient sa faim et son désespoir. Je suis tout mal à l'aise, monsieur, et je ne resterai pas davantage à table, sous peine de rendre l'ame...

— Demeurez, monseigneur, interrompit Bautru, qui l'empêcha de se lever et le força de humer les vapeurs exquises des sauces fumant devant lui. Si l'on remarquait que vous êtes indisposé, l'alarme se répandrait à la ronde, et Mme Arthénice en pourrait prendre une douleur mortelle. Faites bonne contenance, je vous supplie, et feignez du moins de manger, si vous ne mangez pas.

— Vous avez raison, monsieur, répondit Balzac, qui s'imagina qu'on lui donnait cet avis indirect pour le sauver, et qui jugea plus favorablement les intentions de Bautru; mais je compte sur vous pour obtenir un œuf frais à la coque, lequel je mangerai réellement.

— Ordonnez dans le palais des Amans-Fortunés, comme si vous en étiez le maître, reprit Bautru, qui se divertissait des appréhensions comiques de ce pauvre convive. Monseigneur demande un œuf à la coque!... Mais ne buvez-vous pas, en attendant?

— Boire! j'ai bu! s'écria Balzac qui changea de couleur et se serra le ventre à deux mains. Hélas! mon Dieu! n'ai-je pas bu ce coup de vin? C'en est fait de moi! je suis perdu! je n'ai plus que peu d'instans à vivre! Monsieur, quelle œuvre de charité ce serait que demander le médecin?

— Le médecin! Eh! qu'avez-vous, monseigneur? Est-ce une arête de poisson que vous venez d'avaler?

— Je sens déjà l'effet de ce détestable vin! Les coliques ne tarderont guère... Aie! quel guet-apens! Un médecin! un apothicaire!

— Calmez-vous, ne faites pas d'éclat, dit Bautru en clignant de l'œil et en baissant la voix avec un air d'intelligence qui remit un peu d'espoir dans l'esprit de Balzac; on vous épie, on vous observe, on s'inquiète de ce que vous ne mangez pas. Que craignez-vous, lorsque je suis là?

— Je crains d'avoir fait aujourd'hui mon dernier repas, répondit Balzac, qui prenait pour des symptômes d'empoisonnement la contraction de ses entrailles affamées. Ah! monsieur, pourquoi ne m'avoir pas averti, quand j'approchais de mes lèvres ce fatal breuvage?

— Ah! monseigneur, est-il bien certain que vous ayez bu? reprit Bautru avec un air de consternation qui redoubla celle de Balzac; non, vous n'avez pas bu.

— Hélas! je serais heureux d'en pouvoir douter!.... Aie! je commence à souffrir! J'ai comme un feu dans la poitrine et des serpens dans le ventre.

— Si vous ne dissimulez pas ces légères souffrances, je frémis de ce qui peut arriver, dit Bautru en lui versant à boire.

— Que peut-il arriver de pis que ce qui est arrivé? repartit Balzac en reculant d'horreur à la vue de son verre rempli jusqu'aux bords.

— Ils sont capables de vous tuer sur la place, dans le cas où ils verraient que vous échappez au poison!

— Bon Dieu! monsieur le chevalier d'honneur, quels ennemis ai-je donc qui sont si fort acharnés contre ma misérable vie? dit Balzac en gémissant.

— Trois ennemis qui ont juré votre mort et qui s'occupent de tenir leur serment, le père, le frère et le mari de Mme Arthénice, outre une infinité de galans à qui vous avez ravi toute espérance de plaire à cette enchanteresse et qui vous gardent d'implacables haines.

— Monsieur, je vous conjure de me ramener en ma maison de Balzac! dit l'innocent écrivain, lisant sa perte dans tous les yeux comme dans tous les plats. Je promets de vous adresser une épître de remerciemens et de rendre par ce moyen votre nom immortel. Si vous m'aidez à sortir de ce mauvais pas, la France et le monde vous auront gré de leur conserver un auteur qui n'a jamais eu son pareil.

— Je vous sauverai, monseigneur, ou je mourrai avec vous; seulement, laissez-moi faire et ayez soin que votre assiette soit toujours pleine.

—Que la Providence nous protége! murmura Balzac en dépliant sa serviette d'où tomba un billet qu'il ramassa et ouvrit à la dérobée.

Le colloque de Balzac et de Bautru avait eu lieu à demi-voix, en sorte que les assistans, à qui Boisrobert apprit le sujet de cette scène burlesque, en devinaient les plaisantes péripéties d'après la pantomime de Balzac se palpant l'estomac, se tâtant le pouls, s'essuyant le front inondé de sueur, joignant les mains et levant les yeux au plafond. Le rire circulait sur les gradins, et même les gens de service ne s'en préservaient pas, lorsqu'ils voyaient le convive tressaillir d'effroi à chaque morceau qu'on mettait sur son assiette. Le cardinal, assis derrière un rideau à peu de distance de l'acteur principal, s'amusait beaucoup de l'entretien engagé entre son hôte et le chevalier d'honneur d'Arthénice; il s'abandonnait par intervalles à une imprudente gaieté qui arrivait aux oreilles de Balzac et augmentait ses frayeurs; car celui-ci se persuadait que les empoisonneurs se réjouissaient ainsi de sa mort prochaine, et ses cheveux se dressaient alors sur sa tête. Le billet qu'il trouva dans sa serviette n'était pas de nature à le tranquilliser sur les desseins de ses ennemis; mais il y vit du moins que sa santé n'avait rien à craindre de la première libation, qu'il se reprochait, ni de celles qu'il pourrait faire encore pour tromper sa faim dévorante : il soupira profondément en contemplant les appétissantes apparences de ce perfide banquet, cachant la mort dans chaque plat.

« Souverain prince des lettres, on m'apprend à l'instant qu'un traître cuisinier, à l'instigation de mon mari jaloux, a empoisonné tout ce qui vous sera offert sur la table, à l'exception des vins, qu'un de mes officiers a eu le soin de préserver de tout mélange funeste. Abstenez-vous donc de toucher à quoi que ce soit, en feignant néanmoins de manger de grand courage; car vous tomberiez mort avant d'avoir avalé une seule bouchée; prenez patience en goûtant aux vins

qui sont purs et véritables. Je fais, en ce moment, préparer un souper auquel vous me tiendrez compagnie, et je vous donnerai ensuite le spectacle de la pendaison aux flambeaux de l'empoisonneur qui vient d'être saisi au milieu de ses fourneaux et de ses drogues. Vous devinerez, sans que je vous le dise, pourquoi je vous prie de ne rien faire paraître de ceci devant les personnes que j'ai envoyées pour vous faire honneur : aussi bien, aurai-je mille choses à vous dire là-dessus, dans un langage que je voudrais aussi noble, aussi solennel, aussi divin que le vôtre, mais qui ne saurait être, malgré tout, à l'équipolent d'une éloquence que vous envient les Grecs et les Latins. Le dîner qui vous était destiné sera réchauffé et servi de nouveau, quand reviendront mon père, mon frère et mon mari, furieux de ne vous avoir pas rencontré dans votre maison de Balzac, où j'imagine qu'ils ont mis tout à feu et à sang. L'amour ne prendra pas le deuil aux funérailles de ces trois tyrans, que je vous sacrifie avec une joie incomparable.

« ARTHÉNICE. »

— Le père, le frère et le mari de la belle Arthénice s'en vont donc revenir? demanda Balzac, qui se versait à boire pour se donner du cœur.

— Pas encore, monseigneur, à moins que votre château se soit rendu sans résistance, répondit Bautru; mais la place est forte, il y a des fossés profonds et de bonnes murailles; le pont-levis est toujours levé, et la garnison se tient prête à courir aux armes.

— Hélas! monsieur, ma maison n'a pas soutenu de siége depuis plusieurs siècles; j'ai changé les tours en colombier, le pont-levis n'est qu'en votre imagination, et la garnison se compose d'une antique demoiselle, de mon secrétaire, d'un valet et de deux servantes.

— On a vu ce que peut la résolution d'une femme : la demoiselle dont vous parlez a peut-être quelque chose de l'héroïque Jeanne d'Arc?

— Hélas! non monsieur, elle ne manie pas d'autre lance que la houlette, ni d'autre épée que la plume dont elle écrit les plus belles choses du monde! Je serais désespéré qu'il arrivât malheur à ma bergère Alcinadure.

— Il arrive de terribles catastrophes aux dames dans le sac d'une ville ou d'un château! une sainte même n'en serait pas exempte.

— Ah! monsieur, vous me faites trembler! je ne me pardonnerai jamais d'être cause de ces violences soldatesques!

— Comptons sur un miracle pour que la demoiselle échappe saine et sauve aux assiégeans ; et mangez votre œuf en toute sûreté.

— Voilà donc de quoi se composera mon dîner ! dit Balzac en soupirant à la vue de l'œuf qu'on venait de lui apporter cérémonialement, un œuf à la coque pour un homme qui n'a rien mangé depuis vingt-quatre heures ! un anachorète ne se contenterait pas de si maigre chère ! mais du moins cet œuf ne saurait me nuire, si l'on ne l'a point empoisonné au ventre même de la poule.

— Donnez-vous patience, monseigneur, et ne ménagez pas les rasades en attendant l'heure du souper.

— Je vous avoue, mon ami, dit tristement Balzac, qui profitait de l'exhortation pour faire honneur à la cave du cardinal, que je ne souperai pas de bon cœur avec ces craintes d'empoisonnement : le cuisinier, qu'on pendra ce soir, a peut-être des complices, et je me souviendrai de ce dîner en soupant.

— En effet, on distingue le poison mêlé à toutes les sauces, et je suis sûr que vous tomberiez mort si vous y goûtiez seulement.

— Je m'en garderai bien ; j'aimerais mieux mourir de faim ! Mais j'espère ne mourir d'aucune sorte, avant d'avoir mis la dernière main à mes ouvrages commencés. Je bois à vous, monsieur !

— Vous me faites plus glorieux que je ne saurais dire, monseigneur, car l'histoire enregistrera cette santé.

— Je bois aussi à la belle Arthénice, afin que l'éclat de ses yeux ne s'efface pas plus que celui de ce vin pétillant.

— Bien, monseigneur ! ne vous lassez point de boire, de même que nous ne nous lassons point de lire vos écrits.

— Je bois encore aux absens, s'il vous plaît, s'écria Balzac, qui changeait son appétit en soif, et qui se vengeait sur les bouteilles d'un jeûne rigoureux et forcé ; faites savoir aux personnes présentes que je bois à elles.

— Mesdames, dit Bautru en élevant la voix, le sire de Balzac vous porte une santé à pleine coupe !

A ces mots, Balzac, moins troublé de cette allocution faite en son nom que par le vin qu'il avait déjà bu, se leva en chancelant, la face rubiconde, les yeux clignotans, la bouche épanouie et le verre à la main. Tous les assistans s'étaient levés à la fois, et avaient salué avec de profondes démonstrations de respect ironique. En même temps, l'orchestre joua une marche triomphale pour accompagner le convive à sa sortie de table. Balzac, jetant un coup d'œil de terreur et de regret sur ce somptueux festin encore intact, accepta le bras de

Bautru comme un appui nécessaire, et se disposa lentement à quitter la salle, sans savoir où il irait, sans s'informer du chemin que lui faisait tenir son guide, sans voir où il mettait le pied; car il ne s'était pas préservé de l'influence bachique aussi prudemment que des atteintes du poison, et sa tête l'abandonnait à chaque nuage que formaient dans son cerveau les fumées du vin et de l'orgueil.

Tout à coup il se sentit arrêté par derrière, comme si une main invisible le saisissait pour le terrasser. Son sang se figea dans ses veines, et un frisson glacial pénétra jusqu'à la moelle de ses os; tous ses rêves de gloire s'effacèrent devant la crainte d'un danger plus immédiat et plus inévitable que celui auquel il venait d'échapper, en quittant à jeun ce repas de mort; il crut que ses ennemis, qui avaient échoué dans leur tentative d'empoisonnement, allaient l'attaquer à force ouverte, et il comprit en ce moment combien toute son éloquence était faible vis-à-vis d'un poignard; mais, en retournant la tête avec un visage effrayé et suppliant, il ne fut pas peu surpris de voir, au lieu d'un assassin armé jusqu'aux dents, une jeune et jolie fille, à la physionomie piquante et malicieuse, fléchir le genou devant lui, et attendre qu'il la relevât avec un certain air de protection et de dignité naïvement comiques.

— Mademoiselle, lui dit-il d'un ton galant pour dissimuler la frayeur qu'il avait eue, êtes-vous l'étoile matinale qui précède le lever du soleil? Ne venez-vous pas m'annoncer que la divine Arthénice consent à m'éclairer de ses rayons?

— Monseigneur, reprit la demoiselle en présentant une bague à Balzac, je viens de la part de ma maîtresse, que je ne vous puis nommer, vous offrir cet anneau et vous demander le don d'une boucle de vos cheveux.

— Mes cheveux, comme toute ma personne, appartiennent à la princesse Arthénice, répondit humblement Balzac.

— Ma maîtresse n'est point celle que vous pensez, mais elle s'en va mourir, de l'avis des médecins, si vous ne lui octroyez cette précieuse boucle, qui a des vertus pour guérir tous les maux, depuis la pleurésie jusqu'à...

— Jusqu'à l'Académie, plus dangereuse mille fois que la gale et le farcin! interrompit Bautru, que démangeait l'envie de lancer une épigramme, comme s'il craignait d'en perdre l'habitude.

— Puis-je, sans offenser l'adorable Arthénice, demanda Balzac à Bautru, disposer d'un seul de mes cheveux?

— Attendu qu'elle n'en sait pas le compte, je ne vois pas d'incon-

vénient à ce que vous en donniez qui seront considérés comme reliques.

— Voyez donc, mademoiselle, à couper de votre main quelques cheveux seulement, que vous porterez de ma part à votre maîtresse.

Le sieur de Balzac s'assit sur un tabouret qu'on lui présenta, et la malicieuse comédienne, qui n'était autre que Marion Delorme, abattit d'un seul coup de ciseaux une épaisse touffe de cheveux tranchés jusqu'à la racine. Quand Balzac se retourna pour lui adresser des complimens à redire à la dame qui l'envoyait, il ne vit plus cette messagère d'amour, que venait de remplacer un nain vêtu de la livrée du cardinal, et armé d'une paire de ciseaux énormes, qu'il ouvrait comme ceux de la parque Atropos : Balzac, épouvanté de cette apparition grotesque, prit pour un poignard les ciseaux menaçans, et crut qu'on en voulait à sa vie, non plus à sa chevelure.

— Hé! qu'est-ce? dit-il en essayant de se lever du tabouret où son état de faiblesse causée par un long jeûne le retenait autant que le bras vigoureux de Bautru. Messieurs, éloignez ce nain, qui n'est pas en son bon sens, ainsi qu'il semble à ses yeux égarés et à ses gestes furieux!

— Monseigneur, dit le nain enflant sa grosse voix, je suis à la marquise de Fignac, qui m'a dépêché vers vous pour avoir de vos cheveux et vous rendre cet anneau.

— De mes cheveux! reprit Balzac, qui n'osa refuser, parce que le nain paraissait disposé à se servir de ses ciseaux bon gré mal gré; mon Dieu! qu'en veut-elle faire? Je la remercie de son anneau, et je vous autorise à couper sur ma tête avec de grandes précautions les cheveux qu'il faut.

— La marquise de Fignac en voudrait assez pour composer un matelas, répliqua le nain en faisant tomber sous ses ciseaux tout ce qu'il put atteindre.

Il avait si largement ouvert ses ciseaux, qu'il faillit, en les refermant, enlever le bout de l'oreille de Jean-Louis Guez, qui frémit au contact froid de l'acier, et qui se prit à gourmander la maladresse du nain. Mais celui-ci avait disparu pour faire place à un coureur de voiture, galamment habillé à l'espagnole, et tout hérissé de grelots qui sonnaient à chacun de ses mouvemens. Ce coureur s'agenouilla et offrit un anneau à Balzac, qui le reçut comme les précédens, en faisant jouer des ciseaux semblables à deux lames de dagues fraîchement aiguisées.

— La comtesse de Troufouillac, apprenant votre passage aux en-

virons de son château, dit le coureur, se meurt du désir de posséder de vos cheveux : elle se propose d'en faire fabriquer une brosse molle qui soit digne de toucher vos beaux livres et d'en ôter la poussière.

— Cette invention me plaît pour sa délicatesse, reprit Balzac en abandonnant sa tête à la discrétion du coureur. Homère, Démosthènes et d'autres illustres orateurs de l'antiquité, ne furent pas honorés de la sorte par cette raison qu'ils étaient chauves.

Le coureur ne se fit pas répéter la permission qu'on lui accordait, et il emporta de quoi garnir trois brosses, sans que Balzac s'aperçût qu'on le tondait entièrement. Un quatrième acteur, déguisé en musicien, la guitare en sautoir sur le dos, avait succédé au coureur, avec l'anneau et les ciseaux, qui étaient des armes parlantes que Balzac comprenait du premier coup d'œil.

— Encore! s'écria-t-il tout consterné : pense-t-on que mes cheveux repoussent à mesure qu'on les taille?

— Monseigneur, je viens au nom de la duchesse de Marognac, la plus habile joueuse de guitare qui soit en France, dit le musicien : elle serait bien aise de filer une corde harmonieuse de vos cheveux pour jouer en présence du roi et de la reine.

— Je ne saurais faire autrement que de me rendre à cette requête, répliqua Balzac, s'imaginant se conformer aux volontés de la reine et d'Arthénice qu'il identifiait de plus en plus : les cheveux qu'on m'a déjà coupés gâtent-ils ma coiffure?

— Vraiment, on vous en a coupé sans qu'il y paraisse le moins du monde; et d'ailleurs vous les avez si touffus, que vous pourriez contenter à la fois les vœux de cinquante belles dames, qui les baiseraient comme reliques.

— Je ne veux plaire qu'à la divine Arthénice, repartit Balzac en s'accompagnant d'un involontaire bâillement d'inanition.

Le musicien ne se borna pas à un seul coup de ciseaux, mais il promena les siens avec tant de rapidité sur le crâne dépouillé de Balzac, que le peu de cheveux qui y restaient dans toute leur longueur furent fauchés en un moment. Balzac n'avait pas encore soupçonné ce complot contre sa chevelure d'Apollon, et le bruit des ciseaux courant autour de ses tempes mises à découvert le tira subitement de ses orgueilleuses préoccupations. Il porta la main à son occiput et jeta un cri de surprise en n'y trouvant plus l'ornement naturel qu'il avait entouré d'une espèce de culte, comme si la force de son génie tenait à la racine de ses cheveux. Il maudit les dames

qui le privaient de sa plus chère parure; il maudit leurs envoyés, qui avaient sans doute dépassé les instructions en vertu desquelles ils agissaient. Il fut tenté de fouler aux pieds les anneaux dont on avait chargé ses doigts. Il s'élança hors de la salle où les odeurs culinaires insultaient à sa faim, et couvrant de ses deux mains le dessus de sa tête demi-rasée, il courut au hasard pour échapper à la poursuite de ciseaux qui n'étaient plus que dans son imagination. Tous les spectateurs se précipitèrent sur ses pas, et Boisrobert eut beaucoup de peine à les empêcher de s'attacher impitoyablement à sa victime, qui retombait entre les mains de Bautru, placé auprès d'elle à l'instar du vautour rongeant le foie de Prométhée.

— Ah! monsieur, dit Balzac en lui montrant son chef dégarni, comment se montrer en cet équipage à une dame qu'on aime et qu'on admire!

— En effet, vous n'auriez pas une mèche de cheveux à bailler en hommage à Mme Arthénice, répondit Bautru, feignant de se méprendre sur la nature de l'embarras où était Balzac; mais laissez-moi user d'un plaisant expédient : nous choisirons quelques jeunes pages qui aient le poil de même couleur que le vôtre, et nous leur emprunterons tous les cheveux dont vous aurez besoin pour les dames.

— Ah! monsieur, quel supplice que la faim! s'écria Balzac avec une touchante grimace, qui eût ému un cœur moins inflexible que celui de Bautru : je donnerais une de mes plus éloquentes lettres pour un morceau de pain! Ne soupera-t-on pas aujourd'hui?

— Bon! vous sortez à peine de dîner, dit le cruel Bautru : attendez que la digestion se fasse, s'il vous plaît. Mais la dame, que vous devez voir bientôt, ne veut pas que vous soyez exposé dans son palais à de mauvaises rencontres; car les ennemis qui vous ont tendu des piéges ne vous pardonnent pas d'avoir goûté de leurs sauces sans être incommodé. J'ai donc ordre de vous mettre en un lieu où vous verrez tout et ne serez vu de personne : je ne tarderai guère à vous délivrer pour vous mener dans la chambre de ma très excellente dame et maîtresse.

— Hélas! monsieur, je vous supplie de ne point me laisser longtemps en captivité, reprit Balzac avec un ton et un air humbles qui ne lui étaient pas habituels; ce serait acte de piété chrétienne que de m'apporter le pain qu'on distribue aux pauvres!

Bautru, sans lui répondre, avait ouvert une porte et introduit Balzac au milieu d'une grande volière vitrée, revêtue de fil d'archal et environnée de plantes rares dans des vases de faïence peinte. Deux

ou trois cents oiseaux de différentes espèces, indigènes et étrangères, volaient, chantaient, gazouillaient, criaient, s'ébattaient le long de cette cage, où des arbres étaient plantés pour leur servir de perchoir; des auges de terre cuite contenaient l'eau et les graines nécessaires à la nourriture de ces oiseaux; des nids de mousse et d'ouate abritaient les œufs et les couveuses. Cette volière, destinée à égayer la principale galerie, dont elle occupait une extrémité, était couverte par une toile tendue, sur laquelle les rayons du soleil arrivaient à travers une coupole en verres de couleurs.

Balzac ne fut pas médiocrement étonné de la compagnie ailée qu'on lui donnait, et, lorsqu'il allait s'en plaindre à Bautru, il ne trouva plus ce dernier, qui s'était retiré en fermant la volière, où il laissait un nouvel habitant peu satisfait de sa prison. Balzac entra d'abord dans une terrible colère, et menaça de briser les vitres si l'on ne lui rendait la liberté; mais il se calma presque aussitôt en se rappelant que son guide n'avait obéi qu'aux intentions d'Arthénice, et que l'endroit où il était alors devait le soustraire à tous les regards, malgré la transparence de la clôture de verre qui lui permettait de voir les dames et les seigneurs réunis dans la galerie. Il fut confirmé dans l'opinion que ce verre avait la propriété de le rendre invisible, en remarquant que les personnes qui s'approchaient de la volière, et qui passaient en revue les oiseaux, ne paraissaient pas le distinguer debout à côté de la porte contre laquelle il frappait en vain sans que Bautru vînt à ce bruit. Boisrobert avait averti toute l'assemblée, afin qu'on n'eût pas l'air de prendre garde à l'étrange oiseau qui effarouchait tous ceux qu'on lui avait donnés pour compagnons; et, quoique chacun des assistans se sentît saisi d'un fou rire à l'aspect de ce pauvre bipède honteux et indécis comme un hibou assailli par les oiseaux de jour, on évitait de le regarder en face, ou bien on affectait de regarder la place qu'il occupait et de n'y rien voir. Balzac demeura tellement convaincu, en peu d'instans, de son invisibilité complète, qu'il ne se fût pas montré plus réservé que les volatiles enfermés avec lui, s'il eût été moins scrupuleux gardien du vin qu'il avait bu pour se dédommager de ne dîner que des yeux. Le cardinal de Richelieu, qui ne perdait pas le moindre détail de la comédie, riait plus haut que ne criaient ses perruches.

Cependant Balzac, persuadé de l'avantage qu'il avait sur cette foule qui ne le voyait pas, chercha un siége, et s'en fit un avec de la mousse, sous laquelle il écrasa plus d'un œuf prêt à éclore; puis il se mit à ramasser dans les auges quelques croûtes de pain, quel-

ques biscuits tout becquetés, quelques fruits déchiquetés, qu'il mangea lentement, comme s'il savourait ces restes du repas des oiseaux; il recueillit jusqu'aux miettes, qu'il avala une à une en soupirant par intervalles. Ensuite il se coucha sous le juchoir, et s'endormit de lassitude. Les oiseaux, certains des dispositions pacifiques de l'envahisseur de leur volière, recommencèrent leurs jeux, leurs sauts et leurs chants, en venant, par degrés, se poser jusque sur son épaule, et lui picoter les oreilles; ce qui ne réveillait pas le sieur de Balzac, mais lui inspirait des songes dignes de l'enfer de Callot. Ces audacieux oiseaux poussèrent l'irrévérence au point de traiter le fameux auteur du *Prince* de même que Tobie fut traité autrefois par une hirondelle, avec cette différence pourtant que Balzac n'en perdit pas la vue. Cet intermède bouffon divertit le cardinal plus que les scènes exécutées par Boisrobert, et il en fit compliment à Bautru, qui avait mis Balzac en cage.

Vers le soir, le cardinal, à qui le sommeil du héros de la pièce avait permis de prendre plusieurs heures de repos en vaquant à des affaires du gouvernement, fut prié par Boisrobert d'assister à la reprise de cette comédie. La galerie de la volière avait été évacuée, et la compagnie s'était transportée dans les jardins où devait avoir lieu la suite des aventures de Balzac; les oiseaux s'étaient perchés pour dormir à l'imitation de ce malheureux grand homme, qui ronflait de tout son cœur en rêvant à des galas capables d'apaiser sa faim, irritée par le tableau de la bonne chère. Certains chardonnerets, plus familiers que les autres, n'avaient pas quitté le dormeur, et semblaient guetter son réveil pour lui faire rendre gorge des gâteaux et des cerises qu'il leur avait volés. Bautru arriva doucement à la porte de la volière avec une chaise fermée et quatre porteurs.

— Ah! Seigneur mon Dieu, change ces pierres en pains! murmura Balzac, quand Bautru le secouait par le bras. Donnez-moi à manger!

— Monseigneur, il est temps, lui dit Bautru en se penchant vers lui, voici que je vais vous conduire vers Mme Arthénice.

— Dieu soit loué! s'écria Balzac, qui se releva encore tout assoupi, et qui trébucha en parcourant la cage, où les oiseaux effrayés voletaient et criaient à la fois : venons sur-le-champ, pourvu que le souper soit prêt! Si cette famine dure davantage, je me dévorerai les bras et les mains.

— Vous êtes insatiable, monseigneur! reprit Bautru avec assurance; vous sortez à peine de souper, et vous voulez souper derechef!

— Je sors de souper, bourreau! moi, j'ai soupé, dis-tu? moi, qui me sens défaillir, faute d'avoir rien mangé depuis deux jours!

— Vous avez, ce me semble, mangé fort copieusement à souper, et vous seriez incommodé en ayant égard à une fausse faim qui vous trompe...

— Une fausse faim! repartit Balzac, qui commençait à douter de ses propres souvenirs, confondus avec ses derniers rêves.

— Dépêchons! dit Bautru en l'entraînant pour troubler sa mémoire et y faire entrer des faits qui n'avaient pas existé. On vous attend, et une puissante dame, telle que votre Arthénice, serait grièvement blessée d'un seul retard.

— Êtes-vous bien sûr que j'ai soupé? interrompit avec désespoir Jean-Louis Guez, interrogeant son estomac, qui était plus creux que jamais, et son cerveau encore rempli des plus agréables réminiscences de ses songes.

— Si j'en suis sûr, monseigneur! s'écria Bautru en le poussant dans la chaise, qu'il referma aux verrous; faut-il vous énumérer ce qui est passé de votre assiette dans votre bouche? une caille cuite dans des feuilles de vigne, une cuisse d'oie grasse aux figues de Provence, trois pieds de porc salé, six merlans rôtis, deux pans et demi de boudin...

— Puissiez-vous l'avoir au bout du nez, comme disait ma nourrice! s'écria Balzac s'agitant dans la chaise, heurtant aux parois, lançant des coups de pieds dans la portière, s'efforçant de rompre cette nouvelle prison : je veux être damné et ne point aller à l'immortalité plus que M. Voiture, si l'on me prouve que j'ai soupé aujourd'hui!

Mais Bautru ne répondait pas, et les porteurs qui avaient enlevé la chaise, balancée sur ses deux brancards par les secousses réitérées de Balzac, marchaient à pas comptés, entre des valets munis de flambeaux : le cardinal se mit derrière la chaise, pour écouter les monologues tour à tour furibonds et supplians du prisonnier, qui fut conduit ainsi dans une basse-cour jonchée de fumier, choisie pour former l'arène d'un exercice inconnu aux Grecs et aux Romains. Pendant que Richelieu écoutait avec un malin plaisir les lamentations et les fanfaronnades de Balzac, Bautru ôta un écrou soutenant le fond de la chaise : le plancher se déroba aussitôt sous le poids de Balzac, qui se trouva debout à terre, et toujours emprisonné dans la chaise, que les porteurs se gardèrent bien d'arrêter; au contraire, malgré les cris de Balzac, ils continuèrent à promener cette chaise, que celui-ci était forcé de suivre en dedans, tel qu'un colimaçon sous

sa coquille; et plus il enjoignait aux porteurs de poser leurs brancards, plus ils hâtaient le pas, sans sortir de la basse-cour, où le terrain mouvant et couvert d'eaux croupies présentait à la marche des difficultés qui augmentaient à mesure que le fumier se trouait sous les pieds. Balzac se cramponnait inutilement à la boite pour l'empêcher d'aller en avant, il ne pouvait rien contre la force de quatre hommes robustes, qui lui donnaient à chaque instant une rude impulsion et le jetaient d'un bout de la chaise à l'autre, en sorte que celui-ci, las, essoufflé et meurtri, était obligé de régler sa course sur celle de ces bourreaux allant et venant dans la basse-cour, aussi vite que Bautru le leur commandait. Le cardinal riait si fort que ses courtisans, qui ne voyaient rien, riaient de l'entendre rire.

— Insolens! criait Balzac d'une voix entrecoupée et haletante, infames! n'êtes-vous point aussi des assassins? Je serai vengé de votre insolence, canailles! la belle Arthénice vous fera battre de verges et pendre, avec le poing coupé! O mon petit prieur Ogier, que n'es-tu là pour défendre ton maître? Alcinadure, si je fusse resté entre tes brebis, je ne serais pas réduit à subir cet affront?... Arrêtez, brigands! ou sinon je vous tue! Je viens d'allumer la mèche de ce pistolet; vous êtes morts, vilains, si vous ne cessez.

— L'aventure se complique! dit Boisrobert qui accourut armé de pied en cap, avec le casque, la cuirasse, les brassards, les cuissards, et toutes les pièces d'une vieille armure qu'il avait tirée de l'arsenal du château : voilà deux spectateurs que je n'avais point invités à la fête, le prieur Ogier et demoiselle Alcinadure de Chenillac.

— Ne sont-ce pas les amis du sieur de Balzac? reprit le cardinal, dont les rires ne diminuaient pas, quoique la chaise eût fait quatre fois le tour de la basse-cour. *Le Bois*, que te semble de cette boite qui marche avec des pieds d'homme?

— On croirait voir aller une tortue, dit Boisrobert, jaloux du succès de cette mystification; je préfère le bernement de Sancho Pança.

— Monseigneur, reprit Bautru, souffrez que je fasse honte à l'imagination de *Le Bois*, en obligeant le prieur Ogier et la demoiselle de Chenillac à prendre chacun leur rôle dans notre joyeuse comédie balzachique.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

(*La fin à un prochain numéro.*)

O'CONNELL

Aux Élections de Dublin.

Dublin envoie quatre députés au parlement; deux sont nommés par l'université et deux par la cité. Les élections de l'université m'ont peu intéressé : outre qu'elles ne présentaient aucune physionomie particulière, le torisme y régnait en maître; on le voyait de reste au soin qu'on avait pris de leur affecter le beau collége de la Trinité, monument à colonnes grecques, et surtout aux rires et aux quolibets avec lesquels étaient accueillis les votes des rares partisans de la réforme. Là, la partie n'était point sérieusement engagée; les huit ou neuf cents joueurs et parieurs politiques jouaient à coup sûr : les dés étaient pipés. Aussi deux jours de poll ouvert ont-ils suffi pour faire élire les deux candidats tories, MM. Shaw et Lefroy, le premier par 852, et le second par 849 votans. Le docteur Stock, qui s'était présenté par pure forme de protestation, sans doute, n'a recueilli que 186 suffrages.

Toute ma curiosité, et franchement aussi toutes mes sympathies, se sont donc portées vers les élections de la cité. A lui seul, l'endroit où siégeait le poll, faisait pressentir qu'il allait être question de la vieille Irlande, dans la vieille ville, non encore alignée par le cordon stratégique pour le déploiement facile de la force armée contre la rébellion, non encore grattée, lavée et passée au badigeon par la minutieuse recherche de propreté du vainqueur pour lui donner un air de nationalité nouvelle. C'était dans *Green Street*, où l'on n'arrive qu'après avoir serpenté dans quelques rues étroites et sombres. Là s'élèvent côte à côte, s'appuyant l'un sur l'autre, deux monumens, première fondation de toute ville du moyen-âge : la prison et l'hô-

tel-de-ville, la maison qui protége et la maison qui punit. Le shériff présidait le poll à l'hôtel-de-ville, et en face, dans l'angle formé par deux maisons, dont l'une avançait dans la rue plus que l'autre, un réformiste avait prêté toute la façade de son logis, deux fenêtres par lesquelles on arrivait de plein pied sur le balcon improvisé avec quelques soliveaux, et qui devait servir de tribune aux orateurs des hustings.

De plus, le nombre des électeurs, pour la cité, est de sept ou huit mille. Les intérêts de patrie et de fortune y peuvent donc plus facilement être faussés, car la corruption et l'or y ont la partie belle; mais aussi les raisons de résistance y sont plus puissantes. C'est là que s'étaient portés, avec toutes leurs forces de conviction ardente et de vénalité facile, la réforme et le torisme, pour savoir si enfin l'or de celui-ci cesserait d'entraver la marche de celle-là dans le foyer même où, dit l'Angleterre, bouillonnent le plus la misère, l'ivrognerie et la démoralisation irlandaises. Là, pour la première fois, O'Connell venait demander la sanction de ses patriotiques efforts, et posait face à face, pour une lutte, la puissance de son nom et de sa parole avec la puissance de l'or et des pamphlets du torisme. L'Angleterre enfin allait savoir quel compte elle aurait à faire désormais des menaçantes prophéties du grand agitateur, et si la voix qui l'épouvante depuis tant d'années n'est en réalité que la voix perdue d'un misérable coin de terre, qui a nom Kilkenny, ou si elle est l'écho avoué de toute la vieille et trop long-temps malheureuse Irlande.

La lutte a duré cinq jours pleins. Je n'en ai perdu ni un épisode ni un discours, et à chaque heure, à chaque minute, je m'attendais à voir se dérouler quelqu'une de ces scènes extraordinaires dont, en France, on nous parle tant, et dont, sur la foi des broderies de certains journaux, j'espérais être enfin le témoin. Pendant ces cinq jours, je me suis convaincu que nos politiques ne se doutent pas le moins du monde de ce qu'est l'Irlande, de ce qu'est le peuple en Irlande. Ce que j'ai vu ici m'a tout-à-fait désappointé, non que ce que j'ai vu ne fasse mûrement réfléchir et ne soit empreint d'un certain caractère de beauté calme et sévère; je veux dire seulement que ce que j'ai vu n'est nullement ce que j'avais rêvé. Mais, à tout prendre, il vaut mieux qu'il en soit ainsi; la réalité est bien au-dessus de la fiction.

Les élections d'Irlande m'ont offert un contraste frappant avec les élections auxquelles j'avais assisté en Angleterre. La différence qui existe entre elles montre quelle conscience ces deux pays ont de l'inégalité de leur condition. La turbulence fiévreuse de celui-là, la tenacité froide de celui-ci, indiquent assez qu'ils ont l'un et l'autre la mesure de ce qu'ils peuvent impunément oser.

En Irlande, à Dublin du moins (je ne veux parler que de ce que j'ai vu), ce ne sont point, comme à Londres, ces processions ignobles des maîtres dans l'art de la gueuserie anglaise, se dandinant fièrement sous les couleurs soyeuses et bariolées que leur ont jetées les partis, au milieu de la boue

des rues, pêle-mêle avec les chiens, les chevaux et les voitures; ce ne sont point, comme à Wolwich, les dames de la ville ou des châteaux voisins qui, la tête chargée de rubans politiques nattés dans leurs cheveux, agitent du haut de leurs balcons, sur la foule, des banderolles et des mouchoirs brodés, ou s'en vont de porte en porte, dans les tavernes, achever, par un sourire, de faire perdre au pauvre électeur un reste de raison déjà fort compromis par les libations d'ale et de porter faites en compagnie du noble époux de la noble dame.

Durant les assauts oratoires des hustings ou les proclamations des chances diverses du poll, ce n'est point, comme à Birmingham, tout un peuple d'ouvriers, qui, le visage enfumé, les bras nus, désertent leurs bruyans ateliers et les fournaises de leurs forges pour camper, des journées entières, en face de brillans équipages et de riches maisons, et, pour se ruer contre *Royal hotel*, faisant passer meubles, draperies et cristaux par les fenêtres, montrant ainsi tout ce dont le peuple serait capable s'il n'obtenait point ses candidats. Ce ne sont point, comme à Manchester, les cent cinquante mille machines vivantes auxquelles, dans les rues sombres, on lit à la lueur des torches d'atroces pamphlets contre l'aristocratie et les hanovriens. Les *payeurs de taxe* n'osent pas ici, comme là, en face des landaux armoriés des lords, conduire le tombereau pavoisé sur lequel ils bêchent la terre ou pétrissent l'argile, et, par cette allégorie du travail, faire ressortir l'odieux de la vie inactive et pourtant honorée.

Ce n'est point, comme à Liverpool, un tory traîné dans les rues après avoir été mis à mort pour avoir crié *eternal shame* sur le peuple, et avoir refusé de se racheter par un *hourrah* pour le candidat de la réforme.

A Dublin, tories et réformistes évitent tout ce qui, en dehors du poll, pourrait amener le choc des opinions : les tories, par prudence, pour ne point faire jaillir, par la vue de couleurs détestées, une étincelle d'où sortirait peut-être un incendie; que leur importe le symbole fanfaron de la puissance, quand il en ont la réalité? les réformistes, par habileté, pour ne point éveiller des craintes par le dénombrement et l'étalage de leurs forces. Que leur importe d'ailleurs le signe extérieur d'une opinion qu'ils ont dans le cœur, dont tout ce qui vit, tout ce qui souffre, c'est-à-dire tout ce qui est irlandais, leur rappelle la sainteté et le bon droit! — Les drapeaux des partis? Eh! mon Dieu! levez la tête, regardez, non dans des carrefours obscurs, non dans des impasses infects, mais dans des rues plus larges que notre rue de la Paix, dans des rues où notre place Vendôme serait à l'aise : les voilà, ils pendent à ces ficelles que des perches en saillie portent loin des fenêtres pour chercher le soleil; regardez, vous dis-je, ce sont des chemises qui refusent la solidité du tissu primitif à l'aiguille réparatrice qui en voudrait rapprocher les morceaux; ce sont des robes et des mouchoirs dont les longues déchirures flottent en banderolles sans couleurs; ce sont des pantalons d'été dont les jambes semblent être bordées de frange à leurs extrémités,

tant le frottement entre le talon et les pavés les a rongées; ce sont enfin des lambeaux de toute sorte, qui ont perdu leur forme première. Des haillons, des haillons! voilà le drapeau du peuple irlandais, celui au nom duquel et sous lequel marche la réforme.

Maintenant portez vos regards sur la maison voisine : d'étage en étage, derrière les vitres, voyez des tentures de moire et de mousseline entrelacées; sur le péristyle, derrière les grilles de fer en saillie aussi sur la rue et à travers lesquelles le pauvre, qui n'a point de pain, jette tristement ses regards, se montrent des valets de pied en bas de soie, en riche livrée, l'œil insolent, le teint fleuri. Voici l'étendard du torisme, celui sous lequel marchent humblement et chapeau bas les professeurs de l'Université, les gens de justice et de police, les tenanciers, les fermiers, et quelques banquiers ou marchands qui n'obtiennent qu'à ce prix l'honneur d'avoir pour chaland l'or des hautes seigneuries. Vous voyez que l'Irlande n'a pas besoin de se ruiner en rubans de couleur, pour trancher ses opinions politiques. Le luxe et la misère, voilà son double drapeau.

A Dublin, le peuple ne laisse rien arriver, ni dans ses yeux, ni sur son visage, de ce qu'il a dans le cœur, crainte, espérance ou joie; il ne s'en va point tumultueux parcourir les rues en criant : *Hourrah!* pour ses amis, ou : *Down with!* pour ses ennemis. Il sait trop bien qu'on feindrait de se méprendre à cet exercice de la liberté électorale, et que ce qui, en Angleterre, est regardé comme un droit, serait ici traité comme un commencement de révolte; au moment même de la proclamation du poll, le *hourrah* si énergique, si furibond, si échevelé des Anglais, n'est plus, en sortant des bouches irlandaises, qu'un cri inintelligible, comprimé, ressemblant assez au bruit d'une crecelle.

Durant les deux premiers jours des élections de la cité, le poll, à une grande majorité, a été favorable aux tories. Aussi, faisant la nique au pauvre peuple, ceux-ci s'en allaient-ils de boutique en boutique colporter la joyeuse nouvelle, et le soir, à leur divan, situé dans *Grafton-Street*, le quartier de l'Université, ils accablaient de leurs lourdes railleries, et les prétentions d'O'Connell et les mendians d'Irlande dont ils le disent le chef : *primus inter pares!* Pendant ces deux jours, le torisme a jeté, dans les tavernes, sous les portes des maisons, sur les tables des hôtels, dans les ballots de marchandises, entre deux paires de gants, les feuillets d'un livre, toutes sortes de pamphlets anonymes ou signés contre O'Connell; l'épicier en enveloppait le sucre ou le gingembre, et le fruitier en faisait des cornets pour les cerises et les fraises. L'or des tories, dans ces deux jours, a vomi plus d'infamies que la meilleure des réputations ne semble en pouvoir supporter; il a fait commettre plus de perfidies, plus de lâches désertions et donner plus de baisers de Judas que n'en peut imaginer la faconde d'un dramaturge, ou que n'en peuvent produire tous les partis politiques ensemble en dix années.

Après avoir attaqué lui-même, directement et corps à corps, O'Connell dans sa vie et dans ses opinions, par ses journaux et ses libelles, le torisme a recruté, moyennant finances, des hommes qui, naguère, suivaient la bannière de l'agitateur, et s'en disaient les meilleurs amis. J'ai eu en main, sur papier grand vélin, magnifiquement imprimées, les deux lettres des frères Patt et Thomas Finn, de Carlow. Elles ne sont pas nouvelles, elles remontent à l'année 1835, il est vrai; mais, vu la circonstance et faute de mieux, on les a rajeunies par une réimpression sans date. Entre autres aménités, on y trouve : *O'Connell is a knave in politics, and a hypocrite in religion;* O'Connell est un fripon en politique et un hypocrite en religion. C'est le révérend *Andrew Fitz-Gerald*, du collége de Carlow, qui avait trouvé cela avant les deux frères. Ces lettres, gonflées de poison, m'auraient fort peu occupé, si elles ne m'avaient donné la clé des attaques dont O'Connell est l'objet de la part des radicaux en Angleterre, et, depuis quelque temps, de la part de l'opinion démocratique la plus avancée en France. C'est une histoire qui vaut la peine d'être contée.

Dans une association *anti-tory*, O'Connell avait reproché hautement aux deux frères d'avoir, en 1835, en compagnie de trente-cinq autres catholiques, fait manquer lâchement l'élection du candidat réformiste de Carlow, M. Vigors. Jusque-là le parti radical n'avait rien à voir; mais O'Connell ajouta : « Parmi ces déserteurs de notre cause, il se trouve des gentilshommes qui se prétendent patriotes; il en est même un qui est tout parfumé de républicanisme (*savored of republicanism*). Je n'aurais point déjà d'autres raisons de détester les républicains que celle-ci me suffirait. Ces messieurs s'échauffaient à la recherche et à la discussion de théories abstraites, et quand ils en vinrent à l'application de la liberté pratique, ils renfoncèrent le républicanisme au fond de leurs poches sous le poids de l'argent dont ils les avaient remplies : *But when it came to a point of political liberty, the sunk their republicanism in their pockets with the weight of the monney that went along with it.* »

C'était de la part d'O'Connell un cri de guerre, et le radicalisme riposta en criant à la trahison. Il pouvait y avoir déclaration de guerre, sans doute; je ne pense pas qu'il y ait eu trahison.

Comme tous les hommes qui ont une idée, O'Connell a été exposé à ne pas être compris tout d'abord. Comme tous les hommes qui ont le courage de leurs convictions, O'Connell a dû grouper autour de lui bien des gens timides, qui, pour marcher, n'attendaient qu'un homme de cœur qui leur ouvrît une voie. Comme tous les hommes qui veulent arriver à la réalisation de l'idée qui les pousse, O'Connell a senti le besoin d'avoir des appuis; il n'a pas eu le choix, il a dû les prendre partout d'où ils lui sont venus, laissant au temps et au frottement des idées le soin de séparer de lui les traînards qui tombent dans les fossés, ou les indisciplinés qui veulent marcher avant que le jour ne soit venu éclairer la route.

Si, du premier bond, O'Connell avait dit son dernier mot, il n'aurait pas soulevé un brin de paille. S'il n'avait fait entendre que le cri : *Liberté pour l'Irlande!* il aurait eu contre lui l'égoïsme et les terreurs de toute l'Angleterre, tory, wigh ou radicale. En proférant le mot de liberté dans le sens abstrait, sans application particulière, il a fait venir à lui les utopistes qui rêvent la liberté pour l'univers. Cela fait, il s'est tourné vers eux, et concluant du tout à la partie, il leur a dit : « Si vous êtes de vrais radicaux, vous ferez taire en vous les intérêts d'une nationalité étroite, et vous donnerez d'abord à l'Irlande la liberté que vous demandez pour le reste du monde. » Les radicaux n'ont pas osé dire non, et leurs voix se sont mêlées à la voix d'O'Connell pour demander la liberté de l'Irlande; et ce cri s'est formulé depuis en celui de réforme.

O'Connell me semble s'en être tenu là. Lorsque le radicalisme a voulu marcher plus avant, O'Connell a refusé de le suivre; il avait ce qu'il voulait, il avait fait honte à l'Angleterre du long ilotisme dans lequel elle parquait la plus belle, la plus active population des trois royaumes, celle qui avait des devoirs sans avoir des droits, celle qui lui donnait les plus braves de ses enfans, le plus clair, le plus net de ses biens et de son or; il avait fait entendre le cri formidable qui a été répété par toutes les nations, et que nulle puissance aujourd'hui, ni la mitraille, ni l'or, ni le carnage, ni la corruption, ne peuvent plus étouffer, et qui retentira jusqu'à l'achèvement de l'œuvre régénératrice qu'il demande.

Et c'est pour cela, c'est parce qu'O'Connell, sans haine systématique, s'est fait l'ami de tous ceux qui venaient au pouvoir avec l'intention de satisfaire un à un les besoins et les droits de l'Irlande; c'est parce que, chaque fois qu'il avait une espérance, il n'en compromettait point la réalisation par des exigences hors de saison; c'est parce qu'il a pensé qu'avec la vieille forme monarchique, à laquelle l'Europe est façonnée, plus peut-être qu'avec la forme républicaine, dont le monde ne possède pas encore les vertus constitutives, l'Irlande pourrait redevenir libre, industrieuse, florissante, nourrissant les enfans qu'elle porte; c'est parce qu'il a dit anathème sur les hommes qui, voulant la liberté pour tous les peuples, la refusaient à la seule Irlande, qu'O'Connell s'est vu diffamé dans sa vie si honnête, dans ses mœurs si pures; c'est pour cela qu'il a été traité de renégat, accusé de vénalité, et qu'on le raille sur sa vice-royauté de l'Irlande, à laquelle radicaux et tories l'accusent de monter son ambition.

Non, O'Connell n'a rien renié; ce qu'il était il y a dix ans, il l'est encore. Il est le défenseur et l'avocat de l'Irlande, et c'est à obtenir pour l'Irlande tout ce qu'il pourra arracher aux frayeurs de l'Angleterre qu'il a consacré sa vie. Il est Irlandais; il n'a jamais dit qu'il fût autre chose qu'Irlandais. Ce n'est pas sa faute si les partis avancés ont voulu inscrire son nom sur leur bannière, et si de son approbation tacite ils ont fait la condition de leurs sympathies pour sa cause. Aujourd'hui, O'Connell s'est trouvé assez fort

pour dire son dernier mot, ce dernier mot qui devait enfin résumer les principes et les ambitions du grand agitateur. Eh bien! on le sait aujourd'hui. Principes et ambitions se résument dans ce cri : *Liberté pour l'Irlande!*

Je conçois la colère des partis qui avaient compté sur O'Connell et à qui O'Connell fait défaut; mais, loin de le blâmer, il le faut louer hautement d'avoir renoncé à être le héros futur de républiques encore dans les brouillards de l'avenir, pour se borner à être le sauveur de sa terre natale, qui se lamente journellement sous ses yeux dans la misère et l'ilotisme. Tenez pour certain que c'est là aussi l'avis du peuple irlandais. O'Connell est béni de ce qu'il se borne à être le bras sur lequel l'Irlande se puisse appuyer pour pleurer, souffrir et espérer. Trois fois j'ai entendu O'Connell haranguer la foule du haut des hustings de *Green-Street*, et trois fois O'Connell n'a parlé que de ce qui intéressait l'Irlande, et la foule ne lui demandait ni pourquoi il ne parlait pas des autres nations, ni ce que faisaient les patriotes de France, d'Allemagne ou d'Italie. C'est que, lorsqu'on est si malheureux, on a bien assez de sonder ses propres infortunes; c'est que, lorsqu'on a tant de misères sous les yeux, il ne reste plus assez de larmes pour en donner aux misères lointaines. Quand on est Irlandais, on ne peut qu'être Irlandais; et je vous le répèterai éternellement, O'Connell n'est et ne veut être qu'Irlandais.

C'est même là ce qui fait le caractère si original de son éloquence tribunitienne. Avec trois mots, qu'il tourne et fait rouler sans cesse dans sa bouche, il improvise les plus admirables discours que j'aie entendus. Torisme! réforme! Irlande! voilà les trois mots qui reviennent incessamment sur ses lèvres, comme le glas monotone de la cloche qui sonne le tocsin, comme le refrain plaintif d'une ballade le soir à la veillée, comme les répons d'un hymne à Dieu. « Si vous n'avez pas de pain, si vous êtes nus, si vous couchez à l'air, c'est le torisme qui en est cause! Si vous voulez du pain, du linge et un toit pour vous abriter, veuillez la réforme; la réforme vous les donnera; la réforme vous débarrassera du torisme! Irlande! Irlande! pauvre Irlande (*Ireland! Ireland! paour Ireland!*)! tu seras féconde quand tu n'auras plus de torisme; tu seras puissante et libre quand tu auras la réforme! » Voilà les thèmes éternels de ces improvisations dont l'Europe est l'écho, et qui ébranlent la puissance des lords d'Angleterre.

C'est aussi avec ces trois mots seulement que le second jour du poll O'Connell parut sur les hustings, et qu'il répondit aux calomnies et aux outrages répandus contre lui. Il semblait ne venir là, en effet, que pour montrer aux tories l'impuissance de leurs efforts, l'inébranlable puissance de son nom, et la foi qu'il avait dans sa mission de délivrance. Je l'y revis le lendemain et les jours suivans; mais alors, comme il l'avait prédit, la chance du poll avait tourné; en quelques heures, O'Connell avait obtenu une majorité de cent et quelques votes. En ce moment, le talent de ce grand orateur m'apparut sous une forme nouvelle, celle qui va le mieux

à la multitude. Comme s'il se fût reproché d'avoir pris la veille ses adversaires au sérieux et d'avoir contristé ses amis en les arrêtant trop longtemps sur leurs misères, il commença par faire pleuvoir sur ses deux concurrens, Hamilton et West, des railleries et des accusations qui les perçaient à fond, et qui excitaient à la fois l'hilarité et l'indignation de son auditoire.

« Où sont-ils maintenant, *Hamilton* et *West*? Je crois en vérité qu'il sont partis pour se frayer un passage vers le *North-West*; et un de ces jours nous entendrons dire qu'ils ont été trouvés gelés dans les glaces du Kam-Chatka. (Hilarité.) Je leur pardonnerai tout, excepté leurs prétentions à la dévotion. (Écoutez.) Il y avait dans Londres un voleur célèbre nommé Jonathan Wilde, il était à la tête de tous les *pickpockets*. Ce gaillard affectait beaucoup de religion, et il parlait sans cesse de ses principes. Un jour qu'il s'étendait complaisamment sur cette matière, un de ses amis lui dit : Quel rapport peut-il y avoir entre la piété et un fripon de ton espèce? — Retiens ta langue, répliqua Wilde; je vais entendre tous les sermons des méthodistes en plein air, et quand ils ont les yeux au ciel, je mets la main dans leur poche. (*I pick their pockets.*) Ainsi font West et Hamilton! Et comment montrent-ils leur piété? Est-ce par des sentimens purs de religion et par la charité? Est-ce par la bienveillance envers leurs frères, est-ce en rendant justice à tous? Est-ce en calmant les passions orageuses? en rétablissant la paix et la concorde parmi vous?... Non! non! c'est en soulevant les haines, c'est en rédigeant les articles sanglans de la *Malle du soir* (Evening-Mail), c'est en faisant de la bigotterie productive dans l'*Evening-Packet!* S'ils avaient une foi sincère, je ne m'élèverais point contre elle. Je crois fermement à la religion que je professe, je suis catholique romain jusqu'au fond du cœur; mais pour cela je n'en respecte pas moins les convictions protestantes de l'honorable ami que voici près de moi. A Dieu seul il appartient de décider entre nos deux cultes! Ce n'est point à la légère que je vous parle de tout ceci, et je n'en eusse point fait mention, si mes ennemis ne se fussent rendus coupables de blasphème. Remarquez bien que je les accuse de blasphème, car leurs agens sont de véritables blasphémateurs. Je me souviens de Watty-Cox, éditeur du *Dublin Magazine*, qui disait que contre ses ennemis, au moyen d'un faux serment, il se servait de la Bible comme d'un poignard qu'il savait plonger au cœur.

« Voulez-vous savoir comment ces pieux Hamilton et West propagent la religion? (Écoutez!) Par la subornation, la corruption et le blasphème! Ils sont comme ces hommes qui, dans les papiers publics, mettent des avis contre M. Hutton et moi. On les appelle *wesleyans*. Eh bien! un de ces wesleyans, qui était épicier, appela un jour son commis. — Harry, mon garçon, lui dit-il, as-tu mis de l'eau dans le tabac? — Oui, maître, répond Harry. — Très bien! Harry, mon garçon, as-tu mis du sable dans la cassonnade? — Oui, maître, répond encore Harry. — Très bien, mon garçon! Viens à présent, et prions Dieu que la pratique vienne.

« Les agens de West et d'Hamilton font des saints de cette classe. Ils mettraient volontiers du sable dans la cassonnade et de l'eau dans le tabac, pour que la pauvre vieille femme ne pût avoir moitié de la valeur de son penny (demi-sou anglais). »

Après avoir ainsi préparé favorablement son auditoire, et s'être mis avec lui en rapport d'idées simples, par des paroles simples, O'Connell peu à peu laisse sa pensée s'élever jusqu'aux plus hautes considérations religieuses, morales et politiques; l'esprit du peuple le suit sans peine dans les hautes régions de l'intelligence, et ils en redescendent tous deux, l'un, pour proférer et l'autre pour entendre de saintes paroles, toutes parfumées de patriotisme et de poésie.

« Vous êtes tous calmes, paisibles, amis de l'ordre et de la sobriété, et vous retournerez, j'en suis sûr, à vos demeures, aussitôt que j'aurai quitté les hustings (oui! oui!); que chaque homme qui connaît un électeur, aille vers lui, et le chapeau à la main, le supplie, pour l'amour de l'Irlande, de ne point manquer de se trouver aux hustings demain de bon matin. Qu'il l'engage même à avancer sa montre d'une heure; ayons un grand jour de plus pour la religion et la liberté, pour la religion sans tache, que sanctifient les plus purs sentimens de bienveillance et de charité! pour la liberté qui ne reconnaît que le joug de la loi, et qui est indépendante des caprices et de l'oppression des hommes! Oh! puisse une telle liberté visiter encore nos plaines riantes et nos vertes montagnes! Puisse cette liberté, comme l'éclair qui traverse la nue, diaprer de ses feux les eaux de nos torrens, réchauffer nos charmantes vallées, et luire radieuse sur les plus hautes cimes de l'Irlande. Alors un hosanna universel retentira de Connemara au sommet de Howth, et du Giant's Cawseway au cap Cleare! *Hourrah! hourrah! mes enfans*, pour la liberté, la vieille Érin! et la reine! »

La foule s'écoula en effet calme et silencieuse, comme si O'Connell ne venait point de l'agiter au gré de son souffle puissant. Sans doute elle fit ce qui lui avait été recommandé, et, chapeau bas, elle alla quêter des votes *pour l'amour de l'Irlande*, comme un autre jour elle va demander l'aumône pour l'amour de Dieu, car le lendemain, jour définitif, la réforme triompha, et le shériff proclama O'Connell et Hutton députés de Dublin, pour la cité.

Ils avaient réuni : O'Connell trois mille cinq cent soixante-six voix, et Hutton trois mille cinq cent quarante-deux. Hamilton et West, leurs concurrens, avaient obtenu, l'un trois mille quatre cent soixante-sept, et l'autre trois mille quatre cent soixante-une.

Certes, à ne voir que le chiffre mesquin de la majorité obtenue, il semblerait que l'on ne peut tirer de cette élection aucune induction favorable à l'avenir de l'Irlande, et qu'il n'y a pas à faire sonner bien haut l'adoption que Dublin a faite d'O'Connell. Oui, en effet, au premier abord, quand on s'appelle O'Connell, qu'est-ce qu'une majorité de quatre-vingt-dix-neuf voix?

Ce que c'est?... Pour le savoir, pour se courber ému et plein d'admira-

tion même devant elle; pour apprendre aussi à connaître O'Connell, et à bénir cet homme si grand et si simple; pour savoir au nom de quelle puissance il parle, et ce qu'il pourrait oser, et de quelles espérances, de quelles garanties de tranquillité et d'attente paisible sa nomination est le symbole, il faut avoir parcouru Dublin le jour et aux heures avancées de la nuit; il faut s'être mêlé aux groupes, qui, manquant de pain, attendaient dans *Green Street* l'heure où leur Moïse devait faire descendre sur eux des paroles de consolation; il faut avoir entendu un vieil Irlandais, tout courbé par l'âge et par la misère, se redresser les larmes aux yeux pour vous bénir des *six pence* que vous lui aviez glissé dans la main, et vous dire avec une orgueilleuse joie : « La souscription master O'Connell en aura la moitié! » Il faut surtout, durant cinq jours, à sept heures du soir, quand le poll était fermé, il faut, pluie, vent ou soleil, il faut avoir vu sur les hustings O'Connel, l'homme grand et fort, le front large et élevé, la poitrine large, haut de près de six pieds, les bras nerveux, la bouche dédaigneuse, l'œil menaçant, carré par la base et par le faîte, taillé pour la lutte à mort qu'il a engagée avec la vieille Angleterre, égoïste, oppressive, orgueilleuse, sans entrailles et sans intelligence; il faut avoir entendu sa parole rouler, railleuse, tonnante, plaintive ou provocatrice, sur les têtes de tout un peuple sans linge et sans coiffure, et faire courir le frisson de l'enthousiasme sur toutes ces chairs, dont le nu paraît à travers les déchirures de vêtemens. Car, sauf quelques exceptions rares, c'est là tout l'auditoire d'O'Connell : des enfans nus, des vieillards nus, des femmes nues, des pauvres, — et les pauvres, c'est toute l'Irlande! — qui se pressent dans la rue étroite des hustings, se suspendent aux frontons des portes, rampent le long des murs et des fenêtres, et se penchent aux bords des toits qu'ils ont envahis pour voir, pour entendre *master* O'Connell. Il faut surtout avoir vu tout ce peuple, buveur passionné de wiskey, se condamner à la tempérance, parce qu'O'Connel leur a dit que l'ivrognerie était la mère des lâchetés et de la corruption. Quand vous aurez vu et entendu toutes ces choses, la majorité obtenue, quelque minime qu'elle paraisse, vous semblera imposante, sublime! car vous vous demanderez comment il se fait, que dans toute une ville ainsi peuplée, où le haillon est roi, il se trouve des malheureux qui ont faim, qui ont soif, qui sont nus, et que l'or du torysme n'a pu acheter, n'a pu pousser au suicide politique; votre imagination alors plongera dans les œuvres vives de la vénalité; vous la verrez à la besogne, profitant pour son œuvre tentatrice du moment où la faim, la soif, dévorent davantage les entrailles du père, de la mère, de l'enfant, et où la nudité rend le plus la chair froide et crispée. Vous assisterez ainsi au combat de Satan et de l'ange, à la lutte du patriotisme et du besoin; et alors, au nom de la dignité de l'homme, vous bénirez dans votre cœur un peuple qui ne se renonce pas lui-même, n'escompte pas l'avenir au profit du présent, et met les intérêts du pays au-dessus des besoins de la famille.

Alors vous comprendrez aussi la puissance d'O'Connell, et vous le bénirez de sa modération; car vous vous direz que, si l'homme qui calme les flots populaires en leur disant : Calmez-vous, voulait leur crier : En avant pour la vieille Irlande! demain, ce soir, il ne resterait plus rien ici du pouvoir de l'Angleterre. Mais où cela irait-il? et c'est ce doute qui effraie O'Connell peut-être, et c'est parce qu'O'Connell s'arrête devant lui, qu'O'Connell me parait un habile politique et, ce qui est mieux, un bon citoyen, un honnête homme!...

Alors vous comprendrez aussi que l'aristocratie anglaise va cesser de se reposer plus qu'il ne faut sur la conscience qu'elle a de cette probité; et quelques concessions qu'elle ait faites jusqu'ici, elle sentira qu'il en faut faire de nouvelles, car O'Connell n'est plus seulement l'homme de Kilkenny; ce n'est plus au nom de quelques centaines de pauvres paysans qu'il élève sa voix! Dublin, qui jusqu'ici s'était tenu en dehors de l'agitation, vient d'appeler à elle le grand agitateur, elle l'a proclamé son enfant d'adoption, elle l'a avoué pour défenseur. O'Connell, aujourd'hui, c'est toute l'Irlande!

Moi, qui avais pesé et senti tout cela; moi, qui avais vu passer à Londres sous mes fenêtres, dans le Strand, le cortége triomphal des électeurs de Westminster, promenant, après leur victoire, leurs candidats Évans et Leader, dans des voitures ornées de lauriers et de rubans, suivies de plus de cent autres voitures pavoisées des couleurs de la réforme, entourées et chargées d'un monde fou, gesticulant à outrance, criant à l'avenant, envoyant des saluts, des baisers et des *hourrah*, à des dames qui du haut de leur balcon, leur renvoyaient saluts, *hourrah* et baisers politiques; en comparant Dublin à Londres, la différence des griefs dont chaque ville avait à demander le redressement, et de l'intérêt qu'elles avaient au triomphe de la réforme, sachant combien en cela Dublin l'emportait sur Londres, j'avais rêvé, d'après cette échelle de proportion, ce que pourrait être la manifestation triomphale des Irlandais. Eh bien! le peuple qui souffre le plus a été le moins bruyant. Le succès de la réforme, la victoire d'O'Connell même, n'ont pu élever à des notes plus hautes le diapason de sa voix ordinairement si faible, qui accuse d'une manière si énergique la longue compression qu'il a fallu employer pour l'obtenir. Il n'y a eu ni illuminations, ni voitures pavoisées, ni chants, ni clameurs. La victoire a été aussi calme, plus calme que la bataille. Seulement, en y regardant de près, on pouvait lire, reflété dans les yeux des pauvres, un peu moins courbés que la veille, le mot *victory*, non clamé dans les rues, ou porté sur le chapeau, sur le ventre et sur le dos des hommes-placards, comme à Londres, mais timidement affiché devant la porte des *committee rooms*. A Dublin, douleur ou joie, les bouches sont muettes; les murailles parlent seules, comme dans la vieille Rome des papes parlait la statue de Pasquin. Si quelquefois elles ne peuvent retenir un cri de joie, ce cri a quelque chose de celui de la douleur. On

dirait que les malheureux Irlandais espèrent ainsi que leur ennemi, s'il se réveillait en sursaut, pourrait prendre le change, ou tout au moins regarder comme un hommage à son pouvoir, cet éclat timide du triomphe d'un jour. Il se peut que les tories se réjouissent de ces cris étouffés, et qu'ils les préfèrent aux hurlemens de Londres, de Birmingham et de Manchester. Mais que les hanovriens (nouveau surnom des tories) y prennent garde! Moi qui ai entendu ces cris effrénés et ces cris étouffés, je serais plus effrayé de ceux-ci que de ceux-là, pour peu que j'eusse quelque intérêt de domination ou de fortune. A Birmingham, à Manchester, quelque vive qu'elle ait été, la fermentation populaire s'en est allée pendant trois jours en chaudes et bruyantes vapeurs; le lendemain, vainqueur et vaincu, tout est rentré dans le repos et le silence. Ici, les ames bouillonnent sur elles-mêmes, l'ébullition comprimée ne se fait jour par aucune issue. Elle n'est pas plus active aujourd'hui qu'elle ne l'était hier, qu'elle ne le sera demain, et sans doute elle ira ainsi jusqu'à la consommation de la matière qui l'alimente... Quand ce moment sera venu, si par orgueil ou cruauté l'Angleterre le laisse arriver, l'explosion se fera tout d'un coup et tout à la fois, et un jour peut-être verrons-nous la mer d'Irlande apporter aux mers d'Angleterre et de France les débris de l'impitoyable pouvoir aristocratique, qui dort insouciant et orgueilleux, couché sur le volcan qu'il croit éteint, parce qu'il en ferme la bouche.

C. FEUILLIDE.

Dublin, 8 août 1837.

LES MINES

DE DANEMORA ET FAHLEM.

Dans une des provinces les moins riantes de la Suède, dans l'Uppland, après avoir traversé les bruyères et les pâturages rocailleux d'Andersby, on aperçoit une vallée encadrée dans une forêt de sapins, comme un paysage du midi dans une bordure noire. Là sont les champs de blé parsemés de bluets, les haies d'aubépine qui sillonnent la prairie, et les allées de bouleaux qui ombragent le sentier. Près de là, on entend le bruit de l'eau qui tombe sur les rochers. C'est la rivière d'Osterby qui tantôt jaillit à travers ses écluses, et tantôt se plonge dans ses larges bassins et s'aplanit comme un miroir et s'endort comme un lac. Un maître de forges y a construit son élégante demeure, et les ouvriers sont venus l'un après l'autre bâtir, le long du chemin, leur maison de bois à la suite de celle du maître. De l'autre côté de la rivière est la forêt avec ses herbes touffues, où l'on entend au loin tinter la clochette du troupeau, comme auprès des châlets de la Franche-Comté. Toute cette nature est calme, recueillie, et cependant animée. Le matin, les ouvriers ferment la porte de leur demeure champêtre et se rendent à la forge; les paysans des environs transportent, sur leurs petits chariots suédois, le minerai ou le charbon; les moissonneurs aiguisent leurs faux, et la jeune fille, avec ses cheveux blonds tressés, tombant sur l'épaule, les pieds nus, les épaules nues, s'en va, comme Ruth, chercher un fiancé parmi les moissonneurs. Entre la forge et la prairie, en face du bois de sapins, l'auberge d'Osterby s'ouvre aux regards du voyageur, et quand j'y suis entré, et quand on m'a présenté le livre où tous les étrangers avaient

exprimé leur admiration, les Anglais avec des vers de Byron, et les Allemands avec des citations de la Bible ou de Jean-Paul, j'ai cru me retrouver en Suisse, dans un de ces hôtels où il est convenu qu'on dînera à trois francs par tête et qu'on écrira six lignes de banalités ou d'érudition.

Mais laissez l'auberge avec ses verts enclos et prenez le chemin du vallon. A l'extrémité de l'allée d'arbres qui le traverse, voici les appareils industriels qui se dressent dans les airs, voici les pompes qui plongent dans les entrailles du sol, et les poulies qui crient sous le poids du fardeau qu'elles entraînent; voici les mines de fer de Danemora. Sur une surface d'une demi-lieue, les rochers ont été brisés, la terre s'est ouverte comme un volcan. De tous côtés, on n'aperçoit que des amas de pierres, des machines en mouvement, et au milieu, l'excavation ténébreuse et profonde. L'œil y plonge avec terreur. On n'y voit que l'abîme, on n'y entend que le son lointain du marteau des mineurs.

Au bord de ce gouffre béant, s'élève une poulie à laquelle sont suspendus deux larges tonneaux. L'un sert à monter le minerai; l'autre est la barque flottante destinée aux ouvriers et aux curieux pour descendre dans les mines. On n'entre pas dans cette nacelle de bois sans une certaine émotion, et quand les manœuvres lâchent le câble qui la retient, quand on quitte la terre ferme, l'imagination la moins ardente a le temps de faire toutes sortes de rêves singuliers, et l'homme qui entreprend pour la première fois cette exploration souterraine peut adresser du fond du cœur une dernière pensée à ses amis et se recommander à son bon ange. Le terme du voyage est à quatre cents pieds sous terre. Le long du chemin, la corde peut se casser, le tonneau peut se rompre sur la muraille de roc contre laquelle on va se heurter. Qui sait? l'abîme peut se refermer tout à coup et vous engloutir. Mais au moment où l'on parcourt toute cette série de catastrophes, avec un sentiment d'héroïsme qui chatouille la vanité, on rencontre trois ou quatre ouvriers debout sur une vieille cuve, qui montent avec une parfaite insouciance, en causent, en allumant leurs pipes, et l'on rentre dans son tonneau, honteux d'avoir eu peur.

Toute la mine est une longue suite de galeries humides, creusées comme des voûtes de cathédrale, supportées par des masses de pierres ferrugineuses, et éclairées de distance en distance par les fentes des rochers. Là haut est le ciel bleu; ici, la terre noire, le sol bourbeux et souvent couvert de glace. La pluie qui tombe par les ouvertures de la montagne se gèle sous ces grottes froides, et avant de tailler le filon de minerai, il faut enlever les amas de neige qui le recouvrent. Un grand canal traverse toutes les arcades. L'eau tombe dans un réservoir, et la pompe, située à l'extrémité de la mine, est en mouvement tout le jour. Quelquefois, on ne passe d'une galerie à l'autre que par une ouverture étroite, en se courbant jusqu'à terre et en se traînant sur la neige. Quelquefois on traverse sur une planche vacillante un sol fangeux pareil à un marais. Puis, on entre sous de grandes voû-

tes, et alors il est beau de voir le foyer des mineurs pétiller sous ces demeures sombres, et les rayons de la torche de résine se refléter sur les parois de murailles où le cristal étincelle, où le grenat rouge brille à côté du fer. Là, dans ces profondeurs silencieuses de l'abîme, la voix humaine a un accent solennel, le bruit du marteau qui tombe sur la pierre se répercute de voûte en voûte avec un son sinistre, et quand on met le feu à l'une des mines, quand le roc éclate, tout l'espace souterrain en est ébranlé, et toutes les arcades semblent chanceler sur leur base.

La mine de Danemora fut découverte au xve siècle. C'est l'une des plus riches de la Suède. Le minerai qu'on en tire donne soixante et quelquefois quatre-vingt pour cent de fer brut. Trois cents ouvriers y travaillent chaque jour. Ce sont presque tous des pères de famille qui ont leur habitation dans la campagne à une ou deux lieues de distance. Presque toutes ces habitations sont entourées d'un enclos et protégées par quelques groupes d'arbres. Elles sont fraîches, riantes, et entretenues avec soin. La femme est là qui veille tout le jour sur le petit domaine qui lui est confié et travaille sans cesse à l'embellir. Quand le printemps vient, toute cette maison est couronnée de verdure, des branches de sapin ombragent les fenêtres, des branches de sapin jonchent le parquet, des rameaux d'arbres forment un berceau de feuillage au-dessus de la porte. On dirait que le mineur condamné à vivre tout le jour dans ses retraites ténébreuses, demande à trouver, en rentrant chez lui, toute la verdure et toutes les fleurs du sol dont il est exilé. Il doit quitter à regret cette demeure ornée par une main vigilante, et cependant il la quitte chaque matin et n'y revient que le soir.

La plupart de ceux qui travaillent aux mines ne gagnent pas plus d'un rixdaler par jour (1 fr. 50 c.). Beaucoup gagnent moins. En devenant mineurs, ils ont fait ce que faisaient leurs pères. Le marteau de fer a été leur héritage, et le souterrain leur patrimoine. Ils y sont entrés avec courage et ils ne se plaignent pas de leur sort. Cependant cet isolement de la nature entière, cette vie passée dans les ténèbres agit peu à peu sur eux. Ils se penchent sur le sol qu'ils doivent creuser, et ils accomplissent avec résignation cette parole de Dieu : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. Mais ils sont rêveurs et silencieux. Ils ne rient pas et ils ne chantent pas. Quand j'étais parmi eux, au fond de l'abîme, un enfant de Danemora, qui devait travailler comme eux un jour, et qui descendait dans la mine pour la première fois, s'était assis sur un bloc de pierre et chantait. Il chantait un chant de mineurs, composé par un poète de Fahlem, M. Kœnigsvært. Les ouvriers le regardaient avec tristesse et semblaient lui dire dans leur silence : O pauvre enfant !

Ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que ce travail abrège leur vie. Tout jeune encore, leur visage se ride. Ils vieillissent vite et meurent ordinairement du mal de poitrine, du mal de consomption. L'ouvrier qui me donnait ces détails, était lui-même une preuve évidente de cette fatale influence

des mines. Il avait le regard terne, le visage amaigri, et sur les joues cette fausse teinte rosée qui annonce la fatigue intérieure. Il était là depuis dix ans. Il sentait ses forces décroître, et il pouvait compter le nombre de ses jours par les coups de marteau qu'il donnerait encore. Il me conduisit dans sa demeure pour me donner quelques échantillons de minerai. Sa femme et ses enfans vinrent à notre rencontre, et il était triste de voir cette femme bientôt veuve et ces enfans bientôt orphelins s'asseoir auprès de lui.

Fahlem est à vingt milles de Danemora : on y arrive par les routes escarpées, par les forêts de sapins, par les beaux lacs du pays de Gèfle et de la Dalécarlie. Mais quand du haut de la montagne on regarde dans la plaine, on n'aperçoit que des tourbillons de fumée qui flottent à travers la vallée, et entourent toutes les habitations. Puis, peu à peu, à travers cette vapeur épaisse et continue, on distingue le clocher de l'église toute couverte en cuivre, puis les maisons. Ces maisons sont bâties en bois, très étroites et très basses, assez semblables aux frêles boutiques de planches que les marchands élèvent pour six semaines sur la place de Leipsig : elles ont été peintes en rouge ; mais elles sont devenues noires, et noir aussi est le pavé de cette ville de forges, et noire l'atmosphère qui l'enveloppe. De toutes parts, à travers la campagne, on ne voit que des huttes en terre, où l'on fond le cuivre, des ateliers couverts d'un nuage de fumée, des amas de minerai entassés par la main de l'homme pendant des siècles, et à une longue distance, une terre aride, une chaîne de collines dépouillées de végétation, point d'herbe, point de fleurs, point d'arbres, le sol nu, chauve, rongé par la vapeur du cuivre qui se renouvelle sans cesse. Depuis l'Hécla, je n'avais rien vu de plus sombre et de plus désolé.

On ignore l'époque précise à laquelle ces mines furent découvertes, mais elle remonte très haut. En 1347, le roi Magnus-Smek accorda à ceux qui devaient les exploiter un privilége spécial ; et cette ordonnance, qui existe encore, en cite d'autres beaucoup plus anciennes, notamment une de 1200. Le peuple, qui a toujours une tradition pour tous les évènemens dont il ne connaît pas l'origine, raconte celle-ci. Un Finnois, nommé Kare, qui habitait cette contrée, s'aperçut un jour qu'une de ses chèvres, qui avait passé la journée dans le bois, était couverte d'une espèce de terre rouge qu'il n'avait jamais vue. C'était du minerai de cuivre. Il s'en alla faire une perquisition dans la forêt, et la mine fut découverte.

Cette mine était autrefois d'une richesse merveilleuse : on y voyait briller les plus beaux filons de cuivre, et on n'attachait pas à ce métal autant de prix qu'il en a aujourd'hui. Nous avons vu au musée d'Upsal des monnaies suédoises fabriquées dans le temps où ces veines fécondes s'ouvraient si facilement sous le marteau du mineur. Ce sont des plaques de cuivre pur, larges et massives. Le daler est large comme un in-quarto ; le double daler a un pied et demi de longueur. La monnaie de fer spartiate devait être de la petite monnaie, comparée à celle-ci.

Maintenant cette mine, creusée par tant de mains différentes et pendant tant d'années, s'est appauvrie. On en tire encore du vitriol, du soufre, du grenat, un peu d'or et d'argent; mais les veines de cuivre sont plus rares et plus maigres. Le minerai que l'on arrache avec peine aux entrailles du sol, ne donne, après trois fusions, que quatre ou cinq pour cent de vrai métal; et l'on revient sur ce qui a été fait autrefois. On reprend les pierres déjà fondues et abandonnées dans un temps de richesse. On les fond de nouveau, et on en tire environ un demi pour cent.

En 1600, cette mine fut élargie par un éboulement, où plusieurs personnes périrent. En 1683, dans une nuit d'orage, toute la terre qui l'entourait s'écroula, toutes les roches sur lesquelles elle s'appuyait furent renversées. La veille, on ne voyait encore qu'un espace arrondi et creusé assez régulièrement, le lendemain c'était un abîme. Les ouvriers étaient heureusement absens quand la terre s'ébranla; mais cette catastrophe causa dans le pays une profonde terreur, et les habitans de Fahlem qui l'ont entendu raconter à leurs pères, en parlent encore avec une singulière émotion.

Autour de ce gouffre s'élèvent la maison des chefs de travail et les machines. On a construit une muraille pour affermir le terrain, et une balustrade en bois pour servir de sauvegarde aux passans. C'est là qu'il arriva un jour une scène touchante, que M. Arndt rapporte dans son *Voyage en Suède*, et qui m'a été confirmée par les gens du pays. Des ouvriers venaient de se frayer un chemin à travers les blocs de pierre et les flots de sable amassés par un ancien éboulement. Sous une couche de terre épaisse, ils trouvèrent le corps d'un jeune homme en habits de fête, et portant un bouquet de fleurs à la boutonnière. La forme des habits était celle d'un autre temps; mais la figure du jeune homme n'avait subi aucune altération; et à le voir ainsi couché sur le sol, le visage rose, les yeux fermés, on eût dit qu'il s'était endormi à la suite d'un bal. Tous les habitans de la ville et ceux de la campagne accoururent pour le voir, et personne ne le connaissait, quand tout à coup on vit venir une vieille femme qui n'était pas sortie depuis plusieurs années, mais qui n'avait pu résister au désir d'observer cette étrange découverte. La pauvre femme avait les cheveux blancs et le front ridé; elle était faible, et ne marchait qu'à l'aide d'une béquille. Elle s'approcha du jeune homme, poussa un cri de douleur, et tomba à genoux devant lui. C'était un ouvrier avec qui elle avait été fiancée cinquante ans auparavant. Le jour même où il devait se marier, il avait disparu, et la mine au bord de laquelle il passait l'avait englouti. On l'enterra en grande pompe, et, quelques jours après, sa fiancée mourut. Cette excavation immense, que le voyageur contemple avec étonnement, n'est que l'embouchure de la mine. C'est au fond de ce sol creusé par la tempête que commence le souterrain. On entre par une porte étroite, on pose le pied sur un escalier tortueux, et, une fois là, adieu la lumière du soleil, adieu l'aspect de la nature riante; le tombeau n'est pas plus noir, et le chemin ténébreux

par lequel les Lapons croient que les morts s'en vont en l'autre monde n'est pas plus triste que ce chemin étroit par lequel on descend dans ces cavernes de cuivre. J'ai ri de l'école terroriste de Mme Radcliffe et des émotions naïves que j'éprouvais jadis en lisant ses sombres descriptions. Si jamais Mme Radcliffe était venue à Fahlem, elle aurait brûlé tous ses livres, anéanti toutes ses tours mystérieuses et ses châteaux.

Le chemin tourne autour de la mine. Des piliers de bois soutiennent, de chaque côté, la terre qui menace de tomber, et des poutres transversales forment le plafond de cette longue galerie. Tout ce travail est une œuvre d'une merveilleuse patience; et quand on pense qu'il n'a pu être fait qu'à travers tant de périls et à la lueur des flambeaux, il faut admirer l'audace avec laquelle il a été conçu, et le courage persévérant avec lequel il a été achevé. L'escalier est étroit et fangeux; on y glisse souvent, et il faut prendre garde de s'en écarter. Près de là est une mare d'eau ou un abîme. Les murailles, contre lesquelles on s'appuie, sont humides et gluantes. L'eau filtre à travers les couches de terre; le soufre et le vitriol s'amassent sur les piliers de bois ou sur les rochers; et quand le flambeau les touche, une fumée noire s'élève sur ces parois de la voûte, et cette fumée exhale une odeur infecte.

L'étranger qui entreprend d'explorer la mine se revêt d'une longue robe noire d'ouvrier. On lui donne un chapeau à larges bords et de grandes bottes. Un homme le précède, portant une torche de sapin; un autre le suit, et souvent il est obligé de s'appuyer sur ses deux guides, car l'escalier est inégal et dangereux. A moitié chemin, c'est-à-dire à environ trois cents pieds sous terre, l'escalier cesse, l'espace se rétrécit; on aperçoit un trou dans le sol, on pose le pied sur une échelle: c'est par là que l'on descend; c'est là que les ouvriers, après avoir parcouru toutes les régions de ce monde souterrain, s'en vont chercher une nouvelle veine de minerai. Si, lorsque j'étais à Danemora, j'avais plaint le sort des ouvriers, combien ils me parurent alors plus heureux que ceux de Fahlem! car ils travaillent encore à la lumière du jour, ils voient, par intervalles, le ciel au-dessus de leur tête. Mais à Fahlem, il n'y a plus ni ciel bleu, ni rayon de lumière, ni brise rafraîchissante. On n'y entend plus le retentissement de ce qui se passe autour de la mine, la vague rumeur qui annonce la présence des êtres vivans; c'est la nuit dans toute sa profondeur, c'est le silence de la mort. L'ouvrier est là sur le sol fangeux, entre les murailles humides. Une lampe l'éclaire, une montagne de fer pèse sur lui. Si la lampe s'éteint, si les piliers de la mine chancellent, c'en est fait de lui. Quand on songe aux deux catastrophes des siècles précédens, n'a-t-on pas le droit d'en redouter une troisième?

M. le gouverneur de Fahlem avait eu la bonté de donner des ordres pour que l'on me fît voir la mine complètement, et notre promenade souterraine se termina par une illumination. Nous étions au milieu d'une des plus vastes

et des plus hautes arcades de la montagne. Sur les bancs de roc qui la divisent en plusieurs galeries, les ouvriers allumèrent des torches de sapin, et je vis un étrange spectacle. Au-dessus de nous, la voûte de roc noire et élevée; au bas, le gouffre, et tout autour les torches flamboyantes dans les ténèbres, et projetant, de distance en distance, des teintes argentées et des lueurs blafardes. Près des galeries, l'eau qui ruisselle sur les murailles, les paillettes de fer du minerai, et les grains de cristal, renfermés dans le roc, brillaient comme des paillettes d'or, comme des gouttes de rosée aux rayons de la lumière, et les étincelles qui s'échappaient des torches pétillantes voltigeaient à travers la grotte comme une fusée, ou descendaient dans les profondeurs du souterrain comme les étoiles qui glissent sur un ciel sombre. Et tout était calme, on n'entendait que les gouttes d'eau tombant tristement l'une après l'autre, comme les larmes d'une veuve, dans le silence de la nuit. Je restai là jusqu'à ce que la dernière torche fût consumée, jusqu'à ce que la dernière étincelle jaillît dans les ténèbres; puis je m'en revins rêveur avec mes guides, et, quand nous sortîmes de ce gouffre sans fond, le ciel me parut plus riant, l'air me parut plus pur que jamais, et je saluai, avec une joie d'enfant, les montagnes vertes de la Dalécarlie, les beaux lacs, les frais jardins et l'heureuse maison de Rothenby.

X. Marmier.

BULLETIN.

Le fait le plus considérable de ces derniers huit jours, dans nos affaires intérieures, a été, le croirait-on? la distribution des prix du concours général. M. de Salvandy a joui du dangereux privilége de concentrer presque sur lui seul toute la puissance d'attention dont le public dispose chaque semaine. C'était une épreuve délicate, il l'a traversée avec bonheur. Les élèves et tous ceux, parmi les professeurs, qui se rapprochent le plus des élèves par leur âge et leurs vives sympathies, ont adopté M. de Salvandy. Une seule séance, un seul discours lui ont suffi; il leur a parlé avec cette chaleur de cœur qui fait honneur à l'homme sans rien ôter à la dignité du grand maître, et il a été applaudi, parce qu'on le savait convaincu. Même les esprits plus sévères et plus froids rendent justice de plus en plus à ses bonnes intentions, à sa loyauté, à son activité infatigable, qui n'ont besoin que d'être mieux connues, pour qu'il soit lui-même apprécié comme il mérite de l'être, comme il ne l'a jamais été, nous devons le dire, sinon par ses amis personnels

Peut-être s'est-il montré un peu trop facile à promettre aux jeunes gens que le travail, et le travail seul, égaliserait pour eux toutes les conditions du succès. Il n'y a pas tant de chances favorables qu'il en a voulu voir dans notre société actuelle; mais une pareille illusion d'égalité, qui part d'un cœur généreux, était bien concevable le jour où le roi venait pour la première fois, depuis qu'il est sur le trône, assister au couronnement universitaire de ses enfans, les ducs d'Aumale et de Montpensier. La présence imprévue du roi au sein de cette fête de la bourgeoisie, dans le quartier des classes populaires et de la jeunesse des écoles, où il porte rarement ses pas, a du donner un autre sujet de triomphe sérieux et de joie réfléchie à M. de Salvandy et à tout le cabinet auquel il appartient, car rien ne prouve

mieux la sécurité qu'a faite à la personne royale le ministère de l'amnistie Nous ne rechercherons pas curieusement, avec d'autres journaux, très savans en histoire, s'il faudrait remonter plusieurs siècles dans nos annales pour trouver un roi de France assistant à une pareille solennité; mais nous affirmons hardiment, sans faire remonter bien loin nos investigations archéologiques, que, si le ministère du 6 septembre, cette dernière et malheureuse tentative de l'ambition de M. Guizot, avait persisté jusqu'à ce jour à s'imposer au pays, le roi n'aurait jamais eu l'idée ni le pouvoir d'aller à la Sorbonne, avec sa famille, embrasser ses deux jeunes fils, et les prendre par la main, au milieu de leurs camarades, aux applaudissemens de toutes les autres familles. Imaginez quel rôle, sous la férule de M. Guizot, aurait joué la royauté, si elle avait eu l'imprévoyante faiblesse de paraître à la distribution des prix, comme pour couvrir de son inviolabilité les impopulaires doctrines d'un tel grand maître; elle aurait couru le risque d'assumer sur elle, en échange, quelque chose de la responsabilité ministérielle, qui, dans ce pays latin, si libre de gestes et de paroles, est parfois mise en pratique par une multitude irrespectueuse. La route même, des Tuileries à la Sorbonne, aurait paru semée de périls qui eussent interdit à M. Guizot d'espérer un auditeur de ce rang et de cette autorité. Aujourd'hui, le roi peut accompagner les siens quand ils vont jouir, à l'Université, de ces innocentes victoires, que le maréchal de Villars avait la singulière fantaisie de préférer à d'autres trophées plus glorieux.

Plaise à Dieu que la famille qui nous gouverne ne pense pas toujours comme le maréchal de Villars, et qu'elle donne à la France et à elle-même d'autres triomphes plus grands et plus positifs, auxquels puisse applaudir une voix puissante et peu littéraire, la voix du peuple, qui dicte pourtant aux historiens tout ce qu'il y a de vrai, de profond et de durable dans leurs écrits! L'amnistie a déjà fait beaucoup pour atténuer ce qu'il y avait eu d'exagéré dans le système de gouvernement suivi depuis bientôt sept ans; mais il reste encore à faire une bonne moitié du travail de réparation qui nous semble nécessaire.

L'imperfection de ce système, qui a eu sa valeur et son utilité incontestables, éclate aujourd'hui par deux côtés principaux. Le besoin de résister aux émeutes et d'en finir avec le désordre intérieur avait tendu à l'excès tous les ressorts du pouvoir. Pendant la lutte, il y avait des hommes d'ordre et de sagesse, mais qui ont des entrailles plus que M. Guizot et M. Persil, et qui, tout en reconnaissant à la société le droit de se défendre, tout en concourant même à cette défense par les lois, n'ont pas eu de goût pour se faire les exécuteurs des hautes œuvres d'un régime impitoyable : ces hommes se sont levés après la défaite des partis, et ont prêché la clémence; la royauté a suivi leurs conseils, elle a fait entendre, par leur organe, des mots de pardon; elle a désarmé les haines qui n'ont pu être étouffées, enlevé aux vaincus la pitié publique dont ils abusaient et qui seule les

rendait redoutables, et maintenant la royauté se présente dans nos fêtes avec la même assurance et presque avec la même faveur et les mêmes sûretés qu'aux premiers jours de son avènement. Voilà l'ouvrage de l'amnistie à l'intérieur.

Mais, dans notre système de politique extérieure, il y a eu aussi de l'exagération, et disons-le, une exagération de la pire qualité, celle de la faiblesse; il faut l'attribuer à la crainte, assez légitime, il y a sept ans, de la propagande universelle que prétendaient organiser certains esprits aventureux. On s'est jeté d'un bond à l'extrémité opposée, de peur de paraître, aux yeux de l'Europe, les encourager dans leurs périlleuses espérances. Une crainte semblable serait bien chimérique aujourd'hui; on peut se remuer, agir ou se poser fermement vis-à-vis de l'étranger, sans passer pour des rabâcheurs d'anciens clubs, qui voient à tout propos, dans les affaires, les fantômes de Pitt et Cobourg, la convention de Pilnitz, le congrès de Laybach, de Troppau, de Vérone. L'Europe sait à quoi s'en tenir désormais sur notre modération. N'ayons qu'une inquiétude maintenant, c'est d'avoir été trop modérés. Et qu'on ne nous réponde pas en portant trop haut les deux ou trois choses qui ont été faites en sept ans, pour relever le nom de la France, quoiqu'elles n'aient pas été sans gloire. L'expédition de Belgique était une question de vie ou de mort pour notre révolution et notre nouveau gouvernement; c'est pourquoi elle n'a pu être essentiellement une question de grandeur : or, nous disons que la France doit aspirer aujourd'hui à quelque chose de plus qu'à vivre seulement. La prise d'Ancône a bien été un fait de quelque hardiesse; mais comme il n'a pas été suivi d'une collision qu'on pouvait craindre, nul ne peut dire s'il aurait été soutenu avec la même résolution de caractère : ce n'est jusqu'à présent rien de plus qu'un coup de tête de Casimir Périer, inspiré par les jeunes doctrinaires qui, pour la plupart, n'y ont rien compris.

En Espagne, plus que partout ailleurs, le gouvernement français a, depuis long-temps, une occasion de prouver sa force et sa liberté d'action. Là, en effet, que don Carlos l'emporte, et nous ne croyons pas que la France et ses destinées nouvelles soient en péril; mais la dignité de sa révolution serait compromise, et c'est assez.

Nous ne demandons pas toutefois l'intervention; il est peut-être trop tard, après avoir livré l'Espagne à elle-même, dans une si longue et si laborieuse épreuve, d'où elle doit se tirer maintenant sans intervention directe, si elle ne veut pas en sortir déconsidérée, et pour ainsi dire effacée du rang des nations. Mais il est du moins possible et juste, il serait dans l'intérêt de la France d'égaliser, en fait de secours indirects, les conditions de la lutte entre l'absolutisme, représenté par don Carlos, et l'ordre constitutionnel, qui se personnifie dans Marie-Christine.

Entre don Carlos et les puissances européennes, qui sont ses alliées naturelles par la force même de leur gouvernement, il n'y a point de pacte for-

mel, ayant date certaine ; mais voilà quatre ans qu'elles font mille sacrifices d'armes, de munitions, d'habits et d'argent, pour le soutenir. Elles commençaient à se lasser, il est vrai, de le voir confiné dans les provinces septentrionales et de nourrir l'insurrection sans rien résoudre; elles lui ont ordonné de passer l'Èbre, il a obéi, et les voilà de nouveau disposées à fournir leurs subsides de guerre, tant qu'il sera sur la rive droite de ce fleuve, où il manœuvre en ce moment. Quel que soit le sens de ses marches et contre-marches, auxquelles les puissances européennes comprendront ce qu'elles pourront, leur appui, s'il peut se maintenir sur ce théâtre d'opérations, lui est acquis pour quelque temps encore, pour tout le temps nécessaire à une dernière et décisive expérience.

Nous avons eu la preuve, il y a deux jours, par une source particulière digne de toute notre confiance, que le gouvernement prussien est toujours un des banquiers du prétendant. Le cabinet de Berlin vient de livrer à une maison de cette ville, que nous pourrions nommer, vingt-cinq mille fusils pour le service de don Carlos, et il a imposé aux agens de ce prince, pour unique condition, que ces armes ne soient pas transportées sous pavillon prussien en Espagne. On pourra employer ce pavillon pour les faire passer de Dantzick dans le port libre de Hambourg, où commencera l'obligation de recourir, pour leur transport ultérieur, à un navire dont l'origine ne puisse compromettre la Prusse. La Hollande, et qui sait? la Sardaigne encore, peut-être, se chargeront de ce bon office pour le prétendant.

Et, après un pareil exemple, nous, les premiers signataires de la quadruple alliance, et les plus intéressés à sa généreuse exécution selon son esprit, et non pas seulement selon sa lettre inanimée, nous ne ferons rien de plus que d'exercer une surveillance exacte, mais mesquine, sur la ligne frontière des Pyrénées! Nous ne saurons porter secours à l'Espagne constitutionnelle qu'en remplissant pour elle le service de douaniers! Le commandant Dumesnil n'a besoin que de 550,000 fr. pour mettre sur pied sa légion tout entière, officiers et soldats, et la conduire à la frontière; il ne trouve personne pour les lui prêter : la munificence publique, à défaut du gouvernement, qui est entravé visiblement par une volonté puissante, ne veut pas se souvenir qu'elle a prodigué autrefois aux Grecs, par enthousiasme, des trésors dont une faible partie viendrait bien à propos aider une cause qui nous touche de plus près.

Il est permis de croire que cinq mille hommes de plus, dans le nord de l'Espagne, lui auraient été d'une grande utilité dans les dernières circonstances, car nous avons entendu les Espagnols les plus éclairés, qui se trouvent aujourd'hui à Paris, expliquer la marche en avant des bandes carlistes, jusqu'à Ségovie et au-delà, par le rappel inopiné du corps portugais du baron Das Antas, qui avait une ligne d'opérations à défendre et s'est vu forcé de l'abandonner. C'est ainsi, pour le dire en passant, que l'Angleterre sert quelquefois ses alliés : elle provoque, en Portugal, une révolte militaire,

pour le rétablissement de la charte de don Pédro, qui doit ramener au pouvoir des ministres plus disposés à subir le vieux joug commercial du traité de Methuen, des hommes moins pénétrés que M. Passos et ses amis de la nécessité de donner enfin au peuple portugais une nationalité distincte, des intérêts qui lui soient propres et le courage de défendre cette indépendance nouvelle, le plus honorable des rêves tout au moins. L'Angleterre, pourvu qu'elle espère réussir dans son dessein, se soucie assez peu de susciter, en Portugal, des difficultés et des périls, qui enlèvent une force à l'Espagne, son alliée aussi, pour laquelle elle a jugé bon d'appuyer un système de politique contraire. Le baron Das Antas est rappelé par son gouvernement; il laisse, sur le point dont il s'éloigne, un vide que le général espagnol Escalera, placé d'abord plus au sud, s'efforce de remplir. Le capitaine-général de la Nouvelle-Castille, Mendez Vigo, n'étant plus protégé d'assez près par le corps d'Escalera, qui était pour lui comme une espèce de garde avancée, se croit trop faible pour défendre la province qu'il commande et donne accès, jusqu'à trois lieues de Madrid, aux bandes carlistes de Zariatéguy. Voilà ce qu'à produit un déficit de troupes dans une seule des cases de l'échiquier militaire où l'Espagne constitutionnelle se tient sur la défensive : l'incapacité des généraux christinos, leur désunion, leur jalousie coupable, il faut le répéter sans cesse, ont grandement concouru aux déplorables effets que nous voyons.

Il ne s'agit pas encore, heureusement, d'un résultat définitif. Le gouvernement de Madrid négocie, dit-on, pour conserver à son service le corps du baron Das Antas, et il a chance d'y réussir, depuis qu'on voit, en Portugal, l'insurrection *chartiste* aller beaucoup moins vite et moins bien que ne l'espéraient les Anglais. Il a d'ailleurs appelé à lui toutes les forces nationales qui lui sont nécessaires, et sur tous les points, un corps de christinos est opposé à un corps de carlistes. La lutte va finir par s'engager, nous devons l'espérer : il y a plus, et parce que nous aimons les positions nettes et les promptes solutions, nous regardons comme un bien que les injonctions de l'Europe absolutiste aient obligé don Carlos à s'en aller vider sa querelle sur des champs de bataille plus rapprochés de Madrid, si toutefois il doit y avoir enfin des champs de bataille dans cette interminable guerre. Tout combat sur le terrain où sont les deux partis sera, malgré eux, plus décisif que par le passé, quel que soit ce combat, et bien qu'ils n'y veuillent mettre, ni l'un, ni l'autre tout leur enjeu. Nous persistons à croire que l'avantage restera aux christinos, et que le prétendant, pour avoir quelques-uns de ses chefs de guerillas aux portes de Madrid, n'est pas à la veille d'y entrer. Si nous nous trompons, notre erreur est partagée par les personnages les mieux placés, à Madrid même, pour apprécier le véritable état des choses et les chances favorables encore, malgré toutes les apparences, au gouvernement de la reine Isabelle. Nos prévisions, qui ne sont que de simples prévisions, et que nous n'avons jamais

données pour quelque chose de plus, ne sont pas démenties par les renseignemens qui nous arrivent, à l'heure qu'il est, des sources les plus véridiques. Un observateur, bien placé pour voir exactement, écrit à peu près ceci : « Tout ce que vous pourriez imaginer, à Paris, de la faiblesse du parti de don Carlos et du peu de racines qu'il a en Espagne, n'approche pas de la vérité. Ses bandes sont à quelques lieues de la capitale, et l'on y est tranquille : on a la confiance qu'elles seront battues et éloignées. »

Nous avons besoin de partager cette confiance pour nous expliquer comment le gouvernement français n'a point agi davantage en faveur de la cause constitutionnelle : cela serait inconcevable, s'il ne s'était dit que l'Espagne pourra suffire seule à la rude tâche qui lui est imposée.

Plaise à Dieu ! mais l'œuvre est bien lente, et en attendant qu'elle tourne favorablement, ses incertitudes et ses haltes réagissent d'une manière fâcheuse sur nos propres affaires. Voici, dit-on, la dissolution qui n'est plus aussi bien accueillie qu'elle l'était, il y a huit jours, par la couronne. Il faut compter encore sur la persévérance qu'a déjà montrée M. Molé dans cette question capitale et aussi sur une heureuse issue des évènemens extérieurs, contre lesquels il n'irait pas, avec son esprit calme et vraiment politique, se cabrer imprudemment, s'ils étaient tout-à-fait graves, aussi graves qu'on le dit et que plusieurs le souhaitent.

M. Molé a déjà terminé quelques grandes affaires, qui ne semblaient pas très près d'une solution définitive : il a signé, avec ses collègues, l'amnistie dont il avait fait la base de sa politique ; il a montré le roi au peuple, jusqu'à quel degré de confiance mutuelle et dans quelle familière sécurité, on vient d'en juger tout à l'heure ; il a conclu le mariage de M. le duc d'Orléans. On voudrait que d'autres questions qui sont à résoudre, dans un avenir plus ou moins prochain, lui fussent réservées par le cours prospère des évènemens : cela paraît appartenir à son habileté et découler de ce qu'il a déjà fait. La dissolution est la première de ces questions, et pour celle-ci, il est important qu'il profite de son alliance avec M. de Montalivet, l'homme le plus capable d'agir sur les élections par les influences les plus légitimes, et de les obtenir bonnes pour la royauté, bonnes pour le pays, contraires à une coterie qui ne songe ni au pays, ni à la royauté, ne voit qu'elle-même dans les affaires publiques, et, si elle devait un jour convoquer le corps électoral, voudrait y faire exclusivement refléter son image comme dans un miroir trompeur. Il y aura, de plus, pour le gouvernement français, une chose à faire, que M. Molé pourrait faire avec plus de mesure, d'indépendance et de délicatesse qu'un autre ; il y aura à suivre, un jour, les diverses candidatures qui se présenteront pour le mariage de la reine Victoria ; il faudra chercher s'il y a moyen de seconder les unes, d'écarter les autres, autant qu'il sera donné à la France d'influer sur une affaire qui semble, au premier abord, purement anglaise.

Parmi les candidats que l'on cite déjà, il y a le prince d'Orange, que la

jeune reine et son gouvernement ne choisiront pas, s'ils gardent quelque estime pour leurs plus proches alliées, la Belgique et la France. Les affections de famille qui unissent la reine et surtout la duchesse de Kent au roi Léopold, leur feront sans doute une obligation personnelle de ce refus; mais le gouvernement britannique pourrait vouloir demander à sa jeune souveraine ce sacrifice de ses sentimens; et qui sait si la balance, où l'on se mettrait à peser des engagemens antérieurs de parenté et des intérêts politiques, ne pencherait pas en faveur du fils du roi Guillaume? Ce ne serait pas la première fois que l'Angleterre, foulant aux pieds les liaisons du sang, aurait trouvé avantage à faire cause commune avec la Hollande. Nous ne savons pas quel intérêt nouveau peut surgir, et rendre à ces deux peuples une alliance désirable.

Entre les autres noms cités par un journal tory, répété par plusieurs feuilles françaises, il n'en est pas un qui mérite qu'on s'en inquiète. Le prince George de Cambridge a été nommé; il n'y a rien à en dire, si ce n'est que ce serait là un arrangement de simple cousinage, tout naturel et très facile, qui épargnerait bien des frais de négociation et des voyages diplomatiques. On a désigné aussi, dans la feuille tory, *les beaux régens* des maisons de Cobourg et de Holstein-Glucksbourg. Il y a bien, à l'égard de ceux-ci ou de l'un d'eux au moins, un peu de parenté encore. Nous ignorons, du reste, ce qu'ils sont, nous n'avons pas eu le loisir de consulter l'almanach de Gotha; mais nous souhaitons à la jeune reine de n'avoir qu'à choisir entre eux, puisque leur *beauté*, qu'on signale, paraît être leur principal titre de candidature.

A ces candidats dont le rang justifie les prétentions qu'on leur attribue, *la renommée*, dit le journal tory, *ajoute un noble jeune homme en ce moment dans l'Est et qui probablement n'a jamais eu l'idée d'un évènement pareil dans ses rêves les plus orientaux*. — Qui veut-on désigner? un sujet de sa majesté britannique, évidemment. Peut-être un tel mariage est possible encore, sans compromettre la dignité royale, dans cette Angleterre où l'aristocratie, même jusqu'à nos jours, a formé une classe tout-à-fait séparée du reste de la nation, et tellement distincte et à part, que les illustres parvenus dont elle daigne admettre les noms dans son livre d'or, se trouvent, dès le lendemain, complètement isolés de la race d'où ils sortent et ne paraissent plus conserver aucune trace de leur obscure origine. Dans cette disposition de la société anglaise, s'il était vrai que la jeune reine eût déjà jeté les yeux sur *un noble jeune homme*, un de ses sujets, il vaudrait mieux cent fois le prendre pour époux que pour favori. Mais nous croyons que tous ces bruits sont prématurés, et que, d'ici à deux ans, il ne s'agira pas sérieusement du mariage de la reine d'Angleterre : son extrême jeunesse, sa complexion encore plus frêle que son âge, lui font une loi d'attendre.

Revenons donc aux intérêts plus directs et plus immédiats de la France. Il en est un qui est négligé depuis dix ans, c'est celui des créanciers d'Haïti.

M. le ministre des affaires étrangères s'en est occupé, et déjà l'on annonce qu'il est en mesure d'amener une solution de toutes les difficultés de cette affaire, qu'on pouvait croire interminable. A chaque session, depuis 1827, on en parlait aux deux tribunes; des rapports étaient faits sur les pétitions des malheureux colons de Saint-Domingue d'abord, et, plus tard, sur les réclamations des souscripteurs de l'emprunt, non moins malheureux, et dupes par-dessus le marché; des conclusions favorables étaient prises par les chambres, la bienveillance du gouvernement était invoquée et promise. Par malheur, dans l'intervalle des sessions, où il aurait fallu agir, les ministres ne pensaient pas à leur promesse. Il n'en sera plus ainsi. M. Molé a agi, il a fait ce qu'il avait dit à la chambre qu'il ferait, et plus encore. L'amiral de Mackau a mission d'aller proposer au président Boyer les bases d'un nouvel arrangement, dont la principale clause réduit l'indemnité pécuniaire imposée par M. de Villèle aux possesseurs actuels de notre ancienne colonie. Ce préliminaire était indispensable; la charge de 150,000,000 était trop forte. Quand elle aura été allégée, pour ne point dépasser les ressources d'Haïti, et quand le gouvernement haïtien s'y sera soumis, il n'y aura plus de prétexte à sa mauvaise foi, qui a été scandaleuse dans toutes les négociations depuis sept ans, soutenues par la France, à vrai dire, avec bien peu d'esprit de suite, et maladroitement abandonnées. Si, après avoir consenti de nouveau une indemnité, dont il pourra discuter avec nous le chiffre, mais à laquelle enfin on est sûr de le forcer, le gouvernement haïtien vient, plus tard, à refuser le paiement, ou s'il le fait trop attendre aux échéances qui seront réglées, le gouvernement français est décidé alors à l'y contraindre par la force; on bloquera les ports d'Haïti, on suspendra toute sa navigation de cabotage avec le continent et les autres îles d'Amérique; on lancera, au besoin, quelques bombes sur la ville du Cap. Pour l'accomplissement de ces mesures de rigueur, nous n'aurons point de nouvelles dépenses à faire, point de crédits supplémentaires à demander à la chambre: la division navale, qui tient la station des Antilles, sous les ordres de M. de Mackau lui-même, peut suffire à l'exécution de cette haute justice internationale.

On assure que le nouveau traité avec Haïti a été lu, cette semaine, au conseil des ministres, et nous espérons bien qu'il aura été approuvé. Des commissaires civils doivent accompagner M. de Mackau, et parmi eux un membre de la chambre des députés, qu'on ne nomme point, et qui, peut-être, n'est pas encore choisi. La liste est ouverte; il est probable que les aspirans ne manqueront pas non plus à cette candidature.

Mais ce qu'on peut affirmer, c'est que voilà un nouveau fonds qui va sortir de sa torpeur, à la Bourse, dès qu'on le saura soumis désormais à toutes les vicissitudes d'une négociation entamée. Seulement il faudra qu'on sache l'expédition partie. La Bourse a vraiment besoin de cette expédition. Il ne s'y fait presque plus d'opérations, si ce n'est sur les chemins de fer, dont les

actions continuent de s'élever, quoique tout le monde convienne que cette hausse est factice, démesurée, éphémère par-dessus tout; mais chacun espère qu'il pourra se tirer de la mêlée avant que la déroute n'arrive, et se faire remplacer par un spéculateur maladroitement retardataire : c'est quelque chose comme ce jeu vulgaire du *petit bonhomme qui vit encore;* celui-là paie l'amende, dans les mains duquel il vient à s'éteindre.

A propos de ce jeu bien connu, n'oublions pas de dire que l'on cote, à la Bourse, depuis quelques semaines, sur le carnet des agens de change, mais non pas, à ce qu'il paraît, sur la cote officielle qui arrive jusqu'aux journaux, une nouvelle espèce d'actions industrielles, pour une entreprise qu'on nomme le *gaz portatif* de M. Gisquet. Ce *gaz* passe de main en main, et, à chaque transmission, la hausse devient plus prononcée : voilà un fait jusqu'ici incontestable. On ajoute qu'il donnera dix capitaux pour un : nous verrons bien si ce miracle s'accomplit.

— L'été règne en tyran depuis une semaine; la moitié de la population parisienne se fait naïade et se voue à la Seine et aux bains froids. On ne respire plus. Pourtant le thermomètre ne s'est élevé qu'à vingt-deux degrés ; il y a loin de là à cet épouvantable maximum qui faillit cuire la cervelle de M. de Humboldt, dans son crâne, ainsi que l'a conté cet intrépide voyageur en revenant des régions équinoxiales. Les frais ombrages des Tuileries sont brûlans ; la poussière joue avec le zéphir, à l'ombre ardente des orangers; les lecteurs de journaux mouillent le papier, comme s'ils pleuraient. On devrait arroser les Tuileries; ce serait philantropique. Nos boulevarts sont ravagés par une double invasion de Vésuves en miniature, qui versent des torrens de lave aux pieds des promeneurs, et donnent encore à l'atmosphère un supplément de canicule :

Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur !

Delille a fait ce vers au mois d'août, sur le boulevart Italien. Pardon d'avoir cité Delille.

Pour l'Opéra, — lorsque M. Duponchel n'est pas contraint de faire apparaître devant un rare public effrayé, Mlle Fitz-James, ce long fantôme sans grace et sans talent, imposé à l'administration par un patronage que nous ferons connaître un jour, parce qu'il y a une plaisante histoire à raconter à propos de ce patronage, — *l'été n'a point de feux*. Duprez rafraîchit l'atmosphère avec sa voix. La dernière représentation des *Huguenots* a prouvé à la société de médecine qu'on pouvait fort bien vivre dans un bain d'air chauffé à trente-cinq degrés, pourvu que Duprez chante. Nous félicitons M. Duponchel de varier le répertoire de ce grand artiste, et d'avoir remplacé le juif Eléazar par Raoul de Nangis. Jamais aussi, même sous la di-

rection de M. Véron, l'Opéra n'avait joui de plus de faveur. Il est vrai que l'Opéra n'avait pas Duprez; mais Duprez est une conquête de M. Duponchel.

La chaleur, qui est à l'ordre du jour, nous fait penser naturellement au cordon non-sanitaire qui nous entoure du nord au midi. Les fléaux nous cernent. La peste d'Orient est tombée sur Varsovie, la ville malheureuse. Berlin est en proie au choléra; Marseille, à peine délivrée de la peste, est frappée comme Berlin; cette grande ville subit le fléau pour la troisième fois; on ne doute point que l'excès des chaleurs et la putréfaction de son port ne soient les causes de cette nouvelle invasion. Il est étonnant qu'une ville aussi opulente n'ait jamais songé à désinfecter son port, qui serait un foyer permanent d'épidémies, si le mistral ne venait souvent neutraliser tant d'homicides exhalaisons. C'est très bien de creuser de nouveaux bassins, de construire des docks, d'ouvrir le canal de la Durance, de bâtir des bazars; mais avant d'accomplir ces travaux, il est urgent de songer à son existence, et d'extirper l'ulcère qui vous ronge le sein. Au reste, le temps est mal choisi pour traiter cette question. Marseille a souffert, dans sa longue vie de cité, vingt-deux pestes; elle en doit la moitié à l'haleine pestilentielle de son port. Qu'elle y songe.

Dernièrement on débarqua au Hâvre deux caisses contenant de petits troncs d'arbre, grossièrement sculptés; la douane ne sut comment imposer ces marchandises étranges qui n'avaient pas été prévues par le tarif. C'étaient des idoles de la mer du Sud, que des missionnaires envoyaient à monseigneur l'archevêque de Paris, comme des trophées de victoire. Les idoles des archipels des Marquises, de Mendoce et de Sandwich, furent frappées d'un droit par M. Gréterin, et brûlées vives sur une simple ordonnance partie du palais archi-épiscopal. Il paraît que cette aventure a mis les idoles en vogue. On vient d'expédier sérieusement à M. Baring, de Londres, soixante-dix-huit dieux indiens. Ces idoles représentent toutes les incarnations de Brama; les bramines les ont mises dans le commerce. Il n'y a plus vraiment de religion! Qui aurait cru cela des Bramines! M. George Robins a été autorisé à vendre l'Olympe du Gange en détail. Les amateurs sont accourus, et le sacrilége mercantile a été consommé sans que Brama soit descendu pour punir, comme au dénouement du *Dieu et la Bayadère* d'Auber. Après avoir détruit la traite des nègres, l'Angleterre commence la traite des dieux; rien n'est sacré pour Albion. La vente a donné à M. George Robins 125,000 francs; c'est quinze cents francs par dieu : pardieu! ce n'est pas cher! Plusieurs maisons de commerce de Paris ont écrit aux comptoirs de l'Océan pacifique, pour commander des expéditions de dieux. On a fait jadis des fortunes colossales avec les magots chinois; on fonde de brillantes espérances de gain sur les idoles de Jagrenat, d'Owihée, de Formose, d'O-Taïti. Le commerce européen va s'enrichir d'une nouvelle branche d'industrie. A la prochaine session des chambres, nos législateurs seront contraints de décréter le chiffre des droits auxquels seront assujettis ces nouvelles importations. Le commerce des dieux ne peut pas rester ainsi sous

l'arbitraire des ordonnances; dès que la loi aura donné le tarif des divinités indiennes, les salons de Paris se peupleront comme des pagodes, et chaque famille aura un Brama, un Tien, un fétiche ou un Manitou. Ce sera charmant.

— Le Théâtre-Français, pour dédommager un peu le public des fadeurs du *Château de ma nièce*, s'est mis à jouer, cette semaine, *OEdipe* et *Andromaque*. Nous approuvons fort la reprise de la dernière de ces deux pièces, mais non la reprise d'*OEdipe*. Tous les centons philosophiques de Voltaire semblent bien fades et bien insipides aujourd'hui. *Andromaque*, au contraire, pièce admirablement composée et admirablement écrite, est un sujet d'étude que la Comédie-Française ne saurait nous proposer trop souvent. Depuis long-temps nous engagions M. Védel à rendre au jour les chefs-d'œuvre de Racine, aussi le félicitons-nous de nous avoir enfin écoutés.

M. Rouvière a continué ses débuts dans le rôle d'Otello, de Ducis. Nous maintenons ce que nous avons déjà dit de M. Rouvière. Seulement, nous l'engagerons à se défier de son amour pour la déclamation. La déclamation, prise en elle-même, est une qualité qui nous semble assez secondaire, plus utile à un professeur de rhétorique qu'à un comédien. Je sais bien que ceci sera considéré comme un blasphème par M. Saint-Aulaire, mais n'importe! M. Rouvière semble se défier beaucoup de l'inspiration, de la spontanéité des mouvemens, et il a tort. C'est par la spontanéité, et non point par la déclamation, qu'un comédien peut montrer s'il comprend le rôle qui lui est confié, et s'il a de l'ame.

— *Un mois à Naples* a réussi au Vaudeville. Cette petite pièce, fort habilement faite, ne se distingue pas, il est vrai, par le dessin des caractères. L'intérêt résulte plutôt de l'étrangeté de l'idée-mère que de la finesse des détails. Néanmoins nous avons remarqué quelques couplets pleins d'esprit et de grace, et qui n'ont pas peu contribué au succès. Mlle Mayer a bien joué. Elle porte le costume d'homme à merveille. M. Emile Taigny est décidément incorrigible.

— Les variétés continuent à jouer *Janot en bonne fortune*, et le Gymnase à ne rien jouer qui vaille.

— Le mois d'août est peu favorable aux publications nouvelles; aussi peu se hasardent dans ces chaleurs de l'été; le *Journal de la Librairie Française* est d'une pauvreté remarquable; ses annonces ne sont défrayées que par des réimpressions sans importance, des publications provinciales ou des brochures en vers ou en prose dont l'amour-propre littéraire fait tous les frais, et qui sont distribuées *incognito* aux amis de l'auteur. Il n'est donné qu'aux grands noms d'affronter sans péril les chaleurs de l'été. Aussi depuis quinze jours n'a-t-il paru, en littérature, qu'un ouvrage: c'est le *Mauprat* de George Sand, un des plus beaux romans de l'auteur d'*Indiana*, et qui est maintenant dans toutes les mains, car l'édition a été épuisée en très peu de

jours. Nous reviendrons sur ce nouvel ouvrage du célèbre écrivain, dont la fécondité et la verve paraissent inépuisables. En histoire, il a paru aussi un livre remarquable : c'est le second volume de l'*Histoire d'Espagne*, par M. Rosseuw Saint-Hilaire. Ce volume contient l'histoire de l'Espagne arabe d'une part et de la Castille de l'autre, depuis 711 jusqu'à 1002. Le travail de M. Rosseuw Saint-Hilaire est digne de tout éloge et comble une lacune dans l'histoire européenne.

— Au milieu de cette foule d'entreprises de librairie qui s'élèvent en faveur de la jeunesse, nous croyons qu'il en est une qui mérite une mention particulière. Nous voulons parler de la *Bibliothèque d'Education* (1) que publie Mlle Désirée Eymery, avec la collaboration de quinze membres de l'Académie française ou de l'Institut, de professeurs et de dames distinguées dans les lettres. Sa collection offre un ensemble heureusement combiné et se divise en trois séries progressives : *l'enfance*, *l'adolescence* et *la jeunesse*. La première est terminée, la seconde s'achève. La série de l'enfance est complète en douze jolis volumes in-18 sur velin, et deux cartonnages fort amusans, qui offrent plus de cent vignettes ou gravures. L'éditeur fournit à ses souscripteurs six volumes par an pour la somme de dix francs. Cette honorable entreprise, qui compte plusieurs années d'existence, se poursuit sans bruit, et se soutient par le seul fait de son mérite. Cette intéressante collection a fixé l'attention de l'Université, qui a recommandé pour les colléges plusieurs des ouvrages qui la composent, notamment la *Mythologie* de M. de Pongerville. Chaque volume de cette bibliothèque offre une morale douce, aimable, une instruction facile et solide. Les auteurs qui ont le plus contribué à la publication des dix-huit volumes maintenant en vente, sont MM. Ch. Nodier, de Pongerville, Jay, le comte de Ségur, de l'Académie française; Lebas, maître de conférences à l'école normale, Bouilly, A.-E. de Saintes, Ch. Delattre, E. Fournet; Mmes de Bawr, de Bradi, Ménessier-Nodier, Alida de Savignac, Em. Ferrand, de Saint-Surin, Trémadeure, et d'autres auteurs non moins estimables.

— Il vient de paraître un livre singulier, de M. Eugène Chapus, sous ce titre : *Les Chasses de Charles X, Souvenirs de l'ancienne cour*. Ce n'est ni un roman, ni une histoire, et ce n'est pas non plus, tant s'en faut, un guide pour la chasse. Il faut le lire, et on ne regrettera pas les heures passées à cette lecture. Ce livre ne pouvait être fait que par un homme de beaucoup d'esprit, et par un grand chasseur, très impartial en fait de révolutions et de coups d'état.

— Les deux derniers volumes des *Lettres* du prince Puckler-Muskau, sur l'Afrique, ont paru la semaine dernière chez H. Fournier, rue des Petits-Augustins, 26.

(1) Quai Voltaire, 15.

F. Bonnaire.

LA

PEINE DU TALION.

Vers le milieu du mois de décembre 1828, Mme d'Argenest, une des femmes les plus élégantes de la Chaussée-d'Antin, recevait pour la première fois depuis son retour de la campagne. Décrire la physionomie d'une soirée parisienne n'entre pas dans le plan de cette étude ; nous négligerons donc les traits communs à toutes les réunions du même genre pour appeler l'attention sur un seul épisode du tableau : c'était une scène expressive, quoique muette, jouée par deux personnages, d'un bout du salon à l'autre ; un de ces drames imprudens qui, dans la confusion d'un rout, échappent aux observateurs superficiels, mais que dépistent, avec une infaillible perspicacité, les vieilles filles, les demoiselles bossues, les dames qui ne sont pas belles, celles-là surtout qui l'ont été, en un mot toutes les femmes mises à la réforme par la passion, et, par conséquent, embrigadées dans la gendarmerie de la vertu.

Le premier acteur de cette mystérieuse pantomine était un homme d'une trentaine d'années, dont l'air sérieux et les traits énergiques contrastaient avec l'enjouement officiel de ses voisins. Debout, près d'une table d'écarté, ses yeux, au lieu de suivre les chances de la partie, restaient invariablement fixés sur la glace de la cheminée ; on eût pu croire qu'il éprouvait, à y savourer son image, le plaisir dont Narcisse mourut, si la pensive gravité de sa physionomie n'eût

démenti une fatuité que la position diagonale de la glace rendait d'ailleurs impraticable. Évidemment il ne pouvait se voir, mais, en revanche, il apercevait les personnes placées dans l'autre partie du salon et dont les moindres mouvemens lui étaient révélés sans qu'il eût besoin de tourner la tête de leur côté.

On regarde un homme en face, on ne regarde guère une femme laide ou une matrone; il est donc facile de deviner quel devait être l'objet de cette contemplation semblable à un espionnage : c'était en effet une jeune et belle personne qui occupait ainsi l'attention de l'observateur. Par un séduisant contraste, ses traits peu caractérisés appartenaient encore à l'adolescence, tandis que sa physionomie rayonnait des lueurs d'une maturité précoce; elle avait un visage de demoiselle, mais des yeux de dame. Hasard ou intelligente harmonie, sa mise reproduisait ce caractère complexe. Une robe de velours noir, qui trahissait les récentes somptuosités de la corbeille de mariage, faisait ressortir de blonds cheveux arrangés en bandeaux avec une ingénue simplicité, tradition du pensionnat. Enfin elle portait une parure de perles qu'on eût pu prendre pour un emblème, car la perle semble créée pour remplacer les boutons de l'oranger; elle est le symbole de la jeune fille changée en femme; la perle, c'est la fleur qui se fait diamant.

Assise au centre d'un cercle éblouissant de luxe et d'élégance, cette créature charmante paraissait isolée dans sa grace comme l'est une reine dans sa majesté. Toutefois, malgré le calme de sa pose, un nuage fixé sur son front démentait cette sérénité royale : indifférente à la conversation de ses voisines, elle accueillait d'un air distrait et parfois avec une impatience mal déguisée, les complimens des hommes empressés à la saluer. A chaque instant, elle tombait dans une rêverie involontaire et s'affaissait sur son fauteuil, comme si elle eût ployé sous la pression d'une de ces pensées dont, malgré sa souffrance, le cœur chérit la tyrannie. Son regard, quelquefois, peut-être en dépit d'elle-même, se portait vers la glace de la cheminée, mais en y rencontrant l'œil tenace et percant qui étincelait dans le cristal comme brille à fleur d'eau la prunelle d'un serpent, il se détournait aussitôt. Un indéfinissable mélange d'impatience, de malaise et de crainte, assombrissait alors l'expression mélancolique de son visage; puis, attirée de nouveau par je ne sais quel charme, elle revenait se blesser à ce regard immuable qui, à travers tous les groupes ondoyans dans le salon, la poursuivait comme dans un vol d'oiseaux le fusil d'un chasseur choisit la victime qu'il veut abattre.

Depuis quelques instans la jeune femme, insensiblement subjuguée, ne cherchait plus à se débattre. Le dépit, l'inquiétude, le mécontentement, toutes les brumes de l'ame qui avaient jusqu'alors obscurci sa physionomie, s'étaient successivement fondues sous cette ardente contemplation, comme s'évapore un brouillard d'automne aux rayons du soleil. Ses yeux d'un bleu sombre et velouté, fixés à leur tour sur la glace tentatrice, trahissaient de plus en plus un de ces secrets que la médisance des salons est toujours prête à déflorer sans pudeur ni pitié. Heureusement un incident inattendu mit fin à cette scène dont l'imprudence touchait au danger.

— Il me manque vingt francs, dit en ce moment un jeune homme blond et fort élégant assis à la table d'écarté; Sordeuil, pariez-vous vingt francs pour moi?

A cette interpellation, le personnage au regard magnétique tressaillit, comme un rêveur brusquement éveillé; au lieu de répondre, il s'approcha de la table, jeta une pièce d'or sur le tapis et vint reprendre son poste d'observation. Dans ce mouvement, il heurta, sans le vouloir, un nouvel arrivant qui cherchait à fendre la foule pour aller saluer la maîtresse de la maison. Les deux hommes se retournèrent en même temps pour s'adresser des excuses; mais, en se trouvant face à face, la politesse banale empreinte sur leurs physionomies fit place à un étonnement réciproque qui, d'un côté, devint aussitôt un rayonnement de joie, et se changea, de l'autre, en une expression de contrariété non moins vive.

— George, s'écria le jeune homme qui venait d'entrer, toi, ici! à Paris! Et, sans achever sa phrase, il s'avança vivement, les bras ouverts.

Sordeuil réprima cet oubli de l'étiquette en saisissant à la fois les deux mains de son interlocuteur; puis, se penchant vers lui, il dit rapidement d'une voix basse :

— Je ne m'appelle plus George Trélan, mais George de Sordeuil; tu n'es pas mon frère; nous ne nous sommes jamais vus.

— Je ne ne suis pas ton frère! répondit le plus jeune que ces paroles rendirent immobile; que veux-tu dire?

— Rien, en ce moment. Quitte-moi, je le veux, Léopold, et souviens-toi qu'ici tu ne me connais pas.

— Quel mystère!

— Un mystère de mort; demain tu sauras tout; voilà mon adresse. Demain à une heure. — Maintenant ne me parle plus et va-t-en.

Sordeuil glissa une carte dans la main de son frère en la lui serrant

avec une impérieuse énergie, et il lui tourna le dos. Ce mouvement le mit en face du jeune homme blond qui venait de lui faire parier et perdre vingt francs à l'écarté.

— Comment, dit celui-ci d'un ton enjoué, une discussion pour un coup de coude au milieu de cette cohue, des adresses échangées! Avez-vous perdu la tête? Allons, mon cher Sordeuil, et vous, Trélan, calmez votre humeur belliqueuse, et permettez que je vous présente l'un à l'autre.

— Vous vous trompez, d'Épernoz, répondit le frère aîné en imposant silence à Léopold par un signe expressif; il ne s'agit pas ici d'une querelle, mais d'une reconnaissance. J'ai rencontré quelquefois dans le monde M. Trélan.

— Un cœur d'Amadis sous un frac d'étudiant en droit, reprit le joueur avec une emphase ironique; puisque nous sommes en paix, permettez-moi, vertueux Léopold, de faire une confidence au pécheur que voici. Mes paroles pourraient blesser votre candeur de dix-huit ans.

— Au revoir, monsieur Trélan, dit Sordeuil en jetant à son frère un regard qui lui prescrivait de s'éloigner.

Soumis à cet ascendant de l'âge qui survivra toujours au droit d'aînesse, ou peut-être subissant l'influence du secret dont il attendait la révélation, car tout mystère est un pouvoir, Léopold s'éloigna en silence; mais à défaut de paroles, ses traits où brillaient la franchise et l'ardeur de la première jeunesse, exprimèrent l'émotion que lui avait causée cette rencontre inattendue.

— Maintenant que le lycéen est parti, reprit d'Épernoz, voici ce dont il s'agit. D'abord pardonnez-moi d'avoir perdu votre argent: je suis d'autant plus coupable, que je n'ai pas employé tout mon talent à le défendre. Mais voilà une demi-heure qu'un bonheur odieux me cloue à cette table de jeu, et j'ai affaire ailleurs; mon gros Othello vient d'arriver.

— M. Javerval?

— Lui-même. Le voilà qui salue Mme d'Argenest, là, près de la cheminée.

Au premier coup d'œil, le personnage désigné par d'Épernoz n'avait rien qui justifiât le nom tragique dont il se trouvait affublé. C'était un de ces beaux gros messieurs de quarante-cinq ans, à mine somptueuse et à tournure prépondérante, dont le mérite méconnu des femmes du monde est en revanche fort apprécié des danseuses. Le col captif d'un carcan de mousseline trois fois empesée, l'ab-

domen embreloqué d'une demi-douzaine de cachets de montre cliquetant à chaque pas comme les sonnettes d'une mule, il florissait dans un habit noir tout neuf, dont les basques écartées par un embonpoint irrespectueux, tandis qu'il s'inclinait devant la maîtresse de la maison, lui donnaient l'air d'un énorme scarabée, entr'ouvrant les ailes pour prendre son vol.

— Avez-vous remarqué l'épingle de son jabot? demanda le joueur à son ami.

— C'est un rubis, si je ne me trompe, répondit celui-ci.

— A merveille! et que pensez-vous de ce rubis?

— Je ne suis pas joallier, dit Sordeuil avec une impatience mal déguisée.

— Je le sais; mais d'après l'expression sournoise qu'a parfois votre regard, je vous croyais observateur. Eh bien! mon cher confident, je vais aider votre sagacité. Le rubis de ce bourgeois signifie qu'en ce moment sa femme est à l'Opéra où elle m'attend.

— En vérité! s'écria George dont la curiosité et l'intérêt parurent subitement éveillés.

— Puisque j'ai commencé, autant vaut tout vous dire; d'ailleurs j'ai besoin de vous. Sachez donc que cet homme replet est outrageusement jaloux comme tous les hommes replets. Il va toujours furetant dans l'appartement de sa femme; il fouille les tiroirs, il ouvre les lettres, il compte, je crois, les feuillets de papier à l'instar de Bartholo. Bref, cela crie vengeance, et je suis le vengeur. Mais l'espionnage marital rendant les intelligences difficiles, j'ai dû aviser à un moyen de communication prudent et commode. Or, mons Javerval, dont le grand-père était, bijoutier, possède, pour sa décoration personnelle, une collection de pierreries à rendre jalouse une duchesse douairière. L'épouse opprimée m'en a donné la liste dont j'ai composé une espèce de lexique, imité des fleurs persannes et des quipos indiens; dans cet idiome symbolique et hiéroglyphique, chaque pierre a son sens, chaque camée sa signification. Depuis qu'elle me distingue, Mme Javerval préside elle-même à l'encravatement de son époux qui se trouve ainsi l'agent de notre correspondance. Je vous assure que ce système est fort bon. Au lieu de perdre du temps et de commettre des imprudences en poursuivant la dame de mes pensées, je n'ai d'autre peine que d'attendre à la Bourse le mari, qui, chaque jour, a la complaisance de m'apporter à son cou un message de sa femme. Il est notre pigeon voyageur.

— Oh! vous êtes un séducteur habile, dit Sordeuil avec un sourire contraint.

— Mon cher, vous pouvez en croire mon expérience, car, étant marié maintenant, j'ai étudié la question sous ses deux faces. Si vous avez affaire à un mari, pas de lutte, mais exploitation toute pacifique. Il n'y a que les sots qui guerroient: l'homme d'esprit ne combat pas son ennemi, il l'utilise. Maintenant, voulez-vous me rendre un service?

— Parlez.

— Je vais à l'Opéra porter la réponse au rubis. Il faudrait que vous eussiez la complaisance d'accompagner ma mère et ma femme lorsqu'elles voudront partir.

— Ne suis-je pas tout à vous, mon cher Henri? répondit George avec empressement.

— Eh bien! venez; que je vous fasse reconnaître en qualité de cavalier servant; surtout quand je mentirai, ne me trahissez pas. Ma femme est trop jolie pour ne pas avoir droit à des égards, et je serais désolé qu'elle soupçonnât mes énormités Depuis quelque temps sa froideur m'a fait faire plus d'une réflexion sérieuse et morale. Il est certain qu'elle est cent fois mieux que Mme Javerval, et souvent je me sens l'envie de devenir le plus exemplaire des époux; mais comment résister au plaisir de ridiculiser ce gros homme qui m'a fait perdre cinquante mille francs à la Bourse?

— La vengeance! elle justifie tout, dit Sordeuil d'un ton grave.

— Vous accentuez ce mot-là d'une manière un peu corse, répondit en riant d'Épernoz; pour moi, je ne comprends que la vengeance parisienne.

A ces mots, l'époux infidèle prit le bras de son confident et traversa le salon en se dirigeant vers la jeune femme qui, un moment auparavant, avait entretenu un colloque mystérieux avec ce dernier, au moyen de la glace de la cheminée. En voyant approcher son mari accompagné de l'homme dont le regard semblait posséder sur elle une puissance inexplicable, Mme d'Épernoz éprouva un malaise que trahit aussitôt sa contenance; elle regarda d'un autre côté en adressant la parole à une de ses voisines; puis, sans attendre la réponse, se redressa sur son fauteuil et respira à plusieurs reprises un flacon suspendu à son bracelet, comme si elle se fût préparée à une crise imminente. Les deux hommes arrivèrent jusqu'à elle sans qu'elle parût les avoir aperçus; à la voix de son mari, elle tourna la tête, sourit avec calme et répondit au salut de Sordeuil en affectant l'air

froid et distrait par lequel les femmes cherchent à se débarrasser d'un indifférent ou d'un importun.

— Ma chère Clémence, lui dit d'Épernoz d'un ton gracieux, on vient de me prévenir qu'il y a, ce soir, une réunion des actionnaires du bazar. Il est nécessaire que j'y assiste pour veiller à nos intérêts, car il est question d'une mesure dont l'adoption me contrarierait beaucoup. J'y vais donc aller. Si l'assemblée se prolonge trop pour que je puisse revenir, voici M. de Sordeuil qui, en vrai chevalier français, se met à tes ordres et à ceux de ma mère; je lui confie mes pleins pouvoirs.

— Si vous êtes obligé de partir, répondit la jeune femme avec vivacité, nous en allons faire autant; je ne tiens nullement à rester ici.

— Songe que ma mère a commencé son whist; l'arracher à sa partie serait attenter à la piété filiale; d'ailleurs, continua-t-il en s'appuyant sur le dos du fauteuil, il y a là trois ou quatre femmes qui seraient trop contentes si tu partais.

Clémence accueillit ce compliment par un sourire dont le dédain pouvait s'appliquer également à la galanterie de son mari et à la jalousie de ses rivales; puis, prenant brusquement son parti, mais selon l'usage des femmes, habile à en décliner la responsabilité :

— Puisque vous le voulez, je resterai, dit-elle.

— En vérité, madame, reprit d'Épernoz en souriant, ne dirait-on pas que je vous impose le plus cruel des sacrifices? est-il donc si pénible de régner?

D'un geste circulaire, qui rappelait le maréchal de Villeroy disant à Louis XV enfant : Sire, tout ce peuple est à vous, le jeune homme montra à sa femme la brillante réunion dont ils étaient entourés et qu'il semblait mettre à ses pieds par cette muette flatterie. Il se pencha ensuite vers elle, lui murmura à l'oreille un tendre adieu, effeuilla, en un mot, à ses genoux toutes les fleurs hypocrites dont un mari de bonne compagnie a toujours l'attention de couvrir ses infidélités, et, la conscience tranquillisée par la conviction de n'avoir manqué à aucune des règles du savoir-vivre, il se disposa à partir. En se redressant, son dos heurta le nez d'un gros monsieur qui commençait une fort belle révérence.

— Mille pardons, mon cher Javerval, s'écria le jeune homme, je ne vous voyais pas; c'est cette superbe escarboucle que vous avez à votre jabot qui m'a ébloui.

— Madame, j'ai bien l'honneur... Toujours belle comme un ange, dit le banquier en recommençant son salut; puis, offrant une main

à son déloyal confrère, tandis qu'il rangeait de l'autre les plis de son jabot pour mettre en évidence son épingle : c'est un assez joli petit rubis, reprit-il ; mais j'ai des pierres beaucoup plus belles. Je voulais mettre aujourd'hui un camée en onix, qui représente l'apothéose de Germanicus ; un morceau rare, vrai antique! mais Mme Javerval m'a dit : Pourquoi ne mettez-vous pas votre rubis? et j'ai obtempéré à ce désir; car, poursuivit-il en s'adressant galamment à Mme d'Épernoz, un mari doit être le premier esclave de sa femme.

D'Épernoz serra la main du gros homme avec un sérieux admirable, prit congé de Clémence par un dernier sourire, et partit pour son rendez-vous, après avoir jeté à son confident un de ces regards diaboliques, qu'échangeaient au passage les augures de Rome. Plusieurs femmes s'étant levées pendant ce dialogue, un fauteuil se trouvait vacant près de là ; tandis que M. Javerval, suant sang et eau afin de sortir d'un compliment où s'était engravée son amabilité, allongeait le bras pour en prendre possession, Sordeuil, jusqu'alors témoin muet de tout ce qui s'était passé, s'en empara, et s'assit à côté de Mme d'Épernoz, en homme décidé à maintenir les droits du sigisbéisme, qui venait de lui être conféré. Le banquier fronça le sourcil sans rien dire, et chercha de l'œil un autre siége. La jeune femme ne se serait peut-être pas avoué qu'en ce moment un tiers lui semblait de trop; mais sa pensée secrète se trahit malgré elle.

— N'allez-vous pas aussi à l'assemblée des actionnaires du bazar? demanda-t-elle à l'homme au rubis.

— Quelle assemblée, madame? répondit celui-ci en ouvrant de gros yeux.

Involontairement Clémence regarda son voisin, qui ne répondit à cette interrogation que par un sourire ironique.

— Il n'y a jamais de réunion le soir, reprit M. Javerval; on vous a fait là un conte, madame.

— Cela est possible, dit froidement Sordeuil; mais ce qui n'est pas un conte, c'est la faillite de la maison Oberlin de Bruxelles.

— Les Oberlins ont manqué! s'écria le banquier en écarquillant de nouveau ses yeux effarés.

— On ne parle que de cela dans l'autre salon.

— Madame, voulez-vous bien permettre?... Sans chercher cette fois à terminer sa phrase ni sa révérence, M. Javerval se rua à travers les groupes qui le séparaient de l'autre pièce, comme se lance dans un taillis le sanglier qui entend siffler une balle à son oreille.

En toute autre circonstance, Mme d'Épernoz n'eût pas refusé un

sourire à l'habileté de son sigisbée et à la déroute de l'importun, mais l'émotion mystérieuse qu'elle éprouvait depuis le commencement de la soirée étouffa toute étincelle de gaieté. Jouant avec son éventail, les yeux fixes, mais ne regardant rien, insouciante en apparence, quoique sa respiration irrégulière démentît ce calme affecté, elle paraissait plongée dans une de ces distractions qui servent de maintien aux femmes au moment d'une crise redoutée, et parfois désirée. D'un regard rapide, George s'assura que d'Épernoz était sorti du salon; se penchant ensuite vers l'épouse trahie :

— Madame, lui dit-il avec un accent pénétrant, ma désobéissance est involontaire. Si l'on ne m'eût amené près de vous, je n'aurais pas enfreint votre défense; mais vous n'avez qu'un mot à prononcer pour que je m'éloigne; dites, le voulez-vous?

Clémence se sentit désarmée par cette soumission inattendue, et sa physionomie, moins sévère, laissa percer la satisfaction intime qu'inspire toujours à une femme le sentiment de son autorité. D'une voix dont la douceur était déjà une récompense :

— Restez, dit-elle, et écoutez-moi. Je devrais vous haïr, mais je ne le voudrais pas. C'est moi qui suis offensée, et c'est moi qui vous demande la paix.

— Offensée! reprit le jeune homme, suis-je donc si coupable?

— Ne revenons pas là-dessus. J'aime mieux reconnaître que, depuis long-temps, nous avons eu tort tous deux; vous, de me parler comme vous l'avez fait trop souvent; moi, de prendre au sérieux un langage que vous vous reprochez sans doute, et qu'expiera désormais votre conduite.

— Je ne me reproche rien, je n'expierai rien; le bannissement dont vous me punissez depuis quinze jours ne m'a pas changé. Ce que je vous ai dit, Clémence, je le pense encore, je le penserai toujours.

— Est-ce ainsi que vous répondez à la confiance de votre ami?

Sordeuil saisit l'extrémité de l'éventail comme s'il en eût voulu regarder les arabesques, mais, en réalité, pour donner un prétexte à son attitude familière.

— L'amour, dit-il, autorise tout, même la vérité. J'ai toujours méprisé l'hypocrisie, qui sert de masque aux passions mesquines. Un autre chercherait à pallier ce que vous appelez ma trahison à l'égard de votre mari. Je le hais, moi, et je vous le dis, je le hais de tout l'attachement que j'ai pour vous; car il vous rend malheureuse...

— Je ne vous demande pas de pitié, interrompit la jeune femme avec l'accent de l'orgueil révolté.

— Et ce n'est pas de la pitié que je vous offre, mais le dévouement le plus désintéressé, le plus absolu.

— Je ne veux pas d'un dévouement qui refuse de comprendre que j'ai des devoirs à remplir.

— Des devoirs! répéta George avec ironie, et envers qui? envers un homme qui n'a jamais songé aux siens, qui vous trompe aujourd'hui comme hier, comme demain!

— Prouvez-le-moi, s'écria Mme d'Épernoz, emportée par la jalousie au-delà des bornes de la prudence.

Sordeuil eut l'air d'hésiter; puis d'une voix rendue plus incisive par une expression à la fois indignée et compatissante :

— Vous croyez votre mari en rendez-vous d'affaires, répondit-il, et il est en ce moment à l'Opéra avec Mme Javerval.

— Je ne vous crois pas, s'écria Clémence, dont les yeux étincelèrent subitement, tandis que ses joues se couvraient d'une rougeur brûlante; et, cela fût-il vrai, il est une chose plus odieuse peut-être que l'infidélité d'un époux, c'est la trahison d'un ami. Quoiqu'on vous ait institué mon gardien je ne suis pas, je pense, condamnée à vous écouter. Quand ma belle-mère voudra partir, nous vous ferons prévenir.

George se leva.

— J'attendrai vos ordres, madame, dit-il, en accompagnant ces paroles d'un salut respectueux, et il s'éloigna. Au moment où il entrait dans l'autre salon, son frère, qui, depuis leur rencontre, ne l'avait pas perdu de vue, s'approcha de lui et voulut lui prendre la main; mais cette avance fut repoussée.

— Demain, lui dit Sordeuil en passant outre d'un air soucieux et sombre.

Après le départ de son déloyal cavalier servant, Mme d'Epernoz resta quelque temps immobile, savourant dans un morne recueillement la blessure qu'elle venait de recevoir. Bientôt le dépit, l'orgueil, l'indignation, toutes les passions vindicatives qui fermentent au cœur d'une épouse outragée, lui rendirent le doute insupportable; elle maudit l'esclavage de son sexe, qui ne lui permettait pas d'aller s'assurer de la vérité; elle fut sur le point de rappeler George pour lui demander la preuve de son accusation; enfin, hors d'elle-même, ne sachant quel parti prendre, et obéissant à l'instinct de son impuissance, elle promena tout autour d'elle le regard d'une châtelaine

persécutée qui cherche un défenseur. Ses yeux interrogèrent successivement les visages des hommes épars dans le salon, sans rencontrer sur aucun d'eux la sympathie chevaleresque dont elle éprouvait le besoin. Au moment où elle baissait la tête par un mouvement de désappointement dédaigneux, quelques paroles murmurées d'une voix douce et un peu tremblante la lui firent relever; elle aperçut devant elle Léopold Trélan. Après une longue hésitation, l'étudiant s'était armé de tout son courage pour accomplir cet acte fort simple en apparence, mais assez redoutable en réalité, surtout à dix-huit ans, qui consiste à venir saluer une femme à la mode. Les joues empourprées par une timidité qui avait joint son fard aux fraîches couleurs de l'adolescence, il avait déjà dit trois fois : Madame; et deux fois : J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. Cette gaucherie eût peut-être trouvé grace devant une coquette à chevrons, mais Clémence était trop jeune elle-même pour apprécier le mérite d'un novice, et trop pénétrée de sa propre émotion pour songer à celle dont elle pouvait être la cause. A la vue de l'élève en droit incliné devant elle, et en apparence pétrifié au milieu de son salut, le seul sentiment qu'elle éprouva fut cette espèce de joie qu'inspire au milieu d'une foule indifférente la vue d'une personne en qui l'on a confiance.

— Monsieur Trélan, dit-elle en interrompant vivement le compliment laborieux qui lui était adressé, si je vous demande un service, me le rendrez-vous?

— Un service, répéta Léopold, qui se redressa et parut grandir; parlez, madame, et fallut-il aller au bout du monde...

— Je ne vous enverrai pas si loin, interrompit la jeune femme en essayant de sourire; je ne réclamerai de votre complaisance que ce qu'il en faut pour aller d'ici à l'Opéra.

— J'y vais à l'instant, madame... dès que j'aurai reçu vos ordres.

Clémence hésita un instant, et peut-être, en examinant la physionomie rayonnante de son nouveau servant, se repentit-elle de sa démarche; mais la jalousie l'emporta sur la réserve.

— Je désire savoir si M. d'Epernoz est à l'Opéra, dit-elle, en cachant son embarras sous un air d'insouciance.

En voyant un message pour lequel son imagination rêvait déjà quelque but héroïque, aboutir le plus bourgeoisement et le plus moralement du monde à un mari, Trélan sentit tomber son exaltation.

— Et que dirai-je à M. d'Epernoz? demanda-t-il d'une voix dolente.

— Rien, répondit la jeune femme, aussi mal à l'aise que son interlocuteur; veuillez seulement vous assurer de sa présence... Vous le trouverez peut-être aux baignoires.

L'étudiant s'inclina et partit, aussi désappointé qu'autrefois un poursuivant d'armes qui, après avoir chaussé en songe l'éperon d'or de la chevalerie, se serait réveillé page, comme devant.

Sordeuil avait repris sa position près de la table d'écarté, et de là il avait suivi des yeux, avec une curiosité mêlée d'impatience, la manœuvre de son frère. Pendant tout le temps que dura l'absence de celui-ci, Clémence affecta de ne pas regarder de ce côté, et se mêla à la conversation du groupe dont elle faisait partie; mais, malgré ses efforts pour paraître calme, l'altération de ses traits attestait une émotion extraordinaire. Au bout d'une demi-heure le messager était revenu.

— Madame, dit-il en essayant une assurance cavalière, M. d'Epernoz est en effet à l'Opéra.

La jeune femme pâlit et sourit en même temps. Tout autre qu'un écolier eût compris et fût devenu muet; le candide Léopold poursuivit résolument :

— Je l'ai trouvé, ainsi que vous le pensiez, aux baignoires, loge n° 13.

— Seul? demanda Clémence d'une voix à peine distincte.

— Seul! non pas vraiment, reprit l'étudiant d'un air fin; il y avait dans la loge deux belles dames, Mme Javerval et sa sœur.

Mme d'Epernoz ne répondit pas, mais sa main, en se contractant, brisa son éventail. Le jeune homme ne s'aperçut de rien : à dix-huit ans on regarde beaucoup sans voir.

— Lorsque je suis arrivé à l'Opéra, continua-t-il pour soutenir la conversation, on jouait le second acte de *Guillaume Tell*. Nourrit et Mme Damoreau disaient leur duo; vous savez, madame, le duo que vous chantez si bien, et que j'ai essayé une fois avec vous.

Tout en parlant, Léopold, persuadé que le message qu'il venait d'accomplir lui donnait droit à une récompense, et s'enhardissant à la réclamer, se penchait pour prendre possession d'un fauteuil; avant qu'il eût eu le temps de s'asseoir, Clémence lui dit d'un ton bref :

— Je vous remercie de votre complaisance, monsieur Trélan, et je n'en veux pas abuser en vous retenant plus long-temps; d'autres ont des droits à votre amabilité. On vient de former un quadrille dans l'autre salon, et personne n'a invité Mlle Daligny.

— Mais elle est bossue! répondit le jeune homme d'une voix plaintive.

— A peine. D'ailleurs où serait le mérite, si elle était jolie?

Léopold jeta un regard farouche sur la danseuse en disponibilité, mais n'osa faire aucune nouvelle objection, car il était à l'âge heureux où l'on regarde l'obéissance passive comme un moyen de succès auprès des femmes, et comme un titre à leur reconnaissance. Un moment après, l'étudiant furieux, et la jeune fille radieuse traversaient le salon pour se rendre à la contredanse.

Débarrassée de son messager, Mme d'Épernoz se tourna du côté de Sordeuil et lui désigna, d'un regard impérieusement expressif, le fauteuil vacant auprès d'elle. George obéit en homme expérimenté; il fit le tour du salon, adressa la parole à plusieurs personnes et finit par se trouver assis à son ancienne place, sans qu'on eût remarqué cette manœuvre.

— Qu'avez-vous donc ce soir? lui demanda la jeune femme d'une voix saccadée; vous paraissez triste.

— Ne suis-je pas exilé? répondit-il en attachant sur elle son regard scrutateur.

— Vous ne l'êtes plus; ainsi soyez aimable et tâchez que je le devienne, car l'ennui et la maussaderie de cette soirée m'ont gagnée malgré moi.

— Croyez-vous maintenant que je vous aie dit la vérité, demanda Sordeuil, décidé à reprendre d'un seul pas le terrain qu'il avait perdu quelques instans auparavant.

— Pas un mot sur lui, interrompit Clémence avec emportement; parlez-moi de vous, de moi, de tout ce que vous voudrez, mais de lui, jamais.

— Jamais de lui, toujours de nous! répondit l'amant empressé d'acquiescer à cette convention.

— Vous aviez raison, il est avec cette femme; voilà trois mois que j'en veux douter. Oh! je ne suis plus assez belle ni assez jeune, quoique vous prétendiez le contraire; ne me parlez plus de lui, vous dis-je. Comment me trouvez-vous ce soir? Vous ne remarquez seulement pas que j'ai mis une robe noire. Ne disiez-vous pas, l'autre jour, que vous préfériez le noir, dans la toilette d'une femme?

— Vous m'aimez donc?

— Je ne sais; s'il était là, je vous répondrais : oui, devant lui. Ne trouvez-vous pas qu'il fait bien chaud ici; j'ai la tête en feu. Surtout

ne me parlez jamais de lui, et dites-moi de jolies choses, comme il lui en dit, sans doute.

Un indifférent aurait eu pitié du sourire convulsif qui accompagna ces paroles, mais les amans ont en certain cas un privilége de cruauté. Au lieu de calmer la souffrance dont il était témoin, George l'exaspéra; loin de chercher à guérir la blessure qu'il venait de faire, il l'élargit, afin d'y frayer un passage à sa passion, jusqu'alors repoussée; car on ne pénètre que par violence dans le cœur d'une femme vertueuse, et toute blessure est une brèche. Avant la fin de la soirée, ce machiavélisme obtint un succès dont eût rougi peut-être un amour plus compatissant et plus généreux. En quittant Mme d'Épernoz, après l'avoir reconduite chez elle, Sordeuil emporta un aveu décisif, arraché à l'indignation de l'épouse outragée, plutôt qu'à la faiblesse de la femme attendrie.

Le lendemain, bien avant l'heure qui lui avait été désignée au bal, Léopold entra dans l'appartement que son frère occupait, dans une élégante maison de l'avenue des Champs-Élysées.

— Maintenant, dit-il, explique-moi, je t'en conjure, le mystère dont tu t'environnes. Si ma curiosité seule était excitée, je la surmonterais pour ne point te paraître importun; mais à l'étonnement que ta conduite me cause se mêle une sorte de frayeur superstitieuse dont je ne puis me rendre compte et pour laquelle je te demande de l'indulgence.

— Ai-je donc l'air d'un tyran de mélodrame? demanda George en souriant tristement.

— Que te dirai-je? Ta vue a bouleversé toutes mes idées. Je te croyais à Hières ou à Nice et je te rencontre à Paris; il n'y a pas un an que Blanche, que ta femme est morte, et tu n'es pas en deuil; et je te trouve au bal! enfin que signifie ce faux nom que tu as pris?

— Holà, maître Léopold, répondit Sordeuil en froncant le sourcil, il me semble que vous changez nos rôles et qu'en ce moment vous faites un peu trop le frère aîné. Avant de m'interroger, répondez-moi. Comment se fait-il que vous connaissiez d'Épernoz?

L'étudiant ne chercha pas à dissimuler la surprise que lui causait cette question.

— D'Épernoz, répondit-il, était au service avant son mariage. Je l'ai connu, il y a deux ans, à Cherbourg, où il se trouvait en garnison. En arrivant à Paris pour y faire mon droit, il y a une quinzaine de jours, je suis allé chez lui, et notre liaison s'est renouée.

— Et c'est toi qui, à Cherbourg, l'as introduit dans notre famille?

— Cela est vrai; il avait envie de voir le monde, et comme il ne connaissait personne dans la ville, j'ai été son introducteur, d'abord auprès de ma mère et de Blanche...

— Si tu n'étais pas mon frère, interrompit George d'une voix sourde, ce que tu viens de me dire serait la mort pour l'un de nous.

— Explique-toi, répondit Léopold, troublé par ces paroles.

Sordeuil fit plusieurs tours dans la chambre comme pour maîtriser son émotion; puis, se rapprochant de l'étudiant :

— J'ai tort, lui dit-il, d'un air plus calme. Pourquoi t'accuser? Enfant que tu étais alors, pouvais-tu prévoir les suites fatales de ton imprudence? Aujourd'hui, tu es un homme, je te dirai tout. Une affaire où se trouve engagé mon honneur et peut-être ma vie ne doit pas te rester étrangère. D'ailleurs, j'ai besoin de ta discrétion et de ton obéissance; tu en vas comprendre la nécessité, car je ne te crois pas d'humeur, non plus que moi, à laisser un outrage impuni, à tendre l'autre joue après un soufflet.

— On t'a insulté! s'écria le jeune homme avec une impétuosité digne du Cid; s'il te faut un second, songe que je suis ton frère, et que personne avant moi n'a le droit d'être à tes côtés.

— Bien, Léopold! si avant peu tu deviens l'aîné de la famille, elle aura en toi un noble chef. Écoute-moi donc, et d'abord oublie que tu sors d'un bal; chasse de ton esprit ces images de plaisir, cette musique enivrante, ces femmes plus enivrantes encore. C'est à une scène de deuil que je vais te conduire.

Sordeuil s'assit et resta quelque temps le front appuyé sur la main, évoquant ses souvenirs dans un morne recueillement.

— Il y a dix mois, dit-il enfin, après deux ans de station aux Antilles, je revenais à Cherbourg, avec quelle joie, tu dois le comprendre! J'allais revoir ma famille, dont j'étais séparé depuis si long-temps, ma femme, en qui j'avais placé le bonheur de ma vie! mes frères, enfans encore, toi-même, Léopold, le plus cher d'eux tous. Nous arrivâmes dans la rade à la fin d'une nuit froide et sombre. Incapable de modérer mon impatience, je me fis débarquer aussitôt. Le mauvais temps que nous venions d'essuyer en mer régnait encore sur la ville. Une pluie glacée fouettait les dalles du port, désert en ce moment, et le vent sifflait avec violence à travers les cordages des navires. Superstition de marin, ou plutôt pressentiment trop juste, ce triste orage d'hiver, qui accueillait mon retour, me fit éprouver une anxiété jusqu'alors inconnue. Ce n'est point ainsi, me disais-je, que l'absent devrait rentrer dans sa famille. J'aurais payé de n im-

porte quel prix une heure de jour, un rayon de soleil. D'un pas rendu plus rapide par une inquiétude indéfinissable, je franchis les rues qui me séparaient de notre maison; là, je m'arrêtai un instant sans oser frapper. Un incident imprévu mit fin à mon irrésolution. En levant les yeux vers l'appartement de Blanche, j'aperçus des lumières à travers les rideaux. Des lumières, à cette heure de la nuit! Était-ce donc une fête? Mon arrivée était-elle devinée et attendue? Je m'avançai; la porte n'était pas fermée; je montai l'escalier; celle de l'appartement était également ouverte. Dans les premières chambres, plusieurs femmes allaient et venaient d'un air d'agitation et de trouble. Je passai au milieu d'elles sans qu'elles fissent attention à moi, et j'arrivai enfin à l'appartement de Blanche. Ce que je vis alors, je ne le compris pas d'abord, tant ce coup de foudre fut soudain et inoui. Un triste désordre avait bouleversé le calme et l'harmonie de cette chambre, où s'étaient écoulées les heures les plus belles de ma vie. Les meubles me parurent déplacés au hasard; quelques bougies brûlaient çà et là, luttant contre les lueurs blafardes du jour naissant. Sur la commode, autel improvisé, j'aperçus un crucifix, un rameau de buis, enfin, tous les apprêts d'un sacrement redoutable; en même temps, je sentis une odeur d'éther, ce parfum des mourans, et mon cœur se glaça, car je crus respirer une exhalaison de la tombe. Éperdu, j'entrai. Un cri d'effroi m'accueillit, et une femme, Antoinette, ma belle-sœur, se jeta au-devant de moi; je la repoussai, mais sans avoir la force de faire un pas de plus, et je restai pétrifié en face du lit, dont les rideaux ouverts me laissaient voir une forme humaine étendue, pâle, immobile, expirante enfin, si déjà elle n'était pas morte. C'était Blanche!

Léopold prit la main de son frère et la serra en silence.

— Ne te mets pas en frais de compassion, reprit Sordeuil avec amertume, tu te reprocherais peut-être ta sensibilité. Un mouvement que fit la mourante m'arracha de ma stupeur; je me précipitai vers elle, je la pris dans mes bras, j'essayai de réchauffer de mes baisers ses mains et ses joues déjà glacées; en contemplant dans ma douleur avide ce visage si beau jadis, maintenant défiguré par la souffrance, je ne pleurais pas, mais je sentais mon cœur se briser et se dissoudre. Ranimée sans doute par mes étreintes désespérées, elle ouvrit les yeux et les fixa sur moi; ne pouvant parler, je lui souris, comme on fait à ceux qui meurent; une affreuse terreur qui se peignit aussitôt sur ses traits fut sa seule réponse. Elle retira sa main par un effort dont l'énergie l'épuisa sans doute, car sa tête que j'a-

vais soulevée, retomba pesamment sur l'oreiller. Machinalement, je repris cette main que semblait me disputer quelque incompréhensible caprice de l'agonie: je la sentis frémir et se fermer convulsivement dans la mienne; sans savoir ce que je faisais moi-même, par une sorte de contradiction inconcevable dans un pareil moment et que la fatalité seule peut expliquer, je l'entr'ouvris de force, malgré sa crispation nerveuse. Un médaillon tomba sur le lit; je le saisis avidement. — Mon portrait! pensai-je; elle a voulu me dire adieu et donner à mon image son dernier soupir. Je regardai... Écoute ceci, Léopold; toi qui es à l'âge où toutes les femmes paraissent des anges dont la terre est indigne : ce portrait n'était pas le mien; c'était celui d'un jeune homme, d'un inconnu!

J'ignore ce qui se passa en moi. Blanche avait perdu connaissance, et Antoinette lui faisait respirer des sels. Sans parler, je présentai à celle-ci le médaillon dont je venais de m'emparer. Sans doute, à défaut de paroles, mon visage annonçait une résolution terrible, car elle se jeta sur moi, m'enchaîna de ses bras, et me montrant sa sœur d'un regard suppliant :

— Ayez pitié! me dit-elle; ne voyez-vous pas qu'elle va mourir?

— Le nom de cet homme? répondis-je en me dégageant.

J'avais prononcé ces mots d'une voix très basse, et pourtant, chose étrange! malgré son évanouissement, Blanche les entendit. Par un surnaturel effort, elle se dressa sur son séant; je me jetai en arrière pour qu'elle ne me touchât pas; mais elle, ouvrant péniblement ses yeux déjà vagues et obscurcis, n'eut pas l'air de songer à moi. Elle chercha sa sœur, qui s'était placée entre nous deux, se souleva vers elle, et d'une main lui ferma la bouche; puis, adressant à je ne sais quelle image invisible un sourire où sembla s'exhaler la dernière flamme d'un amour à peine vaincu par la mort, murmura quelques mots que je ne pus comprendre, quoique je me fusse penché pour les recueillir, et s'étendit lentement sur le lit, sur la tombe, dois-je dire, car c'en était une : Blanche se mourait.

En ce moment, le tintement d'une petite cloche se fit entendre au dehors; un bruit de pas s'y mêla bientôt. On s'arrêta devant la maison; puis les pas retentirent dans l'escalier. Enfin la porte s'ouvrit : sur le seuil j'aperçus un prêtre, et derrière lui, dans l'autre chambre, plusieurs femmes tenant des cierges. C'était le viatique qu'on apportait à la mourante. Je ne suis pas impie; mais à cette vue, l'enfer que j'avais dans le cœur se révolta. J'allai brusquement au-devant du vieillard :

— Cette femme est à moi, monsieur, lui dis-je en l'arrêtant ; personne ne lui parlera en ce moment.

— Cette femme est à Dieu, à qui nous sommes tous, répondit le prêtre d'une voix calme et grave; si vous voulez vous placer entre le maître et sa créature qu'il appelle à lui, faites-le comme un chrétien. Priez pour celle qui bientôt priera pour vous dans le ciel.

Il accompagna ces paroles d'un regard devant lequel se baissa le mien. En face d'un lit de mort, la religion est souveraine; je l'éprouvai, car une honte soudaine se mêlant à ma fureur, je me rangeai pour laisser passer cet homme qui venait au nom d'un Dieu dont la tempête m'avait parlé plus d'une fois. Profitant d'une lueur de vie qui brillait encore au front de Blanche, il commença sans retard son ministère. Je voulais m'éloigner, car je ne sentais dans mon cœur ni religion, ni miséricorde, et il me semblait que ma place n'était pas là. Les femmes agenouillées dans l'autre chambre me fermèrent le passage; je n'osai sortir. Au milieu de ces étrangères qui pleuraient et priaient, je restai seul debout, sans larmes ni prières. Une seconde fois le regard du vieillard s'arrêta sur moi; une seconde fois je me sentis vaincu, et je me mis à genoux; mais si mon front se courba, mon œil resta sec et ma bouche muette. Les oraisons du prêtre, les sanglots d'Antoinette, les soupirs de plus en plus étouffés de celle que j'avais tant aimée, laissèrent mon cœur aride comme font les vagues de la grève qu'ils arrosent. Dans ce cœur si cruellement éprouvé, il ne restait plus qu'une seule veine palpitante et féconde, celle de la vengeance. A la vue du portrait que je froissais dans ma main en le dévorant du regard, mais en le cachant à tous les yeux, cette veine venait de s'ouvrir pour ne se refermer jamais.

La triste cérémonie achevée, tout le monde se leva et sortit; seul je restais à genoux, aveugle et sourd à ce qui se passait. Le prêtre s'approcha de moi. Il avait été le confesseur de Blanche; il savait tout.

— Cette heure terrible, me dit-il, doit être une heure de réconciliation et de miséricorde. Vous avez joint vos prières aux nôtres; que le ciel vous en récompense! Mais sans la charité, la prière est-elle complète? Cette pauvre femme paraîtra-t-elle devant son juge chargée de votre colère? Lui refuserez-vous, quand elle va mourir, une parole de pardon?

Il m'avait pris la main, et je me laissai conduire près du lit. L'agonie faisait des progrès si rapides, que d'un instant à l'autre la figure de Blanche se décomposait et revêtait une expression plus funèbre.

A cet aspect, je devins faible, et je sentis un flot de larmes monter de mon cœur à mes yeux. Ému d'une irrésistible pitié, je me penchai vers cette belle moitié de ma vie que j'allais perdre pour toujours. J'approchai mes lèvres de son front baigné de sueur par l'haleine de la mort, et d'un accent que brisait la douleur :

— Blanche, lui dis-je, peux-tu m'entendre? C'est moi; c'est George.

— Henri, me répondit un souffle plutôt qu'une voix.

Je bondis en arrière.

— Que Dieu lui pardonne! m'écriai-je, et je m'élançai hors de la chambre.

Un moment après on vint m'annoncer la mort de Blanche, dont le dernier soupir s'était peut-être exhalé avec le nom de son amant. Sa sœur et son confesseur gardèrent fidèlement son secret; je ne pus rien savoir. Le jour même, laissant à d'autres le soin de lui creuser une tombe, je quittai Cherbourg. La morte était à Dieu, comme avait dit le prêtre, et je ne pouvais frapper un cercueil; mais l'homme vivait sans doute encore, et lui m'appartenait. Il me fallait sa vie pour mon honneur; je le jurai par un de ces sermens qu'on ne viole pas. Où le chercher cependant, et comment l'atteindre? Son portrait et le nom de Henri étaient les seuls indices qui pussent me mettre sur sa voie, car à qui m'adresser sans publier ma honte? Heureusement, l'instinct de la vengeance est infaillible. Sur le médaillon était la date de Paris et le nom du peintre. J'accourus à Paris; je fis une tache à la miniature, et j'allai chez cet homme.

— Un de mes amis dont vous avez peint le portrait, lui dis-je, m'a chargé de vous l'apporter pour y faire une réparation.

Il jeta les yeux sur l'ivoire, et, après une seconde de réflexion, le nom que je poursuivais s'échappa de sa bouche. Ce nom, faut-il te le dire, et ne l'as-tu pas déjà deviné?

Sordeuil se leva, ouvrit un bureau, et y prit un médaillon qu'il présenta à son frère.

— D'Épernoz! s'écria Léopold en baissant la tête.

— La trace trouvée, reprit George, le reste était facile. J'appris que depuis quelques mois d'Épernoz avait quitté le service pour se marier, et qu'il habitait Paris. J'allai l'attendre à sa porte. Il sortit enfin; mais il n'était pas seul, sa femme l'accompagnait. A cette vue, ma main prête pour l'outrage resta paralysée. Cette femme est jeune et belle, comme tu sais. Il l'aime sans doute, me dis-je. Cette pensée

illumina soudainement mon esprit et ouvrit à ma vengeance une route imprévue. Les fortes passions sont patientes, parce qu'elles sont sûres d'elles-mêmes. Mon plan fut fait aussitôt; je le mûris nuit et jour, et j'en combinai les moindres détails avec une prudence inouie. Sous prétexte de rétablir dans le midi ma santé altérée par une campagne pénible, j'obtins du ministre un congé illimité. Tout le monde me crut parti pour Nice. Toi-même, qui étais alors à Nantes, tu fus trompé comme les autres. Ayant passé ma vie sur mer ou dans les ports, personne ne me connaissait à Paris; ainsi aucun obstacle de ce côté. Tout me servit d'ailleurs. Il se trouva qu'un de mes amis, à qui j'ai sauvé la vie aux Antilles, fréquentait le monde que voit ici d'Épernoz. Sur ma demande, il m'y introduisit sous ce nom de Sordeuil qui a appartenu autrefois à notre famille. Bientôt j'y rencontrai l'homme pour qui je m'abaissais à cette vie de mensonge. Je me liai facilement avec lui, car la frivolité de son caractère en exclut la défiance et le rend peu réservé dans le choix de ses amis. Nous devînmes intimes, et sa maison me fut ouverte. Il y a huit mois que cela dure, Léopold, huit mois que je marche, que je rampe dans ce sentier d'embûches et de trahisons; mais aujourd'hui je suis arrivé, demain je pourrai relever la tête et me purifier de cette boue dont je me suis volontairement souillé. Le sang lave tout.

Un triomphe sauvage éclaira la sombre figure de George. Son frère, que ce récit avait plongé dans une morne stupeur, le regarda quelque temps en silence.

— Que prétends-tu faire? lui dit-il enfin; je ne te comprends pas, et pourtant tes paroles m'effraient. D'Épernoz t'a mortellement offensé; mais il n'est qu'un moyen d'effacer une pareille injure.

— Un duel, n'est-il pas vrai? répondit Sordeuil avec un accent de dédain. Rassure-toi, je ne l'assassinerai pas. Mais, enfant, sais-tu ce que c'est qu'un duel? c'est un coup de dé dont la vie est l'enjeu. Qui te dit que je ne perdrai pas? Oui, certes, cette partie se jouera; mais auparavant je l'égaliserai; je rendrai à cet homme l'outrage que j'en ai reçu, je lui tuerai l'ame en attendant le corps; ou, si je dois mourir, je lui laisserai au cœur une de ces blessures qui ne se ferment que dans la tombe.

— Que veux-tu donc? au nom du ciel!

— Honte pour honte, déshonneur pour déshonneur, infamie pour infamie! Ce que je veux, c'est la vengeance avant le combat et à l'abri de ses hasards. Cette vengeance si profondément conçue, mûrie

avec tant d'amour, je la possède enfin. Quelques momens encore, et j'aurai accompli ma mission, implacable comme la justice, comme elle sans faiblesse ni remords. Grace à cet homme, j'ai trouvé l'adultère dans mes foyers. A son tour maintenant.

— C'est donc Clémence que tu veux perdre? s'écria l'étudiant en se levant impétueusement.

— Je la plains, elle est innocente; mais elle se trouve sur ma route; il faut reculer ou l'écraser au passage, et je ne reculerai pas.

Sordeuil tira de sa poche un éventail et le jeta sur la table avec un sourire mélancolique.

— Elle est dans ma main, reprit-il, comme cet éventail était dans la sienne, et je la briserai comme elle l'a brisé. La vie est un jeu cruel; victime ou bourreau, voilà la seule alternative.

— Elle t'aime donc? interrompit Léopold, dont les joues se couvrirent d'une froide pâleur.

— L'abîme attire. D'ailleurs, depuis huit mois, j'ai dirigé vers ce but unique toutes les puissances de mon ame; et vouloir, c'est pouvoir. Penses-tu que beaucoup de femmes eussent résisté jusqu'à ce jour?

L'étudiant prit l'éventail et le contempla quelque temps avec un muet désespoir; puis, par un débordement soudain des sentimens qui lui torturaient le cœur :

— Elle t'aime et tu veux la perdre, s'écria-t-il, et tu me parles de cela froidement, comme d'une chose possible et humaine! Cela ne sera pas, George, tu ne commettras pas cette lâcheté..... oui, cette lâcheté! Celui qui frappe une femme est un lâche! Provoque d'Epernoz; tue-le, le ciel sera juste en cette rencontre. Mais elle, épargne-la; que t'a-t-elle fait?

— Et toi, épargne-moi ta vertueuse indignation. Que pourrais-tu me dire que je ne me sois pas dit déjà? Oui, l'action que je médite est horrible; mais, toute horrible qu'elle soit, je la commettrai. J'ai pitié de cette femme, mais la haine que j'ai pour lui est plus forte que cette pitié. Chaque fois qu'il m'arrive d'hésiter, je n'ai qu'à me rappeler le lit de mort de Blanche; mon cœur alors devient de fer. Tu ne sais donc pas que je l'aimais, Blanche! et qu'il me l'a prise, et qu'il l'a tuée, car elle est morte de chagrin en apprenant son mariage: il s'en est vanté devant moi. Tu ne sais pas qu'il a fait de celle à qui j'avais donné mon nom une créature perdue et déshonorée, dont, par mépris, je ne porte pas même le deuil. Et tu veux qu'aujourd'hui j'écoute une compassion vulgaire, tu veux que je remette à

cet homme une partie de la peine; que, satisfait par sa mort, je lui fasse grace de la torture! Non; ce que j'ai souffert, il le souffrira; cela est juste. Ainsi donc, laisse cette femme subir sa destinée; car, intercéder pour elle, c'est intercéder pour lui, et je ne pense pas que tu l'oses.

— Eh bien! reprit Léopold d'une voix brisée par l'émotion, je ne te dis plus grace pour elle, mais grace pour moi?

— Pour toi?

— Je l'aime!

— Enfant! Il y a quinze jours, tu l'as vue pour la première fois.

— Je l'aime!

— A ton âge, on aime toutes les femmes.

Trélan prit les mains de son frère, et les serrant dans les siennes avec une angoisse inexprimable :

— Je l'aime, te dis-je; tue-moi, mais ne la déshonore pas.

En ce moment un bruit de pas et la voix d'une personne qui parlait au domestique se firent entendre depuis l'antichambre.

— C'est lui, dit Sordeuil, je le reconnais comme une femme devine l'approche de son amant. Il ne faut pas qu'il te voie.

Par un mouvement instinctif aussi rapide que la pensée, Léopold saisit l'éventail, qui était resté sur la table, et s'élança dans la chambre à coucher, dont son frère lui ouvrait la porte.

D'Epernoz entra de l'air cavalier qui lui était habituel. Avec la familiarité d'usage entre amis, il jeta son chapeau sur le divan, enfourcha une causeuse, et s'assit à la manière de Napoléon au bivouac d'Austerlitz.

— Mon cher, dit-il alors, voulez-vous suivre un sage conseil? Ne vous mariez jamais.

Rentré subitement dans son rôle, Sordeuil accueillit par un sourire complaisant ce préambule, qui d'ailleurs piqua sa curiosité.

— Quel dégoût de votre état vous a pris? répondit-il.

— On croit épouser une jeune fille douce et bonne; on se trouve uni à un être capricieux, fantasque, intolérant.

— Je croyais Mme d'Epernoz le modèle des femmes, et je vous croyais vous-même plus heureux en mariage que vous ne le méritez entre nous.

— Voici de l'à-propos, lorsqu'en ce moment même je viens de jouer le rôle le plus ridicule qui soit au monde, surtout de la part d'un mari; le rôle d'amant passionné, suppliant et éconduit.

— Après votre aventure d'hier au soir...

— Oui! parlez-moi d'hier... Je ne souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi une soirée pareille. Décidément, mon cher, Mme Javerval m'ennuie à périr. Figurez-vous d'abord qu'elle avait un chapeau bleu. Connaissez-vous rien d'affligeant comme un chapeau bleu? De plus, sur ce chapeau, une profusion de plumes si extravagante qu'on eût dit le panache d'une mule aragonaise. Et comme elle a l'habitude de battre la mesure à faux avec sa tête, toute la soirée cette botte de plumes a valsé ou sautillé, suivant le mouvement, à deux pouces de mes yeux, si bien que j'en ai encore la migraine. Autre grief : Mme Javerval devient précieuse, *intelligentielle*, comme elle dit; il lui faudra bientôt des bas de la couleur de son chapeau. Ne m'a-t-elle pas demandé hier si j'aimais Klopstock? Klopstock! Comment diantre voulez-vous qu'une passion résiste à cela? Enfin, ce bon Javerval me fait de la peine. Je sais par cœur son écrin; quand je continuerais de la sorte jusqu'à la fin du monde, ce serait toujours la même chose. Bref, ce matin, après avoir ruminé long-temps sur ce chapitre, j'avais résolu, pour conclusion, de rentrer exemplairement dans le giron conjugal. Au premier mot d'amende honorable, j'ai trouvé une figure glaciale, un mélange d'ironie et de sévérité qui semble prendre sa source dans quelque implacable ressentiment. Ma belle-mère était Corse; je crains que sa fille n'ait hérité de son sang orgueilleux et vindicatif.

— Penseriez-vous que Mme d'Épernoz croyant trouver une justification dans votre conduite...

— Clémence est la vertu même!... Mais toutes les femmes commencent par la vertu. Que vous dirai-je? Je crains, sans savoir quoi. Je crois que je deviens jaloux.

— Allons donc! Je vous connais des principes trop larges, une philosophie trop solide.

— Riez, célibataire que vous êtes! Je vous dis que les fumées d'Orosmane me montent au cerveau. Et savez-vous quel est mon Nérestan? Ce jouvencel que vous avez vu hier au soir chez Mme d'Argenest.

— M. Trélan, dit George en baissant la voix.

— Lui-même. Voilà quinze jours que ce petit Bas-Normand nous est arrivé par le coche, et en voilà douze au moins qu'il est amoureux de ma femme. Il ne perd pas de temps, comme vous voyez, et il joue cartes sur table. C'est un de ces chérubins d'amour qui feraient volontiers de leur cœur une cocarde. Deux ou trois fois déjà, je l'ai surpris en extase devant Clémence comme devant une ma-

donc. L'enfant n'est pas dangereux. Mais la vengeance est le plaisir des femmes comme celui des dieux, et tout instrument peut lui paraître bon.

— Ainsi, vous êtes jaloux, dit Sordeuil avec un étrange sourire.

— C'est beaucoup d'honneur que je fais à cet écolier, n'est-ce pas? Mais ce que je prends pour de la jalousie, n'est probablement que du dépit. Mon échec de ce matin m'a piqué au jeu. Plus j'ai été rudement repoussé, et plus je tiens à une réconciliation, j'entends une réconciliation tendre et complète.

— Qui vous arrête?

— Vous ne rirez pas de moi, n'est-il pas vrai?

— Pourquoi donc?

— C'est que vous ignorez l'état des choses; le voici. M'étant marié par raison et non par amour, j'avais le désir assez naturel d'alléger mes chaînes, de conserver, mari, mon indépendance de garçon; en conséquence, j'avais adopté le système de l'appartement séparé.

— Système excellent!

— Absurde! Vous l'allez voir. Mme d'Épernoz s'est si bien habituée à l'isolement auquel l'ont condamnée d'abord mes fantaisies de liberté, que tous les soirs son appartement se transforme en une citadelle fermée, verrouillée, barricadée, je crois, et dont je suis exclus.

— Quel enfantillage! N'avez-vous pas vos droits?

— Mes droits! vous moquez-vous de moi? Vous voudriez, sans doute, que je vinsse, avec renfort d'huissiers et le code à la main, signifier à ma femme de me donner accès dans le sanctuaire matrimonial! Quand l'orage souffle, l'homme prudent ne s'y expose pas. Les impressions féminines sont passagères comme l'orage, et je vais attendre le beau temps à Fontainebleau.

— Vous partez, demanda George.

— Ce soir. J'ai une affaire là-bas qui me retiendra quelques jours, pendant lesquels la cruauté de Mme d'Épernoz s'adoucira, j'espère.

Le domestique de Sordeuil entra et remit une lettre à son maître. En jetant les yeux sur l'adresse, le marin éprouva une émotion si vive qu'il rougit; il se leva, s'approcha de la fenêtre, et lut ce peu de mots tracés d'une main qui avait tremblé en les écrivant :

— Je suis folle, mais je crois à votre honneur. Ce soir!

— Il a raison, se dit George, c'est le sang corse qui parle. En écrivant, elle a pensé à Javerval bien plus qu'à moi. Mais que m'importe?

— A quoi rêvez-vous? demanda d'Épernoz en riant; voilà un billet doux qui vous émeut furieusement. Vous venez de rougir d'une façon tout-à-fait sentimentale.

Sordeuil cacha la lettre dans la poche de son gilet.

— Vous partez donc ce soir pour Fontainebleau? reprit-il d'un air pensif.

— Oui. J'ai déjà annoncé chez moi mon départ. J'avais même conçu à cet égard un projet; mais ce serait un enfantillage.

— Quel projet?

— Pendant mon absence, je suis sûr que Mme d'Épernoz, adoptant le pied de paix, se départira de ses précautions accoutumées; le pont-levis restera baissé, la herse levée; en un mot, la forteresse deviendra abordable. Je voulais donc, au lieu de partir réellement, revenir au moment où l'on m'aurait le moins attendu; cette nuit, par exemple. C'est presque aussi bête que le cheval de Troye, je le sais; mais quand on est à la porte, on voudrait se métamorphoser en mouche afin d'entrer par la serrure. D'ailleurs, bien des circonstances seraient pour moi, la nuit, le mystère, la surprise.

Sordeuil resta quelque temps avant de répondre. Ses yeux fixes, les plis mobiles de son front, annonçaient une lutte intérieure, que termina une de ces résolutions violentes par lesquelles on joue sa vie sur un coup de dé.

— Votre projet, dit-il, me semble fort bien imaginé, et je ne comprends pas que vous hésitiez.

— Sérieusement?

— Sérieusement.

— Vous ne trouvez pas que c'est du vieux mélodrame?

— Toutes les femmes aiment ces coups de théâtre.

— C'est vrai, et puisque vous m'approuvez...

— Que risquez-vous?

— Et puis, il y a là-dedans un air d'aventure qui me plaît. Il me semble que je suis encore garçon. Clémence est bonne au fond; ce matin, elle m'a traité sévèrement; elle se le reprochera peut-être, et je veux saisir l'instant de la réaction. C'est décidé; ce soir, j'imite Henri IV, je conquiers mon royaume. Ce sera toujours aussi amusant que de lire Klopstock avec Mme Javerval.

Le frivole jeune homme se leva, se mira dans la glace en rétablissant l'harmonie de sa coiffure, et prit son chapeau.

— Je sors avec vous, dit Sordeuil, qui, en voyant approcher le dénouement du drame, voulut éviter un nouvel entretien avec Léopold.

Au bruit de la porte qui se fermait, l'étudiant s'élança de la chambre où il s'était caché, sortit à son tour, monta dans un fiacre et suivit le cabriolet où son frère venait de s'asseoir à côté de d'Épernoz. Arrivé au boulevart, il s'assura que la voiture dont il épiait la marche tournait à gauche et continuait sa route derrière la Madeleine. Cessant alors sa poursuite, il se fit conduire dans la rue de Provence où demeurait Mme d'Épernoz.

Les dangers extraordinaires inspirent parfois aux caractères habituellement timides des décisions dont l'énergie égale la soudaineté. La confidence que venait de recevoir Léopold, et la conversation dont il n'avait entendu qu'une partie, l'électrisèrent en le foudroyant. Au milieu du chaos de son esprit, deux sentimens rivaux, l'attachement voisin du fanatisme qu'il portait à son frère depuis l'enfance, et le culte plus récent, mais non moins exalté, qu'il avait voué à Mme d'Épernoz, se dégagèrent lumineux comme deux phares qui, pendant une nuit d'orage, signalent aux marins la route à suivre et les écueils à éviter. Exagérant, selon l'usage des nobles cœurs, la faute involontaire qu'il avait commise en introduisant dans sa famille le séducteur de Blanche, il en conclut, pour lui-même, le devoir de la réparer, et de concilier cette expiation avec le dévouement dont son amour lui faisait une loi.

— Venger mon frère, sauver Clémence! se dit-il en formulant sa résolution par cette devise, comparable aux cris d'armes qu'adoptaient les chevaliers pour marcher au combat. L'esprit calcule, le cœur improvise. Pressé par l'imminence du péril et sans prendre le temps de combiner les moyens d'atteindre son double but, le jeune homme se jeta plutôt qu'il n'entra dans la maison dont il n'avait franchi le seuil que bien peu de fois, et jamais sans une amoureuse terreur.

Mme d'Épernoz était assise dans son salon, seule et pensive ; entre le devoir et la vengeance, son ame flottait comme une barque sans gouvernail, qu'une vague éloigne du rivage, dont une autre la rapproche parfois, et qui dans cette lutte inégale, dérive de plus en plus vers la pleine mer où l'attend la tempête. En entendant annoncer M. Trélan, elle se leva, jeta un regard de courroux au domestique qui laissait troubler sa solitude et resta debout, l'œil sombre, le front hautain, le maintien glacial. A la vue de celle pour qui son cœur nourrissait une passion aussi riche de désirs que pauvre d'espérances, l'amour d'Olinde pour Sophronie, l'étudiant devint immobile à son tour. Il chercha son courage et ne le trouva plus. L'étrangeté

de sa mission lui vint à l'esprit et la lui rendit formidable. Pour perdre une femme, il est des paroles banales, faciles à retenir et que tous les hommes savent de bonne heure; pour la sauver, le vocabulaire est plus stérile, car c'est là une œuvre peu en usage. Troublé par l'accueil décourageant dont il se voyait l'objet et qui semblait lui demander la raison de cette visite importune, il balbutia quelques paroles sans suite; puis, s'accrochant à une inspiration soudaine, comme l'homme qui se noie à la corde qu'on lui jette, tira de sa poche l'éventail qu'il avait pris chez son frère, et l'offrit en silence à Mme d'Épernoz. A cette vue, la jeune femme tressaillit comme si on lui eût présenté un poignard; mais domptant aussitôt son émotion, elle fixa sur l'élève en droit un regard plein de pensées orageuses.

— Vous l'avez perdu au bal, dit Léopold à qui une généreuse délicatesse inspira ce mensonge; je l'ai trouvé, madame, et je vous le rapporte.

Clémence prit l'éventail qu'elle avait oublié dans la main de Sordeuil, et l'ouvrant avec une affectation d'insouciance, qui lui coûta un effort surhumain :

— Je vous remercie, répondit-elle; mais il était assez inutile que vous prissiez cette peine. Dans l'état où je le vois, il ne peut plus me servir.

— Il est brisé, reprit le jeune homme avec un triste sourire, brisé comme mon cœur.

— Voilà un propos de lendemain de bal. Ces jours-là on est toujours mélancolique. Moi-même je me sens maussade et souffrante. J'avais dit qu'on ne reçût personne.

A cette espèce de congé, Léopold rassembla toute son assurance.

— Un mot, de grace, madame, répliqua-t-il, vous me renverrez ensuite. Mais je vous en conjure, écoutez-moi, et pardonnez à mon émotion l'inconvenance que vous trouverez peut-être dans mes paroles. Près de vous je me sens toujours troublé, maintenant plus que jamais. Cependant j'aurais si besoin de courage! Je donnerais ma vie pour ne pas vous déplaire, et je vais peut-être vous offenser.

— Alors je vous éviterai cette faute en ne vous écoutant pas, répondit Mme d'Épernoz empressée de se dérober à une conversation dont le sujet ne pouvait être qu'embarrassant pour elle.

— Vous craignez que je ne vous parle de mon amour, s'écria Trélan en s'exaltant à ses propres paroles, comme un soldat s'enivre à l'odeur de la poudre; rassurez-vous, madame, je ne vous dirai pas

que je vous aime. Que vous importent mes rêves et mes souffrances? Je ne vous parlerai pas de moi, mais de vous, de vous seule, de vous pour qui je voudrais mourir.

Clémence s'approcha de la cheminée, et porta la main au cordon de la sonnette, geste puéril auquel, de son côté, l'étudiant répondit par une exagération d'écolier, en se jetant à genoux, car la jeunesse se complaît aux allures romanesques ainsi qu'aux poses dramatique; à vingt ans, un séducteur est aussi prodigue de génuflexions qu'une vieille dévote, et le cordon de la sonnette paraît d'un merveilleux secours à l'imagination effarouchable d'une femme vertueuse.

— Sortez, monsieur, dit Mme d'Épernoz, qui crut devoir corroborer de cette phrase de convention sa menaçante pantomime.

— Vous ne me comprenez pas, s'écria Léopold en étendant vers elle ses mains suppliantes. Je ne vous demande rien, madame, je ne vous dis pas : aimez-moi! Votre cœur est un trône dont je suis indigne ; mais un autre en est-il plus digne que moi? Peut-être le croyez-vous, et je dois vous détromper. Ne me regardez pas ainsi, vos yeux m'ôtent la force de parler.

— Expliquez-vous, répondit la jeune femme avec un mélange d'impatience et de confusion.

— Vous êtes si belle! continua l'amoureux de dix-huit ans d'une voix tremblante; tous ceux qui vous voient vous aiment. Eh bien! si, dans le nombre, il se trouvait un homme qui eût osé sortir de l'adoration silencieuse qu'on doit aux anges, ne l'écoutez pas, car ses paroles sont empoisonnées; son amour est un abîme tapissé de fleurs, ne vous baissez pas pour les cueillir, le pied vous glisserait et la mort est au fond.

Ignorant qu'en certains cas les femmes pardonnent plus volontiers une offense qu'un conseil, fort d'ailleurs de son intention héroïque, le naïf jeune homme allait poursuivre sa harangue, dont l'emphase trahissait des habitudes rhétoriciennes non encore effacées par l'usage du monde; Mme d'Épernoz l'arrêta court par un de ces sourires qui, si toutefois une comparaison anacréontique est permise aujourd'hui, sont aux lèvres d'une jolie femme ce qu'est l'épine à la rose.

— Je vous croyais élève en droit et non en théologie, dit-elle; mais votre attitude nuit à votre sermon. Un prédicateur ne se met pas à genoux; à défaut de chaire, prenez du moins ce fauteuil.

Navré par cette raillerie, Léopold se leva brusquement, et repoussant le siége que lui présentait une ironique politesse :

— Au nom du ciel, reprit-il, ne me traitez pas ainsi. Un affreux danger vous menace, il s'agit de votre réputation, de votre bonheur, de votre vie peut-être.

Clémence contempla l'étudiant d'un air étonné.

— Le sermon se change en énigme, dit-elle. Je n'ai pas plus d'intelligence pour l'une que de goût pour l'autre.

Trélan hésita quelque temps, comme si un violent combat se fût livré dans son esprit; enfin d'une voix entrecoupée :

— Est-il vrai, demanda-t-il, que vous aimiez M. de Sordeuil?

A cette question inouie, Mme d'Épernoz rougit et pâlit successivement; puis se redressant avec une majesté de reine, elle foudroya l'étudiant d'un superbe regard, et se dirigea vers la porte du salon. Au moment où elle l'ouvrait, son mari parut sur le seuil. Il y eut un instant de silence et d'immobilité. D'un regard scrutateur et défiant, d'Épernoz interrogea la figure et le maintien des deux autres personnages : l'émotion visible de Trélan qui paraissait cloué sur le tapis, lui inspira des appréhensions que dissipèrent en partie la contenance courroucée et la physionomie hautaine de Clémence. Se rangeant pour la laisser sortir sans lui adresser ni en recevoir une seule parole, il referma la porte, s'avança d'un air sérieux vers le visiteur désappointé, et lui fit subir de nouveau, de la tête aux pieds, un examen aussi minutieux que l'inspection à laquelle un sergent instructeur soumet une recrue; tout à coup un sourire aigre-doux desserra ses lèvres, et ses yeux restèrent fixés sur la jambe droite de Léopold.

— Monsieur Trélan, dit-il alors en accompagnant ses paroles d'un regard persifleur, vous êtes jeune et je vais vous donner un conseil. Une autre fois, lorsque vous voudrez vous prosterner aux pieds d'une femme, ce qui, entre nous, est d'un goût un peu suranné, choisissez mieux votre place. Sachez qu'on ne se met jamais à genoux près d'une table à ouvrage; il en tombe toujours mille brimborions aussi traîtres que les bijoux indiscrets.

Machinalement le jeune homme porta les yeux sur son genou auquel s'étaient attachés plusieurs brins de laine de différentes couleurs, semblables à d'autres épars sur le tapis et à un ouvrage de femme posé sur la table; cette vue achevant de le déconcerter, il resta la tête baissée au lieu de répondre; d'Épernoz s'approcha de la cheminée, chauffa les semelles de ses bottes l'une après l'autre, siffla un motif de Rossini, et reprit d'un ton de plus en plus provoquant :

— Il est trois heures, n'allez-vous pas à l'école aujourd'hui? Je vais précisément au faubourg Saint-Jacques; si vous voulez, je vous mettrai devant votre classe. Il ne faut pas vous faire donner un pensum.

La première surprise passée, un éclair traversa l'esprit de Léopold.

— Elle n'a pas voulu m'entendre, se dit-il; et si je n'ôte pas tout prétexte à la vengeance de mon frère, elle est perdue; il n'est qu'un seul moyen de la sauver, c'est de tuer cet homme.

Relevant alors ses yeux plus hardis à défier un adversaire qu'à supporter les regards d'une femme, il fit deux pas en avant, et d'une voix vibrante :

— Vous êtes un insolent, s'écria-t-il.

A son tour d'Épernoz demeura interdit. Une pareille provocation, adressée par tout autre qu'un enfant de dix-huit ans, se fût attiré un prompt châtiment; mais avec un inférieur, toute querelle est embarrassante, car la vanité ne peut qu'en souffrir. L'âge de l'élève en droit impliquait une de ces inégalités devant lesquelles plutôt qu'en face d'un ennemi redoutable recule le courroux d'un homme d'honneur. Par respect pour lui-même, le mari se contint, et laissant tomber sur celui qui venait de l'insulter le regard de pitié qu'un lion pourrait jeter à un chevreuil belliqueux :

— Vos professeurs vous ont mal élevé, répondit-il; si j'avais ici des verges, je réparerais leur négligence.

— De vous à moi, répliqua l'étudiant pâle de colère, il ne doit pas être question de verges, mais d'épées; et cela, quand vous voudrez.

— Vous mériteriez encore une férule pour ce propos, reprit d'Épernoz, dont le sang-froid railleur semblait s'accroître avec l'emportement de son interlocuteur; en vérité, votre éducation est tout-à-fait manquée. Apprenez, monsieur le bachelier, qu'on trompe un mari quand on peut, mais qu'on ne l'insulte jamais.

— Ce sont les lâches qui trompent. Si tel est votre usage, il ne sera pas le mien.

D'Épernoz se mordit les lèvres, comme un homme qui sent sa patience près de lui échapper. En remarquant ce symptôme, Trélan reprit d'un ton encore plus insultant :

— Je ne suis pas plus d'humeur à recevoir vos conseils qu'à supporter vos sottes plaisanteries sur mon âge. Il y a trop long-temps qu'elles me fatiguent; je vous déclare que je m'en trouve offensé et que vous m'en rendrez raison.

— Cela sera plus facile que de vous rendre la raison, dit l'homme du monde en riant au nez de l'écolier.

— L'heure, le lieu et les armes? demanda celui-ci d'un ton solennel.

— L'heure! dès que vous aurez de la barbe; le lieu....

— Si vous ne me répondez pas sérieusement, si vous ne fixez pas sur-le-champ une rencontre, je vous y forcerai malgré vous.

— Comment cela?

— En vous insultant publiquement.

— Il est complètement fou, se dit le mari; la peste soit du lycéen! me battre avec lui, c'est me couvrir de ridicule. D'un autre côté, il commence à m'échauffer les oreilles.

— J'attends votre réponse, dit Léopold immuable dans sa résolution; si vous m'en croyez, nous terminerons cela aujourd'hui même. Il n'est que trois heures, et il n'y a pas fort loin d'ici au bois de Boulogne.

— Aujourd'hui, cela est impossible; j'ai pour ce soir un engagement auquel je ne veux pas manquer.

— Demain alors.

— Demain soit, et allez au diable jusque-là, s'écria brusquement d'Épernoz, dont la patience était à bout. Demain matin, à neuf heures, derrière la Muette; puisqu'il vous faut absolument une correction, je vous la donnerai, malgré mon peu de goût pour le rôle de frère fouetteur.

Léopold prit son chapeau, et se couvrant d'un air grave :

— A demain! répondit-il, et songez qu'un de nous ne doit pas rentrer vivant à Paris.

Cette phrase dramatique prononcée, il salua d'un léger signe de tête son futur adversaire tout en le défiant du regard, et sortit du salon aussi fier que dut l'être David sur le point de combattre Goliath.

— Quel étrange original, s'écria d'Épernoz resté seul. Je le trouve aux genoux de ma femme, et à cause de cela, il veut me tuer! Je n'ai jamais été de cette force. Voilà un duel qui va me rendre la fable de tout Paris, quel qu'en soit le dénouement. Vainqueur, je passerai pour un occiseur d'innocens; vaincu... Parbleu! ceci serait par trop ridicule. Sur mon ame, je donnerais mon meilleur cheval pour que ce blanc-bec eût dix ans de plus.

— Clémence! je vais donc me battre pour toi, disait de son côté

le jeune étudiant en regagnant son hôtel dans un état d'exaltation difficile à décrire; si je tue cet homme, je t'aurai sauvé l'honneur. Si je meurs, tu m'accorderas peut-être une larme. Quoi qu'il arrive, j'aurai rempli mon devoir. *Fais ce que dois, advienne que pourra!*

Ce soir-là, entre onze heures et minuit, un homme s'introduisit dans la maison de Mme d'Épernoz, par la porte du jardin dont le mur bordait la rue de Provence, à droite de la façade. Avec les voleurs et les architectes, les amans sont, sans contredit, les personnes qui se rendent le mieux compte de la distribution d'un logis. Le visiteur nocturne appartenait sans doute à une de ces trois classes, car, malgré l'obscurité, il se dirigea sans hésitation à travers les bosquets chargés de givre et sortit de ce labyrinthe en homme qui avait fait une étude approfondie des localités. L'appartement de Mme d'Épernoz était au premier étage et communiquait avec le jardin par un escalier dérobé; arrivé devant la porte de cet escalier, le mystérieux personnage tira une seconde clé de sa poche et essaya d'ouvrir; un verrou rendit ses efforts inutiles. La contrariété que lui fit éprouver cet obstacle inattendu se trahit par plusieurs secousses imprimées à la porte, et dont la violence croissante eût fini par jeter l'alarme dans la maison, si un nouvel incident n'y eût mis fin.

Au premier bruit qu'au milieu du silence de la nuit distingua son oreille depuis long-temps attentive, Mme d'Épernoz sortit de sa chambre d'un pas chancelant, et ouvrit la fenêtre de l'escalier dont l'obscurité la protégeait. Se penchant en dehors avec précaution, elle jeta au visiteur impatienté un geste énergique qui lui ordonnait de se retirer; au lieu d'obéir, celui-ci calcula d'un regard rapide la distance qui le séparait de la fenêtre et les moyens d'y atteindre. De ce côté, la façade, que surmontait une terrasse à l'italienne, était garnie d'une treille, dont la vigne, effeuillée par l'hiver, laissait à jour les échelons perpendiculaires. Appelant à l'aide son adresse de marin, Sordeuil, car c'était lui, s'élança comme s'il eût gravi l'échelle du grand mât, et avant que Clémence fût sortie de la stupeur où l'avait jetée ce mouvement, il se trouva près d'elle.

— Vous me faites horreur, s'écria la jeune femme en se jetant dans la chambre à coucher, mais pas assez promptement pour pouvoir en fermer la porte. George s'y précipita sur ses pas; maître de la place, il resta immobile et silencieux, parcourant d'un œil sombre le théâtre où devait s'accomplir sa vengeance. Mme d'Épernoz s'était laissée tomber sur un fauteuil, muette de son côté, et haletante d'émotion.

— Personne ne vous a vu? demanda-t-elle enfin d'une voix entrecoupée.

— Personne, répondit Sordeuil.

— Vous en êtes bien sûr? tous les domestiques ne doivent pas être couchés.

— Personne, vous dis-je.

— Vous allez partir; je vous ouvrirai la porte de l'escalier, reprit-elle, après un instant de silence; vous m'obéirez, n'est-ce pas?

— J'obéis à votre lettre, dit George d'un ton froid.

— Avais-je ma tête en l'écrivant? N'auriez-vous pas dû comprendre le sentiment qui l'a dictée?

— La vengeance, je le sais, et non point l'amour? répondit Sordeuil.

Ce doute et la manière ironique dont il fut exprimé allèrent plus avant au cœur de la jeune femme que ne l'eussent fait en ce moment les paroles les plus tendres, les protestations les plus ardentes. Levant sur son amant un long regard plein de reproches, elle le contempla quelque temps en silence. La contrainte qu'elle remarqua dans son attitude, l'agitation contenue qui lui parut avoir altéré ses traits, une foule d'autres symptômes attribués par elle à la passion dont elle se croyait l'objet, firent tomber pièce à pièce l'armure sévère dont l'avait couverte une dernière réaction de vertu. Soumise à l'instinct d'un sexe fort habile à résister en face d'une agression puissante, mais parfois, lorsqu'on ne l'attaque pas, tenté de se moins bien défendre, elle accorda au sourire amer de George ce qu'elle eût refusé peut-être à ses prières et à ses larmes.

— Ingrat, dit-elle, que vous ai-je fait pour mériter des paroles si cruelles? Je veux que vous emportiez d'ici un remords de les avoir prononcées.

Prenant alors, dans son secrétaire, un coffret d'ébène, elle l'ouvrit, en tira un médaillon et le lui offrit.

— Votre portrait! s'écria George.

— Maintenant, croirez-vous? demanda-t-elle en accompagnant ces paroles d'un sourire qui doublait le prix du présent.

Avant de répondre, Sordeuil contempla long-temps l'image qu'il avait sous les yeux, mais sans manifester aucun des transports qu'eût fait éclater un amant véritable. Laissant enfin tomber sa main par un geste morne, il leva sur Clémence un regard plein de tristesse.

— M'aimez-vous? demanda-t-il.

— C'est à vous de me dire que vous m'aimez, répondit-elle avec une bouderie enfantine; vous ne songez seulement pas à me remercier. Qu'avez-vous donc aujourd'hui? Votre air est sombre, votre voix émue. Vous est-il arrivé quelque chose?

— Non.

— Alors, pourquoi ne me dites-vous rien? Parlez-moi. Ne sentez-vous pas que j'ai besoin de vous entendre, que j'ai besoin de paroles douces et tendres qui chassent la fièvre à laquelle je suis en proie depuis hier.

— Caprice de femme, répondit George; hier encore, lorsque je vous adressais ces paroles de tendresse que vous me demandez aujourd'hui, ne m'avez-vous pas imposé silence?

— Caprice, dites-vous; ô non, mais besoin de mon cœur.

— Mme Javerval m'ôte le droit de m'enorgueillir d'un pareil aveu, reprit le mari de Blanche en redoublant d'ironie pour s'endurcir contre une émotion involontaire.

— Vous doutez de mon amour, et c'est là ce qui répand un nuage sur votre front, répondit Clémence, entraînée par l'ardeur italienne qu'elle avait héritée de sa mère; peut-être vous ai-je donné le droit d'être incrédule, en vous avouant trop tard ma faiblesse. Mais qu'était-il besoin de paroles? N'aviez-vous pas deviné mes yeux lorsque ma bouche était encore muette? Maintenant, j'ai perdu jusqu'à la force de me taire. Cette passion dont vous m'avez poursuivie sans relâche, à la fin s'est imprimée dans mon ame; elle est devenue à la fois mon bonheur et mon supplice. Toute ma vie est là. Le reste n'est plus pour moi qu'un rêve insipide ou odieux, et je m'y livre sans lutter davantage, le sort le plus affreux dût-il en être le terme.

En face de cet amour abandonné, Sordeuil éprouva le sentiment poignant qu'inspirèrent à Tyrrel les enfans d'Édouard, doucement endormis en attendant la mort.

— Le sort le plus affreux, répéta-t-il d'une voix altérée; oui, c'est souvent ainsi que cela finit.

— Pourquoi ce pressentiment? reprit Mme d'Épernoz avec énergie, car la faiblesse apparente des hommes inspire toujours aux femmes un redoublement de courage; que craignez-vous? Si quelque infortune plane sur nous, c'est moi seule qu'elle doit atteindre. Vous n'avez risqué en m'aimant ni votre avenir ni votre honneur.

— Mon honneur!... peut-être! s'écria George, dont la générosité naturelle, peu à peu réveillée, dissipait l'enivrement d'une vengeance sauvage.

— Ne blasphémez pas, reprit la jeune femme, et d'un geste doucement impérieux elle lui imposa silence. Devant le regard plein d'amour qui cherchait le sien, Sordeuil baissa les yeux.

— Assassiner une femme! se dit-il. Puis, relevant brusquement la tête :

— Clémence, reprit-il, si je vous avais trompée?

— Trompée! dit-elle en le regardant sans le comprendre.

— Si je ne vous aimais pas?

Mme d'Épernoz ne répondit que par un orgueilleux sourire qui attestait la perfection avec laquelle le faux amant avait joué son rôle jusqu'à ce jour.

— Si je voulais vous perdre? continua celui-ci avec une sinistre énergie; si j'avais médité votre déshonneur, votre mort, peut-être?

Clémence sourit de nouveau; mais cette fois ce fut avec la finesse railleuse d'un enfant soumis à une épreuve dont il n'est pas la dupe. Joignant les mains et ployant un genou, tandis que son charmant visage affectait la résignation d'un martyr :

— Me voici prête, dit-elle, tuez-moi!

— C'est la vie et non la mort qui est dans ces paroles, lui dit George avec une émotion extrême... Puis, après avoir écouté un instant : N'entendez-vous pas du bruit? demanda-t-il.

Mme d'Épernoz se redressa.

— On ouvre la porte du salon, dit-elle, tout à coup frappée de terreur.

— C'est votre mari.

— Mon mari! je suis perdue, répondit la jeune femme foudroyée.

George lui prit la main et l'étreignit fortement dans la sienne.

— Enfant, lui dit-il tout bas, ne crains rien; ton amour t'a sauvée.

S'élançant ensuite d'un pas léger comme celui d'une ombre, il sortit de la chambre à coucher dont il referma la porte sans bruit, descendit par la fenêtre de l'escalier, aussi rapidement qu'il y était monté, et disparut un instant après à travers les arbres du jardin.

— Léopold a raison, se dit-il en rentrant chez lui; pour tuer une femme qu'on n'aime pas, il faut le courage d'un lâche, et celui-là me manque.

Sordeuil passa le reste de la nuit à mettre ordre à ses affaires; il écrivit une lettre pour son frère, y renferma son testament, et joignit à ce paquet le portrait de Clémence.

— Si je meurs, il le lui rendra, pensa-t-il.

Calmé par cette généreuse résolution, il dormit plusieurs heures

d'un sommeil paisible qu'il n'avait pas goûté depuis dix mois. La matinée était avancée lorsqu'il se leva; sa première pensée fut d'ouvrir la fenêtre de sa chambre. Le ciel était pur, l'air vif et piquant; les arbres de l'avenue des Champs-Élysées, chargés d'une neige cristallisée sur laquelle s'épanouissaient les rayons sans chaleur du soleil de janvier, s'alongeaient à droite et à gauche, semblables aux files immobiles d'une procession de fantômes gigantesques.

— Un beau jour pour se battre, se dit George; mais la terre sera froide pour celui qui mourra.

En ce moment un fiacre, qui venait fort lentement de la barrière de l'Étoile, s'arrêta en face de la maison. Un homme en descendit aussitôt et traversa la contre-allée d'un pas rapide. A sa vue, Sordeuil ne put retenir une exclamation de joie.

— D'Épernoz! s'écria-t-il, le ciel est juste, puisqu'il me l'envoie. Et il se précipita au-devant de lui, plus empressé qu'un père qui, après dix ans d'absence, retrouve son enfant. Les deux hommes se rencontrèrent sur l'escalier.

— Je viens vous demander un service, dit d'Épernoz dont les vêtemens paraissaient en désordre tandis que sa figure portait les traces d'une vive agitation.

— J'ai aussi quelque chose à vous demander, répondit George en le dévorant du regard.

— Tout ce que vous voudrez; mais écoutez-moi d'abord. Je viens de me battre.

— Vous battre! s'écria le mari de Blanche d'une voix tonnante, vous battre! mais vous n'êtes pas blessé, j'espère?

Avec une sanguinaire sollicitude il ouvrit la redingote de celui qu'il regardait comme sa proie légitime, et frissonna de fureur à la vue de quelques gouttes de sang dont le gilet était tacheté.

— Merci de votre intérêt, répondit d'Épernoz; non, je ne suis pas blessé; c'est le sang de mon adversaire que vous voyez. Il est en bas dans un fiacre. Le mouvement de la voiture lui a fait perdre connaissance, et, comme il y aurait du danger à le transporter jusqu'à la rue Saint-Jacques, j'ai pensé que vous voudriez bien le recevoir chez vous.

— La rue Saint-Jacques...

— Oui, c'est là qu'il demeure; c'est ce petit jeune homme dont je vous parlais hier, Léopold Trélan.

— Mon frère! s'écria George qui jeta ce cri comme rugit un lion. Attendez-moi là; dans un moment je suis à vous.

Sans laisser à d'Épernoz le temps de sortir de la stupeur où l'avait plongé cette foudroyante révélation, il le poussa violemment dans l'appartement et l'y enferma. Il se précipita ensuite dans l'escalier et courut jusqu'au fiacre dont il ouvrit la portière d'une main tremblante. Sur la banquette du fond, Léopold était couché à demi, soutenu par l'étudiant qui lui avait servi de témoin; le manteau dont il était enveloppé ne laissait apercevoir qu'une figure pâle dont les yeux, quoique fermés, révélaient, par la tension douloureuse des paupières, une muette et cruelle souffrance. Sur le devant de la voiture, M. Javerval, plus pâle encore que le blessé, se tenait immobile, une boîte à pistolets sur les genoux et une paire d'épées entre les jambes.

— Ah! monsieur de Sordeuil, quel malheur! dit le gros banquier en jetant un regard de compassion sur l'étudiant évanoui; un enfant de dix-huit ans!

Sans répondre, George, aidé de l'autre témoin, enleva son frère du fiacre, le transporta chez lui, et le coucha dans son lit. La fermeté du marin, familiarisé de bonne heure avec les scènes de sang, domina les émotions de la tendresse fraternelle. Tous les soins que réclamait l'état de Léopold lui furent prodigués avant tout. Un médecin, appelé aussitôt, posa sur la plaie le premier appareil, déclara que la blessure, quoique grave, n'était pas mortelle, et qu'il répondait de la vie du blessé. En entendant cet arrêt, Sordeuil respira fortement, et retenant par le bras le médecin près de sortir :

— Un moment, monsieur, lui dit-il, nous aurons encore besoin de votre ministère.

Revenu de sa première surprise, d'Epernoz avait appelé à son aide l'audace habituelle de son caractère; négligemment assis dans un fauteuil, tandis que tous les autres acteurs de cette scène s'empressaient autour de Léopold, il affectait la pose d'un homme qui s'attend à tout et ne craint rien. En voyant s'avancer vers lui le frère de celui qu'il venait de blesser, il se leva d'un air calme. La contenance de George fut également froide et grave comme il convient à un homme prêt à jouer sa vie contre celle d'un mortel ennemi.

— Je suis le frère de Léopold et le mari de Blanche, dit-il d'une voix basse et ferme, me comprenez-vous?

— Parfaitement, répondit d'Épernoz en souriant ironiquement; je suis à vos ordres.

George revint sur ses pas, et s'adressant à l'étudiant en droit assis auprès du lit où son ami restait couché sans connaissance.

— Vous avez servi de témoin à M. Trélan, lui dit-il, voudrez-vous bien me faire le même honneur?

— Et vous, mon cher Javerval, dit à son tour d'Épernoz, il faut vous résigner à laisser refroidir votre déjeuner.

— Encore un duel! s'écria le gros banquier en devenant verdâtre de blafard qu'il était.

— Restez près de votre blessé, dit George au médecin, nous vous appellerons lorsqu'il en sera temps. — Et d'un ton aussi calme que l'est celui d'un maître de maison faisant les honneurs de chez lui :

— Messieurs, dit-il, passons au salon.

Les observations de M. Javerval et celles du jeune étudiant furent arrêtées par une brève parole de d'Épernoz.

— Il n'est ni explications, ni arrangement possible, leur dit-il; c'est un duel à mort! Autant vaut rester ici que retourner au bois.

Pendant ce temps, Sordeuil avait rangé lui-même les meubles qui eussent pu gêner le combat. Le salon prêt comme pour un bal, il y fit entrer son adversaire. Tous deux ôtèrent leurs habits et prirent les épées, entre lesquelles George choisit celle dont son frère s'était servi. Les témoins restèrent debout aux deux portes de la chambre, le champ-clos improvisé se trouvant trop petit pour les admettre sans danger pour eux.

Le combat fut court, mais terrible; à la quatrième passe, d'Épernoz, malgré son adresse, reçut un coup furieux, qui le perça de part en part, et l'étendit raide sur le parquet. Au bruit que fit son corps en tombant, le médecin quitta le chevet de Léopold et accourut. Après avoir inspecté la plaie et suivi la direction de l'épée, il leva les yeux vers les témoins, mais sans exprimer son opinion à haute voix. A la vue du léger frémissement d'épaules qui accompagna cette muette et sinistre déclaration, d'Épernoz fit un effort, et se souleva en s'appuyant sur le tapis.

— Blessé à mort, n'est-ce pas? dit-il d'une voix assez ferme, le coup a traversé les poumons, et avant un quart-d'heure je serai étouffé; j'espère que le lycéen aura meilleure chance que moi.

— Non, mon cher ami, vous ne mourrez pas, lui dit le banquier en se baissant pour le soutenir, tandis qu'il essuyait deux larmes qui coulaient le long de sa large figure effarée.

— C'est vous, Javerval, reprit le blessé, dont la voix sifflante annonçait l'épanchement intérieur du sang, je vous aurai fait déjeuner bien tard; je vous en demande pardon. Ah! vous avez mis aujourd'hui votre émeraude! Mme Javerval sera ce soir aux Français;

ayez la bonté de lui expliquer la raison qui m'empêchera d'y aller ; vous êtes témoin qu'il y a impossibilité absolue, et que je n'y mets pas de mauvaise volonté.

— Je n'y manquerai pas, répondit le gros banquier, trop attendri pour chercher à comprendre ce qu'on lui disait.

D'Épernoz garda quelque temps le silence pour reprendre sa respiration, de plus en plus pénible ; promenant ensuite tout autour de lui un regard à demi fermé qu'il arrêta sur George, et se drapant, pour mourir, dans la fatuité des gladiateurs de Rome.

— Quant à vous, monsieur de Sordeuil, dit-il, ou bien monsieur Trélan, si vous le préférez, je ne peux pas vous charger de mes commissions pour Blanche; c'est à moi de prendre les vôtres au contraire, puisqu'il paraît que la farce est jouée, comme disait je ne sais quel empereur.

A ce dernier outrage que lui jetait cette agonie de roué, George s'élança vers la table où il avait enfermé son testament, déchira le papier qui enveloppait le portrait de Clémence, et venant s'agenouiller à côté du mourant, lui mit le médaillon sous les yeux. Cette vision produisit l'effet d'un choc électrique. Un dernier éclair étincela dans les yeux d'Épernoz, qui, se tordant comme un serpent blessé, voulut s'élancer sur son ennemi ; mais la vie l'abandonna dans cet effort suprême, et il retomba sur le parquet pour ne plus se relever. George était vengé!

CHARLES DE BERNARD.

UNE

SOCIÉTÉ DE TEMPÉRANCE.

Il me semble avoir lu dans un livre que les Petites-Maisons étaient de grandes maisons, où l'on renfermait des fous, pour prouver que ceux qui étaient dehors ne l'étaient pas. Un poète sans nom a dit :

> Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir
> Doit rester dans sa chambre et casser son miroir.

Il résulte de ces deux citations que la folie n'est pas circonscrite dans les étroites limites des Charenton et des Bedlam, et qu'elle court les rues, comme l'esprit. A la vérité, cette sorte de folie, qui jouit de ses droits civils, n'est pas dangereuse; on ne la garotte pas; on ne lui donne pas l'immersion des douches; elle prend des bains, à domicile ou sur place, comme tout le monde; elle fréquente les spectacles; elle est bonne mère ou bon père de famille; elle soigne ses affaires, et sait admirablement combien il faut de pièces de cent sols pour représenter cent francs. Nous sommes entourés de cette folie, et cela ne nous gêne point; nous vivons sans nous en apercevoir.

Quelquefois cette folie, qui se promène à l'air libre, est une folie grave; de loin, on la prendrait pour la raison; celle-là est d'origine anglaise. Nos voisins les insulaires ne font rien comme les autres hommes; quand ils sont sages, on les prendrait pour des insensés; quand ils sont fous, on les croirait sages. Les Anglais ont perfectionné la folie, ils l'ont divisée en sections et subdivisée à l'infini. Ils ont les *lackistes*, qui passent leur vie au bord des lacs, pour méditer sur l'ame et prendre des rhumatismes; ils ont les *touristes*, qui rendent des visites, en gants jaunes, à toutes les ruines et à tous les lézards de l'Italie, en pleurant sur la décadence des empires et du thé

vert; ils ont les *clubistes*, qui bâtissent des palais avec de belles colonnes de Pœstum, où ils passent leurs jours et leurs nuits à compter les lettres du *Morning-Chronicle*, pendant que de belles et blondes épouses bâillent à toutes les vitres de *Regent-Street* et de *Pall-Mall*. Que n'ont-ils pas encore! Chaque jour une nouvelle secte surgit et meurt; celle que je viens de voir à Liverpool, et qui est de fraîche date, mérite un rapport particulier que j'adresse à M. Esquirol : c'est la société de tempérance.

Depuis quelques jours, je voyais passer sur les trottoirs de *Church-Street*, un homme-affiche, dont le pas était mélancolique et le maintien voûté d'ennui. On lui avait donné un demi-shelling pour promener dans Liverpool un placard que personne ne lisait, excepté moi. Je le lisais toujours, je l'apprenais par cœur; aussi, dès que le porteur reconnaissant m'apercevait, il s'arrêtait pour me donner toute facilité de lecture. Sa station d'habitude était au coin de *Tarlton-Street*. Je ne veux pas donner ici le contenu de cet immense placard; je dirai seulement qu'il annonçait, en titre, le *troisième anniversaire et le festival de la société de totale abstinence de Liverpool*. Je croyais que la société, pour donner signe de vie à l'univers, se contentait de célébrer, à peu de frais, avec une affiche portative, son glorieux anniversaire; je me trompais : l'anniversaire fut célébré par une procession, un *meeting*, une foule de discours intempérans, et deux banquets.

Un matin, à onze heures, le 18 juillet, je crois, je fus attiré, vers *Duke-Street*, par un grand fracas de musique militaire. J'aime la musique anglaise à la folie. Chaque exécutant joue avec une indépendance qui fait mon bonheur; il travaille pour lui et s'inquiète peu de ses voisins; un orchestre anglais se compose d'une multitude de solos, qui n'ont pas cette monotonie d'ensemble qu'on veut bien admirer à l'Opéra et aux Italiens. Au fait, un astiste anglais n'a pas abdiqué ses droits de citoyen; en prenant une clarinette ou un cor, il est libre de jouer à sa fantaisie et de secouer le despotisme d'un chef d'orchestre; toute tyrannie lui est intolérable. Un orchestre, chez eux, est comme une chambre d'harmonie représentative, où chaque membre conserve ses franchises et dépose ce qu'il lui plaît dans l'urne des notes. Certes, cette liberté symphonique a souvent des inconvéniens assez graves pour les auditeurs; mais les auditeurs sont libres aussi de ne pas écouter. Lorsqu'un opéra français est joué chez eux, on reconnaît presque toujours les airs aux paroles; c'est suffisant. La *bande d'harmonie* qui descendait de *Ducke-Street*, à Liverpool, le 18 juillet, et qui fixa mon attention, jouait un air au fond duquel, après de mûres réflexions, je crus découvrir *le jeu, le vin, les belles*, de *Robert-le-Diable*. Ce chœur exécuté, en place publique, par quarante musiciens, guidait les pas de la procession de la société de tempérance.

Je comptai trois cents sociétaires, les enfans compris. La procession était divisée par classes. En tête marchaient les gens comme il faut; ceux-là portaient des habits noirs, des gilets jaunes à boutons dorés, et des cravates

blanches laborieusement attachées. Ils tenaient à la main un long cierge de bois blanc, très effilé par le haut. Au centre marchait la partie plébéienne; elle était composée de marins et d'ouvriers. Les enfans fermaient la marche. Tous portaient au cou, en sautoir, un large ruban blanc, sur lequel ces mots étaient brodés : *Total abstinence society*. La procession se jalonnait d'une grande quantité de drapeaux ou bannières de toutes formes et de toutes couleurs. La première bannière donnait l'adresse de la société; elle annonçait aux passans que la Tempérance logeait *Jordan-Street* à Liverpool. Sur la seconde bannière, un peintre avait essayé de dessiner une étoile avec beaucoup de rayons jaunes, surmontée de cette inscription : *The Star af abstinence* (l'étoile de l'abstinence). Des drapeaux insignifians venaient ensuite; il y en avait d'énormes, et ceux qui les arboraient sur le flanc droit avaient la figure décomposée par la sueur. La bannière, *palladium* de la société, s'avançait entourée d'une espèce de bataillon sacré, armé de longs glaives de bois, bordés de papier blanc. L'étoffe de ce *palladium* est bleue; un peintre anonyme et complètement étranger à la peinture a retracé sur l'étoffe la pensée secrète de la société : c'est un symbole en hiéroglyphes. La devise court dans un ruban; deux mots simples : *Domestic comfort*. A gauche est une forme jaune, représentant, je crois, un homme en habit bleu; cette chose tient un petit drapeau, où brille ce mot : *Sobriety*. A droite est une autre forme rouge, qui pourrait bien avoir été une femme dans l'intention primitive de l'auteur; cet objet vague porte une banderolle avec ce mot significatif : *Honesty*. L'homme et la femme ont été d'ailleurs assez suffisamment indiqués par ces attributs respectifs de leur sexe, sans qu'il ait été obligatoire, pour le peintre, de dessiner des figures humaines avec un luxe inutile de fidélité anatomique. Il faut de la tempérance dans tout. Malheureux les peuples dont les artistes peignent un homme et une femme d'après nature! Voyez! où en sont les Grecs pour avoir fait leurs Apollon et leurs Vénus! Les armoiries de la société sont peintes, au milieu, toujours par les mêmes procédés; elles sont divisées en quatre tableaux. Le premier veut représenter un laboureur doré qui ensemence un champ également doré. Le second est rempli par une corne d'abondance versant des trésors; il y a une phrase qui explique cette figure, aussi je n'ai pas hésité d'en donner le sens. Le troisième tableau représente une campagne heureuse avec des épis; le quatrième, une ruche d'or sans abeilles; le peintre a reculé devant les abeilles. C'est le peintre lui-même qui porte cette bannière. Personne, au reste, ne peut lui disputer cet honneur. Je le félicitai sur son talent, et le priai de me permettre de prendre une copie de son ouvrage. Il me remercia avec une grande modestie, et m'envoya, le soir, sa bannière dans un fourreau de popeline. J'ai eu le bonheur de la posséder une nuit. Cet artiste se nomme Withead; il est brasseur.

Deux guéridons bleus terminaient la marche. On y lisait, dans des couronnes de houblon, ces deux devises : *May god prosper total abstinence;* —

Sobriety brings peace and domestic comfort. Une cinquantaine d'enfans, vêtus de bleu, entouraient ces deux guéridons, et mangeaient des tartines au beurre pour se former de bonne heure à la sobriété.

Je me mêlai à la procession comme un sociétaire, et je la suivis. Elle monta la rue escarpée du Ranelagh, toujours la musique jouant : *le vin, le jeu, les belles.* Elle longea *Lime-Street*, et descendit à *Clayton-Square*, où elle fit une station. Là, je m'attendais à un *meeting* en plein air. Les porte-drapeaux essuyèrent leur front; les musiciens mirent leurs instrumens sous le bras, et les sociétaires regardèrent aux croisées du *Square* pour voir s'ils faisaient sensation. Personne ne prenait garde à eux; les croisées ne daignèrent pas se hisser : il n'y avait que moi de spectateur. La musique reçut ordre de jouer; ils firent un fracas horrible, mais sans idée arrêtée d'exécuter un air plutôt qu'un autre; chaque musicien improvisa sa partie; c'était à briser les vitres, mais les vitres anglaises sont à l'épreuve de tout. Ces cas de symphonie dévorante sont prévus. L'orchestre, poussé à bout, ralentit sa verve; insensiblement les musiciens s'arrêtèrent; deux ou trois tinrent bon quelque temps encore, comme pour faire rougir leurs confrères d'avoir défectionné. La grosse caisse fut héroïque; elle ne cessa qu'après tous, mais percée à jour par un véritable suicide instrumental. La station dura une heure sur *Clayton-Square*. Un des chefs tempérans fit servir des rafraîchissemens, de l'*ale* simple, du *soda-water* et du *gingen-beer* aux musiciens. La procession elle-même, prenant excuse de la chaleur du jour, se servit ensuite, et consomma silencieusement quelques centaines de pintes d'*hafnaf* et de *porto*. Après, on se remit en marche; les musiciens chancelaient.

On se dirigea vers *Jordan-Street*, quartier-général de la société. Chemin faisant, on avait fait quelques recrues; le but de la procession était de rallier à la bannière de la Tempérance tous les passans qui, frappés de l'éclat de cette pompe publique, se laisseraient entraîner à un culte si séduisant. Le président disait au vice-président : Ça va bien! très bien! c'est beau! c'est très beau! c'est bon! c'est très bon! le vice-président faisait écho. Les autres sociétaires marchaient à l'aventure, et d'un air indifférent à tout; les marins riaient sous cape, et les enfans jouaient avec les franges des guéridons.

Nous entrâmes dans la grande salle du *meeting* à *Jordan-Street*. Au même instant défilait une procession tory de *meeting* électoral; celle-là marchait au son de trois musiques; où prennent-ils tant de musiciens, les Anglais? Il n'y en a pas un seul chez eux. Cette triple *bande d'harmonie* entraînait mille électeurs vers Adelphi. Vingt bannières flottaient sur cette colonne conservatrice; elles criaient en lettres d'or, sur un fond d'étoffe rouge : *Church and queen! — houra for the queen and for the people! — queen and people!* Elles emportaient, dans leurs plis soyeux, des bibles et des couronnes peintes, et donnaient un peu de fraîcheur à tous ces fronts inondés de la sueur du fu-

natisme politique, et du mois de juillet. Oh! avec quel dédain d'amère philosophie les sociétaires de la Tempérance regardèrent ce club ambulant! avec quel orgueil ils élevèrent leurs bannières du *star*, du *domestic còmfort* et des couronnes de houblon, au-dessus des drapeaux tories! Le président secoua la tête d'un air de compassion, comme un sage revenu des erreurs du monde, et qui déplore les folies qui passent sous ses yeux. La procession tory n'honora pas d'un seul regard la Société de Tempérance, et ses trois musiques firent trembler *Jordan-Street* jusque dans ses veines de gaz.

L'heure du mystère était sonnée; le *meeting* de la Tempérance fut ouvert par une explosion d'orchestre. Le président parut à la tribune, essuya son front, se demanda la parole et se l'accorda. C'était un homme fort jeune, contre l'usage des présidens; il portait, sur sa figure fraîche et rose, les indices des passions vaincues ou absentes; son front rayonnait de béatitude; ses lèvres n'avaient pas une flétrissure, son œil se baignait mollement dans un azur tranquille; on aurait cru voir saint Bruno en gilet blanc et en frac noir. « Frères, dit-il, voici la quatrième fois que nous nous assemblons pour faire fleurir la société, à l'ombre fécondante du *meeting*. Je suis heureux de vous annoncer que la société prend chaque jour un accroissement sensible. En ce moment, nous sommes quatre cents sociétaires, à Liverpool, qui nous abstenons de tout ce qui déshonore l'homme et le rend semblable aux animaux. Vous avez vu combien notre procession a fait rougir d'eux-mêmes tous ces hommes profanes qui persévèrent dans le bourbier de l'intempérance : ils se sont dérobés aux regards des purs; ils se sont cachés profondément dans leurs maisons; ils se rendent justice. Le repentir les amènera bientôt sous le drapeau de l'étoile de totale abstinence. Maintenant, approchez, ô vous qui avez demandé une place au banquet des sobres, approchez, mes nouveaux frères, et répondez. »

Quatre novices sortirent des rangs, et s'assirent sur la banquette de réception. Voici l'interrogatoire qu'ils subirent; on m'en a donné copie littéralement. C'est le plus âgé qui répondait aux questions.

Le Président. — Récipiendaire, que venez-vous faire ici?

Le Récipiendaire. — Je viens vous demander asile contre le démon de l'intempérance, afin que ma chair reste pure, et que mes pieds soient fermes dans le sentier.

Le Président. — Que pensez-vous du *gingen-beer?*

Le Récipiendaire. — Je pense que cette liqueur, composée de gingembre et de houblon, est indigne du palais de l'homme, et qu'elle souille l'esprit.

Le Président. — Que pensez-vous de l'*ale?*

Le Récipiendaire. — L'*ale* simple est une liqueur qui cache son venin sous une apparence de douceur; l'*ale* double est du poison, clair comme le jour. La première est un assassin hypocrite, la seconde un assassin effronté.

LE PRÉSIDENT. — Quelle est votre opinion sur le *porter?*

LE RÉCIPIENDAIRE. — Tous les *porter* sont ennemis de la raison; le *wit-bread* est un filou qui se met un masque d'écume pour vous voler la sagesse; le *luxton* est un tison ardent qui brûle la racine des cheveux; je ferai une exception en faveur du *barclay-perkins*...

— Point d'exception! s'écrièrent les brasseurs ruinés de la société.

LE PRÉSIDENT. — Récipiendaire, vous avez blessé les sentimens de la société; j'appelle la sagesse sur votre front. Vous rétracterez votre opinion sur le *barclay-perkins.*

LE RÉCIPIENDAIRE. — Je la rétracte.

LE PRÉSIDENT. — Très bien. Dites-nous ce que vous pensez du *sherry* et du *porto?*

LE RÉCIPIENDAIRE. — Ce sont des monstres qui nous attendent dans le coupe-gorge du dessert pour séparer notre tête de notre corps.

LE PRÉSIDENT. — Que pensez-vous de l'eau pure?

LE RÉCIPIENDAIRE. — L'eau pure vient du ciel; l'eau de *Mersey* rajeunit le corps; l'eau du *Lee* est le bain de l'ame, les anges ne boivent que de l'eau.

LE PRÉSIDENT. — Êtes-vous prêt à sacrifier nos ennemis sur l'autel de la Tempérance?

RÉCIPIENDAIRE. — Nous sommes prêts.

On apporta sur un plateau des vases de différentes formes, contenant de l'ale, du porter, du sherry, du porto; le président étendit les mains sur ces coupables et les anathématisa; un cri d'horreur retentit dans la salle : sur un signe du président, le récipiendaire brisa les vases sur le parquet, avec une muette indignation. Ce fut un beau tableau.

On s'assit ensuite dans la pièce voisine, autour d'une table de cinquante couverts. Deux cents convives environ figuraient comme comparses à ce banquet; ils s'abstinrent totalement, et veillèrent aux drapeaux. Ceux qui avaient l'honneur de manger, mangèrent pour leurs frères spectateurs. Au dessert, on servit du *claret* et du *soda-water*. On porta vingt toasts à l'abstinence, et autant à la sobriété. Au dernier toast, les convives s'endormirent sous la nappe, et les musiciens achevèrent les flacons.

Il est impossible de prendre ces comédies au sérieux; j'ai connu pourtant des philosophes qui voyaient, dans l'établissement de ces sociétés de totale abstinence, une foule de félicités promises à l'avenir du peuple. Je ne connais pas de sociétés américaines de tempérance; je ne puis parler que de la procession et du *meeting* de Liverpool : si les autres sociétés ressemblent à celle-là, le raisonnement des philosophes est au-dessus de ma faible intelligence. La procession que j'ai vue me paraît peu féconde en félicités futures;

c'est une folie qui, sans doute n'offre pas de graves inconvéniens, mais qu'on pourrait supprimer demain, sans que l'avenir du peuple fût compromis. Ensuite, s'il fallait traiter une pareille question par son côté sérieux, je ne crois pas qu'on ait attendu l'orateur de *Jordan-Street* pour annoncer au peuple qu'il existait une vertu, nommée la tempérance : les sages de Liverpool, en renchérissant sur cette vertu, en essayant d'imposer au peuple la *totale abstinence*, ont inventé une bouffonnerie de plus à ajouter au *sottisier* du genre humain. Le peuple de Liverpool est malheureux, plus malheureux qu'un peuple ordinaire; il sue au chantier dix-huit heures par jour, six jours par semaine; le septième, il est forcé de garder son grenier, de lire la bible, ou de faire semblant : l'année lui donne, pour le consoler du travail, cinquante-deux dimanches, homicides d'ennui. Ajoutez à cela un ciel toujours pluvieux, toujours froid, un brouillard que l'océan ourdit en collaboration avec deux rivières, et qui perpétue les ténèbres des sept fléaux d'Égypte. Eh bien! il reste à ce peuple une liqueur détestable, mais qui le console de tout, et voici des sages bien repus qui lui crient de s'en abstenir. Après tant de malheurs, un peuple est déjà bien assez digne de pitié, s'il est contraint de boire de l'*ale* et de l'*halfnaf;* non, il faut tout lui enlever; buvez de l'eau, lui crie-t-on, et soyez tempérant. Ce que je dis ici, d'ailleurs, ne sert qu'à faire ressortir la stupidité des modernes créateurs de vertus antiques, car je suis fort rassuré sur le succès de leurs principes, et je ne crains pas la contagion. Le peuple est plus sensé que ses professeurs; il regarde passer la procession, et boit une pinte d'*ale* à son dîner, quand il a de l'argent. Infortuné pays! le ciel lui a refusé les vignes, et lui a donné de tels prédicateurs!

MÉRY.

VOYAGES.

LA COROGNE.

14 juillet.

Au milieu de toutes les agitations et de toutes les misères auxquelles l'Espagne est en proie, c'est un repos de voir le calme profond dont jouit en ce moment la Galice. Ce calme, il est vrai, ne naît ni du bien-être de la population, ni de sa confiance dans le gouvernement, mais de l'épuisement qui suit nécessairement toute crise longue et violente; et la tranquillité de la Galice tient de la léthargie plus que du sommeil. L'Espagne aussi, il faut le dire, a trop souffert depuis trente ans, pour avoir l'énergie de lutter encore. Un pays ballotté sans cesse entre la guerre civile et la guerre étrangère, et ne se reposant de toutes deux qu'à l'ombre du pouvoir absolu; deux invasions, deux restaurations, une constitution populaire trois fois établie et deux fois renversée: voilà ce que l'Espagne a traversé depuis un quart de siècle; et après avoir vu passer tant de pouvoirs éphémères, après avoir vu périr à la peine tant de gouvernemens libres ou absolus, mais tous également impuissans à la protéger, à quoi veut-on qu'elle ait foi encore, quand elle ne peut plus croire ni à la liberté, ni au despotisme?

Du reste, la Galice, malgré l'état tout exceptionnel de tranquillité où elle se trouve, porte, comme toute l'Espagne, cette empreinte de passive résignation qui s'étend maintenant sur toute la Péninsule. La Corogne, résidence du capitaine-général et chef-lieu de la province, serait, dans

toute autre circonstance, en voie de prospérité, au moins relative. La belle situation de ce port, première étape sur la route de l'Espagne occidentale, pour tous les bâtimens qui viennent de l'Angleterre et de la côte de France; le monopole du commerce avec la Havane, que la Corogne commence à enlever à Cadix; la douceur du climat, la fertilité du sol, et cette végétation fraîche et humide qui forme un si heureux contraste avec la nudité du centre et du midi de l'Espagne; enfin, les ports magnifiques que la nature a semés sur toute cette côte avec une prodigalité qu'on ne retrouve sur aucun point de la Péninsule : tous ces élemens de prospérité, joints à une race plus vigoureuse que belle, mais patiente, industrieuse, née pour la mer et pour le commerce, aguerrie au travail comme au danger, suffisent pour assurer l'avenir de la Corogne, quand l'Espagne aura cessé de vivre au jour le jour, et pourra prévoir un lendemain.

Quant à l'aspect matériel du pays, la Corogne entière n'est qu'un bloc de granit, comme toute cette côte de fer de la Galice, véritable contrefort destiné à étayer la Péninsule, et à essuyer l'éternel assaut des grandes lames de l'Atlantique qui viennent de quelques cents lieues au large se briser sur ses récifs. Il est impossible de voyager ici sans être frappé de la céleste prévoyance, qui, sur toute notre côte ouest de l'Europe, a semé, de distance en distance, ces estacades de granit ou de basalte, assez solides pour défier tout l'effort des tempêtes de l'Océan, et abriter les continens qui s'étendent derrière elles. C'est ainsi que la Bretagne, l'Irlande, la Norvége, enfoncent au loin dans les eaux de l'Atlantique leurs longues arêtes granitiques. Puis, là où le sol calcaire, plus friable, résisterait mal aux atteintes de la lame, comme dans la Manche et sur les côtes de Gascogne, de longs bancs de sable, étendus en travers, amortissent le choc des vagues, et leur opposent une sorte de résistance inerte, moins bruyante, sans être moins efficace.

Pour moi, jamais je n'ai été plus vivement saisi de cette admirable prévision de la nature; jamais la conviction qu'une volonté intelligente a présidé à la formation de notre globe ne m'est arrivée si nette et si profonde, qu'en traversant, il y a peu de jours, la formidable ceinture de récifs qui entoure ce vaste entonnoir qu'on appelle la rade de Brest. En naviguant entre cette double ligne d'écueils qui s'étend d'un côté jusqu'à l'île d'Ouessant, et se prolonge de l'autre, avec la *Chaussée des Seins*, jusqu'à plusieurs lieues dans la mer, c'est à peine, si, malgré toute la solidité du bâtiment qui vous porte, et tout l'art qui le gouverne, on peut se défendre d'un secret sentiment de terreur. La mer avec ses dangers, avec ses abîmes, paraît un lieu de refuge, auprès de cette côte menaçante, où, depuis la création, la lame n'a pas cessé de briser, et où la mer n'a jamais connu le repos. Il me semble encore voir, aux dernières lueurs du jour, les écueils de la *Chaussée* élever leurs têtes grises, et regarder d'un œil de menace le bâtiment qui passe à côté d'elles. La vieille Bretagne m'apparaît encore

avec ses grèves désertes, où s'élève çà et là quelque *dolmen* solitaire, avec ses flots toujours mugissans, où semble errer la barque de la druidesse, qui accomplit seule ses nocturnes mystères. Le bâtiment, incliné sous la brise qui fraichit, glisse sur cette mer silencieuse, où l'art a tracé sa route, et où sa perte est assurée, s'il s'en écarte d'un seul pas. C'est la première nuit du voyage, la première de cette hardie communion de l'homme avec la nature, sous sa forme la plus hostile et la plus mystérieuse, nuit de regrets pour ceux qui laissent à terre une affection ou un souvenir, nuit de recueillement et de volupté tranquille pour ceux qui se sont fait de la mer comme une seconde patrie qui leur a fait oublier l'autre.

Quant aux matelots, l'insouciance est devenue chez eux comme une seconde nature, et l'habitude a émoussé même pour eux la vive excitation du danger. Tout les trouve prêts, la fête comme le combat, le calme comme la bourrasque, le repos comme le travail. Habitués à passer sans transition de l'oisiveté occupée du bord à l'activité la plus violente, à jouer à chaque minute leur vie sur un bout de mât qui roule et plie sous la tempête, cette vie est, en quelque sorte, une abnégation et un sacrifice continuels; il n'est peut-être pas au monde une classe d'hommes chez qui l'idée du devoir soit aussi présente à tous les instans, pas une chez qui l'héroïsme du dévouement revête des formes aussi simples et aussi familières. Obéir est leur existence, comme celle du soldat; mais, à l'inverse du soldat, le matelot comprend toujours l'ordre qu'il accomplit : si une fausse manœuvre compromet le sort du navire, l'équipage le juge en l'exécutant, et meurt en obéissant, et sans murmurer, mais en sachant toutefois qu'il aurait dû ne pas mourir.

Que de fois aussi dans ces belles nuits de juillet, si brûlantes à terre, mais si fraiches et si délicieuses sur le pont d'un navire, même dans les latitudes les plus chaudes, je suis resté jusqu'à minuit, appuyé sur les bastingages du léger brick qui me portait, et m'enivrant à mon aise du charme, toujours nouveau pour moi, de ces mille accidens qui animent la plus courte traversée! Comment dépeindre avec de froides paroles la grace de ces longs mâts légèrement inclinés par la brise, avec leurs voiles gonflées s'abaissant vers la mer comme l'aile d'un oiseau qui s'abat, et se relevant tout d'un coup, animées par ce souffle vivant, qui semble faire palpiter en elles les fortes aspirations d'une poitrine humaine? Alors, au moment où le brick, enfonçant comme l'alcyon, dont il portait le nom, son bec dans les flots, se relevait par un coup d'aile vigoureux, et se redressait de toute sa hauteur en plongeant son arrière dans la lame, il me semblait presque que mon existence était attachée à celle de cette frêle et gracieuse machine; il me semblait que je vivais de sa vie, et qu'elle vivait de la mienne, qu'elle aspirait comme moi le souffle de cette brise vivifiante qui reposait ma poitrine. Passager d'un jour dans cette maison flottante, qui avait déjà vu tant de rivages, je m'y sentais chez moi comme sur ma terre natale, que je

croyais voir naviguer avec moi : étrange préoccupation de l'homme des cités, qui s'efforce d'emporter avec lui quelque chose de la patrie qu'il abandonne, et aime encore, même en la quittant, tout ce qui la lui rappelle!

Mais nous voici bien loin de la Corogne, où mon brick l'*Alcyone*, a pourtant jeté l'ancre depuis quelques jours. La Corogne se compose de deux moitiés de ville, bien distinctes l'une de l'autre. L'une, la ville Vieille, la ville aristocratique, ceinte de murs, même du côté de la mer, comme une cité féodale, groupe en amphithéâtre ses toits de tuile rouge, que dominent l'église et le palais du gouverneur. Tout près d'elle s'alignent sur le bord de la mer les édifices de la ville Neuve qui forme autour du port un long demi-cercle complété par un immense faubourg dont les dernières maisons font face à la citadelle. Elle est dominée par un très beau phare, décoré du nom de *Tour d'Hercule*, bien que l'Hercule phénicien, *Harokel*, ou *le Traficant*, n'y ait, bien entendu, jamais mis la main. Ce nom, consacré par la tradition, fut sans doute destiné à perpétuer le souvenir de l'apparition des premiers navires phéniciens sur ces côtes reculées. Et, en effet, il est facile de se figurer l'admiration des hardis pilotes de Tyr pour ce beau port, dont la nature seule a fait tous les frais, et ou leurs flottes aventureuses se reposaient avant d'aller chercher l'étain des îles Cassitorides, sur l'Océan brumeux de l'Angleterre. Sans doute aussi les Phéniciens, par leur exemple et par leurs leçons, révélèrent aux Galiciens leur vocation de marins, et leur apprirent à tirer parti de leur admirable situation commerciale et maritime, entre l'Angleterre, l'Espagne et la France, sans parler de l'Amérique, que le dieu traficant n'avait pas même soupçonnée.

Aussi, bien que le dieu soit mort, le culte a survécu. La Corogne, si l'Espagne parvenait enfin à jouir de quelque tranquillité, me parait appelée à de hautes destinées commerciales. Le cabotage actif, dont elle est le centre, entretient dans ses habitans l'esprit et les habitudes maritimes, dont la tradition n'a jamais été perdue sur cette cote. Cette petite ville, resserrée dans un espace assez étroit, et qui ne compte guère que douze à quinze mille habitans, présente, surtout vers le soir, l'aspect le plus animé. Les femmes, absentes tout le jour, sortent à sept heures de la manufacture de cigares, située au fond du golfe, et où l'on compte plus de deux mille ouvrières. C'est un spectacle curieux que de voir défiler, tous les soirs, cette longue procession de jeunes filles, de tout âge et de toute condition, depuis l'élégante *manola* (grisette), aux cheveux artistement lissés, et pendant en une longue natte derrière son cou, au petit pied bien chaussé, et à la mantille de dentelles blanches, jusqu'à la robuste paysanne galicienne, aux cheveux noirs, aux jambes épaisses, assises sur un pied large et court. Une heure suffit ainsi pour se faire une idée exacte de l'aspect général d'une population qu'il eût fallu des mois pour étudier en détail. Malheureusement, je dois à la vérité d'ajouter que l'échantillon du beau sexe corognais qu'on

rencontre tous les soirs sur la route de la *Payosa* ne donne pas, du reste, des habitantes de cette ville une idée fort avantageuse.

Quant aux dames, turques toute la semaine, et renfermées, au lieu de harems, dans leurs *miradores* vitrés, au plus haut étage de la maison, où l'on voit, de temps en temps, apparaître quelques jolies têtes brunes, il semble qu'elles ne soient chrétiennes que le dimanche, pour aller à la messe, et se promener le soir sur l'*Alameda*, triste allée d'arbres enfermée entre les remparts et les plus sales maisons de la ville. Cependant le peu que nous avons vu d'elles nous en fait augurer beaucoup mieux que des *obradoras de Tabaco*, dont nous nous sommes bientôt lassés de voir défiler la longue procession, tout en respirant le parfum de tabagie qu'elles répandent à un mille à la ronde.

Un des problèmes historiques à résoudre, qui m'accompagnent dans mon voyage, c'est d'étudier jusqu'à quel point les trois grands types dont se compose la population espagnole, 1° les barbares du Nord, 2° les indigènes ou Celto-Ibériens, 3° les Arabes et les Maures, se sont mélangés sur les divers points de la Péninsule. On sait que la Galice, malgré la distance qui la sépare des Hautes-Pyrénées, fut occupée, dès les premières invasions barbares, au commencement du ve siècle, par les Suèves, qui y élurent domicile, comme les Vandales dans la Bétique. Or, en se promenant sur le port de la Corogne, il est impossible de ne pas reconnaître deux types bien distincts, qui se rattachent aux deux grandes souches de la population galicienne. L'un appartient à la race indigène, et a, pour traits caractéristiques, le front extrêmement bombé, mais bas et étroit, les cheveux noirs et rudes, les pommettes des joues saillantes, la face ronde et courte, et les traits fortement accentués. Les femmes, chez qui ce type est plus facile à saisir, sont rarement jolies; mais leurs grands yeux noirs, au regard fier et dur, et leurs sourcils épais donnent à leur physionomie un caractère de mâle énergie, qui n'exclut pas la grace de la démarche et l'agaçante coquetterie du regard. Leur taille, généralement petite, ne manque ni de souplesse ni de dignité. Leur costume, sans être fort gracieux, sied cependant au caractère de leur figure : c'est d'abord une pèlerine de drap écarlate qui leur couvre les épaules et le sein, et s'harmonie bien avec leurs cheveux noirs et leur teint coloré. Les plus recherchées jettent sur cette pèlerine un fichu de dentelle blanche, qui pend en pointe derrière le dos. Le reste du corps est couvert de deux ou trois jupes épaisses et de couleur sombre. Les jambes et les pieds sont nus, et ne rappellent en rien la finesse du *piedecito* andalou. Le pied est chaussé quelquefois, mais la jambe presque toujours nue. Ce type, fortement caractérisé, appartient évidemment à la population indigène : on le retrouve surtout à la campagne, où le sang est moins mêlé que dans les villes.

L'autre type est plus difficile à définir, parce qu'il présente des traits moins généraux et moins nettement dessinés. Au premier coup d'œil cepen-

dant, il est aisé de reconnaître une race du nord à l'ovale allongé du visage, au nez aigu et proéminent, aux cheveux blonds ou cendrés. L'ensemble des figures qui appartiennent à ce type rappelle la race scandinave ou anglo-saxonne. Plus régulier, il est aussi moins expressif et moins animé que l'autre. C'est dans la ville surtout qu'on le rencontre, mais croisé de mille manières avec toutes les races de l'Europe que le commerce amène dans une ville maritime. Les classes supérieures, où le sang est décidément plus beau que dans le peuple, appartiennent surtout à ce dernier type; mais j'ai remarqué quelques têtes de jeunes filles où l'énergie et la vivacité du galbe galicien se fondait heureusement avec l'ovale allongé et les contours déliés du galbe scandinave. Ajoutons enfin, pour passer en revue toutes les couches de populations superposées l'une à l'autre sur cette terre d'alluvion, que le sang africain s'y est aussi mêlé au sang suève et galicien; car les Arabes, ne pouvant franchir les Pyrénées, les tournèrent, et occupèrent, jusqu'à Gijon, près d'Oviedo, toutes les villes de la côte. La trace qu'ils y ont laissée se reconnaît encore aux lèvres épaisses, au nez arrondi, et au teint olivâtre qui donne, à certaines figures, une empreinte tout-à-fait africaine.

Le costume des hommes de la campagne est fort simple : il se compose d'une veste et d'un pantalon de grosse bure jaunâtre, et du bonnet noir galicien, assez semblable à un pain de sucre dont on aurait replié le sommet; les élégans y ajoutent des plumes ou des fleurs, et substituent, l'été, à la veste de bure un gilet écarlate et un large haut-de-chausses de toile. Le dimanche, le costume des femmes, porté dans toute sa rigueur, est d'une grande élégance. A la pèlerine écarlate, que borde alors un large liseré de velours noir, elles ajoutent un jupon de même couleur, bordé de soie et revêtu d'un large tablier de drap noir; enfin elles portent, plié en carré sur la tête, comme le *fazzoletto* romain, un manteau noir de drap léger qui les abrite, au besoin, contre la pluie.

Le costume des dames est celui de Madrid, et ici, comme au *Prado*, l'odieux chapeau qu'on décore du nom de *français*, commence à remplacer la gracieuse mantille. C'est ainsi que, d'un bout à l'autre de l'Europe, les costumes et les usages nationaux vont partout s'effaçant, et que nos broyeurs de *couleur locale*, pour en mettre dans leurs tableaux, seront bientôt obligés de l'inventer.

Je suis allé, en compagnie de quelques officiers du brick, visiter, à quatre lieues de la Corogne, le port du Ferrol, pour lequel la nature a plus fait encore que pour celui de Mahon, et l'arsenal, magnifique ruine de ce qui fut naguère le plus beau port militaire de la Péninsule. Qu'on se figure, sur un large mur de granit, une ouverture étroite, large à peine d'un demi mille et de trois milles de longueur. Ce goulet, tellement resserré sur quelques points qu'on le dirait creusé par la main de l'homme, ne compte pas moins de sept forts destinés à en défendre l'entrée. Ces forts, il est vrai, sont désarmés à peu près; qu'auraient-ils maintenant à défendre? Mais un seul

d'entre eux peut armer plus de deux cents pièces de canon, et nul vaisseau ne pourrait résister, dans cette passe étroite, au feu de cette formidable batterie, qu'on est obligé de ranger à portée de pistolet.

Une fois le goulet franchi, un immense bassin circulaire se découvre à vos yeux, entouré d'un amphithéâtre de riantes montagnes cultivées jusqu'au sommet. En face de vous et au centre du bassin s'étendent la ville et l'arsenal du Ferrol, dont les longues galeries, couronnées de tuiles rouges, présentent de loin le spectacle le plus imposant. La ville, plus neuve et plus riante que la Corogne, quoique moins peuplée, est coupée à angles droits. Toutes les maisons sont blanches, et ont un air de propreté qui forme un singulier contraste avec la solitude des rues; les boutiques y sont pourtant nombreuses; mais, comme me disait naïvement une femme du pays : « Il y a plus de ceux qui vendent que de ceux qui achètent. » La raison en est bien simple : il n'existe d'autre commerce au Ferrol que celui des munitions et des effets militaires, et d'autre population que les employés. Or, comme ces employés, hauts ou bas, sont généralement en arrière de deux ans de solde, et ne touchent guère de cet arriéré que deux ou trois mois par an, on conçoit que les boutiquiers, à moins de faire crédit aux *empleados*, comme ceux-ci le font à la reine Christine, ne trouvent guère de chalands au Ferrol.

Le pauvre homme qui nous montrait l'arsenal n'avait pas vu probablement d'argent depuis un mois, à en juger par les transports de joie avec lesquels il reçut notre *piecette*. Quant à sa solde, il y avait près de trois ans qu'il n'en avait entendu parler, et ses guenilles d'ailleurs attestaient assez sa véracité.

Le total des navires qui se trouvaient alors sur la darse se composait d'un vieux vaisseau, d'une frégate et de deux corvettes neuves, le tout désarmé. On armait cependant, en ce moment, les trois derniers bâtimens, et les officiers français qui m'accompagnaient trouvèrent leur gréement et leur construction tout-à-fait au niveau de la science. Mais c'était pitié vraiment que de voir ces quelques ouvriers, avec leur maigre matériel, perdus au milieu des immenses galeries qui retentissaient naguère du bruit de deux mille ouvriers au travail. « Avant Trafalgar, nous disait-on partout, tout allait bien autrement! » Trafalgar, ère funeste d'où date la chute de l'Espagne, à qui la France, alliée ou ennemie, a toujours coûté si cher! Et pourtant, ces hommes qui nous racontaient leur misère ne nous la reprochaient pas; il n'y avait dans leurs plaintes ni amertume, ni rancune. L'Espagnol, fataliste comme l'Arabe, est, comme lui, habitué à souffrir. Il se courbe, docile et résigné, sous la main de la Providence qui le frappe, et n'accuse de ses souffrances ni lui-même, ni ceux qui les lui infligent. Souffrir est en quelque sorte son état normal, la condition de son existence d'individu et de peuple; et si l'empreinte du malheur est sur sa figure, c'est un malheur patient et ferme, qui se venge par l'apathie des peines qu'il ne peut éviter.

Les environs du Ferrol, plus boisés et mieux cultivés que ceux de la Corogne, sont couverts d'habitations et de bouquets de pins et de châtaigniers, dont l'épaisse verdure donne au paysage le plus riant aspect. On se croirait dans les plus riches parties du Jura ou des Vosges, car rien dans cette fraîche et luxuriante végétation n'annonce le soleil du midi. C'est à bon droit qu'on a surnommé la Galice la Normandie de l'Espagne, et bien qu'on y rencontre çà et là quelques oliviers, et même, dit-on, mais j'ai peine à le croire, quelques orangers en pleine terre, grace à la douceur des hivers, le caractère général de la végétation et les brumes épaisses qui couvrent cette côte orageuse, même pendant l'été, semblent appartenir à une latitude tempérée.

La Corogne, aussi importante comme position militaire que comme position maritime, a été, dans les premières années de la guerre de l'indépendance, le théâtre d'un combat sanglant entre un corps d'armée française, commandé par le maréchal Soult, et une division anglaise sous les ordres du général Moore. Après un engagement des plus sanglans qui eut lieu non loin des portes de la ville, les savantes manœuvres du maréchal forcèrent les Anglais, quoique supérieurs en nombre, à chercher un refuge dans la ville; mais tel était l'acharnement des combattans, que les vainqueurs y entrèrent pêle-mêle avec les vaincus. Une escadre anglaise, composée d'un vaisseau, de quelques frégates et d'un grand nombre de transports, se trouvait alors dans la rade; les Anglais, poursuivis l'épée dans les reins, s'embarquèrent avec tant de précipitation, qu'un grand nombre d'entre eux, surtout des femmes et des enfans, se noyèrent dans le trajet. Les Anglais, désespérant d'embarquer leur cavalerie, prirent le parti extrême de couper les jarrets des chevaux qu'ils abandonnaient sur la plage. Le général Moore, blessé à mort dans cette désastreuse retraite, ne survécut pas à sa défaite; on voit son tombeau sur une éminence plantée d'arbres dans la partie la plus élevée de la ville, d'où l'on domine à la fois la rade et le champ de bataille. Si la brise fraîche du nord-est qui soufflait alors avait duré quelques heures de plus, ou eût été remplacée par le calme, l'escadre anglaise tout entière était prise ou coulée; mais les vents sautèrent tout à coup au sud-ouest, et les Anglais, bien qu'avec des pertes énormes, parvinrent à s'échapper : la victoire, du reste, ne coûta guère moins à ceux qui l'avaient remportée qu'à ceux qui venaient de la perdre.

Une escadrille anglaise, forte d'un vaisseau et de trois frégates, s'était donné rendez-vous dans le port de la Corogne, où se trouvait déjà, avant notre arrivée, *la Thisbé*, corvette française, de station dans ce port. Pendant quelques jours, la rade et le port, couverts de navires et de marins des trois nations, ont présenté l'aspect le plus redoutable. Les habitans, à la vue de cette force navale imposante, n'étaient pas sans quelque inquiétude, et prétendaient déjà que les Anglais venaient s'emparer de la Corogne et de quelques villes de la côte. Mais le prompt départ de l'escadre a mis fin à toutes les conjectures. A en croire les officiers anglais, c'était tout simplement une

escadre d'évolution, qui, dans trois semaines, devait être de retour en Angleterre, assertion que la politesse nous a empêché de révoquer en doute. Il est probable que l'escadre, après s'être ralliée, s'est dirigée vers la Méditerranée.

Hier, 15 juillet, a eu lieu à la Corogne la cérémonie du serment des troupes à la nouvelle constitution. La fête s'est passée avec ordre, mais sans trop d'enthousiasme. On y a brûlé quelques milliers de livres de poudre qu'il eût mieux valu dépenser contre une bande de quatre à cinq cents factieux qui infeste, dit-on, la route de Santiago. Peut-être, comme il arrive souvent en Espagne, sont-ce tout simplement des gentilshommes de grand chemin qui croient rehausser leur noble profession en se donnant le nom de carlistes. Ajoutons toutefois qu'on a expédié des troupes après eux; mais, comme dans la Vendée, le soldat, si on se met à sa poursuite, redevient laboureur, cache son fusil, reprend sa bêche, et là où vous cherchiez une armée, vous ne trouvez plus que de paisibles cultivateurs. Il n'y a, du reste, aucun reproche à faire aux habitans de la Corogne; la garde de la ville est remise toute entière aux mains de la milice nationale, qui se distingue par sa bonne tenue et par son dévouement à la cause de la liberté. Elle n'a, pour la seconder dans la garde de cette cité importante, qu'un détachement assez faible de milices provinciales, et quelques artilleurs. Mais, malgré le dévouement bien connu à la cause de la reine, les mécontens sont communs ici comme dans la campagne, et l'on accuse le ministère espagnol, à peu près comme le malade accuse le médecin, non pas d'avoir fait le mal, mais de ne savoir pas le guérir.

Il est difficile de rencontrer en Espagne une population plus douce et plus paisible que celle de la Corogne. Pas la moindre rixe, pas le moindre désordre, n'ont eu lieu au milieu de cette foule d'individus de tout âge, de toute classe, qui, certes, n'étaient pas tous amenés là par le même enthousiasme pour Isabelle II et pour la constitution. Tous les Français qui ont séjourné ici se louent de l'accueil bienveillant que leur font les habitans : les paysans à leur ouvrage sont toujours les premiers à vous adresser un salut amical, et, dans les champs comme à la ville, les rires et les chuchottemens qu'excite toujours, chez les jeunes filles, la présence d'un officier français n'ont, certes, rien de malveillant.

En ce moment, nous appareillons pour Lisbonne, d'où je daterai ma première lettre.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

BULLETIN.

L'Espagne attire et concentre plus que jamais sur elle l'attention publique; mais, vers la fin de cette semaine, il a surgi dans ses affaires un point de vue nouveau, qui a distrait presque tous les esprits, même les plus positifs et les plus fermes, de l'objet ordinaire de leurs préoccupations politiques. On s'est beaucoup moins informé de ce que devenait don Carlos, et c'est pourtant toujours la principale question qu'il faut s'adresser.

On s'est occupé, avec une vivacité et un intérêt que nous ne voulons pas encore partager, de la *démonstration militaire* qu'Espartero a tentée, avec une sorte de succès, non contre l'ennemi commun du pays, mais contre le ministère au gré duquel l'Espagne, lasse et épuisée, laissait flotter ses destinées incertaines. On a renoncé, pour quelques jours, à regarder la carte d'Espagne et à suivre les ténébreuses évolutions du prétendant : peu s'en faut qu'on n'ait décidé, dans certaines feuilles mal inspirées, que, pour l'honneur des principes les plus stériles, la grande affaire devait être, aujourd'hui, de conférer entre eux, de collationner, article par article, les textes du statut royal et de la constitution révisée, pour évaluer théoriquement leur mérite relatif et les chances qu'a l'Espagne de se sauver plus sûrement par l'un ou par l'autre. Demain peut-être un évènement grave, éclatant des seuls cotés où il y a une question capitale à résoudre, c'est-à-dire du côté de Camarillas, qu'occupe don Carlos, ou de la province de Soria, où se retirent les bandes carlistes, viendra réduire le coup d'état militaire d'Espartero aux véritables proportions qui lui conviennent. Nous avons le droit de parler ainsi, nous qui n'avons jamais cru, même dans ces derniers temps, que le prétendant allait faire son entrée triomphale à Madrid; nous avons le droit de dire que les changemens politiques dont on espère que le décret du 18 août a donné le signal, sont bien peu de chose, même s'ils se réalisaient, quand on les compare à ce grand et unique ouvrage que l'Espagne doit accomplir avant tout : l'expulsion de don Carlos. Jusqu'ici nous ne voyons pas

un 18 brumaire dans ce qui vient de se passer, d'abord parce qu'il n'y a pas, entre tous les généraux espagnols, un seul personnage à la hauteur d'un pareil rôle, pas même le comte de Luchana, ensuite parce qu'un 18 brumaire n'est pas ce que l'Espagne peut attendre dans les circonstances actuelles; rien ne l'a préparé et suffisamment mûri pour elle. On peut prédire qu'elle devra se sauver autrement, ou qu'elle ne se sauvera pas du tout. Si donc un fait quelconque prétendait parodier une telle journée, il est de notre dignité de ne pas lui donner ce nom. Il vaut mieux, pour nos voisins, espérer une bataille d'Almanza, sous quelque régime que cette heureuse fortune leur arrive, sous le statut royal, ou sous la constitution de 1812 révisée, et désormais un peu plus digne d'être appliquée par des hommes raisonnables. Mais la parodie d'un 18 brumaire, quand il lui manque deux choses, la force et le génie, pourrait bien aboutir à n'être, au fond, qu'un 18 fructidor, qui pousserait dans l'exil une nouvelle génération de chefs politiques et militaires. Malheureuse Espagne! elle a subi assez d'ostracismes. Dieu veuille lui épargner cette fureur de se décimer encore!

Nous ne dissimulerons pas toutefois les avantages réels qu'elle peut tirer des derniers évènemens pour ranimer ses moyens de défense et refouler la guerre civile au-delà de l'Èbre. L'armée a nécessairement, à l'heure qu'il est, une haute idée de ses forces et de sa mission réparatrice; elle croit peut-être avoir fait une révolution, quand elle a, selon toute vraisemblance, et comme on le découvrira bientôt, défait seulement un ministère. Elle est d'ailleurs dans une seule main; il y a enfin pour elle et pour tous les généraux, dont les rivalités s'éclipsent, un général en chef, si Espartero sait se mettre promptement à la hauteur de ce titre et des devoirs qu'il impose. Mais il faut se hâter, et précipiter sur les bandes carlistes l'enthousiasme des troupes constitutionnelles, avant qu'il ne soit refroidi et désabusé; cela vaudra mieux que de rester dans Madrid à s'amuser superbement à organiser la domination d'un faux 18 brumaire.

C'est donc, à notre avis, sous le rapport militaire, un grand évènement que la démonstration armée d'Espartero, si on veut sérieusement lui demander tout ce qu'elle contient, et rien de plus pour le moment. Sous le rapport politique, n'en exagérons pas de loin les conséquences. La plus claire, c'est de prouver que l'armée et ses chefs font bon marché de l'esprit public et de l'indépendance civile de l'Espagne; cela devait être: après avoir reçu la loi d'une révolte conduite par un sergent, il était tout simple que le pays fût exposé aux entreprises ambitieuses du premier général qui aurait dix mille hommes sous la main et pourrait entrer dans Madrid, enseignes déployées. Avec un peu de réflexion, l'on ne sera guère plus disposé à approuver politiquement la dernière tentative qu'à pardonner à la première. Certes, nous croyons volontiers qu'on n'a pas calomnié les Espagnols, lors du coup de main de la Granja, en affirmant que le statut royal aurait pu leur suffire long-temps encore. Cependant ils ont voulu quelque chose de plus, ils sont allés jusqu'à la constitution de 1812. Pourquoi s'efforcerait-

on, aujourd'hui, de la leur enlever de nouveau, au risque de tout bouleverser? Amendée comme elle l'a été, et déjà acceptée au nom de la reine, cette constitution, à laquelle se rattachent de si glorieux souvenirs, peut donner l'ordre, la paix, la liberté au peuple, qui n'a pas dédaigné de la reprendre dans une émeute, tant il la préférait à toutes les autres institutions, et qui s'est montré assez sage pour la corriger, tant il a senti le besoin de l'accommoder à son état de civilisation peu avancée.

La situation de l'Espagne et celle du Portugal, en ce moment, offrent une grande analogie : nous jugerons l'une et l'autre du même point de vue, et nous n'aurons point deux balances pour peser des faits semblables. La charte de 1826, rapportée par don Pédro à la pointe de son épée victorieuse, valait mieux pour le Portugal que la constitution de 1822; mais ce n'a pas été une raison suffisante pour nous d'applaudir à l'insurrection que fomentent maintenant les Anglais, dans le seul but de rappeler au pouvoir des ministres qui prêtent l'oreille plus volontiers aux inspirations de la politique étrangère et soient plus faciles à sacrifier l'intérêt naissant de la nationalité portugaise. De même, nous ne souhaitons pas, en Espagne, la ruine de la constitution de 1812, telle qu'elle a été mise récemment en vigueur, et ce n'est pas à travers de nouveaux désordres, résultat infaillible d'une révolution, que nous serions heureux de saluer l'avénement des hommes qui passent, comme M. Martinez de la Rosa et le comte de Toreno, pour appartenir de plus près au parti français.

Un journal, qui nous a paru exprimer assez fidèlement ce qui doit être la pensée du cabinet du 15 avril, assure que la France, dans la dernière modification ministérielle dont Espartero a été le promoteur et se trouve le chef, *n'a employé aucun moyen, secret ou excentrique, d'action ou d'influence.* Nous croyons facilement que le cabinet du 15 avril, dont nous ignorons encore l'opinion et la conduite sur ce point, s'est commandé cette réserve et l'a imposée à son ambassadeur à Madrid, M. de Latour-Maubourg, surtout s'il a entrevu que le mouvement pourrait aller jusqu'à remplacer une constitution par une autre. Le ministère français a pour président l'homme de France peut-être qui aurait le moins de goût pour jouer les destinées d'un peuple, notre allié, sur les chances d'un changement de constitution; il ne donne rien à la théorie, il a été élevé à l'école positive de l'empire, à la grande école des faits; et si son urbanité de langage le lui permettait, il pourrait dire d'un mode d'intervention aussi peu efficace, en retournant un mot célèbre : « Je méprise cela comme une théorie. »

Dans les divers degrés d'attention qu'il donne à tout ce qui est politique, M. Molé met les faits avant les personnes, les personnes à une hauteur infinie au-dessus des théories qui usent trop souvent, pour rien, l'activité des peuples et produisent une vaine agitation sur place. A ne considérer que les personnes dans le mouvement ministériel du 18 août, le cabinet français a lieu d'être satisfait, sans y avoir concouru, si le mouvement s'arrête là et ne devient pas une contre-révolution. Les nouveaux ministres sont pris

dans le sein de la même majorité qui avait soutenu jusqu'à présent M. Calatrava, et même M. Mendizabal; mais ils arrivent aux affaires, la plupart, après un long repos qui en fait presque des hommes nouveaux, et leur permettra, nous l'espérons, d'apporter des forces plus vives, dans la lutte contre les partis et contre le prétendant. Surtout M. Mendizabal est exclu, et c'est déjà un incontestable mérite du ministère du 18 août : cet homme qui a fait beaucoup de mal à l'Espagne, ne passe plus pour nécessaire.

M. Mendizabal avait travaillé, en effet, à s'imposer, dans le gouvernement de son pays, comme une nécessité, et pour cela, il avait embrouillé les finances de l'Espagne, déjà si confuses. Il ne connaissait d'autre règle que sa fantaisie; on en a eu la preuve dans la manière dont il a procédé à la répartition de l'emprunt forcé : au lieu de distribuer le fardeau entre les provinces et les districts, d'après l'évaluation de leurs ressources connues, et de laisser ensuite les provinces et les districts partager leur charge particulière entre tous leurs habitans, il avait entrepris d'imposer directement lui-même la contribution à chaque individu; il avait, en langage financier, préféré un impôt de quotité à un impôt de répartition. Aussi on l'a accusé de préférer ce premier mode, parce qu'il pouvait soulager les uns, écraser les autres à son gré, ou selon son intérêt et ses passions. Il est certain du moins qu'il n'admettait ainsi, entre lui et le contribuable, d'autre intermédiaire que des agens subalternes, dépendans de sa volonté; il échappait au contrôle efficace des parties intéressées et se montrait fidèle à son système, qui était de demeurer seul initié aux combinaisons financières où l'Espagne s'embarrassait chaque jour davantage. Il a toujours été, pendant son administration, avec plus ou moins de ridicule ou d'audace, le ministre au fameux secret; du reste, homme à expédiens, et finissant par trouver des ressources à la dernière extrémité, mais sous la condition de dévorer d'avance un avenir de plusieurs années, gaspillant pêle-mêle les revenus de Cuba, des Philippines, de l'emprunt forcé, des biens du clergé régulier, vendus à bas prix, parce qu'ils étaient jetés sans ménagement sur le marché public. Il a reproduit, de nos jours, un type que l'on croyait impossible en finances, celui de M. de Calonne, mais avec moins de légèreté et moins d'esprit, et nous n'imaginons pas, d'ailleurs, que l'Espagne lui eût volontiers pardonné, pour de l'esprit, ce que M. de Calonne fit accepter de nos pères, en les payant d'une monnaie aussi légère. M. Mendizabal, que la confiance de toute la banque européenne soutint à son début, s'est trop conduit comme un banquier pendant son ministère, a mal tenu son rang, a compromis son nom par l'obscurité de ses opérations, et il s'est trouvé sans crédit, avant de tomber; il est tombé, parce qu'il n'avait plus de crédit sur aucune place en Europe. Il n'y a pas long-temps, il a cherché une compagnie de capitalistes, nous le savons, qui voulut traiter avec lui, pour cent millions de francs, de la vente de tous les biens du clergé séculier, qu'il prétendait jeter en masse dans la circulation, avec la même imprudence et la même prodigalité que les biens du clergé

régulier; il ne s'est rencontré personne qui osât prendre en ses mains cette affaire, qui vaut pourtant plus de cent millions.

Son successeur ne l'imitera pas. M. Pio-Pita Pizarro est un homme droit et peu aventureux. Par malheur, il n'a guère de fécondité dans l'esprit et semble peu propre à diriger les finances de son pays, à travers une crise où, sans recourir à des expédiens ténébreux, il faut savoir user de toutes les ressources de l'Espagne.

Les collègues de M. Pio-Pita sont connus du public par les renseignemens biographiques que plusieurs feuilles ont donnés sur eux avec assez d'exactitude; nous y ajouterons quelques réflexions seulement, pour montrer que le ministère Espartero, si on le juge par les personnes et leurs antécédens, n'est pas encore celui qui doit tendre la main à Martinez de la Rosa, à Toreno, à Isturitz, au petit nombre d'hommes enfin qu'on décore trop exclusivement du nom de modérés.

Le ministre de l'Intérieur, M. Vadillo, d'abord avocat à Cadix, fut député aux cortès de 1820. Il entra, comme ministre d'*outre-mer*, dans le cabinet qui remplaça celui de Martinez de la Rosa, après la journée du 7 juillet 1822. On sait que cette journée fut comme le 10 août de la royauté de Ferdinand, qui venait d'essayer, avec les bataillons des gardes, réunis dans le camp du Prado, de se soustraire par un dernier effort aux engagemens de la constitution : le nouveau ministere qui se forma pour recueillir les résultats de cette journée populaire, eut à sa tête Evariste San-Miguel, ancien chef d'état-major de Riego dans l'expédition de l'île de Léon, et fut considéré alors comme le triomphe des *exaltados*. Du reste, M. Vadillo émigra, lors de la restauration du pouvoir absolu en 1823, et il n'est rentré dans son pays qu'après la mort de Ferdinand VII.

M. Salvato, aujourd'hui ministre de la justice, est un avocat de Barcelonne, qui fut député aux Cortès de 1822, émigra l'année suivante, et n'est rentré que sous la régence de Marie-Christine.

Le nouveau ministre de la marine, Evariste San-Miguel, est un des noms les plus connus dans l'histoire de la révolution espagnole : il n'y a jamais eu d'incertitude sur la couleur tranchée de ses opinions. C'est lui qui, en 1823, comme ministre des affaires étrangères, rédigea ces fameuses notes qui répondaient aux plaintes des représentans de la Russie et de l'Autriche par un langage inoui dans les fastes de la diplomatie européenne.

Voici, entre autres passages, ce qu'il osait dire, à la veille d'une invasion française, exigée par les puissances du Nord, et qui allait perdre l'Espagne constitutionnelle :

Il répondait, le 11 janvier 1823, à la note du ministre d'Autriche : « J'ai reçu la note que vous m'avez fait passer hier, et me borne à vous dire qu'il est indifférent au gouvernement de sa majesté catholique de maintenir ou non des relations avec la cour de Vienne. Je vous remets, d'après l'ordre du roi, les passeports que vous avez demandés. » — Il répondait au chargé d'af-

faires de Russie : « J'ai reçu la note très inconvenante que votre excellence m'a fait parvenir. Je me bornerai, pour toute réponse, à lui déclarer qu'elle a abusé scandaleusement (peut-être par ignorance) du droit des gens, toujours respectable aux yeux du gouvernement espagnol. Je lui remets les passeports qu'elle ma demandés, espérant qu'elle voudra bien quitter cette capitale dans le plus bref délai. »

Depuis lors, il n'a rien fait que nous sachions pour se rallier à M. Martinez de la Rosa, qu'il avait remplacé le 7 juillet.

Sous la régence de Marie-Christine, il venait d'être nommé capitaine-général de l'Aragon, lorsque, le 1er août 1836, il se prononça contre le statut royal et le ministère Isturitz, et se mit à la tête de la révolution à Saragosse.

M. Bardaji, ministre des affaires étrangères dans le nouveau cabinet, est le seul qui puisse être soupçonné de regretter le statut royal, sous lequel il faisait partie de la chambre des *procerès* et du conseil royal ; mais c'est un homme prudent, modéré dans le meilleur sens du mot, septuagénaire par-dessus tout cela, et qui ne hasardera pas sa longue expérience des affaires dans des essais de bouleversement qui auraient pour but de substituer une charte à une autre. On ne se précipite pas, à son âge, tête baissée contre les pouvoirs établis, et ce n'a pas été son habitude jamais de pousser les choses à l'extrême : la preuve, c'est qu'il n'émigra pas en 1823 ; il resta exilé dans ses terres.

Il ne reste donc qu'Espartero pour donner à ce ministère, qui lui doit sa naissance, une couleur que n'avait pas le précédent. Il faut que cette nuance plus prononcée à laquelle il prétend, lui vienne d'une guerre mieux faite à don Carlos; ou, s'il n'en est ainsi, l'événement du 18 août n'aura aucun sens.

Nous désirons que l'Espagne cesse d'être en proie à ce que M. Thiers aurait bien raison d'appeler *la guerre mal faite*, comme il l'a dit pour Alger. Nos affaires intérieures y gagneraient elles-mêmes; la dissolution de la chambre en dépend. Cette question, qu'on croyait presque résolue pendant le séjour du roi au château d'Eu, paraît avoir reculé depuis le retour. Ceux qui ne veulent point une chambre nouvelle, qui s'en méfient comme de tout ce qui est nouveau, ont pris prétexte des succès équivoques du prétendant, et laissé planer quelques doutes sur une mesure à laquelle on a trop longtemps résisté pour qu'elle n'ait pas toujours l'air d'être un peu incertaine. Il faudrait compter, il est vrai, même sans le bonheur des événemens, sur l'honorable persévérance de M. Molé et sur le loyal concours que lui prête M. de Montalivet, quand il s'agit de fléchir les résistances de la couronne. M. de Montalivet n'avait pas, tout d'abord, une opinion décidée sur ce point; mais il s'est rangé peu à peu à l'opinion du président du conseil : il y restera fidèle, nous le croyons, comme à toutes les idées qu'il embrasse, et à tous les hommes qu'il adopte pour amis politiques.

La question de dissolution a péricité néanmoins. C'est une des nombreuses raisons par lesquelles on explique la subite apparition de M. Guizot à Paris. Il a cru voir, du fond de sa Normandie, que le cabinet du 15 avril

était en danger de se dissoudre, et, en effet, c'est ce qui arrivera au cabinet ou à la chambre : il n'y a pas d'autre alternative. Il est accouru au plus vite; mais il a reconnu que l'héritage n'était pas encore ouvert. On a parlé d'une longue audience que le roi lui aurait accordée, car toutes les audiences que M. Guizot passe pour obtenir du roi, quand il n'est plus ministre, sont toujours de deux heures; il n'en faudrait pas moins pour consoler M. Guizot. Malheureusement pour lui, il n'en a rien été cette fois : le roi n'a pas reçu M. Guizot.

Par compensation, M. Guizot a vu tous ceux de ses amis qui sont à Paris. Parmi eux, il en est un qui méritait bien que le chef de la doctrine dérobât huit jours à ses banquets provinciaux et à ses recherches archéologiques, pour venir lui apporter quelques paroles d'encouragement; c'est M. Duvergier de Hauranne, qui est resté au bureau du *Journal de Paris*, malgré toutes ces insupportables chaleurs de l'été, au lieu d'aller jouir, dans ses terres du Berry, de tous les plaisirs de la grande propriété. M. Duvergier de Hauranne, depuis que le *Journal de Paris* s'est délivré de M. Fonfrède, est le seul rédacteur éminent qui ait écrit avec assiduité dans cette feuille. Posté en avant de cette unique tête de pont des doctrinaires, il fait face héroïquement à tous les autres journaux, à ceux qui les ont toujours combattus comme à ceux qui les ont récemment trahis. Le *Journal des Débats* n'a pas été épargné lui-même. Mais le zèle et le talent de M. Duvergier de Hauranne ne suffisent pas; on a appelé M. Guizot de Lisieux pour lui demander une consultation en forme sur la direction politique et les moyens d'hygiène qui pourraient fortifier le tempérament du *Journal de Paris*. Le grand docteur est venu, il a tâté le pouls à la pauvre feuille qui s'enorgueillit de lui être demeurée fidèle; et puis, comme il n'aime pas le contact des malades que la souffrance jette dans une agitation fébrile, il s'est retiré, se souciant peu, dit-on, d'assurer quelques jours de plus de vie et de santé à des gens qui le compromettent. Voilà donc M. Duvergier averti qu'il compromet son maître! Que va-t-il augurer de M. Guizot et de ses nouveaux projets? Sans doute M. Guizot prépare une troisième ou quatrième transformation de sa politique, pour la faire entrer encore une fois au pouvoir par surprise.

Aussi a-t-il fraternisé, de préférence, avec des amis moins intraitables sur les principes. On l'a vu, un de ces derniers soirs, descendre gaiement après dîner, l'escalier du *Rocher de Cancale*, en compagnie de l'honorable M. Janvier. Certes, M. Janvier avait bien raison d'être le plus soucieux des deux convives; il cherche un collége où il puisse être réélu. Ses électeurs de Montauban ont fini par découvrir sa couleur, qu'il avait si bien diversifiée à leurs yeux, et ils ont résolu de le délaisser aux prochaines élections. Il lui faudra probablement se présenter dans Maine-et-Loire, où il a été avocat : là on saura mieux discerner les nuances de sa carrière politique, qui avaient ébloui les bons habitans de Tarn-et-Garonne.

Le chef des doctrinaires, qui n'a point de semblables inquiétudes et à qui Lisieux est inféodé, a poursuivi le cours de ses dîners confidentiels avec

quelques intimes au Rocher de Cancale : avec M. de Broglie, vieille et pure amitié que rien n'altère; avec M. Duchâtel, qu'il voudrait se rattacher et qui s'éloigne de lui chaque jour, sans haine, sans colère, mais par la seule force des choses; enfin avec un journaliste encore jeune, connu par l'importance de son journal, dont il ne peut disposer. Tout le dernier voyage de M. Guizot se résume en deux mots : il s'est donné, à Paris, les allures d'un viveur, puis il est retourné à ses antiquités de Normandie.

Pendant ce temps, un autre doctrinaire, qui vit à part dans la chambre et parle pour sa satisfaction personnelle, M. Jaubert se promène seul dans le Midi, comme il convient à son humeur plus qu'indépendante : il ne comprend pas le dévouement à un parti et l'abnégation de sa personnalité, comme son beau-frère, M. Duvergier de Hauranne. Il est allé reconnaître, dit-on, à pied, toute la ligne que le canal des Pyrénées doit parcourir un jour, s'il y a jamais un canal des Pyrénées, et il se plaît dans ces lieux sauvages. Il en reviendra, non pas pour faire valoir ses nouveaux titres à obtenir la direction des travaux publics en France, à Dieu ne plaise! quoiqu'il fût capable de ne pas s'en acquitter plus mal que M. Legrand, mais pour nous ouvrir, ce qui vaudra mieux, tout un arsenal d'objections originales, et nous débiter des discours amusans sur les ponts et chaussées, comme sur toute chose.

— Les actions du chemin de Saint-Germain, émises à 500 francs, et qui étaient en hausse depuis long-temps, se sont élevées, en cinq jours, de 995 fr. à 1,065. Elles ne s'arrêteront pas en si beau chemin. Heureux ceux qui sauront le moment précis où doit se refroidir l'enthousiasme et commencer la réaction en baisse!

A propos du jeu de bourse, nous avions bien prévu qu'un nouveau fonds, celui d'Haïti, allait se ranimer, sur la simple annonce des négociations préparées par le ministère. L'emprunt, contracté en 1826 pour le compte de cette république, s'est élevé tout à coup de 330 à 355. Il faut attendre maintenant que d'autres résultats soient connus ; mais le signal est donné, et la fortune des prêteurs, comme celle des colons, ne sera pas laissée tout-à-fait sans réparation.

— Cette semaine a vu l'inauguration du *rail-way* de Saint-Germain; c'est un grand événement. Voilà le premier rayon de la voie Appia moderne, qui part de la métropole. Les Parisiens ont regardé ce jour comme une fête ; la reine, les princes, les princesses, ont compris qu'il était de leur devoir de concourir, par leur présence, à l'éclat de cette solennité.

Le chemin de fer prospérera-t-il en France? C'est une question que le temps résoudra. Déjà Saint-Etienne avait naturalisé le *rail-way* parmi nous; cet essai remplit une grande partie des conditions du genre, mais il y a bien à désirer encore : le *rail-way* de Saint-Germain est déjà un progrès sur Saint-Etienne. Maintenant, si l'avidité de la spéculation ne vient pas gâter les entreprises futures, nous marcherons de mieux en mieux, en regrettant toutefois que la vogue nous fasse trop oublier les canaux, en faveur des chemins de fer.

En Angleterre, il n'en est point ainsi; le *rail-way* est l'auxiliaire du canal. En allant d'Hampton à Stafford, par le chemin de fer de Birmingham, on voit blanchir de petites voiles sur les prairies voisines, on voit poindre des antennes entre les massifs de pommiers. Ce sont des barques qui vont de la rivière de Mersey au port factice de Manchester. Nous sommes charmés que M. le ministre du commerce ait étudié dernièrement les élémens du *rail-way* sur cette terre classique de la locomotion accélérée. Les explorations du ministre viendront en aide, souvent, aux hésitations aveugles des actionnaires et des spéculateurs. Lorsqu'on a étudié le chemin de fer triangulaire qui joint Birmingham, Liverpool et Manchester, on peut se convaincre aisément qu'il y a beaucoup à faire encore, pour arriver à des résultats complètement satisfaisans. Certes, si la perfection n'existe point là, elle ne peut exister nulle part; voilà trois villes qui ont le génie de l'invention, et la puissance de la mise en œuvre; trois villes qui ne reculent devant aucune difficulté, qui se font un jeu d'aplanir des montagnes ou de les percer à jour. Eh bien! ces trois villes cherchent encore un mieux qui échappe à leurs calculs. Rien, sans doute, n'a été négligé pour opérer merveilleusement cette célèbre jonction. On a dépensé 1,500,000 livres sterling; on a percé une montagne, et construit, sous la ville haute de Liverpool, un *tunnel* d'un mille et demi de longueur. A Hampton, à Stafford, à Whitmore, à Crewe, à Hartford, à Warington, des bureaux de relais et de secours ont été élevés en pleine campagne, au confluent de toutes les routes de villages; on a bâti deux cents ponts, et beaucoup de viaducs. Les rails ne sont pas de grêles baguettes, presque toujours ensevelies par le gravier, comme de Saint-Etienne à Roanne, mais de puissantes membrures de fer, assujéties d'une façon indestructible, sur des quartiers cubiques de roche. Le monde peut passer dessus, sans rien ébranler.

Croirait-on qu'après tant d'heureuses combinaisons, opérées avec une si admirable intelligence et une étonnante générosité de spéculation industrielle, ces magnifiques routes ne répondent pas toujours à l'idée que le voyageur s'en était faite sur la foi des journaux étrangers? Croirait-on que le temps donné pour franchir les distances soit soumis à des variations majeures, et que la même personne qui aura fait joyeusement aujourd'hui son trajet de trente milles, de Liverpool à Manchester, en une heure et quart, perdra tristement, le lendemain, cinq heures sur la même route? Il est malheureusement trop vrai que ces entreprises sont très coûteuses; si l'entreprise a lésiné, le travail se détériore au bout de l'année; si l'entreprise sème royalement les millions et qu'elle déploie ce grandiose imposant de munificence industrielle, comme en Angleterre, il arrive bientôt un moment où, la première vogue s'étant refroidie et les voyageurs casuels ne suffisant plus au recouvrement des dépenses, il faut changer les wagons en omnibus, multiplier les stations à l'infini, demander des passagers à tous les villages de l'horizon; recruter, chemin faisant, tous les traînards des diligences; collationner, à chaque pas, ses registres avec les registres des inspecteurs. Ce travail tue le *rail-way;* on regrette les chemins de terre: on demande des chevaux.

On demande des chevaux, et souvent on n'en trouve pas lorsqu'ils sont

redevenus nécessaires. Par une de ces causes mystérieuses que la physique n'explique pas, ou explique mal, il arrive que la machine refuse de fonctionner; cela se voit plusieurs fois, dans une semaine, de Manchester à Birmingham. Alors les wagons s'immobilisent, les voyageurs descendent et se promènent sur les belles herbes qui bordent les hauts talus de la route; les conducteurs tiennent conseil; on perd deux ou trois heures à attendre on ne sait quoi. Après bien des hésitations, le capitaine du convoi se décide à congédier la machine. Ces machines ont toujours des noms effrayans, et c'est un tort. On les appelle *Etna*, *Hècla*, *Phalaris*, *Polyphème*, *Stentor*, *Solfatare*, *Météore*, *Comète*, *Typhon*. La machine licenciée, libre de sa queue éternelle de wagons, part au petit pas, et va paisiblement annoncer aux bureaux de *Swan-Inn* que cent voyageurs des deux sexes se promènent sur les pelouses de Whitmore ou de Stafford. On expédie trois chevaux; ces chevaux, depuis leur destitution, ont un mauvais vouloir manifeste, à l'endroit du chemin de fer; ils arrivent mélancoliquement, on les attèle à la série de wagons, et ce brillant convoi, y compris le *royal-mail*, parti si lestement sur les ailes de la foudre, se traîne comme un chaînon de tombereaux de rouliers; le voyageur philosophe croise les bras, doute du chemin de fer, et s'endort, comme dans une diligence de Laffitte et Caillard.

Voilà les faits dans toute leur vérité; nous ne faisons que les indiquer aujourd'hui, nous y reviendrons avec plus de développemens. Nos observations, en pareille matière, seront de quelque utilité au gouvernement, aux actionnaires, et aux spéculateurs.

M. le duc d'Orléans, à peine descendu du chemin de fer de Saint-Germain, se prépare à visiter le camp de Compiègne; c'est un rendez-vous de plaisir militaire que l'armée lui donne, et le prince y va comme s'il y avait un danger. La lune de miel, qui luit pour tout le monde, à l'exemple du soleil, est toujours dans son plein aux Tuileries et à Saint-Cloud. La duchesse peint et dessine; c'est Paul Huet qui lui donne des leçons; le duc d'Orléans assiste aux leçons du peintre, et s'applaudit des progrès de l'auguste et charmante élève. Tout ce qui tient aux arts est cher à la princesse. A Dresde, elle voulut elle-même tirer son portrait à la presse lithographique de M. Letronne, frère du célèbre savant de ce nom; elle s'acquitta fort bien de ce travail; à la première visite qu'elle fit à la Bibliothèque royale, elle reconnut, dans la foule, M. Letronne, qui est maintenant l'un des meilleurs lithographes de Paris, et lui rappela avec beaucoup de grace sa visite à son établissement de Dresde. On s'entretient aussi beaucoup, dans les salons, de la duchesse d'Orléans; on dit même que les augures sont favorables à la jeune épouse, et que la reine embrasse sa belle-fille avec plus de tendresse que jamais.

— Les fortes chaleurs n'ont amené aucune lacune dans le service des grands chantiers publics. M. de Montalivet, digne héritier d'un nom qui s'est lié aux œuvres monumentales de l'empire, continue à donner aux travaux une impulsion énergique. En passant dans la rue des Petits-Augustins, on peut déjà voir, dans toute son exquise architecture, le palais des Beaux-Arts, qui fonde la célébrité de M. Duban. Le rideau de maisons qui cachait ce monument, est à moitié tombé; on distingue, de la rue, l'élégante façade du château d'Amboise, qui sert de portique au palais, et lie l'architecture

du moyen-âge à l'art national de nos jours. Encore quelques semaines, et ce beau monument, qui renferme tant de pensées d'avenir, apparaîtra complet, comme un gracieux décor, derrière une toile qui se lève.

La place de la Concorde prend enfin des airs de place; ce ne sera plus un désert de sable brûlant en été, et une mare de boue en hiver. L'obélisque de Rhamsès respire, enfin, du sommet à sa base, en regardant, du haut de ses quatre mille ans, trois jeunes monumens qui se dépouillent aussi de leurs échafaudages : la Madeleine, qui se dore à son intérieur, pour sa fête d'inauguration; le palais législatif, qui répare son fronton; et l'arc de l'Étoile, qui donne le dernier coup de ciseau à son drame de pierre, *la Marseillaise*.

A l'autre extrémité de Paris, le Jardin des Plantes, déjà si fantastiquement oriental avec ses kiosques aériens, a vu terminer ses belles galeries, commencées en 1833. Sur la place de la Bastille, cette place stérile où le marbre, le bronze, ont toujours avorté, où les châteaux-forts à huit tours s'écroulent, nous verrons bientôt la colonne de Juillet. Le travail de fonte est achevé, la statue de la Liberté est déjà coulée en bronze; il ne faut plus qu'un dernier effort pour réunir tant de parties éparses et constituer un tout. Jamais, en sept ans, Paris n'aura vu s'accomplir un si grand nombre de travaux. Les jeunes ruines que l'empire nous avait léguées se sont changées en monumens; toute trace de dévastation ou de négligence administrative s'efface chaque jour. C'est aussi de cette manière qu'un peuple se fait grand avec la civilisation et la paix.

— Mme Stoltz a fait son premier début vendredi dans *la Juive*. La manière toute gracieuse dont le public de l'Opéra l'a reçue est faite pour l'encourager dans sa prochaine épreuve. La voix de Mme Stoltz est un beau soprano de la plus grande étendue et d'un timbre agréable. Quant à l'agilité de cette voix, il n'en faut pas parler; Mlle Falcon est une Sontag auprès de Mme Stoltz, et l'on sait ce que vaut l'agilité de Mlle Falcon. Mme Stoltz fera bien de veiller à l'avenir sur son intonation, et de se méfier davantage d'une mauvaise habitude qu'elle a de chanter haut. L'autre jour, le public n'y a pas trop pris garde, non plus qu'à certaines notes douteuses, parce qu'après tout cela pouvait s'attribuer aux craintes d'un premier début. Cependant il est à souhaiter, dans l'intérêt de Mme Stoltz, que ces petits accidens ne se renouvellent pas trop souvent. En somme, c'est là un début remarquable et digne de fixer l'attention de la critique. A travers une grande inexpérience et les défauts dont nous venons de parler, le public a distingué dans Mme Stoltz de ces belles qualités naturelles qui, avec l'étude et le temps, font les grandes cantatrices, et les a vaillamment encouragées.

— Le théâtre de la Bourse a donné cette semaine un petit opéra qui se distingue étrangement, par la vivacité du sujet et l'originalité de la musique, de toutes les tristes ébauches représentées depuis *l'Ambassadrice*. La musique de M. Ambroise Thomas est facile, spirituelle, pleine de mélodie et d'intentions franchement bouffes; c'est là, pour le jeune maître, un succès d'autant plus glorieux, qu'il avait à lutter contre deux terribles ennemis, la chaleur, et surtout une exécution inouie dans les fastes de l'Opéra-Comique.

— Nous n'avons point parlé encore de deux jeunes débutantes, Mlles Weys et Tilly, qui se sont montrées dernièrement à la Comédie-Française, parce

que nous voulions, pour les juger plus impartialement, laisser passer l'emotion ordinaire d'une première apparition sur la scène. Aujourd'hui, nous pouvons donner sans crainte notre avis sur Mlles Tilly et Weys. Mlle Weys, qui a fait son premier debut dans le *Château de ma Nièce*, est douée d'une voix ingrate, que le voisinage de Mlle Mars, il est vrai, contribuait à rendre plus desagréable encore. Depuis, nous avons remarqué chez Mlle Weys une intelligence assez vive, beaucoup d'aisance et une convenable diction. Le rôle d'Agnès, dans *l'Ecole des Femmes*, a opéré en faveur de Mlle Weys une reaction que nous nous plaisons à constater. Mlle Tilly, dans les rôles de soubrette que nous lui avons vu jouer, a fait preuve de tact et d'esprit. Elle se donne trop de mal, peut-être, pour être naturelle, franche, comique. Les trop grands efforts que l'on fait pour atteindre un but sont quelquefois ce qui vous en eloigne; Mlle Tilly, à certains momens, nous a confirme encore dans cette idée. Néanmoins, comme l'effort et le travail sont toujours louables, nous devons reconnaître que Mlle Tilly fait de son mieux pour être naïve, et qu'elle y réussit souvent. En somme, Mlles Weys et Tilly pourraient être assurement, en attendant mieux, d'une utilité secondaire à la Comédie-Française.

Il faut louer aussi la Comédie-Française des reprises qu'elle fait des pièces anciennes. *Don Sanche*, par exemple, l'une des tragédies les plus admirables de Corneille, quoi qu'en ait dit Voltaire, *Don Sanche* a été donné rue de Richelieu cette semaine, mais arrangé, corrigé, revu, ecourté, mis en trois actes enfin par un certain M. Megalbe. Dieu fasse paix à M. Megalbe! Nous ne savons qui l'autorisa jamais à estropier Corneille; mais ce que nous savons, c'est qu'il est peu convenable que la Comédie-Française trempe de près ou de loin dans de pareilles profanations.

— *Le Memoire de la Blanchisseuse* a réussi au Palais-Royal. Cette petite pièce, empruntée au *Diable boiteux* de Lesage, nous montre Dufrény, le charmant et joyeux poète, criblé de dettes, et devant même, ainsi que le titre du vaudeville l'indique, à Thérèse, sa blanchisseuse. Heureusement, tous les creanciers de Dufrény ne sont pas aussi exigeans que Thérèse, et surtout ils ne sont pas femmes, car alors Dufrény ne pourrait pas raisonnablement s'acquitter avec tout le monde. Thérèse n'imagine-t-elle pas de se faire épouser en manière de remboursement? C'est cette donnée, assez comique du reste, qui fait le fond du vaudeville dont nous parlons. Les acteurs ont, en general, assez bien compris leurs rôles.

— *Mon coquin de neveu*, au Vaudeville, est une pièce qui doit moins son succès à l'auteur qu'au tailleur de Lepeintre jeune. Quoi de plus bouffon, en effet, que Lepeintre jeune vêtu en dandy, frisé, pommadé, ayant un pantalon quasi-collant et un petit habit bleu très étroit dans le dernier style? Dans cette pièce, Lepeintre, costumé comme nous venons de le dire, et comptant vingt-deux ans à peine, se trouve le neveu de M. Emile Taigny. La est tout l'esprit de la pièce. L'habit de M. Lepeintre jeune a été fort applaudi.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTE-QUATRIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Les Amans Mystiques, ou Amoureux, Poëte et Fou; Fragment inédit d'un journal de William Cooper, par M. Amédée Pichot. . . 5

Aventures du grand Balzac, pour faire suite aux Mystifications du petit Poinsinet. — V. — Le Triomphe de l'Orgueil littéraire, par P. L. Jacob, bibliophile. 32

Critique littéraire. — *Lea Cornelia*, de Mme Anna Marie, par M. Chaudes-Aigues. 54

Bulletin 57

Une Famille de Parias, par Mme Ch. Reybaud. 69

La Vie dévote chez les Païens, par M. A. Granier de Cassagnac. 110

Bulletin. 123

L'Académie-Française. 129

Souvenirs de Catalogne, par M. Ch. Didier. 137

Aventures du grand Balzac, pour faire suite aux Mystifications du petit Poinsinet. — VI. — Où commence le Désenchantement, par P. L. Jacob, bibliophile. 154

O'Connell aux Élections de Dublin, par M. C. Feuillide. . . . 174

Les Mines de Danemora et Falhem, par M. X. Marmier. 186

Bulletin. 193

La Peine du Talion, par M. Ch. de Bernard. 205

Une Société de Tempérance, par M. Méry. 244

Voyages. — La Corogne, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. . 251

Bulletin. 260